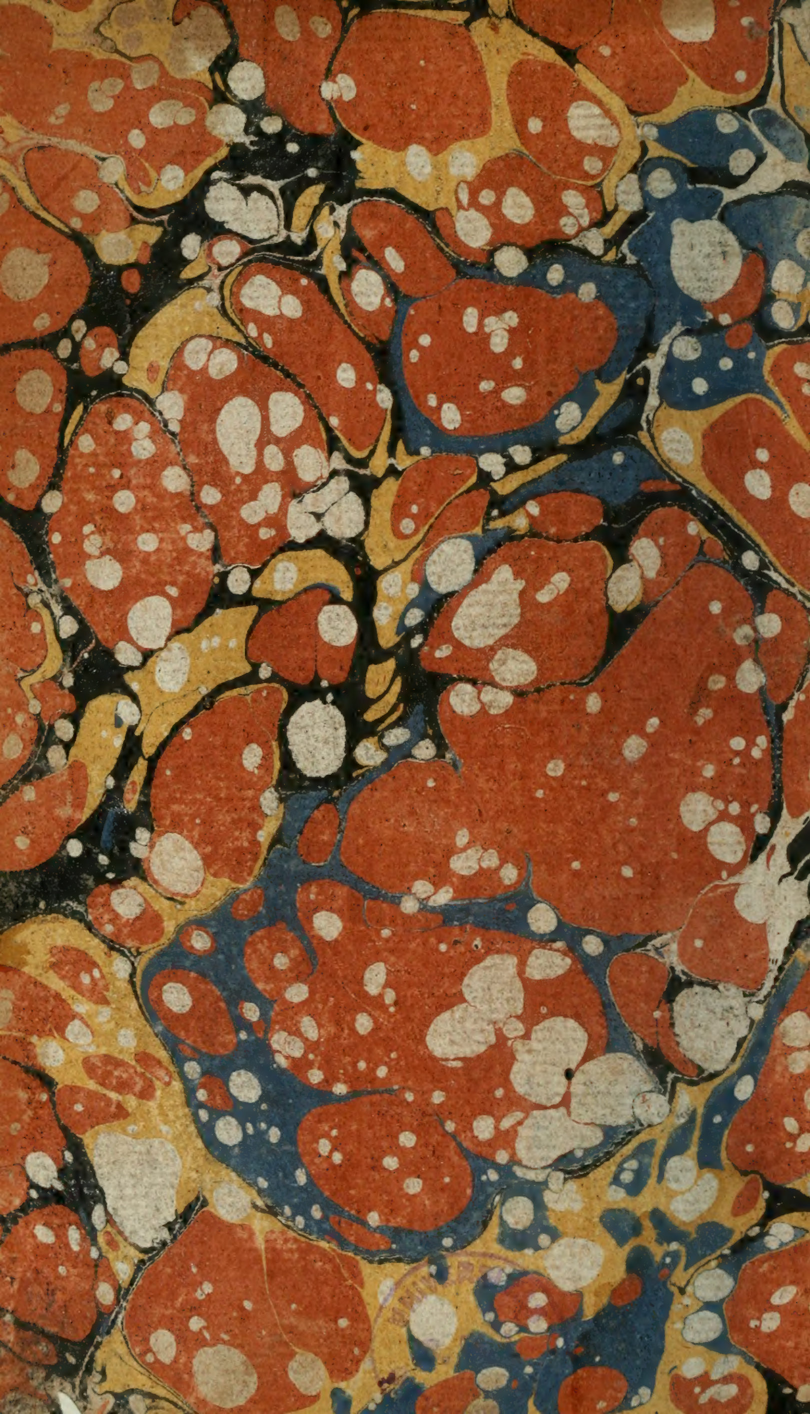








NOUVELLE

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

TOME IV.



Prix des 10 volumes, dont 9 *in*-8°. bien brochés et étiquetés, et 1 d'Atlas *in-folio*, cartonné, de 40 cartes enluminées, 39 francs pour Paris, et 45 fr. port franc par la diligence.

— *Papier vélin* sur carré superfin d'Annonay, dont on n'a tiré que 50 exemplaires, cartonné à la Bradel; l'Atlas avec les mers lavées, les montagnes et bois piqués, 84 fr. et 92 fr. port franc.

— *Le texte, idem*, avec le *Nouvel Atlas universel*, grand *in-folio*, de Géographie ancienne et moderne pour cette nouvelle édition, composé de 60 belles cartes gravées par P.-F. Tardieu, et enluminées; avec les nouvelles Divisions d'après les *derniers Traités de paix*, et les nouvelles Découvertes de la Pérouse, de Marchand, et notamment celles de *Vancouver*, sur grand-aigle, qui ne se trouvent dans aucun Atlas: demi-reliure, dos et coins de veau, 135 fr. et 145 fr. port franc.

— *Idem*, avec le même Atlas *in-folio maximo* sur jésus, mers lavées, montagnes et bois piqués, bien relié en veau, 184 fr. et 196 fr. port franc.

Les Atlas se vendent séparément:

L'in-folio ordinaire de 40 cartes enluminées, cartonné, 15 fr. — Le grand *in-folio* de 60 cartes, demi-reliure, dos et coins de veau, 66 fr. — *Idem*, *in-folio maximo*, mers lavées, bien relié en veau, 120 fr.

On trouve chez le même Libraire, qui tient un assortiment de Livres dans tous les genres, et notamment de Livres anglais :

L'Abrégé de la Géographie de Guthrie, *nouvelle édition*, seule et véritable, faite sur la dernière de l'ouvrage complet en 10 vol. imprimée en caractères plus gros que la précédente, 1 fort vol. *in*-8°. broché, avec 11 cartes, 6 fr.

Traité de Géographie ancienne et moderne comparée, d'après d'Anville, 1 vol. *in*-8°. avec 5 grandes cartes enluminées, broché, 4 fr. et 5 fr. port franc. — Le même Ouvrage sans les cartes, 1 fr. 50 cent. et 1 fr. 75 cent. franc de port.

Nouvelle Table universelle des Monnoies du monde, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, le change de la France avec les principales places; trad. de l'allemand de Gerhardt, brochure *in*-8°. de 28 pages. Prix, 1 fr. et 1 fr. 20 cent. franc de port.

Abrégé de l'Histoire Romaine, trad. de l'anglais de Goldsmith, 2 part. en 1 vol. *in*-8°. avec 4 fig. et 3 cartes enluminées, broché, 5 fr. et 6 fr. relié. — Le même, papier vélin, cartonné, 10 fr.

Histoire d'Angleterre, trad. de l'anglais du même auteur, 2 vol. *in*-8°. avec 32 portraits et 4 fig. brochés, 9 fr.

Pour paroître le 20 brumaire prochain, l'Histoire de la Grèce, du même auteur, trad. de l'anglais sur la dernière édition, par P.-F. Aubin, 2 vol. *in*-8°. avec une grande carte de la Grèce et de l'Asie mineure.

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,
DESCRIPTIVE, HISTORIQUE, INDUSTRIELLE
ET COMMERCIALE,
DES QUATRE PARTIES DU MONDE,

CONTENANT :

I. Un précis d'ASTRONOMIE, mis à la portée de tout lecteur, où l'on explique les figures, mouvemens et distances des planètes, d'après Newton et les dernières observations.

II. Un traité de COSMOGRAPHIE et de Sphère, où l'on donne une vue générale de la terre, considérée comme planète ; avec plusieurs définitions géographiques et problêmes utiles.

III. Les grandes divisions du globe, en terre, eau, continens et îles.

IV. La situation, étendue et description des Républiques, Empires, Royaumes, Etats, Provinces et Colonies.

V. Leur climat, air, sol, productions végétales, métaux, minéraux, curiosités naturelles, mers, lacs, fleuves, rivières, baies, caps et promontoires.

VI. Un abrégé d'Histoire naturelle des oiseaux et animaux propres à chaque pays.

VII. Des observations sur les changemens arrivés sur la surface de la terre, depuis la plus haute antiquité.

VIII. Le génie, les mœurs, costumes, usages et amusemens des différens peuples.

IX. Leurs langues, connoissances, arts, sciences, savans, manufactures, industrie, commerce, exportations et importations.

X. La TOPOGRAPHIE ou la description des provinces, villes, monumens, ruines et curiosités artificielles.

XI. Les formes des gouvernemens des nations, leurs religions, loix, revenus, taxes, population, leurs forces militaires et navales, dignités, ordres de chevalerie, et leur histoire.

XII. Les longitudes et distances des principales places, comptées de Paris.

Avec des Tableaux qui offrent au premier coup-d'œil les divisions, l'étendue et la population de chaque pays. — Une Table chronologique des événemens remarquables, depuis la création jusqu'à nos jours. — Une liste des Savans de l'univers, avec les genres de sciences dans lesquelles ils ont excellé, et l'époque de leurs siècles.

PAR WILLIAM GUTHRIE.

Ouvrage traduit de l'anglais, sur la 19e et dernière édition, par Fr. NOEL, ex-professeur en l'Université de Paris, ex-ambassadeur, etc. etc.

NOUVELLE ÉDITION FRANÇAISE,

SOIGNEUSEMENT REVUE, CORRIGÉE, REFONDUE d'après les *derniers Traités de paix,* avec les nouvelles Divisions ; *contenant moitié plus* que la précédente, et augmentée particulièrement d'une ANALYSE SUCCINCTE ET RAISONNÉE des *Statistiques* et *Géographies étrangères* les plus nouvelles et les plus estimées de chaque pays ; des *Voyages* les plus récens et les plus célèbres qui ont paru en France et chez l'étranger ; d'une nouvelle Table universelle des Monnoies étrangères, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, traduite de l'allemand de *Gerhardt ;* de la continuation de l'Histoire de chaque pays jusqu'au moment actuel ; d'un Traité de *Géographie ancienne et moderne, comparée,* extrait de D'ANVILLE, etc. etc.

Les PARTIES ASTRONOM. et COSMOGRAP. ont été entièrement revues et corrigées par J. LALANDE.

TOME IV.

A PARIS,

Chez HYACINTHE LANGLOIS, Lib. quai des Augustins, n° 45.

AN X — 1802.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

EUROPE CENTRALE.

ARTICLE V.

PRUSSE.

ÉTENDUE.	SITUATION.	
Long. 95 l.	Entre	14e et 21e d. de long. E. (1)
Larg. 75	les	53e et 56e d. de lat. N.

Lieues carrées, 2,500, à raison de 603 habitans par lieue.

Limites.

Ce pays est borné au N. par la mer Baltique et la Pologne, au S. et à l'E. par la Pologne, et à l'O. par l'Allemagne et la mer Baltique.

Nom, air, sol, productions. — Le nom de Prusse vient probablement des Borusses, anciens habitans du pays. L'air en général est sain, et le sol fertile en blé; il produit toutes les commodités de la vie. Le charbon de terre et le bois de chauffage y sont très-communs. Quant au règne minéral, il est

(1) Il est étonnant que le cit. Mentelle, dans son Cours de Géographie, etc., ne soit pas plus uniforme et plus exact dans ses longitudes, qu'il donne sans indication, tantôt d'après le méridien de Paris, et tantôt d'après celui de l'île de Fer; ce qui induit le lecteur en erreur.

peu de provinces qui ne possèdent quelques richesses en ce genre. Beaucoup de mines sont en exploitation, et l'on travaille à multiplier les fabriques pour la consommation des matières qu'on en retire. Les productions animales consistent en chevaux, brebis, cerfs, daims, bêtes sauvages et renards. Les rivières et lacs abondent en poissons; et l'ambre, qu'on croit être un composé d'huile et de vitriol, se trouve sur les côtes près de la Baltique. Les bois fournissent les habitans, de cire, de miel, de poix, outre une grande quantité de potasse.

Rivières, lacs et canaux. — Le *Pregel* est formé près de Georgenbourg, du confluent de l'*Inster* et de l'*Angerap*, reçoit la Pisse, l'Alle, la Deume, et se divise, à une lieue de Konigsberg, en deux bras, dont le droit se nomme *Vieux-Pregel* et le gauche *Nouveau-Pregel*. Les deux bras se rejoignent dans cette ville, et se jettent à trois quarts de lieue de là, par deux embouchures, dans le golfe de Frisch-Haff. Cette rivière est navigable depuis Insterbourg. Le *Memel*, appelé Niemen en Pologne, où il a sa source, se partage en deux bras, dont l'un est appelé *Russe* et l'autre *Gilge*, ils se jettent tous les deux dans le Curish-Haff. La *Passarge* prend sa source près de Hochstein, et a son embouchure dans le Frisch-Haff, près du village de Passarge. Les rivières débordent considérablement dans certaines saisons, lorsqu'il y a des vents impétueux. Elles sont toutes fort poissonneuses. La Prusse renferme d'autres eaux fort considérables, dont les principales sont le *Frisch-Haff*, qui a depuis une lieue et demie jusqu'à trois de largeur et seize de longueur. Il communique avec la Baltique près de Pillau, et forme un détroit, appelé le *Gatt*; il en est séparé par une langue de terre, nommée *Frische-Nerung*. Le détroit de Gatt a un quart de lieue de large et douze pieds de profondeur. Le Frisch-Haff n'est pas si profond que le Pregel, ce qui l'empêche de porter de gros bâtimens. Il est renommé pour sa pêche d'esturgeons. Le *Curisch-Haff* a vingt-une lieues de long, sur 8 de large. Il est sé-

paré de la mer Baltique par une langue de terre, appelée *Curisch-Nerung* ; il communique avec cette mer près de Memel, où il forme un détroit qui a une demi-lieue de largeur, et dix-neuf pieds de profondeur. Ce golfe est coupé par des bancs de sable et des bas-fonds, et est souvent agité par des ouragans très-dangereux. Les lacs d'eau douce les plus considérables, sont ceux de *Spirding*, d'*Angerbourg*, de *Rein* et de *Drausen*. Les principaux canaux sont, 1°. La *Nouvelle-Gilge*, qui commence près de l'Appehnen et se termine à la Gilge, près de Skepen; ce canal fut commencé en 1615 et perfectionné en 1616. 2°. La *Nouvelle-Deine*, qui commence près de la ferme royale de Schmerberg, et va en ligne directe jusqu'à Tapiau, où elle se jette dans le Pregel. 3°. Le *Petit-Fossé de-Frédéric*, qui commence à la Gilge, près de Zautenbourg, et après le cours d'une lieue, se jette dans la rivière de Nemmonin, aux environs de Petriken. 4°. Le *Grand-Fossé-de-Frédéric*, qui commence à la Wippe, et se jette, après un cours de cinq lieues, dans la Deine, près de Labiau (1).

Possessions de la Prusse. — Nous nous écarterons de notre plan ordinaire, afin de présenter sous les yeux de nos lecteurs, la liste générale des possessions prussiennes, éparses dans l'Allemagne, la Pologne, la Suisse, etc. ce que le tableau suivant offrira.

---

(1) Voici les sources où nous avons puisé pour cet article. — *Topographie du royaume de Prusse*, par *Goldbeck*; 2 part. *in*-4. Konigsberg, Leipsick et Marienbourg, 1785 à 1789. — *Annales du royaume de Prusse*, par *Baczko* et *Schmalz*; *in*-8. Konigsberg, 1792 et 93. — *Notices sur la Prusse*, par *Gervais*; *in*-8. Konigsberg, 1796. — *Description historique, statistique et topographique de la Prusse méridionale et de la nouvelle Prusse orientale*; *in*-8. Leipsick, 1798. — *Prusse méridionale et nouvelle Prusse orientale*, par *Herzberg*; *in*-8. Berlin, 1798, etc. etc.

Nouvelle division de la Prusse en neuf départemens, conformément au traité des limites de 1797, d'après Sotzmann, secrétaire privé et géographe de l'académie royale des sciences à Berlin.

Pays.			Départemens.	Long.	Larg.	Siéges des chambres.
Prusse orientale...			Départem. allem.	80	37	Konigsberg.
			Lithuanie.......			Gumbinnen.
Pologne.	Gr. Polog. et partie occ. de la Lithuanie.	Partage de 1772 (1).	Prusse occident.	50	36	Marien-Werder.
			Députation de la Prusse occident., ou district de la Netze..........			Bromberg.
	Partages de 1793 et 95 (2).	Nouv. Prus.	Posen ou Posnanie...........	105	75	Posen.
			Kalisch........			Kalisch.
		Pr. or. mér.	Varsovie.......			Varsovie.
			Bialistock.......			Bialystock.
			Ploczko ou Plocz.			Ploczko.
			Noms des pays.			**Capitales.**
Allemagne.	Bohême......		Glatz..........	13	8	Glatz.
			Silésie.........	84	42	Breslaw.
			Lusace.........			Cotbus.
	Haute-Saxe...		Brandebourg....	115	50	Berlin. (Lat. N. 52. 30. Lo. E. 11. 6.)
			Poméranie......	100	44	Stettin.
			Hall...........			Hall.
	Basse-Saxe...		Magdebourg.....	21	27	Magdebourg.
			Halberstadt......	14	6	Halberstadt.
	Franconie....		Bareuth.........			Bareuth.
			Anspach.........			Anspach.
	Westphalie...		Minden.........	17	12	Minden.
			Ravensberg......	15	11	Ravensberg.
			Tecklenbourg....	10	6	Tecklenbourg.
			Lingen.........			Lingen.
			Clèves; partie maintenant à la France........	17	10	Clèves.
			Meurs; maintenant à la France.			Meurs.
			La Marck.......	46	34	Ham.
			Ostfrise........	30	25	Aurich.
			Partie du comté de Lippe....	3	1	Lipstadt.
			Gueldre; maintenant à la France.	11	8	Gueldre.
	Suisse........		Neuchatel et Valengin.......	11	7	Neuchâtel.

Population, mœurs, etc. — Nous nous bornerons ici à la Prusse proprement dite, la description des autres

(1) Voyez, pour la désignation des trois partages, la carte de la Pologne.
(2) Nous renvoyons à la Pologne pour la description de ces pays.

dépendances de ce royaume, se trouvant comprise dans celle des pays où elles sont situées. Cette seule contrée, si l'on en croit le docteur Busching, renferme 635,998 hommes en état de porter les armes. D'après ce calcul (que nous soupçonnons d'exagération), elle seroit plus peuplée qu'on ne le pense généralement. On estime sa population à 1,500,000 habitans. Par les partages de la Pologne de 1793 et 95, elle a acquis 2,000,000 d'habitans. On suppute que, depuis l'année 1719, il s'y est établi environ 100,000 personnes. Ces émigrans ont bâti 400 petits villages, 11 villes, 86 châteaux et 50 églises, et fondé 1000 écoles de village, dont la plupart dans cette portion de la contrée qui prend le nom de petite Lithuanie.

On ne remarque que très-peu de différence entre les mœurs des habitans de la Prusse, et celles des autres peuples de l'Allemagne. On en peut dire autant de leurs usages et de leurs amusemens.

Religion, écoles et académie. — Le gouvernement de Prusse est très-tolérant sur le point de la religion. Les religions dominantes y sont la luthérienne et la calviniste. Mais on y tolère le catholicisme, l'anabaptisme et presque toutes les sectes. Les campagnes sont remplies d'écoles aussi bien que les villes. On a fondé en 1544 une université à Konigsberg; mais aucun savant distingué n'en est sorti, que nous sachions.

TOPOGRAPHIE.

Départemens, villes, édifices publics et particuliers.

PRUSSE ORIENTALE. — Elle est assez fertile en certains endroits; elle produit des grains, du chanvre et du lin; mais elle a beaucoup de bois et de lacs: une de ses productions les plus remarquables, est l'ambre jaune, qui se pêche sur les côtes. Il se trouve dans cette partie du royaume un haras immense, où l'on vient de toutes parts acheter des chevaux et des étalons. Les tanneries y sont nombreuses. Depuis environ soixante ans, on a bâti dans ce pays plusieurs villes, et il est plus peuplé et mieux cultivé qu'il ne l'étoit auparavant.

DÉPARTEMENT ALLEMAND. -- *KONIGSBERG*, siége d'une chambre, capitale de ce département, et en même

temps de tout le royaume de Prusse, est un port de mer, et a une université. Cette ville située à l'embouchure de la rivière de *Pregel*, est grande, belle, bien bâtie, et divisée en trois parties, qui sont ceintes d'un bon rempart, défendu par 23 demi-lunes. On y voit un palais magnifique, où est une belle bibliothèque, et dont une des salles a 274 pieds de long sur 59 de large; mais ce que cette salle a de plus remarquable, c'est qu'elle est sans piliers. L'hôtel-de-ville, la bourse, la principale église et les hôpitaux, sont de beaux bâtimens. Le commerce de cette ville, jadis anséatique, est considérable, et favorisé par la rivière de Pregel, qui est navigable pour les plus gros vaisseaux, et qui a depuis 160 jusqu'à 240 pieds de largeur. Les manufactures sont celles de laine qui fabriquent des raz, de soies, de bayettes et autres étoffes; celles de bas et de toiles, et des tanneries de cuir. Les fabriques de savon blanc et noir, et les brasseries de bière et d'eau-de-vie y sont en bon état. Ses habitans, dont on porte le nombre à 54,000, sont pour la plupart Allemands et luthériens. Il s'y trouve néanmoins beaucoup d'Anglais, de Hollandais, de Français et de Juifs. Il y a outre cela à Konigsberg une colonie de réformés Français, composée de 50 familles. C'est dans cette ville que Frédéric, premier roi de Prusse, se mit lui-même la couronne sur la tête, en 1701. Les Russes s'en emparèrent en 1758. C'est la patrie de Daniel Becker. Population, 52,733 habitans.

Pillau est une place forte, à l'Ouest de Konigsberg, située sur la *mer Baltique*. Cette ville est bien bâtie, à l'extrémité d'une langue de terre, percée de rues larges et égales, et composée d'un grand nombre de maisons bâties et meublées à la hollandaise. Le port de Pillau y attire un concours perpétuel de marins et de voyageurs. Les plus gros bâtimens s'y arrêtent ou y sont allégés pour pouvoir traverser le *Frisch-Haff*, et gagner Konigsberg. On remarque, dans la porte de la forteresse, la statue équestre de Frédéric-Guillaume-le-Grand, en pierre, et au-dessus de la porte une belle tour d'observation. Il y a dans la forteresse une riche provision de grosse artillerie. Frédéric-Guillaume-le-Grand mit les fortifications dans l'état où elles sont actuellement, et en 1722, le roi Frédéric-Guillaume jeta les fondemens de la ville. Les Russes s'emparèrent de la forteresse en 1758. On fait dans cette ville de très-belles dentelles, et sa campagne est fort agréable. La côte des environs fournit beaucoup d'esturgeons.

Gerdauen, petite ville défendue par deux bons châteaux;

le neuf est magnifique et a un très-beau jardin. On voit dans ses environs, sur un lac, des îles flottantes.

Heilsberg, ville située sur l'*Alle*, a un beau château. Elle est célèbre par le séjour qu'y fit Charles XII en 1703, avec son quartier général.

Rastenbourg. Les habitans de cette ville se livrent à l'agriculture et au commerce.

Labiau est située au N. E. de Konigsberg, sur le Curich-Haff ou lac de Courlande, qui est séparé de la mer Baltique par une langue de terre, appelée *Curich-nerung*. Elle a un château fort, et communique à Konigsberg par deux canaux qui servent à en transporter les marchandises. C'est à Labiau que se termine le grand fossé de Frédéric, qui se perd dans la Deine.

Frishausen, assez jolie petite ville sur la mer, avec un château; on trouve sur ses côtes quantité d'agates que la mer y jette.

Brandebourg est située entre Konigsberg et Pillau, à l'embouchure du Frisch-Haff, à l'endroit où la Huntau s'y jette. Son château est vaste et fort. Ses habitans sont la plupart des pêcheurs. Ses environs sont fertiles.

Bartenstein est une belle et grande ville, au S. de Konigsberg, située sur l'*Alle*, qui se jette dans le Pregel.

Neidenbourg. Cette ville située dans une contrée agréable, a un château situé sur une montagne.

Holland est située dans le *Hockerland* propre, ou la *petite Poméranie*. C'est aujourd'hui une des meilleures et des plus riches villes de la Prusse Orientale. Elle est défendue par un bon château, et sa situation sur une colline la rend naturellement forte; on la croit bâtie par des réfugiés hollandais. Ses rues sont longues, larges; ses maisons belles et bien construites. Elle a deux faubourgs, plusieurs églises, un hôpital, une factorerie de sel et des magasins royaux de vivres. Ses habitans s'adonnent à la culture des terres et élèvent beaucoup de bestiaux. Ils ont le droit de pêcher et de naviguer librement sur le Drausen-sée, qui est un des plus grands lacs de toute la Prusse. Population, 3,110 habitans.

Lithuanie. — Ce département est ainsi appelé parce qu'il est formé aux dépens de la Grande-Lithuanie, dont il a été démembré en 1772. C'est un des plus fertiles du royaume de Prusse. Il abonde en bons pâturages, en grains dont il s'exporte une grande quantité, en chevaux, bœufs et autres bestiaux. La pêche y est considérable. On y fabri-

que des draps fins et grossiers, des cuirs. Il est situé à l'E. de la Prusse Orientale propre.

Gumbinnen, capitale de ce département et siége de la chambre, est une ville assez régulièrement bâtie dans une contrée agréable et avantageuse sur la rivière de *Pisse*. Elle a de bonnes manufactures de draps. Population, 4,870 hab.

Memel, ville jadis anséatique, est une place forte et un port de mer sur la Baltique. Elle exporte une grande quantité de bois de la Lithuanie. Elle fait un commerce d'entrepôt. Il y a un grand magasin de vivres, une factorerie pour le sel. La citadelle est composée de 4 bastions; elle a deux arsenaux et des magasins à poudre. Les Russes l'assiégèrent et la prirent en 1757. Population, 5,765 habitans.

Darkemen, petite ville, a des manufactures de draps, de laine, de tabac, et un moulin à poudre.

Goldap, ville où l'on fait beaucoup d'hydromel.

Stallupohnen, petite ville, fait un grand commerce de bestiaux.

Insterbourg, petite ville d'environ 3,000 habitans, sur l'*Inster*, près de son confluent avec l'*Angerap*. Elle a des salines et un magasin de blé, dont elle fait un commerce considérable, ainsi que d'excellente bière forte.

Tilsit. Cette ville, sur le *Niémen*, passe pour la plus grande et la plus importante du royaume, après Konigsberg. On y compte environ 8,600 habitans. Le *Memel* a son cours au N. de la ville, et facilite le commerce que font les habitans avec Konigsberg et la Pologne, lequel consiste en blé, graine de lin, sel, bois, cire, beurre et autres denrées.

Angerbourg, ville bien bâtie et fortifiée, est située sur le lac Maur, long de 10 lieues et large de 2. La pêche d'anguilles y est tres-considérable. Cette ville a une factorerie de sel.

PRUSSE OCCIDENTALE. — Elle renferme les pays qu'on appeloit Palatinats de Marienbourg, de Culm et de la petite Poméranie, avec quelques territoires voisins, tirés de la grande Pologne, et situés au N. de la rivière de Notèze qui se jette dans la Warta.

Marien-Werder, capitale de ce département et siège de la chambre. Cette ville est située au confluent du Nogat et de la Liëbe. Ses environs sont très-fertiles et bien cultivés. Ses habitans font un grand commerce par le moyen de la Vistule.

Dantzick, ville grande, belle et peuplée de 36,000 habitans, est située sur la *Vistule*, à environ 1 lieue et demie de la mer Baltique, et traversée par deux autres petites ri-

vières appelées *Rodanne* et *Motlaw*. Elle a un bon port, et est encore une des premières places du Nord, quoiqu'elle penche vers le déclin de sa gloire. Presque toutes les maisons ont cinq étages, et dans plusieurs rues il y a de belles allées de châtaigniers. Il paroît qu'elle ne fut jamais plus florissante qu'à l'époque à laquelle le président de Thou écrivit l'excellente histoire de son temps. Dans cet ouvrage, à la date de 1607, il vante beaucoup son commerce et sa grandeur. La petite république de Dantzick qui n'avoit qu'un territoire d'environ 14 lieues de circonférence, étoit sous la protection du roi et de la république de Pologne. Dantzick est riche. On a cru que sa population montoit à 200,000 ames. Mais les derniers recensemens ont prouvé que ce calcul étoit beaucoup exagéré. Son commerce maritime est considérable : mais celui qu'y font les bâtimens étrangers qui s'y rendent journellement l'est bien davantage. Dantzick exporte, en outre, une quantité de munitions navales et différens autres articles. Suivant le docteur Busching il paroît, par les anciennes chroniques, que Dantzick étoit, dès l'année 997, une ville très-commerçante, et non point un village ou une misérable ville, comme plusieurs historiens le prétendent. Elle est célèbre pour avoir été le chef-lieu de l'association connue sous le nom de villes anséatiques.

Les habitans de Dantzick ont souvent changé de maîtres : quelquefois ils ont été sous la protection des Anglais et des Hollandais ; mais, en général, ils ont eu beaucoup de prédilection pour le royaume et république de Pologne, sans doute, parce que s'ils avoient quelque chose à craindre de la part des Polonais, c'étoit bien moins leur concurrence dans le commerce, que la perte de leurs priviléges, qui s'étendoient jusqu'à celui de battre monnoie. Quoique bien fortifiée, et gardée par 150 pièces de canon de bronze de gros calibre, Dantzick ne pourroit soutenir un siége régulier, parce que cette ville est entourée de hauteurs. Dantzick, Thorn et Elbing ont eu des priviléges civils et religieux, bien différens de ceux dont jouissoit le reste de la Pologne, parce que, ne pouvant supporter la tyrannie des chevaliers de l'ordre Teutonique, ces villes se mirent sous la protection de la Pologne, et se réservèrent de très-grands priviléges. Peu de villes cependant ont été comprises dans autant de traités généraux et particuliers, et ont vu leurs droits et leurs libertés assurés et si fréquemment garantis par autant de grandes puissances, et par une suite aussi longue et aussi peu interrompue d'actes publics. En 1784, Dantzick fut, sous différens prétextes, bloquée

par les troupes Prussiennes : le blocus fut levé par l'intervention de l'Impératrice de Russie et du roi de Pologne, et des députés entamèrent une négociation à Varsovie : elle fut terminée le 7 septembre. Il y avoit été convenu, à la satisfaction des citoyens, que la ville et le commerce reprendroient leur ancienne forme d'administration. Mais, depuis, cette ville a passé sous la domination de la Prusse, qui s'en est emparée définitivement en 1793.

Les manufactures y sont peu nombreuses; les principales sont celles d'eau-de-vie, de vitriol et de salpêtre. On y fait aussi quelques galons d'or et d'argent, des draps, des étoffes de laine et de la védasse : il y a une raffinerie de sucre. Ses teintures sont estimées. On y trouve des corderies et des forges pour les ancres. Mais l'objet principal est maintenant la construction des vaisseaux. Il y a quatre chantiers; les charpentiers y sont habiles, et les bâtimens qui sortent de leurs mains estimés.

Cette ville a des relations suivies avec toutes les nations et les principales villes de l'Europe. Ces relations s'étendent sur toutes sortes d'objets, et principalement sur les productions du Nord ; mais la branche la plus considérable de son commerce est celle des grains, branche encore très-importante aujourd'hui, quoique beaucoup diminuée. La majeure partie de ces blés passe en Hollande, il s'en exporte aussi en Suède qui fournit en retour du cuivre, du fer et des harengs. La France lui envoie du sel, des vins, du café, des draps et des soieries; l'Angleterre lui fournit de la bière, du rhum, de la quincaillerie, des mousselines; le Portugal lui expédie du sel, des vins; et l'Italie des soieries; le Danemarck et la Russie lui apportent par terre des fourrures et quelques autres objets. Les exportations de Dantzick en 1792, se sont montées à 3 millions de thalers.

Culm, autrefois ville anséatique, est située sur la *Vistule*; elle est grande, mais mal peuplée. Elle a une université et une école royale de cadets.

Thorn. Cette ville au S. sur la *Vistule*, avoit été maintenue libre, par le premier partage de la Pologne entre les trois puissances. Néanmoins le roi de Prusse s'en empara en 1793. Elle étoit autrefois très-forte, mais Charles XII, roi de Suède, l'ayant prise en 1703, en fit raser les fortifications. Thorn est célèbre par son pain d'épice, ses excellens navets et son bon savon. Le pont de bois sur la Vistule a près d'une lieue de long, et est coupé en deux par l'île de Bazar. Cette ville est la patrie de Nicolas Copernic, fameux astronome connu

par son systême du monde. Il y naquit le 19 janvier 1472.

Marienbourg, sur la branche occidentale de la Vistule, appelée le *Nogat*. C'est une ville passablement grande, assez forte et commerçante, située sur un terrein élevé et dans une contrée agréable et fertile, avec un pont de 540 pieds de longueur. On trouve de la tourbe dans ses environs.

Elbing, ville autrefois anséatique, située sur une petite rivière de son nom; elle est grande, très-bien fortifiée, quoiqu'à l'antique, et assez commerçante. La rivière sort du lac de *Drausen*, qui n'en est pas éloigné. Le roi y a établi une compagnie de commerce maritime, qui vend exclusivement le sel et la cire sur la Vistule. Elle est divisée en deux parties qu'on appelle la vieille ville et la ville neuve. Ses maisons sont hautes, larges, bâties à l'antique, et ses rues étroites. Elle a été cédée au roi de Prusse par le premier partage de la Pologne de 1772. Le commerce d'exportation de cette ville consiste en grains de toute espèce, lin, fils, laines, toiles, potasse, eaux-de-vie, salpêtre, sucre, amidon; on y importe de la bière, de la faïence d'Angleterre, des fers de Suède, des vins de France, de l'étain, des suifs, de l'huile.

Frauenbourg est à l'O. de Heilsberg, sur le Frisch-Haff, golfe de la mer Baltique. C'est là que sont la cathédrale et le chapitre de Warmie. Nicolas Copernic, célèbre astronome, en étoit chanoine. Deux évêques de Warmie ont été célèbres : Stanislas Hosius, auteur d'excellens ouvrages contre les protestans, mort cardinal en 1579, et M. de Zaluski, mort vers l'an 1765, après avoir établi, avec son frère, évêque de Cracovie, une grande bibliothèque à Varsovie, pour tirer sa nation de l'ignorance.

Oliva, célèbre abbaye connue par la paix qui y fut conclue en 1660, entre l'empereur et les rois de Suède et de Pologne. On y remarque l'intérieur de l'église qui est très-riche et d'une grande beauté, et où l'on voit 40 autels très-bien parés. Elle fabrique des ouvrages en fer.

NETZE. — Ce département ou district tire son nom de la Netze, sur les deux rives de laquelle il est situé. Il est formé des démembremens des grands Palatinats Polonais de Posnanie, de Gnesne, d'Inowroclaw et de Brzescs, lesquels ont été cédés à la Prusse par la Pologne en 1773.

Bromberg, capitale, ville sur la *Brahé*, qui s'y réunit à la Vistule. C'est le siége d'une chambre de députation. C'est à Bromberg que commence le canal navigable qui finit à la Netze, au-dessus de Nakel.

Curiosités naturelles et artificielles. — *Voyez* l'Allemagne et la Pologne.

Commerce et manufactures. — Le roi de Prusse s'est efforcé d'étendre le commerce de son royaume; mais la forme militaire de son gouvernement n'est pas favorable au négoce ni aux manufactures. Celles de Prusse cependant ne laissent pas d'être assez importantes. On en tire des verreries, des ouvrages en fer, du papier, de la poudre à tirer, du cuivre et du laiton, des draps, des camelots, des toiles, des soieries, des bas et d'autres objets; des pelleteries, des peaux de cerf et d'élan, du cuir, de la cire, du miel, de la manne. La Prusse exporte différentes sortes de denrées, telles que mâts, planches, et autres bois sciés, goudron, potasse, vedasse, soies de porc, de l'ambre, de la graine de lin et de chanvre, du gruau d'avoine, du poisson, de l'hydromel, du suif et du caviar. On dit qu'elle envoie tous les ans dans l'étranger 500 vaisseaux chargés de ces marchandises, dont le plus grand nombre part de Konigsberg. On y construit aussi beaucoup de vaisseaux, tant pour l'usage des marchands du pays, que pour la vente à l'étranger. (*Voyez* pour ses importations l'article *Dantzick* qui précède.)

Constitution et gouvernement. — Le roi a un pouvoir absolu sur toutes les provinces de sa domination, et l'exerce dans sa plus grande étendue. L'administration de ce royaume est soumise à une régence composée de quatre conseillers d'Etat, savoir: 1°. le grand-maître; 2°. le grand-burgrave; 3°. le grand-chancelier, et 4°. le grand-maréchal. Il y a quelques autres conseils et 37 bailliages. Les états sont composés, 1°. des conseillers d'Etat; 2°. des députés de la noblesse; et 3°. de ceux des communes: de plus, le roi a formé un conseil pour le commerce et la navigation.

Revenus. — Graces à l'heureuse position de la Prusse, à sa navigation intérieure, à des réglemens politiques habilement conçus, sa majesté prussienne tire des revenus immenses de ce pays, qu'on pouvoit

regarder il y a 150 ans environ comme le siége de la grossièreté et de la barbarie. On dit que l'ambre seul lui rapporte tous les ans 26,000 dollars; ses autres revenus proviennent de ses domaines, de la douane et des droits de péage, ainsi que des subsides accordés tous les ans par les différentes provinces de ses Etats. La monarchie prussienne tire la plus grande partie de ses revenus de l'Allemagne. L'électorat de Brandebourg, la Poméranie, les provinces de Westphalie, de Basse-Saxe et de Franconie, avec la Silésie Prussienne, rapportent au moins 64,000,000 de francs, tandis que le royaume de Prusse, dans son étendue actuelle, donne de 48 à 52,000,000 de francs. Total 112 à 116,000,000. La Prusse occidentale, par sa situation locale, étoit d'une grande importance pour le roi de Prusse, se trouvant entre ses possessions en Allemagne, et la Prusse proprement dite. Par cette acquisition, ses Etats se trouvent réunis en un seul morceau, et ses troupes peuvent marcher de Berlin à Konigsberg sans le moindre obstacle.

Forces militaires. — L'armée prussienne est composée des troupes les mieux disciplinées de l'Europe. L'infanterie se monte à 178,897 hommes. — Cavalerie, 39,867 hommes. — Artillerie, 10,716 hommes. — Corps particuliers, 13,000 hommes. Total 250,000 hommes. Mais cette grande force militaire, à quelque degré qu'elle élève la puissance et l'importance du roi, est absolument incompatible avec les intérêts du peuple. L'armée est en grande partie composée de régimens provinciaux : la totalité des Etats Prussiens étant divisée en départemens et en cercles, dans lesquels on a levé originairement un ou plusieurs régimens, selon leur étendue et leur population, et dans lesquels on continue à tirer des recrues, chacun de ces régimens prend ses quartiers, en temps de paix, auprès du canton qui lui fournit ses recrues. Quel que soit le nombre de garçons qui naissent d'un paysan, tous appartiennent au service militaire, excepté un seul qui demeure pour aider aux travaux de la ferme.

Les autres portent, dès leur enfance, une marque, qui indique qu'ils sont soldats et obligés d'entrer au service dès qu'ils en seront requis. Mais, pour entretenir une armée si considérable, et si peu proportionnée à l'étendue du pays, il a fallu appauvrir tellement la population, et enlever un si grand nombre de bras à l'agriculture, que le feu roi s'est efforcé, jusqu'à un certain point, d'épargner ses paysans, en recrutant, autant qu'il lui a été possible, dans les autres pays. Ces recrues étrangères ne s'éloignent jamais des régimens dans lesquels on les a incorporées; mais les Prussiens ont chaque année quelques mois de congé, pendant lesquels ils retournent dans la maison de leur père ou de leur frère, pour aider aux travaux de la ferme, ou se délasser de leurs fatigues.

Ordres de chevalerie. — Il y a en Prusse quatre ordres de chevalerie. L'ordre de la *Concorde*, institué par Christian-Ernest, margrave de Brandebourg, en l'année 1660, pour faire connoître combien il avoit contribué à rétablir la paix dans l'Europe. Frédéric III, électeur de Brandebourg, et depuis roi de Prusse, institua, en 1685, l'ordre de la *Générosité*. Les chevaliers de cet ordre portent, suspendue à un ruban bleu, une croix à huit pointes émaillée de bleu, ayant au centre ce mot, *la générosité*. Ce même prince, le jour de son couronnement, qui se fit à Konigsberg, en l'année 1700, institua l'ordre de l'*Aigle noir*. Le souverain est toujours le grand-maître de cet ordre; et le nombre des chevaliers, outre la famille royale, est fixé à trente, qui, avant d'y être reçus, doivent, à moins qu'ils ne soient princes souverains, avoir été admis d'abord dans l'ordre de la *Générosité*. L'ordre du *Mérite* a été institué par l'avant-dernier roi, en l'année 1740, pour servir de récompense aux personnes qui ont acquis une réputation, soit à la guerre, soit dans les arts, sans distinction de naissance, de religion ou de pays. Le roi en est le chef, et le nombre des chevaliers est illimité.

Histoire. — L'ancienne histoire de Prusse, ainsi que celle des autres royaumes, est environnée des ténèbres de la fiction, et se perd dans des récits fabuleux. Les habitans de cette contrée paroissent avoir été un peuple brave et guerrier, qui descendoit des Esclavons, et refusa de se soumettre aux princes voisins, lesquels, sous prétexte de les convertir au christianisme, cherchoient à les réduire en esclavage. Ils se défendirent vaillamment contre les rois de Pologne, l'un desquels, Boleslas IV, fut défait et tué par eux en 1063. Ils demeurèrent indépendans, et professèrent le paganisme jusqu'au temps des croisades. Alors, c'est-à-dire, environ en 1227, les chevaliers allemands de l'ordre Teutonique, entreprirent de les convertir à la pointe de l'épée, mais sous condition que les vainqueurs, pour leur récompense, auroient en toute propriété les provinces qu'ils auroient conquises. Il en résulta une longue suite de guerres, dans lesquelles les habitans de la Prusse furent presqu'entièrement détruits par les pieux chevaliers, qui, dans le troisième siècle, après avoir exercé les plus incroyables barbaries, finirent par repeupler le pays d'Allemands. Il y eut encore depuis beaucoup de sang répandu; et en 1466, il fut fait un traité entre les chevaliers de l'ordre Teutonique et Casimir IV, roi de Pologne, qui avoit embrassé la cause de ces peuples opprimés. On convint que cette partie de la Prusse, nommée depuis Prusse Polonaise, demeureroit libre sous la protection du roi, et que le grand-maître et les chevaliers resteroient en possession de l'autre partie, pour laquelle ils feroient hommage au roi de Pologne. Cette clause donna lieu à de nouvelles guerres, par les inutiles efforts que firent les chevaliers pour se soustraire à la souveraineté du roi de Pologne. En 1525, Albert, margrave de Brandebourg, et dernier grand-maître de l'ordre Teutonique, déposa l'habit de son ordre, embrassa la religion luthérienne, et par le traité de Cracovie, fut reconnu duc de la partie orientale de la Prusse, nommee autrefois, pour cette raison, Prusse Du-

cale, à condition qu'il la tiendroit de la Pologne à titre de fief; que la souveraineté passeroit à ses enfans mâles, et au défaut d'enfans mâles, à son frère, et aux héritiers mâles de celui-ci. Ainsi finit en Prusse la souveraineté de l'ordre Teutonique, qui avoit subsisté près de 300 ans. La souveraineté de la Prusse Ducale fut confirmée, en 1657, à Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, justement surnommé le Grand; et par la convention de Welau et Bromberg, Jean Casimir, roi de Pologne, le releva de l'hommage, et lui et ses descendans furent déclarés princes souverains et indépendans de cette partie de la Prusse.

Comme la religion protestante avoit été introduite dans ce pays par le margrave Albert, et que les électeurs de Brandebourg avoient adopté cette croyance, le parti protestant les favorisa de telle manière, que, dans une assemblée solennelle des états, Frédéric, fils de Frédéric-Guillaume, surnommé le Grand, fut élevé à la dignité de roi de Prusse; il fut proclamé le 18 janvier 1701, et bientôt après reconnu par tous les Etats de la chrétienté. Les mémoires de son petit-fils, le dernier roi de Prusse, concernant sa famille, ne nous font pas concevoir une haute idée des talens politiques de ce premier roi; mais on y élève beaucoup ceux de Frédéric-Guillaume, son successeur, monté sur le trône en 1713, et père de celui qui nous a donné ces mémoires. Ce prince possédoit certainement de grandes qualités, il a rendu à son pays les plus grands services; mais trop souvent il est parvenu à son but aux dépens de l'humanité, et de cette grandeur d'ame qui doit briller dans les rois. On dit qu'à sa mort, arrivée en 1740, on trouva dans ses trésors 168 millions de francs. Aidé de ces richesses, son fils est devenu l'admiration du siècle présent, par ses étonnantes victoires et les ressources plus étonnantes encore qu'il a su trouver dans ses défaites. Il a cultivé les arts pacifiques autant que les vertus guerrières; il s'est distingué comme poète, philosophe et législateur. Nous avons rendu compte, à l'article *Alle-*

magne, de quelques-uns des principaux faits de son règne. Il publia, en 1783, un rescrit, par lequel il déclaroit que la génuflexion seroit à l'avenir retranchée des cérémonies de respect pratiquées à son égard, donnant pour raison de cette volonté, qu'un tel acte d'humiliation n'étoit dû qu'à la majesté divine; et pendant l'année 1782, il avoit employé près de 2,000,000 d'écus à dessécher des marais, élever des comptoirs, établir des colonies, secourir des malheureux, et remplir d'autres vues de philanthropie et de politique.

Le roi de Prusse, Frédéric IV, qui succéda à son oncle le 17 août 1786, a fait dans son royaume un grand nombre de réglemens sages et salutaires; il a établi une cour d'honneur, à l'effet d'abolir dans ses Etats l'infernal usage du duel.

Nous avons rapporté, à l'article *France*, les efforts que la Prusse a tentés contre cette nation. L'alliance dans laquelle ce royaume entra avec l'Autriche fut, dit-on, désapprouvée de tous les grands politiques de Prusse, divisa la cour de Berlin en deux partis, et fit naître dans le royaume un mécontentement général. La guerre épuisa les trésors du grand Frédéric, et les recrues devinrent si difficiles, que les ministres ne purent, sans mettre en danger la tranquillité intérieure du royaume, envoyer au roi une armée de 80,000 hommes qu'il leur avoit demandée. Il est certain qu'il existoit des marques de jalousie entre la cour de Vienne et celle de Berlin.

Nous expliquerons difficilement la conduite de la Prusse à l'égard de la Pologne. Il eût paru beaucoup plus conforme aux intérêts de cette première puissance de rendre la seconde formidable et indépendante, afin de s'en former un rempart contre l'Autriche et la Russie, que de s'exposer sans défense aux entreprises d'un Empire tel que la Russie, dont cette conduite vient encore d'augmenter les forces. Nous renvoyons pour ses nouvelles acquisitions dans ce pays, par les partages de 1793 et 1795, à l'article *Pologne*, où l'on trouvera détaillée l'histoire de la der-

nière révolution. Frédéric IV, roi de Prusse, et électeur de Brandebourg, né le 25 septembre 1744, mourut à Postdam, dans la cinquante-quatrième année de son âge. Son fils, le prince royal, âgé de vingt-sept ans, lui a succédé sous le nom de Frédéric-Guillaume III; il maintient l'harmonie et l'alliance qui ont existé entre la Prusse et la France par le dernier traité de paix. D'après la déclaration de guerre de l'Angleterre aux puissances du Nord, il a accédé au traité de neutralité armée, signé à Pétersbourg le 26 décembre 1800, entre la Russie, la Suède et le Danemarck. Les Anglais ayant commencé les hostilités, le monarque vient de s'emparer de l'électorat d'Hanovre.

ARTICLE VI.

POLOGNE.

ÉTENDUE. **SITUATION.**

Long. 240 l. { Entre } 48e et 58e d. de lat. N.
Larg. 215 { les } 13e d. et 28e d. de long. E.
Lieues carrées, 17,866, à raison de 505 hab. par lieue carr.

Limites.

AVANT le démembrement extraordinaire de ce pays, en 1793, et le partage définitif de 1795, qui le raya de la liste des Etats de l'Europe, ce royaume et république, y compris le grand-duché de Lithuanie (autrefois appelé *Sarmatie*) étoit borné, au N. par la Livonie, la Russie et la mer Baltique; à l'E. par la Russie; au S. par la Hongrie, la Turquie et la petite Tartarie, et à l'O. par l'Allemagne. Ce royaume eût été un des plus puissans du monde, si la forme de son gouvernement eût été aussi parfaite que sa position étoit favorable.

Après le démembrement de 1772 (1), la Pologne étoit divisée comme il est marqué dans le tableau suivant.

Ancienne division (2).

PROVINCES.		PALATINATS.	CAPITALES.	Long.	Larg.
POLOGNE RUSSE. Partages de 1793 et 1795.	LITHUANIE, au N. et à l'E.	Courlande, Samogitie, duchés.	Wilna.	200	110
		Troki, partie septent.			
		Wilna			
		Polotsk, partie mér.			
		Minski			
		Novogrodek			
		Brzesc ou Polésie			
	PETITE POLOGNE, au S.	Kiow			
		Volhinie			
		Braclaw			
		Podolie			
		Belcz, partie orient.			
		Pays de Chelm, partie orient			
POLOG. AUTR. Part. de 1795.		Pays de Chelm, partie occid.	Cracovie.	60	50
		Lublin			
		Sandomir			
		Cracovie, partie sept.			
	Gr. Pol.	Mazovie, partie mér.			
POLOGNE PRUSSIENNE. Part. de 1793 et 1795.	Lithuan.	Troki, partie mérid.	Varsovie.	105	75
	Pet. Pol.	Podlaquie			
	GRANDE POLOGNE, à l'O.	Mazovie, partie sept.			
		Ploczko			
		Brzescie			
		Gnesne, partie mér.			
		Kalisch			
		Posnanie, partie mér.			
		Rava			
		Lencicza			
		Siradie			
		Dantzick et Thorn (3), enclavés dans la Prusse occid.			

Nom. — On pense généralement que la Pologne tire son nom du mot *Polu* ou *Pole*, qui, dans la langue

(1) Nous renvoyons à la Russie, à la Prusse et à la Gallicie orientale, pour la description des pays détachés de la Pologne par ce premier partage.

(2) Voyez la carte de la Pologne pour la désignation et la division des trois partages.

(3) Voyez la Prusse pour la description de ces deux villes.

esclavonne, signifie pays propre à la chasse. En effet, aucun autre pays ne dut être autrefois plus favorable à cet exercice, en raison des plaines, des bois, des animaux sauvages, et du gibier de toute espèce qu'il renferme.

Climat. — L'air de la Pologne est varié. Les provinces situées au N. sont froides, mais saines. Les monts Krapacks, qui séparent la Pologne de la Hongrie, sont toujours couverts de neige, qui y tombe dans le milieu de l'été. Cependant, en général, le climat de la Pologne est tempéré : et, soit l'été, soit l'hiver, il n'est point aussi variable que le climat des pays aussi septentrionaux ; mais l'air y est plus malsain que dans les autres contrées septentrionales, par l'effet de la grande quantité de forêts et de marais qu'on y trouve.

Sol, productions, rivières. — La Pologne est, en général, un pays plat, et le terroir y est fertile en blé. On le voit aisément par la grande quantité qui descend la Vistule jusqu'à Dantzick, d'où les marchands étrangers, et sur-tout les Hollandais, le transportent dans leurs pays. Les pâturages de la Pologne, notamment ceux de la Podolie, sont si bons, qu'à peine peut-on appercevoir les bestiaux dans les prairies. Ce pays contient des mines d'argent, de cuivre, de fer, de sel et de charbon. La Lithuanie abonde en fer, ocre, agate noire, pyrites de cuivre et de fer, de différentes espèces ; en granit rouge et gris, en diamans faux, et en pétrifications marines. L'intérieur de la Pologne est couvert de forêts, d'où l'on tire des bois en si grande quantité, qu'on les emploie à la construction des maisons, de préférence à la brique, à la pierre ou à la tuile. On y trouve diverses sortes de fruits et de végétaux, et quelques raisins, qui sont délicieux lorsqu'on en soigne la culture, mais qui font rarement, ou même jamais de bon vin. La Pologne produit encore différentes sortes de terres, dont on fait des pipes et de la poterie. Il y a des sources d'où l'on tire du sel, en faisant bouillir l'eau. Dans le palatinat de Cracovie, on voit une

source dont les eaux augmentent ou diminuent avec la lune, et ont la vertu surprenante de prolonger l'existence : on assure que les habitans des environs vivent ordinairement 100 ans, et que quelques-uns vont jusqu'à 150. Cette source est inflammable. Lorsqu'on y jette un flambeau allumé, l'eau prend feu comme l'esprit-de-vin le plus subtil. Cependant la flamme voltige sur la surface de l'eau, sans l'échauffer; et si l'on n'a pas soin de l'éteindre, ce qui peut bien arriver, elle pénètre par des conduits souterrains aux racines des arbres d'une forêt voisine, et les consume. Un malheur de cette espèce arriva il y a environ quarante ans, et le feu dura trois ans, avant qu'il fût possible de l'éteindre entièrement.

La *Vistule* à l'O. prend sa source en Silésie, traverse la Pologne et la Prusse du S. au N. et se jette dans la mer Baltique. Le *Bug* commence dans le pays de Belcz, traverse les palatinats de Podlaquie et de Mazovie du S. au N. O. et a l'embouchure dans la Vistule. La *Warta* a sa source dans le palatinat de Cracovie, passe à Siradie, à Posna, et se jette dans l'Oder en Allemagne. Le *Niémen* prend sa source dans le palatinat de Minski en Lithuanie, qu'il traverse d'E. à l'O. et se débouche dans la Baltique. Le *Niester* au S. commence près les monts Krapacks, sépare la Podolie de la Moldavie, et se jette dans la mer Noire. Le *Bog* prend sa source dans la Podolie au N. et se jette dans la mer Noire entre le Dnieper et le Niester. Les autres fleuves sont le Dnieper et la Dwuina dont nous avons décrit le cours à la Russie, tome I, pag. 279.

Lacs. — Il y a peu de lacs en Pologne; les principaux sont : Gopto, dans le palatinat de Brzescie, et Birals ou le lac Blanc, dont on prétend que les eaux ont la propriété de blanchir les personnes dont le teint est basané.

Productions végétales et animales. — Nous avons déjà parlé, à l'article du *sol*, des productions végétales de la Pologne. Quelques-unes lui sont particulières, notamment une espèce de manne (si toutefois

on peut l'appeler un végétal) que les habitans, en mai et juin, nettoient dans des tamis, à l'aide de la rosée; ils s'en servent pour nourriture, et l'accommodent de différentes façons. On trouve dans la Lithuanie une quantité considérable d'ambre jaune, aussi gros que le poignet; et on croit généralement qu'il est le produit d'un pin résineux.

Les forêts de la Mazovie contiennent beaucoup de buffles, dont les Polonais saupoudrent la chair, et qu'ils regardent comme un mets délicieux. Elles abondent aussi en chevaux, loups, sangliers, gloutons, linx, élans et daims sauvages. La noblesse de l'Ukraine, et les indigènes, aiment beaucoup le buffle, et une espèce de chevaux et d'ânes sauvages. On y rencontre une sorte de loup qui ressemble beaucoup au cerf; il a le ventre et les jambes mouchetés, et sa dépouille est la plus belle fourrure du pays. L'élan, qui y est aussi commun que dans les autres contrées septentrionales, est, sans contredit, un animal extraordinaire. Sa chair est très-estimée, et dans les festins polonais elle est regardée comme le mets le plus exquis. Le corps de cet animal ressemble à celui du daim; mais il est plus gros et plus alongé. Il a les jambes hautes, et le pied aussi large que celui du bouc sauvage. Les naturalistes ont observé, en disséquant des élans, que la tête de ces animaux renfermoit de grosses mouches, et que la cervelle étoit presqu'entièrement mangée. On a la certitude que dans les grandes forêts et les déserts du Nord, ce pauvre animal est attaqué, aux approches de l'hiver, par une espèce de grosse mouche, qui cherche à passer par ses oreilles, et prend ses quartiers d'hiver dans sa tête. Cet insecte le tourmente au point de le rendre malade : par ce moyen, on le prend; ce qui autrement ne seroit pas une chose aisée.

On trouve en Pologne un animal appelé *bohac*. Il ressemble au porc de Guinée; mais cependant, il paroît tenir davantage à l'espèce du castor. Les bohacs se creusent dans la terre des logemens; ils y entrent en octobre; et jusqu'au mois d'avril, ils n'en

sortent que rarement, et pour chercher leur nourriture. Ils ont des appartemens séparés, pour leurs provisions, leurs logemens et leurs morts : ils se réunissent en troupes de dix ou douze. La Pologne ne renferme aucune espèce particulière d'oiseaux. On dit seulement que les cailles y ont les pattes vertes, et que leur chair est mal-saine. La Lithuanie contient des richesses en ornithologie. On y trouve des oiseaux de proie, et notamment des aigles et des vautours. Le *remiz* (ou petite espèce de mésange) y est très-commun; il est remarquable par la construction surprenante de son nid, qui est suspendu : il est construit avec un art merveilleux, et dans la forme d'une bourse très-alongée.

Population, habitans, mœurs, usages, amusemens. — Après ce que nous venons de dire de l'étendue de la Pologne, on doit voir qu'il est impossible de connoître au juste le nombre de ses habitans. Sans doute, avant la dernière guerre, il étoit très-considérable. Mais ce peuple est si peu connu à présent, que dans les cantons les plus éloignés, un grand nombre est encore païen, et n'a que des notions imparfaites du christianisme. On a estimé que la Pologne et la Lithuanie contenoient 14,000,000 d'habitans : en effet, si l'on considère que cette nation n'a point de colonies; que, par intervalles, elle a été long-temps en paix, et que 2,000,000 de Juifs y sont établis, peut-être ne trouvera-t-on pas ce calcul exagéré. Mais, depuis le partage et le démembrement de ce pays en 1772, on estime que le nombre des habitans de la Pologne ne s'élève pas à plus de 9,000,000, parmi lesquels on compte 600,000 Juifs. Les provinces dont la Russie s'est emparée, sont les plus étendues; l'Autriche s'est approprié les plus peuplées, et la Prusse, les plus commerçantes.

Les Polonais ont bonne mine; ils ont le teint brun, et sont bien proportionnés : ils sont courageux, honnêtes et hospitaliers; leurs femmes sont vives, animées, quoique modestes et soumises à leurs époux. Pour saluer, les Polonais inclinent la tête, se frap-

pent l'estomac avec une main, et étendent l'autre vers la terre. Mais, pour saluer un supérieur, l'homme du peuple s'incline presque jusqu'à terre, et sa tête touche pour ainsi dire le talon de celui qu'il salue. Leurs divertissemens sont mâles et guerriers; ils voltigent, dansent, patinent, s'exercent à la course à cheval, chassent et font battre le taureau et l'ours. Ils voyagent ordinairement à cheval : un gentilhomme Polonais n'iroit pas à pied, seulement l'espace d'un jet de pierre : ils sont tellement endurcis à la fatigue, qu'ils se couchent volontiers sur la neige ou la glace, sans lit ni couverture. Ils ne logent jamais qu'au rez-de-chaussée, et leurs appartemens ne se touchent point : la cuisine est d'un côté, l'écurie de l'autre, et la maison du maître encore à part, ayant la porte en face. Ils n'ont que de petits lits, et n'en ont pas beaucoup : celui qui veut loger chez eux, doit avoir la précaution d'apporter sa couchette. Ils font leurs repas au son des trompettes et autres instrumens de musique. Ils sont entourés, à table, d'une quantité de valets, qui tous les servent avec les marques du plus grand respect. Les nobles qui sont pauvres, sont souvent forcés de servir les riches; mais leur maître a ordinairement des égards pour eux; il permet au plus ancien de manger à sa table, la tête nue, et chacun d'eux a, pour le servir, un jeune paysan, entretenu aux dépens du maître. Le Polonais qui donne un festin ne fournit aux convives ni couteaux, ni fourchettes, ni cuillers. Chacun d'eux doit les apporter : à peine la compagnie est-elle à table, que les portes se ferment, pour ne se rouvrir que lorsqu'elle se retire. Un gentilhomme a l'habitude de donner à son domestique une partie de ce qu'on lui a servi : ce dernier mange debout derrière son maître, et boit dans le même vase que lui. Ceci paroîtra moins extraordinaire, si l'on considère que les Polonais regardent ces sortes de domestiques comme leurs égaux. Comme les Russes, ils ont l'habitude de boire à rasades, et ils ne dispensent pas volontiers leurs convives de leur tenir tête. Nous ne pourrions,

sans passer les bornes de cet ouvrage, décrire la pompe et le faste de la noblesse Polonaise. Le lecteur, pour s'en former une idée, doit se figurer tout ce qu'il y a de plus dédaigneux, de plus cérémonieux, tout ce qui caractérise le plus la dépense excessive et l'ostentation. Lorsqu'ils sortent, ils portent le faste des valets jusqu'au ridicule. Rarement la femme d'un grand se contente d'une voiture à six chevaux, et d'un nombreux domestique. Il faut encore qu'elle se fasse accompagner d'un vieil écuyer, d'une vieille dame sous le titre de gouvernante, et d'un nain de chaque sexe, qui lui porte la queue. Fait-il nuit? la voiture est entourée d'un grand nombre de flambeaux. Les Polonais, cependant, bornent leur faste à leurs revenus; mais chacun va aussi loin que le sien le lui permet.

Les Polonais sont divisés en noblesse, clergé, citoyens ou bourgeois, et paysans. On distingue deux classes de paysans, ceux de la couronne, et ceux qui appartiennent à des particuliers. Quoique la Pologne ait ses princes, ses comtes et ses barons, cependant, le corps entier de la noblesse se trouve naturellement de niveau, excepté les différences qui résultent des emplois publics. De-là vient que tous les nobles s'appellent *frères*. Ils ne font point de cas des titres honorifiques, et ils s'imaginent que la plus belle dénomination dont on puisse jouir, est celle de *gentilhomme Polonais*. Ils ont des priviléges considérables, et il faut en convenir, la liberté polonaise tant vantée se bornoit à la liberté des nobles: elle étoit en partie l'effet de la faveur des premiers rois; mais en général, elle étoit plutôt le résultat des anciens usages et de la prescription. Ils avoient droit de vie et de mort sur leurs tenanciers et leurs vassaux; ils ne payoient point d'impositions, n'étoient sujets qu'au roi, qu'ils élisoient à leur gré: eux seuls, et les bourgeois de quelques villes, pouvoient acheter des terres. En un mot, ils étoient presque totalement indépendans, et jouissoient de plusieurs priviléges entièrement incompatibles avec un Etat bien gouverné. S'ils se livroient au

commerce, ils étoient déchus de la noblesse. Ces grands priviléges rendoient les nobles Polonais très-puissans. Plusieurs, avec des possessions immenses, exerçoient un pouvoir despotique sur leurs vassaux, qu'ils appeloient leurs sujets, et qu'ils cédoient avec la terre, le bétail et les instrumens aratoires. Jusqu'au règne de Casimir-le-Grand, un seigneur pouvoit faire périr son paysan, avec impunité : lorsque ce dernier n'avoit point d'enfans, le seigneur se regardoit comme son héritier, et s'emparoit de tout ce qu'il laissoit. En 1347, Casimir fixa une amende pour quiconque tueroit un paysan, et ordonna qu'en cas de décès sans enfans, son plus proche parent hériteroit. Mais le pouvoir et la tyrannie des nobles rendirent inutiles ces réglemens et tous ceux de cette nature : ils furent ou abrogés ou éludés. Quelques nobles possédant des domaines de cinq à trente lieues d'étendue, étoient souverains héréditaires des villes dans lesquelles on ne reconnoissoit point l'action de l'autorité royale. Un d'eux possédoit plus de 4,000 villes et villages. Il y en avoit qui pouvoient lever 8 ou 10,000 hommes. La maison d'un noble étoit un asyle sûr pour quiconque avoit commis un crime, parce que personne n'osoit essayer de l'en arracher par force. Les nobles ont leurs gardes à pied et à cheval, qui font le service le jour et la nuit à l'entrée de leurs palais et dans leurs anti-chambres; et ils les précèdent, lorsqu'ils sortent. Lorsqu'ils venoient à la diète, ils faisoient un étalage extraordinaire, quelques-uns d'eux ayant jusqu'à 5,000 gardes ou domestiques. Souvent leurs débats s'y terminoient par les armes. Quand des grands avoient des procès, la diète ou d'autres tribunaux prononçoient : encore étoit-ce toujours l'épée qui décidoit si la sentence devoit être exécutée, parce que la justice du royaume étoit ordinairement trop foible pour atteindre les grands. Quelquefois, ils levoient 6,000 hommes de chaque côté, et réciproquement, pilloient et brûloient leurs villes, assiégeoient leurs châteaux et leurs forts, parce qu'ils regardoient comme au-dessous d'eux de

se soumettre à la sentence des juges, avant d'en être venus à une bataille rangée. Qu'un seigneur tuât le paysan d'un autre, il n'étoit point jugé comme meurtrier; il étoit seulement tenu, pour réparer envers lui la perte qu'il lui avoit causée, de lui donner un autre paysan de même prix. Un noble qui veut faire cultiver une pièce de terre, y fait bâtir une barraque en bois, dans laquelle il établit un paysan et sa famille, lui donne une vache, deux chevaux, un certain nombre d'oies et de poules, et une quantité de blé suffisante pour le nourrir la première année, et y faire les travaux nécessaires pour son existence future, et favorables aux intérêts de son seigneur.

Le clergé avoit de grands priviléges. Les ecclésiastiques étoient exempts de contributions, et dans certaines circonstances, ils avoient leurs cours de justice, dans lesquelles on jugeoit suivant le droit canon. Un évêque jouissoit de tous les priviléges d'un sénateur. Autrefois, il étoit ordinairement nommé par le roi, et sa nomination étoit confirmée par le pape. Le roi le choisissoit parmi trois candidats désignés par le conseil permanent.

L'archevêque de Gnesne est primat, premier sénateur par le rang, et vice-roi pendant les interrègnes. Les bourgeois jouissent aussi de quelques libertés et priviléges; ils choisissent leurs bourgmestres et leurs conseils, règlent leur police intérieure, et ont leurs cours criminelles. Si un noble intente procès à un bourgeois, ce dernier doit être cité devant les magistrats de sa ville, et ne peut en appeler qu'au tribunal royal des assesseurs. Si les bourgeois n'eussent pas pu se soustraire de cette manière à la jurisdiction des nobles, il y a long-temps qu'ils seroient réduits à la condition de vassaux.

Les paysans de la couronne peuvent, s'ils sont opprimés, former plainte en la cour royale de justice, ce qui parfois arrête l'effet de l'oppression; mais ceux qui appartiennent à des individus, sont absolument à la disposition de leurs maîtres, et les acquisitions qu'ils font servent uniquement à enrichir ces der-

niers. Ils sont irrévocablement fixés à la culture des terres ; il ne leur est point permis de prendre un état qui puisse les acheminer à la liberté, sans la permission de leurs seigneurs. Ils sont exposés aux effets terribles, et souvent funestes du caprice, de la cruauté et de la barbarie de leurs tyrans, qui toujours les oppriment avec impunité : car ces barbares ont en leurs mains le pouvoir de leur ôter la vie, et de leur enlever ce qu'ils possèdent, et ils ne rougissent pas d'en abuser de la manière la plus ridicule et la plus grossière : souvent les femmes et les filles de ces infortunés sont exposées à la brutalité de ces maîtres impitoyables. Cependant, dans leur infortune, les paysans polonais ont reçu une grace du ciel, c'est leur insensibilité. Esclaves nés, et accoutumés, dès leur enfance, aux travaux les plus durs et les plus rigoureux, à peine ont-ils l'idée d'un sort plus doux, et d'une plus grande liberté : ils regardent leurs maîtres comme des êtres d'une espèce supérieure, et à peine murmurent-ils de la dureté de leur sort. Enjoués et satisfaits de leur condition, ils sont prêts, dans toutes les circonstances, à se sacrifier, eux et leurs familles, pour leurs maîtres, sur-tout si ces derniers ont soin de les bien nourrir. Une grande partie semble croire qu'un homme n'est pas bien malheureux, s'il a quelque chose à manger. Il y a, en Pologne, quelques paysans allemands, dont les ancêtres obtinrent la permission de s'y établir : ils sont soumis aux loix de l'Allemagne, et ont des priviléges que n'ont point les paysans polonais ; leurs villages sont mieux bâtis ; ils ont des troupeaux plus nombreux, payent mieux leurs rentes, et ont un plus grand soin de leurs personnes. Nous avons décrit un peu trop au long les usages et la situation actuelle des Polonais, parce qu'ils ont, sous plusieurs rapports, des traits frappans de ressemblance avec les habitans de l'Europe, dans les siècles du gouvernement féodal ; mais la tyrannie des Polonais sur leurs vassaux et leurs cultivateurs a été portée à un degré beaucoup plus révoltant, qu'elle ne l'a été durant ces siècles de barbarie.

Dans ces derniers temps, il est vrai, quelques nobles éclairés se sont hasardés à donner la liberté à leurs vassaux. Le premier qui a donné cet exemple est Zamoiski, autrefois grand-chancelier. En 1760, il les affranchit dans six villages, dans le Palatinat de Mazovie, et ensuite dans tous ses domaines. Le résultat de cet événement a prouvé qu'il n'étoit pas moins judicieux qu'humain. Le noble y a trouvé un grand intérêt, et le paysan, le bonheur. Il paroît, en effet, que dans les cantons où cette mesure a été introduite, la population des villages s'est considérablement augmentée, et que les revenus ont obtenu un accroissement triple. Le prince Stanislas, neveu du roi de Pologne, a dernièrement affranchi quatre villages près Varsovie : non-seulement il a donné la liberté à ses paysans, mais encore il s'est chargé d'administrer leurs petites affaires. Depuis le partage définitif de ce malheureux pays entre les trois puissances, le sort des paysans est beaucoup amélioré, et les nobles ont perdu presque tout l'empire qu'ils avoient sur leurs vassaux.

Un édit de la diète, rendu par l'influence du roi, abolit la torture en Pologne, en 1770. Les hommes convaincus de crimes atroces, tels que les meurtriers, sont décapités ou pendus; les autres criminels sont punis par le fouet ou l'emprisonnement, ou condamnés aux travaux les plus pénibles. On n'inflige jamais de peines corporelles aux nobles : ils ne peuvent être condamnés qu'à l'emprisonnement ou à la mort.

Dans ce pays, les auberges sont de grandes écuries, bâties en planches et couvertes de paille, sans meubles ni fenêtres : à un des bouts, il y a des chambres; mais les puces et les autres vermines les rendent inhabitables. Les voyageurs préfèrent loger avec les chevaux; les étrangers sont obligés de porter leurs vivres avec eux : lorsque leurs provisions sont finies, ils s'adressent au seigneur du village, qui de suite leur fait donner ce qui leur est nécessaire.

Costume. — L'habillement des Polonais est assez

singulier; ils se rasent la tête, et n'y laissent qu'un cercle de cheveux sur le sommet: les hommes de toutes les conditions portent en général de grandes moustaches. Ils ont une veste qui descend jusqu'au milieu de la jambe, et par-dessus, une sorte de robe fourrée qu'ils serrent avec une ceinture, et dont les manches sont aussi justes que celles d'un habit. Leurs culottes sont amples, et tiennent à leurs bas: ils portent un bonnet fourré; leurs chemises n'ont ni collets, ni poignets, et ils ne portent ni cols, ni cravates. En place de souliers, ils ont des bottes de cuir de Turquie avec des semelles très-minces, et ils les font garnir d'un fer à cheval courbé en demi-lune. Ils sont armés d'une hache d'armes, et ont au côté un sabre ou coutelas. Quand ils sont à cheval, ils portent un petit manteau ordinairement couvert et doublé de fourrure. Les gens riches emploient des martres, et les autres des peaux de tigres et de léopards, etc. Il y en a qui ont cinquante habillemens, tous riches, et qui se transmettent des pères aux enfans. Sans notre goût pour les habillemens courts, nous ne pourrions nous empêcher d'avouer que ceux des Polonais sont pittoresques et majestueux. Charles II, roi d'Angleterre, eut l'idée d'introduire à sa cour le costume polonais; il le porta deux ans, uniquement dans l'intention de donner à la nation anglaise le goût des habillemens larges; mais ses liaisons avec la France, lui firent abandonner l'usage de cet habillement.

L'habillement des femmes approche beaucoup de celui des hommes: c'est une simple polonaise, ou longue robe, bordée de fourrure. Quelques personnes du bon ton, des deux sexes, suivent les modes françaises et anglaises. Quant aux paysans, ils se couvrent l'hiver avec une peau de mouton dont la laine est en dedans, et l'été, ils portent une étoffe épaisse et grossière; mais ils n'ont point de linge. Pour bottes, ils ont des écorces d'arbres entortillées autour de leurs jambes, et le bout le plus épais leur sert de semelle. Les femmes veillent soigneusement sur leurs filles,

et dans la Samogitie, par exemple, elles leur font porter des clochettes devant et derrière, afin qu'elles sachent où elles sont, et à quoi elles sont occupees.

Religion. — Dans la Pologne, le nombre des protestans, luthériens et calvinistes, est fort considérable; on les désigne, en y comprenant ceux qui suivent les rites de l'église grecque, sous la dénomination générale de *dissidens*. Mais la noblesse de Pologne, et la masse de la nation, suivent la religion catholique. Le traité d'Oliva, qui fut fait en 1660, toléroit les dissidens: il fut garanti par les principales puissances de l'Europe. Mais les Polonais ont toujours eu, pour ce traité, un éloignement si grand, qu'en 1724, ils massacrèrent publiquement les protestans, qu'on persécutoit, tandis que les Juifs, les Turcs, et les individus de toutes les autres sectes étoient tolérés et encouragés. Les ecclésiastiques possédoient une très-grande partie des terres et des revenus du royaume.

La doctrine des sociniens fit de bonne heure des progrès considérables en Pologne. En 1572, on traduisit la bible en polonais, et deux ans après, sous la direction des mêmes personnes, on publia, à Cracovie, le catéchisme ou la confesssion des Unitaires. Les talens et les écrits de Socinius ne contribuèrent pas peu à la propagation de ses opinions; mais, quoique les sociniens fussent très-nombreux en Pologne, ils y ont éprouvé, en différens temps, de grandes persécutions. Néanmoins, dernièrement il fut arrêté entre la république et les pouvoirs co-partageans, que tous les dissidens jouiroient du libre exercice de leur religion, mais continueroient d'être exclus de la diète, du sénat et du conseil permanent. Ils peuvent avoir des églises ou temples, mais sans cloches: il leur est permis d'établir des colléges et des séminaires, pour y enseigner leur doctrine; ils peuvent siéger dans les cours de justice, et trois d'entr'eux sont admis, comme assesseurs, dans le tribunal qui connoît des affaires de religion.

Archevêques et évêques. — Il y a deux archevêchés

en Pologne, Gnesne et Lemberg (ou Léopol). L'archevêque de Gnesne, qui est primat, et qui durant les interrègnes étoit prince-régent du royaume, est toujours cardinal. Les autres évêques, notamment celui de Cracovie, jouissent de grands priviléges et immunités.

Langue. — La langue du pays est un dialecte de la langue esclavonne; elle est dure et sans harmonie, parce que les consonnes y sont tellement multipliées, qu'il y a des mots qui n'ont pas une voyelle. Les Lithuaniens ont un langage rempli de mots latins corrompus. On parle allemand et russe dans les provinces qui avoisinent ces pays.

Connoissances, savans. — Quoique Copernic, ce célèbre restaurateur de la véritable astronomie; quoique Vorstius et quelques autres savans soient nés en Pologne, encore est-il vrai de dire qu'il s'en faut de beaucoup que ce pays soit favorable au développement des connoissances. Dans quelques provinces, le bas peuple parle latin, mais un latin corrompu; le mépris que la noblesse, qui n'estime que la grandeur de la naissance, a toujours manifesté pour les beaux-arts; la servitude dans laquelle sont plongées les dernières classes du peuple, et la superstition qui est répandue dans tous les rangs, ont retardé d'une manière surprenante les progrès des belles-lettres dans ce royaume. Néanmoins, le goût des sciences paroît enfin vouloir se développer parmi les nobles, et ils commencent à croire qu'elles sont utiles et honorables. On s'est appliqué, depuis quelque temps, à épurer les langues latine et polonaise, et *Narousrewicz* et *Sarbiewski* sont des poëtes assez estimés dans l'une et l'autre; Michel Grœll a traduit plusieurs ouvrages étrangers en polonais, et mérite d'être nommé parmi ceux qui ont contribué le plus à répandre dans le royaume le goût des lettres.

Universités. — Les universités de Pologne, sont celles de Cracovie, de Wilna, de Posna, ou Posen. Dans la première, il y a 11 colléges, et elle a l'inspection de 14 écoles de grammaire établies dans la ville.

En 1778, le nombre des étudians étoit de 600. L'université de Wilna étoit sous la direction des jésuites; mais, depuis leur suppression, le roi a établi un comité d'éducation, qui nomme les professeurs, règle leur traitement, et dirige les études. Celle de Posna étoit plutôt un collége de jésuites, qu'une université.

Antiquités et curiosités naturelles et artificielles. — Les irruptions fréquentes des Tartares et d'autres nations barbares, dans la Pologne, ont sans doute forcé quelquefois les femmes à laisser leurs enfans exposés dans les bois, où l'on doit supposer qu'ils étoient nourris par des ours et d'autres animaux sauvages : car, sans cette supposition, il seroit difficile de décider comment ils auroient pu trouver leur subsistance. Il est certain que l'on a rencontré dans les forêts de la Pologne et de l'Allemagne des êtres qui n'avoient rien d'humain que la forme. Ceux que l'on a pris, marchoient ordinairement à quatre pattes : mais on assure qu'à force de soins, on est parvenu à en faire parler quelques-uns.

Les mines de sel de la Pologne sont des cavernes surprenantes, ayant plusieurs centaines de verges de profondeur, et au fond desquelles on trouve des détours difficiles et des labyrinthes. On en tire quatre espèces de sel. L'une est dure comme le cristal; l'autre l'est moins, mais est plus transparente. La troisième est blanche, mais friable : ces trois espèces sont saumâtres; mais la quatrième l'est un peu moins. Ces quatre sortes de sel se trouvent dans plusieurs mines, aux environs de Cracovie : dans ces mines, on voit, d'un côté, une source d'eau salée, et de l'autre, une source d'eau douce. Le revenu que donnent les mines de sel est très-considérable, et formoit une partie des revenus de la couronne, avant que l'Autriche s'en fût emparée. Le produit annuel de celles de Wieliska, à trois lieues de Cracovie, se monte à près de 6,000,000 de francs. On trouve dans quelques mines, à Ilza, à environ 24 lieues de Cracovie, différentes sortes de terres propres à la poterie, et qui fournissent

de la vaisselle de terre à toute la Pologne. Au pied des montagnes qui avoisinent Kiow, dans les déserts de la Podolie, il y a des grottes où l'on trouve quantité de corps humains bien conservés, quoiqu'ils y soient depuis nombre d'années. Ils ne sont ni aussi durs, ni aussi noirs que les momies d'Egypte. On y voit deux princes, revêtus des habillemens qu'ils avoient coutume de porter. On croit que la cause de cette propriété conservatrice se trouve dans la qualité du terrein, qui est sec et sablonneux. L'ancienne Sarmatie n'ayant été jamais bien connue, pas même des Romains, la Pologne n'est point riche en monumens d'antiquité. On n'y trouve que peu de curiosités artificielles : les plus remarquables sont des vases d'or, d'argent et émaillés, donnés par les rois et les prélats, et que l'on conserve dans la cathédrale de Gnesne.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, palatinats, villes, forts, et autres édifices publics et particuliers.

POLOGNE RUSSE. = LITHUANIE. — Ce duché fournit beaucoup de potasse et de védasse ; il abonde en blé, et particulièrement en blé sarrasin. La grande quantité de miel qu'il produit sert à faire différentes boissons fort agréables, comme de l'hydromel, et ce que l'on nomme dans le pays *lippitz, mallinietzk.* Il a aussi d'excellens pâturages, ce qui rend l'entretien du bétail profitable, ainsi que celui des brebis, dont la laine est très-fine. On y trouve beaucoup de lacs poissonneux, et les forêts abondent en ours, loups, sangliers, buffles, chevreuils, et sur-tout en gélinotes. Mais l'activité et l'industrie des habitans ne répondent pas à la bonté du sol. Les meilleures terres y restent en friche ; le foin se gâte sur les belles prairies ; et les forêts sont si négligemment gardées, qu'elles sont souvent consumées par les flammes. Toutes les denrées sont à bon marché ; mais on y manque d'argent. Ce duché est situé au N. et à l'E.

Le commerce de la Lithuanie, outre les productions dont nous venons de parler, consiste en chanvre, cire, peaux de zibelines, de panthères, de castors, de loups et d'ours ; en cuirs de roussi, en laine qui est fort belle, et en chevaux excellens quoique petits.

Courlande. — Le terroir de ce pays, au N., est gras et argileux. Il contient un grand nombre de forêts et de marais. En automne, et dans le printemps, les prairies situées dans des contrées basses sont cachées sous les eaux; mais cela leur sert d'engrais. Les habitans ont, dans plusieurs endroits, desséché les marais, et en ont fait des étangs, qu'ils appellent *levées*. Ces étangs sont mis à sec et ensemencés, trois années consécutives, en grains de mars; puis, pendant trois autres, ils sont remplis d'eau et empoissonnés : ce qui est une espèce de repos. Il y a en Courlande de bonnes terres labourables, et d'excellentes prairies. La culture du lin y réussit bien. Le pays abonde en poisson de mer et d'eau douce. Il y a des ours, des loups, des loups-cerviers, des renards, des martres, des élans, des lièvres, des sangliers, et des oiseaux de différentes espèces. On amasse beaucoup d'ambre vers les côtes de la mer Baltique. Il y a, outre cela, des mines de fer, des carrières de pierre et de plâtre, et des eaux minérales.

La situation de ce duché sur la mer Baltique est très-avantageuse pour le commerce; les grains et le bois, le chanvre et le lin font la plus grande partie de son exportation; le chénevis ou graine de chanvre qui en vient en grande quantité, est le plus estimé de tous ceux qui sortent du Nord; car on en fait de l'huile en Hollande, et on en sème en Flandre et en France.

Mittau, capitale, est située sur la rivière d'*Aa*. Cette ville est assez grande, mais elle renferme plusieurs jardins et des places vides. On y voit le château, où le duc faisoit sa résidence, qui est magnifique, et a été rebâti après avoir été détruit par les Russes en 1706. Sur l'une des ailes est un caveau éclairé, où reposent les corps des ducs, la plupart dans des cercueils de plomb, richement ornés en dedans. Le prétendant Louis XVIII y a résidé.

Bauske, sur la *Musza*, petite ville forte avec un château situé sur un rocher.

Golding, ville sur la *Wata*, a un beau château.

Windaw, ville située à l'embouchure de la rivière de son nom, avec un château et un port qui lui procure quelque commerce. Il abonde en blé.

Libau, ville commerçante, avec un bon port pour les vaisseaux de moyenne grandeur, et fort fréquenté.

Samogitie. — Cette province est entrecoupée de bois et de montagnes, où l'on trouve quantité d'élans et d'autres bêtes fauves. Elle abonde en bétail, en abeilles qui donnent

de l'excellent miel, et en chevaux petits, mais fort estimés pour leur légéreté.

Rosienne, capitale, sur la *Dubissa*, n'a rien de remarquable.

Troki.—La partie méridionale de ce Palatinat a été donnée à la Prusse en 1795.

Grodno, capitale, est une ville assez grande et irrégulièrement bâtie près le *Niemen*. Le nouveau château est grand, beau et régulier. On y voit aussi un bel édifice affecté à la chancellerie. Les diètes se tenoient tous les six ans dans cette ville. La citadelle, le palais et le collége méritent d'être vus. Cette ville est célèbre par la résidence du dernier roi de Pologne, à qui l'impératrice de Russie donna ordre de s'y rendre en 1794. C'est la plus considérable de la Lithuanie après Wilna.

Kowno, au N. sur le *Niemen*, à son confluent avec la *Wilia*. Cette ville est commerçante et renommée pour son excellent hydromel. L'église des Jésuites est magnifique; à environ 2 lieues de là, dans une forêt est le mont *Friedensberg*, au sommet duquel est le fameux et magnifique couvent d'hermites camaldules, où le marbre brille de toute part, et où l'on admire les tableaux originaux des plus grands maîtres.

Wilna. —*Wilna*, capitale de ce palatinat et de toute la Pologne Russe, sur la *Wilia*, près de l'embouchure de la *Vilica*, dans un pays montueux. C'est une ville riche, bien peuplée, et très-grande. On trouve, dans l'ancien château royal, qui est tombé en ruines, l'arsenal, la salle du tribunal, et la magnifique église du château, bâtie en 1386. Il y avoit dans cette église un trésor considérable : on y voit aussi la belle chapelle de marbre de Saint-Casimir, dont le tombeau d'argent pèse 30 quintaux; mais ses maisons sont mal-propres, et presque toutes de bois. Elle a éprouvé des incendies terribles. Elle est habitée par des Polonais, des Russes, des Allemands, et des Tartares. Il s'y fait un commerce considérable, principalement en pelleteries.

Brazlaw, au N., ville considérable, est située sur un petit lac. Elle a un fort château sur un rocher escarpé.

Minski. — Ce Palatinat est fort étendu et assez fertile. On y trouve une quantité prodigieuse d'abeilles.

Minski, capitale; cette ville est agréablement située sur la rivière de *Svislocz*. Elle a deux châteaux et une abbaye grecque réunie à l'église Romaine. Elle fut prise par les Russes en 1656.

Brzesc ou *Polésie.* — Ce Palatinat est couvert de forêts, de lacs et de marais.

Brzes, au confluent du *Bug* et du *Muchawiec*, ville forte dont le château est sur un rocher. La synagogue des Juifs passe pour la plus grande de l'Europe.

Pinsko, ville située au milieu de marais immenses. Le cuir de roussi qui s'y fabrique, passe pour le meilleur de tout le royaume.

Novogrodeck. — *Novogrodeck*, capitale de ce palatinat. Cette ville est bâtie sur une montagne, et contient plusieurs églises catholiques et grecques.

Petite Pologne. — Ce pays, au S., produit du froment, du blé noir. Les asperges, les melons d'eau, et plusieurs autres plantes y croissent spontanément. Le sol de cette province est de trois sortes, les montagnes et les marais où il n'est guère possible de faire passer la charrue, les plaines de sable volant, et les terres labourables.

Volhinie. — C'est un vaste palatinat qui abonde en bois, et qui produit une quantité prodigieuse de grains. On trouve dans les bois du romarin, des asperges, et d'autres plantes qui se distinguent à peine de celles que l'on cultive avec soin dans les jardins. Les lacs y sont très-poissonneux. Ce palatinat a beaucoup souffert de la part des Tartares, sur-tout en 1618. Ces vagabonds enlevèrent plus de 30,000 individus et un butin immense. Ses habitans sont Russes.

Lucko, capitale, est située sur la rivière de *Styr* ou *Ster*. Cette ville a un évêque grec uni, qui, dans les actes publics, prend le titre d'*exarque de toute la Russie*. Il y eut à Lucko, en 1429, une assemblée brillante où se trouvèrent l'empereur Sigismond, deux rois et plusieurs autres princes.

Braclaw. — On trouve dans ce palatinat un lac d'eau salée qui se condense en sel solide à la chaleur du soleil.

Braclaw. Cette grande ville sur la *Bog*, capitale, est assez commerçante. Les Turcs la prirent en 1572.

Niemirow, ville célèbre par le congrès qui s'y tint entre les plénipotentiaires des trois cours impériales, d'Allemagne, de Russie et de Turquie, en 1737.

Targowitza. Cette ville fait un assez bon commerce avec la Nouvelle-Russie, sur les frontières de laquelle elle est située.

Podolie. — Cette province est d'une fertilité extrême en pâturages et en grains. Elle fournit en abondance des bestiaux et du miel. Le grain donne ordinairement 100 pour 1,

et l'herbe y croît à une telle hauteur, qu'elle laisse à peine découvrir les bœufs qui y paissent.

Kaminieck, capitale, place forte située sur une roche escarpée, au pied de laquelle passe le Smotrzicz qui tombe dans le Niester. Elle fut prise par les Turcs en 1672. Près delà est le fort de la Trinité, où l'on entretient garnison.

POLOGNE AUTRICHIENNE. = *Lublin*. — *Lublin*, capitale de ce palatinat, ville grande, peuplée, et assez commerçante, est située dans une contrée fertile. Elle a un château sur un rocher. Ses faubourgs ne sont peuplés que de Juifs qui y ont une belle synagogue. Il s'y tient plusieurs grandes foires dans l'année.

Sandomir. — *Sandomir*, capitale de ce palatinat, sur la *Vistule*, à son confluent avec la *San*. Sa situation est des plus agréables, Casimir-le-Grand y fixa son séjour. Cette ville est forte. En 1259, les Tartares et les Russes livrèrent dans ses environs une bataille sanglante.

Kounow, petite ville remarquable pour les carrières de marbre qu'on trouve dans ses environs.

Cracovie. — *Cracovie*, capitale de ce palatinat et de toute la Pologne autrichienne, située au confluent de la *Vistule* et de la *Roudava*. C'est une ville spacieuse qui a de superbes églises. Ses maisons sont hautes et bâties en pierres. Ses environs sont charmans, sur-tout près de la Vistule. Les collines riantes, les superbes jardins, les couvens, les autres édifices offrent le coup-d'œil le plus varié et les perspectives les plus pittoresques. L'église cathédrale porte le nom de Saint-Stanislas, évêque de cette ville, que Boleslas, ennuyé de ses remontrances, égorgea lui-même près de l'autel, en 1076. Il y est inhumé dans un cercueil d'argent. On conserve dans cette église, où le service divin se fait nuit et jour sans interruption, un trésor considérable et une partie des diamans de la couronne, dont le reste se trouve dans le palais-royal, le tout à la garde du trésorier du royaume. C'est là que les rois de Pologne étoient enterrés.

Près du château est le faubourg de *Stradon*, où l'on passe la Vistule sur un pont qui conduit à la ville de *Kasimierz*, qui tire son nom de Casimir II, surnommé le Grand, et qui fait presque la moitié de la ville de Cracovie. Ce faubourg contient une université. La ville des *Juifs* est contiguë à celle de Kasimierz. Il y a dans les environs de Cracovie de riches mines de sel. Cette ville fut prise par les Suédois, en 1702. En 1768, il s'y établit une confédéra-

tion; mais les confédérés y furent assiégés par les Russes, qui prirent la ville d'assaut et les firent prisonniers. Pendant le siége, les confédérés mirent le feu aux faubourgs. En 1773, la partie S. de son palatinat, située à la droite de la Vistule, passa sous la domination autrichienne.

Ce fut dans cette ville que le brave Kosciusko entra, la nuit du 24 mars 1794, se déclara général en chef de toutes les forces Polonaises, et reçut les applaudissemens unanimes de la noblesse et de la bourgeoisie. Ce fut aussi dans l'église de la *Sainte-Vierge* de cette ville que les Polonais prêtèrent serment, le 26 mars de la même année, de défendre jusqu'à la mort la constitution du 3 mai 1791.

Wieliska et *Bochnia* sont deux petites villes; mais elles sont célèbres par leurs mines de sel en pierres, qui ont été découvertes dans le 13e siècle, et qui faisoient partie des revenus du roi de Pologne. La mine de Wieliska, à laquelle celle de Bochnia est assez semblable, se trouve sous la ville, qui, à l'exception de l'église, est toute entière composée de maisons creusées sous terre. On descend dans cette mine par quatre ouvertures: les deux principales sont dans la ville, et servent à hisser les grands quartiers de sel qu'on y expose devant les portes pour être foulés aux pieds des hommes et des chevaux, avant d'être broyés dans les moulins. Les deux autres servent principalement à descendre dans les souterrains le bois et les choses nécessaires aux travailleurs. Ces trous sont carrés et ont 4 à 5 pieds de large: ils sont garnis de fortes planches jusqu'en bas. Sur l'ouverture est une grande roue qu'un cheval met en mouvement, pour dérouler un cable gros comme le bras. Quand les travailleurs, à l'aide de ce cable, auquel ils attachent une corde qu'ils se passent autour du corps, sont descendus et ont trouvé le premier fond, à 100 toises plus bas que l'ouverture, ils quittent leur corde, et à l'aide d'une lampe, ils s'avancent par différens détours, jusqu'à la seconde ouverture, qui a encore 100 toises de profondeur. Ils y descendent par le moyen d'échelles convenablement ajustées, dans toute la longueur du trou. Ce n'est qu'à plus de 200 toises sous la ville qu'on trouve les mines de sel. Les ouvriers creusent de tous côtés, en observant de mettre d'espace en espace de bonnes étaies. Une chose fort remarquable, c'est qu'il passe tout au travers de ces mines un ruisseau d'eau douce qui ne tarit que dans les grandes sécheresses, et qui sert au rafraîchissement des travailleurs qui y sont au nombre de plus de mille, avec quelques chevaux pour transporter le sel au pied des ouvertures. Ces

chevaux sont condamnés à une nuit éternelle. L'air de ces souterrains est si dur, que ces animaux y deviennent aveugles en peu de temps. Les travailleurs remontent de temps en temps pour jouir d'un air plus pur. Ces mines donnent par an 700,000 quintaux.

Miechow, petite ville dont la position est semblable à celle de Jérusalem, où son fondateur *Gryphius Jara* en prit le modèle dans un pélerinage qu'il y fit.

Olkus, petite ville remarquable par ses mines d'or, d'argent et de plomb.

POLOGNE PRUSSIENNE. = *Podlaquie.* — *Bielsk*, capitale, ville assez considérable située près d'une des sources de la rivière de *Narew*. Les Juifs y font un grand commerce.

Augustow, petite ville très-forte, nouvellement bâtie.

Ticoksin, sur la *Narew*, ville avec un beau et fort château. On y bat monnoie.

Grande Pologne. — Cette province, à l'O., abonde en grains et bestiaux; mais le travail et la culture y sont plus nécessaires que dans les autres provinces. Il y a beaucoup de lacs poissonneux.

Mazovie. — C'est le plus grand palatinat de toute la Pologne. Cette province est fertile en grains et contient beaucoup de bestiaux. Elle abonde également en forêts, où il se trouve un grand nombre d'animaux de toute espèce, dont nous avons donné le détail à l'article *productions animales et végétales.*

Varsovie ou *Warsovie*, capitale, située sur la *Vistule*, dans une plaine grande et sablonneuse, étoit la résidence des rois de Pologne.

Ce qu'il y a de plus remarquable est la magnifique bibliothèque fondée par André-Stanislas Kostska, et Joseph-André, comtes de Zaluski, qu'ils ont consacrée à l'usage de la nation. Elle contient plus de 200,000 volumes. On en fit l'ouverture en 1747. La ville consiste en une longue rue étroite et sale, à laquelle aboutissent des rues de traverse; mais les faubourgs sont beaux, ont des rues larges et bien percées. On y voit grand nombre d'édifices en pierre, de superbes palais, des églises et des monastères bien bâtis. L'an 1655, les Suédois s'emparèrent de cette ville et y entassèrent le riche butin qu'ils avoient fait en Pologne. Le fameux Charles XII s'empara encore de Varsovie qui n'avoit pas de garnison en 1702, et s'établit dans le faubourg de Prague. Le 31 juin 1794, cette ville fut investie par les armées prussienne et russe, qui furent obligées d'en lever

le siége le 5 septembre, le célèbre Kosciusko s'y étant antérieurement jeté avec un corps de 23,000 hommes. Mais dans le cours du même mois, la grande armée russe arriva en Pologne, et il y eut le 18 septembre un furieux combat, entre les Russes et les Polonais, dans lesquels ces derniers furent battus, et Kosciusko blessé et pris. Les Russes attaquèrent alors le faubourg de Prague, et l'emportèrent d'assaut le 4 novembre, même année, après un combat de huit heures, dans lequel les Polonais, beaucoup inférieurs en nombre, firent des prodiges de valeur.

Il se fait à Varsovie un commerce considérable en productions de la Pologne et en produits des fabriques qui y sont établies, lesquelles consistent en draps, toiles, savon noir, tapis, bas et chapeaux. La grande fabrique de tapis de Turquie, établie à une demi-lieue de la ville, est dans un état florissant. Il y a aussi à Varsovie beaucoup de brasseries. Sa population s'élève au-delà de 100,000 habitans.

Pultausk, ville sur la *Narew.* Les Lithuaniens la réduisirent en cendres en 1324 et en 1364. Charles XII y battit les Saxons en 1703.

Ploczko. — *Ploczko,* capitale de ce palatinat, ville assez considérable, est située sur la *Vistule.* Elle a une bonne citadelle et plusieurs belles églises. Elle fait un assez bon commerce.

Brzescie. — *Brzescie,* capitale de ce palatinat, jolie petite ville, forte, située entre des montagnes dans une plaine marécageuse.

Gnesne. — La partie septentrionale de ce palatinat fut cédée à la Prusse en 1772.

Gnesne, capitale, est dans la partie méridionale; c'est la plus ancienne ville du royaume, le siége d'un archevêché. Le couronnement des rois s'y faisoit autrefois. La cathédrale renferme un trésor qui consiste dans les présens des rois de Pologne.

Kalisch. — *Kalisch,* capitale de ce palatinat, grande ville située entre les deux bras de la *Prosna.* Elle est fortifiée et environnee de marais. En 1706, Mardefeld, général Suédois, y fut entièrement défait avec ses troupes, et fait prisonnier par l'armée combinée aux ordres du roi de Pologne Auguste II.

Posnanie. — La partie septentrionale de ce palatinat fut cédée à la Prusse en 1772.

Posna, capitale, située sur la rivière de *Warta.* Cette ville est grande, belle, forte, bien bâtie. C'est l'entrepôt des marchandises qu'on apporte d'Allemagne en Pologne, ou

de Pologne en Allemagne. Il s'y tient chaque année trois foires célèbres. C'est dans ses environs que la religion chrétienne commença à s'établir en Pologne. Elle fut prise par Charles XII, roi de Suède, en 1703.

Rava. — *Rava*, capitale de ce palatinat, assez jolie ville, avec un beau collége, et un château fort, où l'on gardoit les prisonniers d'Etat.

Lowiecz, petite ville forte avec un superbe château. Il s'y tient de belles foires.

Lencicza. — *Lencicza*, capitale de ce palatinat, ville ceinte de bonnes murailles, et défendue par un fort château situé sur la pointe d'un rocher. Ses environs sont marécageux.

Siradie. — *Siradie*, capitale de ce palatinat, petite ville, forte, assez bien bâtie.

Petricaw, ville médiocre, belle, commerçante et bien peuplée.

Czentochaw, petite ville sur la *Warta*, est remarquable par un couvent qui est une des forteresses les plus importantes, située sur la montagne de *Clarenberg*.

Commerce et manufactures. — Les principales exportations de la Pologne consistent en grains de toute espèce, en chanvre, lin, bestiaux, mâtures, planches, poix et résine, miel, cire, potasse et suif. Les importations se font en vins étrangers, draps, étoffes, soie et coton manufacturés, toiles fines, quincaillerie, étain, cuivre, argent et or, verreries, fourrures, etc. On fabrique, dans l'intérieur de la Pologne et de la Lithuanie, quelques étoffes en fil et laine, de la soierie, du camelot, des dentelles et de la quincaillerie; mais le commerce, en général, se borne à la ville de Dantzick, et aux autres villes situées sur la Vistule et la Baltique.

Constitution et gouvernement. — On a fait des volumes sur ce sujet. Le gouvernement différoit peu de l'aristocratie : c'est pourquoi on a désigné la Pologne sous le nom de royaume et de république. Le roi étoit le chef de la république; il étoit élu par la noblesse et le clergé, dans les plaines de Varsovie. Les électeurs étoient à cheval, et s'il y avoit une minorité réfractaire, la majorité n'avoit sur elle d'autre moyen de

persuasion que le droit de la tailler en pièces. Si la minorité étoit en force, il s'ensuivoit une guerre civile. Immédiatement après son élection, le roi signoit les *pacta conventa* du royaume. Cet acte portoit que la couronne continueroit d'être élective, et que le successeur du roi seroit nommé pendant sa vie; que les diètes seroient convoquées tous les deux ans; que tout noble ou gentilhomme du royaume pourroit voter dans la diète pour l'élection; et qu'en cas que le roi portât atteinte aux loix et aux prérogatives de la nation, ses sujets seroient déliés de leur serment d'allégeance. Au fait, le roi n'étoit autre chose que le président du sénat, qui ordinairement étoit composé du primat, de l'archevêque de Lemberg, de 15 évêques et de 130 laïques, savoir, les grands officiers de l'Etat, les palatins et les castellans. Les palatins étoient les gouverneurs des provinces, et ils avoient ces emplois pour la vie. En temps de paix, la charge de castellan étoit purement nominale; mais lorsque l'on requéroit le service militaire ou féodal, les castellans étoient les lieutenans des palatins, et ils commandoient les troupes de leurs cantons respectifs.

On distinguoit en Pologne les diètes ordinaires et les diètes extraordinaires. Les premières s'assembloient une fois tous les deux ou trois ans. Le roi convoquoit les autres, dans les circonstances critiques, et elles ne duroient pas plus de 15 jours. Une seule voix en opposition à la volonté générale rendoit toutes les délibérations sans effet. Avant l'assemblée d'une diète générale, ordinaire ou extraordinaire, qui ne pouvoit être prolongée au-delà de six semaines, il se tenoit des petites diètes, ou diètes provinciales, dans différens cantons. Le roi, avec l'agrément du conseil permanent, leur donnoit communication des principaux articles qui devoient être mis en délibération dans la diète générale. La petite noblesse de chaque palatinat avoit le droit de siéger dans la diète provinciale, et de choisir des nonces ou députés, pour porter son avis à la grande diète.

Celle-ci étoit composée du roi, des sénateurs, et des députés des provinces et des villes, savoir : 178 pour la Pologne et la Lithuanie, et 70 pour la Prusse. Elle se tenoit deux fois de suite à Varsovie, et une fois à Grodno, pour la commodité des Lithuaniens, qui même en avoient fait un des articles de leur acte d'union avec la Pologne; mais sous le dernier règne, elle s'est toujours tenue à Varsovie. Le roi nommoit autrefois les grands officiers de l'Etat ; il nommoit aussi aux autres emplois : mais depuis, par la nouvelle constitution, l'élection des sénateurs, des évêques, des palatins, des castellans et des ministres, appartenoit au conseil permanent, qui nommoit au scrutin trois candidats, et le roi choississoit parmi eux. La même chose avoit lieu pour les commissaires des guerres et de la trésorerie, etc. etc. Le roi avoit encore été obligé de renoncer au droit de disposer des domaines royaux et des starosties. En cas de l'absence ou de la mort du roi, l'archevêque de Gnesne en remplissoit les fonctions, en sa qualité de vice-roi, et si ce siége étoit vacant, c'étoit l'évêque de Ploczko qui remplissoit les fonctions de la royauté. Les dix grands officiers d'Etat qui étoient sénateurs, étoient les deux grands-maréchaux, celui de la Pologne et celui de la Lithuanie, les deux chanceliers, les deux vice-chanceliers, les deux trésoriers, et les deux sous-maréchaux.

Telle est l'esquisse de cette constitution bigarrée, presque toujours altérée ou refondue à l'avénement d'un nouveau roi, en raison des *pacta conventa* qu'il étoit obligé de signer. L'influence de quelques puissances environnantes, intéressées à fomenter l'anarchie et la confusion dans les conseils de la Pologne, a, dans ces derniers temps, amené la subversion du bon ordre. Des hommes de la première noblesse ne rougirent point de recevoir des pensions des cours étrangères. Cependant dans cette constitution imparfaite et à peine ébauchée, on peut discerner les traits caractéristiques d'un gouvernement libre et grand. Les précautions prises pour restreindre l'autorité du

roi, et l'investir en même temps de grandes prérogatives, reconnues indispensables, étoient dignes d'un peuple sage. L'établissement d'une diète générale et de diètes préparatoires est, comme beaucoup d'autres institutions, favorable à la liberté, dans une république; mais, en considérant ces diètes sous le meilleur rapport possible, elles devoient engendrer des maux incurables. L'exercice du véto, ce droit d'arrêter l'effet des délibérations les plus mûres, par un *non*, ce droit que n'avoit point le roi, que n'avoit point le sénat, et dont étoit investi, à la diète, chaque député ou nonce, devoit essentiellement sapper les fondemens de l'ordre et du gouvernement le mieux constitué. Il étoit fondé sur des principes gothiques, sur cette juridiction illimitée, dont les grands seigneurs, dans les premiers siècles, s'étoient arrogé l'exercice sur la surface entière de l'Europe. Selon M. Coxe, l'histoire de la Pologne ne fait point mention de ce privilége, avant le règne de Jean Casimir. C'est pendant son administration, en 1652, que dans la diète de Varsovie, au milieu du trouble occasionné par des débats de la plus grande importance, Sicinski, député de Upita, en Lithuanie, s'écria : *J'arrête les délibérations.* En prononçant ces mots, il sortit de l'assemblée, se rendit de suite chez le chancelier, et protesta que si la diète continuoit ses séances, il regarderoit comme une infraction aux loix tout ce qu'on avoit proposé ou arrêté contre la constitution de la république. Les membres parurent foudroyés par cette protestation, dont jusqu'alors personne n'avoit donné l'exemple. On délibéra long-temps, et avec chaleur, s'il convenoit de se dissoudre ou de continuer. A la fin, la faction mercenaire des mécontens, qui appuyoit la protestation, l'emporta, et l'assemblée se sépara dans le plus grand désordre. On ne peut s'empêcher de blâmer le défaut de liaison et de subordination qui existoit dans la partie exécutive de la constitution, et cette indépendance des nobles, qu'on eût dû rendre comptables de leur conduite. Après tout, si nous examinons la

constitution de la Pologne, d'après les données les plus sûres, et si nous la comparons avec l'histoire ancienne de la Grande-Bretagne, et des autres monarchies européennes, nous ne pouvons nous dissimuler les traits surprenans de ressemblance qui se trouvent entre ce que ces royaumes étoient alors, et ce que la Pologne étoit avant son anéantissement. Ceci nous porte naturellement à conclure que le gouvernement de la Pologne ne pouvoit être amélioré que par l'introduction des arts, des manufactures et du commerce. Eux seuls pouvoient rendre le peuple indépendant des nobles, et enlever à ces derniers le pouvoir de nuire aux monarques, et de conserver ces prérogatives injustes qui nuisent si essentiellement au bien-être de la société.

Revenus. — Le roi de Pologne, quoique borné à l'exercice politique de son rang, avoit des revenus suffisans pour tenir sa maison dans une grande splendeur, d'autant mieux qu'il ne payoit ni les troupes, ni les officiers de l'Etat, ni même ses gardes-du-corps. Il étoit alloué au dernier roi, par un arrêt d'Etat, 1,000,000 et demi de florins. Le revenu de ses prédécesseurs montoit ordinairement à 3,360,000 francs. Tous les revenus publics provenoient des terres de la couronne, et des mines de sel qui se trouvent dans le Palatinat de Cracovie, qui fait maintenant partie de la Pologne-Autrichienne. Le produit qu'on retiroit de ces mines, montoit à près de 2,400,000 fr.; il faut y comprendre aussi des anciens péages et droits, particulièrement ceux d'Elbing, de Dantzick, les rentes de Marienbourg, Dirchau et Rohaczow, celles du gouvernement de Cracovie et du canton de Niepoliomiez.

La plus grande perte que la Pologne ait eue à regretter, est celle de la Prusse-Occidentale, parce que, par le démembrement de cette province, le roi de Prusse est devenu maître absolu de la navigation de la Vistule. Cette perte a porté un coup fatal au commerce de la Pologne, parce que la Prusse a mis des impositions si fortes sur les marchandises qui passent

à Dantzick, que le commerce de cette ville est beaucoup diminué, tandis que celui de Memel et de Konigsberg s'est prodigieusement accru.

Force militaire. — L'orgueil naturel des nobles Polonais étoit tel, qu'ils faisoient toujours la guerre à cheval. On prétend que la Pologne peut lever aisément 100,000 hommes de cavalerie, et la Lithuanie 70,000, mais il faut savoir que les domestiques sont compris dans ce nombre. Quant à l'infanterie, on la tire de l'Allemagne ; mais ils la renvoient dès que la guerre est terminée, parce qu'on ne peut l'entretenir qu'en levant des impositions extraordinaires, que les grands ne se soucient point de payer. Quant à l'armée ordinaire des Polonais, elle étoit composée en 1778 de 12,310 hommes en Pologne, et de 7,465 dans la Lithuanie, tous cantonnés sur les terres de la couronne. L'impératrice de Russie entretenoit dans le pays 10,000 hommes, et chaque garnison étoit composée de Russes et de Polonais, ou Lithuaniens: 1,000 Russes étoient en garnison à Varsovie. Ils maintenoient les nobles dans la dépendance, et le roi lui-même n'étoit guère plus qu'un vice-roi, tandis que l'ambassadeur de Russie régloit toutes les affaires du royaume, sous la direction de sa cour. La pospolite étoit composée de tous les nobles du royaume et de leur suite: il en faut excepter le chancelier et les starostes ou commandans des places frontières. Le roi pouvoit, dans des circonstances extraordinaires, faire marcher la pospolite, mais il n'avoit pas le droit de la forcer à rester plus de six semaines sous les armes, ni de lui faire dépasser les frontières de plus de 3 lieues.

Les hussards Polonais sont le corps de cavalerie le plus beau et le plus brillant de l'Europe. Après eux viennent les pandours. Ces deux corps ont pour arme défensive une cotte d'armes et un casque de fer. Le reste de la cavalerie est armé de mousquets et de sabres pesans. Malgré cela, ce corps n'est que d'un foible secours en campagne. Les hommes, il est vrai, sont braves, et leurs chevaux excellens ; mais on ne

peut les façonner à la discipline militaire, et lorsqu'on les employoit, ils opprimoient la cour, malgré toute l'autorité du général de la couronne, de leurs autres officiers, et du roi lui-même. Il est certain cependant que l'on peut, par la discipline, faire des Polonais des troupes excellentes : dans plusieurs occasions, principalement sous Jean Sobieski, ils s'acquirent autant de gloire qu'aucune nation de l'Europe; ils défendirent avec le plus grand succès la chrétienté contre les infidèles. Il n'entroit point dans les intérêts des princes Saxons qui succédèrent à ce héros, d'entretenir chez les Polonais cet esprit militaire ; au contraire, ils les tinrent toujours en bride, à l'aide de leurs troupes électorales ; ils n'essayèrent jamais d'introduire parmi eux des réformes civiles ou militaires, et ce pays a depuis éprouvé le malheureux effet de la négligence de ses anciens rois.

Ordres. — L'ordre de l'*Aigle-Blanc* fut institué par Ladislas V, en 1325, et rétabli par Auguste Ier en 1705 ; son dessein étoit de s'attacher quelques nobles Polonais qu'il craignoit de voir favoriser Stanislas, son compétiteur. Pierre-le-Grand, de Russie, fut chevalier de cet ordre. Le dernier roi a établi l'ordre de *Saint-Stanislas,* immédiatement après son avénement à la couronne, en 1765. Le signe de cet ordre est une croix d'or, émaillée en rouge, au milieu de laquelle est un médaillon renfermant l'image de saint Stanislas, émaillé en couleurs naturelles. On le portoit suspendu à un ruban rouge, bordé de blanc. L'étoile de l'ordre est d'argent, et au centre est le chiffre de S. A. R. (*Stanislaus Augustus Rex*) entouré de cette légende : *Premiando incitat.*

Histoire. — Autrefois, la Pologne fut occupée par les Vandales, qui furent chassés en partie par les Russes et les Tartares. Elle étoit partagée en une foule de petits états ou principautés, tous indépendans l'un de l'autre, quoique généralement un de ces princes eût la suprématie sur les autres. En 700, le peuple las de la tyrannie de ses petits princes, donna le commandement général, avec le titre de duc, à

Cracus, fondateur de la ville de Cracovie. En 830, sa postérité s'éteignit, et un paysan, nommé Piastus, fut élevé à la dignité ducale. Il vécut 120 ans, et son règne fut si long et si fortuné, que depuis on a donné le nom de Piaste à tout Polonais élevé au trône.

Depuis cette époque jusqu'à l'accession de Micislas I, en 964, on n'a point d'annales qui jettent un jour satisfaisant sur l'histoire de la Pologne. Les souverains conservèrent le titre de ducs jusqu'en 999, temps auquel Boleslas prit celui de roi : il conquit la Moravie, la Prusse et la Bohême, et rendit ces pays tributaires de la Pologne. Il épousa, en 1059, l'héritière de la Russie-Rouge, et ce duché fut annexé à la Pologne. Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui monta sur le trône en 1384, étoit païen. Mais après son avénement à la couronne de Pologne, non-seulement il se fit chrétien, mais encore il mit tout en œuvre pour faire embrasser le christianisme à ses sujets. Il réunit ses possessions héréditaires à celles de la Pologne. Cette acte de générosité rendit ses descendans si chers aux Polonais, que la couronne fut conservée dans sa famille, jusqu'à l'extinction de ses héritiers mâles dans la personne de Sigismond-Auguste, en 1572. Ce dernier accorda aux protestans, aux grecs et à toutes les sectes, le droit de siéger dans la diète, et tous les honneurs et priviléges jusqu'alors conférés aux seuls catholiques. Il favorisa tellement les protestans, qu'on lui supposa le desir de changer de religion. A cette époque, deux candidats puissans se mirent sur les rangs pour la couronne de Pologne. C'étoit Henri, duc d'Anjou, frère de Charles IX, roi de France, et Maximilien d'Autriche. Le parti Français l'emporta, parce que les nobles furent gagnés par des présens, et que la France s'obligea à faire, de ses propres revenus, une pension annuelle à la république. Mais à peine Henri eut-il resté quatre mois sur le trône de Pologne, que son frère mourut; il retourna, déguisé, en France, où il régna sous le nom de Henri III. Le parti qui avoit soutenu les intérêts de Maximilien essaya encore une fois de

reproduire ses prétentions; mais la majorité des Polonais vouloit un roi qui pût rester dans le pays, et elle fit choix d'Etienne Batori, prince de Transilvanie. Dans le commencement de son règne, il fut souvent inquiété par la faction autrichienne. Il prit alors le moyen le plus sage pour s'assurer la couronne: ce fut d'épouser Anne, sœur de Sigismond-Auguste, et qui étoit de la maison royale des Jagellons. Etienne fit un grand changement dans l'administration militaire de la Pologne: il établit une nouvelle milice, composée de Cosaques, espèce d'hommes duré et barbare; il leur donna l'Ukraine, pays frontière de son royaume. A sa mort, en 1586, les Polonais choisirent pour leur roi Sigismond, fils de Jean, roi de Suède, et de Catherine, sœur de Sigismond II.

Sigismond fut couronné roi de Suède après la mort de son père; mais ayant été chassé par les Suédois, comme nous l'avons vu dans l'histoire de leur pays, une guerre fort longue s'alluma entr'eux et les Polonais. Elle fut favorable aux derniers. Sigismond s'étant affermi sur le trône de Pologne, aspira aux couronnes de Russie et de Suède; mais après des guerres sanglantes, il fut forcé de renoncer à ces deux desseins. Il s'engagea ensuite dans plusieurs guerres malheureuses contre la Suède et la Turquie. Une trève fut à la fin conclue, par la médiation de la France et de l'Angleterre; mais les Polonais furent forcés de laisser aux Suédois, Elbing, Memel, Braunsberg et Pillau, avec tout ce que ces derniers avoient pris dans la Livonie. Sigismond mourut en 1632, et Ladislas, son fils, lui succéda. Ce prince eut de grands avantages dans ses guerres contre les Russes et la Turquie, et il força la Suède à rendre toutes les possessions polonaises dont elle s'étoit emparée en Prusse. Néanmoins, son règne fut malheureux. Les grands, poussés par l'avarice, l'engagèrent à empiéter sur les priviléges des Cosaques établis dans l'Ukraine. Une guerre en fut la suite; les Cosaques éprouvèrent, de la part de leurs ennemis, les effets effrayans de l'am-

bition et de la perfidie réunies : naturellement braves, ils se battirent en desesperés, et lorsque Jean-Casimir, frère de Ladislas, monta sur le trône, Schmielinski, général des Cosaques, défit les Polonais dans deux batailles rangées, et les força à une paix déshonorante. Il paroît que, dans le cours de cette guerre, les nobles polonais se conduisirent comme les plus exécrables des assassins. Jean blâma hautement leur conduite, et ces derniers, de leur côté, désapprouvoient la paix qu'il avoit faite avec les Cosaques. La jalousie que cette animosité avoit occasionnée existoit encore, lorsque les Russes en vinrent à une rupture avec la Pologne. Quelques Cosaques se joignirent à eux, et en 1651 ils s'emparèrent de Smolensko : ils prirent ensuite Wilna et quelques autres places, et firent des ravages horribles dans la Lithuanie. L'année suivante, Charles X, roi de Suède, après s'être répandu dans la Grande et la Petite-Pologne, entra dans la Prusse-Polonaise, et toutes les villes le reçurent, excepté Dantzick. La résistance que cette ville lui opposa, donna aux Polonais le temps de se réunir : leur roi, Jean Casimir, qui s'étoit réfugié en Silésie, y rassembla les Tartares et les Polonais ; et l'armée de Charles X, disséminée sur un pays immense, fut taillée en pièces. En même temps, les Lithuaniens protestèrent contre le serment de fidélité qu'ils avoient été forcés de prêter à Charles, qui ne ramena en Suède qu'une poignée d'hommes. C'est pendant cette expédition, que les Anglais et les Hollandais protégèrent Dantzick, et que l'électeur de Brandebourg obtint la souveraineté de la Prusse-Ducale, qu'il avoit soumise à Charles. Ainsi ce dernier perdit la Pologne, dont il avoit fait presqu'entièrement la conquête. Le traité d'Oliva, qui stipuloit la reddition de la Prusse-Royale aux Polonais, ne fut commencé qu'après que les Suédois eurent été chassés de Cracovie et de Thorn. Les Polonais furent cependant forcés de renoncer à toutes leurs prétentions sur la Livonie, et de céder aux Russes, Smolensko, Kiow et le duché de Siverie.

Pendant ce temps, des mécontentemens s'élevèrent contre le roi : une partie des nobles voyoit de mauvais œil les concessions qu'il avoit faites aux Cosaques, dont un certain nombre avoit secoué le joug. D'autres l'accusoient d'incapacité; quelques-uns lui prêtoient l'intention de dominer, à l'aide d'une armée d'Allemands mercénaires. Casimir, qui peut-être n'avoit point ce dessein, et qui d'ailleurs préféroit à tout la retraite et l'étude, voyant les cabales et les factions s'accroître chaque jour, craignit de devenir à la fin la victime du mécontentement public. Il abdiqua la couronne, et mourut en France, abbé de Saint-Germain. Il passa le reste de ses jours à faire des vers latins, qui certainement ne sont point sans mérite.

Jean Casimir étant le dernier rejeton de l'ancien roi, plusieurs étrangers aspirèrent au trône de Pologne; mais les Polonais préférèrent d'y faire monter un simple gentilhomme, ayant peu de fortune, et encore moins de talens, par la raison qu'il descendoit d'un Piaste. Le règne de Michel Wiesnowiski fut malheureux : des corps nombreux de Cosaques se mirent sous la protection des Turcs, et réunis, ils firent la conquête de la Podolie entière, et s'emparèrent de Kaminieck, place jusqu'alors jugée imprenable. La plus grande partie de la Pologne fut ravagée, et les Polonais obligés de payer un tribut au sultan. Malgré ces événemens désastreux, les armes polonaises conservèrent une grande considération, due en partie aux talens et à la bravoure de Jean Sobieski, général de la couronne, qui battit les Turcs à différentes reprises. Michel étant mort en 1673, Sobieski fut élu roi, et en 1674, il obtint de si grands succès contre les Turcs, qu'il les força de renoncer au tribut qu'ils avoient imposé sur la Pologne : cependant il ne put les forcer à restituer Kaminieck. En 1683, Sobieski fut tellement animé de l'esprit public, que, quoiqu'il eût à se plaindre de la maison d'Autriche, il entra dans la coalition formée pour défendre la chrétienté des ravages des infidèles. Il s'acquit un

honneur immortel, en forçant les Turcs à lever le siége de Vienne; il fit un carnage terrible des ennemis. Pour prix de ces glorieux succès, et du service important qu'il avoit rendu à Léopold, en chassant les Turcs de la Hongrie, il fut abandonné par cet empereur, avec l'ingratitude la plus manifeste.

Sobieski, de retour en Pologne, continua la guerre contre les Turcs; mais malheureusement, il eut des discussions avec le sénat, qui lui supposoit l'intention de rendre la couronne héréditaire dans sa famille. Il mourut après un règne glorieux, en 1696.

A la mort de Sobieski, la Pologne se trouva divisée. On vit s'élever des confédérations; mais tous les partis parurent portés à exclure du trône les descendans de Sobieski. Dans le même temps, la Pologne fut attaquée par les Tartares, et la couronne fut, pour ainsi dire, mise à l'enchère. Le prince de Conti, du sang royal de France, fut le plus généreux des candidats : mais au moment qu'il se croyoit sûr de la majorité des suffrages, son élection fut arrêtée par les intrigues de la reine douairière, en faveur du plus jeune de ses fils, le prince Alexandre Sobieski : elle fut chassée de Varsovie, et obligée de se retirer à Dantzick. Tout-à-coup parut sur les rangs, Auguste, électeur de Saxe; après une élection supposée, il fut proclamé par l'évêque de la Cujavie, s'empara de Cracovie, avec une armée de Saxons, et s'y fit couronner en 1697. Le prince de Conti fit des tentatives inutiles pour réchauffer son parti : il prétendoit avoir été élu; mais il fut à la fin obligé de retourner en France, et les autres puissances de l'Europe parurent approuver l'élection d'Auguste. On a déjà dit, dans l'histoire de Suède, comment il fut chassé du trône par Charles XII (ce qui y fit monter Stanislas), et comment il y fut ensuite rétabli par Pierre-le-Grand. Ce ne fut qu'en 1712 qu'Auguste y fut réellement affermi; encore avoit-il été forcé de souscrire à des conditions précaires et désagréables. Les Polonais, naturellement attachés à Stanislas, conspiroient sans cesse contre Auguste, qui ne conserva son autorité

que par le moyen de ses gardes et de ses régimens saxons. En 1725, son fils naturel, le prince Maurice, qui fut ensuite le fameux comte de Saxe, fut nommé duc de Courlande; mais Auguste ne put le maintenir dans cette dignité, parce qu'il avoit à lutter tout-à-la fois contre le pouvoir de la Russie et la jalousie de ses sujets. Auguste mourut en 1733, après un règne orageux : il avoit fait tout ce qui étoit en son pouvoir, pour assurer le trône de Pologne à son fils Auguste II (ou, comme quelques historiens l'appellent, Auguste III). Ceci occasionna une guerre, dans laquelle le roi de France soutint les intérêts de son beau-père, Stanislas, qui avoit été réélu par un parti considérable, à la tête duquel étoit le prince primat. Mais Auguste, entrant en Pologne avec une armée nombreuse de Saxons et de Russes, força son rival à se retirer à Dantzick, d'où il eut bien de la peine à se sauver en France. Nous avons parlé, dans l'histoire d'Allemagne, de la guerre entre le roi de Prusse Frédéric IV, et Auguste II, en sa qualité d'électeur de Saxe, ou, pour mieux dire, comme allié de la Russie et de l'Autriche. Nous nous bornerons à dire que, quoiqu'Auguste fût un prince d'un caractère très-modéré, quoiqu'il ne négligeât rien pour plaire aux Polonais, jamais il ne put s'en faire aimer; tout ce qu'il en put obtenir fut un asyle, lorsque le roi de Prusse le chassa de sa capitale et de son électorat. Il mourut à Dresde en 1763, et alors le comte Stanislas Poniatowski monta sur le trône, sous le nom de Stanislas-Auguste. On prétend que cette élection ne se fit point légalement, et qu'il ne dut la couronne qu'à l'influence de l'impératrice de Russie. C'est un homme de talens et de mérite; mais le concours de différentes circonstances a rendu la Pologne, pendant son règne, un théâtre de désolation et de calamités. En 1766, deux gentilshommes polonais présentèrent au roi une pétition, au nom de toute la noblesse protestante, et aussi en faveur des membres de l'église grecque. Ils demandoient à être réintégrés dans leurs anciens droits et priviléges, et à être mis, sous tous les rapports, sur le même pied

que les catholiques du royaume. « Parmi des chré-
» tiens, disoient-ils, la diversité de sentimens sur
» quelques points de religion ne doit compter pour
» rien, lorsqu'il s'agit des emplois de l'Etat. Toutes
» les sectes des chrétiens, quoiqu'elles diffèrent en-
» tr'elles d'opinion sur quelques points de doctrine,
» s'accordent toutes sur un point, la fidélité à leur
» souverain, et la soumission à ses ordres. Toutes les
» cours chrétiennes sont convaincues de cette vérité :
» les princes chrétiens doivent donc avoir toujours
» ce principe sous les yeux ; ils ne doivent donc pas
» considérer la religion de leurs sujets, lorsqu'ils
» cherchent des hommes qui, par leurs talens et leur
» mérite, puissent servir utilement la patrie ». Le roi ne donna point de réponse à la pétition des dissidens : mais cette question fut renvoyée à la diète ; elle se tint l'année suivante, et les ministres des cours de Russie, de Londres, de Berlin et de Copenhague, appuyèrent leurs prétentions. La diète parut entendre avec beaucoup de modération les plaintes des dissidens, en ce qui regardoit le libre exercice de leur culte, et l'on osa entretenir l'espoir que cette affaire se termineroit heureusement. Il paroît que les intrigues du roi de Prusse rendirent tout accommodement impossible ; car quoique ce prince parût être un zélé défenseur des droits des dissidens, l'événement a prouvé que son grand, son unique but, étoit de servir ses projets ambitieux. L'intervention de la Russie dans les affaires de la Pologne, mécontenta aussi tous les partis. La nation entière se ligua, mais dans chaque province, sous des bannières différentes. Le clergé catholique alluma l'incendie, par son opposition continuelle et toujours active, à la cause des dissidens ; et ces contrées déplorables devinrent le théâtre de la guerre la plus cruelle et la plus compliquée, guerre tout-à-la-fois civile, religieuse et étrangère. La confusion, le ravage et la guerre civile, durèrent pendant les années 1769, 1770 et 1771. Presque toute la surface du pays fut détruite ; la plupart des principales familles catholiques se retirèrent dans

les pays étrangers, avec leurs effets les plus précieux; et sans un corps de troupes russes, qui faisoit la garde auprès du roi, à Varsovie, cette ville eût donné le spectacle du pillage et du massacre. Ce n'étoit pas assez de tous ces fléaux réunis; en 1770, le plus terrible de tous, la peste, pénétra des frontières de la Turquie dans les provinces voisines de la Podolie, de la Volhinie et de l'Ukraine, et on prétend qu'elle y enleva 250,000 ames. En même temps, des fédérés catholiques implorèrent la protection de la Turquie contre la puissance de leurs oppresseurs, et la Pologne fut la cause d'une guerre entre la Russie et la Porte-Ottomane. La conduite du grand-seigneur et de la Porte, à l'égard des malheureux Polonais, étoit juste et honorable; elle contrastoit bien avec la conduite de ceux de leurs voisins qui sont chrétiens, catholiques et apostoliques (1).

Le 3 septembre 1771, Kosinski, officier des fédérés Polonais, et quelques autres, essayèrent d'assassiner le roi dans les rues de Varsovie : sa majesté reçut deux blessures à la tête, l'une d'une balle, et l'autre d'un coup de sabre. Elle dut la conservation de la v.e au remords instantané de Kosinski. C'est

(1) En 1764, l'impératrice de Russie envoya à la cour de Varsovie un acte de renonciation, signé de sa propre main, et scellé du sceau de l'empire, par lequel elle déclaroit « qu'elle n'a entendu s'arroger, par aucuns moyens, soit à elle-même, soit à ses » héritiers ou successeurs, soit à l'empire, aucun droit ou prétention sur les pays ou territoires maintenant possédés par le royaume » de Pologne ou le grand-duché de Lithuanie, ou soumis à leur » administration; mais que, au contraire, sadite majesté garantis» soit, auxdits royaume de Pologne et duché de Lithuanie, toutes » les immunités, terres, territoires et provinces dont lesdits » royaume et duché doivent jouir de droit, ou qu'ils possèdent » actuellement; et que dans toutes les circonstances, et à perpé» tuité, elle leur en maintiendra la jouissance libre et entière, » contre les prétentions de toutes les puissances qui essaieroient de » les en déposséder en quelque temps et sous quelque prétexte que » ce puisse être ». — Dans la même année, le roi de Prusse signa, aussi de sa propre main, un acte dans lequel il déclaroit « qu'il » n'avoit aucune prétention, qu'il n'avoit formé aucune récla» mation sur la Pologne, ou partie de ce pays; qu'il renonçoit à » toutes prétentions sur ce royaume, soit comme roi de Prusse, soit » comme électeur de Brandebourg, ou duc de Poméranie ». — Dans

cette considération qui fit accorder la grace du dernier. Il résida long-temps sur le territoire étranger, où le roi lui fit une pension annuelle. Un autre des conspirateurs, Pulaski, s'est distingué au service des Américains, et a été tué en forçant les lignes des Anglais, à Savannah, en 1779.

L'année suivante, 1772, on sut que le roi de Prusse, l'empereur et l'impératrice-reine, et l'impératrice de Russie, s'étoient alliés pour partager et démembrer la Pologne. Cependant, la Prusse étoit autrefois vassale de la Pologne, qui même ne voulut reconnoître le titre de roi de Prusse qu'en 1764; la Russie, au commencement du 17[e] siècle, avoit vu sa capitale et son trône occupés par les Polonais; et l'Autriche, en 1683, dut à un roi de Pologne la conservation de sa capitale, et son propre salut. Ces trois pouvoirs coalisés énoncèrent, d'un commun accord, leurs prétentions formelles sur les provinces respectives qu'ils s'étoient partagées et garanties réciproquement. Le roi de Prusse avoit eu pour sa part la Prusse-Polonaise ou Occidentale, et une partie du pays qui avoisine le Brandebourg. L'impératrice-reine de Hongrie et de Bohême (1), presque toute la

---

le même acte, il *garantit*, de la manière la plus solennelle, *le territoire et les droits de la Pologne contre les entreprises des autres pouvoirs, quels qu'ils fussent.* — L'impératrice-reine de Hongrie écrivit au mois de janvier 1771, de sa propre main, au roi de Pologne, une lettre dans laquelle elle lui donnoit les plus fortes assurances « que son amitié pour lui et la république étoit ferme et » inaltérable; que le mouvement de ses troupes ne devoit point » l'alarmer; qu'elle n'avoit jamais eu l'idée de s'emparer d'aucune » partie de ses possessions, et qu'elle ne souffriroit pas qu'aucun » pouvoir le fît ». — Nous pouvons conclure, de cette confession politique, que lorsque les souverains promettent de garantir les droits, la liberté et les revenus d'un Etat, ils entendent qu'ils détruiront cette même liberté, enlèveront ces mêmes droits, et s'empareront de ces mêmes revenus. Voilà la parole des rois! voilà les vicissitudes de la politique et des affaires humaines!

(1) Le pays réclamé par l'Autriche étoit cette étendue de pays situé sur la rive droite de la Vistule, depuis la Silésie, jusqu'au-dessus de Sandomir et de l'embouchure de la San, et prenant de-là par Franepole, Zamoscie et Rubiessow jusqu'au Bug; du Bug, il prolonge les frontières de la Russie-Rouge jusqu'à Zabras sur les frontières de la Volhinie et de la Podolie; et de Zabras il s'étend en

partie S. E. qui sépare la Bohême de la Pologne, et en outre, les riches mines de sel qui appartenoient à la couronne; l'impératrice de Russie (1) prenoit une grande étendue de pays, dans les environs de Mohilow, sur les bords du Dniéper. Mais, quoique chacun de ces pouvoirs prétendît avoir un titre légal à la possession des pays qu'ils s'étoient adjugés réciproquement; quoiqu'ils eussent publié des manifestes pour justifier ces mesures, ils ne pouvoient douter que les mensonges dont ils appuyoient leurs prétentions ne fussent trop grossiers pour en imposer à l'espèce humaine. Ils forcèrent donc les Polonais à convoquer une nouvelle diète, et joignant la menace à l'injustice, ils leur déclarèrent que s'ils ne consentoient pas, à l'unanimité, à signer un traité de cession de ces provinces à chacun d'eux respectivement, tout le royaume seroit mis à exécution militaire, et traité comme un pays conquis. Dans cette extrémité, quelques nobles protestèrent contre cet acte violent de tyrannie; ils se retirèrent dans les pays étrangers, aimant mieux vivre exilés, et laisser confisquer leurs propriétés territoriales, que de coopérer à la ruine de leur pays. Mais on décida le roi à signer cet acte, en le menaçant de déposition et d'emprisonnement, et plusieurs de ses sujets suivirent son exemple.

On ne peut s'imaginer la tyrannie que le roi de Prusse a exercée en Pologne. En 1771, il fit avancer ses troupes dans la Grande-Pologne, et dans l'espace de cette année, il fit sortir de cette province, et des pays environnans, sans exagération, 12,000 familles.

---

droite ligne jusqu'au Niester, pays dans lequel est compris le Sbrytz et une partie de la Podolie, et qui s'étend jusqu'aux frontières qui séparent la Podolie de la Moldavie. — Ce pays est aujourd'hui incorporé à l'Autriche, et on le désigne sous les noms de royaume de Gallicie et royaume de Lodomerie.

(1) La Russie réclamoit la Livonie-Polonaise, cette partie du palatinat de Polotzk qui s'étend jusqu'à l'E. de la Dwina; les palatinats de Vitepsk, Micislaw, et les portions du palatinat de Minski. — Cette étendue de territoire (la Livonie-Polonaise exceptée) est située dans la Russie-Blanche, et renferme un bon tiers de la Lithuanie. Elle est aujourd'hui divisée en deux gouvernemens, Polotzk et Mohilow.

Le 29 octobre de la même année, il rendit un édit, par lequel il ordonnoit, sous les peines les plus sévères, et même sous celles de punition corporelle, de prendre, en payement du fourrage, des provisions, du blé, des chevaux, etc., la monnoie qui seroit offerte par ses troupes. Il y avoit deux sortes de monnoie : des pièces d'argent frappées comme celles de Pologne, et ayant exactement un tiers moins de leur valeur nominale; et des ducats portant l'empreinte des ducats de Hollande, et perdant 17 pour 100, comparés aux véritables ducats. Avec cette fausse monnoie, non-seulement il acheta une quantité de grains et de fourrages, suffisante pour les besoins de son armée pendant deux ans, mais encore il en remplit des magasins dans le pays même, et les habitans étoient forcés d'y venir réacheter du grain pour leur subsistance journalière, à un prix très-fort, et avec de bonne monnoie, parce que ses commissaires refusoient de reprendre celle qu'ils avoient donnée en payement. Cette *honnête* spéculation lui fit gagner, au moins, 7,000,000 de piastres. Après avoir enlevé à ce pays et son numéraire et ses productions, il songea à le dépouiller encore davantage de ses habitans. Son grand projet étoit de peupler ses propres Etats aux dépens de la Pologne. Pour y parvenir, il mit une imposition d'une espèce toute nouvelle. Chaque ville et village étoit obligé de fournir un certain nombre de filles en âge d'être mariées; les parens étoient contraints de leur donner, en place de dot, un lit de plume, quatre oreillers, une vache, deux porcs, et trois ducats en or. Quelquefois on les entraînoit pieds et mains liés, comme des criminelles. Il exigea des abbayes, des couvens, des cathédrales, et des nobles, des contributions si fortes, et qui excédoient tellement leurs moyens, que les prêtres abandonnoient leurs églises, et les nobles leurs terres. Les extorsions continuèrent avec la même rigueur, depuis l'année 1771, jusqu'à la promulgation du traité de partage, et la prise de possession des provinces usurpées. Cette conduite extraordinaire et révoltante

semble porter à croire que le roi de Prusse n'a jamais connu d'autres droits que les siens, d'autres prétentions que celles de la maison de Brandebourg, d'autres principes de justice que son orgueil et son ambition.

Le démembrement violent de la Pologne a été regardé, avec raison, comme le premier grand coup que l'on ait porté au nouveau système politique de l'Europe. Une ville surprise, une province sans importance envahie, ou l'élection d'un prince, sans talens suffisans pour se faire redouter, sans vertus pour se faire des amis, eussent, il y a peu d'années, armé une moitié de l'Europe, et fixé les regards inquiets de l'autre. Mais la destruction d'un grand royaume, un nouveau degré de puissance et de commerce, des possessions importantes, mises sous une nouvelle domination, la balance des pouvoirs rompue, tout cela a été vu par les autres nations de l'Europe avec l'indifférence la plus étonnante. Les cours de Londres, de Paris, de Stockholm et de Copenhague, se sont, il est vrai, plaintes de ces usurpations ; mais elles n'ont rien fait de plus. La Pologne fut forcée de subir le joug, et le partage fut ratifié par la diète, qui fut influencée par la corruption et les menaces des trois pouvoirs. Dans le sénat, il y eut une majorité de six voix; mais dans la chambre basse, ou assemblée des nonces, la majorité ne fut que d'une voix, 54 pour le partage, 53 contre. C'est un événement bien déplorable : il s'est fait un changement bien important, mais malheureux, dans ce système général de politique, dans cette combinaison de puissance et de territoire, qui, pendant plusieurs siècles avoit fixé l'attention de presque tous les gouvernemens de l'Europe. Peut-être, dans certaines circonstances, nos ancètres ont-il montré trop de sollicitude pour la conservation de la balance de l'Europe. Mais comme on l'a très-bien remarqué, l'idée de considérer l'Europe comme un grand corps, dont les membres sont distincts et séparés, quoique réunis par la politique et le commerce ; l'idée de les conserver dans l'indé-

pendance, quoique inégaux en puissance ; l'idée d'empêcher, par tous les moyens, les uns de devenir trop puissans en proportion des autres, cette idée, dis-je, étoit grande et généreuse: quoiqu'elle dût sa naissance à des temps de barbarie, elle étoit fondée sur les principes les plus étendus d'une sage politique. Il paroît que c'est à ce système que cette petite partie du monde Occidental doit la supériorité étonnante qu'elle a acquise sur le reste du globe. La fortune et la gloire de la Grèce avoient pour base un semblable système de politique, quoiqu'il fût mis en action sur un plus petit théâtre. Ce système fut détruit, et sa fortune et sa gloire disparurent.

La révolution qui a eu lieu dans ce pays le 3 mai 1791, devoit commander l'attention publique. Si la Pologne avoit presque cessé d'être comptée parmi les nations, cette nullité politique avoit sa source dans les maux inséparables d'une monarchie élective. La dynastie des rois futurs de Pologne devoit commencer à Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, avec le droit de succession pour ses héritiers mâles. Dans le cas où un roi de Pologne fût mort sans enfans mâles, il devoit choisir un époux pour sa fille, et cet époux devoit, avec l'agrément des représentans, être la souche de la dynastie. Mais, après ce changement tant vanté, la Pologne se fût trouvée seulement à ce degré de civilisation auquel les autres nations Européennes étoient parvenues dès le 15e siècle. Ses centaines de citoyens eussent été libres, ses millions de paysans toujours esclaves. Sur 14,000,000 d'hommes, 500,000, tout au plus, eussent connu la liberté.

Après un choc inégal et de peu de durée avec la Russie, ce malheureux pays a été contraint de renoncer à sa nouvelle constitution, et même avant le partage de 1795 on ne pouvoit le regarder que comme une province Russe. Le roi de Pologne paroît avoir trop consulté la droiture de son cœur et le patriotisme général : il a trop négligé, dans cette occasion, la voie tortueuse de la prudence ; il pouvoit auparavant obtenir l'assentiment de la Saxe, et dans tous les cas,

le sacrifice de Dantzick et de Thorn à la Prusse ; ce sacrifice, tout grand qu'il étoit, devoit être préféré à l'anéantissement national. Quelques escarmouches suivirent de près le manifeste de l'impératrice de Russie, manifeste rempli de sentimens qui sont la honte de l'espèce humaine, et qui prouvoit seulement qu'elle avoit résolu, de concert avec quelques autres despotes, d'insulter à un siècle éclairé, en se montrant sous le caractère d'ennemie jurée du genre-humain. Mais on prétend qu'une lettre, qu'elle écrivoit elle-même au roi de Pologne, et par laquelle elle lui déclaroit la résolution qu'elle avoit prise de doubler ou tripler ses troupes, plutôt que d'abandonner ses prétentions, engagea ce monarque à prévenir l'effusion du sang. On devoit espérer que l'impératrice, à laquelle on ne pouvoit refuser de grands talens, se rappelleroit que les mesures de clémence sont celles dont les effets sont le plus longuement sentis; qu'elle jouiroit de ses succès avec modération, et qu'elle gagneroit l'affection du peuple par l'émancipation générale des paysans. Par cette mesure, non-seulement elle eût racheté sa gloire obscurcie par une conquête injuste, mais encore elle l'eût rendue plus brillante : car cette mesure est la seule qui puisse faire naître l'industrie, et par suite, la richesse et la puissance; elle seule peut donner quelque éclat à un royaume qu'elle destinoit à son petit-fils, Constantin Paulowitz et ses descendans. Mais la Prusse oublie-t-elle qu'aux malheurs, qu'à la destruction de la Pologne, qu'aux dangers éminens de la liberté Européenne, qui en sont la conséquence naturelle, doit succéder un traité de famille ? Les princes ont-ils donc résolu de sacrifier la balance des pouvoirs, les intérêts les plus évidens de leur postérité, à leur orgueil personnel, à leur horreur pour la liberté ?

Le 16 janvier 1793, le roi de Prusse publia une déclaration touchant la marche de ses troupes en Pologne, dans laquelle il parle de l'interposition *amicale* de l'impératrice de Russie dans les affaires de Polo-

gne. Il ajoute, sur le même ton, qu'il avoit entretenu l'*espérance* que les troubles de ce pays-là se seroient appaisés sans qu'il s'en mêlât, étant sur-tout très-occupé ailleurs. Il est, on ne sauroit plus *fâché* de s'être trompé, et de voir que les principes démocratiques français, par le moyen de *clubs* et d'émissaires jacobins, ont dejà fait de tels progrès, principalement dans la Grande-Pologne, qu'ils exigent la plus sérieuse considération: sa majesté observe néanmoins qu'elle est résolue de prévenir les desseins des mal intentionnés, en envoyant un corps de troupes suffisant sur le territoire de la république, après s'être concertée avec les cours amies de Pétersbourg et de Vienne, qui étoient aussi intéressées qu'elle au bien-être de la république.

La protestation publiée à Grodno le 3 février, à la diète générale, contre cette invasion, démontre évidemment combien les Polonais eux-mêmes détestoient les mesures de leur *ami* prétendu. Ils assurent sa majesté Prussienne qu'une correspondance continue entre les commandans militaires et les officiers civils, avoit mis la diète en état de déclarer que la plus parfaite tranquillité régnoit depuis un bout du royaume jusqu'à l'autre; qu'ils étoient étonnés des *assertions* de sa majesté, dans sa dernière déclaration, et finissent en la priant de vouloir bien révoquer les ordres qu'elle avoit donnés à ses troupes d'entrer sur le territoire de la république. Cependant, malgré ces assurances solennelles, malgré les preuves et les faits qui venoient à l'appui, l'armée Prussienne continua d'avancer, et il parut un de ses détachemens sous les murs de Thorn. Les habitans ayant refusé d'ouvrir leurs portes, elles furent enfoncées; la garde municipale fut chassée de son poste, et les soldats Prussiens entrèrent dans cette ville sans défense comme s'ils l'avoient prise d'assaut. A-peu-près dans le même temps, divers détachemens Polonais répandus dans la Grande-Pologne, furent aussi attaqués par des forces supérieures et chassés de leurs postes.

Au mois de mars, le manifeste de l'impératrice de Russie parut relativement au partage. La religion, comme de coutume, fut invoquée pour vérifier cet acte atroce de rapine et d'injustice. L'impératrice est *sincèrement* affligée des souffrances des Polonais, pour maintenir la *tranquillité* desquels elle n'a cessé, depuis 30 ans, de faire les plus grands efforts. Son chagrin est d'autant plus grand qu'ils sont descendus de la même race, et qu'ils professent la sainte religion chrétienne, qui seroit détruite par l'introduction de l'affreuse doctrine propagée par quelques Polonais indignes, qui avoient adopté les plans détestables et destructeurs des rebelles de France. C'est pourquoi, pour s'indemniser de ses pertes, pourvoir à la sûreté de son empire et des dominations polonaises, et pour prévenir tout changement futur de gouvernement, elle fait *gracieusement* connoître son intention de réunir pour toujours à la couronne de Russie cette étendue de territoire, avec ses habitans, située entre *Druy* sur la *Dwina*, jusqu'à *Neroch* et *Dubrova*, et, en suivant du palatinat de *Wilna*, jusqu'à *Stolptfa*, *Nesvig* et *Pinsko*; passant ensuite *Krenish*, entre *Viskero* et *Novogreble*, près des frontières de la *Gallicie*, jusqu'au *Niester*, et finissant aux anciennes limites de la Russie et de la Pologne, à *Jegertie*. En prenant possession de ce pays, le *seul objet* de sa majesté impériale est le *bonheur* de ses habitans.

La déclaration du roi de Prusse, en date du 25 mars, répète en partie les sentimens contenus dans le manifeste russe, et dit que, pour préserver la république de Pologne des funestes effets de ses divisions intestines, et prévenir sa totale destruction, il ne restoit d'autre moyen que d'incorporer ses provinces frontières au royaume de Prusse, et qu'en conséquence sa majesté s'étoit déterminée à prendre sur le champ possession des villes de *Dantzick* et de *Thorn*, et des palatinats de *Posnanie*, de *Kalish* et de *Siradie*, de la ville et du monastère de *Czentochaw*, de la province de *Wielun*, du palatinat de

Lencieza, des provinces de *Cujavie* et de *Dobczin*, des palatinats de *Rava* et de *Plosko*, etc.

Le 2 avril, les troupes prussiennes prirent possession de Dantzick; et à-peu-près dans le même temps, l'impératrice de Russie commanda au roi de Pologne de se rendre à Grodno, sous l'escorte d'une garde russe, afin de sanctionner l'aliénation et le partage de son royaume.

Les moyens employés pour obtenir la ridicule ratification du partage de ce malheureux pays furent aussi bas et aussi vils que les motifs qui l'avoient déterminé. Au mois de septembre, la diète fut assaillie pendant trois jours consécutifs de notes officielles des ambassadeurs de Russie et de Prusse, pleines de menaces, et pressant la signature du traité. Néanmoins, les Etats persistèrent dans leur refus. A la fin, M. de Sievers, ambassadeur de Russie, envoya son *ultimatum* dans une note qui finissoit par ces expressions remarquables: « le soussigné doit d'ailleurs informer les Etats de la république, assemblés en diète générale, qu'il a cru absolument nécessaire, afin de prévenir toute espèce de désordre, de faire cerner le château par *deux bataillons de grenadiers*, avec quatre pièces de canon, pour assurer la tranquillité de leurs délibérations. Le soussigné s'attend que la séance ne sera pas levée, avant que la signature demandée ne soit arrêtée ». En conséquence de cette menace, les soldats russes bloquèrent le château si étroitement, qu'il fut impossible à qui que ce fût d'en sortir: plusieurs officiers entrèrent même au sénat, sous prétexte de garder la personne du roi contre les conspirateurs. Le roi, au contraire, envoya un message à l'ambassadeur de Russie, pour lui déclarer qu'il n'ouvriroit pas la séance en présence des officiers russes. Ils eurent donc ordre de se retirer, excepté le général, qui déclara publiquement qu'aucun membre ne quitteroit le sénat avant qu'on eût ratifié le traité. Les débats furent longs et violens: et ce ne fut que le lendemain, à trois heures du matin, après trois épreuves répétées, que la diète

prit une résolution, par laquelle elle déclare à toute l'Europe, à qui elle en avoit souvent appelé, que, « contre la foi des traités, religieusement observés de sa part, ainsi que de celui récemment conclu avec le roi de Prusse en 1790, et d'après le propre desir de ce prince, dans lequel l'indépendance et l'intégralité de la Pologne sont garanties de la manière la plus solennelle; que, privée de sa liberté, environnée au moment de l'acte actuel, de forces étrangères, et menacée d'une nouvelle invasion de la part des Prussiens, elle est forcée de nommer une commission autorisée à traiter avec le roi de Prusse, et à signer le traité, tel qu'il a été projeté et amendé par la médiation de l'ambassadeur de Russie ».

Opprimée et au désespoir, la nation Polonaise, supposant que son existence politique dépendoit d'une alliance faite à propos avec un voisin puissant, se mit sous la protection de la Russie, qui, dans le traité d'alliance avec la Pologne, avoit expressément stipulé qu'il n'y auroit aucun changement dans sa forme de gouvernement, sans le consentement de l'impératrice et de ses successeurs : de sorte que la Russie, sans s'engager pour la nouvelle forme, devint absolument maîtresse du gouvernement qui seroit établi en Pologne.

Le 7 février 1794, le baron d'Ingelstrohm, qui avoit succédé au comte de Sievers, comme ambassadeur à Varsovie, demanda qu'on annulât publiquement les actes des diètes de 1788 et 1791, ainsi que la forme de gouvernement alors établie, et qu'on lui remît tous les papiers, soit dans les archives publiques, soit dans les cabinets particuliers, relatifs à cette affaire. La cour de Russie publia peu après un édit pour réduire les forces militaires Polonaises à 160,000 hommes. Plusieurs régimens s'y opposèrent, particulièrement dans la Prusse méridionale, où les insurgens ayant à leur tête le brave Madalinski, noble Polonais, et brigadier des troupes nationales, refusèrent absolument la réforme. L'esprit de résistance se répandit rapidement, et la capitale prit un

aspect militaire. Les choses étant dans cette situation, l'impératrice envoya en Pologne une armée de 15,000 Russes; l'ambassadeur eut ordre de donner au conseil permanent une note officielle représentant le danger dont le roi étoit menacé, enjoignant en meme temps aux commissaires de la guerre d'envoyer une armée pour s'opposer à Madalinski, et de s'assurer de toutes les personnes suspectes. Ces deux propositions furent néanmoins rejetées; on répondit à la dernière que, d'après les loix de la république, aucun noble Polonais ne pouvoit être arrêté sans être légalement convaincu.

Les Russes, pendant cette contestation, se conduisirent avec tant de hauteur, et firent éprouver tant de vexations aux malheureux Polonais, qu'ils les réduisirent au désespoir. Les paysans furent forcés de loger et nourrir les soldats russes, et de les transporter d'un lieu à un autre, sans recevoir la moindre rétribution, ou d'autre récompense que des grossièretés et des injures. On ne devoit pas s'attendre qu'un peuple brave et fier pût long-temps se soumettre à de pareilles insultes. Son patriotisme, quoique contenu, n'étoit pas éteint. Les souffrances continuelles qu'il éprouvoit, et les efforts de l'intrépide Kosciusko le mirent en activité. Ce dernier parut, au commencement de février, à la tête d'un corps considérable d'insurgens Polonais, attaqua les Prussiens qui s'étoient emparés de son pays, les battit et les poursuivit à une distance considérable. Les Russes ayant évacué Cracovie, le 23 mars, Kosciusko entra dans cette ville la nuit du 24, et le lendemain matin en fit fermer les portes et se déclara général en chef de toutes les forces Polonaises. Il fit ensuite prêter serment de fidélité à tous les militaires de la ville, prit possession du trésor public, et le séquestra militairement. Le jour de son entrée à Cracovie, il publia une proclamation dans les termes les plus énergiques, invitant la nation à secouer le joug honteux sous lequel elle gémissoit, et à se réunir pour former une nouvelle confédération. Cette proclamation fut reçue

avec des applaudissemens universels ; les cris de *vive Kosciusko* retentirent dans tous les quartiers. Il fut conduit à la maison-de-ville et présenté à la principale noblesse, qui s'y étoit assemblée pour le recevoir, et qui l'investit formellement du titre de général. On lui fournit abondamment tous les objets nécessaires à l'entretien de son armée. Le 26, on établit un tribunal révolutionnaire, et les habitans furent requis de fournir par cinq maisons un homme armé et équipé pour la défense de la constitution contre les *puissances usurpatrices*. Les différentes corporations s'assemblèrent alors avec leurs bannières respectives devant l'hôtel-de-ville, d'où les magistrats les conduisirent en procession à l'église de la Sainte-Vierge, où la constitution du 3 mai 1791 fut lue avec beaucoup de solennité, et où l'on prêta serment de la défendre.

Pendant ce temps-là, Varsovie étoit dans la plus grande fermentation. Dans cette ville et ses environs, il n'y avoit pas moins de 15,000 Russes, logés, jusqu'à 100 à-la-fois, dans plusieurs des palais. Le conseil permanent adopta les mesures les plus vigoureuses ; un décret déclara les insurgens rebelles, en les assujettissant aux punitions les plus arbitraires ; et la police fut chargée d'arrêter toute personne soupçonnée d'être ennemie du gouvernement qui existoit, avec promesse de secours militaires. Le roi de Pologne devint de jour en jour moins populaire, et on lui donna une garde russe pour *sa sûreté*. A peu-près à cette époque, cet infortuné monarque fit une proclamation pour exhorter ses sujets à l'obéissance, et pour leur exposer le danger et la ruine qui accompagneroient leur résistance.

Les nobles Polonais n'eurent pas plutôt prêté serment en présence de Kosciusko, qu'ils partirent pour leurs terres respectives, afin d'armer et d'assembler leurs vassaux. En même temps, le baron d'Ingelstrohm cerna la diète à Varsovie avec une force armée, et demanda qu'on lui remît l'arsenal. Cette demande fut rejetée avec vigueur ; et Kosciusko, en

ayant été informé, prit, vers la fin de mars, la route de Varsovie avec son armée, et un renfort de 4,000 paysans armés de piques, etc. Le 4 avril, il rencontra un détachement de 6,000 Russes, avec un parc de grosse artillerie, en marche pour réduire Cracovie. Il s'ensuivit un combat furieux. Les paysans Polonais, poussés au désespoir, firent un terrible carnage des troupes russes. Le général Woronzou fut fait prisonnier, et plus de 1,000 Russes restèrent sur le champ de bataille, tandis que les Polonais ne perdirent que 60 hommes, et prirent 11 pièces de canon et toutes les munitions. Après cette bataille, Kosciusko se replia sur Cracovie, où il fut joint par un corps considérable de troupes Polonaises mécontentes.

Le 16 avril, le baron d'Ingelstrohm demanda l'arsenal, le désarmement des militaires, et l'arrestation de 20 personnes du premier rang, pour les faire juger et condamner à mort, en cas qu'elles fussent coupables. Cela produisit un soulèvement général, et les citoyens s'étant procuré des armes dans l'arsenal, chassèrent les Russes de la ville avec un grand carnage, après un combat de 36 heures consécutives. On avoit envoyé une députation au roi, pour l'informer de la tentative des Russes de s'emparer de l'arsenal; et le monarque avoit répliqué: « Allez, et défendez votre honneur ». La situation du roi devint alors très-critique, et le peuple étoit extrêmement jaloux des moindres mouvemens qu'il faisoit. Les bourgeois le forcèrent à promettre plusieurs fois qu'il ne quitteroit pas Varsovie; et peu satisfaits de ses promesses, envoyèrent deux officiers municipaux pour le garder, et il étoit obligé de se montrer souvent au peuple.

On fit alors marcher de l'Ukraine 40,000 Russes vers la Pologne, et 16,000 de la Livonie. Vers la fin de mai, le corps de Kosciusko étoit de 25,000 hommes; celui de Kochowski de 18,000; celui de Jaffinski de 6,000; et il y avoit un autre corps de 12,000 hommes à Wilna, et un autre de 8,000 à Varsovie. Les

paysans n'étoient point compris dans cette estimation.

Vers la fin de juin, l'empereur publia un manifeste au sujet de l'entrée de ses troupes en Pologne. Le 12 juillet, le quartier général du roi et du prince de Prusse n'étoit qu'à 3 ou 4 lieues de Varsovie, d'où ils firent afficher que l'ennemi avoit par tout fui devant eux. Cependant Kosciusko (qui avoit évité les Prussiens), après avoir défait un autre corps de troupes sur son passage, s'étoit jeté dans Varsovie. Le 31 juin, les Prussiens commencèrent l'attaque par une forte canonnade, et jetèrent plusieurs bombes dans la place. Les assiégés firent un feu terrible jour et nuit sur les assiégeans, et il périt beaucoup de monde. On dit que le roi et le prince royal furent tous deux en grand danger. Le 2 août, le roi de Prusse, qui n'avoit plus apparemment tant d'espoir de succès, voulut entamer une négociation avec le roi de Pologne pour la reddition de la ville, ce qui fut rejeté. Vers le milieu du même mois, il arriva des nouvelles au camp Prussien, qu'il y avoit plusieurs insurrections dans la Prusse Méridionale (autrefois la Grande-Pologne), dont sa majesté Prussienne avoit pris possession l'année précédente; et la nuit du 5 septembre, les troupes prussiennes et russes se retirèrent de devant Varsovie, après un siége de 2 mois, fort affoiblies par la désertion et les maladies, et n'ayant plus ni munitions ni provisions de bouche.

Dans le cours du même mois, la grande armée russe, composée de 20,000 hommes, arriva en Pologne, et le 18, il y eut un furieux combat près de *Brzescie*, dans lequel les Polonais perdirent un grand nombre d'hommes, et furent obligés de se retirer au-delà de la Bug. Le 10 octobre, il y eut une autre bataille entre les Russes, commandés par le général Fersen, et les troupes aux ordres de Kosciusko. Les Russes attaquèrent deux fois, mais furent repoussés par les Polonais, qui, malheureusement, n'étant pas satisfaits des avantages qu'ils avoient remportés, quittèrent leurs positions favorables sur les hauteurs,

et attaquèrent les Russes à leur tour. Ce mouvement les mit un peu en désordre, et les Russes s'étant ralliés, ne tardèrent pas à les mettre totalement en déroute. La bataille avoit commencé à 7 heures du matin, et dura jusqu'à midi. Kosciusko couroit de rang en rang, et étoit continuellement dans le plus chaud de l'action. A la fin il tomba, et un Cosaque, qui ne le connoissoit pas sous l'habit de paysan qu'il portoit toujours, le blessa par-derrière avec une lance. Il se releva et fit quelques pas en avant; mais il fut de nouveau renversé par un autre Cosaque, qui se préparoit à lui donner un coup mortel, lorsque son bras fut arrêté par un officier russe, que l'on dit être le général Chrnozazow, à la femme de qui Kosciusko avoit peu de temps auparavant permis de sortir de Varsovie, pour aller rejoindre son mari. Le malheureux Kosciusko pria cet officier, s'il vouloit lui rendre service, de permettre à ce soldat de le tuer; mais celui-ci aima mieux le faire prisonnier. L'infanterie polonaise se défendit avec un courage proportionné à celui du général, et combattit avec une bravoure qui approchoit de la fureur.

Les Russes aux ordres du général Fersen, sommèrent peu après Varsovie de se rendre; mais les habitans refusèrent. Après la jonction de différens corps sous Fersen, Dernfeldt, Dernifow et Suwarow, qui fut effectuée le 4 novembre, les Russes attaquèrent le faubourg de Prague, séparé de Varsovie par la Vistule, qui étoit défendu par plus de cent pièces de canon disposés sur 33 batteries. Les Russes l'emportèrent d'assaut; les généraux polonais, qui n'avoient que 10,000 hommes à leurs ordres, ne purent résister aux efforts réunis de 50,000 combattans. Après un violent combat de huit heures, les Polonais n'opposèrent plus de résistance: mais le détestable Suwarow, qui, à cause de sa cruauté ordinaire, avoit été choisi pour ce service, continua le massacre pendant deux heures de plus; et le pillage dura jusqu'au lendemain dans l'après-midi. On prétend qu'il y eut 5,000 Polonais de tués dans cet assaut; le reste fut ou dis-

persé ou fait prisonnier. Les bourgeois furent obligés de mettre bas les armes, et leurs maisons furent pillées par les Russes barbares, qui, dix heures après que la bataille eut cessé, environ sur les neuf heures du soir, mirent le feu à la ville et recommencèrent à massacrer les habitans. Neuf mille personnes, hommes, femmes et enfans, furent ou la proie des flammes, ou passées au fil de l'épée, et presque tout le faubourg fut réduit en cendres. On compte que dans le cours de ce siége, les Polonais ne perdirent pas moins de 30,000 hommes.

La ville ayant ainsi passé au pouvoir des Russes, le roi fut pendant quelque temps rétabli dans une espèce d'autorité apparente, le conseil suprême lui ayant remis celle qu'il avoit exercée. Le 9 novembre, le général russe fit son entrée triomphante dans Varsovie, dont les rues étoient bordées de ses troupes; mais les habitans, renfermés dans leurs maisons, gardèrent un morne silence. Le principal magistrat lui remit les clefs du pont du faubourg, après quoi il fut complimenté par le roi; et le 10, il alla présenter ses respects à sa majesté. Pour compléter cette exécrable scène, le 1er décembre fut choisi pour rendre graces au ciel d'une manière solennelle, et on chanta un *Te Deum* pour le triomphe de la barbarie et de l'oppression.

Pendant ce temps-là, Kosciusko étoit entre les mains d'un chirurgien à Nozcylack, où l'on prenoit le plus grand soin de sa personne, particulièrement madame Chrnozarow. Il fut ensuite envoyé à Pétersbourg, sous une forte escorte militaire, et enfermé dans la forteresse jusqu'à la mort de l'impératrice. A l'avénement au trône de Paul, qui, dans plusieurs occasions, a montré beaucoup de générosité envers les Polonais persécutés, il fut mis en liberté; et l'empereur lui fit une pension, en lui laissant le droit de retourner dans son pays ou de passer en Amérique. Kosciusko préféra ce dernier parti, et arriva sain et sauf dans l'asyle qu'il s'étoit choisi. Dans son chemin, il passa par l'Angleterre, et fut

accueilli avec le plus grand empressement par tous les amis de la liberté.

Le 20 décembre 1794, un courrier arriva de la part de l'impératrice, pour demander l'arrestation du comte Ignatius-Potocki, et de plusieurs autres patriotes, qu'elle ordonna de faire conduire à Pétersbourg. Le même courrier apporta un ordre à l'infortuné roi de Pologne de se rendre à Grodno; et en conséquence il partit de sa capitale le 7 janvier 1795 (année remarquable par le partage définitif de ce malheureux pays entre les trois puissances).

Ce prince malheureux a depuis passé à Pétersbourg, où il rèste actuellement avec une pension convenable à son rang. Il a couru des bruits que l'empereur actuel avoit résolu de le remettre sur le trône, et de redonner à la Pologne le rang qu'elle occupoit autrefois parmi les royaumes de l'Europe; mais jusqu'ici cela paroît fort incertain. L'an 7, Kosciusko est revenu d'Amérique en France, et a fixé son séjour à Paris.

ARTICLE VII.

ÉTATS DE L'AUTRICHE SITUÉS A L'E.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 200 l.	Entre les	45e et 53e d. de lat. N.
Larg. 180		13e et 24e d. de long. E.

Limites.

Ces Etats de l'Autriche sont bornés au N. par la Pologne, à l'O. par l'Allemagne, à l'E. par la Turquie d'Europe, et au S. par le golfe de Venise et la Turquie.

Division. — Ces Etats contiennent les pays marqués dans le tableau suivant.

	PAYS.	LONG. Lieues.	LARG. Lieues.	CAPITALES.
	Hongrie......	130	110	PRESBOURG. Long. E. 15 d. 10 m. Lat. N. 48 d. 20 m.
Illyrie.	Esclavonie....	60	20	Posséga.
Illyrie.	Croatie.......	27	24	Zagrab.
Illyrie.	Dalmatie-Autr.	100	25	Segna.
	Dalmatie ci-d. Vénitienne..	24	20	Zara.
	Transilvanie..	60	50	Hermanstadt.
	Bukowine....	25	20	Czernowicz.
Partages de la Pol. de 1772.	Gallicie oc. (1).	60	50	Lemberg.
Partages de la Pol. de 1795.	Gallicie orient.	90	50	Cracovie.

HONGRIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 180 l. } Entre } 13e et 24e d. de long. E.
Larg. 120 } les } 45e et 50e d. de lat. N.
Lieues carrées, 9,730, à raison de 976 hab. par lieue.

Limites.

La Hongrie est bornée au N. par la Gallicie orientale, à l'O. par l'Autriche et la Moravie, au S. par la Croatie et l'Esclavonie, et à l'E. par la Transilvanie et la Bukowine.

Climat, sol et productions. — Dans la partie méridionale de la Hongrie, la quantité de lacs, d'eaux stagnantes et de marais, corrompt l'air et rend le climat mal-sain; mais la partie septentrionale étant montagneuse et aride, l'air y est doux et salubre. Il n'existe dans aucun pays du monde un sol plus fer-

(1) Voyez la Pologne, pour la description de ce pays, et sa carte pour la désignation des deux partages.

tile que celui de cette plaine, qui, depuis Presbourg jusqu'à Belgrade, renferme une étendue de 100 lieues. Elle produit du blé, du foin, des herbes bonnes à manger, du tabac, du safran, de la garance, des asperges, des melons, du houblon, des liqueurs, du millet, du sarrasin, des vins délicieux, des fruits de différentes espèces, des pêches, des mûres, des châtaignes; on en tire aussi des bois. Le blé y vient en grande abondance.

Rivières. — Les principales sont : le *Danube*, qui la traverse du N. O. au S. E.; la *Morawa*, le *Vag*, le *Gran*, et la *Theisse*, qui y coulent du N. au S., et qui arrosent la partie qui est au N. et à l'E. du Danube; la *Drave* et la *Save*, qui y coulent de l'O. à l'E. et arrosent la partie qui est au S. du Danube.

Lacs et sources. — La Hongrie renferme plusieurs lacs, dont quatre particulièrement se trouvent dans les monts Krapacks. On remarque ceux-ci par leur étendue et la quantité de poissons qu'ils contiennent. Les bains et les eaux minérales de la Hongrie sont regardés comme les plus salutaires de l'Europe. Mais on laisse tomber en ruine, et sur-tout à Bude, les magnifiques bâtimens que les Turcs y avoient construits, tandis qu'ils étoient les maîtres de ce pays.

Montagnes. — Les principales sont les monts *Krapacks*, qui, vers le N., séparent la Hongrie de la Pologne. On trouve encore plusieurs montagnes détachées dans l'intérieur du pays. Leurs sommets sont en général couverts de bois, et leurs flancs produisent les plus beaux raisins du monde.

Métaux et minéraux. — Ils abondent également dans la Hongrie. Cette contrée renferme, non-seulement une grande quantité de mines d'or et d'argent, mais on y trouve en profusion le cuivre de la meilleure qualité, le vitriol, le fer, l'orpiment, le mercure, le pastel, le borax et la terre sigillée. Le fer se trouve dans les palatinats de Gomor, de Sol, de Klein-Hunt, de Vesprim, de Zips, d'Abruiwar. Avant que la Hongrie fût tombée au pouvoir de la maison d'Autriche, ces mines étoient pourvues

des ouvrages et des travailleurs nécessaires à leur exploitation, et rapportoient d'immenses revenus aux souverains naturels de cette contrée. L'or et l'argent de la Hongrie suffisoient pour occuper non-seulement les hôtels des monnoies du pays, mais tous ceux d'Allemagne et du reste du continent. Ces mines, dont les ouvrages ont été ruinés ou démolis, ont maintenant perdu une grande partie de leur valeur. Cependant quelques-uns de ces ouvrages subsistent encore, et les habitans en retirent un profit considérable.

Productions animales et végétales. — La Hongrie est connue par une belle race de chevaux, gris en général, et très-estimés par les officiers de cavalerie; ce qui fait qu'on en vend beaucoup dans l'étranger. On trouve, aux environs de Presbourg, une espèce de béliers remarquables par leur grosseur. Les autres productions animales et végétales de la Hongrie sont les mêmes que celles de l'Allemagne et des contrées voisines. Cependant les vins de Hongrie, et particulièrement ceux de Tokay, sont préférables à tous les autres, du moins à tous ceux de l'Europe.

Population, habitans, mœurs, usages et amusemens. — Ce ne fut qu'à une époque assez avancée, que les barbares des contrées septentrionales chassèrent les Romains de la Hongrie, et l'on peut encore, à l'usage de la langue latine qu'ils ont conservée jusqu'à présent, distinguer dans l'intérieur du pays quelques descendans des anciennes légions. Quoi qu'il en soit, nous avons de fortes raisons pour penser qu'avant la conquête de Constantinople par les Turcs, la Hongrie étoit un des royaumes les plus peuplés et les plus puissans de l'Europe; et que, si la maison d'Autriche encourageoit ses habitans à dessécher leurs marais, et à relever les ouvrages des mines, il lui suffiroit d'un siècle pour recouvrer l'éclat qu'elle a perdu. La Hongrie, sans y comprendre les provinces de l'Illyrie, contient 7,000,000 d'habitans (1). Les

(1) Description Géographique de la Hongrie, par Windisch.

Hongrois ont des mœurs qui les distinguent des autres peuples. Ils se vantent de descendre de ces héros qui formèrent le boulevard de la chrétienté contre les infidèles. Ils sont bien faits de leur personne. Leurs bonnets fourrés, leurs vêtemens justes à leurs corps et retenus par une ceinture, leurs manteaux qui se rattachent sous le bras, de manière que la main droite soit toujours en liberté, leur donnent un air noble et martial. Leurs armes sont, outre les armes à feu, le coutelas et une sorte de hache-d'armes. Les femmes y sont, dit-on, plus belles qu'en Autriche; leurs vètemens noirs, à manches étroites, et leurs corsets fermés par-devant, avec de petits boutons d'or, de perles ou de diamans, ne sont point étrangers aux anglaises ni aux françaises. Les hommes et les femmes, dans ce qu'ils appellent les villes de mines, ont coutume de porter des fourrures et même des vêtemens faits de peaux de moutons. La volaille et les porcs, dont la chair forme en grande partie la nourriture animale des paysans, habitent pêle-mêle avec leurs maîtres. La goutte et la fiévre, provenant de l'insalubrité du climat, sont les maladies les plus communes en Hongrie. Les naturels du pays sont en général indolens, et laissent le commerce et le travail des manufactures aux Grecs et autres étrangers établis dans leur pays, qui, à raison de l'égalité du terrein, est très-commode pour les voyages, soit par terre, soit par eau. Tous leurs amusemens ont pour objet d'exercer leur valeur et leurs forces. C'est en général un peuple brave et magnanime. Leurs ancêtres, jusqu'au commencement de ce siècle, étoient si jaloux de leur liberté, que souvent, plutôt que de se laisser tyranniser par la maison d'Autriche, ils se mirent sous la protection de l'empire Ottoman. Mais on se rappellera toujours, à leur honneur, la fidélité qu'ils montrèrent envers l'impératrice-reine, malgré les injures qu'ils avoient reçues de sa famille.

On calcule que le Bannat de Temeswar, province nouvellement incorporée au royaume de Hongrie, contient 450,000 habitans. On y trouve beau-

coup de Pharaons ou Egyptiens, que l'on croit être les véritables descendans des anciens Egyptiens. Ils se rapprochent, dit-on, de ceux-ci par les traits, par leur penchant à la mélancolie, et à plusieurs égards, par leurs mœurs et leurs usages. On assure que les danses lascives des prêtres d'Isis, le culte rendu aux oignons, plusieurs superstitions et remèdes fameux en Egypte, ainsi que la méthode de faire éclore les œufs dans du fumier, sont encore en usage parmi les Egyptiens de Temeswar.

Religion. — La religion catholique romaine est dominante en Hongrie; mais les habitans pour la plupart suivent le rite grec, ou ont embrassé le protestantisme. Ils jouissent maintenant de la plus grande liberté dans l'exercice de leurs cultes.

Archevêchés et évêchés. — Les archevêchés sont Presbourg, Gran et Colocza. Les évêchés sont, Grand-Waradin, Agria, Vesprim, Raab, et Cinq-Eglises.

Langage. — Les Hongrois étant mêlés d'Allemands, Esclavons et Valaques, ont une grande variété de dialectes, dont l'un, dit-on, approche beaucoup de l'hébreu. Les premières classes et les classes mitoyennes parlent allemand, et tous, jusqu'au bas peuple, parlent un latin, soit pur, soit corrompu; ainsi cette langue peut toujours être mise au nombre des langues vivantes.

Universités. — Les universités de la Hongrie, si l'on peut leur donner ce nom, se tiennent à Firnan, Bude, Raab et Kaschau. Divers sciences et arts y sont enseignés par des professeurs ordinairement tirés de l'ordre des Jésuites; en sorte que les luthériens et les calvinistes, qui sont beaucoup plus nombreux en Hongrie que les catholiques romains, vont aux universités d'Allemagne et des autres pays.

Antiquités et curiosités naturelles et artificielles. — On remarque en Hongrie les ponts, les bains et les mines. Le pont d'Essek, bâti sur le Danube, est à proprement parler une continuation de ponts qui se succèdent pendant une lieue deux tiers, et sont for-

tifiés par des tours, de distance en distance. Dans les guerres qui ont eu lieu entre les Turcs et les Hongrois, ce pont formoit un passage très-important. On trouve sur le Danube, entre Bude et Pest, un pont de bateaux d'un quart de lieue de long; et à environ six ou sept lieues de Belgrade, on voit les restes d'un pont bâti par les Romains, et que l'on juge avoir été l'un des plus magnifiques du monde. Les bains et les mines de la Hongrie n'ont rien qui les distingue des autres édifices du même genre.

Parmi les curiosités naturelles de la Hongrie, on remarque une caverne située dans une montagne près de Selitz. L'ouverture de cette caverne a 18 brasses de hauteur sur 8 de largeur, et est tournée au midi. Les passages souterrains sont formés dans le roc massif, et l'on n'a pu découvrir encore jusqu'où ils s'étendent vers le midi. Dans tous les endroits où l'on a pu pénétrer, sa hauteur est de 50 brasses, et sa largeur de 26. On rapporte sur cette caverne, plusieurs autres particularités extraordinaires: c'est un objet de curiosité. On rencontre souvent, en Hongrie, des rochers étonnans par leur grosseur, et plusieurs de ses églises sont d'une architecture admirable.

TOPOGRAPHIE.

Villes, places fortes, et autres édifices publics et particuliers.

Haute-Hongrie, au N. et à l'E. du Danube. — *Presbourg*, capitale de toute la Hongrie. Cette ville est sur le *Danube*, près de l'Autriche, dans un terrein fertile. Elle a un château fort sur une montagne. On y monte par 115 degrés, qui ont chacun un demi-pied de hauteur. Au milieu de ce château on voit un puits percé dans le roc, très-profond, et dont l'eau vient du Danube. La place publique est belle. C'est là que l'on couronne les rois de Hongrie. Marie-Thérèse y fut couronnée en 1741, et depuis ce temps-là, cette ville est la résidence du vice-roi. Il y a une fort belle église luthérienne en pierres, achevée en 1776, où l'on a placé le portrait de l'empereur Joseph II, de grandeur naturelle. La population de cette ville est de 27 mille habitans. Elle a été souvent assiégée, et a beaucoup souffert par les incendies. L'air y est plus sain que dans la plupart des villes de Hongrie.

Trentschin, petite ville assez jolie, passablement forte, et renommée pour ses eaux minérales et thermales. Elle a un collége et un château situé sur un rocher. En 1773, on découvrit dans ses environs une riche mine d'or.

Neuhausel est à 13 lieues E. de Presbourg, sur la *Nitra*, dans une plaine marécageuse, à une lieue du confluent du Vag avec le Danube. C'est une ville petite, mais qui étoit très-forte. Elle fut prise par les Turcs en 1663, et reprise par les Impériaux en 1685, qui passèrent tout au fil de l'épée, sans faire grace ni à l'âge ni au sexe. L'empereur la fit démanteler en 1724.

Pesteny, bourg. Il y a des bains chauds renommés qui ne sont pas formés par des sources, mais que l'on creuse au bord du *Vag*, plus près ou plus loin, selon que cette rivière croît ou décroît. Ces bains sont fort chauds, et il suffit même de creuser dans la rivière avec le pied, pour éprouver cette même chaleur.

Schemnits est situé entre plusieurs montagnes très-élevées, sur une petite rivière. Cette ville a trois châteaux, et est renommée par ses mines d'argent et d'autres métaux, et par ses bains chauds. Le produit de ces mines étoit plus grand dans le siècle dernier que dans celui-ci; car elles donnent à peine cent marcs d'argent par semaine; au lieu qu'elles en donnoient alors trois à quatre mille. On voit près de cette ville un rocher fort élevé, dont une partie, depuis le haut jusqu'en bas, est d'un bleu éclatant, mêlé de vert et de quelques taches de jaune, ce qui forme le coup-d'œil le plus agréable.

Kaschau est au N. E. de Presbourg, sur le *Hernath* ou *Koundert*. C'est une ville considérable, qui avoit autrefois de grands priviléges dont elle a été privée en 1688, à cause de son attachement aux mécontens. Il est passé en proverbe que l'air et la bière de Kaschau ne valent rien. A dix lieues de cette ville est une mine de sel fort estimé, qui a 180 brasses de profondeur. Elle est entourée de terre sans aucun rocher, et on en tire des morceaux de sel d'une grosseur extraordinaire. Quoique les pierres de sel soient un peu grises, elles sont fort blanches quand elles ont été mises en poudre. Les Impériaux la prirent aux mécontens en 1685, après un long siége.

Tokai est au S. de Kaschau, au confluent du *Bodrog* et de la *Theisse*. Ce qui rend cet endroit renommé, c'est le vin de ses environs, qui est le meilleur de tous ceux de Hongrie

pour le goût et la force. Il se recueille sur la montagne de *Mézes-Malé* (rayon de miel) et à *Barwasch*. Beaucoup de gens ont prétendu que le vin de Tokai ne se vend jamais, et que l'empereur seul en possédoit, et en faisoit des présens; mais cela est faux. La dénomination du vin de Tokai date de la régence du prince Ragostki, qui avoit à Tokai une cave où étoient conservés les meilleurs vins de Hongrie; ainsi, quand ce prince demandoit qu'on servît à sa table du vin exquis, on alloit prendre du Tokai, c'est-à-dire, des vins de la cave de Tokai. Il existe, à la vérité, un coteau appelé autrefois Tokai, et connu aujourd'hui sous le nom de *Theresienberg*, qui produit de très-bons vins; ces vins et ceux de Talya, de Mada, de Tarsar, de Toctchwa, de Beuge, de Schatorellya, de Kerestur et de Liska passent tous dans la Hongrie pour des vins de Tokai, dont on distingue quatre sortes, savoir: l'*essence*, qui est le meilleur, puis *la mergoutte*, ensuite la *seconde*, et enfin le *vin commun*. On y fait du vin muscat avec une espèce de raisin de cette couleur. Les cantons de l'E. fournissent les meilleurs. La distillation a prouvé que le vin de Tokai contient plus de parties balsamiques, salines et spiritueuses, que tous les autres vins connus, d'où résulte sa supériorité en douceur et en force. L'essence, qui est le plus agréable, se fait avec des raisins desséchés par la chaleur du soleil.

Les mécontens s'emparèrent de cette ville en 1681, et en 1703; mais elle retourna sous la domination de l'empereur.

Neushl, jolie petite ville entre des montagnes sur le *Gran*. C'est dans ses environs que sont les plus belles mines de cuivre de tout le royaume. Il y en a aussi d'or, et on y trouve du mercure.

Grand-Waradin est une forte ville, située sur la rivière de *Sebes-Keres*. Le commerce y est assez considérable; il y a dans son voisinage des eaux très-salutaires, qui y attirent beaucoup de monde. Cette ville fut prise par les Turcs en 1660, et reprise par les Impériaux en 1692.

Segedin est une grande ville fortifiée, située au confluent de la *Maros* et de la *Theysse*. Il s'y fait un grand commerce de bœufs. Le poisson y abonde, et le sol des environs est fertile. Elle fut long-temps entre les mains des Turcs; mais les Impériaux la leur reprirent en 1686.

Agria ou *Erlau* est une petite ville très-forte, située sur la rivière d'*Agria*. Soliman II l'attaqua en vain en 1522, avec une armée de 70,000 hommes. La garnison, qui ne

consistoit qu'en 2,000 Hongrois, s'y défendit avec une intrépidité extraordinaire. Les femmes firent des prodiges de valeur. Les Turcs furent obligés de lever le siége après deux mois de tranchée ouverte, et après avoir perdu un grand nombre d'hommes, dont 8,000 dans un seul jour. Mahomet III la prit néanmoins en 1596; mais il perdit 60,000 hommes tant au siége de cette place qu'à la bataille dont il fut suivi. Les Impériaux la reprirent en 1687, après un blocus de trois ans, qui fit mourir de faim et de maladie plus de 10,000 individus. Le vin de son territoire est fort renommé.

Boénitz, ville remarquable par ses bains et par la grande quantité de safran qu'on recueille aux environs.

Kesmarck ou *Kasmarck*, ville du comté de Zips, située dans une contrée fertile en grains. On y cultive aussi le lin dont on fait des toiles très-recherchées.

Gœllnitz possède une forge, une fabrique de fil de fer et plusieurs fabriques de couteaux.

Debreczin, ville considérable par le grand commerce qu'elle fait avec la Pologne, ses manufactures de savon et ses quatre grandes foires annuelles qui y attirent un grand concours d'étrangers. Ses environs nourrissent beaucoup de bestiaux qui se vendent en Allemagne et en Italie. Elle a 25,000 habitans.

Schmolnitz, ville dont les environs renferment des mines de cuivre dont on fait beaucoup de vases et d'ustensiles.

Rosenau, petite ville bien bâtie, qui a dans ses environs des mines de cinabre, autrefois exploitées, maintenant abandonnées. Il y a aussi des mines d'antimoine très-abondantes, et qui rapportent considérablement.

Iglau, ville du comté de Zips, possède de très-bonnes mines de cuivre.

Leutchau, ville du même comté, d'environ 4 à 5,000 ames.

Tolschwa, petite ville d'environ 3,000 habitans. Elle est remplie de familles juives.

Kremnits, petite ville dont les mines des environs ont des veines qui contiennent de l'or et de l'argent; mais les frais pour l'exploitation sont très-considérables. Elle a 4,000 habitans.

Neitra, ville considérable, dont les environs sont plantés de vignes qui produisent un vin fort agréable, dont elle fait un grand commerce.

Tirnau, ville bien bâtie, d'environ 7 à 8,000 habitans. Son université a été transférée à Pest.

Léopolstadt, forteresse bâtie par l'empereur Léopold, qui lui donna son nom.

Konisberg, ville dont les mines des environs produisoient dans les premiers temps de leur exploitation de très-gros bénéfices.

Kitsée ou *Kostsée*, petite ville où l'on prétend que les voitures connues sous le nom de carrosses ont été inventées, et ont en conséquence porté primitivement le nom de cette ville. Du mot Kotsée on a fait Kotsche, et les Français, Coche.

Pest est la capitale du comté du même nom. Cette ville est située sur la rive orientale du *Danube*, dans une belle plaine vis-à-vis de Bude, avec laquelle elle communique par un pont de bateaux. L'université de Bude y a été transférée en 1782; c'est la seule de la Hongrie qu'on puisse proprement appeler ainsi. Cette place s'est vue nombre de fois, depuis deux siècles, entre les mains des Turcs qui la brûlèrent en 1684. L'empereur Léopold la fit relever, et ce fut dans ses murs que des commissaires, chargés en 1721 d'examiner les griefs des protestans Hongrois, commencèrent leurs opérations, qu'ils allèrent achever l'année suivante à Presbourg.

Temeswar. — Ce bannat fut incorporé en 1778 au royaume de Hongrie. Son terroir est très-fertile, produisant du vin excellent, dont la plus grande partie est rouge. Il y a un grand nombre de pêchers, de cerisiers et de pruniers. On y élève déjà beaucoup d'abeilles, et dans l'été toutes les ruches sont rassemblées dans les prairies, où l'on met un gardien par chaque soixantaine.

On y trouve des mines de cuivre et d'autres métaux. On tire de l'or des rivières *Nera* et *Menich*. Il y a des forges de fer et d'acier, des fonderies de fer considérables, et des verreries. Le siége général de l'administration est à Temeswar.

Temeswar, capitale de ce *bannat* ou *comté*, est une forteresse régulière et bien bâtie, située sur la rivière de *Témès* ou *Beg*, aux confins de la Transilvanie. C'est le siége d'un évêque Grec, qui a 16,000 florins de revenu. Les rues de cette ville sont larges et droites, et les maisons presque toutes bâties à l'italienne; mais l'air y est mal-sain. Presque tous les habitans sont Allemands. Soliman II s'en rendit maître en 1552, et elle a appartenu aux Turcs jusqu'en 1716, que le prince Eugène la reprit. Sa population est de 7,000 habitans. Cette ville a des manufactures de soie.

Basse-Hongrie, au S. et à l'O. du Danube. — *Bude* ou

Offen étoit anciennement la capitale de toute la Hongrie. Cette ville est située sur le *Danube*, dans le comté de *Pest*. Elle a une bonne citadelle; c'étoit autrefois le séjour des rois. Les églises et les édifices publics y étoient magnifiques; mais les guerres et les incendies l'ont presque détruite. Ses environs sont remplis de vignobles qui produisent d'excellent vin; les melons qu'on y cultive sont délicieux. Il y a des sources d'eau chaude où l'on cuit des œufs en très-peu de temps, quoiqu'on y voye nager des poissons vivans. Les Turcs la prirent en 1529. En 1782, elle est restée le seul arsenal de la Hongrie. On y compte environ 22,000 habitans.

Gran ou *Strigonie* est sur le *Danube*. Son archevêché est transféré à Presbourg: cependant elle conserve le titre d'archi-épiscopale. Les Turcs la prirent en 1543 et en 1604. Cette ville contient environ 5 à 6,000 habitans, et a une belle source d'eau tiéde, à cause de la quantité de soufre contenu dans le limon.

Comorn est une ville forte, sur le *Danube*, dans l'île de Schut. Cette ville est à 23 lieues S. par E. de Vienne. Il s'y trouve un château qui jusqu'ici n'a pu être emporté, et qui du côté de l'O. est environné d'un fossé plein d'eau. Elle a été détruite par un tremblement de terre en 1763, et rebâtie à quelque distance du Danube. Sa population est d'environ 5,000 habitans.

Javarin ou *Raab* est située au confluent des rivières *Raab* et *Rabnitz*. Cette ville étoit autrefois très-forte; mais elle est démantelée. Ses rues, qui sont larges et droites, ne sont pas pavées. Les Turcs la prirent sous Amurat III, après y avoir perdu plus de 20,000 hommes; mais en 1698, les Impériaux la surprirent pendant la nuit, et passèrent tous les Turcs au fil de l'épée. Sa population est d'environ 12 à 13,000 ames.

Œdenbourg, petite ville très-forte et bien peuplée avec un collége; c'est le lieu ordinaire de l'assemblée des Etats de la Basse-Hongrie. Ses environs produisent du vin exquis et très-renommé, dont elle fait un grand commerce, ainsi que de miel et de bestiaux.

Dotis, ville bâtie sur un roc de marbre rouge jaspé de diverses couleurs. Il y a plusieurs manufactures très-considérables de gros draps, dont l'empereur habille ses troupes.

Vissegrade, petite ville avec un ancien château, jadis la résidence des anciens rois de Hongrie, aujourd'hui abandonné.

Sarwar est située au confluent des rivière de *Raab* et de *Gudnez.* C'est la capitale du comté du même nom. On prétend y avoir trouvé en 1508 le tombeau d'Ovide, avec son épitaphe. C'est la patrie de Saint Martin, évêque de Tours, dont le nom est devenu si cher à la France, à cause des services qu'il lui a rendus.

Altenbourg ou *Owar* est située dans le comté de Moson, près du Danube. Cette ville et sa seigneurie, qui est d'un bon rapport, sont en grande partie affectées aux reines de Hongrie. Marie-Thérèse la céda, en 1766, à son gendre, le prince de Saxe-Teschen.

Albe-Royale ou *Stul-Weissembourg* est située sur la rivière *Rauzia.* Du temps que la Hongrie avoit ses rois particuliers, c'étoit une place très-forte, et environnée de remparts et de fossés qui furent détruits en 1702. Son nom d'*Albe-Royale* lui vient de ce qu'on y couronnoit anciennement les rois de Hongrie, qui y étoient aussi enterrés. Cette ville a été pendant deux siècles, tantôt au pouvoir des Turcs, tantôt au pouvoir des Allemands. Depuis 1688, elle appartient à l'empereur.

Kaniska est située sur la rive droite de la *Drave.* Cette ville se rendit à l'empereur, en 1690, et ses fortifications furent rasées en 1702.

Pecz ou *Cinq-Eglises* est une petite ville du comté de Zigeth, à 10 lieues du Danube. Soliman II mourut dans son château, en 1566. Les Impériaux la prirent en 1686; et en 1780, l'empereur la déclara ville libre.

ILLYRIE. — Ce gouvernement comprend l'Esclavonie, la Croatie et la Dalmatie-Autrichienne, ou Morlaquie. Sa population est de 1,035,000 habitans. Cette province a conservé son ancien nom.

ESCLAVONIE. — Les habitans de cette contrée sont les seuls qui conservent le nom de Slaves ou Esclavons, peuple autrefois si célèbre, et qui au 6e siècle fit plusieurs établissemens en Allemagne et au Midi de la Hongrie. Ils étoient sortis de Russie et de Pologne. L'Esclavonie et toutes les provinces que possède l'Autriche, dans cette partie de l'Europe, furent le dernier refuge de la liberté contre les armes des Romains, qui insensiblement repoussèrent, jusque dans ces contrées, le reste des nations qu'ils avoient soumises. C'est pourquoi l'on y trouve un si grand nombre de peuples divers, et distingués entr'eux par des noms, un langage et des mœurs différens. Défendu naturellement par l'épaisseur des bois, la

rapidité des rivières, etc., le pays où ils se retiroient, favorisa leur résistance. Les Esclavons sont très-zélés pour la religion catholique romaine. Cependant la religion Grecque et le judaïsme sont tolérés parmi eux.

Le peuple de cette province est composé de Serviens, Radrines, Croates, Valaques, Allemands, Hongrois, et beaucoup d'autres, dont les noms ne sont connus même des Autrichiens que par les registres de la revue. L'Esclavonie fut réunie à la Hongrie, en 1746; et les états de cette province envoient des députés à la diète de Hongrie.

L'Esclavonie est coupée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes très-élevées. Les plus hautes ont 2,748 pieds au-dessus du niveau des rivières. Ce pays est rempli de grandes forêts et de lacs. On y élève un grand nombre de mûriers blancs pour les vers à soie. Son sol est une argile grasse et pesante. Quoique mal cultivé, il produit cependant en abondance du froment, du maïs, du seigle, de l'avoine, des pois, des féves, des lentilles et du millet. On y cultive aussi beaucoup de tabac; qui est aussi bon que celui de la Turquie. Il y a beaucoup de bêtes à cornes, un grand nombre de porcs et peu de bêtes à laine. Les animaux couchent toujours en plein air; ils n'ont ni étables ni écuries: c'est pourquoi les ours, les loups, les renards et les martres en détruisent beaucoup. Il s'y trouve des blaireaux, des loups cerviers, des castors, des loutres, une espèce de rat de montagne qu'on nomme *lenning*. On y voit une quantité prodigieuse de gibier et de volaille, et ses rivières sont très-poissonneuses. On pêche, sur-tout dans le Danube, beaucoup de *hauses* ou grands esturgeons, dont les œufs servent à faire du *caviar* (espèce de fromage brun), et la vessie à faire de la colle. Les vers à soie y sont d'un grand produit. Les montagnes renferment beaucoup d'eaux minérales, chaudes et froides, des mines d'or et d'argent qui ne sont point en exploitation, des plantes pour la teinture. L'exportation de l'Esclavonie est portée à 1 million et demi de florins, mais les ouvriers y sont extrêmement rares. Les bains les plus célèbres sont ceux de *Darouvar* et de *Pacrack*. Il y a très-peu de manufactures, et l'importation ne s'élève pas à plus d'un demi-million.

Possega ou *Posega* est la capitale du comté du même nom. Cette ville est située dans un pays fertile, près de la rivière d'*Orlawa*. Les Impériaux la prirent aux Turcs en 1687.

Esseck est une ville considérable, située sur la *Drave*. Elle est environnée de vastes marais, au travers desquels Soliman, empereur des Turcs, fit construire, en 1566, un pont de bois auquel il employa 20,000 hommes, et qui passoit sur la rivière et sur une ancienne jetée des Romains. Sa longueur étoit de 8,565 pieds. On croit avoir découvert à Esseck les ruines de *Mursia* ou *Mursa;* on a au moins trouvé beaucoup de monumens d'antiquités romaines, tels que monnoies, inscriptions et armes. Dans ce cas, les marais dont la ville est environnée, seroient le *lacus Mursianus*. Les Impériaux la prirent aux Turcs en 1687, après la bataille de *Mohutz*.

Szerem ou *Sirmium* est la capitale du comté du même nom. Cette ville est située sur la *Save*. Elle est célèbre par le concile qui s'y tint en 357, et où l'arianisme prévalut. C'est la patrie des empereurs Probus, Marc-Aurèle et Valère-Maximien.

Peter-Waradin est une place forte, située sur le *Danube*. Elle est célèbre par la victoire signalée que le prince Eugène remporta, en 1716, dans ses environs, sur le grand-visir Ali, favori d'Achmet III.

Carlowitz sur le *Danube*, petite ville forte, avec un château. Elle est célèbre par la trève de 25 ans, conclue, en 1699, entre les Impériaux, les Turcs, les Polonais et les Vénitiens. L'hôtel construit pour recevoir les plénipotentiaires de ces quatre nations avoit quatre entrées. C'est maintenant une chapelle qui porte le nom de *Notre-Dame de la Paix*.

Gradisca, forteresse sur la *Save*.

Zemlin ou *Semlin* est un gros bourg de 300 maisons, par où il faut nécessairement passer en venant de la Turquie et du Levant, soit par terre, soit par eau. On y a établi un conseil de santé pour empêcher que la peste ne se communique en Hongrie et en Autriche. Ce conseil y fait ouvrir tous les ballots et paquets, et même toutes les lettres particulières, que l'on parfume ensuite et qu'on laisse quelques jours en plein air; après quoi, il y met son sceau, et tout s'expédie. On y fait faire aussi une demi-quarantaine à tous les voyageurs, et le reste de la quarantaine à Panorka.

CROATIE. — Elle s'étend depuis la Drave jusqu'à la mer Adriatique. Cette province, ainsi que la Dalmatie, a les mêmes productions que l'Esclavonie. Les mœurs, le gouvernement, la religion, le langage et les usages des Croates, sont semblables à ceux des Transilvains et des Esclavons

leurs voisins. Ce sont d'excellentes troupes irrégulières, et renommées comme telles dans l'histoire des derniers temps, où elles sont connues sous le nom de Pandours et sous différentes dénominations. Le fait est que la maison d'Autriche trouve son intérêt à souffrir que ces peuples et les nations qui les avoisinent, vivent de la manière qui leur convient.

Zagrab, capitale de cette province et du comté de ce nom. Cette ville est située sur la rive gauche de la *Save*.

Waradin, capitale du comté du même nom. Cette ville est située sur la rive droite de la *Drave*, aux confins de la Styrie. Elle est munie d'une forteresse.

Carlstadt, vers le N. sur la *Kulpe*, évêché, ville très-forte. La rivière est navigable jusqu'à la Save. — Ces villes faisoient autrefois partie de la haute Esclavonie; c'est à tort qu'on les y place encore.

Dalmatie. — Cette petite province est appelée aujourd'hui *Morlaquie*. Elle est située vers la partie supérieure de la mer Adriatique.

Segna, ville royale libre, fortifiée par la nature et l'art, est située près de la mer, dans un terrein froid, montueux et stérile. L'évêque de cette ville est le suffragant de l'évêque de Spalatro. Le gouverneur de la place habite un vieux palais, nommé le château Royal.

Près de *Segna* habitent les Uscocs; peuples qui, ne pouvant supporter l'oppression, sortirent de la Dalmatie, et de cette fuite prirent le nom d'Uscocs, du mot *Scoco*, qui signifie *déserteur*. On les appelle aussi sauteurs, à cause de l'agilité avec laquelle ils s'élancent plutôt qu'ils ne marchent dans les montagnes, et les inégalités dont le pays est couvert. Quelques-uns d'entr'eux habitent des maisons dispersées; d'autres, de grands villages. Les Uscocs sont grossiers, sauvages, de haute taille, courageux, et adonnés à la rapine. Leur occupation est d'engraisser des bestiaux. Ils parlent le langage des Valaques; leurs rites et leurs opinions religieuses se rapprochent infiniment du rite Grec. Mais quelques-uns d'entr'eux sont catholiques romains.

Bukari, petite ville située sur le golfe de Quarnero, a un port et une manufacture de toiles.

Ottoschatz, ville frontière et fortifiée sur la rivière de *Gatzka*. La portion de la forteresse qu'habite le gouverneur, avec une partie de la garnison, est environnée d'un mur et de quelques tours; mais les autres édifices, qui sont extrê-

mement bas, sont bâtis dans l'eau sur pilotis, de sorte qu'un voisin n'en peut visiter un autre sans bateau.

Fiume, port de mer, a des fabriques de soie et de tabac. (Nous avons mal-à-propos placé cette ville dans la Littorale ou gouvernement de Trieste. Elle est incorporée à la Hongrie depuis 1776.)

Dalmatie ci-devant *Venitienne*. — Ce pays a été cédé à l'empereur par le traité de Campo-Formio de 1797, et par celui de Lunéville de 1801. Il est situé sur les côtes de la mer Adriatique.

Zara, capitale, archevêché et port, est une grande et forte ville. Elle jouissoit des droits de colonie Romaine; et d'après une ancienne inscription, Auguste qui en est qualifié père, en a bâti les tours et les murailles. On y fait d'excellentes liqueurs.

Nona, au N., évêché, place forte.

Sebenico, évêché, ville sur le golfe de Venise, a un port défendu par deux bons châteaux. Elle est située à l'embouchure du *Cherca*.

Spalatro, archevêché, place forte, ancienne ville assez jolie, avec un bon port. C'étoit autrefois le palais de Dioclétien, dont les murs forment aujourd'hui ceux de la ville. Au milieu de ce palais étoit un temple octogone au-dehors et rond au-dedans, bâti de belles pierres de taille, dont on a fait une église appelée le Dôme.

Salona, près de Spalatro, ancienne ville qu'on dit avoir été la patrie de Dioclétien, et même le lieu de sa retraite, après qu'il eut abdiqué l'empire.

Cataro, ville forte à l'E. de Raguse.

Commerce et manufactures. — Les principaux objets sortans de ses manufactures, et vendus dans l'étranger par les naturels du pays, sont des métaux, des drogues et du sel.

Il y a à Stost 3 forges qui mettent en œuvre 5,000 quintaux, 18 forges dans le comté ou palatinat de Gomor. Dopschau et Neusohl possèdent des fabriques de lames de sabres damasquinées. Presbourg, Potz-Neusiedel, Ratko, Jelschau et Bries, ont des fabriques de cuir. On trouve des verreries dans les palatinats de Sol, de Wesprim, et à Statinat, et des tisseranderies dans ceux d'Arwe, de Zips, d'Eisenbourg et

Scharoch. Schosberg possède une manufacture d'indiennes. La Hongrie a exporté en 1787,

Bœufs pour.	3,479,000 florins.
Vaches et veaux.	70,000
Porcs.	1,500,000
Laine écrue.	2,460,000
Cuivre brut et travaillé. . . .	2,290,000
Grains.	2,720,000
Vins.	930,000
Total.	13,449,000 florins.

On évalue la totalité du bénéfice commercial de la Hongrie à 3,000,000 de florins par an.

Constitution et gouvernement. — Les Hongrois méprisent le nom de reine, et ont toujours appelé leur dernière souveraine le roi Thérèse. On retrouve dans la forme de leur gouvernement les restes des nombreuses entraves qu'ils avoient données à l'autorité royale. Ils ont une diète ou parlement, un office de Hongrie qui ressemble à la chancellerie d'Angleterre, et réside à Vienne. C'est à Presbourg que siége le conseil du vice-roi, qui se rapproche infiniment du conseil privé de la Grande-Bretagne, mais qui a la juridiction municipale; chaque ville royale a son sénat; et les gespanschafts ont le plus de rapport avec nos juges de paix. Outre cela, ils ont un échiquier, neuf chambres, et plusieurs cours inférieures.

Forces militaires. — L'empereur entretient, en temps de paix, une armée de 94,000 hommes. Le pied de guerre dans ce pays est de 101,000 hommes. Dans cette dernière guerre on y a levé un grand nombre de troupes. Ce sont ordinairement des chevaux légers, bien connus de notre temps sous le nom de hussards. Ils n'ont pas à beaucoup près les jambes aussi étendues que la cavalerie allemande: ce qui fait qu'un hussard, au moment où il frappe, se tient debout sur ses courts étriers. Leur promptitude et leur agilité les ont rendus si utiles à la guerre,

que les plus puissans princes de l'Europe ont donné cette dénomination à quelques-unes de leurs troupes. Les fantassins Hongrois prennent le nom d'Heyducks, et portent dans leurs bonnets autant de plumes qu'ils prétendent avoir tué d'ennemis. La cavalerie et l'infanterie Hongroises sont de bonnes troupes.

Revenus. — Les revenus de la Hongrie, avec ceux de l'Illyrie, se montent à 18,004,152 florins.

Monnoies. — Les monnoies de la Hongrie étoient autrefois remarquables par la beauté de leurs empreintes, et l'on voit encore dans les cabinets des curieux des collections de ces monnoies représentant la série complète de leurs premiers rois. On a peut-être trouvé dans ce pays plus de médailles Grecques et Romaines, que dans aucune autre contrée de l'Europe.

Histoire. — La Hongrie, jusques vers le milieu du 5e siècle, avoit fait partie de l'ancienne Pannonie. Les Huns la conquirent alors, et lui donnèrent leur nom. Ils en furent chassés par une violente irruption de Goths. Les Goths en furent expulsés par les Lombards, ceux-ci par les Avares, et au commencement du 9e siècle, les Esclavons prirent la place de ces derniers. A la fin de ce même siècle, elle tomba au pouvoir des Anigours, peuple venu des sables du Volga. La Hongrie n'étoit alors qu'un assemblage de différens Etats. Etienne fut le premier qui prit le titre de roi, lorsqu'en 997 il embrassa la religion chrétienne. Sous son règne, on établit une forme de gouvernement, et l'on régla que la couronne seroit élective. Le roi Charles Robert, monta sur le trône, environ vers l'an 1310, et subjugua la Bulgarie, la Servie, la Croatie, la Dalmatie, l'Esclavonie et plusieurs autres provinces. Mais les Turcs, les Vénitiens, et d'autres puissances, enlevèrent ensuite à la Hongrie une grande partie des conquêtes qu'il avoit faites. Dans le 15e siècle, Huniade, tuteur du jeune roi Ladislas, repoussa courageusement les Turcs, lorsqu'ils voulurent envahir la Hongrie; et à la mort

de Ladislas, arrivée en 1458, les Hongrois mirent sur le trône Mathias Corain, fils de Huniade. Louis, roi de Hongrie, faisant la guerre à Soliman, empereur des Turcs, fut tué dans une bataille, en 1526. Cette bataille pensa même devenir fatale à la Hongrie. Mais l'archiduc Ferdinand, qui avoit épousé la sœur de Louis, prétendit à la couronne, et l'obtint, non sans quelque difficulté. Depuis ce temps, la Hongrie a toujours appartenu à la maison d'Autriche, quoique par la constitution de ce pays, la couronne doive être élective. Pour la suite de l'histoire de Hongrie, voyez l'*Allemagne*.

TRANSILVANIE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 60 l.	Entre les	45ᵉ et 48ᵉ d. de lat. N.
Larg. 50		22ᵉ et 26ᵉ d. de long. E.

Limites.

Elle est bornée au N. par les Monts Krapacks, qui la séparent de la Pologne; à l'E., par la Moldavie et la Valachie; au S., par la Valachie, et à l'O., par la Haute et Basse-Hongrie.

Air, sol, productions, population, forces, revenus, histoire, etc. — Cette province est environnée de hautes montagnes. On y trouve les mêmes animaux et les mêmes productions végétales qu'en Hongrie: l'air y est sain et tempéré; les eaux sont mauvaises, le terroir est fertile en vins, qui quoique bons, ne sont pas comparables à ceux de Hongrie. Dans quelques-unes de ses montagnes, qui sont en grand nombre, et dans d'autres endroits, on trouve des mines d'or au nombre de 10, d'argent, de fer,

de sel, d'antimoine, d'alun, de vitriol, d'arsenic, de vif-argent, de charbon de terre, de cinabre, de plomb, de cuivre, etc. Elle fabrique des housses, des draps et étoffes grossières, des ouvrages en fer, en cuivre et en laiton. On y trouve quelques verreries, des fabriques de vitriol et d'alun; on y fait aussi de la bière, de l'eau-de-vie, du vinaigre, du papier, du tabac. Son gouvernement tient beaucoup de l'ancien système féodal. Il est composé de plusieurs Etats indépendans, qui ne doivent guère à l'Autriche qu'une soumission extérieure, et conservent la plupart de leurs priviléges. Catholiques, luthériens, calvinistes, sociniens, ariens, grecs, mahométans, sectateurs d'une religion quelconque, tous y jouissent de la plus grande liberté à l'égard de leur culte. La Transilvanie fait passer en Hongrie du sel et quelques métaux. Tous les vivres y sont à très-bon marché, et excellens dans leur espèce. Le gouverneur est assisté par un conseil, composé de catholiques romains, calvinistes et luthériens. La diète ou parlement, se rassemble sur une sommation, et reçoit les ordres du souverain, auquel, depuis un certain temps, elle se montre beaucoup plus soumise que par le passé. En cas de lésion, elle a la voie des remontrances et des représentations.

Ce pays est une partie de celui des anciens Daces, qui exercèrent long-temps les armes des Romains avant que ceux-ci pussent parvenir à les soumettre. Du temps de leur décadence, cette contrée fut inondée d'abord par les Goths, et ensuite par les Huns. Leurs descendans ont conservé un caractère guerrier. La population de la Trânsilvanie se monte à 1,443,364 habitans. Ses forces militaires sont de 30,000 hommes, et ses revenus qui ajoutent beaucoup à ceux de l'Autriche, s'élèvent à 3,941,707 florins. Quoique le catholicisme soit le culte dominant dans cette contrée, ses habitans paroissent maintenant s'occuper aussi peu de religion que de sciences. Etienne Ier, roi de Hongrie, y introduisit le christianisme en l'an 1000, et depuis, la Transilvanie a

été gouvernée par un vaivode ou vice-roi de Hongrie. Les différentes révolutions qui ont eu lieu dans leur gouvernement, prouvent avec quelle impatience ils supportent l'esclavage ; et quoique par le traité de Carlowitz, fait en 1699, la Transilvanie, ainsi que l'Esclavonie, appartiennent à la maison d'Autriche, les naturels du pays jouissent des priviléges de ce que nous pouvons appeler une aristocratie royale, et sur laquelle les souverains ne croient pas pouvoir empiéter. En octobre 1784, le peuple prenant occasion ou prétexte des injustices de la noblesse, s'assembla, au nombre de 16,000 hommes, et commit de grandes déprédations sur les biens de ceux dont il prétendoit avoir à se plaindre. Plusieurs d'entr'eux eurent leurs palais brûlés, et furent trop heureux de pouvoir s'échapper la vie sauve. Les révoltés échouèrent dans leur tentative sur Clausenbourg ; ensuite ils offrirent de se séparer et de retourner tranquillement chez eux, si on vouloit leur promettre un pardon général, un traitement plus doux de la part de la noblesse, et l'affranchissement du vasselage. Dans la situation où se trouvoit l'Autriche, elle fut forcée d'user de douceur ; et la punition d'un petit nombre de rebelles appaisa totalement la révolte.

La Transilvanie tire son nom d'un mot latin qui signifie *au-delà des forêts*. Elle est habitée par des Sicules, des Saxons et des Hongrois. Les premiers se tiennent dans le voisinage de la Pologne et de la Moldavie ; les Saxons sont au S. des Sicules ; et les Hongrois, qui sont les nobles du pays, sont à l'O. des Saxons.

TOPOGRAPHIE.

Vasarheli ou *Neumarck*, dans le quartier des *Sicules*. C'est une ville assez grande où se tiennent les assemblées de cette nation.

Hermanstadt est au S., dans le quartier des Saxons : c'est la capitale du pays. Cette ville est forte et située sur la rivière de *Zibin*. Elle est grande, bien bâtie, environnée

d'une double muraille et de fossés profonds. C'est le siége du gouvernement et de l'assemblée des états.

Cronstadt ou *Brassow* est située sur la rivière de *Burezel*, au pied d'une montagne escarpée, où se trouve un vieux château. C'est la capitale du district. C'est une ville très-marchande, et la première après Hermanstadt, tant par le nombre de ses habitans que par son importance.

Weissembourg ou *Albe-Julie* est la capitale du comté du même nom. Cette ville est située au S. près la rivière de *Maros*, et bâtie sur le penchant d'une colline, d'où l'on découvre une vaste plaine. Ses environs sont rians et fertiles : on n'y voit que des champs semés de grains, et des coteaux plantés de vignes. L'air y est très-sain, et les habitans sont très-affables. Elle tire son nom de *Julia-Augusta*, mère de l'empereur Marc-Aurèle, son fondateur ; elle se nomme plus communément aujourd'hui *Carlsbourg* (*Albe Caroline*), du nom de son restaurateur Charles VI. Elle a un évêché, et une université qui fut fondée par le prince Ragotski.

Clausenbourg ou *Coloswar* est une ville considérable, située sur le petit *Samos*. Elle est bâtie au pied d'une montagne argileuse, assez escarpée, sur laquelle, depuis le milieu jusqu'au sommet, on trouve quantité de pierres rondes comme des boules de 3, 4 à 5 pieds de diamètre. Cette ville est bien peuplée, grande et environnée de murailles et de tours. Il s'y donna, en 1659, une bataille entre les Turcs et le prince Ragotski, qui y fut blessé à mort.

Portaferrea, petite place très-forte et passage étroit, fort important au travers des montagnes, défendue par deux forteresses, dont l'une est dans la Hongrie et l'autre dans la Transilvanie.

Bukowine. — Ce pays est à l'E. de la Transilvanie. C'est un démembrement de la Moldavie que les Turcs ont cédé à la maison d'Autriche, en 1777. Il est montagneux et couvert de forêts. Il produit des bêtes à cornes, des chevaux, des moutons et du miel. Sa population est de 130,000 habitans qui suivent la religion grecque.

Czernovicz, capitale, est située sur le *Pruth*.

Zuczava et *Szeret* sont après Czernovicz, les deux villes les plus importantes.

GALLICIE ORIENTALE (1).

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 60 l.	Entre	16e et 23e d. de long. E.
Larg. 50	les	48e et 51e d. de lat. N.

Limites.

Cette province comprend les royaumes de Gallicie et de Lodomerie.

Ce pays est une partie considérable de la petite Pologne, cédée en 1772 à la maison d'Autriche. Il est formé des contrées suivantes : de la partie méridionale du palatinat de Cracovie, des démembremens de ceux de Sandomir, de Lublin, de Belzk, et du pays de Chelm, de la Russie-Rouge et de tout le pays de Halitsch. Ce pays a pour limites au N. la Vistule, à l'E. la Moldavie et le district de Bukowine, cédé par la Turquie à l'Empereur ; à l'O. la Silésie-Autrichienne, et au S. les monts Krapacks qui le séparent de la Hongrie.

Rivières. — Il est arrosé de rivières, dont plusieurs sont très-considérables. Outre la Vistule qui le borne au N. et qui a sa source dans le mont Sanna, aux confins de la Hongrie, on y trouve le *Niester*, sortant aussi d'une montagne de la Hongrie ; le *Pruth*, qui sort d'une montagne de la Transilvanie ; la *San*, le *Bug*, la *Dounajetz* et la *Wisloka*. La Vistule, le

(1) Le citoyen Mentelle ne parle pas dans son cours de Géographie des deux Gallicies, ainsi que de l'Illyrie et de beaucoup d'autres nouvelles divisions de plusieurs Etats de l'Europe, qu'on trouvera dans cet ouvrage ; ce qui prouve qu'il n'a pas consulté les statistiques et les géographies étrangères les plus nouvelles de chaque pays, qu'il faut analyser pour faire une bonne géographie.

Sann et le Bog sont toujours navigables; les autres dans certaines saisons seulement. On n'y rencontre point de lacs, mais de vastes étangs, dont les plus grands sont dans le district de Lemberg.

Montagnes.—L'on n'y trouve point de montagnes d'une grande hauteur, quoique diverses contrées offrent une agréable variété de coteaux et de collines, dont quelques-unes sont assez élevées. Les monts *Krapacks* qui le bornent au S. tout sauvages qu'ils sont, sont revêtus d'une bonne terre argileuse et sont couverts de bois. On trouve même des marais sur les sommets les plus élevés.

Climat, sol et productions.— L'air n'y est point mal-sain, quoique certaines contrées soient souvent couvertes d'épais brouillards au milieu de l'été. On y rencontre beaucoup de vieillards, et le nombre en seroit plus grand, sans l'usage immodéré de l'eau-de-vie qui mine les tempéramens les plus robustes. La terre y est d'une grande fertilité. On en tire toutes les espèces de grains et de légumes, mais sur-tout du froment, de l'avoine et du blé noir, qui fait la principale nourriture du paysan. Les plantes potagères, les asperges, les melons, sur-tout les melons d'eau, et plusieurs autres plantes, y croissent spontanément, et en grande quantité dans plusieurs contrées; et sur les riantes collines qui sont entre Lemberg et Winitzki, il croît de la rhubarbe et d'autres plantes semblables.

Métaux et minéraux.—Il y a très-peu de mines dans ce pays. La seule starostie de Nowitarg produit d'excellent fer. Mais le fossile que la nature a répandu avec profusion dans cette contrée, est le sel. On connoît les salines de Wieliska et de Bochnia, dont nous avons déjà parlé à la Pologne, qui peuvent aisément en livrer chaque année 6 à 700,000 quintaux. On en a établi une nouvelle à Bajowa qui n'est pas inférieure. On a découvert, près de Visc, une carrière de meules et de pierres à aiguiser, qui est très-abondante. On en tire aussi de la terre à porcelaine très-fine. Près de la petite ville de Baligrod est une

montagne qui renferme du vif-argent et des diamans semblables à ceux de la Bohême. Les autres productions sont le lin, le chanvre, le tabac, le suif, la cire, la laine, les bestiaux, dont on tire 305,016 bœufs et 286,965 chevaux par an.

Population, habitans.—D'après les dénombremens faits en 1774, on a compté dans la Gallicie et la Lodomerie, 199 villes, 11 gros bourgs, 5,575 villages et 2,125,300 habitans. Plus des deux tiers sont composés de ce qu'on appelle des *Russen*, c'est-à-dire, des paysans de la Russie-Rouge, qui jadis faisoient partie de l'empire Russe. Leur langage est différent du polonais, et ils ont un autre rite pour leur culte. Dans les villes on trouve beaucoup d'Anglais, d'Allemands, et sur-tout les descendans de ces Arméniens que les grands-ducs de Russie appelèrent il y a 600 ans, mais qui aujourd'hui ne sont pas plus nombreux que les Allemands. Quoiqu'ils aient tout-à-fait perdu leur premier langage, ils ont cependant conservé une partie de leurs loix et de leurs usages, et même une physionomie particulière. Ils vivent dans une grande union, ont les mœurs douces et réglées, sont laborieux et ne s'occupent que du commerce. Il y a aussi beaucoup de juifs, dont on fait monter le nombre au moins à 150,000, divisés en plus de 200 synagogues.

Manufactures et commerce.—Il y a bien peu de fabriques et de manufactures dans ce pays. Depuis qu'il a été défendu de bâtir en bois dans la ville de Lemberg, on a établi dans la contrée des fours à chaux et des tuileries en nombre suffisant. La verrerie la plus considérable est celle de Loubatchow. On cultive beaucoup de lin et de chanvre, principalement dans le district de Prezmilts, mais on n'en fait que de très-grosses toiles qui ont cependant un grand débit. Les villages sont remplis de tisserands, d'ouvriers en fer et d'autres fabricans. On y fait de l'eau de-vie, du salpêtre et de la potasse. La Gallicie pourra dans quelques années aller de pair avec beaucoup d'Etats européens. Tout commerce et négoce y est libre;

l'accise y est inconnue : les impôts modérés , les productions excellentes, les débouchés sûrs et faciles, et entr'autres celui de Trieste, ouvert depuis quelque temps, ont donné au commerce une activité singulière. Ce pays exporte plusieurs milliers de bêtes à cornes en Moravie et en Silésie, de la cire et de la bougie en Autriche, des cuirs de tout genre en Bohême, en Moravie et en Autriche ; du sel en Silésie et en Moravie; de la laine en Bohême.

Costume.—Le costume le plus général dans le pays est le polonais qui est sur-tout avantageux au beau sexe. Les filles polonaises , sur-tout celles d'origine Russe, vont la tête nue et chargée de fleurs, et d'une si grande quantité de rubans qu'on n'est plus embarrassé de savoir où passent tous ceux qui se fabriquent en Europe.

Revenus.—Les revenus publics de la Gallicie et de la Bukowine se montent à 13,000,000 de florins.

Religion. — Le culte dominant est le catholique romain ; mais la plus grande partie des habitans , c'est-à-dire , les Russen ou Russes , dont nous avons fait mention , suivent le rite grec-uni , tant dans les villes qu'à la campagne , et font le service divin en langue esclavonne. Les Arméniens le suivent aussi , mais en langue arménienne , qui n'est cependant entendue d'aucun d'eux , soit prêtre, soit laïque. Les juifs y ont aussi beaucoup de synagogues et même plusieurs qui sont magnifiques. Ceux que l'on appelle *dissidens* y sont en très-petit nombre, au point que du rite grec schismatique , on ne compte que le seul couvent de moines de Saint-Basile à Skil.

TOPOGRAPHIE.

Villes , places fortes et édifices.

Lemberg ou *Léopold ,* capitale de cette province , sur la rivière de *Peltew,* est une grande et belle ville bien peuplée, riche, fort commerçante, bien fortifiée, la résidence du gouverneur , le siége des tribunaux supérieurs, d'un archevêque catholique, d'un archevêque arménien , d'un évêque grec , tous les deux

réunis à l'église romaine, et de plusieurs colléges pour l'éducation de la jeunesse. Les juifs qui y sont en très-grand nombre, y ont deux synagogues. Elle est défendue par deux forts châteaux, dont l'un est dans la ville et l'autre hors de son enceinte, sur une haute montagne. On y remarque une fort belle place et plusieurs beaux édifices. Il s'y tient tous les ans une foire très-considérable. Ses habitans sont de diverses nations, Grecs, Arméniens, Juifs, Anglais, Allemands, Polonais, etc., qui tous font un très-gros commerce. Les faubourgs de Lemberg sont très-grands et très-beaux, et chacun d'eux pourroit être regardé comme une ville. Ils s'élèvent par une pente douce sur les collines qui environnent la ville, et sont embellis d'une grande quantité d'églises superbes, de beaux édifices et de jardins, entremêlés avec la plus heureuse variété ; aucune ville de la Pologne ou de l'Allemagne ne peut offrir un plus beau coup-d'œil de quelque côté que l'on tourne ses regards. Cette ville peut être regardée comme l'une des plus belles de l'Europe. Elle fut prise pour la première fois par Charles XII, roi de Suède, qui l'emporta d'assaut, l'épée à la main.

Wieliska et *Bochnia* sont situées près de Cracovie. (*Voyez* pour leur description la *Pologne Autrichienne*, pag. 38.)

Halicz ou *Galitch*, ci-devant capitale du pays qui porte son nom, jadis grande et célèbre, mais aujourd'hui déchue de sa splendeur. Elle a dans ses environs des sources d'eau salée qui donnent beaucoup de sel. Le siége archi-épiscopal en fut transféré à Lemberg, en 1416.

Teneczine, bourgade, avec une célèbre abbaye de bénédictins, fondée par Casimir, roi de Pologne, en 1046. Elle a sous sa dépendance 5 villes et 100 villages.

Zator, ville sur une hauteur, avec un fort château, et sur la rivière de *Shawa*, qui se jette dans la Vistule.

Krosno, ville située entre les deux rivières de la Visloca et de l'Insiolda. Sa position la rend très-commerçante. C'est l'entrepôt des vins de Hongrie et d'autres marchandises.

Drohobicz, ville située sur un ruisseau qui se jette dans la Bistritza, et près de laquelle est une saline. Cette ville formoit ci-devant une économie royale ou un domaine de la mense royale.

Przemislaw ou *Premislie*, sur la *Sann*, ville considérable, située sur une hauteur dans une contrée très-fertile, siége d'un évêque catholique et d'un évêque grec-uni. La plupart de ses maisons sont de pierre ; ce qui est rare dans ce

pays. Elle est ceinte de murailles et défendue par un fort, bâti sur un rocher.

Jaroslaw, ville aussi sur la *Sann*, commerçante, et dont les environs sont très-fertiles et très-agréables. Elle est située sur une colline d'où l'on jouit de la plus belle vue sur la rivière et sur le vallon. Elle a une bonne citadelle, et il s'y tient une foire très-fréquentée.

Zamosc, université, ville considérable, assez bien bâtie, et que l'on peut regarder comme une place forte. Elle a titre de principauté, et 12 villes et 230 villages dans sa dépendance. Il y a des tanneries, des blanchisseries de cire, des fabriques de bougie.

Brody, ville et chef-lieu, étoit jadis le centre d'un grand commerce entre la Pologne et la Turquie.

Zarudzie et *Zborow*, villes à un mille de distance l'une de l'autre. C'est près de la dernière que les Polonais battirent les Cosaques et les Tartares, en 1649, leur tuèrent 10,000 hommes, et le lendemain firent la paix avec eux.

Belz ou *Belsk*, ville considérable et bien bâtie.

Sniatyn, ville sur la rivière de *Pruth*, vers les confins de la Bukowine. Elle fut saccagée et incendiée par les confédérés, en 1768.

Zbaraz, ville, chef-lieu d'un duché près de laquelle, en 1649, les Polonais furent bloqués dans leur camp par les Cosaques et les Tartares, et réduits à de grandes extrémités.

GALLICIE OCCIDENTALE.

CETTE province est la partie de la Pologne, échue à l'Autriche par le partage de ce pays, en 1795. On l'appelle *Gallicie occidentale*, parce qu'elle est située à l'O. de l'orientale, dont elle est aussi au S. O. Ses productions consistent en grains, manne, kermès, bœufs, chevaux, moutons et chèvres, gibier, élans et abeilles. Sa population se monte à 1,106,178 habitans.

Cracovie est la capitale. (*Voyez* pour plus grands détails la *Pologne Autrichienne*, pag. 58.)

Remarques générales sur les Etats Autrichiens. — Les Etats héréditaires de la maison d'Autriche sont considérables; indépendamment de ceux situés à l'E. que nous venons de décrire, ils comprennent encore à l'O. l'Autriche, une partie de la Souabe, le royaume de Bohême, la Moravie et une partie de la Silésie, que nous avons décrits à l'article Allemagne, et depuis le traité de Campo-Formio et de Lunéville, la majeure partie de la ci devant république de Venise au S. (*Voyez* l'Italie.)

La monarchie Autrichienne a une superficie de 500,000 lieues carrées, dont 854 par le partage définitif de la Pologne de 1795, et une population de 25,000,000 d'ames. Si les marchandises pouvoient s'exporter plus facilement par mer, le commerce et l'industrie y auroient déjà fait de plus grands progrès, et pourroient en faire encore davantage par la suite.

Le sol et le génie des habitans de ces pays si éloignés les uns des autres, sont très-différens.

S'il y avoit quelques rivières navigables ou des canaux artificiels qui se rendissent dans la mer Adriatique, l'exportation par mer des marchandises autrichiennes seroit bien plus considérable, au moyen des ports de Venise, de Trieste, de Fiume, de Porto, et de Carlopago.

On se flattoit qu'au moyen d'un traité de commerce qu'on espéroit faire avec la Russie, on pourroit ouvrir des relations commerciales avec la mer Noire par le Danube; mais jusqu'à présent, ce traité n'a pas été conclu (1).

---

(1) Les sources où nous avons puisé, pour la description des Etats autrichiens situés à l'E., sont les suivantes : *Eclaircissement statistique sur des parties de la Monarchie Autrichienne, par Grellmann*, in-8°. Gœttingue, 1794 *Statistique du royaume de Hongrie, par Schwardtner*, in-8°. Pest. 1798. *Dictionnaire historique et géographique des productions de la Hongrie*, in-8°. Presbourg, 1786. *Journal transilvain*, in-8°. Hermanstadt, 1790 à 91. *Lettres sur l'Etat de la Gallicie*, in-8°. Leipsick. *Notices géographiques sur la Gallicie occidentale*, in-8°. Vienne, 1796, etc.

TROISIÈME PARTIE.

EUROPE MÉRIDIONALE.

ARTICLE PREMIER.

PORTUGAL.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 125 l. { Entre } 37 et 42ᵉ d. de lat. N.
Larg. 57 { les } 9 et 12ᵉ d. de long. O.
Cont. 3,555 lieues carr., à raison de 840 hab. par chaque lieue.

Limites.

Le Portugal est borné au N. et à l'E. par l'Espagne; au S. et à l'O. par l'océan Atlantique : c'est le royaume le plus occidental du continent d'Europe.

Anciens noms et divisions. — Ce royaume, du temps des Romains, étoit nommé *Lusitanie.* L'étymologie de son nom moderne est incertaine. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'il est dérivé de quelque port ou havre renommé, que fréquentoient les Gaulois (car c'est ainsi qu'on nommoit les étrangers dans la Celtique).

Ce pays est naturellement divisé par sa forme en trois parties; en provinces du Nord, du Milieu et du Sud.

GRANDES DIVISIONS.	PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.
La Division du Nord contient :	Entre Douro et Minho.	Braga. Porto et Viana.
	Tra-los-Montes.	Miranda et Villa-Réal.
La division du Milieu contient :	Beira..........	Coïmbre, Guarda, Castel-Branco et Rodrigo.
	Estramadure....	LISBONNE. Lat. N. 38 d. 42 m. Long. O. 11 d. 31 m. Setuval et Leiria.
La division du Sud contient :	Alentejo........	Evora, Portalègre, Elvas, Beja.
	Les Algarves....	Lagos, Faro, Tavira et Silves.

Sol, air et productions.—Les naturalistes grecs et latins exaltoient beaucoup l'abondance des productions du Portugal, et Pline dit qu'il étoit vraisemblablement l'endroit de l'univers destiné pour l'emplacement des Champs-Elysées. On peut dire encore aujourd'hui que le Portugal a reçu de la nature tous les avantages qui peuvent lui procurer des moyens abondans de subsistance; mais une foule de vices moraux et politiques concourent à lui enlever la jouissance de tant de bienfaits. Long-temps le Portugal s'est suffi à lui-même; aujourd'hui, les autres pays lui fournissent une partie du blé nécessaire à sa subsistance : mais c'est moins la faute de la terre que celle des hommes, dont les Anglais ont mis à profit la paresse, pour les tenir dans leur dépendance. Ils ont d'abord séduit le gouvernement portugais par le bon marché de leurs blés, et l'ont déterminé à en permettre l'importation; les laboureurs portugais ne pouvant alors donner leurs récoltes au même prix, s'en retournoient chez eux sans avoir rien vendu de ce qu'ils avoient apporté au marché; aussi les fermes furent abandonnées, et de vastes champs, autrefois

couverts de moissons, restèrent incultes. On ne s'apperçut de cette faute, que lorsqu'il n'étoit plus temps d'y remédier; et cependant les Anglais se dédommagèrent avec usure, en haussant considérablement depuis le prix de leurs blés. Le Portugal, naturellement stérile, disent-ils, ne peut fournir à la subsistance de ses habitans; assertion absurde, ruse toute pure de ces habiles marchands, qui craignent de perdre un commerce extrêmement avantageux. Les fruits du Portugal sont les mêmes que ceux de l'Espagne, mais non pas, à beaucoup près, aussi savoureux. Les vins portugais, lorsqu'ils sont naturels et vieux, sont estimés très-amis de la constitution de l'homme, et peuvent être bus sans danger. On sait que c'est de Bourgogne que vient le plant de vigne de Portugal; mais le climat y étant trop vigoureux, le vin qu'on y recueille est fort éloigné de la délicatesse du Bourgogne.

Les vins de Porto se font dans les districts voisins de Porto, territoire qui ne produit pas la moitié des vins que l'on consomme sous ce nom dans les seuls pays de la domination anglaise. Les négocians de Porto ont des caves très-spacieuses, capables de contenir 6 à 7,000 pipes; et l'on dit qu'il s'en exporte annuellement de cette ville 20,000.

Le Portugal contient un grand nombre de mines qui ne sont pas exploitées, une grande variété de pierreries et de marbres, des meules, et une excellente mine de salpêtre près de Lisbonne. Le bétail et la volaille y sont d'assez foible qualité. L'air, notamment dans le voisinage de Lisbonne, est reconnu doux et très-salubre pour les personnes attaquées de consomption. Il n'est pas aussi brûlant que celui d'Espagne, étant rafraîchi par les brises de mer. Les hivers y sont en général fort pluvieux; mais il est très-rare qu'il y pleuve pendant l'été, sur-tout depuis l'Estramadure jusqu'à l'extrémité des Algarves. Le plus grand fléau qui désole cette contrée, ce sont les tremblemens de terre plus ou moins violens. Celui de 1755, qui détruisit toute la ville de

Lisbonne, et dont on voit encore les horribles traces, a exercé la sagacité des plus fameux physiciens. Le résultat de leurs observations est une source inépuisable d'alarmes pour les malheureux habitans. Il paroît démontré, d'après les ravages qu'a produits ce fléau, particulièrement à l'endroit où cette ville est bâtie, que le foyer de la fermentation se trouve précisément au-dessous de son sol.

Malgré la salubrité du climat, la peste a souvent exercé ses fureurs en Portugal. Jean Ier et Edouard Ier en moururent, l'un en 1433, et l'autre en 1473. L'oraison funèbre qui fut prononcée à la mort de Jean Ier, est la première dont l'histoire portugaise fasse mention.

Montagnes. — Le sol du Portugal est montagneux, ou, pour mieux dire, rocailleux; car les montagnes y sont la plupart stériles. Les principales sont celles qui séparent les Algarves de l'Alentejo, celles de Tra-los-Montes et le rocher de Lisbonne, à l'embouchure du Tage.

Eaux et rivières. — Quoique tout ruisseau, en Portugal, soit regardé comme une rivière, les principales qui l'arrosent, sont le *Douro;* le *Tage;* le *Guadiana,* dont nous décrirons le cours à l'article *Espagne;* le *Minho,* qui prend sa source en Galice; la *Lima,* qui sort aussi de la Galice; et le *Cavado,* qui a sa source dans la province de Tra-los-Montes. Toutes ces rivières se jettent dans l'océan Atlantique. Le Portugal renferme plusieurs sources et lacs mugissans, dont quelques-uns absorbent les objets les plus légers, tels que bois, liége et plumes. D'autres sources, une en particulier à 15 lieues de Lisbonne, sont médicinales et très-salutaires contre les maladies; on trouve aussi quelques bains chauds dans le petit royaume, ou plutôt le royaume des Algarves.

Promontoires et baies. — Les promontoires ou caps sont le cap Mondego, près de l'embouchure de la rivière de ce nom; le cap Roca, à l'entrée septentrionale du Tage; le cap Epichel, à l'entrée méridionale; et le cap Saint-Vincent, à la pointe S. O. des

Algarves. Les baies sont celles de Cadoan ou Setuva au S. de Lisbonne, et la baie de Lagos aux Algarves.

Animaux. — Le poisson de mer, sur la côte de Portugal, est reconnu excellent. En quadrupèdes, les porcs et les chevreaux sont un assez bon manger. Les mulets sont d'un service sûr, et également propres à porter et à tirer; et les chevaux, quoique minces, sont pleins d'ardeur.

Population, habitans, mœurs et usages. — Voici, d'après les calculs les plus exacts, la population du Portugal.

	hab.
Entre Douro et Minho.	900,000
Tra-los-Montes.	156,900
Beyra.	750,000
Estramadure ou Estramadoure.	750,000
Alentejo. . . . . (C'est-à-dire, *au-delà du Tage*, autrement *province d'Evora*; mais ce nom ne comprend qu'une partie.)	330,000
Les Algarves, royaume.	93,470
TOTAL.	2,980,370

On voit que le Portugal est beaucoup moins peuplé qu'il ne pourroit l'être, d'après son étendue et la fertilité dont il est susceptible. Plusieurs causes expliquent ce défaut de population; la chaleur du climat et le luxe de la nature, qui produisent dans les jeunes gens des deux sexes une précocité dont ils abusent presque tous, l'horrible dépravation des mœurs du pays, le grand nombre d'individus qu'absorbe la multitude des couvens, les fréquentes émigrations des Portugais vers leurs possessions lointaines, l'influence de ces climats brûlans et mal-sains, et enfin les ravages causés par les tremblemens de terre.

Les Portugais actuels ne conservent rien de cet esprit entreprenant et hardi qui rendit, il y a 300 ans, leurs ancêtres si illustres. Ils sont dégénérés de

leurs anciennes vertus, depuis que la maison de Bragance est montée sur le trône, quoiqu'on trouve encore parmi eux quelques nobles exceptions à cette dégradation morale, et qu'aucun peuple n'ait été moins flatté dans les récits des historiens et des voyageurs. Leur abaissement actuel est dû incontestablement à la foiblesse de leur monarchie, qui les rend inactifs, dans la crainte de déplaire aux puissances voisines; et cette inactivité est devenue chez eux la source de l'orgueil, et d'autres vices indignes de l'homme. On leur a reproché de la perfidie aussi bien que de l'ingratitude, et sur-tout une soif effrenée de vengeance et une vanité insupportable. Ils sont très-superstitieux, et dans les classes élevées, comme dans les plus basses, ils affectent plus de pompe que les Espagnols mêmes. Le vol est très-commun parmi le petit peuple; et on leur reproche à tous de ne pas apporter de loyauté dans leurs transactions, particulièrement avec les étrangers. Il est difficile, cependant, de dire quel changement peut résulter, dans le caractère des Portugais, de l'expulsion des jésuites et de la diminution de l'influence du clergé sur ce pays, et de calculer l'essor que pourroit prendre le génie de la nation, si elle parvenoit à secouer le joug de l'Angleterre dans ses relations commerciales et politiques.

Les Portugais ne sont ni aussi grands, ni aussi bien faits que les Espagnols, dont ils imitent les habitudes et les mœurs; seulement les gens de qualité affectent d'être mis plus richement et plus élégamment. Ils sont avides de divertissemens; ils aiment la musique, la danse, les spectacles, les combats du taureau, en un mot tout ce qui peut leur retracer les plaisirs des sens et même la religion; ils sont cependant assez sobres, mais mal-propres et peu délicats en général. Un de leurs grands plaisirs est de boire à la glace, pendant les fortes chaleurs. Ils fréquentent beaucoup les Anglais dont ils ont contracté les mauvaises habitudes; ils ont pris d'eux l'usage de boire le thé matin et soir. Si l'on en excepte

les Espagnols, il n'y a pas de peuple en Europe qui soit aussi maltraité de la maladie vénérienne que les Portugais ; ils ignorent les moyens de se guérir; une fois que leur sang est gâté, c'est pour toujours ; ils vivent avec ce fléau, comme on vit avec la goutte; il est vrai que les chaleurs y nuisent, et les transpirations continuelles en atténuent les résultats.

Pour les Portugaises, elles sont maigres et de petite taille; leurs beaux yeux sont pleins d'expression, et leurs traits généralement réguliers. Elles passent pour généreuses, modestes, spirituelles et ont le teint olivâtre, et sont peut-être encore plus vives que les françaises. Elles s'habillent comme les Espagnoles, avec beaucoup de mauvaise grace et une gravité affectée, mais en général avec plus de magnificence; et leurs maris les instruisent à exiger de leurs domestiques des hommages que dans d'autres pays on ne rend qu'aux princes du sang royal. Quant à la galanterie, les Portugaises l'emportent sur toutes les femmes de l'Europe; elles ont dans l'expression cette tendresse séduisante qui appelle et promet le plaisir; mais s'il est facile, il est aussi quelquefois dangereux de l'obtenir auprès d'elles, et ce danger est de plus d'un genre; les hommes étant d'une jalousie extrême, elles ont soin d'affecter la plus grande austérité; elles ne sortent jamais sans une vieille négresse qui leur sert de gouvernante, et les suit aux églises, aux spectacles et aux promenades; mais l'amour les rend inventives et fertiles en ressources. Malheur cependant à celui qui est soupçonné par le mari ou par l'amant, rarement leur jalousie pardonne, et tôt ou tard on risque de tomber sous leur poignard. Les ameublemens sont riches et superbes à l'excès, sur-tout chez les grands; et dans toutes les maisons on entretient un nombre incroyable de valets : un homme ne congédie jamais ceux qui ont servi ses pères et qui leur survivent. Les gens plus pauvres ont à peine quelques meubles; car ils sont dans l'usage, à l'imitation des Maures, de

s'asseoir à terre, les jambes croisées. Le paysan portugais n'a jamais recueilli le moindre avantage des profits qui résultent du commerce extérieur, et des belles et vastes contrées que les rois de Portugal possédoient en Afrique ou dans l'Orient, et de celles qui leur restent encore dans l'Amérique Méridionale. La seule production étrangère de luxe que connoisse le paysan, est le tabac; et lorsque ses foibles moyens peuvent y atteindre, il achète une morue sèche de Terre-Neuve; mais c'est-là un régal auquel il n'ose que rarement aspirer. Un morceau de pain de maïs, et une pélamide salée ou une gousse d'ail, pour donner de la saveur à son pain, est ce qui compose son repas ordinaire; et s'il peut avoir, pour régaler sa malheureuse famille à Noel ou à Pâques, un morceau de porc, du bœuf ou du veau qu'il a engraissés lui-même, il se croit au comble du bonheur dans ce monde. Et en effet, à en juger par l'état présent de ses facultés intellectuelles, tout ce qu'il possède au-delà de cette pénurie habituelle lui seroit enlevé sans qu'il s'en plaignît, ou plutôt il s'en sépareroit volontiers, étant instruit par les innombrables consolateurs spirituels dont son pays abonde, à porter ses regards vers une autre existence où il trouvera l'aisance et le bonheur, et vers laquelle ils le flattent de le conduire infailliblement.

Religion. — La religion établie en Portugal a été jusqu'à ces derniers temps la catholique. Les Portugais ont un patriarche: mais autrefois, il dépendoit entièrement du pape, si ce n'est lorsqu'il existoit quelque querelle entre les cours de Rome et de Lisbonne. Cependant le pouvoir de sa sainteté dans ce royaume a été depuis peu tellement restreint, qu'il est difficile de décrire l'état actuel de ce pays, quant à la religion. Tout ce que nous savons, c'est que les revenus de la couronne se sont considérablement accrus aux dépens des établissemens religieux du royaume. Le pouvoir de l'inquisition est maintenant hors des mains ecclésias-

tiques, et n'est plus qu'un piége politique au profit de la couronne.

Le dernier *autodafé* fut célébré en 1766. Quoi qu'il en soit, on peut dire avec vérité que les Portugais portent la superstition plus loin qu'aucun autre peuple, et que malgré les efforts de quelques patriarches respectables, pour abolir des momeries que l'ignorance avoit enfantées, le caractère national a prévalu; il comporte l'alliage le plus monstrueux des pratiques les plus superstitieuses, aux désordres les plus coupables; les Portugais, passant sans cesse du crime à la pénitence et de la pénitence au crime, tremblent au seul nom du diable et de l'enfer, et se livrent à tous les excès de la débauche la plus crapuleuse. On peut aussi regarder les monastères des deux sexes en Portugal comme les plus corrompus de la chrétienté.

Archevêchés, évêchés. — Les archevêchés sont ceux de Braga, d'Evora et de Lisbonne. Le premier a dix évêchés suffragans; le second deux, et le troisième dix, parmi lesquels sont comptés ceux des établissemens portugais au-dehors. Le patriarche de Lisbonne est communément un cardinal, et une personne de la plus haute naissance.

Langue. — La langue portugaise diffère très-peu de l'espagnole, et est seulement comme un idiôme de province.

Sciences, arts et savans. — Les savans sont en si petit nombre, que ceux même des Portugais qui ont la plus légère teinture de littérature, n'en parlent point sans indignation. On convient universellement que ce déplorable état d'ignorance est dû seulement à l'éducation qu'ils reçoivent, et non au manque de génie; ce qui le prouve, c'est que les ancêtres des Portugais actuels possédèrent certainement vers le milieu du onzième siècle plus de vraies connoissances dans l'astronomie, la géographie et la navigation que tous les autres peuples de l'Europe. Ils ont cependant fait dans ces derniers temps quelques efforts, quoiqu'assez foibles, pour sortir de

leur engourdissement. Mais les lumières ne brillent encore que sur les têtes privilégiées; le reste de la nation est dans les ténèbres les plus épaisses. La littérature portugaise est loin de pouvoir occuper un rang distingué parmi celle de l'Europe. Quand on a nommé *Louis Camoëns*, et en seconde ligne *Joaô de Barros*, auteur des *décades d'Asie; Osorio*, qui a donné l'histoire du roi Emmanuel, Louis de Souza, Bernardo Brito, le comte d'Ericeira, autre historien, et le prédicateur Tricite, Mascarenhas, on ne trouve plus guère que des productions que la raison désavoue autant que le bon goût.

On a publié récemment en Portugal quelques traductions d'ouvrages étrangers soit anciens, soit modernes, telles que celle du Traité du Sublime par Longin, de la manière d'écrire l'histoire par Lucien, celle des quatre premières comédies de Térence, celle du poëme de Milton, celle des Idylles de Gessner, et celle de plusieurs de nos meilleures tragédies. Les Portugais, comme tous les peuples qui doivent au climat la fécondité de leur imagination, l'amour du merveilleux, ont plus d'aptitude au genre du roman qu'à tout autre. Quant à leurs auteurs dramatiques, ils ne méritent guère d'être cités. Ils ont cependant un *Diaz Baltazard*, dont ils font quelque cas; un *Gil Vincento*, qu'ils regardent comme leur Plaute; un *Antoine Joseph*, qui a péri sous les bûches du saint-office, et dont cependant les pièces sont fréquemment représentées. Le théâtre portugais est d'ailleurs au dernier degré parmi les théâtres de l'Europe. Il a tous les défauts de celui des Espagnols, sans en avoir les beautés : par-tout de l'enflure, du boursoufflé, du trivial; un mélange ridicule du sérieux et du bouffon, du sacré et du profane. Le répertoire de leur théâtre a été composé en grande partie dans ces derniers temps, des meilleures pièces traduites du français, de l'italien, un grand nombre de l'espagnol, et quelques-unes seulement de l'anglais. Ils ont même traduit plusieurs de nos opéras-comiques. Mais leurs pièces favorites sont encore celles qui leur retracent les

mystères de la passion, et les autres traits de l'écriture sainte, où l'on voit figurer J. C., la sainte Vierge et les saints. Pour mettre le comble au dégoût qu'inspirent leurs représentations dramatiques, une fausse idée de décence en a absolument écarté les femmes ; et il faut se résoudre à voir représenter par des jeunes hommes qui ne sont pas toujours imberbes, les rôles de reines, de princesses et d'amoureuses. Le beau sexe est même exclus de leurs ballets.

Aucune branche des connoissances humaines n'est plus négligée à présent des Portugais que celle des mathématiques, et cependant dans les beaux siècles de cette monarchie, elle y étoit en honneur; ils ont à citer dans cette partie le fameux *Pierre Nemez*, connu des savans étrangers sous le nom de *Nonnius*, qui brilloit au commencement du 16e siècle, et fut le premier professeur de mathématiques qu'ait eu l'université de Coïmbre. Dans la navigation, ils sont, à juste titre, fiers des grands noms de *Vasco de Gama* et de *Magellan*.

Les métiers les plus utiles au besoin de la vie, et les arts qui tiennent au luxe, au goût et à l'élégance, sont aussi fort arriérés en Portugal. Rien de plus grossier que les outils et les instrumens qu'ils fabriquent eux-mêmes, soit en bois, soit avec un métal quelconque. Tous ceux en fer, en acier, en cuivre, en fer-blanc qui ont quelques formes un peu élégantes, leur viennent d'Angleterre entièrement achevés. Ils sont aussi à la merci des étrangers pour la bijouterie, la boiserie et la marqueterie. Ils s'occupent beaucoup d'orfévrerie, à raison des ouvrages de ce genre que leur dévotion prodigue a leurs églises; mais la plupart de ces ouvrages sont travaillés sans goût. Leurs *fidèles alliés*, les Anglais, leur fournissent presque tous leurs mouvemens de montres qu'ils payent fort cher. La gravure chez eux est encore dans l'enfance. Vers la fin du 17e siècle, ils avoient du moins quelques peintres à citer, mais ils n'ont pas laissé de successeur. Un maître de dessin, un maître de danse passable, ou un maitre en fait d'armes sont

très-rares à Lisbonne. Pour la musique, elle y est fort cultivée, les concerts étant un des principaux amusemens des Portugais, et il y a parmi eux des amateurs distingués; ils ont même quelques compositeurs connus hors de leur pays, comme *Cordoso*, *Soares*, et sur-tout *David Pekez*. Il faut convenir que, si les Portugais ne suivent que de loin les autres nations de l'Europe, pour tout ce qui a rapport aux sciences, aux arts et aux métiers, cette infériorité ne tient nullement à leur génie, mais bien à l'imprévoyance et au peu d'énergie du gouvernement, au défaut de moyen d'instruction, et par-dessus tout, à l'influence des prêtres et des moines, qui ont le plus grand intérêt à empêcher le peuple de sortir de sa profonde ignorance.

Académies et universités. — Les universités sont celle de Coïmbre, fondée en 1291, par le roi Denis, et qui avoit 50 professeurs; mais, depuis peu, elle a été soumise à de nouveaux réglemens; celle d'Evora, fondée en 1559, et le collége des nobles à Lisbonne, où la jeune noblesse est instruite dans toutes les branches des belles-lettres, et dans les sciences. Tous les livres qui appartenoient aux jésuites bannis, sont conservés dans ce collége, ce qui forme une bibliothèque considérable. La langue anglaise y est également enseignée. Il y a encore à Lisbonne un autre collége, où les jeunes gens de famille sont élevés et instruits dans la science du génie; et lorsqu'ils ont fait des progrès suffisans, ils obtiennent des brevets dans ce corps.

La reine actuelle a établi, ou du moins laissé établir, sous sa protection, une *académie royale des sciences*, dont l'objet est beaucoup moins futile que les ridicules corporations qui, au commencement du 18e siècle, usurpèrent le titre d'académies. Celle-ci, moins connue qu'elle ne mérite de l'être, ne néglige aucun moyen d'éclairer ses compatriotes, et de les tirer de leur engourdissement. On lui doit déjà des mémoires utiles sur différens objets.

Curiosités. — Les lacs et fontaines dont il a déjà été

parlé, sont les principales de ces curiosités. On voit encore les restes de quelques châteaux, dans le goût moresque. Le pont et l'aqueduc construits à Coïmbre par les Romains, subsistent presqu'en leur entier, et sont, à juste titre, admirés. Les murs de Santaren passent aussi pour un ouvrage de ce peuple. L'église et le monastère où sont ensevelis les rois de Portugal, près de Lisbonne, sont d'une magnificence au-dessus de l'expression, et plusieurs monastères de Portugal sont taillés dans le roc. La chapelle de Saint Roch est une des plus belles et des plus riches du monde. Les peintures en sont de mosaïque, si industrieusement travaillées en pierres de toutes couleurs, qu'on ne sauroit trop les admirer. On peut ajouter à ces curiosités, un diamant tiré du Brésil, et que le roi possède; c'est peut-être le plus gros que l'on ait jamais vu.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, places fortes, et autres édifices publics et particuliers.

ENTRE-MINHO-ET-DOURO.—Cette province tire son nom de sa situation entre ces deux fleuves, dont le dernier la sépare de la province de Beira, et le premier de la Galice, de laquelle elle est encore séparée par des passages profonds et impraticables. Ce pays produit en abondance du lin qui est un des plus beaux de l'Europe, des grains, des vins, de l'huile, de la laine, et renferme une quantité prodigieuse de bétail, gibier, poisson, etc. D'ailleurs il fait un commerce considérable par le moyen du Douro et du Minho, qui se déchargent dans la mer, et des ports de Porto et de Viana. C'est la province la plus peuplée du royaume; en général le peuple y est laborieux, brave, et il vit dans l'aisance. Le sang y est plus beau que dans le reste du royaume, les hommes y sont robustes, endurcis à la fatigue plus qu'aucun autre peuple du Midi. On en tire la meilleure infanterie du Portugal. Elle est arrosée par le *Minho*, la *Lima*, la *Neiva*, le *Cavado*, la *Deste*, la *Dave*, la *Tamega* et le *Douro*.

Braga, archevêché. Cette ville est située dans une belle

plaine que bordent les rivières de Cavado et Deste : elle est grande, et contient environ 12,000 habitans. Elle est sous la juridiction de l'archevêque et primat du royaume, qui y a haute et basse-justice. On peut cependant en matière criminelle en appeler au tribunal royal du Relaçaon. On y trouve des ruines antiques, et entr'autres, celles d'un amphithéâtre et d'un aqueduc. C'est le chef-lieu de l'oydorie, le siége de l'oydor, et du juge forain. Il s'est tenu plusieurs conciles dans cette ville, et Don Barthélemi des Martyrs, archevêque de Braga, fut une des plus grandes lumières du concile de Trente.

Porto ou *Oporto*, évêché. Cette ville est située à l'embouchure du *Douro*, près de la mer. Elle a un port qui fait un grand commerce; mais qui est dangereux, à cause des bancs de sable et des pointes de rochers qui sont à son entrée. C'est, après Lisbonne, la plus riche, la plus peuplée et la mieux bâtie du royaume. On y compte plus de 70,000 habitans. Il y a un chantier où l'on construit des vaisseaux de guerre. Il s'y trouve un nombre considérable de négocians Anglais établis, qui font un commerce prodigieux de vins de Portugal, et entr'autres, de celui d'Oporto, dont il se fait une immense consommation en Angleterre. La moitié des boutiques de la ville est occupée par des tonneliers. Les négocians s'assemblent tous les jours dans la principale rue, pour y traiter d'affaires, et sont protégés contre l'ardeur du soleil, par des voiles suspendues aux maisons d'un côté à l'autre.

Les marchandises qui sont d'une plus grande consommation à Porto et qui donnent le plus de profit sont le bacaillon, le millet, le fer et le goudron. Outre les vins, on peut y prendre des sucres, des huiles, des cuirs tannés, du tabac du Brésil, du liége, du sumac, des oranges et des citrons, des bois de Brésil et de Campêche, et du suif.

Villa-nova-da-Gaya, bourg en face de Porto, à la gauche du Douro. On y remarque l'architecture, les jardins et les tableaux du couvent des chanoines réguliers de S. Augustin.

Viana, port à peu de distance de l'embouchure de la Lima. Cette ville est forte, défendue par le château de Saint-Jago, bien bâtie, et renferme environ 7,000 habitans. Il y a aussi une académie pour les jeunes cavaliers Portugais. C'est le chef-lieu de la corrégidorerie, le siége du corrégidor, d'un provédor, et d'un juge forain.

Valenca, sur une hauteur à la gauche du Minho. Cette

ville est régulièrement fortifiée, et a une garnison. On rapporte qu'elle fut fondée par les soldats de Viriatus.

Ponte de Lima est une ville sur la *Lima* avec un beau pont qui lui donne son nom. Il s'y trouve un très-bon port.

Villa-nova-de Cervera, près le Minho, à quatre lieues de la mer. Cette ville a un bon fort situé sur une hauteur vis-à-vis d'un autre fort en Galice.

Guimaraez ou *Guimanarès* près la rivière Dave, ville d'environ cinq mille ames, qui a été la demeure des anciens rois de Portugal, et où l'on voit encore les beaux bâtimens qu'ils habitoient. Elle est dans une situation fort agréable, ceinte de murailles et défendue par une citadelle. On y fabrique de fort bonnes toiles.

Villa de Condé, petite ville sur la *Dave*, près de son embouchure avec un bon port.

TRA-LOS-MONTES. — Cette province est bornée au N. par la Galice au S. par la province de Beira; à l'E.; par le royaume de Léon, et à l'O. en partie par l'Entre-Minho-et-Douro, et en partie par le Beira. Ce pays est montagneux, âpre, aride et mal peuplé. Il s'y trouve néanmoins quelques vallées fertiles, où il croît du blé, du seigle, du vin et d'autres denrées. On y nourrit des vers à soie, et il s'y trouve différentes fabriques d'étoffes. L'hiver y est long et rigoureux, et les chaleurs d'un été très-court, excessives.

Le Douro qui l'arrosse, s'y grossit des petites rivières de Tamega, Corgo, Tua ou Tuela et le Sador.

Bragance, capitale. Cette ville est assez agréablement située, dans une plaine riante, à 2 lieues $\frac{1}{2}$ de la Galice, près de la petite rivière de Ferbença, qui se rend dans celle de Sador, à peu de distance de là. Bragance est une des plus anciennes villes du royaume; elle est ceinte de bonnes murailles, et défendue par un château. En 1442, le roi Alphonse V l'érigea en duché; et Jean II, le huitième duc de cette famille, fut élu roi de Portugal, en 1640, sous le nom de Jean IV. On y fabrique des velours et des étoffes de soie. Elle peut contenir environ 2,700 habitans. Elle est le siége de l'auditeur et du juge forain.

Chavès, ville sur la *Tamega*. C'est une place fermée d'une double muraille, et défendue par un fort et quelques fortifications. Elle fut bâtie, suivant les uns, par Vespasien, selon les autres, par Trajan, qui y fit construire un beau pont de pierre. C'est la résidence du commandant des troupes de

la partie septentrionale du Portugal. On y compte 2,000 habitans.

Miranda, forteresse située sur le *Douro*, aux frontières de l'Espagne. Cette ville est fort petite, et ne renferme guère que 700 habitans. C'est le chef-lieu de la corrégidorerie, le siége du corrégidor, d'un provédor de la Comarca et d'un juge forain. Les Espagnols l'assiégèrent en 1762; un magasin à poudre sauta et emporta le château et une partie de la muraille: cette ville est restée ouverte depuis cette époque.

Villa-Réal, qui est située au confluent des rivières de *Corgo* et de *Ribeira*. Cette ville n'est pas non plus considérable. C'est le siége de l'oydor et d'un juge forain.

Pinhel, sur la *Coa*, petite ville, qui a de grands priviléges, chef-lieu d'une juridiction qui comprend toute la partie de la province qui se trouve entre le Beira et l'Espagne, et qu'on appelle *Riba de Coa*.

Almeida est un bourg fortifié, et l'une des meilleures places du royaume. Les Espagnols s'en emparèrent en 1762.

Beira.—Cette province est la plus grande du royaume. Elle est bornée au N. par les provinces d'Entre-Minho-et-Douro et de Tra-los-Montes; au S. par l'Estramadure et Alentéjo; à l'E. par la mer. Cette province est fertile en blé, seigle et millet: quelques cantons produisent du vin, d'excellente huile, et des châtaigniers. Les porcs y sont très-multipliés, à cause de la grande quantité de glands qu'on recueille dans les montagnes, dont elle est remplie. Parmi ces montagnes appelées *Serras*, on remarque particulièrement le mont *Estreilla*, l'*Herminius* des Romains. Il faut deux heures et demie pour parvenir à son sommet. En le montant, on apperçoit plusieurs cavités dans l'intérieur, et l'on entend même le bruit d'un fleuve qui y coule. Plus haut, on trouve une carrière d'un très-bel albâtre, et sur le sommet, des pâturages superbes, à travers lesquels serpentent divers ruisseaux d'une eau limpide et excellente. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire sur cette montagne, c'est un lac d'une eau très-claire et un peu chaude, qui paroît sortir de dessous terre: il se fait au milieu une espèce de trémulation d'où il s'élève des bulles d'air. Ce lac est entouré de hauts rochers: on y a trouvé plusieurs mâts de vaisseaux. Les rivières de la Beira, sont le Douro, la Vouga, le Mondego et la Paya.

Coïmbre, évêché. Cette ville, grande et belle, est dans une situation délicieuse, sur le *Mondego*. Elle contient

12,000 habitans, un hôpital et 18 colléges. L'université de Coïmbre se glorifie d'avoir produit le Camoëns. A la place du collége des jésuites, que l'on a démoli en 1773, on a bâti un cabinet d'histoire naturelle et des arts. C'est le chef-lieu de la corrégidorerie et de la Comarca, le siége du corrégidor, du provédor et du juge forain. On y traverse le Mondego sur un beau pont de pierres, de deux rangs d'arches l'une sur l'autre. Coïmbre a été la résidence des rois, et on y voit les tombeaux de quelques personnes de la famille royale, la maison qu'on dit avoir été habitée par Juès de Capro, avant d'avoir épousé l'infant Dom Pèdre. Ses environs produisent d'excellentes pêches.

Lamego, au N., ville dans un fond entouré de montagnes. Elle est célèbre dans l'histoire, par la convocation des Etats du Portugal, qui s'y tinrent en 1143, sous Alfonse Ier. Les loix fondamentales et les constitutions du royaume y furent rédigées. Elle est fort riche, et son territoire est d'une fertilité extraordinaire en excellent vin. Ses jambons sont renommés dans le pays, aussi bien que sa foire pour les bestiaux.

Castel-Branco, au S., ville d'environ 4,000 ames, avec deux enceintes de murailles et un vieux château.

Aveiro, ville d'environ 4,500 habitans, située sur un petit golfe, à l'embouchure de la *Vouga*, qui lui sert de port. Elle est dans une vaste campagne, très-bien arrosée et fertile. On y fait une prodigieuse quantité de sel.

Viseu ou *Viséo*, petite ville, dans une plaine très-fertile. Elle a des mines d'étain dans ses environs.

La Guarda, ville située au pied du mont Estrella, près de la source du Mondego; elle est entourée de murailles, et assez bien fortifiée. Elle fut bâtie par Dom Sanche Ier, roi de Portugal, en 1199.

Guarda-Castel-Rodrigo est située à peu de distance de Mondego, dans la chaîne des montagnes d'Estrella. C'est une ville forte par la nature et par l'art. La plaine de Guarda domine tout le Beira. Une armée qui y seroit campée couvriroit parfaitement Lisbonne. Cette ville contient près de 3,000 habitans. C'est le chef-lieu de la corrégidorerie, le siége du corrégidor et du juge forain.

ESTRAMADURE. — Cette province est bornée au N. et à l'E. par l'Alentejo et le Beira; au S. par Alentéjo, et à l'O. par la mer. Cette province est la plus fertile du royaume de Portugal. On y recueille tout ce que les autres provinces produisent séparément, et particulièrement du

blé, du vin, de l'huile, du millet, des légumes, des oranges, des citrons, des olives et d'autres fruits. Ses vins, sur-tout ceux de la partie méridionale, sont très-liqueureux. Tous les champs y sont entourés de bois d'aloës, qui se reproduisent avec autant de facilité que les plantes les plus communes. On y fait beaucoup de sel. Elle contient environ 750,000 habitans, y compris les habitans des paroisses de la partie occidentale de Lisbonne. Elle est arrosée par le Tage et la Zezere.

LISBONNE, capitale de tout le royaume, et dont le nombre d'habitans est évalué à 180,000. Cette ville fut en grande partie renversée par un tremblement de terre qui occasionna un incendie qui consuma presque tout le reste. Elle renferme encore plusieurs palais, églises et édifices superbes. Sa position, en forme de croissant, qui s'élève sur les bords du Tage, lui donne un aspect aussi agréable que magnifique, et elle est avec raison regardée comme le plus grand port de l'Europe, après Londres et Amsterdam. Sa baie de trois lieues de largeur, est un parage excellent pour toute espèce de vaisseaux; l'entrée du port ne répond cependant pas à la beauté de la baie, la barre qui s'y est formée la rend difficile pour les pilotes qui n'en connoissent pas bien les fonds. La ville est défendue contre toute attaque soudaine du côté de la mer par plusieurs forts qui ne feroient cependant qu'une foible résistance contre des vaisseaux de guerre. Toute la partie de la ville qui a été détruite par le tremblement de terre le jour de la Toussaints 1755, se reconstruit de la manière la plus commode et la plus régulière, et forme le plus beau quartier de Lisbonne. Quelques rues sont déjà achevées, ainsi que plusieurs grandes places, entr'autres celle appelée la *Place du Commerce*, qui par sa position et sa structure, est une des plus belles de l'Europe. Au centre est la statue équestre en bronze du roi Joseph 1er, coup d'essai des Portugais en ce genre. Les rues se coupent à angles droits, et sont larges et vastes: les maisons sont hautes, élégantes et uniformes; et la blancheur des pierres dont elles sont construites, leur donne une très-belle apparence.

Cette ville est l'entrepôt de tout ce que les Portugais tirent de leurs possessions. Il s'y fait un commerce immense, et le nombre des vaisseaux qui y chargent et déchargent, fait du produit de sa douane le meilleur revenu que le roi tire de ses Etats d'Europe. Les manufactures y sont d'ailleurs peu nombreuses, les Anglais étant depuis long-temps en posses-

sion de lui fournir presque tous les objets de consommation. On pourroit même regarder cette capitale comme une colonie anglaise, à cause du nombre considérable de familles de cette nation, qui sont les plus riches de la ville, et à cause de leur influence dans les affaires politiques.

Il y a à Lisbonne une académie royale d'*histoire*, établie en 1721, et une académie royale *des sciences*, établie sous la reine actuelle. Il s'y trouve aussi un établissement très-édifiant : c'est une confrérie nommée *de la miséricorde*, qui se dévoue au soulagement de tous les malheureux Cette ville fut enlevée aux Maures en 1147, par le roi Alphonse, qui fut aidé dans cette entreprise par nombre de croisés Français, Anglais, Allemands, qui alloient à la Terre-Sainte. C'est la patrie de Saint Antoine de Padoue et de Don Barthélemi-des-Martyrs, et du Camoëns.

Leiria, située au confluent du *Liz* et de la *Lena*, place forte et évêché. On y compte 3,600 habitans. C'est le chef-lieu de la corrégidorerie, le siége du corrégidor, d'un provédor et d'un juge forain.

Thomar, ville sur le *Nabao*, à 3 lieues du Tage, chef-lieu d'une corrégidorerie. C'est une commanderie de l'ordre du Christ; elle fut fondée en 1180, par D. Galdig, grand-maître de l'ordre des Templiers : ses habitans sont au nombre d'environ 3,000. Les environs sont plantés d'une si grande quantité d'oliviers, qu'on croit voir une grande forêt.

Mafra, bourg à 6 lieues de Lisbonne, remarquable par le superbe édifice que Jean V y fit construire, et que les Portugais mettent au-dessus de l'Escurial. Le centre de ce vaste bâtiment est occupé par une église de marbre; chaque côté de cette église est garni d'une tour avec un carillon de 48 cloches; on monte dans chacune de ces tours par un escalier de 162 marches. Derrière le chœur est une vaste maison habitée par des capucins. A droite est un grand palais destiné au roi, aux princes, et aux principaux officiers. On rapporte que le roi y fit travailler 12,000 ouvriers, et que les frais de cette entreprise se montèrent à des sommes immenses. Vis-à-vis du couvent de Mafra, est un parc de 3 lieues de circuit, entouré de murs; il renferme un jardin potager, des arbres fruitiers, et cinq étangs pour l'approvisionnement du couvent. Le château situé dans un désert aride, est très rarement habité par la famille royale.

Sétuval, port au fond d'une petite baie près de l'embouchure du *Caldao*, dans une position fort agréable. C'est le chef-

lieu d'une corrégidorerie. Vis-à-vis de Sétuval, est une langue de terre appelée aujourd'hui *Troya*, et qui fut autrefois connue sous le nom de *Cetobriga*, ville que les Portugais enthousiastes prétendent avoir été fondée par *Tubal*, 145 ans après le déluge. On a trouvé dans cette langue de terre et près de Sétuval, les ruines de plusieurs édifices, et un grand nombre d'antiquités. Le sel, la pêche, le vin, les oranges et les citrons sont les objets du commerce de cette ville et sa richesse : on lui donne plus de 12,000 habitans.

Alacer-do-Sal, ville qui n'est remarquable que par ses salines et par le commerce qu'on y fait des nattes qu'on y fabrique avec le sparte qui croît dans les environs. C'est une espèce de petit jonc qui croît en Espagne et dans l'Estramadure.

Cintra, petite ville avec un château sur une montagne, où l'on voit un monastère, une église et une hôtellerie taillés dans le roc.

Peniche, ville maritime avec un bon port et une citadelle. Elle est dans une presqu'île environnée de rochers de tous côtés, et qui est entièrement isolée dans le tems de la haute mer. A 2 lieues de la côte, sont les îles *Berlingues* dont la principale a quelques fortifications.

Santarem, sur le *Tage*, ville de 8 à 9 mille ames, située sur une haute colline dans une belle campagne très-fertile en olives, en froment et en vin. Vis-à-vis de l'autre côté du fleuve est le bourg d'*Almeirin*, remarquable par une maison royale.

Abrantes sur le *Tage*, est une ville d'environ 4,000 habitans.

Alentéjo. — Cette province, l'une des plus grandes du royaume, est bornée au N. par l'Estramadure et le Beira; au S. par les Algarves; à l'E. par l'Espagne, et à l'O. par la mer. Il se trouve dans cette province des parties remplies de montagnes sablonneuses, arides et incultes; mais il y en a de très-fertiles. Ses principales productions sont du blé, de l'orge, du vin, des citrons, des oranges et de l'huile. Elle abonde en gibier et en poisson. On y trouve des carrières de marbre blanc, vert, blanc et rouge, et la poterie de Montemor et d'Estremoz est fort estimée. Ses principales rivières sont le *Tage*, le *Soro*, le *Caldau*, et le *Guadiana*.

Evora, capitale, archevêché. Cette ville contient un hôpital royal et plusieurs autres hôpitaux, plusieurs colléges. Il s'y trouve environ 12,000 habitans. Elle a deux

châteaux, dont un de forme quadrangulaire, revêtu de quatre bastions avec un ravelin, et situé sur une hauteur vers le S. Elle a une université. Evora est fort ancienne, et fut le séjour du fameux Sertorius, qui y fit construire un aqueduc superbe.

Elvas est une ville et forteresse considérable, située sur une hauteur qui domine le château de *Santa-Luzia*, commandé lui-même par les montagnes d'alentour; mais on a construit des ouvrages sur les deux plus voisines. Cette ville a une maison de charité, un hôpital et plusieurs couvens. C'est le siége du corrégidor, du provédor et du juge forain. Ce qu'il y a de plus remarquable, est une vaste citerne où l'eau est conduite l'espace d'un quart de lieue par un aqueduc, qui, près de la ville, est élevé sur trois arches l'une sur l'autre. Cette ville contient environ 15,500 habitans. Les Espagnols la prirent en 1580, et y furent battus par les Portugais en 1659. On voit, dans les environs d'Elvas, la forteresse de la Lippe, construite en 1763 et 1764 sous la direction du prince Ernest de Schaumbourg-Lippe. Cette place est un carré long de quatre bastions, avec un ouvrage à cornes et quelques ouvrages extérieurs. Elle est très-forte et très-élevée; ses casemates sont à l'abri de la bombe; ses batteries sont presque toutes couvertes, et avec 2,000 hommes de garnison, elle est en état de soutenir un long siége. C'est une des clefs du Portugal du côté de l'Espagne.

Estremoz, au N. E. d'Evora, dans une plaine riante et fertile, et sous un ciel pur et serein. On la divise en haute et basse. La population est d'environ 6,000 habitans. C'est une des plus fortes places du Portugal. Son château, qui a la forme d'une citadelle, est fortifié par d'excellens ouvrages. On trouve dans les environs d'Estremoz, du marbre blanc d'une très-grande beauté, et une espèce de terre sigillée dont on fabrique des ustensiles d'une grande variété.

Olivença, sur un petit ruisseau de son nom. C'est une excellente forteresse. On lui donne une population de 4,000 ames. Cette ville, par le traité de paix conclu en thermidor an 9 (1801), vient d'être cédée à l'Espagne avec son territoire.

Villaviçosa, chef-lieu d'une corrégidorerie, est un bourg à 4 lieues d'Elvas; les rois de Portugal y ont un palais qui étoit jadis la résidence des ducs de Bragance, et où ils passent quelquefois une partie de l'année.

Béja, ville d'environ 5,000 ames, située dans une plaine agréable et fertile, sur-tout en excellent vin.

Campo-Major, petite ville bien fortifiée. A 2 lieues de cette ville, est le bourg d'*Onguéla*, situé sur une montagne où est une source d'eau chaude célèbre dans cette contrée.

Aronches, ville assez bien fortifiée sur une petite rivière.

Portalègre, ville de 4 à 5,000 ames, située sur le pied d'une montagne dans un très-beau pays.

Moura, près la Guadiana, ville située sur une hauteur, avec un château.

Serpa, petite ville forte sur la *Guadiana*, avec une bonne citadelle.

Mertola, au S., ville bien fortifiée et dans une heureuse situation.

ALGARVES. — Ce royaume est borné au N. par la province d'Alentéjo, dont les montagnes de *Caldeirao* et de *Monchique* le séparent; au S. et à l'O. par la mer, et à l'E. par l'Andalousie. Cette province contient environ 93,470 habitans; elle est dans la plus heureuse position, et parfaitement cultivée; elle produit au-delà de ce dont ses habitans ont besoin, et principalement des figues, des raisins, des amandes, de l'huile, du vin et du blé. On pêche sur ses côtes un nombre considérable de thons. Elle reçut le titre de royaume d'Alphonse III, qui le premier porta celui de roi d'Algarve ou des Algarves; ce royaume étoit autrefois bien plus grand; il s'étendoit depuis le cap Saint-Vincent jusqu'à la ville d'Almeira dans la Méditerranée, et comprenoit aussi la portion des côtes d'Afrique qui embrasse le même espace. Il n'a d'autre rivière considérable que la Guadiana.

Tavira, capitale, est sur la rivière de *Segna* qui la partage en deux parties jointes par un pont. Ses fortifications furent endommagées par le dernier tremblement de terre, qui fut très-violent dans cette partie du Portugal. Quoique son port soit barré, son commerce est assez considérable; elle contient près de 5,000 habitans, et est la résidence du gouverneur-capitaine-général de la province.

Lagos, située dans un golfe où il peut entrer de gros bâtimens, à l'embouchure d'une rivière. On prétend qu'elle est en la place de la célèbre ville de *Lacobriga*. C'est le siége du vice-roi, du capitaine-général, du corrégidor et du juge forain; elle contient environ 3,000 habitans. Le vin de son territoire est exquis, ainsi que ses figues dont on fait des exportations considérables.

Faro, evêché. Cette ville est fortifiée à la moderne avec un château, et est située dans un pays uni, près d'un golfe qui lui forme un port considérable par le commerce qui s'y fait. Elle contient environ 7,700 habitans, une maison de charité, un hôpital et quatre couvens. Ses habitans exportent une grande quantité de vins, de thons et de sardines.

Abulferia, au fond d'un petit golfe, est un port qui ne peut recevoir que de légers bâtimens. Ce bourg contient environ 1,800 habitans.

Villanova de Portimaon, à 2 lieues à l'E. de Lagos, sur une rivière qui en fait un bon port.

Silves, entre Faro et Lagos. Cette ville est dans une situation charmante, au milieu d'une campagne couverte de beaux jardins et de bosquets d'arbres fruitiers, ce qui la fait appeler le paradis du Portugal.

Sagres, petite ville qui a un bon port et une bonne forteresse.

Castro-Marino, ville située à l'embouchure de la *Guadiana*, est bien fortifiée et a un bon port.

Commerce et manufactures. — La nation portugaise offre au commerce de riches et précieux alimens, tant de son propre sol que de celui de ses colonies. Mais ces avantages se réduiront à peu de chose pour elle-même tant qu'elle n'aura pas assez d'énergie pour sortir de la tutèle des Anglais, qui en suppléant les Portugais par-tout, ont travaillé, sous le titre d'*alliés*, à ruiner leur commerce et leurs manufactures, autant qu'auroient pu faire des ennemis déclarés. Le marquis de Pombal, dès le commencement de son ministère, s'occupa d'affranchir son pays de cet asservissement ruineux; on peut dire qu'il a même fait dans ce genre des choses impossibles à tout autre; mais il n'a pas gouverné assez long-temps pour consommer son ouvrage.

Les laines, les huiles, les vins, les raisins, les figues, les oranges, les citrons et les sels, sont des objets d'une exportation assez considérable, que le Portugal échange contre les produits des manufactures étrangères; il faut y ajouter ce qu'il tire de ses possessions étrangères. Mais ce commerce, tout étendu qu'il paroisse, lui procure peu de profit réel, les nations Européennes qui trafiquent avec ce pays, accapa-

rant toutes les productions de ses colonies aussi bien que les siennes propres, telles que, or, diamans, perles, sucre, cacao, bois rouge de belle qualité, tabac, cuirs, et drogues du Brésil; ivoire, ébène, épiceries, drogues de l'Afrique et de l'Inde; et les échangeant contre les ouvrages presqu'innombrables de leurs manufactures, et une immense quantité de blé et de poisson salé que fournissent ces nations Européennes, et les colonies Anglaises de l'Amérique Septentrionale.

Néanmoins les établissemens extérieurs du Portugal sont non seulement d'une immense valeur, mais susceptibles d'une grande amélioration. Ce sont le Brésil dans l'Amérique méridionale; les pays ou royaumes de Sofala, de Mélinde, de Mapungo sur la côte orientale de l'Afrique; les îles du Cap-Vert, de Madère et des Açores sur la côte occidentale; en Asie, ils possèdent dans l'Inde, Diu, Goa et plusieurs comptoirs. Les Portugais rapportent de l'or de leurs plantations des côtes orientales et occidentales de l'Afrique; ils en amènent aussi des esclaves pour manufacturer leurs sucres et leurs tabacs dans le Brésil, et autres établissemens de l'Amérique méridionale.

Peut-être ne savent-ils pas eux-mêmes de quel prix sont pour eux ces établissemens; mais il est certain qu'ils abondent en pierres précieuses, en riches mines d'or et d'argent, et qu'on y trouve toutes les autres richesses que produisent les possessions des Espagnols dans ces contrées. On évalue à plus de 7,000,000 de fr. le cinquième, qui appartient au roi chaque année, de l'or envoyé du Brésil, quoiqu'il se fasse de cette matière un commerce de contrebande considérable. Le peu de vaisseaux qu'ont les Portugais, sont employés pour la plupart à la traite des esclaves, et à l'entretien de la correspondance avec Diu, le premier de leurs établissemens dans les Indes Orientales, et avec leurs autres possessions, telles que Daman, Macao, etc.

L'Angleterre est la puissance qui fait le commerce le plus considérable avec le Portugal. Il résulte d'un

relevé fait en 1798, des navires entrés dans le port de Lisbonne, que le nombre des navires anglais excédoit de beaucoup celui des navires de toutes les autres puissances ensemble, y compris même ceux des Portugais. Les marchands anglais jouissent en Portugal de plusieurs priviléges contraires à l'intérêt des Portugais, et qui prouvent la foiblesse du gouvernement. Un de ces priviléges, qui n'est stipulé dans aucun traité, est, de faire partir toutes les semaines un paquebot qui n'est sujet à aucune visite de la douane. Ils fournissent principalement au Portugal des revêches, différentes étoffes de laine, toiles peintes, bas de soie et de laine, tabis ondés, argent ouvragé, pendules, montres, plomb, cuivre, étain, charbon de terre, grains de toute espèce, provisions salées, douves, cerceaux, et pour ainsi dire les produits de toutes leurs manufactures. L'objet de la plus forte importation du Portugal en Angleterre est sans contredit la partie des vins. Il envoie à la France des marchandises fabriquées des Indes, des épiceries, du coton brut, du bois de teinture, et de marqueterie des Indes orientales et occidentales; des fruits secs, des citrons, des oranges et des vins de liqueurs; et il en reçoit des étoffes et bonneterie de laine, des soieries, des dentelles, des rubans, des papiers, des cuirs et peaux apprêtés, de la mercerie, des glaces, de la librairie, etc.

Constitution et Gouvernement. — La monarchie est héréditaire en Portugal; si le roi meurt sans enfans, son frère, s'il en a un, lui succède; mais le fils de ce dernier ne peut être roi, sans le consentement des évêques et des Etats. Si, n'ayant point d'enfans mâles, le roi laisse une fille, elle peut succéder à son père, pourvu qu'elle ne se marie qu'avec un Portugais; ce seigneur ne porte le titre de roi, que quand il a un enfant mâle de la reine qu'il a épousée; il marche à la gauche de la reine, et ne met point la couronne sur sa tête.

Le pouvoir du roi est absolu; mais la nation conserve encore une apparence de son ancienne consti-

tution libre, dans la composition des cours et états, qui sont formés, comme le parlement d'Angleterre, des trois ordres, du clergé, de la noblesse et des communes. Ces états prétendent avoir le droit d'être consultés sur la création des nouveaux impôts; mais le seul pouvoir réel qu'ils aient, c'est que leur assentiment est nécessaire pour tous les réglemens nouveaux, relatifs à la succession au trône. On leur accorde ce privilége, pour prévenir les dissensions qui pourroient avoir lieu dans ce cas-là.

On peut dire, sans hésiter, que la nature du gouvernement portugais est plus despotique que celle d'aucune autre monarchie de l'Europe. La loi établie est communément une lettre morte, excepté lorsque son exécution est commandée par les édits supplémentaires du souverain; et ces édits sont donnés communément pour détruire les effets de la sûreté et de la protection, que la loi, par la manière dont elle a été rédigée, étend également sur tous les sujets.

Ici, le peuple n'a pas plus de part dans la direction du gouvernement, et dans la confection des loix et réglemens relatifs à l'agriculture et au commerce, qu'il n'en a en Russie ou en Chine. La majeure partie du peuple ne connoît rien du tout ce qui se fait à ce sujet, et n'a d'autre parti à prendre que de se soumettre, par une aveugle et prompte obéissance quand à tout ce qui le concerne, aux décrets et aux loix du despote, que promulguent de temps à autre ses secrétaires d'Etat. Quel est l'homme animé du sentiment de la liberté civile, qui ne trembleroit en lisant le préambule de toute nouvelle loi publiée dans ce pays, et qui est ainsi conçu? « Moi, le roi, en » vertu de ma propre et certaine science, de mon » plaisir et de ma volonté royale, et de mon plein, » suprême et arbitraire pouvoir, que je ne tiens que » de Dieu, et dont je ne suis comptable à aucun » homme sur la terre; j'ordonne en conséquence, et » commande ».

On dispose de tous les grands emplois, tant spirituels que temporels, dans un conseil d'Etat composé

de membres du clergé et de la noblesse, en nombre égal, et du secrétaire d'Etat. Un conseil de guerre règle toutes les affaires militaires; et les cours de trésorerie, celles des finances. Il y a dans le royaume deux parlemens appelés *Relaçaon*. Le premier, composé d'un président, d'un chancelier et de dix *decembargadozes*, ou juges, tient sa séance à Lisbonne; et le second, composé de la même manière, siége à Porto. Les *Comarquès* sont les justices subalternes. Le conseil du palais est le tribunal en dernier ressort, qui reçoit les appels; mais la *casa da supplicaçao* est un tribunal qui juge sans appel. Les loix du Portugal sont contenues en trois volumes *in*-12, et sont fondées sur le droit civil.

Revenus et impôts. — Les revenus annuels de la couronne montent à plus de 80,000,000 de fr. Les impôts et octrois sur les objets exportés et importés sont exceptés; on les afferme: mais si le ministère portugais réusissoit dans tous ses projets, et parvenoit à établir des compagnies exclusives, au préjudice du commerce de l'Angleterre, les habitans supporteroient ces taxes sans murmurer. Les marchandises étrangères payent 23 pour cent de droit d'importation; et le poisson de Terre-Neuve, 25; le poisson pêché dans les rivières et dans les mers voisines, 27; et la taxe sur les terres et sur les bestiaux vendus est de 10. Le roi tire un revenu considérable des différens ordres de chevalerie, dont il est grand-maître. Le pape, en considération des sommes immenses que lui produit le Portugal, abandonne au roi l'argent qui provient des indulgences, des permissions de faire gras dans les temps prohibés, etc. Les revenus du roi se trouvent à-présent très-fort accrus, comme nous l'avons dit ci-dessus, par la suppression des jésuites, et d'autres ordres et établissemens religieux.

Forces militaires et maritimes. — Le gouvernement Portugais se reposant de sa sûreté sur l'Angleterre, depuis nombre d'années, a considérablement négligé ses armées et ses flottes. Sous le dernier

règne, lorsque les Français et les Espagnols firent une invasion dans ce royaume, quoique l'Angleterre lui fournît les secours les plus utiles, Sa Majesté très-Fidèle jugea convenable de lever un corps de troupes considérable qui fut en grande partie discipliné par des officiers étrangers. Mais depuis cette époque, l'armée a été de nouveau négligée, le gouvernement n'ayant donné aucun encouragement à ces officiers étrangers, et ayant fait trop peu d'attention à la discipline des troupes; en sorte que maintenant les forces militaires de ce pays sont retombées dans leur premier état de foiblesse, ne se montant, dit-on, qu'à 25,000 hommes. — La marine portugaise fut dans un état très-florissant sous Jean I. Elle avoit dès ce temps-là des écoles qui devinrent très-célèbres; c'est dans l'une d'elles que Christophe Colomb acheva de perfectionner ses talens. Sous ce même règne, les Portugais étoient regardés comme les premiers navigateurs de leur siècle, et le Portugal occupoit un des premiers rangs parmi les puissances maritimes. En 1415, le roi Jean 1er s'embarqua pour une expédition contre les Maures; sa flotte étoit composée de 33 vaisseaux de ligne, 59 galères, et 110 vaisseaux de transports. Depuis cette époque la marine portugaise a éprouvé diverses révolutions, tantôt fâcheuses, tantôt favorables, suivant le caractère des premiers ministres. Le bois est si rare en Portugal, qu'on y construit peu de vaisseaux; ce sont les étrangers qui fournissent ceux de la marine marchande. La marine militaire consiste en 17 vaisseaux de guerre environ, y compris 6 frégates.

Titres et armes du roi. — Les titres de ce monarque sont: Roi de Portugal et des Algarves, Seigneur de Guinée et de la navigation, conquête et commerce d'Ethiopie, Arabie, Perse et Brésil. Le dernier roi de ce pays fut qualifié par le pape du titre de Majesté très-Fidèle; son fils aîné prend celui de prince du Brésil, et les cadets ont le titre d'infants.

Les armes de Portugal sont d'argent, à cinq écussons d'azur placés en croix, chacun d'eux chargé de

cinq besans, posés en sautoir, et pointés de sable pour le Portugal; l'écu, bordé de gueules, et chargé de sept tours d'or, trois en chef et deux sur chaque flanc; pour supports, deux dragons ailés; pour cimier, un dragon d'or; sous les deux flancs, et audessous de la base de l'écu, paroissent deux croix; sous les premiers, deux fleurs-de-lys de sinople, pour l'ordre d'Aviez; et sous la base, une croix patée de gueules, pour l'ordre du Christ. La devise varie, chaque roi en adoptant une à son gré; mais la plus habituelle est celle-ci: *Pro rege et grege*, pour le roi et le peuple.

Noblesse et ordres de chevalerie. — Les titres et distinctions de la noblesse sont en grande partie les mêmes qu'en Espagne. Les nobles non-titrés s'appellent *fidalgos*. On compte trois ordres de chevalerie; 1°. celui d'Avis, ou *Aviez*, institué par Alphonse Henriquez, roi de Portugal, en 1147, sur le pied d'ordre militaire et religieux, à l'occasion de la prise qu'il fit de la ville d'Evora, sur les Maures. En 1215, il fut soumis à l'ordre de Calatrava, en Espagne; mais lorsque Don Juan de Portugal s'empara de la couronne, il l'en détacha, et le rendit indépendant. 2°. L'ordre de *St.-Jacques*, institué par Denis Ier, roi de Portugal, dans l'année 1310, en considération de la protection dont il se croyoit redevable envers ce saint, pour les victoires qu'il avoit remportées sur les Maures; il accorda de grands priviléges à cet ordre. Les chevaliers doivent pratiquer la charité, l'hospitalité et l'obéissance, et nul n'est admis dans l'ordre, qu'il n'ait prouvé la noblesse de son rang. Ils portent pour marques distinctives un habit blanc et une croix rouge en forme d'épée. Leur principal couvent est à Dalmela. 3°. L'ordre du *Christ*, institué en 1317, par le même roi, Denis Ier, pour engager les nobles à lui prêter de plus puissans secours contre les Maures. Ces chevaliers obtinrent de grandes possessions, et élurent leur grand-maître jusqu'en 1522, que le pape Adrien VI conféra cet office à Jean III, et à ses successeurs à la couronne de Portugal. Ces

ordres ont de petites commanderies, et quelques revenus qui y sont attachés; mais ils sont peu estimés. L'ordre de Malte a aussi 22 commanderies en Portugal.

Histoire.—Ce pays comprend la plus grande partie de l'ancienne Lusitanie. Il a partagé le sort des provinces espagnoles, lors des guerres entre les Romains et les Carthaginois, ainsi que dans la décadence et la chute de l'empire Romain; il a été successivement soumis aux Suèves, aux Alains, aux Visigoths et aux Maures. Dans le 11e siècle, Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, satisfait de la bravoure de Henri, petit-fils de Robert, roi de France, et reconnoissant de l'assistance qu'il en avoit reçue contre les Maures, lui donna sa fille et cette partie du Portugal qui étoit alors entre les mains des chrétiens. Henri eut pour successeur son fils Alphonse Henri, en 1095: celui-ci remporta, en juillet 1139, une victoire décisive sur cinq rois Maures; et ce fut de-là l'origine de la monarchie de Portugal, Alphonse ayant été proclamé roi par ses soldats. Il régna 46 ans, et se distingua par son courage et son amour pour les sciences. Ses descendans se maintinrent plusieurs siècles sur le trône, à l'exception de Sanche II, qui, à cause de sa lâcheté, fut chassé de ses dominations en 1240.

Denis Ier fut surnommé le père de son pays. Il bâtit ou rebâtit 44 villes en Portugal, et fonda l'ordre militaire du Christ. Son règne fut très-fortuné, et dura 46 ans. Sous Alphonse IV, son successeur, Lisbonne essuya plusieurs tremblemens de terre, qui renversèrent une partie de la ville, et firent périr beaucoup de monde. Jean Ier s'illustra par son courage, sa prudence et ses conquêtes en Afrique. Ce fut sous son règne que l'on découvrit Madère en 1420, et les Canaries. Il prit Ceuta, et mourut en 1433, après un règne de 49 ans. Sous le règne d'Alphonse V, vers 1480, les Portugais découvrirent la côte de Guinée; et sous celui de Jean II, son successeur, le Cap de Bonne-Espérance et le royaume de Moni-Congo, et ils établirent des colonies et bâtirent des forts en

Afrique, en Guinée et dans les Indes Orientales. Emmanuel, surnommé le Grand, succéda à Jean II, en 1495, et adopta le plan de ses prédécesseurs, d'équiper des flottes pour les envoyer faire de nouvelles découvertes. Sous son règne, Vasco de Gama croisa le long de la côte d'Afrique et de l'Ethiopie, et alla prendre terre dans l'Indostan : et Alvarez, en 1500, découvrit le Brésil.

A ce roi succéda, en 1521, Jean III, qui fit dans les Indes de nouvelles acquisitions, tandis qu'il perdoit quelques-uns de ses établissemens en Afrique. Il envoya au Japon, en qualité de missionnaire, le fameux Xavier ; et dans la chaleur de son zèle, il établit l'affreux tribunal de l'inquisition dans son royaume, en 1526, malgré les vœux et les remontrances de son peuple. Sébastien, son petit-fils, monta sur le trône après lui, en 1557, et entreprit une croisade contre les Maures, en Afrique. En 1578, il fut défait dans une bataille contre le roi de Fez et de Maroc, sur les bords de la rivière de Lucco, et il y perdit la vie, ou par le fer ou dans les flots. Henri, cardinal, oncle de cet infortuné monarque (car il étoit fils d'Emmanuel), lui succéda, et mourut sans postérité en 1580 ; sur quoi Antoine Prior, de Crato, fut choisi roi par les états du royaume. Mais Philippe II, roi d'Espagne, prétendit, ainsi que nous l'observerons dans notre histoire de cette dernière puissance, que la couronne de Portugal lui appartenoit, comme fils de la fille aînée d'Emmanuel ; et il envoya le duc d'Alve avec des forces considérables : ce général subjugua le pays, et proclama son maître roi de Portugal, le 12 septembre 1580.

Les vice-rois qui gouvernèrent ce pays sous son règne et sous celui de ses deux successeurs, Philippe III et Philippe IV, se conduisirent vis-à-vis des Portugais avec beaucoup de rapacité et de violence ; ils les traitèrent comme des vassaux de l'Espagne ; et par leurs actes multipliés d'oppression et de tyrannie, ils allumèrent la haine, et enflammèrent tellement le courage des Portugais, qu'ils occasion-

nérent une révolte dans la ville de Lisbonne, le 1er décembre 1640. Le peuple obligea Jean, duc de Bragance, à accepter la couronne, dont il étoit légitime héritier; il monta sur le trône, sous le nom de Jean IV, presque sans effusion de sang, et les colonies Portugaises le reconnurent également pour leur souverain. Une guerre cruelle subsista entre les deux royaumes pendant plusieurs années; et tous les efforts que firent les Espagnols pour réduire le Portugal sous la domination de leur roi, furent sans succès: en sorte qu'il fut conclu, au mois de février 1668, un traité par lequel ce pays fut déclaré libre et indépendant.

Les Portugais n'auroient pu se soutenir dans leur révolte contre l'Espagne, si cette dernière puissance n'avoit été engagée dans des guerres contre l'Angleterre et la Hollande; de plus, Charles II, lors de sa restauration sur le trône d'Angleterre, ayant épousé une princesse de Portugal, obtint du roi d'Espagne de renoncer à ses prétentions sur ce royaume. Alphonse, fils de Jean VI, y régnoit à cette époque. Il eut le malheur de se brouiller à-la-fois avec sa femme et avec Pierre, son frère; et ceux-ci, unissant leurs intérêts, non-seulement forcèrent Alphonse à résigner la couronne, mais obtinrent une dispense du pape pour leur mariage, qui fut en effet consommé. Ils eurent une fille, mais dans la suite, Pierre eut d'un second mariage des fils, dont l'aîné, nommé Jean, lui succéda, et a été le père du dernier roi de Portugal. Jean, ainsi que son père, entra dans la grande confédération formée par le roi Guillaume; mais ni l'un ni l'autre ne contribuèrent beaucoup à rabaisser le pouvoir de la France. Au contraire, Jean pensa ruiner le parti des alliés, en causant la perte de la bataille d'Almanza, en 1706. Il mourut en 1750, et eut pour successeur son fils Joseph, dont le règne ne fut heureux ni pour lui-même ni pour son peuple. Le tremblement de terre universel de 1755 abîma sa capitale, et ébranla son royaume jusqu'au centre. Son administration,

dans les années suivantes, ne fut recommandable ni par l'affection qu'elle lui gagna au-dedans, ni par la réputation qu'elle lui fit au-dehors. Elle fut au contraire profondément souillée du sang domestique, et rendue odieuse par une horrible et excessive cruauté. Au mois de septembre 1758, ce roi, attaqué par des assasins, n'échappa qu'avec beaucoup de peines à leurs coups, et se retira dans un petit lieu solitaire près de Belem, sa maison de plaisance. A l'occasion de cet événement, quelques-unes des premières familles du royaume furent ruinées, mises à la torture, et presqu'entièrement éteintes, par suite d'une accusation qui fut portée contr'elles, d'avoir conspiré contre la vie du roi : mais quelques-unes furent condamnées sans nulles preuves évidentes ; et leur innocence fut, depuis, reconnue authentiquement. De cette conspiration supposée, date l'expulsion des jésuites, que l'on soupçonna d'avoir été les principaux artisans du complot. On les chassa de toutes les dominations Portugaises. Le marquis de Pombal, qui étoit alors premier ministre de Portugal, gouverna le royaume pendant plusieurs années, avec une autorité illimitée, dont il usa même quelquefois pour seconder les desseins les plus cruels et les plus arbitraires. Cependant il faut avouer que, par son caractère énergique, il arracha le Portugal à l'assoupissement auquel il étoit livré. Il sentit que la liaison de ce royaume avec les Anglais pouvoit être une alliance utile, nécessaire même en temps de guerre, mais ne devoit pas être un asservissement ; et il se conduisit d'après cette maxime. Il avoit commencé à revivifier le Portugal, et à le dégager des entraves qui enchaînoient son industrie. Il établit à grands frais plusieurs manufactures ; les finances, la marine, l'armée, toutes les parties du gouvernement s'améliorèrent sous son ministère. Il s'attacha avec trop d'animoité peut-être à abattre le pouvoir et l'insolence des nobles ; ce fut ce qui lui attira un si grand nombre d'ennemis, et causa sa disgrace, qui a suivi de près la mort de Joseph.

En 1762, lorsque la guerre s'alluma entre l'Espagne et l'Angleterre, les Espagnols et les Français leurs alliés essayèrent de forcer sa majesté très-fidèle à entrer dans leur alliance, et lui offrirent de mettre des garnisons de leurs troupes dans ses villes maritimes, pour les défendre contre les Anglais. Le roi de Portugal rejeta cette proposition, et déclara la guerre aux Espagnols, qui, sans éprouver de résistance, entrèrent dans ce royaume, avec une armée considérable, tandis qu'un corps de troupes Françaises menaçoit d'un autre côté. Quelques politiques ont douté si les cours de Versailles et de Madrid avoient agi sérieusement dans cette occasion, et si cette prétendue guerre n'avoit pas plutôt été concertée pour forcer l'Angleterre à faire la paix avec la France et l'Espagne, par la considération du danger apparent du Portugal. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux cours traînèrent réellement la guerre en longueur, et que si elles l'eussent faite sérieusement, elles se seroient rendues maîtresses de Lisbonne, long-temps avant l'arrivée des troupes que les Anglais envoyèrent au secours des Portugais. Néanmoins, quelques bataillons Anglais arrêtèrent réellement, par leur courage et leurs manœuvres, les progrès de cette invasion. Le Portugal fut sauvé, et la paix fut conclue à Fontainebleau en 1763.

Sa majesté Portugaise n'ayant pas de fils, maria sa fille, avec dispense du pape, à Don-Pèdre son oncle, pour empêcher la couronne de tomber dans une famille étrangère. Ce dernier roi est mort le 24 février 1777, et a laissé le sceptre à sa fille, à-présent regnante. Un des premièrs actes que fit cette reine, fut de retirer le pouvoir des mains du marquis de Pombal, ce qui excita dans le royaume une joie générale; l'extrême sévérité de son administration, sévérité qui fut, il est vrai, poussée quelquefois jusqu'à la cruauté, devoit le faire haïr; et le peuple, animé par les nobles, ennemis implacables du ministre, regarda son expulsion comme un événement heureux.

v. ci-après pag 452.

du N. au S. E., et se jette dans le golfe de Bengale par plusieurs embouchures.

L'*Inde* ou *Sicule* a donné son nom à la contrée de l'Inde. Il prend sa source au N. O. de l'empire du grand Mogol, et se jette par plusieurs embouchures dans l'Océan, à l'extrémité de cet Etat au S. O.

Le *Tigre* prend sa source en Arménie, entre ensuite sous terre, et au N. du Diarbeck, il sort d'une caverne avec grand bruit, et coule à l'E. du Diarbeck ou de la Mésopotamie.

L'*Euphrate* a sa source dans les montagnes d'Arménie, près d'Erzérum, et coule à l'O. du Diarbeck. Il s'unit au Tigre à Gorna au-dessus de Bassora, et se jette dans le golfe Persique au-dessous de cette ville.

MONTAGNES. — Les plus grandes chaînes des montagnes de l'Asie sont:

Le mont *Taurus*, qui traverse toute la Natolie et la Perse. Son nom vient du mot chaldéen *Tour*, qui signifie montagne.

Les monts de *Pierre* et ceux de *Noss*, sont au N. de l'Asie.

Les premiers, qu'on appeloit autrefois *Imaüs*, s'étendent du S. au N., et se joignent aux *Noss* qui vont au N. E.

Les *Monts Poyas* au N. E. de l'Europe.

Les montagnes du *Tibet* sont au N. de l'Inde; celles appelées *Gattes*, s'étendent du N. au S. dans la presqu'île de l'Inde.

On donne à l'Asie 580 millions d'habitans.

à l'Europe.....	160
à l'Afrique....	100
à l'Amérique.	30
Total.....	870

L'Asie contient à elle seule une population double des trois autres parties du monde.

Les principales régions qui divisent cette partie du globe, qui a 1,139,721 lieues carrées, sont les suivantes:

GRANDE DIVISION.

États.	Longueur.	Largeur.	Capitales.	Distance de Paris.	Différence de temps du méridien de Paris.	Religions.
	L.	L.		Lieues.	h. m. s.	
Turquie d'Asie.....	440	360	Smyrne....	630 S. E.	2 10 av.	Mah. et Ch.
Grande-Tartarie....	1700	1300	Tobolsk...	1000 N. E.	4 24 20 av.	Chr. Mah. et Paï.
Chine......	500	460	Pékin.. ..	1800 S. E.	7 30 30 av.	Paï. Chr. et Mah.
Inde au-delà du Gange..	650	360	Siam......	2000 S. E.	6 34 0 av.	Paï. Mah. et Chr.
Inde en-deçà du Gange..	650	550	Delhi.....	1600 S. E.	5 2 5 av.	Mah. Chr. et Paï.
Perse......	490	350	Ispaham...	1100 S. E.	3 18 0 av.	Mah. Chr. et Paï.
Arabie.....	525	470	La Mecque.	1000 S. E.	2 43 20 av.	Mahomét.

L'Asie contient beaucoup d'îles, dont les principales sont marquées dans le tableau suivant :

Situation.	Iles.	Capitales.	Trafiquant avec les ou appartenant aux
Dans l'Océan Pacifique.	Kuriles......	....	Russes et Japonais.
	Jéso.........	....	Japonais.
	Du Japon....	Jédo..........	Hollandais.
	Lieou-Kieou.	....	Chinois.
	Formose.....	Tay-Ouan-Fou.	Chinois.
	Hay-Nan.....	Kunt-Cheou..	Chinois.
	Marianes.....	....	Espagnols.
	Philippines...	Manille.......	Espagnols.
	Carolines.....	....	Espagnols.
	Moluques....	....	Hollandais.
	Iles Banda, ou Muscades....	....	Hollandais.
	De la Sonde..	Batavia.......	Hollandais.
Dans l'Océan Indien...	Andaman....	....	Toutes nations.
	Nicobar......	....	Toutes nations.
	Ceylan.......	Candie........	Anglais.
	Maldives.....	....	Toutes nations.
	Laquedives...	....	Toutes nations.
Dans la mer du Levant.	Chypre......	Nicosie.......	Turcs.

Divisions et noms anciens. — L'Espagne renfermoit autrefois le Portugal. Les anciens la connoissoient sous le nom d'*Ibérie*, d'*Hespérie*, de même que sous celui d'*Hispania*. Vers le temps des guerres puniques, elle étoit divisée en *citérieure* et en *ultérieure*; la citérieure renfermoit les provinces situées au N. de l'Ebre, et l'ultérieure comprenoit la partie la plus étendue; savoir, celle qui étoit au-delà de ce fleuve. Les changemens qu'elle éprouva dans la suite sont innombrables; mais il n'y a aucune contrée dont nous connoissions moins l'histoire ancienne que celle de l'Espagne, au moins quant à l'intérieur du pays.

Climat, sol et eaux. — Excepté durant les pluies de l'équinoxe, l'air d'Espagne est sec et serein, mais excessivement chaud dans les provinces méridionales, pendant les mois de juin, de juillet et d'août. Les vastes montagnes qui traversent l'Espagne sont néanmoins très-avantageuses aux habitans, par les vents rafraîchissans qu'elles procurent aux pays méridionaux, quoique celles situées au N. soient extrêmement froides pendant l'hiver, et fassent même trembler les voyageurs.

Telle est l'humidité des collines, bornées au N. par la baie de Biscaye, et au S. par des montagnes couvertes de neige, qu'avec tous les soins imaginables, les habitans ne peuvent empêcher leurs grains et leurs fruits de moisir et de se gâter, ni leurs instrumens de fer de se rouiller. La fermentation acide et putride y fait des progrès rapides. Outre l'humidité du climat, la nourriture des habitans contribue beaucoup à la plupart des maladies qui dominent dans la principauté des Asturies. Cependant, quoique sujet à une si grande variété de maladies, il y a peu de pays qui fournissent plus d'exemples d'une longue vie : plusieurs personnes vivent jusqu'à 100 ans, quelques-unes jusqu'à 110, et d'autres davantage. Cette observation est applicable à la Galice, où, dans la paroisse de San-Juan-de-Poyo, l'an 1724, le curé donna la communion à 13 personnes, dont les âges réunis faisoient 1,499 ans; la plus jeune avoit 110

ans, et la plus vieille 127. Mais dans Villa-de-Fofinanes, un nommé Juan de Outeyro, pauvre ouvrier, mourut en l'année 1726, âgé de plus de 146 ans.

Le sol d'Espagne étoit autrefois très-fertile en blé; mais les habitans en ont depuis peu éprouvé la disette, par la discontinuation du labour que l'on peut attribuer à leur indolence, dont nous décrirons les causes par la suite. Il produit dans quelques endroits, presque sans culture, les fruits les plus délicieux que l'on trouve en France et en Italie; des oranges, des citrons, des prunes, des amandes, du raisin et des figues. Ses vins, particulièrement le *Sack* et le *Sherry* (vins d'Andalousie), sont fort estimés chez les étrangers. Dans le district de Malaga, selon M. Townsend, il y a 14,000 pressoirs principalement occupés à faire cet excellent vin, que l'on appelle de *montagne* quand il est blanc, d'après la nature du pays; et quand il est rouge, *vino tinto*, d'après sa couleur. Le bon montagne se vend de 312 à 384 francs le muid de 540 bouteilles, selon son âge ou sa qualité. Il entre tous les ans dans le port de Malaga, de 800 à 1,000 vaisseaux, dont le dixième est espagnol, et les exportations en vins, fruits, huile et poissons sont évaluées à environ 9,000,000 de fr. par an; mais il y a eu des temps où elles ont été beaucoup plus considérables.

L'Espagne offre à la vérité à l'œil du voyageur de vastes étendues de terreins peu féconds, parce qu'ils ne sont pas cultivés; mais il n'y a peut-être pas de pays qui entretienne un aussi grand nombre d'habitans sans travailler; tant est grande la fertilité du sol. Les cannes à sucre même viennent bien en Espagne, et l'on y trouve en abondance du safran et du miel. Mais de toutes les productions, les lainages forment l'objet le plus important. On peut dire que l'Espagne tient, à cet égard, dans sa dépendance, toutes les nations qui fabriquent des draps fins ou autres ouvrages dans les belles qualités. Les meilleures se récoltent dans les cantons de Ségovie, de Pédraza, d'Avila, de Léon, etc. La tonte des moutons se fait en grand dans de vastes édifices destinés

à cet usage, et qui contiennent 50 à 60,000 de ces animaux. Chaque mouton fournit quatre espèces de laine, selon l'endroit d'où on la tire. La tonte finie, on en recueille le produit, dont on forme des ballots, que l'on conduit, soit aux ports de mer, pour y être embarqués, soit aux lavoirs distribués dans la Castille. Ustariz, écrivain moderne et Espagnol, estime le nombre des bergers du royaume à 40,000, et donne des détails curieux sur leur économie rurale, leurs changemens de pâturages à certaines époques de l'année, et une infinité d'autres particularités jusqu'alors inconnues. Ces pâturages produisent la plus belle laine, et sont intrinsèquement des trésors. Plusieurs des montagnes d'Espagne sont couvertes jusqu'au sommet d'arbres, de fruits et d'herbages; et les oranges de Séville sont célèbres dans toute l'Europe. Il n'y a point de pays qui produise une plus grande quantité d'aromates, ce qui donne aux chevreuils et aux moutons un goût exquis et délicieux. Le royaume de Murcie abonde tellement en mûriers, que le produit de sa soie monte tous les ans à 4,800,000 fr. Tout considéré, il n'y a guère de pays au monde qui doive tant à la nature et si peu à l'industrie.

Les eaux d'Espagne, particulièrement ses eaux médicinales, sont peu connues; mais on trouve des sources très-salubres dans le royaume de Grenade, à Séville et à Cordoue. Par toute l'Espagne, les eaux ont des qualités si salutaires, qu'il n'y en a point de meilleures dans toute l'Europe, et il devient tous les jours plus à la mode de les enclore et de les fréquenter, particulièrement celles d'Alhamar en Grenade.

Montagnes. — Il est presque impossible d'en faire l'énumération, tant elles sont nombreuses. Les principales et les plus élevées sont les *Pyrénées*, qui ont près de 67 lieues de longueur, s'étendant depuis la baie de Biscaye jusqu'à la Méditerranée; elles séparent l'Espagne de la France. Dans ces montagnes il n'y a que cinq passages étroits pour aller en France, et la route qui traverse celle qui sépare le Roussillon de

la Catalogne, fait beaucoup d'honneur à l'ingénieur qui en a donné le plan. Il falloit autrefois la force de 50 hommes, et celle de presqu'autant de bœufs, pour faire monter une voiture, que quatre chevaux traînent aujourd'hui avec beaucoup de facilité. Les montagnes appelées *Cantabriènes*, sont une espèce de continuation des Pyrénées, et vont jusqu'à la mer Atlantique, au S. du cap Finisterre. Tout le monde connoît le mont *Calpe*, maintenant appelé le mont Gibraltar, et autrefois l'une des colonnes d'Hercule; l'autre, qui est le mont *Abyla*, est situé vis-à-vis, sur la côte d'Afrique.

Parmi les montagnes d'Espagne, le *Mont-Serrat* est particulièrement digne de l'attention du voyageur curieux; c'est une des montagnes les plus singulières du monde, tant par sa situation et sa forme, que par sa composition. Elle est au milieu d'une vaste plaine, à environ 10 lieues de Barcelone, et presqu'au centre de la Catalogne. Les Catalans l'appellent *Monte-Serrado* ou mont *Scie*, ce qui signifie mont coupé ou scié; et il tire ce nom de sa forme bizarre et extraordinaire: car cette montagne est si rompue, si divisée et si couverte de cônes spiraux ou de têtes de pin, que de loin elle paroît être l'ouvrage des hommes; mais quand on s'en approche, on voit évidemment que c'est la production de la nature. C'est un endroit si propre à la retraite et à la contemplation, que depuis des siècles il n'est habité que par des moines et des hermites, dont le premier vœu est de ne jamais le quitter. Quand on apperçoit d'abord cette montagne d'une certaine distance, elle a l'apparence d'un grand nombre de rochers coupés en cônes et élevés les uns au-dessus des autres jusqu'à une hauteur prodigieuse, ou celle d'une pile de grottes et de pyramides gothiques. De plus près, chaque cône paroît seul une montagne, et tous forment une masse énorme d'environ 5 lieues de circonférence. Les Espagnols lui donnent 2 lieues de hauteur (1). Comme elle

(1) M. Swinburne n'estime sa hauteur qu'à 3,300 pieds, et re-

ne ressemble à aucune autre montagne, elle n'est non plus liée à aucune d'elles, quoiqu'il s'en trouve de fort élevées dans son voisinage. Il y a sur cette montagne un couvent dédié à Notre-Dame de *Mont-Serrat,* où viennent des pélerins des parties les plus éloignées de l'Europe. Tous les pauvres qui y vont, sont nourris *gratis* pendant trois jours, et tous les malades reçus dans l'hôpital. Dans des jours de fètes particulières, il y arrive souvent 7,000 personnes en ûn jour; mais les gens de condition payent un prix raisonnable pour ce qu'ils consomment. Dans différentes parties de la montagne, il y a un grand nombre d'hermitages, qui ont tous leur petite chapelle, les ornemens nécessaires pour dire la messe, des citernes, et qui sont la plupart comme de petits jardins. L'habitant d'un de ces hermitages, dédié à saint Benoît, a le privilége de donner une fète un certain jour de l'année, où il invite tous les autres hermites; et, après avoir reçu la communion des mains du curé de la montagne, et entendu le service divin, ils dînent ensemble. Ils se rassemblent aussi à cet hermitage, les jours des saints auxquels leurs différens hermitages sont consacrés, pour dire la messe, et communiquer les uns avec les autres. Mais dans tout autre temps, ils vivent d'une manière fort solitaire et fort retirée, font diverses pénitences, se conforment à des réglemens très-sévères d'abstinence, et ne mangent jamais de viande. Il ne leur est permis d'avoir avec eux ni chien ni chat, ni aucune créature vivante, de peur que leur attention ne soit détournée de la pensée du ciel pour s'attacher à des choses terrestres. Le nombre des moines profès est de 76; celui des frères laïques, de 28; et des enfans-de-chœur, de 25; outre le médecin, le chirurgien et les domestiques. M. Thicknesse, qui a publié une description détaillée de cette montagne extraordinaire, fut informé, par un des hermites, qu'il voyoit souvent de sa cellule les îles de

---

marque que les armes du couvent sont une Vierge-Marie assise au pied du rocher, qui est scié jusqu'au milieu.

Minorque, de Majorque et d'Ivica, et les royaumes de Valence et de Murcie.

Lacs, fleuves, rivières et canaux. — Les fleuves sont le *Douro*, autrefois *Durius*, qui prend sa source vers les frontières de l'Aragon près de Soria, le traverse presqu'en entier de l'E à l'O., ainsi que les royaumes de Léon et de Portugal, et se jette dans la mer Atlantique au-dessous de Porto; le *Tage* ou *Tajus*, autrefois célèbre par son sable d'or, a aussi sa source sur les confins de l'Aragon, dans une montagne près d'Albarazin, passe à Tolède, à Alcantara, à Santarem, et delà remonte sur les confins du royaume des Algarves et de l'Estramadoure, qui tombe dans la même mer au-dessous de Lisbonne; le *Guadiana* prend sa source dans la Manche, province de la Nouvelle-Castille, et se décharge aussi dans le même océan près de Cadix, ainsi que le *Guadalquivir*, qui a sa source vers les confins du royaume de Murcie, au pied du mont Sierra-Segura, traverse l'Andalousie, passe à Cordoue, à Séville, et tombe dans l'Océan près de San-Lucar; et l'*Ebre*, l'ancien *Iberus*, qui vient des Asturies, côtoie la Biscaye et la Navarre, traverse l'Aragon et se jette dans la Méditerranée au-dessous de Tortose.

La rivière *Tinto*, qui a des qualités fort extraordinaires, prend sa source dans la Sierra-Morena, et se décharge dans la Méditerranée près d'Helva; le nom de Tinto lui vient de la couleur de ses eaux qui sont aussi jaunes qu'une topaze, durcissent le sable et le pétrifient d'une manière tout-à-fait surprenante. Quand il y tombe une pierre et qu'elle se trouve sur une autre, elles sont parfaitement unies au bout d'un an, et ne forment plus qu'une seule masse. Cette rivière dessèche toutes les plantes qui croisent sur ses rives, ainsi que les racines d'arbres, auxquelles elle donne la couleur de ses eaux. Aucune espèce d'herbes ne pousse là où elle peut atteindre, et aucun poisson ne vit dans ses eaux. Quand on les donne à boire aux bestiaux, elles font mourir les vers qu'ils ont dans l'intérieur; mais en général

aucun animal ne veut boire dans cette rivière, excepté les chèvres, dont la chair a cependant une saveur excellente. Elle conserve ces singulières qualités jusqu'à ce que d'autres ruisseaux se mèlent avec elle et changent sa nature; car quand elle passe à Niebla, elle n'est pas différente des autres rivières : elle tombe dans la Méditerranée, six lieues au-dessous de cette ville.

Les canaux de l'Espagne sont, celui d'Aragon, qui s'étend depuis *Tudela* jusqu'à *Sarragosse* ; celui de Castille qui commence à une demi-lieue de Reynosa et descend au S. où, tant en partie projetée qu'en partie exécutée, il vient jusqu'à Simancas, établissant ainsi la communication entre le *Pisuerga* et le *Douro* ; celui du *Mançanarez* qui commence à Madrid et établit par le S. E. une communication utile entre la rivière dont il porte le nom et la *Xarama;* enfin le canal de Murcie appelé aussi canal de *Lorca* parce qu'il traverse cette ville; il commence dans la partie septentrionale du royaume de Grenade, passe par le nord de Huescar, vient à Lorca, puis par le N. E. à Murcie, où il joint la *Segura*.

Plusieurs lacs d'Espagne, particulièrement celui de *Beneventa*, abondent en poissons, et entr'autres, en excellentes truites. La chaleur du soleil transforme en sel l'eau d'un lac près d'Antiquera.

Baies.— Les principales baies sont celles de Biscaye, du Ferrol, de la Corogne (communément appelée la Groyne), de Vigo, de Cadix, de Gibraltar, de Carthagène, d'Alicante, d'Altea, de Valence, de Roses, de Majorque dans cette île, et du Port-Mahon dans l'île de Minorque. Le détroit de Gibraltar sépare l'Europe de l'Afrique.

Métaux et minéraux. — L'Espagne en a une grande abondance, et ils y sont aussi variés que dans aucun pays de l'Europe. On y trouve des cornalines, des agates, des pierres d'aimant, des hyacinthes, des turquoises, du vif-argent, du cuivre, du plomb, du soufre, de l'alun, des calamines, du cristal, du marbre de plusieurs sortes, du porphyre, du jaspe le plus

beau, et même des diamans, des émeraudes et des améthystes. Le fer d'Espagne, après celui de Damas, fournit les meilleures armes du monde, et rapportoit autrefois un gros revenu à la couronne; l'art de le travailler y étoit porté à un haut degré de perfection. Aujourd'hui même on estime beaucoup les fusils d'Espagne et les épées de Tolède. Chez les anciens, l'Espagne étoit célèbre par ses mines d'or et d'argent; et l'argent y étoit tellement abondant, que Strabon, qui étoit contemporain de César-Auguste, nous apprend que lorsque les Carthaginois prirent possession de l'Espagne, leurs instrumens domestiques et d'agriculture étoient de ce métal. Ces mines ont maintenant disparu; mais on ne sauroit dire si c'est par l'indolence des habitans qui cessèrent de les travailler, ou si elles ont été épuisées: la première cause paroît néanmoins la plus vraisemblable.

Animaux de terre et de mer. — Les chevaux d'Espagne, particulièrement ceux d'Andalousie, passent pour les plus beaux de l'Europe, et sont en même temps très-légers à la course et fort dociles. Le roi a grand soin de se procurer les plus belles races pour son service et ses haras. L'Espagne fournit aussi des mules et des bêtes à cornes; et ses taureaux sauvages sont si féroces, que le combat du taureau étoit le spectacle le plus magnifique que la cour d'Espagne pouvoit donner: il est encore aujourd'hui en usage. Les loups sont les seules bêtes féroces qui infestent l'Espagne, qui contient en abondance le même gibier et les oiseaux sauvages que l'on rencontre dans les pays voisins dont nous avons déjà fait la description. Les mers d'Espagne sont remplies d'excellens poissons de toute espèce, spécialement d'anchois, que l'on y accommode dans la dernière perfection. Ce pays est souvent infesté de sauterelles; et M. Dillon observe qu'en 1754, la Manche en fut couverte, et que les fertiles provinces d'Andalousie, de Murcie et de Valence éprouvèrent toutes les horreurs de la famine. Elles paroissent quelquefois en si grand nombre, qu'elles obscurcissent l'air; l'at-

mosphère brillante d'Espagne devient sombre, et le plus beau jour d'été de l'Estramadoure a quelquefois été plus affreux que l'hiver de la Hollande. Ces insectes ont l'odorat si délicat, qu'ils sentent un champ de blé, ou un jardin, à une distance considérable, et le ravagent en un instant. M. Dillon est d'avis que les paysans, en y faisant attention de bonne heure, pourroient détruire les œufs de ces formidables insectes et les extirper entièrement.

Population, habitans, mœurs, coutumes, amusemens et habillemens. — L'Espagne, autrefois le royaume le plus peuplé de l'Europe, ne contient aujourd'hui que très-peu d'habitans. Cela peut être attribué en partie au grand nombre d'hommes envoyés en Amérique, et en partie à l'indolence des naturels qui ne veulent pas prendre la peine de se procurer des subsistances pour leurs familles. On pourroit en assigner une autre cause : c'est le grand nombre de religieux et religieuses qui vivent dans le célibat. Quelques autres en ont donné diverses autres, et principalement leurs guerres avec les Maures, et l'expulsion totale de ce peuple du pays. Feyjoo, écrivain Espagnol, fait monter le nombre d'habitans de ce royaume à 9,250,000 ; de sorte que l'Angleterre est trois fois aussi peuplée que l'Espagne, comparativement à son étendue.

Voici le tableau le plus exact de la population de l'Espagne, d'après les plus sûres autorités. Nous donnerons aussi dans la *topographie* la population des villes les plus considérables d'après les mêmes sources.

POPULATION DE L'ESPAGNE.

			hab
GALICE. Royaume.			1,345,000
LES ASTURIES. Principaute.			347,700
BISCAYE	Seigneur. de Biscaye	120,700	322,000
	Alava	71,300	
	Province de Guipuscoa	130,000	
NAVARRE. Royaume.			290,000
ARAGON. Royaume.			623,300
CATALOGNE. Principauté.			814,400
VALENCE. Royaume.			783,084
MURCIE. Royaume.			337,680
GRENADE. Royaume.			660.600
	Province et ville d'Antéquera		26,000
ANDALOUSIE	Royaumes de Séville	754,193	1,107,923
	Cordoue	236,600	
	Jaen	117,130	
ESTRAMADOURE. Province.			416,900
NOUVELLE-CASTILLE. Royaume.	Provinces de Madrid	180,000	1,100,480
	Tolede	334,000	
	Guadalaxara	114.300	
	Cuenca	266,180	
	La Manche ou Ciudade réal	206,000	
VIEILLE-CASTILLE. Royaume.	Provinces de Burgos	460,400	913,570
	Soria	170,500	
	Ségovie	167,500	
	Avila	115,170	
LÉON. Royaume.	Provinces de Léon	250,100	935,830
	Palencia	112,500	
	Toro	92,400	
	Valladolid	196,830	
	Zamora	74.000	
	Salamanque	210,000	
	Iles de Majorque	135.900	177,770
	Minorque	28.170	
	Ivica, Formentera et autres	13,700	
	TOTAL		10,202,237

Les Espagnols sont en général grands, particulièrement les Castillans; ils ont les cheveux et le teint bruns, mais leur visage est fort expressif. La cour de Madrid a, depuis peu, pris beaucoup de peine pour leur faire couper leurs moustaches, et pour introduire parmi eux le costume francais, au lieu de leurs habits noirs, de leurs courtes jaquettes, de leurs culottes étroites, et de leurs longues épées de Tolède : ce costume n'est maintenant plus usité que chez la basse classe. Les Espagnols, avant l'avénement au trône de la maison de Bourbon, affectoient ce costume par haine et par mépris pour les Français; et le gouvernement trouvera sans doute quelque difficulté à l'abolir entièrement, parce qu'il s'en faut de beaucoup que cet esprit soit absolument éteint. Un vieux Castillan, ou Espagnol, ne connoît personne au-dessus de lui, se croit l'être le plus important de la nature, et communique souvent ce même orgueil à ses enfans. C'est la véritable raison pourquoi plusieurs entr'eux aiment tant à s'établir en Amérique, où ils peuvent conserver toute leur importance, sans crainte de voir un supérieur.

Quelque ridicule que soit cet orgueil, il produit néanmoins les qualités les plus élevées. Il inspire à la nation des sentimens nobles, humains et vertueux; il est rare qu'un gentilhomme, ou même un marchand Espagnol, se rende coupable d'une bassesse. Dans les guerres les plus violentes qu'ils ont soutenues contre l'Angleterre pendant 70 ans, il n'y a pas d'exemple qu'ils en aient profité (comme ils l'auroient facilement pu faire) pour confisquer les propriétés Britanniques à bord de leurs gallions et de leur flotte de la Plata, qui ne coururent pas plus de danger en temps de guerre qu'en temps de paix. Cela est d'autant plus surprenant, que Philippe V avoit toujours des besoins, et que ses ministres n'étoient pas bien scrupuleux dans l'exécution de leurs traités avec la Grande-Bretagne.

Selon les relations les plus authentiques des dernières guerres, il paroît que les Espagnols en Amé-

rique donnèrent les secours les plus généreux, dans leur détresse, aux sujets Britanniques qui étoient tombés entre leurs mains, non-seulement en leur fournissant les objets de première nécessité, mais même de l'argent; et en les traitant de la manière la plus hospitalière, tant qu'ils restèrent avec eux.

Après avoir avancé ces faits, il faut faire une grande distinction entre la noblesse Espagnole, les gens comme il faut, et les marchands. Les rois d'Espagne de la maison de Bourbon ne se sont guère hasardés à prendre pour ministres des personnes des premières familles Espagnoles. Ils se sont souvent servis de Français et d'Italiens; mais le plus communément de ces derniers, qui s'élevèrent par les artifices les plus infâmes, et qui furent tirés de l'état le plus abject. De-là vient que les rois d'Espagne, depuis l'avénement au trône de la maison de Bourbon, ont toujours été mal servis dans le cabinet. Alberoni, qui étoit le plus habile d'entr'eux, brouilla son maître avec toute l'Europe, et finit par être exilé et disgracié; et Grimaldi, le dernier des ministres Italiens, exposa la capitale à une révolte par ses mesures oppressives et peu populaires.

Les gens du commun qui habitent les côtes, possèdent toutes les mauvaises qualités que l'on rencontre chez les autres nations. C'est un ramas de Juifs, de Français, des Russes, d'aventuriers Irlandais et de contrebandiers Anglais, qui, ne pouvant vivre dans leur propre pays, se mêlent avec les Espagnols. En temps de guerre, ils vont en course avec beaucoup de succès; et au retour de la paix, ils s'engagent dans toutes sortes de commerce illicite, et prennent souvent parti dans les gardes Wallones et Irlandaises. Il y a environ 40,000 Bohémiens et Bohémiennes qui, outre le métier de dire la bonne aventure, font aussi celui d'aubergistes dans les petites villes et les villages. Voici la description que fait M. Swinburne du caractère des Espagnols d'après son dernier voyage dans ce pays. « Les Catalans paroissent être les hommes les plus actifs et les plus remuans, les plus pro-

pres aux affaires, aux voyages et aux manufactures. Les habitans du royaume de Valence sont une race d'hommes plus posés et plus réservés, plus propres à l'agriculture, moins portés à changer de lieu, et d'une tournure d'esprit plus timide et plus soupçonneuse que les premiers. Les Andalous semblent être les plus grands babillards et les plus grands fanfarons de l'Espagne. Les Castillans ont une noble franchise, et moins d'apparence de finesse et de fourberie. Les habitans de la Castille-neuve sont peut-être les moins industrieux de toute la nation ; ceux de la vieille sont laborieux et retiennent plus de leur ancienne simplicité ; les uns et les autres sont fermes et déterminés. Les Aragonais sont un mélange de Castillans et de Catalans, tenant plus de la nature des premiers. Les Biscayens sont spirituels et diligens, emportés et impatiens, ressemblant plus à une colonie de républicains qu'à une province d'une monarchie absolue ; et les Galiciens sont une race d'hommes laborieux, se donnant beaucoup de peine, et parcourant toute l'Espagne pour se procurer, à la sueur de leur front, des moyens de subsistance ».

La beauté des dames espagnoles ne se trouve que dans leurs romans ; car quoique l'Espagne produise d'aussi belles femmes qu'aucun pays du monde, elles n'y sont cependant pas en grand nombre, et ce n'est pas la beauté qui les caractérise. Leur taille est ordinairement petite et svelte ; mais elles emploient beaucoup d'art pour corriger les défauts de la nature. En hasardant une conjecture, nous pourrions raisonnablement supposer que cet art sert plutôt à diminuer qu'à augmenter leur beauté, spécialement quand elles ont plus de 25 ans. L'usage inconsidéré du rouge, non-seulement sur leur visage, mais même sur leur gorge, leurs bras et leurs mains, ne manque certainement pas de les défigurer, et de leur rider la peau. On leur accorde généralement beaucoup d'esprit et de vivacité.

D'après ce que nous venons d'avancer, il paroît probable que le gouvernement espagnol parviendra à

déraciner ces coutumes et ces manières des naturels, que les étrangers regardent comme si ridicules. Ils sont universellement connus pour avoir des notions raffinées et beaucoup de bon sens ; et si ces qualités étoient perfectionnées par l'étude et les voyages, dont ils ont actuellement grand besoin, ils pourroient surpasser les Français. Ils ont absolument abandonné cette manière lente d'agir dans le conseil ou dans la guerre, au point que dans les deux dernières guerres, ils ont été, pour ne pas dire plus, au moins aussi prompts à résoudre et à exécuter que leurs ennemis. Leur discrétion, leur constance et leur patience ont toujours été exemplaires, et dans plusieurs de leurs provinces, particulièrement dans la Galice, la Grenade et l'Andalousie, la basse classe s'est depuis quelque temps assidument appliquée à l'agriculture et au travail.

Parmi les bonnes qualités des Espagnols, on peut compter leur sobriété dans le boire et le manger. Ils déjeûnent et soupent souvent au lit; leur déjeûner est ordinairement du chocolat ; on n'y prend que rarement du thé. Leur dîner consiste en bœuf, mouton, veau, porc, lard, légumes, etc., le tout bouilli ensemble. Ils mangent beaucoup d'ail, de poreaux, de salade et de raves, qui, selon un de leurs proverbes, sont la nourriture d'un homme comme il faut. Les hommes ne boivent que très-peu de vin, et les femmes font usage d'eau ou de chocolat. Les deux sexes dorment ordinairement après dîner, et prennent l'air au frais du soir. Cet usage est assez commun dans les pays chauds, tels que l'Italie, l'Espagne et le Portugal, où, généralement parlant, le ciel est clair, et où les habitans ont coutume de se lever de très-bonne heure. Le corps humain ne peut pas avoir assez de force pour résister à la chaleur violente, sans prendre des rafraîchissemens ; aussi est-ce une coutume universelle de dormir pendant quelques heures après le dîner, qui, dans ces pays, se fait de bonne heure; et ce temps de repos est appelé en Espagne *la siesta*, la sieste, et en Por-

tugal *la sesta*. Ils aiment tant la danse, qu'on voit souvent, dans la même contredanse, la grand'mère, la mère et la fille. Plusieurs de leurs pièces de théâtre ne sont qu'un jargon ampoulé, ridicule et insipide. La tête du souffleur paroît quelquefois à travers une trappe sur le théâtre, et il lit la pièce assez haut pour être entendu par l'auditoire. La galanterie est la passion dominante des Espagnols. La jalousie, depuis l'avénement au trône de la maison de Bourbon, ne les tourmente plus. Les serénades de nuit données par les amans, sous les fenêtres de leurs maîtresses, sont encore en usage. Le combat du taureau est particulier à ce pays, et sert beaucoup à peindre le génie et les mœurs des Espagnols. Dans ces occasions, les jeunes gens s'efforcent de montrer leur courage et leur activité à leurs maîtresses; et la valeur du cavalier est proclamée, honorée et récompensée, selon le nombre et la férocité des taureaux qu'il a tués. Ils prennent beaucoup de peine à fixer la forme et les armes du combat, de manière à donner du relief à la bravoure du cavalier. Le divertissement même, qui est accompagné de plusieurs circonstances de barbarie, est sans doute originaire des Maures, et fut adopté par les Espagnols, quand ils étoient dans des termes d'amitié avec cette nation, en partie par complaisance et en partie par rivalité.

Il n'y a pas une ville d'Espagne où il n'y ait une grande place pour donner le combat du taureau; l'on dit même que les plus pauvres habitans des plus petits villages se cotisent souvent pour se procurer une vache ou un bœuf, qu'ils combattent sur des ânes, faute de chevaux.

Religion. — On a beaucoup adouci, depuis quelques années, les rigueurs de l'inquisition. Les punitions infligées par ce tribunal, ne sont ni aussi sévères, ni aussi fréquentes; mais cependant on n'a pas encore supprimé entièrement cette institution. Les prêtres et leurs officiers ne peuvent mettre leurs sentences à exécution sans l'autorité royale. L'inquisition est encore en vigueur contre les Maures et les Juifs

convertis. Les Espagnols pratiquent aveuglément les points même les plus minutieux de la religion catholique romaine, et ils se sont montrés jusqu'à ce jour si constamment attachés à sa doctrine, que leurs rois sont particulièrement désignés par l'épithète de *catholiques*. Il paroît, cependant, que le zèle ardent qui a distingué leurs ancêtres au-dessus du reste de la chrétienté, s'est fort ralenti, et qu'il est sur le point de s'éteindre : depuis quelques années, le pouvoir du clergé est considérablement diminué. Il est aussi sorti un édit du roi, pour empêcher l'admission des novices dans les différens couvens, sans une permission spéciale, édit dont le but évident est de réduire les ordres monastiques. On compte maintenant dans le royaume d'Espagne 54,000 moines, 34,000 religieuses et 20,000 prêtres séculiers ; mais on y voit aussi peu de moralité que dans aucun pays du monde.

En Catalogne, la croyance du peuple dans l'intercession des saints lui a, dans tous les temps, fourni une source de consolation ; mais dans quelques occasions, elle lui a causé bien des maux. Chaque compagnie d'artisans, chaque vaisseau qui met à la voile, est sous la protection immédiate de quelque patron. Des volumes in-folio, attestent les miracles innombrables de Notre-Dame de Mont-Serrat, et chaque relique subalterne est chargée de présens provenant de différens vœux. Cette confiance outrée dans les saints, a souvent été la mère de la présomption la plus insensée, et a causé la ruine de plusieurs maisons de commerce. Dans la dernière guerre, les compagnies d'assurance avoient chacune leur saint favori, tels que S. Rémont de *Pena-Forte*, la Vierge de la miséricorde, et d'autres. Ces différens patrons étoient formellement nommés comme autant d'actionnaires dans les articles de l'association et dans toutes les soumissions d'assurance ; on leur allouoit avec la plus scrupuleuse exactitude à chacun son dividende, de même qu'à tout autre membre de la compagnie, dans la persuasion qu'avec des associés aussi puissans, il étoit impossible d'éprouver aucune perte.

Dans cette croyance, des compagnies se hasardèrent, vers l'année 1779, d'assurer les vaisseaux français des Indes Occidentales, à cinquante pour cent, lorsque les Anglais et les Hollandais ne vouloient les assurer à aucun prix, et même, quand la plupart de ces vaisseaux étoient déjà dans les ports d'Angleterre. Cette fatale entreprise ruina toutes les compagnies d'assurance, excepté deux; et cependant, malgré ce malheur, cette superstition existe toujours.

Archevêchés et évêchés. — Il y a en Espagne huit archevèchés et 46 évèchés. L'archevêque de Tolède a le titre de primat d'Espagne, il est grand-chancelier de Castille, et a un revenu annuel de 2,400,000 fr. tournois; mais la cour d'Espagne a maintenant trouvé plusieurs moyens de diminuer les revenus du clergé, par des pensions et des donations à des sociétés d'agriculture. Cet archevêché paye tous les ans 15,000 ducats aux moines de l'Escurial, outre d'autres pensions, et l'on assure qu'il n'y a pas d'évêché en Espagne qui n'entretienne quelques pensionnaires, et que les moindres bénéfices sont dans le même cas. On prend sur les riches prébendes et canonicats les pensions du nouvel ordre de Carlos-Tercero. Les richesses des églises et des couvens d'Espagne sont des objets continuels d'admiration pour tous les voyageurs, ainsi que pour les naturels; mais ils ont tous la même apparence, excepté dans le plus ou le moins de trésors et de bijoux qu'ils contiennent. On croit pouvoir se dispenser de l'énumération fastidieuse des couvens de chaque ville dont on donnera ci-après la description; il suffit d'observer qu'il n'y a, pour ainsi dire, aucun lieu habité, en Espagne, qui n'en contienne plusieurs de l'un et de l'autre sexe. On ne citera en particulier que ceux qui peuvent renfermer quelque chose de remarquable.

Langue. — La base de la langue espagnole, comme celle de l'italienne, est le latin; et on pourroit l'appeler un latin bâtard, si ce n'étoit pour les terminaisons et les mots étrangers qui y ont été in-

troduits par les Goths et les Maures, et principalement par ces derniers. C'est maintenant une langue très-majestueuse et fort expressive ; et il est remarquable que les étrangers qui l'entendent le mieux, sont ceux qui l'estiment davantage.

Sciences et savans. — L'Espagne n'a pas produit de savans en raison du génie de ses habitans. Cette disette doit en quelque sorte être attribuée à leur indolence, qui les empêche d'avoir dans les arts libéraux les succès auxquels ils pourroient prétendre : mais le plus grand obstacle aux progrès de la littérature, c'est le défaut d'encouragement de la part du gouvernement. Néanmoins quelques Espagnols se sont distingués par leurs talens dans différens genres. Plusieurs anciens pères de l'église étoient Espagnols ; et les sciences doivent beaucoup à Isidore, évêque de Séville, et au cardinal Ximénès. L'Espagne a aussi produit plusieurs excellens physiciens. Telle étoit la hauteur du gouvernement Autrichien, lorsque l'empereur Charles V monta sur le trône d'Espagne, que l'inimitable Cervantes, né à Madrid en 1549, ne s'éleva guère au-dessus du rang de simple soldat, et mourut dans l'oubli, après avoir vaillamment combattu pour sa patrie à la bataille de Lepante, où il eut la main gauche emportée. Son histoire de Don Quixote, cette ingénieuse satire de la chevalerie errante, a été aussi utile à sa patrie en la guérissant de cet esprit ridicule, qu'elle a fait d'honneur à son génie. Il étoit en prison pour dettes lorsqu'il composa la première partie de cet ouvrage, et il doit peut-être tenir le premier rang parmi les moralistes et les écrivains satiriques. On peut citer après lui Antoine de Guevasa, auteur du Diable boiteux, ouvrage plein de finesse et de morale.

Les Visions de Quévedo, et quelques autres de ses productions gaies et satiriques, le font mettre au rang des meilleurs écrivains de son siècle. Il étoit également célèbre en vers et en prose. Cet homme de lettres naquit à Madrid, l'an 1570. Outre son

mérite comme poète, il étoit très-versé dans les langues orientales, et avoit une érudition très-étendue. Il excelloit dans le genre sérieux et dans le burlesque, et avoit reçu de la nature une heureuse tournure d'esprit assez semblable à celle que nous admirons dans Butler et dans Swift.

La poésie fut cultivée de bonne heure en Espagne. Lorsque les Sarrasins se furent établis dans ce royaume, ils y introduisirent leur langage, leur religion et leur littérature; et le style de la poésie orientale y prévalut généralement. Avant cette époque, les Espagnols s'étoient fort adonnés à la littérature romaine; mais Alvare de Cordova se plaint que, de son temps, ses concitoyens avoient tellement négligé la langue latine, et donné la préférence à l'arabe, qu'il étoit difficile de trouver un individu sur mille qui pût écrire une lettre dans cette langue. Le goût de plusieurs habitans d'Espagne pour les auteurs orientaux, étoit alors si grand, qu'ils écrivoient l'arabe avec beaucoup de pureté, et composoient des vers avec autant de facilité et d'élégance que les Arabes mêmes. Vers ce temps, les juifs espagnols jouoient un rôle considérable dans les lettres, qui étoient entretenues par le moyen de maîtres qui venoient de Babylone, où les juifs avoient des académies à leurs frais. En 967, Rabbi Moyse, et son fils Rabbi Enoch, ayant été pris par des pirates, furent vendus comme esclaves à Cordova (Cordoue), et rachetés par leurs confrères qui établirent dans cette ville une école dont Rabbi Moyse fut fait principal instituteur: ce savant juif auroit bien voulu retourner dans sa patrie; mais le roi Maure de Cordova ne voulut pas y consentir, charmé de pouvoir donner chez lui à ses sujets Hébreux des maîtres de leur religion, et de les soustraire à la nécessité d'aller étudier dans une université étrangère. On leur accorda toute la tolérance possible par rapport à leur religion. En 1039, Rabbi Ezechias fut mis à mort à Babylone, et le collége qu'il avoit dirigé, transféré à Cordova, d'où il sortit

un grand nombre de poètes hébreux, dont divers savans écrivains ont fait mention. Les juifs espagnols avoient aussi des écoles florissantes à Séville, à Grenade et à Tolède ; et c'est là l'origine des nombreux proverbes hébraïques et des tournures de phrases qui se sont glissées dans la langue castillane et qui forment une partie considérable de sa diction. C'est à ces juifs que la langue espagnole est redevable d'une curieuse version des livres Hébreux de l'ancien testament, qui fut ensuite imprimée à Ferrare en 1553, en caractères gothiques espagnols.

Les écrivains de cette nation font aussi remonter l'origine de leurs troubadours au 12e ou 13e siècle, les dialectes Provençal et Galicien prévalant alors. Le marquis de Villena, qui mourut en 1434, est l'auteur de ce fameux ouvrage intitulé l'*Arte de la gaya sciencia*, qui comprend un système de poésie, de rhétorique et d'éloquence, outre la description de toutes les cérémonies des troubadours dans leurs fêtes publiques. Ce seigneur a aussi fait une traduction de l'Eneïde de Virgile en vers espagnols. Juan de Mena de Cordova fut un poète célèbre dans son temps : ses poëmes ont eu plusieurs éditions, dont la première fut imprimée à Sarragosse en 1525. Juan de la Encina étoit aussi un poète d'un mérite distingué : il a traduit plusieurs des poètes latins en espagnol, et publié un ouvrage sur l'art de la poésie, et d'autres œuvres imprimées à Sarragosse en 1516. Boscan, Ercillan, Villegas, et d'autres poètes espagnols ont acquis beaucoup de réputation dans leur pays. Mais le poète dramatique le plus distingué de cette nation, est Lopez de Vega, qui étoit contemporain de Shakespear. Il avoit l'imagination extrêmement fertile, et écrivoit avec beaucoup de facilité ; mais dans ses drames il n'a pas eu égard aux unités, et les a plutôt adaptés au goût du siècle qu'aux règles de la critique. Sa poésie lyrique, ses pièces fugitives et ses essais en prose, forment une collection de 50 volumes, outre ses ouvrages dramatiques qui font 26 volumes de plus ; sans compter 400 pièces dramati-

ques de l'écriture sainte, appelées en Espagne *autos sacramentales*. Calderon est aussi, dans le même genre, un écrivain assez renommé; mais plusieurs de ses comédies sont licencieuses.

Tostatus, le plus volumineux théologien peut-être qui ait jamais écrit, étoit espagnol; mais ses ouvrages ne sont plus aujourd'hui connus que par leur grosseur. Herrera, et quelques autres historiens, particulièrement de Solis, ont montré de grands talens dans l'histoire, par leurs recherches des antiquités de l'Amérique, et en écrivant la relation de sa conquête par leurs compatriotes...... Parmi les écrivains qui ont paru depuis peu en Espagne, le père Feyjoo est un des plus distingués. Ses productions annoncent une grande franchise, beaucoup de lecture et d'impartialité, pour ce qui regarde sa personne et sa patrie. Le chevalier d'Yriarte a fait des poésies très-estimées. Don Francisco Perez-Bayer, archidiacre de Valence, et auteur d'une dissertation sur la langue phénicienne, peut être placé au nombre des gens de lettres espagnols du premier rang. L'Espagne a également produit plusieurs voyageurs aux Deux-Indes, qui sont aussi instructifs qu'amusans. Si les Espagnols pouvoient se défaire de leur tournure d'esprit abstraite et métaphysique, ils joueroient certainement un des principaux rôles dans la littérature. Il semble à présent que l'éducation d'un Français comme il faut, feroit un savant en Espagne; et s'il entendoit le grec, ce seroit un phénomène.

Plusieurs Espagnols se sont distingués dans les arts libéraux; et non-seulement leurs villes, mais même leurs palais, spécialement l'Escurial, offrent des preuves non équivoques de leur habileté, comme sculpteurs et comme architectes. Palomino, dans un traité fort travaillé, sur l'art de la peinture, en deux volumes *in-folio*, a écrit la vie de 233 peintres et sculpteurs, qui ont fleuri en Espagne, depuis Ferdinand-le-Catholique, jusqu'à la fin du règne de Philippe IV. Parmi les plus célèbres peintres espagnols, on compte Velasques; Murillo, communément ap-

pelé le Vandyke espagnol; Ribeira et Claudio Coello, dont le genre est très-semblable à celui de Paul Véronèse.

Universités. — On compte en Espagne 24 universités, dont la principale est celle de Salamanque, fondée par Alphonse, neuvième roi de Léon, l'an 1200. Elle contient 21 colléges, dont plusieurs sont magnifiques. La plupart des nobles y envoient leurs fils pour y faire leur éducation. Les autres sont celles de Séville, de Grenade, de Compostelle, de Tolède, de Valladolid, d'Alcala, de Siguenza, de Valence, de Lerida, d'Huesca, de Sarragosse, de Tortose, d'Ossuna, d'Onate, de Candie, de Barcelone, de Murcie, de Tarragone, de Bacza, d'Avila, d'Orihuella, d'Oviédo et de Palencia.

Antiquités et curiosités artificielles et naturelles. — Les premières consistent principalement en antiquités romaines et maures. Près de Ségovie, un grand aqueduc, élevé par Trajan, s'étend sur une profonde vallée, entre deux montagnes, et est soutenu par une double rangée de 159 arches. On trouve d'autres aqueducs, théâtres et cirques romains à Terrago, et dans différentes parties de l'Espagne. On croit communément, mais à tort, qu'une vieille échauguette en ruines, près de Cadix, est une colonne d'Hercule. Près de la ville de Salamanque, on voit les restes d'une chaussée romaine, faite de grandes pierres plates; elle fut continuée jusqu'à Mérida, et de-là jusqu'à Séville. A Tolède, il existe les restes d'un théâtre romain, maintenant converti en église, que l'on dit être une des plus grandes curiosités de l'antiquité. Il a 600 pieds de longueur, 500 de largeur, et est d'une hauteur proportionnée; la voûte, qui est extrêmement hardie et élevée, est soutenue par 350 colonnes de beau marbre, en dix rangées, formant 11 ailes, dans lesquelles sont 366 autels et 24 portes: toutes ses parties sont enrichies des plus superbes ornemens. A Martorel, grande ville où l'on fabrique beaucoup de dentelles, est un pont fort haut, bâti, en 1768, des ruines d'un autre qui avoit existé 1,985 ans,

et qui avoit été élevé par Annibal. A l'extrémité septentrionale, est un arc de triomphe ou porte, que l'on dit avoir été construit par ce général en l'honneur de son père Amilcar. Il est presqu'entier, bien proportionné et simple, sans aucune espèce d'ornement, excepté une bordure ou de deux pierres de taille. Près de Mulviédro (autrefois la fidèle Sagonte, détruite par Annibal) il y a quelques restes des Romains, tels que les ruines d'un théâtre, un demi-cercle d'environ 82 toises de diamètre : quelques-unes des galeries sont taillées dans le roc, et 9,000 personnes pouvoient y voir le spectacle sans inconvénient.

Les antiquités des Maures sont riches et magnifiques. Entre les plus remarquables, est le palais d'Alhambra, à *Grenade*, qui est l'édifice le plus entier et le plus majestueux que les Maures aient élevé en Espagne. Il fut bâti en 1280, par le second roi Maure de *Grenade*, et par les Espagnols en 1492, sous le règne du dix-huitième. Il est situé sur une colline où l'on monte par une route bordée de haies de myrtes doubles ou impériaux, et par des allées d'ormes. Sur cette colline, dans l'enceinte de l'Alhambra, l'empereur Charles-Quint commença, en 1568, un nouveau palais qui ne fut jamais fini, quoique les murs existent encore. Il est fait de pierres jaunes : l'extérieur forme un carré de 190 pieds. L'intérieur est une grande cour circulaire, avec un portique de l'ordre toscan et une galerie de l'ordre dorique, soutenus par 32 colonnes, faites d'autant de morceaux de marbre d'une seule pièce. La grande entrée est ornée de colonnes de jaspe, sur les bases desquelles on voit des représentations de batailles en bas-relief. L'Alhambra lui-même est une masse de maisons et de tours, environnée de murailles et bâtie de grosses pierres de différentes dimensions. Les murs et les plafonds de presque toutes les chambres sont en stuc, quelques-uns sculptés, d'autres peints, d'autres dorés et couverts de diverses maximes arabes. C'est peut-être, dans l'intérieur, l'endroit le plus curieux de l'Europe. Il s'y trouve plusieurs bains, dont les murs, le

plancher et le plafond sont de marbre blanc. Les jardins abondent en orangers, citroniers, grenadiers et myrtes. Au bout des jardins est un autre palais, appelé *Généraliph*, situé sur un endroit encore plus élevé que l'Alhambra. Des balcons de ce palais, on découvre une des plus belles perspectives de l'Europe, toutes les plaines fertiles du royaume de *Grenade*, bornées par les montagnes couvertes de neige. Les Maures regrettent encore aujourd'hui la perte de Grenade, et continuent de faire des prières au ciel pour le recouvrement de la capitale. Il y a en Espagne plusieurs autres superbes monumens, élevés du temps des Maures; quelques-uns en assez bon état, et d'autres n'offrant plus que des ruines majestueuses.

Les eaux minérales et quelques lacs bruyans, forment la principale partie des curiosités naturelles; mais il ne faut pas oublier la Guadiana, qui, comme la Mole, en Angleterre, coule quelque temps sous terre et en sort ensuite. Le cabinet d'histoire naturelle de Madrid fut ouvert au public, par ordre de sa majesté, en 1770. Tout y est rangé avec netteté et élégance, et les appartemens sont ouverts au public deux fois par semaine, outre qu'on les montre aux personnes de distinction en particulier. La partie minérale du cabinet, qui consiste en pierres précieuses, marbres, mines, etc., est très-parfaite; mais la collection d'oiseaux et d'animaux n'est pas considérable, quoiqu'on doive s'attendre à son amélioration, si l'on prend soin de se procurer les productions des colonies américaines. Il s'y trouve aussi une curieuse collection de vases, de bassins, d'aiguières, de coupes, d'assiettes et d'objets d'ornement, faits des plus belles agates, d'améthystes, de cristal de roche, etc., montés en or et en émail, d'un goût fort élégant, et supérieurement travaillés, que l'on dit avoir été apportés de France par Philippe V. Le cabinet contient, outre cela, des échantillons de vases et d'ustensiles péruviens et mexicains.

En faisant sauter le rocher de Gibraltar, on trouva plusieurs morceaux d'os et de dents, incorporés dans

le roc, dont on a porté quelques-uns en Angleterre, qui sont déposés au musée britannique. Du côté occidental de la montagne, on voit la cave de Saint-Michel, qui est à 1,110 pieds au-dessus de l'horizon. Il s'y est formé, par l'eau qui dégouttoit et qui se pétrifioit en tombant, des colonnes de différentes grosseurs, dont quelques-unes ont deux pieds de diamètre. L'eau filtre continuellement à travers la voûte, et forme un nombre infini de *stalactites*, de couleur blanchâtre, composées de diverses couches ou croûtes qui, comme les colonnes, augmentent toujours en grosseur, et qui pourront peut-être un jour remplir toute la caverne. Du sommet du rocher, dans un temps clair, on découvre, non-seulement la ville de Gibraltar, mais même la baie et le détroit, les villes de Saint-Roque et d'Algesiras, et les montagnes d'Alpuxaras; le mont Abyla, en Afrique, avec son sommet couvert de neige; les villes de Ceuta, de Tanger, et une grande partie de la côte de Barbarie.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes, provinces, villes, édifices publics et particuliers. — Nous allons parler de tous les royaumes dont l'Espagne étoit composée, et qu'on connoît à présent sous le nom de provinces.

Galice.—Ce royaume est borné au N. et à l'O. par l'Océan; au S. par le Portugal; et à l'E. par les Asturies et le royaume de Léon. C'est la province d'Espagne qui a le plus de côtes et le plus de ports de mer. Le pays est rempli de montagnes; mais le peu de plaines que l'on y trouve est fort bien cultivé. Il abonde en bois de construction et en patates. Ses habitans sont fort actifs, et depuis quelque temps, le gouvernement y a établi des manufactures de toiles. On y exploite depuis peu une mine d'étain, et l'on a découvert des mines d'argent, de vitriol, de soufre et de marcassite, etc. Ses rivières sont la Tembre, l'Ulla, le Minho, le Sil et l'Eo. On trouve à sa pointe la plus septentrionale, le cap Ortégal, et à sa pointe la plus occidentale, le cap Finistère.

Compostelle, capitale, archevêché, université. Cette ville est située entre les rivières de *Sar* et de *Saréla*. Le peuple croit que c'est dans l'église métropolitaine que repose le corps de l'apôtre Saint Jacques le Majeur, et il y vient

un nombre prodigieux de pélerins de toutes les parties du monde. On y a bâti un hôpital magnifique pour les recevoir. C'est dans cette ville qu'a pris naissance l'ordre des chevaliers de Saint-Jacques.

Mondonedo, évêché sur le penchant d'une montagne, et entouré de plusieurs autres. Cette ville est arrosée par plusieurs rivières, que l'on passe sur deux ponts qui joignent la ville avec les faubourgs. On estime beaucoup les chapons de Mondonedo. Le commerce principal consiste en lin, chevaux et brebis. La population de Mondonedo est d'un peu plus de 5,000 ames.

La *Corogne* est sur une baie d'une lieue de large, qui forme un des plus beaux ports d'Espagne. Ce port a la figure d'un croissant, et est défendu par un château. On y embarque une quantité prodigieuse de sardines, de bestiaux et de toiles communes pour les provinces voisines. Cette ville fait aussi un petit commerce d'exportation avec l'Amérique par la voie des courriers maritimes qui partent tous les mois pour la Havane, et tous les deux mois pour Buenos-Ayres. Il n'y en avoit pas moins de 18 en 1779. Le transport des paquets et des passagers est le principal objet de cette institution; mais par occasion, elle ouvre un débouché aux productions de la Galice. Elle occupe environ 1,000 hommes d'équipage, et a vivifié tout le pays circonvoisin. Les principaux édifices de la Corogne, sont les châteaux de Saint-Antoine et de Saint-Amaro et plusieurs autres, le magasin à poudre, la salle d'armes ou parc royal, la nouvelle école de la marine et de l'artillerie, un arsenal général, deux hôpitaux et un théâtre. Les manufactures d'indienne et de linge de table n'ont besoin que d'encouragemens pour devenir considérables.

Lugo, évêché non loin du Minho. Le pont sur lequel on passe ce fleuve est dans les faubourgs. On pêche en abondance dans cette rivière des saumons et des lamproies. Les habitans de Lugo et de ses environs ne travaillent qu'aux ouvrages en laine. On fait monter sa population à près de 5,000 personnes.

Le Ferrol, port. C'est une des meilleures places de l'Espagne, quoique petite. Les bâtimens trouvent un abri très-sûr dans sa baie, où se rendent plusieurs petites rivières; mais l'entrée en est si étroite, que, dans l'espace d'une lieue, il n'y peut avancer qu'un bâtiment à-la-fois. Elle est défendue par plusieurs forts et un mole garni d'uue artillerie considérable. L'arsenal est un des plus beaux du royaume;

il y a une fabrique de voiles pour les vaisseaux. Sa population est de 30,000 ames.

Vigo, ville sur une baie, avec un très-bon port qui forme une enceinte considérable. Ce fut dans les parages de Vigo que les Anglais et les Hollandais battirent la flotte espagnole le 20 octobre 1702. En 1719, les mêmes ennemis se rendirent maîtres de la ville.

Bayonna, ville sur un petit golfe un peu au-dessus de l'embouchure du Minho. Elle a un port fort commode et la pêche y est fort abondante. L'entrée de ce golfe est bordée de quelques îles que les anciens ont appelées les îles des Dieux.

Tuy, sur le *Minho*, ville forte, située sur une montagne dans une campagne agréable et fertile. Cette ville renferme plusieurs manufactures de toiles de toutes qualités.

Orense, sur le *Minho*, ville célèbre par ses sources chaudes, et dont quelques-unes sont bouillantes; ces sources sont d'excellens bains chauds.

Ribadavia, sur le *Minho*, ville dont les environs produisent d'excellent vin, qu'on met au rang des meilleurs d'Espagne.

Monte-Forte-de-Lemoz, petite ville située sur une haute montagne, aux environs de laquelle on trouve des carrières de fort beau marbre blanc.

Ribadeo, à l'embouchure de l'*Eo*, qui sépare la Galice des Asturies, petite ville située sur la pente d'un rocher, avec un bon port.

Monte-Rey, petite ville sur la *Tamega*, défendue par un fort situé sur une haute montagne. On trouve dans ses environs des mines d'étain.

Mugia, port dont la population est de 3,000 habitans qui s'adonnent à la pêche.

Padron, ville sur une hauteur, au pied de laquelle est le confluent de la *Sar* et de l'*Ulla*.

Muros, ville au bord de la mer à l'embouchure de la *Tembre*. Ses environs sont très-fertiles.

Ponte-Vedra, ville près de la mer, dans une position très-agréable et dont le territoire abonde en toutes sortes de comestibles excellens.

Finistère et *Ortégal* sont deux caps; le premier à l'O., est célèbre; l'autre est au N.

Asturies.—Cette principauté confine vers le N. à la mer; vers le S. à la vieille-Castille et au royaume de Léon; vers l'E. à la Biscaye; et vers l'O. à la Galice. L'air y est passa-

blement bon, le pays inégal et montueux. Toutes les montagnes sont couvertes de bois, ce qui fait que la province est mal peuplée. Elle produit cependant du blé, beaucoup de fruits et d'excellens vins, mais en petite quantité, et on y supplée par du cidre très-estimé, les pommes y étant très-abondantes. Ses chevaux sont très-renommés.

Ce fut dans ses montagnes que Pelage, prince Goth, se retira avec un petit nombre de gentilshommes de sa nation. Ils firent de-là de fréquentes courses sur les Maures, et conservèrent dans ce lieu les tiges de la plus ancienne noblesse d'Espagne. Aussi la province se félicite-t-elle d'avoir été le berceau de la monarchie, et c'est pour cela que les fils aînés des rois d'Espagne prennent le titre de princes des Asturies. Ses principales rivières sont l'Eo et l'Asta.

Oviedo, capitale, évêché, université. Elle est située dans une plaine élevée, entre les rivières d'Ove et de Déva. Cette ville renferme environ 7,000 habitans, trois paroisses, onze couvents et quatre hôpitaux. Le nombre de reliques qui sont dans la cathédrale, la met en grande vénération dans le pays. Il s'y est formé une société économique, ou plutôt patriotique, comme dans plusieurs autres villes d'Espagne. Ces sociétés, en général composées de gens éclairés et qui veulent réellement le bien de leur pays, et non pas d'énergumènes et d'intrigans, comme celles que nous avons vues en France depuis la révolution, pourront par la suite rendre de grands services au royaume. Elles s'occupent principalement de l'amélioration de l'agriculture, du commerce et des finances. Il y a dans cette ville une bonne manufacture de chapeaux fins et communs.

On remarque à Oviedo un aqueduc de 40 arches, qui sert à conduire dans la ville les eaux de la fontaine de *Tentorio de boo.*

Avilès, port. Les rues de la ville sont assez belles et sa grande place, une des mieux bâties de toutes celles des villes des Asturies. Il y a des fabriques de toiles ordinaires, et de celles qu'on appelle *Beatillars* qui sont très-fines. Le pilote Antonio Filorez étoit de cette ville, ainsi que Pedro Mendez de Avilès.

Saint-Ander, évêché, sur une presqu'île, à l'abri de laquelle se trouve l'un des meilleurs ports de l'Europe. Il est défendu par quelques châteaux et quelques batteries de canon.

Santillana, petite ville sur la mer, avec un assez bon port.

Elle est dans une situation agréable ; ses environs produisent des grains, du lin, et nourrissent des troupeaux et du gibier de toute espèce.

Penaflore, bourg considérable.

Gyon, petite ville, dont les environs abondent en légumes, fruits et sur-tout en pommes, dont on fait d'excellent cidre. Les pâturages sont couverts de nombreux bestiaux, et la mer lui fournit d'excellens poissons.

Cangas de Onis, ville située dans une vallée profonde, abondante en toutes sortes de fruits. Son principal commerce est en poisson salé.

Saint Vincent, port de mer, où l'on compte environ 3000 personnes. Près de la ville est une fonderie de canons, où l'on fait aussi des bombes.

Biscaye. — Cette province est bornée au N. par l'Océan ; au S. par la province d'Alava ; à l'E. par celle de Guipuscoa ; et à l'O. par les Asturies. L'air y est plus doux et plus tempéré que dans les autres provinces. Son territoire est montueux et stérile en plusieurs endroits. Dans d'autres, on recueille autant de blé qu'il en faut pour la subsistance des habitans, mais peu de vin. Il y a en revanche beaucoup de cidre. La mer y fournit de bons poissons et des coquillages. Les côtes abondent en oranges et citrons. Il s'y trouve plusieurs rivières, telles que l'Ybaychalval, le Ladagoun, l'Ovia et la Dèva, l'Azua, le Navion, la Bidassoa, qui sépare de ce côté l'Espagne de la France, etc. ; de vastes forêts de bois de construction, des mines d'acier et de fer ; et l'on y compte plus de 300 forges. Il s'y fait une exportation considérable de fer et d'huile de poissons. Cette province, dans le sens le plus étendu, comprend celles de Guipuscoa et d'Alava, où l'on trouve des mines de fer et d'acier, et la seigneurie de Biscaye ; et de cette manière elle a pour limites, au N. la mer de Biscaye ; au S. la Navarre et Burgos ; à l'E. la France et la Navarre, et à l'O. les Asturies. On trouve dans le Guipuscoa des fontaines salantes, qui fournissent beaucoup.

Bilbao, capitale, évêché, port, sur le bord de la rivière *Ybaychalval*, à environ deux lieues de la mer. Cette ville contient 12,000 habitans, avec une grande place sur le bord de l'eau, bien ombragée par de belles allées d'arbres, qui s'étendent jusqu'aux issues sur les bords de la rivière, où il y a un grand nombre de maisons et de jardins, qui forment une perspective fort agréable, particulièrement en remon-

tant la rivière; car outre la belle verdure, il se présente graduellement de nouveaux objets à la vue, et la ville ressemble à un amphithéâtre qui donne au paysage un air de gaîté, et complète la scène. Ses maisons sont solides et élevées, et ses rues bien pavées et unies : on y conduit l'eau de manière à pouvoir les laver à volonté, ce qui rend Bilbao une des villes les plus propres de l'Europe. Cette ville a beaucoup perdu de son ancienne industrie. Ses tanneries, autrefois d'un grand rapport, sont tombées depuis que les cuirs, venant de l'Amérique espagnole, ne peuvent arriver directement à Bilbao, et sont assujettis à de gros droits, quand on les embarque dans un des ports d'Espagne pour le sien. Les moutures économiques qui lui étoient très-profitables, sont aussi abandonnées. Sa seule ressource est le commerce ; mais il est immense. Bilbao reçoit et expédie toutes sortes de marchandises. Là s'embarque la plus grande partie des laines que l'Espagne envoie à l'étranger. Là vient aboutir presque tout ce qui arrive des autres pays de l'Europe, pour la partie septentrionale de ce royaume. Ses relations principales sont avec la France, l'Angleterre et l'Amérique. On y compte environ 200 maisons de commerce, parmi lesquelles il s'en trouve quelques Irlandaises, quelques Allemandes et sept à huit Françaises.

On voit à Bilbao un bel hôpital, une digue pour contenir les eaux, un pont magnifique sur la rivière d'*Azua*, et une chaussée bien entretenue. Une grande partie de la ville étant bâtie sur pilotis, il est expressément défendu d'y faire usage de carrosses et d'aucune voiture roulante.

Berméo, port près du cap Machicaco. Cette ville est fort ancienne, et a donné naissance au fameux poète Castillan, *Alonzo de Ercilla y sunyga*.

Fontarabie, à l'embouchure de la rivière de la *Bidassoa*, et tout près des frontières de la France ; son port ne peut admettre que des bâtimens de 40 à 50 tonneaux. Elle est d'ailleurs défendue par sa situation, et de bons ouvrages. C'est au milieu de la rivière de Bidassoa, qu'est l'île des Faisans ou de la Conférence, célèbre par la paix des Pyrénées, et le mariage de Louis XIV, avec l'infante Marie-Thérèse, qui en fut un des principaux articles. Fontarabie fut assiégée en 1638, par le prince de Condé, appelé alors *monsieur le Prince*, qui ne put s'en rendre maître.

Larédo, ancienne petite ville située dans un lieu élevé tout environné de rochers, avec un port qui est un abri commode pour les vaisseaux.

Castro-de-Urdiales, bourg considérable entouré de murailles.

Ordugna, ville située dans une agréable vallée toute environnée de hautes montagnes.

Tolosa, ville sur une espèce de presqu'île au confluent de deux petites rivières. On y fabrique une quantité prodigieuse d'excellentes lames d'épée.

Port-Passage, ou simplement *Passage*, à une lieue de St.-Sébastien, village remarquable par un grand et fort bon port, l'un des plus beaux de l'Océan, où se tiennent souvent les flottes du roi. C'est un grand bassin de deux lieues de longueur sur une lieue de largeur, et couvert de tous côtés par de hautes montagnes. L'entrée est fort étroite, étant resserrée par des rochers escarpés. Ce port peut contenir plus de mille vaisseaux toujours à flot.

Mondragon, sur la *Déva*, petite ville remarquable pour ses fabriques d'armes et autres ouvrages d'acier. Son territoire a des sources de bonnes eaux minérales, et abonde en pommes dont on fait du cidre.

Portugalete, petit port situé sur une colline à l'entrée de la rivière de Bilbao, et où les vaisseaux peuvent se tenir en sûreté contre les gros temps.

Durango, ville située dans une vallée environnée de hautes montagnes; elle est fort peuplée. Ses habitans sont fort industrieux et travaillent habilement en fer.

Saint-Sébastien, capitale de la province de Guipuscoa, est une petite ville bien bâtie, où il règne une grande activité. Ses rues sont longues, droites et pavées de grandes pierres blanches. Ses environs sont fort agréables. Elle est défendue par de bonnes murailles du côté de terre, et du côté de la montagne de Santa-Cruz, par un château élevé et construit à la moderne, où l'on entretient une forte artillerie. Ses habitans jouissent d'un privilége fort singulier. Quand ils traitent avec le roi d'Espagne en personne, le prince est obligé de se découvrir devant eux. Il y a beaucoup de forges, on y fait de bonnes lames d'épée. Il s'y exporte une grande quantité de laine de Castille, et on importe beaucoup de cacao venant de l'Amérique. Elle a 12000 habitans.

Plasencia, sur la *Déva* qui la traverse, et sur laquelle il y a un pont. Elle est entourée de montagnes depuis plus d'un siècle et demi, il y a dans cette ville une manufacture d'armes, où l'on fabrique d'excellens fusils, des carabines et des pistolets pour les troupes espagnoles. Les couteaux, les

ciseaux et les rasoirs de Plasencia sont aussi fort estimés.

Vergara, ville assez bien bâtie sur la *Déva*. C'est le siége principal de la société royale de Biscaye, qui s'occupe avec autant de zèle que de succès, de la culture des lettres et des moyens de répandre de plus en plus les lumières dans toute la province. Elle s'applique en particulier, à l'éducation de la jeune noblesse du pays, et a fait appeler pour cet effet les meilleurs maîtres dans tous les genres. On compte à Vergara environ 3,000 habitans. On y fabrique d'excellent acier.

Vittoria, ville environnée de montagnes, où l'on compte environ 5,000 habitans. Elle a pris son nom de la victoire remportée sur les Maures, par Dom Sanche son fondateur. Il s'y fait un grand commerce d'ouvrages en fer, sur-tout pour les batteries de cuisine. On y imite très-bien les ouvrages en paille et en ébénisterie de Hollande. La société royale de Biscaye y a fondé une école gratuite de dessin.

Salvatierra, bourg entouré de murailles. Il y a des tanneries, et les différentes sortes de peaux qui s'y apprêtent sont fort recherchées.

NAVARRE. — Ce royaume que l'on nomme aussi *Haute-Navarre*, pour le distinguer de la *Basse*, possédée par la France, a pour limites, au N. et à l'O. les provinces de Guipuscoa, d'Alava ; au S. l'Aragon ; à l'E. les monts Pyrénées ; et à l'O. la Vieille-Castille et la province de Rioja. La plus grande partie de la Haute-Navarre est montueuse, parce qu'elle est sur les Pyrénées et au pied de ces montagnes. Il existe tant de descriptions des perspectives sublimes et majestueuses qu'offrent ces montagnes prodigieuses, que nous nous bornerons à en rapporter les productions. On voit sur plusieurs de leurs sommets des sillons tracés par la foudre ; les plantes les plus rares croissent dans les fentes et dans les creux, et les mines, pour la plupart, sont dans les lieux les plus effrayans. Les plus communes sont d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, de vitriol et de soufre. On y retrouve des traces des travaux des anciens qui tirèrent des trésors. Diodore de Sicile dit que les Phéniciens avoient été attirés en Espagne par les riches métaux qu'elle contenoit, découverts par un incendie qui éclata sur cette chaîne de montagnes, dont elle tira le nom de *Pyrénées*, et après lequel on trouva des masses d'argent liquéfié, qui avoient coulé dans la plaine. Plusieurs vallées offrent diverses espèces de marbre et d'agates : grand nombre de rochers sont de granit.

Il se trouve sur les sommets des lacs où l'on pêche des

truites de 12 livres pesant. On y rencontre beaucoup de bêtes sauvages, comme ours, loups, daims, chamois, chevreuils, sangliers, chats sauvages. Il y a aussi beaucoup d'oiseaux de proie. L'abondance des pâturages, et la disette des terres labourables, forcent les habitans de ces montagnes à se faire pasteurs; ils ont néanmoins une industrie toute particulière, c'est qu'ils portent, dans plusieurs endroits, de la terre dans l'entre-deux des rochers pour y cultiver du grain pour leur consommation. Les vallées sont marécageuses : il s'y trouve cependant quelques terres labourables. La plus célèbre de ces vallées est celle de Roncevaux, si connue par la défaite de Charlemagne, en 809.

Les rivières les plus remarquables de la Navarre, sont l'Ebre qui lui sert en partie de bornes; au S. l'Ega, l'Arga et l'Aragon.

Pampelune, capitale, évêché, sur l'*Arga*. Elle a, outre ses fortifications, une citadelle bâtie par Philippe II. Cette ville contient environ 11,000 habitans, ses rues sont longues, larges et belles, il s'y tient plusieurs foires, une entr'autres, le 29 juin, qui est une des plus considérables de toute l'Espagne. On s'y occupe beaucoup de commerce, mais on n'y fabrique point. Il n'y a dans cette ville qu'une manufacture de papier, et une de faïence. Elle a un fameux moulin à bras, composé de quatre ou cinq meules, qui peuvent moudre chacune 24 charges de blé par jour. On dit que Pompée est le fondateur de cette ville. Pampelune est une des meilleures places que les Espagnols aient sur les frontières de France.

Estella sur l'*Ega*, qui la traverse, et que l'on y passe sur 4 ponts. Les rues en sont régulières et belles. On y fabrique du drap, d'autres étoffes de laine; et l'on y fait de l'eau-de-vie.

Peralta. Cette ville est connue par son excellent vin, appelé en France, vin de *Rancio*, et en Espagne, vin de *Peralta.* On y fabrique quelques toiles.

Olita, ville dont les environs sont très-fertiles et arrosés de belles fontaines.

Tudéla, ville située dans une plaine fertile en grains, et remplie de vignes qui produisent un vin très-estimé.

Sanguésa, ville d'environ 3,000 habitans. Il n'y a dans cette ville, ni manufactures ni commerce.

Viana, petite ville, dont les environs sont couverts de mûriers. On y entretient aussi de nombreux troupeaux.

Tafalla, ville qui contient 3 à 4,000 habitans.

Aragon. — Ce royaume est borné au N. par la Navarre et la France; au S. par le royaume de Valence; à l'E. par les Pyrénées et la Catalogne; et à l'O. par la Navarre et les deux Castilles. L'Aragon est en général un pays sec et fertile, et il a plusieurs parties inhabitées. Le terrein y est sablonneux, inégal et pierreux, et ne produit rien, à moins qu'il ne soit arrosé par quelque petite rivière, ou que l'on ne conduise l'eau où il en manque. Dans les campagnes arrosées, il y vient du blé, du vin, de l'huile, du lin, des fruits et du safran. On connoît l'excellente qualité de ses laines. Les rivières qui y coulent sont l'*Ebre*, l'*Aragon*, le *Vero*, le *Gallego*, la *Sinca*, la *Xalon* et le *Guadalaviar*.

Sarragosse, capitale, située dans une plaine fertile au bord de l'*Ebre*. Elle est bien bâtie, peuplée de 36,000 habitans, et contient 17 grandes églises, et 14 beaux monastères, sans parler des autres moins considérables. La plus remarquable de ces églises, est celle de Notre-Dame du Pilier, parce qu'on y voit une image prétendue miraculeuse, qui a un riche trésor. Il y vient un grand concours de pélerins, non-seulement de toute l'Espagne, mais même des pays étrangers : en un mot, cette vierge a le premier rang après celle de Lorrette. Cette ville a des rues d'une longueur extraordinaire, contient beaucoup de noblesse et fait un commerce considérable en soieries et draps fins. Ce commerce seroit bien plus grand, si le beau canal qui passe à une demi-lieue de la ville, et que l'on appelle le canal d'Aragon, étoit achevé. C'est un des chefs-d'œuvre de l'industrie espagnole.

« Quand on a parcouru, dit Bourgoing, ce canal dans tous ses détails; quand on a considéré comme tout y a été prévu, comme tout y est bien conçu et bien exécuté; qu'à cette grande entreprise, on ajoute plusieurs autres monumens disséminés sur la surface de l'Espagne moderne, il est impossible de conserver, pour ses habitans, les préventions défavorables dont une grande partie de l'Europe est encore imbue, et de ne pas convenir que s'ils font les choses tard et lentement, du moins il en est beaucoup qu'ils font bien, avec intelligence, avec solidité, et même avec magnificence ».

Balbastro, évêché, sur le *Vero*, qui se rend dans la *Sinca*. Les habitans ne s'occupent guère que du commerce des cuirs. Cette ville a donné naissance à *Lupercio*, qu'on regarde comme le restaurateur de la poésie castillane.

Huesca, évêché, université, académie. Les rues de cette ville sont en général assez belles; sa cathédrale très-grande

et d'un goût gothique, est fort ornée. Il y a un hôpital et une salle de spectacle.

Alcaniz, ville sur le *Guadalope*, avec un beau pont de pierre. On voit, dans ses environs, les restes d'un canal creusé par les Maures.

Albarrazin, évêché, sur le *Guadalaviar*. Cette ville, placée sur une colline, a la forme d'un amphithéâtre. Elle étoit déjà célèbre du temps des rois maures. Elle fut conquise sur eux par le roi Dom Jayen II, et réunie à la couronne par Dom Pierre IV. Ses environs sont très-fertiles, et ses laines très-estimées; mais ses habitans, comme ceux de presque toute l'Espagne, n'ont aucune émulation.

Jaca, petite ville, est dans une plaine agréable et fertile, avec une forteresse.

Taraçona, ville située en partie sur un rocher. Ses environs sont abondans en blé, vin, miel, chanvre et lin, et nourrissent de nombreux troupeaux.

Calataiud, ville considérable, située au pied d'une haute montagne, et dont le territoire est très-fertile en grains, en vignes, et en excellens fruits.

Tervel, ville riche et commerçante par les excellentes laines que lui donnent les nombreux troupeaux des campagnes qui l'environnent.

Sos, petite ville, dont la campagne est fertile en grains et en beaucoup d'autres productions.

Ainsa, petite ville, autrefois capitale de l'ancien royaume de Sobrarve. Ce petit pays avoit pris son nom de la montagne d'Arve, sur laquelle il est en grande partie situé.

Venasque, ville située dans la vallée de son nom. On trouve des mines d'argent, de cuivre et de plomb dans les montagnes qui l'avoisinent.

Bénavarre, ville, chef-lieu de l'ancien comté de Rivagorça. Elle est située sur le penchant d'une montagne, et contient environ 3,000 habitans.

Monzon, ville où l'on a quelquefois tenu les Etats d'Aragon, que l'on nomme, en espagnol, las Cortes.

Fraga, ville sur la rivière de *Cinca*, dans une vallée environnée de hautes montagnes.

Exea, petite ville, dont les environs ont des pâturages excellens et de nombreux troupeaux.

Borja, ville sur le penchant d'une colline, contient 3,000 habitans. Elle fait un grand commerce d'excellentes pierres à fusil, que l'on trouve dans ses environs.

Daroca, ville située entre deux collines, qui la rendent sujette à de grandes inondations dans le temps des pluies et des orages. Ses environs sont très-fertiles.

Eriza ou *Ariza*. Cette ville fait un grand commerce de safran.

CATALOGNE. — Cette principauté est bornée au N. par les Pyrénées qui la séparent de la France; au S. et à l'E. par la Méditerranée, et à l'O. par l'Aragon et le royaume de Valence. La Catalogne est presqu'entièrement remplie de montagnes; mais ces montagnes, loin d'être stériles, sont couvertes de forêts. Le terroir produit du vin, du blé, du riz, des légumes, des fruits et de l'huile en abondance. Il y croît aussi beaucoup de lin et de chanvre. La viande et toutes les denrées y sont excellentes. On y trouve du marbre, du cristal, de l'albâtre, du jaspe, des améthystes, de l'or, de l'argent, du plomb, du fer, de l'alun, du vitriol, du sel et un peu de cuivre. On pêche de beau corail sur la côte orientale. Il y a des bains chauds à Arlès, à Puy-Cerda, à Caldès et dans d'autres endroits. Les rivières de ce pays sont la *Noguera ribargoçana*, qui le sépare de l'Aragon; la *Segre*, le *Llobregal*, le *Ter*, et l'*Ebre*.

Barcelone, capitale, port, évêché, autrefois *Barcino*, que l'on dit avoir été fondée par Amilcar Barcas. C'est une grande ville circulaire, qui contient 15,000 maisons; elle est située sur la Méditerranée, vis-à-vis Minorque, près de l'embouchure du *Llobregal*, et est, dit-on, la plus belle d'Espagne: ses maisons sont élevées et simples; ses rues bien pavées et éclairées. Elle a une forte citadelle, et la place et ses habitans sont célèbres par le siége qu'ils soutinrent en 1714 contre une armée formidable, après avoir été abandonnés par l'Angleterre et l'Empereur, pour qui ils avoient d'abord pris les armes. Le nombre de ses habitans est à-peu-près de 94,000, et ils fournissent à l'Espagne presque tous les habillemens et toutes les armes des troupes. Les amateurs des beaux-arts et des antiquités y admireront, les premiers, trois tableaux de Mengs, et les derniers, six colonnes cannelées d'ordre corinthien, débris d'un superbe édifice, sur la destination duquel les érudits ne sont pas d'accord; les restes d'un amphithéâtre, ceux d'une maison de bains, plusieurs tronçons de statues antiques, enfin, une foule d'inscriptions qui exercent encore la sagacité des savans. Il y a une académie des belles-lettres, une des sciences militaires et mathématiques, une des sciences natu-

relles et une de médecine-pratique, un collége royal de chirurgie, une école gratuite de dessin, une école de marine, un cabinet d'histoire naturelle, un muséum, plusieurs bibliothèques publiques, une salle de spectacle, une fonderie de canons, plusieurs arsenaux royaux, entr'autres celui que l'on nomme *Loa Terasanès* qui est d'une vaste étendue, et mérite, à tous égards, de captiver la curiosité.

Cette ville contient une multitude de fabriques, telles que celles de bas et étoffes de soie, de chapeaux, d'indiennes, de mouchoirs de soie, de dentelles façon de Flandre, de draps grossiers, de couvertures et de serges. Ses dentelles sont inférieures en beauté et en qualité à celles de Flandre; mais la fabrication en est considérable, puisqu'elle occupe constamment 2,000 femmes dans plusieurs villes et villages, à l'E. de Barcelone. Elles se vendent en Castille, dans l'Andalousie, et principalement aux Indes.

Il s'y fait un commerce immense avec l'étranger. Outre ses vins, qui sont ceux du grand vignoble de Catalogne, et ses eaux-de-vie, qu'elle envoie dans les colonies espagnoles de l'Amérique, en Hollande, en Angleterre et en France, elle exporte de l'esprit-de-vin, des cuirs des Indes en poil, des couvertures de laine, des mouchoirs de soie, des cravates noires et blanches, des liéges fins en feuilles, de la garance en poudre, des savons, des raisins secs à demi, des noisettes en sacs, des amandes en coques et sans coques et une multitude d'autres articles.

Les importations consistent en étoffes de différentes manufactures de France, et sur-tout en soieries de Lyon, en toiles, principalement celles qui sont propres à recevoir l'impression; en merceries et quincaillerie, en froment de Zelande, d'Ancône, de Languedoc, de Normandie, de Bretagne, de Lombardie, de Toscane, de l'Amérique, de Trieste et de la mer Baltique; en blés durs de Sicile, de Volo, de Salonique, de Turquie, jaune et blanc; en seigles, féves de cheval, haricots, orge, douves de chêne, farine, riz, cire jaune de Barbarie, d'Amérique et de Dantzick; en chanvre, fer feuillard et en barres, acier, cuivre en feuilles, cuivre rosette, et chaudrons.

Tout ce qui est façonné ne peut entrer dans Barcelone, comme coiffes, chapeaux, habits brodés, déshabillés de femmes brodés, habits faits, fleurs artificielles, etc.

Girone, évêché, sur le *Ter*. C'est une place forte entou-

rée de murailles et défendue par 5 châteaux. Cette ville fut souvent exposée aux attaques de la France dans les guerres fréquentes de ce royaume contre l'Espagne, depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIV. Sa population est de plus de 6,000 habitans. Le commerce y est florissant, et l'on y voit un grand nombre de marchands et d'artisans.

St.-Michel, lieu peu considérable en lui-même, mais qui mérite d'être connu par les singularités qu'il renferme. On y trouve, sur un lieu élevé, une chapelle qui fut autrefois un palais des comtes de Barcelone. Le dessous de la chapelle est une grotte d'où sort un ruisseau appelé le *Rusinol*, qui forme en tombant de fort haut une magnifique cascade. Cette grotte, que les Romains appeloient *specus mirabilis*, est soutenue par des colonnes octogones. On peut passer sans être mouillé sous l'arc que forme l'eau en tombant : cette eau a la vertu de pétrifier les plantes et les bois.

Barcelonette est une seconde ville commencée en 1753 par le marquis de la Mina, entre Barcelone et les bords de la mer.

Cardone, à 15 lieues de Barcelone, bâti sur une hauteur. On voit dans le voisinage une grande montagne de sel qu'on peut regarder comme une chose extraordinaire. C'est une carrière inépuisable de sel de toutes les couleurs qui se perdent quand on les lave. Cette même montagne produit aussi des pins fort grands, et on y cultive des vignes dont le vin est excellent.

Tarragone, ville située sur une colline qui s'étend jusqu'à la mer, et au sommet de laquelle on jouit d'une fort belle vue. Elle a un port sûr et bien placé pour les petits vaisseaux. Le climat est si tempéré et le sol si fertile que les arbres fleurissent et donnent des fruits dans tous les mois de l'année. Son territoire abonde en grains, huile, vin, chanvre, lin, et en toutes sortes de fruits.

Mont-Serrat, fameux monastère à 12 lieues de Barcelone, situé sur une montagne d'une hauteur prodigieuse, isolée au milieu d'une plaine. Il y a environ 300 religieux qui entretiennent pendant trois jours les pélerins qui viennent visiter ce lieu.

Solsona, petite ville sur une hauteur près du Cardonéro.

Cervera, ville bien fortifiée, située sur un sol élevé et inégal. Il y a une université fondée par Philippe V en 1717.

Puicerda, ville sur la *Segre*, chef-lieu du pays appelé *Cerdagne*. Elle est située dans une belle plaine, où l'on trouve des carrières de jaspe de diverses couleurs.

Urgel, ville sur la *Segre*, dans une campagne fertile, au pied des Pyrénées.

Vich ou *Vic*, petite ville située dans une plaine très-agréable où se trouve le *Mont-Séni* qui est fort élevé, et abondant en pierres rares et précieuses.

Olot, ville remarquable par l'activité et l'industrie de ses habitans. Il y a des manufactures de draperies, tannerie, papeterie, bonneterie et teinturerie.

Mataro, sur la mer, ville où il y a de très-belles verreries. Les habitans s'adonnent à la pêche, au commerce du vin et des eaux-de-vie. Leur vin est estimé le meilleur de la Catalogne. On y fait aussi beaucoup de sel.

Mombuy, ville remarquable par ses eaux thermales connues des anciens et encore célèbres aujourd'hui, elles sont très-bonnes pour la guérison des blessures, des contusions, etc.

Villa Franca, ville dont le principal commerce consiste en eaux-de-vie. On y compte 3,000 habitans.

Reus, ville dont la population est d'environ 8,000 personnes. Ses environs produisent beaucoup de vins, qui sont l'objet d'un commerce très-considérable.

Tortose est une place forte sur l'*Ebre*, avec un fort beau port. La cathédrale, le collége royal, le couvent des carmes et une porte de beau marbre, tirant sur le noir, sont les édifices les plus remarquables de cette ville. Elle a un beau pont de bateaux, défendu par deux demi-bastions. Les habitans ont acheté au roi le droit de construire une digue à l'embouchure de l'Ebre, qui forme un saut ou une cascade, pour empêcher le poisson de la Méditerranée de remonter dans ce fleuve; de sorte que, par ce moyen, ils se sont rendus maîtres du débit du poisson dans tout l'Aragon. Cette ville a 10,700 habitans, elle fut prise par les Français en 1649. A une lieue de la ville, on voit ces fameuses carrières de marbre connues sous le nom de *Jaspe de Tortose*.

Lérida, évêché, sur la *Segre*. Cette ville est fameuse dans l'histoire par sa vigoureuse défense, en 1646, contre le comte d'Harcourt, et sa défense plus belle encore en 1647, contre le prince de Condé. Elle fut prise en 1707 par les Français, sous la conduite du duc d'Orléans. Le château se défendit

encore un mois après que la ville eut été emportée d'assaut. Les rois d'Aragon y ont quelquefois tenu leur cour. On porte sa population à 16,818 personnes.

Manrèsa, sur la petite rivière de *Cardoner*. Cette ville contient plus de 8,000 habitans, et a un grand nombre de manufactures de toiles, de taffetas et d'indiennes.

Viella. C'est la ville capitale de la vallée d'Aran sur le *Rio-Negro* qui se jette dans la Garonne. Elle est sur une des routes de France en Catalogne.

Palamos, petite ville très-forte, située au fond d'une baie qui y forme un bon port. Il y a une bonne citadelle et un môle d'environ 500 pieds de longueur pour couvrir les galères.

Roses, sur un petit golfe avec un bon port défendu par une forteresse bâtie sur une hauteur. Les habitans s'occupent de la marine et de la pêche. Cette ville fut prise par les Francais en 1793.

Ampurias, sur le golfe de Roses à l'embouchure de la *Fluvia*, donne son nom à l'*Ampourdan*, pays presque stérile et couvert de bruyères et de joncs.

Banioles, petite ville où l'on fabrique beaucoup de toiles, ainsi que dans ses environs.

Figuères, ville d'environ 5,000 habitans. Son territoire produit abondamment des grains et des fruits.

Balaguer, petite ville assez bien fortifiée, et qui a été prise et reprise plusieurs fois par les Français et les Espagnols.

Copons, petite ville, mais célèbre par le commerce considérable qu'elle fait en Espagne et avec l'étranger.

Campredon, ville dont le territoire a des pâturages excellens, et dont les laines sont employées utilement dans les manufactures.

VALENCE. — Ce royaume est borné au N. par la Catalogne; au S. et à l'O. par celui de Murcie; à l'E. et au S. par la mer Méditerranée, qui y forme les golfes de Valence et d'Alicante; et à l'O. par l'Aragon et la province de *Cuença*. Ce pays est en grande partie montueux, et les montagnes sont stériles et pleines de rochers; elles ne produisent guère que des pâturages. Elles renferment cependant des mines de cinabre, de fer, d'alun, etc.; mais à mesure qu'on s'approche des côtes, on trouve des plaines aussi agréables que fertiles. La principale ressource du pays est néanmoins la culture de la soie, dont on y recueille une quantité considérable, et que l'on peut

comparer aux meilleures de l'Europe; mais il ne s'en exporte guère, parce que ces fabriques de soieries, qui sont en grand nombre, sur-tout à Valence et à Barcelone, consomment presque toutes les soies que l'on y récolte. Cette province donne aussi une assez grande quantité de vin. On y rencontre de belles carrières de marbre, de jaspe, de plâtre, de calamine, d'argile, etc. Les rivières les plus remarquables sont le Guadalaviar, le Xucar et la Segura.

Valence, capitale, archevêché, université. Cette ville est grande, presque circulaire, avec de hautes murailles. Ses rues sont tortueuses, étroites, et ne sont pas pavées. Ses maisons sont mal bâties; la plupart de ses églises n'ont que du clinquant. Valence contient 60,000 ames. Son archevêché est un des meilleurs d'Espagne, et rapporte 960,000 francs de rente. M. Bourgoing dit que, quoique ses rues ne soient pas pavées, *il y règne la plus grande propreté;* que l'indolence et la misère n'y sont pas connues, et que tous les bras y trouvent de l'emploi. Elle fait, en effet, un commerce considérable, tant en exportations qu'en importations. Elle exporte principalement toutes les productions du royaume de Valence, qui consistent en soies, laines, vins, riz, eaux-de-vie, raisins, figues, amandes, et autres fruits excellens, soudes, cumins et anis; et celles de ses propres fabriques, qui sont considérables. Il y a des manufactures de drap, de gaze, de rubans, d'étoffes, de carreaux vernissés avec dessins; mais les plus importantes sont celles de soie. On y compte plus de 4,000 métiers continuellement battans, non compris ceux qu'occupe la fabrication des mouchoirs, ceintures, rubans de soie et gaze. L'industrie y est portée à un grand degré de perfection, et ses étoffes peuvent entrer en concurrence avec celles de Lyon. Néanmoins, malgré l'immense quantité d'étoffes qui sortent de ces fabriques, il ne s'en exporte pas dans l'étranger autant qu'on pourroit le croire. Les principaux objets d'exportation sont les velours unis, les damas, satins et taffetas forts et mouchoirs.

Valence importe principalement des toiles de Laval et Mayenne, de Senlis, de Troyes, de Courtray et Valenciennes, des toiles écrues, de ménage et de différentes autres qualités; des camelots d'Amiens et de Lille; des pannes, des étamines de Rouen, de Reims, du Mans et de différentes autres fabriques de France; des serges de Nismes, quelques draps d'Elbeuf, de Sedan et d'Abbeville, mais en petite quantité, parce que depuis quelque temps, on y prend préférablement

les draps de Saint-Fernando, de Ségovie, de Guadalajara, et de Brihuega. Cette ville tire aussi quelques étoffes, dorures et galons de Lyon; de la quincaillerie et de la mercerie de toute espèce de France, et en grande quantité.

Benicarlo, dans une plaine agréable, sur le bord de la mer. Cette ville fait un grand commerce de vins blancs, et leur doit la plus grande partie de sa célébrité. On y compte environ 3,000 habitans.

Murviedro, autrefois *Sagunhun.* Cette ville est sur-tout fameuse par les restes d'antiquités qui se trouvent encore aujourd'hui, et par le souvenir de sa fortune passée. Les principaux monumens qui subsistent encore à Murviedro, sont le château et le théâtre. Le château, ou du moins ce qui en reste, est situé sur le haut d'une montagne. C'est un ouvrage des Maures, qui l'avoient construit des débris d'ouvrages plus anciens, bâtis par les Romains. Le ciment employé dans cette construction est devenu plus dur que la pierre. Le théâtre est situé au pied de la montagne sur laquelle est construit le chateau, et d'après les mesures détaillées qu'en donne le docteur Marti, il pouvoit contenir environ 9,000 spectateurs. Il n'offre que des traces confuses, et si dégradées, que l'on suppose plutôt que l'on ne voit que ce qu'il a dû être. On voit encore à Murviedro, les restes d'un cirque, environné de belles murailles, presqu'entières en quelques endroits. Population, environ 5,000 ames.

Gandia, ville située dans un pays délicieux, à environ une demi-lieue de la mer. Le palais des ducs de Bœgia, à qui appartient le duché, est un ouvrage magnifique, renfermant de très-beaux appartemens, une galerie du meilleur goût, un oratoire très-beau, et une citerne assez vaste pour fournir de l'eau à toute la ville, qui manque de fontaines. La population de Gandia est d'environ 5,000 ames.

Alicante est, après Cadix et Barcelone, la ville la plus commerçante d'Espagne, et son port un de ceux où les bâtimens nationaux paroissent en plus grand nombre. Elle a 17,400 habitans. Elle exporte des vins excellens, connus sous le nom d'*Alicante* et de *Tinto*, des eaux-de-vie, des amandes, des huiles d'olive, des soies, des fruits secs, tels que raisins, figues, olives et câpres; du savon, du cumin, du safran, des soudes et de la barille très-recherchées pour les cristaux, et une infinité d'autres productions du pays. Elle importe des morues provenant des pêches de France. Il s'en vend, année commune, à Alicante, 6 à 7 mille quintaux; des blés,

des étoffes des fabriques d'Amiens, de Lille, de Reims, du Mans et de Rouen; des draps de Sedan, d'Abbeville et d'Elbœuf; des toiles de Laval, de Mayenne, de Senlis et de Troyes.

Alcoy, jolie ville, bâtie presque toute à neuf, entre des montagnes élevées. On regarde l'activité et l'intelligence de ses habitans comme pouvant être proposées pour modèle à la plus grande partie des villes d'Espagne Il y a une manufacture de draps, deux fabriques de papier, et deux de savon. Sa population est de près de 10,000 ames.

Ségorbe, ville située sur la pente d'une colline; ses environs sont très-fertiles, et il s'y trouve des carrières de fort beau marbre.

Péniscola, forteresse regardée comme imprenable, située sur un rocher entouré par la mer de trois côtés, et joint au continent par une langue de terre.

St.-Philippe, ci-devant *Xativa*, jolie ville, nouvellement bâtie sur la place qu'occupoit auparavant *Xativa*, que Philippe v fit raser pour s'être déclarée en faveur de son concurrent à la couronne d'Espagne. Ses environs produisent beaucoup de blé, de vin, de lin, etc.

Elche, ville dont les environs abondent en palmiers. Les fruits en sont si abondans, que cette ville en fournit presque toute l'Espagne.

Orihuela, ville considérable et forte par sa situation, entre des montagnes. On y fait beaucoup de sel. Elle a 21,000 hab.

Castellon de la Plata, ville qui contient 10 à 12,000 habitans, et où l'on a établi des fabriques pour l'emploi des chanvres, qui croissent abondamment dans ses environs.

Murcie. — Ce royaume est borné au N. par la Nouvelle-Castille; au S. par la Méditerranée; à l'E. par le royaume de Valence, et à l'O. par l'Andalousie, le royaume de Grenade. L'air y est pur et salubre. Son territoire est très-montueux; il produit néanmoins de bons vins et de bons blés, mais en petite quantité. Il fournit en abondance des fruits, du riz et des légumes; du sucre, du miel, de l'huile, de la soie et de la soude. C'est une des province d'Espagne où il se recueille le plus de laines. Elle est arrosée par le Xucar, la Ségura et la rivière de Guadalentin.

Murcie, évêché, capitale, sur la *Segura*. Cette ville est grande, a des rues longues, mais étroites; des maisons bien bâties, de belles églises, et renferme environ 44,000 habitans. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le clocher de la cathé-

drale, dont l'escalier est tellement disposé, qu'un carrosse peut monter jusqu'au haut. C'est dans cette église que reposent les restes d'Alphonse x, roi de Castille, célèbre dans l'histoire et l'astronomie, et qui mourut en 1284.

Chinchilla, sur un coteau. Cette ville est assez considérable, mais ses rues sont étroites et ses maisons mal bâties. Le grenier des dîmes est un fort bel édifice. On fait monter sa population à plus de 4,000 personnes. La seule fabrique du pays, est celle des creusets pour la fonte de l'or et de l'argent.

Almanza. Cette ville est mémorable par la bataille de son nom, gagnée en 1707, le 25 avril, par le duc de Berwik, sur les puissances alliées. Le président Henault remarque que l'armée française fut commandée par un anglais, tandis que celle des Anglais et des Portugais l'étoit par Rufigny, français réfugié, qui portoit alors le titre de milord Galway. Les rues d'Almanza sont généralement larges et belles. Ses habitans sont au nombre d'environ 6,000.

Carthagène est une grande ville, mais elle n'a que très-peu de belles rues, et encore moins d'édifices remarquables. Son port est très-complet, il est formé par la nature, et a la figure d'un cœur. Son arsenal est un endroit spacieux au S. O. de la ville, avec 40 pièces de canon pour le défendre du côté de la mer. Quand M. Swinburne y passa, en 1775, il y avoit 800 forçats espagnols et 600 esclaves barbaresques, qui travailloient aux pompes, pour tenir les chantiers secs. Il se fait dans cette ville un grand commerce de soude, estimée la meilleure d'Espagne. Elle a 29,000 habitans.

Almaçarron, à l'embouchure du *Guadalentin*. Il y a dans cette ville, une fabrique de sparterie et l'on y compte environ 5,000 habitans. C'est dans ses environs que se trouve la terre dont on se sert pour polir les glaces à S.-Ildephonse et pour travailler le tabac à Séville.

Lorca, sur le *Guadalentin*, ville considérable au temps des Maures, n'est plus aujourd'hui peuplée que de laboureurs. Le terrein des environs est très-fertile et d'un grand rapport. On y recueille tous les ans à peu-près 200 mille quintaux de barille.

Villena, ville dont la population est de 6 à 7,000 ames. Elle est située au bas d'une petite chaîne de montagnes, dans un terrein fertile en grains, vins, huile, chanvre, etc.

Archena, qui veut dire *eaux chaudes*, n'est recommandable que par ses eaux thermales.

Totana, petite ville qui appartient aux chevaliers de l'or-

dre de S.-Jacques. Elle est dans une plaine fertile et agréable. On y compte environ 9 à 1,000 habitans.

GRENADE. — Ce royaume est borné au N. par l'Andalousie; au S. par la Méditerranée; à l'E. par la Murcie; à l'O. par l'Andalousie. Ce pays, quoique très-montueux, est très-fertile en vin, huile d'olive, lin, chanvre et cannes à sucre. Il produit aussi des grenades, des citrons, des limons, des oranges, des olives, des càpres, des figues et des amandes; mais on n'y cultive pas assez de grain pour la consommation des habitans. On y prépare une grande quantité de raisins de caisse, dont il y a deux espèces, savoir : *passerillas del sol*, qui sont séchés sur le cep au soleil, et *passerillas de lexia*, qui sont ceux que l'on fait sécher après les avoir cueillis et trempés dans une lessive de cendres de sarment. Il fournit du miel et de la cire en abondance; on y fait tous les ans plus de 100,000 pesant en soie; mais on dit que du temps des Arabes, il s'en faisoit un million et demi. La grande quantité de noix de galle que produit cette province, sert à faire une espèce d'encre que l'on emploie à affermir le cuir. Il s'y consomme beaucoup de dattes, fruit du palmier, et de glands, dont le goût surpasse celui des meilleures noix. On exporte beaucoup de *sumac*, dont on se sert pour préparer les peaux de boucs et de chèvres; on y fait une quantité considérable de soude; il y a des fontaines salantes et des salines; il se trouve, dans les montagnes, de belles carrières de marbre, et toutes sortes de métaux et de minéraux; il y a des mines de fer en exploitation, et deux mines d'argent abondantes. On y trouve de belles pierres de taille, des grenats, des hyacinthes, et d'autres pierres précieuses. Du temps des Arabes, c'étoit le royaume d'Espagne le plus peuplé et le mieux cultivé. Ses principales rivières sont le Guadalentin, le Xenil et la Daro.

Grenade, capitale, archevêché et université. Cette ville est située sur deux collines, et l'ancien palais d'Alhambra en couronne le double sommet, entre deux rivières, la *Daro* et le *Xenil*. La splendeur de cette ville a disparu avec ses anciens habitans : ses rues sont à présent sales, ses aqueducs en ruines, et son commerce perdu. Elle a 52,600 habitans. L'amphithéâtre, pour le combat du taureau, est bâti en pierres; c'est un des meilleurs d'Espagne. Les environs de la ville sont encore agréables et fort sains. On y fabrique beaucoup d'étoffes de soie. C'est la patrie du célèbre Suarez,

jésuite; de l'historien Marmol, et de Louis de Grenade, auteur de plusieurs ouvrages de piété. En fouillant dans un champ, près de Grenade, on découvrit, en 1755, les restes d'une ville ancienne, qu'on croit être *Ellibéris*. On y a trouvé des richesses littéraires très-précieuses, comme manuscrits grecs, latins, arabes, et d'une langue inconnue; et en particulier, les actes du concile d'Elvire, écrits sur des lames de plomb.

Baza, assez jolie ville, au pied d'une montagne. Ses rues sont belles et ses promenades délicieuses. La plupart des maisons et des édifices de Baza sont de construction maure, c'est-à-dire bâtis en brique, avec un ciment très-dur. On y remarque 9 vieux canons de fer, dont se servirent Ferdinand et Isabelle au siége de cette ville, et qui forment maintenant les colonnes de la façade des halles. Leur diamètre, pris extérieurement, est d'environ deux pieds, et ils sont surchargés d'anneaux et de moulures. La population de cette ville est de 7 à 8,000 ames.

Santa-Fé, petite ville, où l'on compte environ 2,400 habitans. Lorsque le roi Ferdinand et la reine Isabelle assiégeoient Grenade, craignant, après plusieurs mois d'attaques, que l'hiver ne les forcât de se retirer, et voulant, de plus, ôter aux habitans toute espérance de ressource, ils firent élever de hautes tours couvertes de treilles, et l'on traça des rues dans le camp. Les troupes y travaillant sans relache, il devint, en peu de temps, une petite ville, qui fut fermée de murailles et entourée d'un fossé. Tel a été le commencement de Santa-Fé.

Antequerra, grande ville, située partie dans une plaine, et partie sur une montagne. On y conserve encore beaucoup d'armes anciennes, dans un château construit par les Maures, à l'extrémité de la ville. Les environs offrent les points de vue les plus pittoresques. On porte le nombre de ses habitans à plus de 19,000. On y voit un grand nombre de moulins à farine, et quelques tanneries.

Ronda, à 5 lieues de la Méditerranée. On voit, dans cette ville, un réservoir dans lequel on descend par 365 marches, et que les Arabes avoient creusé pour conserver toujours une grande quantité d'eau. On s'occupe, à Ronda, du commerce des soieries. Population, environ 12,000 personnes.

Cartama, sur la rivière de *Guadaljose*, fait un grand commerce d'amandes, de câpres et de figues, dont son ter-

ritoire abonde, et qui se vendent à Malaga, d'où on les transporte dans les pays étrangers.

Alméria, sur la mer, ville dont le territoire est très-fertile, située à l'embouchure d'une rivière de son nom. Le cap de Gatès en est éloigné de 7 à 8 lieues.

Guadix, ville située sur le penchant d'une colline. Il s'y fabrique beaucoup de poterie.

Mortril, petite ville, dont les environs produisent d'excellens vins et de bon sucre.

Alhama, jolie ville, fameuse par ses bains chauds, les plus beaux et les mieux entretenus de l'Espagne. Il y a plusieurs sources, dont l'eau est fort claire et d'une chaleur agréable. Prises intérieurement, elles sont fort salutaires et bonnes contre les obstructions.

Marbella, sur la mer, ville commerçante, qui contient 5 à 6,000 habitans. On y fabrique des cuirs à la manière anglaise, des basanes, et en général toutes sortes de cuirs.

Velez-Malaga, ou *Malaga le vieux*, ville dont les environs sont très-fertiles en olives, limons, mûres, vin, et dont on fait un grand commerce avec les étrangers.

Huescar, ville sur le territoire de laquelle commence le canal de Murcie, qui, selon les premières vues, devoit porter la fertilité dans toute la province, mais dont l'exécution a été arrêtée par le défaut d'eau dans les étés un peu secs.

Malaga est une ville ancienne, et qui n'est pas moins remarquable par son opulence et son commerce étendu, que par la fertilité de son sol, fournissant en abondance les fruits les plus délicieux, tandis que ses montagnes escarpées produisent ce raisin mielleux, qui donne tant de réputation au vin de Malaga, connu en Angleterre sous le nom de *Montagne*. La ville est grande, peuplée de 41,590 habitans, de forme circulaire, environnée d'une double muraille, fortifiée de tours majestueuses, et a neuf portes. Un château maure, sur la pointe d'un rocher, la commande toute entière. Ses rues sont étroites, et l'édifice le plus remarquable qu'elle contienne, est une énorme citadelle, commencée par Philippe II, que l'on dit aussi grande que Saint-Paul de Londres. Le revenu de l'évêque est de 384,000 francs.

Les Anglais y apportent des étoffes de laine et de la quincaillerie; les Allemands, plusieurs articles de mercerie; les Hollandais, des épiceries, de la coutellerie, des dentelles, etc. Tout ce que ces nations et celles du Nord et d'Italie y importent, monte environ à un million et demi de piastres,

et elles en exportent pour près de deux millions et demi. Les Espagnols prennent si peu de part à la navigation qu'un pareil commerce exige, qu'en 1792, sur la foule des bâtimens qui entrèrent à Malaga, et qui en sortirent, il y en eut à peine soixante qui fussent nationaux.

Andalousie. — Cette province comprend les royaumes de *Séville*, de *Cordoue* et de *Jaen*. Elle est bornée au N. par l'Estramadoure et la Nouvelle-Castille, dont elle est séparée par une chaîne de montagnes, appelée *Sierra-Morena;* au S. en partie par la mer Occidentale, et en partie par le détroit de Gibraltar; à l'E. par les royaumes de Murcie et de Grenade; et à l'O. par les provinces portugaises d'Alentejo et des Algarves. Le Guadalquivir la traverse dans toute sa longueur. Elle est aussi arrosée par le Xenil et le Tinto.

L'Andalousie est l'ancienne Bétique, qui est considérée comme la meilleure province du royaume d'Espagne. Elle produit des fruits exquis, du miel, des vins excellens, du blé, de la soie, de bonne huile et du coton. On y trouve de grands troupeaux de bestiaux, principalement des chevaux, des métaux, du cinabre et une espèce de vif-argent. On fait de beau sel sur ses côtes. La chaleur y est, à la vérité, excessive en été; mais les habitans dorment le jour et travaillent la nuit. Du reste, l'air est doux, et il y a de temps en temps des vents rafraîchissans. Cette province fut désolée en 1800 par une épidémie, dont les premiers symptômes parurent au commencement du mois d'août. Ce fléau fut apporté par un navire américain, qui entra dans le port sans aucune des précautions qu'exigeoit la situation du pays d'où il venoit. La mortalité frappoit particulièrement les jeunes gens mâles. La durée du mal excédoit rarement sept jours, et le malade, au bout de ce temps, mouroit ou étoit convalescent. Cadix, Séville, Xerès, Rota, St. Lucar, Chiclana, Porto-Real, Port Ste.-Marie et l'île de St.-Léon, furent particulièrement en proie à la contagion, et le nombre des morts fut considérable dans toutes ces villes. Cette terrible maladie céda enfin aux premiers froids.

Séville, capitale, la Julie des Romains, est, après Madrid, la plus grande ville d'Espagne; mais sa population et ses richesses sont fort diminuées. Elle est de forme circulaire, et ses murs paroissent être de la construction des Maures; sa circonférence est de près de deux lieues. Le faubourg de *Triana* est aussi grand que plusieurs villes, et remarquable par son sombre château gothique, où l'inquisition fut d'abord

établie en Espagne, l'an 1481. Ses manufactures de laine et de soie, qui montoient autrefois à 16,000, sont maintenant réduites à 400; et son grand entrepôt de commerce est transporté à Cadix. Il y a cependant une manufacture de tabac qui occupe un grand nombre de bras. C'est un édifice vaste et de bon goût. C'est-là qu'est reçu le tabac en feuilles tel qu'il arrive de la Havanne, où on n'en fabrique qu'une petite quantité. Les feuilles de tabac y sont d'abord réduites en poudre; on y prépare l'ocre, auquel on le mêle, pour lui donner sa couleur. Le tabac, ainsi composé, est enfermé dans des boîtes de fer blanc, emmagasiné, étiqueté, emballé et expédié. Une chambre particulière est destinée à la fabrication de cette espèce de petites pipes, connues sous le nom de *cigaros*, dont la consommation est prodigieuse en Espagne. Il est difficile de trouver réunies, dans un moindre espace, plus d'activité et de variétés dans les occupations.

Il y a aussi une fabrique de canons de bronze, qui, avec celle de Barcelone, approvisionne tous les arsenaux de l'Espagne. La cathédrale de Séville est un bel édifice gothique, avec une flèche très-curieuse, sur laquelle tourne une figure de femme, que l'on appelle la *Giralda*, qui indique le vent, et qui est citée dans Don Quixotte. On regarde cette flèche comme une des plus grandes curiosités d'Espagne; elle est plus élevée que Saint-Paul de Londres; mais la cathédrale, d'après l'opinion de M. Swinburne, n'est pas comparable à l'église d'York, pour la légéreté, l'élégance, ou la délicatesse gothique. La première horloge, faite dans le royaume, fut placée dans cette cathédrale, l'an 1400, en présence d'Henri III.

Les environs de cette ville, vus du haut du clocher, offrent une perspective délicieuse. Elle contient nombre de statues, et est surchargée d'ornemens. On admire, dans les fonts baptismaux, deux tableaux du célèbre *Murillo*. On remarque dans la chapelle des rois le tombeau de Saint Ferdinand, chargé d'inscriptions hébraïques, arabes, latines et espagnoles; celui d'Alphonse, dit le Sage ou l'Astronome; mais aucun tombeau de rois ne fait une si profonde impression que celui de Christophe Colomb, placé devant le chœur, avec cette inscription, frappante par sa briéveté :

A Castilla y Arragon,
Otro mundo diò Colon.

La tradition du pays ne permet cependant pas de douter

que les dépouilles mortelles de Colomb n'aient été transférées de Séville dans l'église primatiale de Santo-Dominico. Séville est la patrie d'Avenzour, célèbre médecin arabe; de Barthelemy de las Casas; de Miguel Cervantes de Saavadra; de Sébastien Fox de Morzillo, précepteur de Dom Carlos; du médecin Nicolas Monardes et du théologien Jean Pineda. Cette ville fut celle qui souffrit le plus à l'épidémie de 1800. On a porté le nombre des morts au-delà de 20,000, dont 10 à 12 mille *Gitanos* ou Bohémiens, qui habitoient le faubourg Triana. La race en fut presqu'éteinte. La campagne des environs de cette ville est célèbre par sa grande fertilité; et de temps immémorial, elle étoit appelée le *Jardin d'Hercule*. Sa récolte principale est celle des olives.

Palos. Ce fut de ce port, situé près de l'embouchure du *Tinto*, que partit Christophe Colomb en 1492 pour aller à la découverte d'un nouveau monde.

Ayamonte, à l'embouchure de la *Guadiana*. Cette ville est située sur une hauteur, et a un château qui défend l'entrée de la rivière et le petit port qu'elle y forme. Ses habitans, au nombre d'environ 5,500, s'occupent, les uns de la pêche de la sardine, les autres du commerce de porcs.

Chiclana, ville située sur la petite rivière de *St.-Pierre*, dont les édifices sont généralement commodes et d'une bonne architecture. On y compte plus de 7,000 habitans. Sa position, entre des montagnes, lui procure un air plus frais qu'à Cadix, et un grand nombre des habitans de cette dernière ville y ont des maisons de campagne, où ils passent le temps des grandes chaleurs.

Ecija, ville sur le *Xenil*, qu'on y passe sur un pont magnifique. On l'a nommée le poële de l'Espagne, à cause de l'air brûlant qu'on y respire. On y compte plus de 20,000 habitans, 6 hôpitaux, un théâtre et de fort jolies promenades. Le commerce de laines est considérable dans ses environs, ainsi que celui de chanvre et de coton.

Utrera, sur une colline fort élevée, au pied de laquelle coule la rivière de *Carbonel*. Les chevaux d'Utrera sont en si grande réputation, que l'on dit que c'est de cette race qu'ont été pris ceux qui ont été transportés aux Indes.

Xerès de la Frontera, à peu de distance du Guadalète et à 2 lieues de la mer. Cette ville est régulièrement bâtie, renferme de beaux édifices, et est habitée par beaucoup de noblesse. Il y a un grand nombre de couvens, plusieurs hôpitaux et de belles promenades. Xerès est connue des gourmets

par l'excellente qualité de son vin, dont le vignoble appartient à une magnifique chartreuse des environs. Elle est aussi fameuse dans l'histoire, par la célèbre bataille de son nom, où les Maures, conduits par Tarick, défirent l'armée des Goths, que commandoit le roi Roderic l'an 714.

Rota, bourg au N. de Cadix, situé dans une petite presqu'île. Ce lieu est sur-tout renommé par son excellent vin, qu'on nomme, dans le pays, *vino tinto*, *vino negro*, ou *tinto de Rota*. On y compte 6,000 habitans.

Carolina, petite ville, dans la Sierra-Morena, qui est une chaîne de montagnes jadis inhabitées, qui sépare la Manche de l'Andalousie. Cette cité, d'environ 3,000 habitans, doit sa fondation à Dom Pablo Olavidé, directeur des établissemens de ces nouvelles colonies. Elle a plusieurs grandes rues, de jolies promenades dans ses environs et une halle très-bien approvisionnée.

Hinojosa, autre ville de la Sierra. Il y a une manufacture de draps. On y compte environ 4,000 personnes.

Linarès, célèbre par les mines de plomb qui se trouvent dans son voisinage, et dont une seule a donné, en 20 ans, trois millions et demi de quintaux de plomb.

Caraca, ou *la Caraque*, est un des trois arsenaux de la marine espagnole. Les deux autres sont le Ferrol et Carthagène. La Caraque est remarquable par la belle disposition de ses bâtimens, et par son beau bassin pour la construction des navires.

Cordoue n'est maintenant qu'un endroit fort peu considérable, sur le *Guadalquivir* ; ses rues sont tortueuses et sales, et il n'y a que très-peu d'édifices publics ou privés qui soient remarquables par leur architecture; les palais de l'inquisition et des évêques sont vastes et bien situés. La cathédrale étoit autrefois une mosquée, divisée en dix-sept ailes, par des rangées de colonnes de différens marbres, et elle est fort riche en argenterie; quatre de ses chandeliers ont coûté 20,400 francs. Le revenu de l'évêché est de 84,000 francs; mais comme les évêques ne peuvent pas tester, ce qu'ils laissent après eux revient au roi. Outre cet édifice et une collégiale. Cordoue a 15 paroisses, 40 couvens et une foule de fondations pieuses. Ce sont sans doute là les causes de sa dépopulation et de sa misère; car, sous le plus beau climat, elle compte à peine 35,000 ames. Jadis fameuse par ses soieries, ses draps fins et ses autres manufactures, elle n'a plus aujourd'hui que quelques fabriques de rubans, de galons,

de chapeaux et de bayettes. On ne doit cependant pas quitter Cordoue sans visiter son haras, le plus beau et le mieux entretenu de l'Andalousie. Ses écuries, qui appartenoient au roi, contenoient, en 1792, 612 chevaux de tout âge, dont 21 étalons. C'est la patrie des deux Sénèques et de Lucain, d'Averroës, et du grand capitaine *Gonsalve de Cordoue.*

Montilla, au S. de Cordoue, dans une campagne belle et fertile. Il y a des greniers publics très-bien bâtis, et un beau palais des ducs de Médina-Céli. Cette ville est renommée par les vins de son territoire, dont on exporte une très-grande quantité.

Medina-Sidonia, duché, et jolie petite ville, sur une montagne, avec un ancien château. Ses environs sont fertiles.

San-Lucar de Barrameda, ville considérable, à l'embouchure du *Guadalquivir*, avec un bon port et une belle rade, capable de contenir une grande flotte. On y décharge tous les bâtimens destinés pour Séville.

Port-Ste.-Marie, à l'embouchure du *Guadalète*, ville commerçante, avec un port où le roi tient ses galères. Il s'y fait beaucoup de sel blanc. Elle a 16,000 habitans.

Lébrixa, petite ville, dont les environs sont remplis d'oliviers, dont on fait la meilleure huile d'Espagne.

Lucéna, ville sur le *Tinto*, renommée pour ses excellens vins. Il y a une manufacture de savon.

Ossuna, ville considérable. Il y a une université.

Marchéna, jolie petite ville, au milieu d'une plaine fertile, sur-tout en olives.

Conil, ville sur la côte du golfe de Cadix, célèbre par la pêche des thons qui s'y fait. On recueille, dans ses environs, de la graine de vermillon.

Tarifa, place forte, sur la mer, entourée de montagnes et de pâturages, qui nourrissent un grand nombre de bestiaux. Les habitans s'occupent aussi de la pêche.

Cadix est le grand entrepôt du commerce espagnol. Cette ville est du côté occid. du détroit de Gibraltar, sur une île séparée du continent de l'Andalousie par un bras de mer fort étroit, sur lequel on a construit un pont fortifié, qui la joint au continent. L'entrée de la baie est d'environ 500 brasses de largeur, et défendue par deux forts appelés *Puntals*. Les Anglais n'en avoient pas depuis long-temps tenté l'entrée, dans leurs guerres avec l'Espagne, à cause des grands intérêts que leurs marchands ont dans les trésors espagnols,

qu'ils ne pourroient point réclamer à ceux qui s'en empareroient. Ses rues sont étroites, mal pavées, mal-propres et remplies de rats pendant la nuit. Les maisons sont élevées, avec des toits plats; peu d'entr'elles sont sans tourelle pour avoir vue sur la mer. On fait monter sa population à 66,000 habitans, dont 12,000 Français, et autant d'Italiens. Il y a déjà 50 ans que l'on a commencé à bâtir la cathédrale, et le toit n'est pas encore à moitié fini. Ses environs sont extrêmement champêtres.

C'est de Cadix que partent toutes les marchandises que les Français, les Anglais, les Hollandais et les Italiens y apportent, pour être ensuite expédiées pour les contrées du Nouveau-Monde. C'est de Cadix que s'exportent et se répandent dans toute l'Europe les riches cargaisons qui y sont apportées par les galions et autres vaisseaux venant de l'Amérique. Il seroit trop long de donner ici le détail des marchandises que les nations dont nous venons de parler envoient à Cadix pour être expédiées en Amérique. Nous remarquerons seulement que les Français fournissent principalement des toiles de toute espèce et qualité, des draps et étoffes de laine, des siamoises et toiles peintes, des étoffes de soie, des dentelles, du papier, des eaux-de-vie, etc.

Les Anglais y envoient des draperies et étoffes de laine, de la quincaillerie et de la mercerie, des bas de toute espèce, du fer-blanc, des cuirs préparés, de l'acier, du cuivre, etc.

Les Hollandais fournissent sur-tout du fer, des épiceries et drogues, du goudron, des toiles de Brabant, etc. Les objets qui composent les retours d'Amérique et ceux provenant des productions et industrie espagnoles, sont suffisamment indiqués aux articles *Productions, commerce* et *manufactures*.

La fabrication du sel est la branche d'industrie la plus intéressante de ses environs. Tout le pourtour de la baie, depuis le Puntal jusqu'au port Sainte-Marie, est rempli de salines. Ce sel est exporté par les Suédois, les Danois, les Hollandais, les Anglais, et sur-tout les Portugais. Quelquefois les pêcheurs de Saint-Malo, de Dieppe et de Grandville, vont aussi prendre des cargaisons de sel à Cadix, pour Terre-Neuve; et quand les salines de France manquent, c'est là qu'on en prend pour sa propre consommation.

Cette ville fut inutilement assiégée, en 1702, par les forces maritimes d'Angleterre et de Hollande. Depuis la dernière déclaration de guerre de l'Espagne à l'Angleterre, elle a été bombardée inutilement par les Anglais en 1797.

Porto-Réal, à l'Est de Cadix sur la baye ; à l'entrée sont les forts de Louis et de Matogorda. On y voit de beaux magasins bâtis sur pilotis, on y a fait tout récemment un beau bassin pour carener et construire des bâtimens de 60 canons.

Algésiras , port sur la partie occidentale de la baie de Gibraltar, dans laquelle se rendent les eaux du *Guadanasque* et du *Palmones*. La place est défendue par de bonnes bateries et quelques forts. Ce fut la première dont les Arabes s'emparèrent, lors de leur passage en Espagne. On l'appelle quelquefois le vieux Gibraltar.

Ubéda, cette ville est entourée de murailles anciennes, on y fabrique des draps de différentes sortes, et des poteries, les unes bleues et les autres blanches. L'hôpital S.-Jacques, un des quatre de cette ville, est le meilleur et le plus beau de toute l'Andalousie.

Jaen, capitale du royaume du même nom, située au bas d'une montagne de jaspe, très-près du Guadalbullon, appelé par les gens du pays *Rio de la plata*. La ville est ornée de belles fontaines aussi abondantes que limpides. On y fabrique beaucoup d'étoffes de soie, des toiles, etc. Elle a 27,500 habitans.

Alcaudete, bourg situé dans un terrein montueux, à peu de distance des rivières de *Vivora* et de *Cigazzalès*, qui le fournissent de poissons. Presque tous les édifices y sont de marbre noir, ce qui lui donne un aspect singulier.

Andujar ou *Anduxar*, sur le *Guadalquivir*, ville connue par son commerce de soie qui se fait dans le territoire environnant, abondant en blé, vin, huile, etc.

Baeça ou *Baeza*, ville située sur une colline; on y fait un grand commerce de chanvre.

Moron, petite ville située dans une plaine agréable, et qui a près d'elle une mine de pierres précieuses, qu'on croit être des diamans.

Alcala-Réal, ville située sur une montagne d'un accès très-difficile. Ses environs abondent en vin et en fruits exquis.

Gibraltar, autrefois ville et forteresse célèbre d'Espagne, est maintenant au pouvoir de la Grande-Bretagne. Jusqu'à l'arrivée des Sarrasins en Espagne, ce qui eut lieu l'an 711 ou 712, le rocher de Gibraltar porta le nom de *Mons-Calpe*. A leur arrivée, on y bâtit une forteresse, et il prit le nom de *Gibel-Tarif*, d'après celui de leur général, et il prit le nom de Gibraltar. Il fut alternativement au pouvoir des Espagnols et des Maures, et finalement enlevé aux premiers

par une flotte anglaise et hollandaise combinée aux ordres de sir George Tooke, l'an 1704, et plutôt par hasard qu'autrement. Le prince de Hesse débarqua sur l'isthme avec 1,800 hommes; mais une attaque de ce côté-là parut impraticable, à cause de la roideur du rocher. La flotte tira 15,000 coups de canon sans faire la moindre impression sur les ouvrages; de sorte que la forteresse fut également regardée comme imprenable par les Anglais et par les Espagnols, à moins que ce ne fût par famine. Cependant, quelques matelots, qui avoient bu un peu de *grog* (eau-de-vie et eau) ramèrent jusque sous le nouveau môle avec leurs chaloupes; et voyant que la garnison, qui n'étoit composée que de 100 hommes, ne faisoit pas attention à eux, essayèrent de débarquer; étant montés sur le môle, ils arborèrent un gilet rouge comme signal qu'ils avoient pris possession. Ce signal ayant été observé de la flotte, on envoya un renfort de chaloupes et de matelots, qui étant de même montés sur les ouvrages, s'emparèrent d'une batterie, et forcèrent bientôt la ville à se rendre. Après diverses tentatives pour reprendre cette forteresse, elle fut confirmée à l'Angleterre par le traité d'Utrecht, en 1713. On a fait depuis une multitude d'attaques inutiles pour l'enlever aux Anglais. La dernière guerre l'a rendue encore plus célèbre; elle soutint un long siége contre les forces réunies d'Espagne et de France, par terre et par mer, et fut bravement défendue par le général Elliot et sa garnison, à la honte des assiégeans, et avec une grande perte de leur côté; il faut néanmoins convenir que la place est naturellement imprenable. Près de 300 pièces de canon de différens calibres, et principalement de bronze, qui avoient coulé devant le port avec les batteries flottantes, ont été levées et vendues au profit de la garnison. C'est un port très-commode, et formé par la nature pour commander le passage du détroit, ou, en d'autres termes, l'entrée de la Méditerranée et des mers du Levant. Mais sa rade n'est pas à l'abri d'un ennemi ni des tempêtes; la baie a environ 20 lieues de circonférence. Le détroit a 8 lieues de long sur 5 de large; il y passe toujours un courant de l'Océan dans la Méditerranée, et il faut une forte brise pour y résister. La ville n'étoit ni grande ni belle, et dans le dernier siége, elle fut entièrement détruite par les bombes de l'ennemi; mais à cause de ses fortifications, elle est regardée comme la clef d'Espagne, et on y laisse toujours une garnison munie de toutes les choses nécessaires à sa défense. Le havre est formé par un môle bien fortifié et hé-

rissé de canons. Gibraltar n'est accessible par terre que par une langue étroite entre le rocher et la mer, qui est murée et fortifiée par l'art ainsi que par la nature, et tellement environnée de montagnes escarpées, qu'il est presque impossible de s'en approcher de ce côté-là. Il n'a que deux portes par-là, et autant du côté de la mer. Les Espagnols ont tiré une ligne de fortification à traverse cet isthme, principalement dans le dessein d'empêcher la garnison de Gibraltar d'avoir aucune communication avec le pays derrière elle; malgré cela, elle fait un commerce clandestin, particulièrement en tabac, que les Espagnols aiment beaucoup. La garnison est cependant resserrée dans des limites fort étroites, et comme le terrein ne produit presque rien, toutes ses provisions lui viennent d'Angleterre ou de Ceuta, sur la côte opposée de Barbarie. Gibraltar étoit autrefois sous le gouvernement militaire; mais ce pouvoir produisant les abus qui en dérivent naturellement, le parlement jugea à propos d'y former une corporation, et le pouvoir civil est maintenant entre les mains de ses magistrats.

Estramadoure. —Cette province est bornée au N. par le royaume de Léon; au S. par celui de Séville; à l'E. par la Nouvelle-Castille; et à l'O. par le Portugal. La chaleur de l'été y est insupportable aux étrangers. Son terroir est fertile en grains, vins et fruits. Il y a d'excellens pâturages qui servent à engraisser beaucoup de bestiaux des autres parties de l'Espagne. On y voit dans les vallons et dans les montagnes des forêts d'arbres fruitiers. Les chênes y donnent un fruit de bon goût, mais personne n'en prend soin. Il s'y trouve du marbre de toutes couleurs; mais les habitans n'y font point attention. Elle est arrosée d'une infinité de rivières et de ruisseaux, tels que le Tage, l'Alagon, l'Almonte et la Guadiana, etc.

Badajoz, capitale. Cette ville est au bord de la *Guadiana;* on passe cette rivière sur un ancien pont, ouvrage digne des Romains. Il a 28 arches, celle du milieu à 78 pieds de large, sa longueur est 1,864 pieds, et sa largeur de 23. Don Juan d'Autriche défit les Portugais sur ce pont, en 1661. Badajoz est sur les frontières de Portugal. C'est dans une île voisine de cette ville que les rois d'Espagne et de Portugal eurent une entrevue en 1729, et se donnèrent mutuellement les princesses leurs filles, l'une pour être l'épouse du prince des Asturies, et l'autre du prince de Brésil, qui a été roi de Portugal, sous le nom de Joseph 1er, et qui mourut en 1777. Il y a

dans cette ville une manufacture très-considérable de chapeaux, et qui en fournit une grande partie de l'Espagne.

Alcantara, près du Portugal, sur le *Tage*, et chef-lieu de l'ordre des chevaliers de son nom. Cette ville est une place forte, où réside un gouverneur militaire. On y compte près de 3,000 habitans. Ce qui la distingue particulièrement et ce qui lui a fait donner le nom d'Alcantara (pont, en arabe), c'est le beau pont construit en ce lieu sur le Tage, par les ordres de Trajan, dans la 8e année de son règne; il a 600 pieds de long, et 24 de large, et est soutenu par 6 arches. On y lit encore quelques inscriptions que le temps a épargnées.

Truxillo, sur l'*Almonte*, entre des montagnes. Cette ville a donné naissance à plusieurs grands capitaines, entre lesquels on distingue François Pizarre, conquérant du Pérou, et Don Diego Garcia Paredès.

Mérida, sur la *Guadiana*, dans un terroir fertile en grains et en fruits. On y voit beaucoup de restes précieux d'antiquité, tels que deux aqueducs, un théâtre, une naumachie, un arc de triomphe, deux petites forteresses, des médailles, des statues, et enfin deux ponts, dont l'un sur la Guadiana, et l'autre sur le petit ruisseau d'Albarregar; tous ces objets sont plus ou moins bien conservés.

Albuquerque, ville située sur une hauteur, et où il se fait un grand commerce de laines et de draperies.

Xerez de los cavalleros ou *de Badajoz*, petite ville dont le territoire est très-fertile en pâturages, et nourrit une si grande quantité de bestiaux, qu'on assure qu'il en sort annuellement jusqu'à cinquante mille bêtes à cornes.

Guadaloupe, petite ville dont les environs abondent en vin, figues, oranges, et autres fruits excellens.

Coria, ville située sur une petite rivière, dans une plaine très-fertile.

Placencia, ville considérable, située sur une hauteur, dans une fort grande vallée fertile et abondante en grains, vin, miel, huile, etc. Un aqueduc de quatre-vingts arches fournit de l'eau à cette ville.

CASTILLE-NOUVELLE. — Ce royaume comprend les provinces de *Madrid*, de *Tolède*, de *Guadalaxara*, de *Cuenca* et de la *Manche*. Ce royaume, le centre de la monarchie et la résidence du roi, est montagneux. Il produit assez de blé et de vin. On tire beaucoup de safran de la province de la Manche, et son vin est celui que l'on boit dans tout Madrid. On

fait à Valdepennas un pain excellent, et qui est le meilleur de toute l'Espagne. Ses principales rivières, sont le Tage, le Xamara, l'Hénarès, le Tajua et la Guadiana.

Madrid, sur la rive gauche du *Mançanarez*, quoique sans fortifications et seulement environnée d'un mur de torchis, est la capitale de la Nouvelle-Castille et de toute l'Espagne; elle contient 156,000 habitans. Elle est entourée de hautes montagnes, dont le sommet est souvent couvert de neige. Elle est bien pavée et éclairée, et quelques-unes de ses rues sont larges et belles. Les maisons de Madrid sont de briques, et plutôt faites pour l'ostentation que pour la commodité des habitans: ainsi on passe communément par deux ou trois grands appartemens inutiles, pour parvenir à une petite chambre à l'extrémité, où se tient la famille. Ces maisons ont en général plutôt l'air de prisons que de demeures de gens qui jouissent de leur liberté : outre que les fenêtres ont des balcons, elles sont souvent toutes grillées; mais particulièrement celles du rez-de-chaussée. Plusieurs familles habitent ordinairement dans la même maison, comme à Paris et à Edimbourg. Les étrangers sont fort embarrassés à Madrid, pour trouver des logemens, parce que les Espagnols ne se soucient pas d'avoir des inconnus chez eux, sur-tout s'ils ne sont pas catholiques. Ce qu'il y a de meilleur, c'est le bon marché des denrées; mais on ne voit dans toute la ville, ni taverne, ni café, ni journal, excepté la gazette de Madrid. Le palais du roi est sur une éminence, du côté occidental de la ville; c'est un édifice magnifique et spacieux, qui consiste en trois cours, et qui commande une superbe perspective. Chacune des façades a 470 pieds de longueur, et 100 de hauteur, et il n'y a pas de palais en Europe, orné avec plus de magnificence; la grande salle d'audience principalement, qui a 120 pieds de long, est tendue de velours cramoisi, richement brodé en or. Elle est aussi ornée de 12 glaces fabriquées à Saint-Ildephonse, de dix pieds de hauteur chacune, et de douze tables des plus beaux marbres d'Espagne. Les autres palais qui l'environnent, sont destinés pour la chasse, ou pour des maisons de retraite aux rois. Quelques-uns contiennent de superbes tableaux et de belles statues. Les principaux de ces palais sont le *Buen-Retiro*, maintenant dépouillé de ses meilleurs tableaux et de sa plus précieuse garniture; *Casa del Campo, la Florida, el Pardo, Aranjuez*, et *Saint-Ildephonse*.

Un voygeur moderne représente le palais d'Aranjuez et ses jardins, comme délicieux. Il s'y trouve un parc de plusieurs

lieues de circonférence, où il y a plusieurs allées de deux, trois et quatre milles d'étendue. Chacune de ces coupures est formée par deux doubles rangées d'ormes, ce qui en rend l'ombrage plus épais. Ces allées sont assez grandes pour admettre quatre carrosses de front, et entre chaque double rangée il y a un canal étroit, rempli d'eau courante. Entre ces allées, il y a d'épais vergers d'arbres plus petits, de différentes sortes; et des milliers de daims et de sangliers s'y promènent à leur aise, outre nombre de lièvres, de lapins, de faisans, de perdrix et plusieurs autres espèces d'oiseaux. Le Tage passe par ce parc, et le divise en deux parties inégales. Son point central est le palais du roi, qui est en partie environné du jardin, et extrêmement agréable. Il est orné de jets d'eaux et de statues, et contient une immense variété des plus belles fleurs de l'Amérique et de l'Europe. Quant au palais d'Aranjuez même, c'est plutôt un édifice élégant que magnifique.

Le palais de Saint-Ildephonse est en briques plâtrées et peintes; mais aucune des parties d'architecture n'est agréable. Il a deux étages, et la façade du jardin a 31 fenêtres et 12 chambres de suite. Les jardins sont sur le penchant d'une colline, au haut de laquelle est un grand réservoir, appelé par les naturels *el mar* (la mer), qui fournit de l'eau aux fontaines et aux *bassins*; ce réservoir est entretenu par les torrens qui descendent des montagnes. Les ouvrages pour les eaux sont excellens, et surpassent ceux de Versailles. La grande entrée du palais est en quelque sorte semblable à celle de Versailles, et a une grande grille de fer. On voit dans les jardins 27 fontaines, avec des bassins de marbre blanc; les statues, dont plusieurs sont excellentes, sont de plomb bronzé et doré. Ces jardins sont du genre français, mais ornés de 61 belles statues de marbre, de grandeur naturelle, de 28 vases de marbre, et de 20 de plomb doré. Le haut du palais contient plusieurs tableaux de prix; et le bas, des statues antiques, des bustes et des bas-reliefs. Près de St.-Ildephonse, dans un bourg nommé *la Grange*, existe une verrerie et une manufacture de glaces où se coulent les plus grandes que l'on ait faites. On en cite une qui a 145 pouces de long sur 85 de large, ou 12 pieds un pouce de haut et 7 pieds un pouce de large.

Cependant ce dont l'Espagne se glorifie davantage, c'est l'Escurial; et les naturels disent, peut-être avec justice, qu'il a plus coûté à bâtir qu'aucun palais de l'Europe. La description de ce palais forme un assez gros volume *in*-4°,

et l'on dit que Philippe II, son fondateur, y dépensa 6,000,000 de ducats. Il contient un nombre prodigieux de fenêtres, 200 sur la façade de l'O. et 366 sur celle de l'E. Les appartemens sont décorés d'une immense variété de tableaux, de sculptures, de tapisseries, d'ornemens d'or et d'argent, de marbre, de jaspe, de pierres précieuses et d'autres pierres curieuses. Cet édifice, outre le palais, contientune église, grande, et richement ornée, un mausolée, des cloîtres, un couvent, un collége et une bibliothèque, où il se trouve environ 30,000 volumes; mais elle est plus particulièrement estimable pour les manuscrits grecs et arabes dont elle est enrichie. Au-dessus des tablettes, sont des peintures à fresque, par Barthélemi Carducho, dont les sujets sont tirés de l'histoire sacrée et profane, ou qui sont analogues aux sciences dont les tablettes au-dessous nous présentent les élémens. Ainsi, le concile de Nice est peint au-dessus des livres de théologie; la mort d'Archimède au siége de Syracuse, indique ceux qui traitent des mathématiques; et Cicéron prononçant son oraison en faveur de Rabirius, les ouvrages relatifs à l'éloquence et au barreau. Une circonstance fort singulière de cette bibliothèque, que le lecteur curieux ne sera pas fâché de connoître, c'est qu'en regardant les livres, on les trouve placés en sens inverse, de sorte que l'extrémité des feuillets est en dehors, et les titres sont écrits dessus. La raison de cet usage, c'est qu'Arias Montanus, savant Espagnol du 16e siècle, dont la bibliothèque a servi de fondement à celle de l'Escurial, avoit tous ses livres placés et inscrits de cette manière, ce qui sans doute lui avoit paru la méthode la plus commode de les arranger; aussi l'introduisit-il à l'Escurial, et depuis son temps, pour l'uniformité, elle a été suivie pour les autres livres que l'on y a ajoutés. Il y a aussi de grands appartemens pour toute espèces d'artistes; de belle promenades, des parcs et des jardins étendus, embellis de fontaines et d'ornemens dispendieux. Les moines qui habitent le couvent sont au nombre de 200, et ont un revenu de 288,000 fr. tournois. Le mausolée, ou l'endroit où l'on enterre les rois et reines d'Espagne, s'appelle *Panthéon*, parce qu'il est bâti d'après le plan du panthéon de Rome, comme l'église à laquelle il appartient est selon le modèle de celle Saint-Pierre. Il a 36 pieds de diamètre, et est incrusté de beaux marbres.

En adoptant l'estimation que les Espagnols ont faite des sommes incroyables dépensées pour ce palais, sa garniture, ses statues, ses tableaux, ses colonnes, ses vases et ses au-

tres décorations, qui sont extrêmement riches et admirables, nous ne croyons cependant pas nous tromper en disant que l'ensemble de l'édifice est d'un mauvais goût. Le plan de sa construction est de la forme d'un gril, parce que Saint-Laurent à qui il est consacré, fut brûlé sur un ustensile de cuisine de ce nom, et l'idée d'en multiplier la figure dans tous ses principaux ornemens, sur les portes, les fenêtres, les autels et les habits sacerdotaux, n'a jamais pu entrer que dans la tête d'un bigot sans goût, tel que Philippe II, qui l'éleva en mémoire de la victoire qu'il remporta sur les Français (avec l'aide néanmoins des Anglais) à Saint-Quentin, le jour de Saint-Laurent, en l'année 1557; l'appartement où le roi réside, forme le manche du gril. Le bâtiment est un carré long de 640 pieds sur 580. La hauteur de la voûte est de 60 pieds. Il a été enrichi et orné par ses successeurs; mais l'extérieur a une apparence sombre, et l'intérieur est de différentes structures, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvres, mais qui forment un tout désagréable. Il faut cependant avouer que les tableaux et les statues sont excellens dans leur genre, et qu'il y en a même quelques-uns qui surpassent ceux d'Italie.

Outre les ouvrages ordinaires, tels que rubans, chapeaux, étoffes de soie, de laine et de coton qu'on fabrique à Madrid, cette ville renferme les plus belles manufactures d'Espagne et qui annoncent le plus la magnificence. Ses tapisseries de haute et basse-lice figureraient à côté de celles des Gobelins. La manufacture de porcelaine appartenant au roi, est justement admirée. Celle des glaces établie à Saint-Ildephonse, ne le cède à aucune autre de l'Europe, si elle n'est pas supérieure; on y fait aussi toutes sortes d'ouvrages en cristal.

Compagnie de marchands. — Cet établissement remarquable est composé de cinq corps principaux de marchands, qui furent réunis en 1733, sous une seule direction; ces corps sont les joailliers, les marchands d'étoffes de soie, d'or et d'argent, les marchands de draps, les marchands de toiles, les marchands épiciers et droguistes. Le but de cette association est non-seulement de soutenir dans un état de splendeur les corps respectifs qui la composent, mais aussi de donner de l'activité aux branches de l'industrie et du commerce intérieur et extérieur de l'Espagne.

Cette compagnie a une maison de commerce à Cadix, une belle manufacture de soie à Valence; et dans plusieurs autres villes du royaume, des manufactures de toiles et étoffes de

laine et de coton, où elle fait travailler pour son compte; mais son commerce ne se borne pas là. Celui qu'elle fait avec l'Amérique est fort étendu : elle achète des laines et autres marchandises d'Espagne, qu'elle fait expédier et vendre dans les pays étrangers par le moyen de ses correspondans; enfin elle a souvent les fournitures des armées du roi, et se charge de divers approvisionnemens pour la marine royale. Les fonds de cette compagnie sont peu considérables, mais son crédit est grand.

On tient communément les écritures en réaux de platte de 34 maravedis. Le réal, dont 8 font une piastre courante, est composé de 16 quartos : ainsi la piastre courante vaut 128 quartos, qui font 512 maravedis. Le ducat de change vaut 11 réaux et 1 maravedis, ou 355 maravedis de platte vieille, qui répondent à 705 $\frac{15}{17}$ maravedis de veillon. La pistole de change vaut 32 réaux de platte vieille, ou 60 réaux 8 maravedis de veillon, et par conséquent 1,088 maravedis de platte vieille, ou 2048 maravedis de veillon. On entend par le mot *platte*, monnoie d'argent, et par celui de *veillon*, monnoie de cuivre.

Usance.—Elle est de 60 jours pour les lettres tirées de Paris, de Londres et de Gênes; de 2 mois pour celles tirées de Hollande et d'Allemagne; de 3 mois préfixes pour celles tirées de Rome. Les autres jouissent de 14 jours de faveur, quand elles ont été acceptées avant l'échéance.

Il y a outre cela, à Madrid, une banque nouvellement établie, et dont nous allons donner quelques indices.

Banque de Saint-Charles.—L'idée de la banque nationale fut donnée au gouvernement par M. Cabarrus, banquier français. Il joignoit à une imagination vive et féconde, des talens qu'il avoit cultivés dans le silence jusqu'à l'époque qui l'a fait connoître. En 1781, après avoir réfléchi sur les ressources trop long-temps stériles de l'Espagne, et sur les moyens de les mettre en activité, il proposa un plan de banque nationale. Le but de cette banque étoit d'employer beaucoup de fonds, ou morts ou placés à un très-modique intérêt. Dans cette vue, on devoit d'abord établir une caisse destinée à escompter à quatre pour cent toutes les lettres-de-change tirées sur Madrid. Cette ressource étoit modique; Madrid n'est pas proprement une place de commerce. Le prix des laines que l'Espagne envoye à l'étranger, est l'article principal qui y est soldé; et seul, il ne pourroit fourni un emploi bien fructueux aux fonds de la nouvelle banque.

On proposoit de lui attribuer les profits du *Real-Giro*, espèce de caisse particulière, d'où la cour tire les fonds qu'elle fait passer dans l'étranger, soit pour y payer ses agens, soit pour d'autres motifs. Ce n'étoit encore qu'une foible ressource. Il ne s'écoule, par la voie du *Real-Giro*, que deux à trois millions de francs par an. Mais la source principale des profits de la banque devoit être l'approvisionnement de la marine et celui des troupes de terre. Le premier avoit été jusqu'alors réparti entre différens particuliers. Le second étoit entre les mains des *Gremios*, et les baux du gouvernement étoient sur le point d'expirer. La banque ne devoit donc pas tarder à se mettre en possession de ces diverses entreprises.

Le gouvernement goûta l'idée de distribuer, entre un grand nombre de citoyens, des profits jusqu'alors concentrés dans un très-petit nombre. Les fonds de la banque formoient une somme de 300,000,000 de réaux, partagés en 150,000 actions de 2,000 réaux. Tout le monde ayant la faculté d'acheter, personne ne se trouvoit exclus des profits qu'elle devoit produire. Outre les fonds morts auxquels on alloit ouvrir un placement, on espéroit qu'une grande partie de ceux dont les *Gremios* jouissoient pour un intérêt modique, passeroit de leur caisse dans celle de la banque. L'excédant des octrois des communes étoit administré par le conseil de Castille. La banque alloit désormais faire valoir ce fonds au profit des intéressés. Enfin il y a, dans presque toutes les communes d'Espagne, des magasins de grains ou *positos*, dont le superflu est converti en argent. C'étoient encore des fonds morts, que la banque pouvoit mettre en activité; on voit donc qu'elle promettoit de grands avantages à toutes les classes de la nation, et il n'est pas étonnant que le ministère en ait accueilli le projet.

Il fut discuté et adopté à une grande majorité dans une assemblée des principaux corps administratifs; on desiroit pour la banque l'approvisionnement, par entreprise, des troupes de terre et de la marine; on obtint seulement qu'elle l'auroit en régie, et il fut convenu qu'on lui accorderoit un intérêt de 4 pour cent pour ses avances, et une commission de 10 pour cent. Un pareil appât sembloit devoir séduire beaucoup de monde; cependant, la plupart des esprits restèrent froids devant cette brillante perspective : très-peu de personnes retirèrent leurs fonds de la caisse des *Gremios*. Cette communauté fut seulement obligée d'élever à 3 et demi

pour *cent* l'intérêt qu'elle en payoit. La banque eut quelques prôneurs, mais ils parurent suspects : ses antagonistes, armés du prétexte du bien public déclamèrent avec force ; ils entretinrent une méfiance qu'avoient préparée les événemens antérieurs, et firent bien des prosélytes.

En France, c'étoit un étranger ambitieux, disoient-ils, qui étoit venu porter une atteinte mortelle à son crédit, en voulant le rendre florissant. En Espagne, c'étoit aussi un étranger qui prétendoit ramener le crédit, le commerce, et qui vouloit séduire la nation par l'appât d'un gain chimérique ; l'un et l'autre avoient donné l'idée d'une banque : la ressemblance étoit parfaite.

Malgré les nombreuses réclamations, excitées en grande partie par l'intérêt personnel, la banque de Saint-Charles se mit en possession de son privilége au mois de novembre 1783. Le premier usage qu'elle en fit, lui fut très-avantageux; comme elle avoit obtenu, quelque temps après son établissement, le privilége d'être seule chargée de l'extraction des piastres, le retour de la paix produisit un écoulement prodigieux de piastres. En 1784, la banque en exporta pour plus de 20,000,000 de fr., et en 1785, pour près de 22. Le fisc même gagna à cet arrangement ; son droit sur l'extraction des piastres ne lui avoit jamais produit plus de 6,000,000 et demi de réaux, il en retira en 1784 plus de 15, et en 1785 plus de 16; alors l'ignorance s'éclaira, la malveillance se tut ; et la banque triompha. Le seul article des piastres lui donna pour près de 12 millions de profit à partager entre ses actionnaires.

Sur ces entrefaites, elle se mit en possession des approvisionnemens de l'armée et de la marine. Son premier dividende, celui de 1784, s'en ressentit. Il produisit neuf et demi pour cent. Son triomphe fut alors complet ; et comme les hommes sont extrêmes en tout, on passa du dénigrement à l'enthousiasme. La banque profita de ce changement pour hausser à différentes reprises les actions qui lui restoient, et pour se ménager, par ce moyen, de nouveaux accroissemens dans les dividendes suivans. La fermentation s'étendit aux pays étrangers, qui se trouvoient alors livrés à toute l'effervescence de l'agiotage. En peu de temps, les actions de la banque furent portées en France, à Genève et ailleurs, jusqu'à 3,040 réaux ; et les Espagnols, plus prévoyans que les étrangers, servirent à souhait cette ardeur inconsidérée.

Elle ne fut à la vérité, que passagère ; mais elle dura assez long-temps pour produire dans plusieurs fortunes des révolutions funestes. Quelques personnes se chargèrent de la refroidir. Mirabeau, sur-tout, *ce directeur de l'opinion publique,* s'éleva contre la banque de Saint-Charles avec la véhémence qui lui étoit familière. Il écrivit un volume, dans lequel il lui prodiguoit les prédictions les plus sinistres, et des injures gratuites à son fondateur. En se résumant, il soutenoit que les grandes nations commerçantes devoient craindre que leurs capitalistes ne s'intéressassent dans la banque d'Espagne, parce qu'elles avoient besoin de toutes leurs ressources pour diminuer le fardeau de leurs propres dettes; et que les *particuliers qui exposoient leur fortune dans une entreprise aussi hasardeuse, se conduisoient en mauvais citoyens comme membres de la société, et en insensés, comme pères de famille.*

La cour de Madrid fit proscrire la diatribe de Mirabeau, qui n'en produisit pas moins son effet. L'enthousiasme des agioteurs se refroidit, et ne jeta depuis que quelques étincelles. Une très-grande partie des actions de la banque reflua en Espagne. Les directeurs en rachetèrent 30,000 en 1787 et 1788, en sorte qu'il n'y en a plus que 120,000 en circulation.

Quatre ans après sa fondation, M. Cabarrus imagina de lui créer une nouvelle source de profits, en l'intéressant dans une compagnie des îles Philippines, dont il venoit aussi de jeter les fondemens. Il détermina les actionnaires de la banque à verser 21 millions de réaux, déduits de son dividende de 1784, dans les fonds de cette compagnie. Quel qu'ait été, et quel que soit le succès de ce nouvel établissement, ce placement n'aura pas du moins entamé le capital de la banque.

L'époque de l'engouement qu'elle avoit inspiré est passée; celle du dénigrement doit l'être, et l'opinion publique paroît enfin fixée sur son compte. Il est avéré, en dépit de l'autorité de Mirabeau, que, sans cesser d'être *bon citoyen et bon père de famille,* on peut placer ses fonds dans la banque de Saint-Charles. Elle doit paroître solidement établie, puisqu'elle a résisté aux orages qui ont assiégé son berceau.

Depuis 1785, presque toutes ses assemblées ont été tumultueuses. Lerena, qui, à cette époque, parvint au ministère des finances, débuta par annoncer la plus forte prévention contre son auteur. Il suscita des tracasseries à ses an-

ciens administrateurs, les fit destituer d'une manière scandaleuse, et remplacer par leurs ennemis. Il fit enlever à la banque la régie des approvisionnemens, que, par son traité, elle avoit encore pour trois ans, et dont les profits auroient pu réparer les pertes que la fatalité des années précédentes lui avoit causées, et en confia la gestion à cette communauté de *Gremios*, qui attendoit impatiemment un vengeur. Tant de preuves de malveillance discréditèrent tellement les actions de la banque, que, vers la fin de 1791 elles se vendoient à peine 1,800 réaux, le dividende compris. L'animosité de Lerena ne s'en tint pas là. Jaloux du crédit et du succès de M. Cabarrus, qu'il regardoit comme un rival dangereux; irrité des propos peu mesurés que celui-ci s'étoit permis contre lui, il lui suscita tant de tracasseries, qu'il l'obligea, en 1790, de se démettre de sa place de directeur perpétuel de la banque. Ce n'étoit pas encore assez, il saisit peu de temps après le prétexte d'une lettre insignifiante qu'il écrivoit à un de ses correspondans, pour le faire arrêter. Cette détention dura plus de cinq ans, et le ministre Lerena, aussi propre à savourer la haine qu'à l'inspirer, emporta dans le tombeau la consolation de laisser son ennemi dans la captivité. M. Cabarrus obtint, en 1795, une justice tardive. Il fut absous de toutes les inculpations dont on l'avoit chargé, réintégré dans toutes ses places, et autorisé à poursuivre, aux dépens de la succession de son persécuteur, les pertes que sa longue détention avoit fait éprouver à sa fortune. Ainsi, si M. Cabarrus consacre encore, comme on l'y invite, son zèle et son expérience à cet établissement, il peut faire revivre les jours de sa prospérité.

Au reste, au bout de 15 ans, la banque de Saint-Charles est bien différente de ce qu'elle étoit à son début. Elle devoit être absolument indépendante du gouvernement, et elle est entièrement sous sa main. La cour lui a donné un juge conservateur, et elle a la plus grande influence sur la nomination de ses directeurs. On a vu pendant la guerre qui vient de finir ses actions se négocier difficilement à 1,500 réaux. Cependant, si on en excepte les dernières années, elle a constamment distribué un dividende de six, cinq et demi, cinq, et au moins quatre et demi pour cent : ce qui est incroyable après la grande diminution qu'ont éprouvée ses profits. Elle escompte peu de lettres-de-change. Les payemens qu'elle fait au-dehors, pour le gouvernement, peuvent être comptés pour rien. L'approvisionnement de l'armée et de la marine,

lui a été enlevé. Il ne lui reste plus comme moyen de faire des gains considérables, que le privilége de l'extraction des piastres.

La voilà donc, cette banque de Saint-Charles, plus fameuse qu'elle n'avoit mérité de l'être. Elle n'a justifié ni les promesses pompeuses de ses fondateurs, ni les prédictions sinistres de ses ennemis; mais on doit convenir que, tout compensé, elle a eu plus d'avantages que d'inconvéniens. Elle a électrisé bien des têtes qui sembloient destinées à rester engourdies. Elle a développé et mis en activité des talens qu'on ne soupçonnoit pas. Elle a jeté dans la circulation bien des fonds enfouis par l'insouciance et le défaut d'emploi. (*Tableau de l'Espagne moderne*, par Jean-François Bourgoing. Tome 2, p. 46.)

Alcala de Henarès. Cette ville est située sur l'*Henarès*, d'où elle a pris son nom. Les rues en sont unies, mais mal pavées, et les édifices d'assez bon goût. Il y a une université célèbre, une bibliothèque publique, et une salle de spectacle. Cette ville contient environ 5,000 habitans. On y travaille les cuirs corroyés avec la plus grande perfection.

Tolède est une des plus anciennes villes d'Espagne, et a été pendant plusieurs siècles aussi considérable que sa capitale; mais le voisinage de Madrid l'a graduellement dépouillée de ses nombreux habitans, et elle auroit été presqu'entièrement abandonnée, si ce n'eût été pour sa cathédrale, dont le revenu, en grande partie dépensé sur les lieux, contribue principalement à faire vivre le petit nombre d'invidus qui y sont restés, et en quelque sorte ces petites manufactures de lames d'épées et d'étoffes de soie qui y sont établies. Sa population se monte à 25,000 habitans. Elle est aujourd'hui mal bâtie, pauvre, misérable, et ses rues sont fort roides.

Talavara de la Reyna, à la droite du *Tage ;* on y entre par six portes. Ses rues sont régulières mais mal pavées. On y trouve une manufacture d'étoffes de soie très-riche, et une fabrique d'or et d'argent. Son terroir est excellent pour les fruits, la vigne et les légumes. On évalue sa population à plus de 7,000 personnes.

Guadalaxara est la capitale de l'Alcaria, dans un terrein élevé près de l'*Henarès*, sur lequel il y a un beau pont. On y trouve une manufacture de draps très-estimés. Sa population est de près de 5,000 ames.

Brihuega, bourg au pied d'une montagne sur le bord de la

Tajuna. Il y a une belle manufacture de draps, à l'imitation de ceux de Hollande. Ce fut là que le duc de Vendôme fit prisonnier le général Stanhope avec 5,000 Anglais, avant de donner la bataille de Villa-Viciosa.

Madrilejoz; cette ville est dans un terrein fertile en grains et en fruits; a une fabrique d'étamines et 5,000 habitans.

Eltoboso, que Michel-Cervantes a rendu si célèbre, est un bourg considérable de la Manche. On y fait des vaisseaux de terre qu'on transporte dans le royaume de Valence et ailleurs. Sa population est d'environ 4,000 personnes.

Tarazona, ville située dans une plaine; elle renferme quelques négocians qui ont des relations fort étendues même avec les pays étrangers. On fait dans son territoire beaucoup d'huile et du vin très-estimé.

Iniesta. Quoique les habitans de la Manche, soient généralement paresseux, ceux d'Iniesta sont remarquables par leur industrie. Ils ont des fabriques de grosses étoffes de laine, de baracan et de toiles. Aussi l'indigence est-elle inconnue dans cette ville.

Requena, vers les confins du royaume de Valence, sur un ruisseau appelé *Oliana*. Cette ville a plus de 6,000 habitans, et est située dans une campagne fertile en grains, vins et safran. Quoiqu'il n'y ait point de mûrier dans les environs, on trouve dans la ville plusieurs fabriques d'étoffes de soie.

Riopara, village remarquable par les mines de son voisinage, entr'autres celle de calamine qui est, dit-on, supérieure à celle de Goslar en Allemagne.

Valdepenas est un bourg qui contient 7,600 habitans et qui est renommé par son excellent vin, le meilleur de toute l'Espagne. Il a le goût et la couleur du Bourgogne.

Almaden, ville célèbre par sa mine de cinabre. On y voit un hôpital royal bien entretenu; une prison pour les forçats et de beaux magasins.

Consuegra, bourg très-considérable de la Manche, par ses manufactures d'étoffes. Il y a une montagne qui renferme une carrière de belles pierres de taille.

Cuenca, ville principale de la Sierra, située sur une colline entre de hautes montagnes. Elle est renommée pour ses belles laines, et le commerce considérable qu'elle fait de bois de charpente de toutes espèces.

Ciudad-réal, ville fort peuplée, située dans un fond au milieu d'une plaine fertile et abondante en bestiaux. Les mulets des environs sont réputés les meilleurs d'Espagne.

Il n'y a point de ville où les peaux pour les gants soient mieux apprêtées.

Calatrava, petite ville chef-lieu de l'ordre militaire qui en porte le nom et auquel elle appartient. On trouve dans les environs de cette ville une mine de vif-argent très-abondante.

Vieille-Castille. — Cette province est bornée au N. par la Biscaie et les Asturies ; au S. par la nouvelle Castille ; à l'O. par le royaume de Léon, et à l'E. par l'Aragon et la Navarre. Elle est montueuse et moins fertile que la nouvelle. Les rivières qui l'arrosent sont l'Ebre et le Douro, dont nous avons déja parlé, la Pisuerga, la *Duraton* et l'*Adaja*, qui se rendent l'une et l'autre dans le Douro. La *Tierra de Campos* est le district qui produit le plus. Il y croît d'excellent vin, et ses plaines sont couvertes de troupeaux de gros et menu bétail, et particulièrement de brebis qui donnent la meilleure laine d'Espagne. La petite provinee *Rioja* produit en abondance du blé et du vin, et rend beaucoup de miel. Il y a un canal imparfait, qui commence à une lieue de Reynosa, et va jusqu'à Simancas, dans le royaume de Léon. Il entretient néanmoins la communication entre la Pisuerga et le Douro.

Burgos, ville située au pied d'une montagne, au confluent des rivières d'*Arlenzon* et d'*Arlenza*, et défendue par un château, bâti sur une montagne escarpée. C'étoit l'ancienne capitale de cette province ; mais elle est aujourd'hui fort obscure. Sa cathédrale est un des plus magnifiques édifices du genre gothique, qui existent en Europe. Elle est exactement de la forme de l'église d'York ; et à l'E., il y a un bâtiment de figure octogone, parfaitement semblable à la maison du chapitre d'York. Une de ses chapelles contient un tableau de Michel-Ange, représentant la Vierge habillant l'enfant Jésus debout sur une table. Cette ville entretient plusieurs manufactures de draps de toutes couleurs, dont elle fait un commerce considérable. Burgos a produit plusieurs grands hommes, entre lesquels on distingue Fernand Gonzalès, en l'honneur duquel on a élevé un arc triomphal, conservé avec beaucoup de soin ; le fameux Rodrigue d'Yaz de Vivar, connu sous le nom de Cid Campeador, et Diego de Siloë, très-habile architecte. Elle a 10,000 habitans.

Valladolid, sur la *Pisuerga*, évêché et université. On y compte un grand nombre de paroisses et de couvens. Parmi les édifices de cette ville célèbre, on remarque sur-tout la

cathédrale, construite par le fameux architecte *Herrera*, le palais royal, le collége de Santa-Cruz et plusieurs couvens. La grande place a, dit-on, servi de modèle à celle de Madrid. On ne travaille guère dans cette ville que des étamines, des couvertures, des galons de laine et de soie. C'est la patrie d'Henri IV, né en 1425; de Philippe II, en 1527; de son fils Dom Carlos, en 1545; de Philippe III, de Philippe IV; et de beaucoup d'hommes célèbres par leurs vertus ou par leurs talens. Elle a 20,000 habitans.

Ségovie, ville située au bord de l'*Eresma*. Elle est renommée par ses laines et ses beaux draps. On y fait aussi du papier et de la faïence. Elle a un château royal, nommé l'*Alcaçal*, tout couvert de plomb, où l'on monte par un escalier taillé dans le roc. On remarque dans ce château une superbe salle, entièrement dorée, et qui renferme tous les portraits des rois d'Espagne, depuis Pélage jusqu'à Jeanne, mère de l'empereur Charles-Quint; c'est ce qui l'a fait appeler la salle des rois. La maison de la monnoie mérite aussi d'être vue. La rivière qui y passe fait tourner certains moulins, par le moyen desquels la monnoie se trouve fondue, pesée, rognée et marquée comme elle doit l'être au même moment; mais ce qu'il y a de plus remarquable à Ségovie, c'est son aqueduc, qui fut bâti du temps de l'empereur Trajan, pour fournir de l'eau à la ville. C'est un des ouvrages des Romains les plus étonnans et les mieux conservés. De niveau à l'une de ses extrémités avec le ruisseau qu'il reçoit, et soutenu d'abord par un seul étage d'arcades qui n'ont pas trois pieds de haut, il va, par une pente insensible, gagner le sommet de la colline qui est à l'autre bout de la ville, distante d'environ 3,000 pas, et acquiert de la hauteur à mesure que le terrein qu'il parcourt s'abaisse. Dans sa partie la plus élevée, on croit voir un pont jeté sur un abyme. Ses deux rangs d'arcades s'élèvent majestueusement l'un au-dessus de l'autre, et l'on est effrayé en comparant leur hauteur et leur peu de base : sa solidité, qui a bravé les efforts de plus de 16 siècles, paroît inexplicable, quand on observe la simplicité de sa construction. Il n'est composé que de pierres carrées et posées les unes sur les autres, sans apparence de ciment.

Ségovie est la patrie de Dominique Soto, dominicain, envoyé par Charles-Quint au concile de Trente, où il se distingua par sa science.

Avila, évêché et université sur l'*Adaja*; il y a trois ponts

tant sur la rivière, que sur un petit torrent appelé *Grajal.* Les rues d'Avila sont régulières; la cathédrale est d'un assez bon goût d'architecture. Cette ville s'honore d'avoir donné le jour à sainte Thérèse, à Gille Gonsalès d'Avila et au fameux Sanche d'Avila. Il y a une université, et il s'y fabrique des draps qui le disputent à ceux de Ségovie pour la finesse et la bonté.

Calahorra, évêché, au confluent du *Cidagon* et de l'*Ebre.* Cette ville est bâtie sur une éminence en forme d'amphithéâtre, mais ses rues sont irrégulières. On voit à Calahorra beaucoup de restes d'antiquités, entr'autres un cirque romain presqu'aussi beau que celui de Tarragone, et différens bains dont les murs sont aussi solides que s'ils étoient de roche vive.

Naxera sur le *Naxeria*, bourg situé dans une plaine de 2 lieues appelée *Valpierre*, connue par une bataille qui s'y donna entre Pierre le Cruel et son frère Henri de Transtamare. On y voit les tombeaux de plusieurs rois.

Soria, ville renommée pour ses bonnes laines que l'on tire des environs. Non loin de cette ville sont les ruines de l'ancienne Numance.

Miranda de Ebro, ville sur l'*Ebre*, bâtie en partie sur une montagne avec un beau pont de pierre qui joint les deux parties de la ville. Son terroir est fertile en excellent vin.

Lerma, petite ville remarquable par le magnifique château des ducs de ce nom, et un beau parc.

Osma, ou *Borgo de Osma*, petite ville située dans une plaine très-fertile.

Logronno, ville sur l'*Ebre*, bien fortifiée, au milieu d'une vaste plaine fertile en grains, vins, miel, olives, etc.

Aranda de Douro, sur le *Douro*, ville considérable dans un territoire abondant et fertile.

Pénafiel, petite ville célèbre par ses bons fromages, estimés les meilleurs de l'Espagne.

Siguença, ville sur le Hénarez avec une université. Elle est située sur une colline, et très-bien fortifiée. Il y a des sources salées dans son voisinage.

San-Domingo de la Calzada, petite ville qui a une manufacture de draps à l'anglaise, faits de laine des troupeaux voyageurs.

LÉON. — Ce royaume est borné au N. par les Asturies; au S. par l'Estramadoure; à l'E. par la Vieille-Castille; et à l'O. par la Galice et le Portugal. Ce pays, en général mon-

tueux, produit beaucoup plus de blé que de vin, de la volaille, du gibier et du poisson. On y trouve des mines de turquoises. On y rencontre le canal de *Campos*, commencé sous le ministère de la Ensenada, et destiné à vivifier la Castille et le royaume de Léon; mais il n'y en a encore que 12 lieues faites en deux parties de 6 lieues chacune. Il est arrosé par le *Douro*, le *Sil*, l'*Ezla*, le *Pisuerga* et le *Tormès*.

Léon, qui en est la capitale, n'a plus qu'une très-mince population. Ses environs sont cependant assez fertiles et embellis par des plantations. Cette ville a quelques fabriques de toiles qui ne vont pas toute l'année.

Sahagun. Ce fut dans l'abbaye de St. Benoît de cette ville que l'inquisition fit enfermer le célèbre Olavidès, dont le sort étonna l'Europe éclairée, et dut intimider en Espagne ceux que leur place ou leur rang ne soumettent ailleurs qu'aux tribunaux civils de la nation ou au conseil des souverains.

Palencia, évêché, sur le *Carion*. L'ancienne université de cette ville fut transportée dans le 13e siècle à Valladolid, selon quelques écrivains, et selon d'autres à Salamanque. En général ses rues sont belles, et l'on remarque l'architecture de sa cathédrale, dont la nef du milieu a 95 pieds d'élévation. On trouve dans cette ville plusieurs fabriques de couvertures de laine et de chapeaux fort estimés. Population, environ 9,500 habitans.

Zamora, évêché, sur le *Douro*, que l'on y passe sur un beau pont de pierre. Elle est entourée de murailles anciennes et contient plus de 8,000 habitans. On y travaille quelques étoffes communes, des laines, des cuirs et des chapeaux. C'est la patrie de plusieurs hommes célèbres, tels qu'Alphonse de Castro, Florian de Ocamp, et Moralès qui fut le continuateur de ces historiens.

Salamanque, sur la rivière de *Tormes*, est depuis longtemps célèbre par son université. Sa cathédrale est une des plus belles d'Espagne. Cette ville est de forme circulaire, bâtie sur trois collines et deux vallées, et de tous côtés environnée de perspectives de belles maisons, de superbes sites, de jardins, de vergers, de champs et de villages éloignés. Elle est ancienne, grande, riche et peuplée de 15,000 ames. Elle a 10 portes. La plus belle partie de cette ville est la grande place, bâtie il y a environ 60 ans. Les maisons ont trois étages, sont toutes de la même hauteur et d'une exacte symétrie, avec des balcons de fer et une balustrade de pierres au sommet : la partie basse est arquée, ce qui forme un por-

tique tout autour de la place, de 293 pieds de chaque côté. Dans quelques-unes des archivoltes sont des médaillons, avec des bustes des rois d'Espagne et des hommes illustres, en pierres et bas-reliefs; on y voit entr'autres ceux de Fernand Cortez, de François Pizarre, de Davila et de Cid Ruy. On donne dans cette place le combat du taureau pendant trois jours seulement, au mois de juin. La rivière de Tormès traverse cette ville, et a un pont de 25 arches, bâti par les Romains et qui est encore tout entier. C'est la patrie de Don Francisco Monteyer, qui le premier mit le pied dans la Nouvelle-Espagne, découverte par le capitaine Jean de Grisalva, et y fonda les villes de Merida, de Valladolid, de Campêche et de Salamanque.

Astorga, ville assez bien fortifiée et située dans une plaine agréable.

Médina-del-Campo, ville considérable, riche et commerçante. Son territoire, appelé *Tierra-del-Campo*, est d'une fertilité extraordinaire, sur-tout en vins et en blés excellens.

Ciudad-Rodrigo, ville bien fortifiée et située dans une plaine très-fertile. Il s'y fait un grand commerce de cuirs.

Iles voisines de l'Espagne à l'E.

Ces îles sont situées entre les 38 d. 30 m., et les 40 d. 15 m. de lat. N.

MINORQUE. — Cette île contient 27,000 habitans : elle est peu fertile et presque sans industrie. Elle fut prise par les Anglais en 1708, sous le général Stanhope. Elle fut reprise par les Espagnols, le 15 février 1782, et leur fut laissée à la paix de 1783. Elle s'est de nouveau rendue en 1798 aux Anglais dans la guerre actuelle, et elle est maintenant en leur pouvoir.

Mahon, place la plus importante, et située sur un rocher. Son port est très-considérable pour sa longueur et sa largeur, et défendu par le fort S. Philippe. Les Français s'en emparèrent en 1756, sous la conduite du maréchal de Richelieu, Louis XV le rendit à la paix aux Anglais.

MAJORQUE. — La plus grande, quoiqu'elle n'ait pas plus de 80,000 ames, produit des amandes, des huiles, des vins, qu'elle envoie en Espagne; des eaux-de-vie que viennent charger les bâtimens du Nord, un peu de soie, qui passe en Catalogne; quelques lainages grossiers dont s'accommodent la Sardaigne et l'Italie; des ouvrages de marqueterie, espèce d'industrie dans laquelle excellent les Majorquains. Les habitans sont bons pilotes.

Palma, capitale de l'île et son port principal. Les habitans vont chercher à Marseille du cacao, du sucre, du fer et des planches; et leurs chebecs vont prendre quelques chargemens à Cadix. Cette île a 23,500 habitans. Elle vient de recevoir un nouvel encouragement par l'établissement du commerce libre.

YVICA. — Cette île a pour principale richesse son sel, que viennent charger les bâtimens étrangers, et sur-tout les Suédois. Elle fait peu d'exportations.

Les autres îles voisines de celles dont nous venons de parler, sont les îles de *Cabrera*, dont le port est très-commode, et celle de *Fermentera*, où l'on trouve quelques salines, et beaucoup d'ânes sauvages. Ces deux petites îles sont inhabitées.

Commerce et manufactures. — Les Espagnols, malheureusement pour eux, ont fait de l'or et de l'argent les principales branches de leurs exportations et de leurs importations. Ils tirent ces métaux de l'Amérique, et les exportent ensuite aux autres pays de l'Europe. Cadix est le grand entrepôt de ce commerce. Ici, dit Anderson, dans son histoire du commerce, les autres nations européennes envoient leurs marchandises pour être embarquées pour l'Amérique, dans des navires espagnols, sous le nom de facteurs espagnols; ces nations ont là des agens, des correspondans et des consuls, qui jouent un rôle considérable. Cadix passe pour avoir de plus beaux magasins pour le commerce qu'aucune autre ville de l'Europe; et c'est là que les galions importent régulièrement les trésors du Mexique et du Pérou. Les véritables marchandises espagnoles, exportées de Cadix en Amérique, sont de bien peu de valeur; mais les droits mis sur les marchandises étrangères que l'on y envoie formeroient un grand revenu, et diminueroient conséquemment les profits des marchands et de leurs agens, si l'on ne pratiquoit une multitude de fraudes pour en éluder le payement.

La manufacture de glaces de Saint-Ildéphonse est portée à un degré de perfection inconnue en Angleterre. Les plus grandes glaces se font dans un moule de bronze de 162 pouces de long, 93 de large, et 6 de

profondeur, pesant près de 9 tonneaux. Elles sont toutes destinées à l'ornement des palais royaux, et aux présens du roi. Cette manufacture se trouve néanmoins mal placée pour remplir ce but; et elle devient un monstre dévorant dans un pays où les provisions sont chères, où le bois est rare et le port extrêmement dispendieux. Il y a aussi une manufacture royale de toile, qui emploie environ 15 métiers, et on dit que le roi y perd considérablement.

Dans la ville de Valence il y a une manufacture de soie considérable, qui occupe 5,000 métiers, outre 500 métiers à bas, et qui donne de l'emploi à 20,000 individus, non compris ceux qui exercent des professions relatives à la manufacture, tels que les personnes qui préparent le bois et les ouvrages de fer d'un si grand nombre de machines, qui filent, dévident, ou teignent la soie.

A Alcora, dans le voisinage de Valence, on a établi avec succès une manufacture de porcelaine : les carreaux peints s'y font dans la dernière perfection. Les plus beaux appartemens de Valence en sont carrelés, et sont remarquables pour leur propreté, leur fraîcheur et leur élégance. Ils sont plus forts, et beaucoup plus beaux que les carreaux de Hollande.

A Carthagène, on fait de grandes quantités de cordes et de cables *de sparte*, dont quelques-uns sont filés comme ceux de chanvre, et d'autres tressés. Ces deux opérations se pratiquent avec une vîtesse singulière. Ces cables sont excellens, parce qu'ils flottent sur la surface des eaux, et ne sont conséquemment pas sujets à être coupés par les rochers sur une mauvaise côte. Le sparte fait de bonnes nattes pour les maisons, des *alpargates*, ou courtes braies, et des bottines pour les paysans, et enfin on en tire de beau fil pour faire de la toile. Si cette manufacture est promptement encouragée, il n'y a pas de doute qu'elle ne parvienne à un degré de perfection tel que ce jonc, autrefois inutile, devienne une source de richesses pour les provinces méridionales d'Es-

pagne ; car il est la production naturelle et particulière des hautes montagnes non-cultivées du Midi.

Quant au cordage de chanvre fait en Espagne, pour l'usage de la marine royale, M. Bourgoing observe qu'il est meilleur et plus durable que celui des principaux chantiers et magasins de l'Europe ; parce qu'en peignant le chanvre, on en fait sortir les étoupes qu'on y laisse ailleurs : ces étoupes leur servent à calfater, d'où il résulte ce double avantage, que le cordage est plus solide et que les vaisseaux sont mieux calfatés. Une autre coutume des corderies de plusieurs nations que les Espagnols se sont bien gardés d'adopter, c'est de goudronner le cordage, et de le laisser long-temps en pile. Dans cet état le goudron fermente et mange le chanvre : ce qui rend le cordage très-sujet à rompre, lorsqu'on ne s'en est servi que très-peu de temps.

Les Espagnols faisoient autrefois venir leur chanvre du Nord ; à présent ils peuvent pour cet article se passer de l'assistance des autres nations. Le royaume de Grenade leur fournit déjà la plus grande partie du chanvre qu'ils emploient, et, en cas de besoin, ils peuvent avoir recours à l'Aragon et à la Navarre. Toutes les voiles et tous les cordages actuellement dans les magasins de Cadix, sont de chanvre espagnol, et la tissure en est serrée et solide.

La production la plus importante de ce pays, et l'article de commerce le plus précieux, c'est la *barille*, espèce de soude, qui se fait en brûlant une grande variété de plantes, presque particulières aux royaumes de Valence et de Murcie, telles qu'*yeza*, *algazule*, *suson*, *sayennes*, *sali*, *cornia* avec la *barilla*. Elle sert à faire le savon, le verre, et à blanchir. Toutes les nations de l'Europe, en brûlant diverses substances végétales, font une espèce de soude ; mais la qualité supérieure de la *barilla* lui a jusqu'ici conservé la préférence. Le pays qui la produit, comprend 60 lieues de longueur et 8 de largeur, sur les bords de la Méditerranée. La quantité que l'on en exporte annuellement d'Espagne, d'après l'autorité

de MM. Townsend et Bourgoing, est d'environ 150,000 quintaux, dont la plus grande partie passe en France et en Angleterre, et une petite quantité à Gênes et à Venise.

L'Espagne est un des plus riches pays de l'Europe en salpêtre, article de commerce très-important. Nous allons donner un extrait de la relation que fait M. Townsend de cette surprenante manufacture. « J'observai, dit-il, un vaste enclos, avec un grand » nombre de monticules de 20 pieds de hauteur, à » des distances égales les uns des autres. C'étoient » les ramas des immondices et des décombres de Ma- » drid, et les balayures des grands chemins. Ils étoient » restés en tas tout l'hiver, de la manière dont je » les trouvai. Plusieurs ouvriers étoient alors occupés » à les brouetter et à les étendre par couches d'envi- » ron un pied d'épaisseur, tandis que d'autres retour- » noient ce qui avoit antérieurement été exposé au » soleil et à l'air. Ces tas avoient été lavés l'été précé- » dent, et après avoir été ainsi exposés, devoient » rendre la même quantité de salpêtre. Il paroît que » le produit ne manque jamais. Cependant quand on » a lavé ces terres, on ne peut pas en tirer de sal- » pêtre, sans les exposer de nouveau à l'air. Les ha- » bitans en lessivent une partie une fois par an ; il » s'en trouve qui ont été lessivées vingt fois depuis » sept ans, et d'autres qui éprouvent cette opération » quinze fois dans une année ; ils jugent à la vue si » on peut les laver avec avantage, et au goût si » elles ont fourni une lessive assez forte. Ils font » ensuite bouillir cette lessive et en tirent le salpê- » tre par le moyen de l'évaporation ».

Les autres manufactures d'Espagne sont particulièrement celles de laines, de cuivre et de quincaillerie. Le gouvernement a fait de grands efforts pour empêcher les autres nations européennes de retirer les principaux avantages du commerce de l'Amérique ; mais ses efforts seront toujours sans succès, tant qu'il n'inspirera pas aux Espagnols assez d'industrie pour les engager à fournir à leurs colonies des

marchandises provenant des manufactures d'Espagne. En attendant, la sûreté et la facilité avec lesquelles les Français, les Hollandais et les autres nations font ce commerce illicite, leur en font tirer un meilleur parti que les Espagnols mêmes. Leur bénéfice net ne monte guère à moins de 20 pour 30. Il seroit donc bien important pour le pays que ces richesses immenses y restassent, au lieu de passer aux nations industrieuses de l'Europe; mais nous aurons occasion de revenir là-dessus en parlant de l'Amérique.

Constitution et gouvernement. — L'Espagne, après avoir été le pays le plus libre, est maintenant un royaume monarchique. La monarchie est héréditaire, et les femmes peuvent succéder à la couronne. On a même mis en question, s'il n'étoit pas permis à sa Majesté Catholique de résigner la couronne à telle branche de la famille royale qu'elle jugeroit à propos. Il est au moins certain que la maison de Bourbon monta sur le trône d'Espagne en vertu du testament de Charles II.

Les cortès, ou parlement du royaume, qui autrefois, spécialement en Castille, avoit plus de pouvoir et de priviléges que celui d'Angleterre, sont maintenant abolis; mais on apperçoit encore quelques foibles restes de leur constitution dans le gouvernement, quoiqu'ils soient sans effets et absolument aux ordres du roi.

Le conseil privé, composé de nobles et de grands, nommés par le roi, ne siége que pour préparer les matières, et mettre les papiers en ordre pour le conseil du cabinet, ou la *Junte*, qui est composé du premier ministre et de trois ou quatre autres nommés par le roi; et ce sont eux qui dirigent toute la partie exécutive du gouvernement. Le conseil de la guerre ne prend connoissance que des affaires militaires. Le conseil de Castille est le plus haut tribunal de justice du royaume. Les diverses cours d'audience royale sont celles de Galice, de Séville, de Majorque, des Canaries, de Saragosse, de Valence et de

Barcelone. Elles jugent en premier ressort de toutes les causes, à cinq lieues à la ronde du lieu de leur résidence, et reçoivent les appels des cours inférieures. Outre cela, il y a plusieurs tribunaux subalternes pour la police, les finances, et d'autres branches d'affaires.

Outre un *corrégidor*, chargé spécialement de la police, du maintien des loix relatives aux eaux et forêts, et de la surveillance des écoles publiques et des maisons de charité, presque toutes les villes ont des *tenientes de villa*, qui, à quelques égards, secondent le corrégidor, et quelquefois le remplacent dans ces fonctions, ayant d'ailleurs un tribunal différent et absolument indépendant du corrégidor. Cette dernière juridiction est en concurrence avec celle des alcades de cour. Les alcades *de Barrio* sont une espèce de commissaire du quartier dépendant des alcades de cour. Au reste il ne faut pas confondre ces deux classes avec les alcades *mayores*, nommés par le roi, qui quelquefois commandent en concurrence avec le corrégidor, ni avec les alcades simples, appelés *ordinarios* ou *pendeucos*. Ceux-ci peuvent être regardés comme les officiers du corrégidor ou de l'alcade *mayor ;* ils sont chargés de la police des marchés, du prix des denrées, etc., et des premières diligences contre les coupables. L'alcade de chaque ville et celui de chaque village changent tous les ans.

Le gouvernement de l'Amérique-Espagnole forme un système à part, et est délégué à des vice-rois et à d'autres magistrats, qui sont presque absolus dans leurs districts respectifs. Il existe dans la Vieille-Espagne un conseil des Indes; il est composé d'un gouverneur, quatre secrétaires et 22 conseillers, outre les officiers. Leurs décisions sont finales relativement à l'Amérique. Les membres sont ordinairement choisis parmi les vice-rois et les magistrats qui ont servi dans ce pays-là. Les grandes vice-royautés du Pérou et du Mexique sont si considérables, qu'elles sont rarement confiées à la même personne plus de trois ans;

mais ce temps est suffisant pour faire sa fortune.

Les possessions étrangères de la couronne d'Espagne, outre celles de l'Amérique, sont les villes de Ceuta, d'Oran et de Maralquiver, sur la côte de Barbarie et les îles des Canaries en Afrique ; les îles de St.-Lazare, les Philippines et les îles des Larrons en Asie.

Revenus. — Les revenus que le roi tire de la Vieille-Espagne montent annuellement à 120,000,000 de fr., quoique quelques-uns disent à 192,000,000 ; et forment le soutien le plus sûr de son gouvernement. Ses revenus de l'Amérique sont, à la vérité, immenses ; mais ils sont en quelque sorte engagés ou anticipés avant qu'ils arrivent. Le roi a un cinquième de toutes les mines d'argent que l'on travaille, mais il n'en entre que fort peu dans ses coffres. Cependant, en cas de guerre ou d'urgence, il trouve moyen de mettre la main sur une partie des trésors appartenant à ses sujets, qui ne se plaignent jamais, parce qu'on les leur rend ponctuellement et avec intérêt. Les finances de sa majesté actuelle sont en très-bon ordre, et, tant pour lui que pour son peuple, sur un meilleur pied que celles d'aucun de ses prédécesseurs.

Quant aux impôts qui produisent les revenus intérieurs, ils sont variés, arbitraires, et tellement adaptés à la convenance du moment, que nous ne saurions en parler d'une manière certaine : ils sont affectés sur toute espèce de marchandises, sur les maisons, le bois de charpente et sur les provisions. Le clergé et le militaire sont aussi sujets à l'impôt.

Forces militaires et maritimes. — En temps de paix, les forces d'Espagne ne sont jamais au-dessous de 70,000 hommes ; mais en cas de guerre, on peut les porter facilement à 110,000. Le roi compte cependant plus sur ses gardes Wallones ou étrangères. Sa majesté actuelle s'est donné beaucoup de peines, et a fait une grande dépense pour former une marine formidable, tant en Europe qu'en Amérique, qui montoit à plus de 70 vaisseaux de

ligne. Mais elle a essuyé un échec dans le dernier combat de l'amiral Langara, près le Cap Saint-Vincent, contre l'amiral Jervis, depuis lord Saint-Vincent. Le long de la côte d'Espagne, il y a des échauguettes de mille en mille, avec des fanaux et des gardes, de sorte que depuis Cadix jusqu'à Barcelone, et depuis Bilbao jusqu'au Ferrol, le royaume peut être averti en un instant, en cas d'invasion.

Armes, titres, noblesse et ordres. — L'Espagne formoit autrefois douze royaumes, qui tous, ainsi que plusieurs autres, entroient dans les titres du roi, de sorte qu'il se donnoit les titres de 32 royaumes. Cette absurde coutume se pratique encore quelquefois; mais en général, le roi se contente du titre de *Sa Majesté Catholique.* L'inauguration des rois d'Espagne se fait en leur présentant une épée; il n'y a pas de couronnement. Dans leur signature, ils ne font pas mention de leur nom; ils signent tout simplement: *moi le Roi.* Leur fils aîné est appelé prince des Asturies, et leurs autres enfans, *infans* ou *infantes*, qui veut dire enfans.

Les armoiries des rois d'Espagne, semblables à leur titre, sont chargées des armes de tous leurs royaumes. C'est maintenant un bouclier divisé en quatre quartiers, dont le plus haut à droite, et le plus bas à gauche, contiennent trois châteaux, ou trois tours, pour la Castille; et le plus haut à gauche, et le plus bas à droite, sont trois lions de gueules, pour Léon, avec trois lys au centre, pour l'Anjou.

La noblesse espagnole est composée de princes, de ducs, marquis, comtes, vicomtes, barons, et de personnes qui portent des titres inférieurs. Les nobles non titrés s'appellent en géneral *Hidalgos.* On fait venir ce nom de *Hijo,* fils, et de *Godo,* Goth; il paroîtroit par-là qu'il ne doit s'appliquer qu'à ceux qui ne sont point de sang mêlé, c'est-à-dire, qui n'ont point contracté d'alliance avec les Maures; mais les Espagnols même ne sont pas d'accord sur la véritable étymologie du mot Hidalgo, et il y a encore tant de vague dans l'idée qu'on y attache, qu'il y a des pro-

vinces entières, comme la Biscaye et les Asturies, où tous les particuliers ont la prétention d'être *Hidalgos.* Les Grands d'Espagne, qui sont divisés en trois classes, se tiennent couverts devant le roi, et sont traités en princes. Un Grand ne peut être arrêté que par un ordre du roi. Les cardinaux, archevêques, ambassadeurs, chevaliers de la Toison d'Or, et certains autres dignitaires de l'Etat et de l'église, ont, comme les Grands, le privilége de rester couverts devant le roi.

L'ordre de la *Toison d'Or*, particulièrement décrit auparavant dans les ordres de l'Allemagne, est ordinairement conféré à des princes et à des ducs souverains; mais la branche Espagnole contient plusieurs nobles Français et Italiens. Aucunes commanderies ni aucuns revenus ne lui sont attachés.

L'ordre de Saint-Jacques, ou *San-Jago de Compostella*, est le plus riche de tous les ordres d'Espagne. Il étoit divisé en deux branches, chacune sous un grand-maître; mais le pape Alexandre IV a accordé ce double privilége aux rois d'Espagne et de Portugal, qui agissent chacun comme grand-maître dans leurs dominations respectives. Cet ordre est fort estimé en Espagne, et n'est conféré qu'à des familles nobles. On en peut dire autant de l'ordre de *Calatrava*, institué par Sanchio, roi de Tolède; il prit son nom du château de Calatrava, qui fut enlevé aux Maures, et c'est-là l'origine de l'ordre, qui devint fort puissant. Le nombre des chevaliers, leur influence et leurs possessions, étoient si considérables, qu'ils excitèrent la jalousie du roi, à qui leurs revenus et l'office du grand-maître furent à la fin cédés par le pape Innocent VIII. L'ordre célèbre d'*Alcantara* tire son origine de Saint-Julien, ou du Poirier; mais lorsqu'Alcantara eut été enlevé aux Maures, et fut devenu le siége de l'ordre, les agrégés prirent le nom de chevaliers d'Alcantara, et abandonnèrent l'ancienne devise d'un poirier. Cet ordre est fort estimé, et n'est accordé qu'à des gens d'ancienne et illustre famille. L'ordre de *Notre-*

Dame-de-Miséricorde a, dit-on, été institué par Jacques premier, roi d'Aragon, vers l'an 1218, d'après un vœu qu'il avoit fait à la vierge Marie, pendant sa captivité en France; il étoit destiné à la rédemption des captifs faits par les Maures, et il dépensoit beaucoup d'argent pour cet objet. Il n'étoit d'abord composé que d'hommes; mais une dame de Barcelone y fit admettre des femmes. Cet ordre possède des revenus considérables en Espagne. L'ordre de *Montesa* fut institué à Valence, à la fin du treizième siécle, pour remplacer les Templiers, et il jouit de leurs possessions. Leur chef-lieu étant la ville de Montesa, l'ordre en prit le nom, et choisit Saint-George pour son patron. En l'année 1771, le feu roi institua, d'après son nom, l'ordre de *Charles III*, en commémoration de la naissance de l'infant. La décoration est une étoile à huit pointes, émaillée de blanc et bordée d'or: au centre de l'étoile, est l'image de la vierge Marie, vêtemens blancs et bleus; sur le revers les lettres C. C., avec le nombre 3 au centre, et cette devise, *virtuti et merito*. Il n'y a que des nobles qui puissent appartenir à cet ordre.

Histoire d'Espagne. — L'Espagne fut probablement peuplée par les Celtes des Gaules, qui sont contiguës, ou de l'Afrique, dont elle n'est séparée que par le détroit de Gibraltar. Les Phéniciens y envoyèrent des colonies, et bâtirent Cadix et Malaga. Ensuite, lors de l'élévation de Rome et de Carthage, la possession de ce royaume devint un objet de contestation entre ces deux puissantes républiques; mais enfin les armes des Romains l'emportèrent, et l'Espagne resta en leur pouvoir jusqu'à la chute de cet empire, et fut alors envahie par les Goths. Au commencement du 5e siècle, les Suèves, les Vandales et les Alains se divisèrent le royaume; mais en 584, les Goths s'en emparèrent de nouveau.

Ceux-ci furent à leur tour chassés par les Sarrasins qui, vers la fin du 7e siècle, s'étoient rendus maîtres des plus beaux royaumes de l'Afrique et de l'Asie; et, non contens de posséder les immenses régions qui

formoient autrefois une grande partie des empires Assyrien, Grec et Romain, ils passèrent la Méditerranée, ravagèrent l'Espagne, et s'établirent dans les provinces méridionales de ce royaume.

Don Pelage est cité comme le premier prince Espagnol, qui se soit distingué contre ces infidèles, qui furent ensuite connus sous le nom de Maures, la plus grande partie étant venue de la Mauritanie; et il prit le nom de roi des Asturies, vers l'année 720. Ses succès encouragèrent d'autres princes chrétiens à prendre aussi les armes, et les royaumes d'Espagne et de Portugal furent pendant plusieurs siècles le théâtre des guerres les plus sanglantes.

Les Maures, en Espagne, étoient supérieurs à tous leurs contemporains dans les arts et dans les armes, et la branche Abdoulrahman posséda le trône pendant près de 300 ans. Les sciences fleurissoient en Espagne, tandis que le reste de l'Europe étoit enseveli dans l'ignorance et la barbarie. Mais les princes Maures devinrent graduellement foibles et efféminés, et leurs premiers ministres fiers et insolens. Il s'ensuivit une série de guerres civiles, qui renversèrent à la fin le trône de Cordova, et la race d'Abdoulrahman. Plusieurs petites principautés furent formées sur les ruines de l'empire, et différentes villes d'Espagne eurent chacune un souverain indépendant. Alors tout aventurier eut droit aux conquêtes qu'il faisoit sur les Maures, jusqu'à ce qu'à la fin l'Espagne fût divisée en 12 ou 13 royaumes; et vers l'an 1095, Henri de Bourgogne fut déclaré, par le roi de Léon, comte de Portugal; mais son fils Alphonse ne voulut plus reconnoître la suprématie de Léon, et se déclara roi. Une suite de braves princes donnèrent aux Maures des échecs répétés, en Espagne, jusqu'en 1492. A cette époque, tous les royaumes qui composent aujourd'hui cette monarchie, le Portugal excepté, furent réunis par le mariage de Ferdinand, roi d'Aragon, avec Isabelle, héritière et depuis reine de Castille, qui prirent la Grenade, et chassèrent d'Espagne les Maures et les Juifs qui ne

voulurent pas se faire chrétiens, au nombre de 170,000 familles. Nous parlerons ailleurs des vastes acquisitions que fit l'Espagne à cette époque par la découverte de l'Amérique, et des premières expéditions des Portugais aux Indes Orientales, par la découverte du Cap de Bonne-Espérance; mais les succès des deux nations furent accompagnés de conséquences désastreuses.

L'expulsion des Maures et des Juifs dépeupla en quelque sorte l'Espagne d'artistes, de laboureurs et de manufacturiers; et la découverte de l'Amérique ajouta non-seulement à cette calamité, mais rendit même le reste des Espagnols excessivement paresseux. Pour comble de maux, Ferdinand et Isabelle introduisirent l'inquisition et toutes ses horreurs dans leurs dominations, comme une sauve-garde contre le retour des Maures et des Juifs.

Charles-Quint, archiduc d'Autriche, et empereur d'Allemagne, succèda au trône d'Espagne, en 1516, en vertu du droit de sa mère qui étoit fille de Ferdinand et d'Isabelle. Les vastes possessions de la maison d'Autriche en Europe, en Afrique, et sur-tout en Amérique, d'où elle tiroit d'immenses richesses, commencèrent à exciter la jalousie des princes voisins, mais ne purent satisfaire l'ambition de Charles; et on le vit continuellement engagé dans des guerres étrangères, ou avec ses sujets protestans, qu'il s'efforça en vain de ramener à l'église de Rome. Il réduisit aussi le pouvoir des nobles d'Espagne, abrogea les priviléges des communes, et étendit considérablement la prérogative royale. Enfin, après un règne long et rempli de troubles, il prit une résolution qui excita l'étonnement de toute l'Europe: il renonça entièrement à toutes les affaires de ce monde pour passer le reste de ses jours dans la retraite et dans la solitude (1).

---

(1) De toutes ses vastes possessions, Charles ne se réserva qu'une pension de 200,000 écus; et choisit, pour le lieu de sa retraite, une vallée d'Espagne de peu d'étendue, arrosée d'un petit ruisseau et

Conformément à cette résolution, il résigna l'Espagne et les Pays-Bas, avec beaucoup de formalité, en présence de sa principale noblesse, à son fils Philippe II ; mais il n'eut pas assez d'influence sur les princes d'Allemagne pour le faire élire Empereur. Ils donnèrent ce titre à Ferdinand, frère de Charles, et divisèrent par ce moyen la puissance dangereuse de la maison d'Autriche en deux branches. L'Espagne, ses possessions d'Afrique et du Nouveau-Monde ; les Pays-Bas et quelques états d'Italie restèrent à la branche aînée, tandis que l'Empire, la Hongrie et la Bohème passèrent à la plus jeune, qui les possède encore.

Philippe II hérita de tous les vices de son père, et de très-peu de ses bonnes qualités. Il avoit une ambition démesurée, étoit haut et sévère, et fut toute

---

environnée de collines couvertes d'arbres élevés. Il donna des ordres précis, pour que le bâtiment qu'il y fit élever fût plutôt conforme à sa situation actuelle qu'à sa première dignité. Il ne consistoit qu'en six chambres, dont 4 étoient de la forme de cellules de moines, sans aucun ornement ; et les deux autres, chacune de 20 pieds carrés, étoient tendues en noir et garnies de la manière la plus simple : elles étoient toutes au rez-de-chaussée, avec une porte sur un jardin, dont Charles lui-même avoit donné le plan, et qu'il avoit rempli de diverses plantes qu'il se proposoit de cultiver de ses propres mains.

Après avoir passé quelque tems à Gand, en Flandre, ville où il avoit pris naissance, il partit pour la Zélande, en Hollande, où il se prépara à s'embarquer pour l'Espagne, accompagné de son fils et d'une suite nombreuse de princes et de nobles. Après avoir fait des adieux affectueux à Philippe et à sa suite, il fit voile le 17 septembre 1556, sous le convoi d'une grande flotte de vaisseaux espagnols, flamands et anglais. Aussi-tôt qu'il fut débarqué en Espagne, il se prosterna ; et se regardant alors comme mort au monde, il baisa la terre et dit : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, et nu je » retourne vers toi, mère commune du genre humain ». Quelques nobles d'Espagne lui firent la cour lorsqu'il passa pour gagner le lieu de sa retraite ; mais ils étoient en si petit nombre et avec si peu de suite, que Charles l'observa, et sentit, pour la première fois, qu'il n'étoit plus monarque. Il fut néanmoins plus profondément affecté de l'ingratitude de son fils, qui, oubliant déjà les grandes obligations qu'il avoit à son père, le laissa quelques semaines sur la route avant de lui payer la moitié de cette petite pension qui étoit tout ce qu'il s'étoit réservé de tant de royaumes. A la fin l'argent vint ; et Charles, après avoir congédié un grand nombre de ses serviteurs, dont il crut le service inutile, entra dans son

sa vie le cruel champion de l'église romaine. Nous avons déjà fait mention, dans l'histoire des Pays-Bas, de son mariage avec Marie, reine d'Angleterre, bigotte aussi inhumaine que lui; de sa recherche sans succès de la main d'Elisabeth sa sœur; de son ressentiment et de ses guerres malheureuses contre cette princesse; de sa tyrannie et de ses persécutions dans ses états de Flandre; de la révolution et de la perte des Provinces-Unies, et d'autres particularités de son règne.

Il fut plus heureux en Portugal. Ce royaume, après avoir été gouverné par une race de rois sages et courageux, échut à Sébastien, l'an 1557. Sébastien perdit la vie et une belle armée dans une expédition téméraire, injuste et mal conçue contre les Maures en Afrique; et en 1580, Philippe réunit le

---

humble retraite, accompagné seulement de 12 domestiques. Là il ensevelit dans la solitude et le silence sa grandeur, son ambition et tous ces vastes projets qui, pendant un demi-siècle, avoient alarmé et agité l'Europe, remplissant tour-à-tour les royaumes qu'elle contient de la terreur de ses armes et de la crainte d'être assujettis à son pouvoir. Il y jouit peut-être d'une satisfaction plus complète que celle que toute sa grandeur lui eût jamais fait goûter. Loin de prendre la moindre part à la politique des princes de l'Europe, il n'eut pas même la curiosité de s'en informer, et il sembla regarder la scène tumultueuse qu'il venoit d'abandonner, avec tout le mépris et l'indifférence que peuvent produire l'expérience de sa vanité et l'agréable réflexion de s'être dégagé de ses embarras.

De nouveaux amusemens et de nouveaux objets occupèrent alors son esprit; quelquefois il cultivoit lui-même les plantes de son jardin; quelquefois il alloit au bois voisin sur un petit cheval, l'unique qu'il eût gardé, accompagné d'un seul domestique à pied. Quand les infirmités le retenoient dans son appartement, il y admettoit quelques gentilshommes du voisinage qu'il entretenoit familièrement à sa table, ou il s'appliquoit à étudier les principes de la mécanique qu'il avoit toujours beaucoup aimée, et à faire quelques ouvrages curieux: c'étoit la construction des horloges et des montres; et ayant trouvé, après une multitude d'épreuves, qu'il ne pouvoit en faire aller deux exactement l'une comme l'autre, il réfléchit, dit-on, avec un mélange de surprise et de regret, à sa propre folie, d'avoir employé tant de temps et de peine à vouloir amener tout le genre humain à une uniformité de sentimens sur les doctrines difficiles et mystérieuses de la religion. Après deux ans de retraite, il fut saisi d'une fièvre qui l'emporta, dans la cinquante-neuvième année de son âge.

Portugal à ses dominations, quoique la famille de Bragance de Portugal eût un meilleur titre. Par cette acquisition, l'Espagne devint maîtresse des établissemens Portugais dans l'Inde, dont elle conserve encore quelques-uns aujourd'hui.

Les descendans de Philippe ne furent que des princes très-foibles; mais Philippe et son père avoient tellement détruit l'ancienne liberté des Espagnols, qu'ils régnèrent tranquillement dans leurs propres dominations. Leurs vice-rois cependant se conduisirent d'une manière si tyrannique et si insolente envers les Portugais, que sous le règne de Philippe IV, l'an 1640, la noblesse de cette nation, par une conspiration bien dirigée, repoussa ses tyrans et plaça sur le trône le duc de Bragance, sous le titre de Jean IV. Depuis cette époque, le Portugal forme un royaume séparé.

Les rois d'Espagne de la race Autrichienne ayant fini dans la personne de Charles II, qui mourut sans enfans, Philippe, duc d'Anjou, second fils du Dauphin de France, et petit-fils de Louis XIV, monta sur ce trône, l'an 1701, en vertu du testament du feu roi, et prit le nom de Philippe V. Après une guerre longue et cruelle avec la branche Allemande de la maison d'Autriche aidée de l'Angleterre, il fut confirmé dans sa dignité à la conclusion de la guerre, par la paix honteuse d'Utrecht, qui eut lieu en 1713. Ainsi Louis XIV, par une politique raffinée, accomplit son projet favori de transférer le royaume d'Espagne et ses vastes possessions des Deux-Indes, de la maison d'Autriche à celle de Bourbon. En 1734, Philippe envahit Naples, et prit possession de ce royaume pour son fils Don Carlos, les Siciliens l'ayant reconnu avec plaisir pour leur souverain, à cause de l'oppression des Impériaux.

Après un règne long et plein de troubles, excités par l'ambition de sa femme Elisabeth de Parme, Philippe mourut en 1746, et eut pour successeur son fils Ferdinand VI, prince doux et paisible, qui réforma plusieurs abus, et s'efforça de faire fleurir la

commerce et de ramener la prospérité dans son royaume. En 1769, il mourut sans enfans, de chagrin de la perte de sa femme. Ferdinand eut pour successeur Charles III, son frère, alors roi de Naples et des deux Siciles, fils de Philippe V, par la princesse de Parme.

Il étoit tellement attaché au pacte de famille de la maison de Bourbon, que, deux ans après son avénement, il exposa même ses possessions de l'Amérique pour le soutenir. La guerre ayant été déclarée entre lui et l'Angleterre, cette dernière lui prit le port fameux et la ville de la Havanne, dans l'île de Cuba, et se rendit par ce moyen maîtresse absolue de la navigation des flottes Espagnoles de la Plata. Malgré les succès des Anglais, leur ministère jugea à propos de faire une paix précipitée, par laquelle la Havanne fut rendue à l'Espagne. En 1775, le ministère Espagnol tenta contre Alger une expédition qui eut un fort mauvais succès. Les troupes, au nombre de 24 mille hommes et commandées par le lieutenant-général O'Reilly, débarquèrent à une lieue et demie à l'Est de la ville d'Alger; mais elles furent honteusement repoussées et obligées de se réfugier à bord de leurs vaisseaux, ayant 24 officiers de tués et 191 de blessés; outre 501 soldats de tués et 2,088 de blessés. Dans les années 1783 et 1784, les Espagnols renouvelèrent leurs attaques par mer, dans le dessein de détruire la ville; mais après avoir dépensé beaucoup de munitions et perdu beaucoup de monde, ils furent forcés de se retirer sans causer de grands dommages.

Quelque temps après que la guerre entre la Grande-Bretagne et ses colonies Américaines eut éclaté et lorsque la France eut pris le parti de ces dernières, la cour d'Espagne fut aussi entraînée dans des hostilités contre l'Angleterre. Les Espagnols assiégèrent particulièrement Gibraltar par terre et par mer; car ils ont toujours regardé comme une honte, que cette forteresse fût au pouvoir des Anglais. La grande attaque commença le 13 septem-

bre 1782, sous le commandement du duc de Crillon, par dix batteries flottantes, de 600 à 1,400 tonneaux, portant en tout 212 pièces de canons de fonte tout neufs de 26 livres de balles. Les grêles de boulets et de bombes dirigées de ces batteries et de celles de terre, et d'un autre côté des différens ouvrages de la garnison, offrirent un spectacle dont il est peut-être impossible à la plume et au pinceau de donner une juste idée. Il suffira de dire que l'on faisoit jouer en même temps *quatre cents pièces* de la plus pesante artillerie; chose dont il n'y a pas d'exemple dans aucun siége, depuis l'invention de ces merveilleuses machines de destruction.

L'effet irrésistible des boulets rouges, envoyés par la garnison en si grand nombre et si bien dirigés, ne tarda pas à se manifester; car dans l'après-midi on vit sortir de la fumée du vaisseau amiral et d'un autre, et à une heure du matin, plusieurs étoient enflammés; il partit alors nombre de fusées de chacun des vaisseaux comme signaux de détresse. Il étoit extrêmement dangereux de sauver des flammes ceux qui étoient incapables d'agir comme ennemis, parce que les vaisseaux étoient sur le point de sauter, et que les canons se déchargeoient à mesure que le feu les atteignoit; cependant, en dépit de tous les périls, le brigadier Curtis se distingua singulièrement dans cette entreprise d'humanité, et, avec trois chaloupes cannonières, il sauva neuf officiers, deux prêtres et 334 hommes, tous Espagnols, outre un officier et onze Français qui étoient sur des débris depuis la veille au soir.

Telle fut la fin de toutes les espérances des Espagnols de réduire Gibraltar. Mais quelque grande que fût la bravoure de la garnison qui est au-dessus de tout éloge, le petit nombre de tués et blessés est seul suffisant pour montrer qu'elle avoit besoin pour vaincre de fortifications imprenables: autrement il auroit été impossible qu'aucun art eût pu résister à des forces aussi formidables. Les Espagnols continuèrent encore quelques petites opérations du côté

de terre, jusqu'au retour de la paix, en 1783.

Ils furent cependant plus heureux dans d'autres entreprises. L'île de Minorque se rendit à leurs armes le 6 février 1782, après 171 jours de siége. La garnison n'étoit composée que de 2,692 hommes, tandis que l'ennemi avoit une armée de 16,000 hommes aux ordres du duc de Crillon. Le général Espagnol essaya d'abord de corrompre le gouverneur (le général Murray); mais ses offres ayant été rejetées avec indignation, le siége commença en forme, et la garnison se seroit montrée aussi invincible que celle de Gibraltar, s'il avoit été possible de la secourir. Le scorbut ne tarda pas à paroître, et la réduisit à un état si déplorable, qu'elle fut à la fin obligée de se rendre en dépit de tous les efforts de la bravoure et de l'art; et les deux partis étoient si persuadés que c'étoit-là la véritable cause, que le général Espagnol lui permit de sortir avec armes et bagages, tambour battant, mêche allumée, tandis que les soldats Anglais, au comble du désespoir, protestoient que c'étoit à Dieu et non pas aux Espagnols qu'ils rendoient les armes.

Le feu roi fit tout ce qu'il put pour obliger ses sujets à quitter leur ancien babillement et leurs anciennes coutumes : ses efforts furent même portés si loin, qu'ils excitèrent une dangereuse insurrection dans Madrid, qui le força à renvoyer son ministre, le marquis de Squillaci; offrant par-là un exemple de la nécessité où en sont réduits les princes même les plus despotiques, d'avoir quelque égard pour les inclinations de leurs sujets.

Le gouvernement Espagnol témoigna beaucoup d'inquiétude de la révolution française, et surveilla strictement ceux qui parlèrent en faveur de ses principes. La circulation de tous les journaux et ouvrages politiques de France fut sévèrement défendue.

Il s'éleva une courte guerre entre les Espagnols et l'empereur de Maroc. Ce dernier assiègea Ceuta; mais la paix a été depuis rétablie. On prétendit mal-à-propos que cette guerre avoit eu lieu pour dé-

tourner l'attention du peuple des affaires de France.

Le renvoi subit, du ministère, du comte de Florida-Blanca, tient à des causes qui ne sont pas connues. On s'imagine que la cour jugea cette démarche nécessaire pour appaiser les murmures du peuple contre quelques mesures récentes, particulièrement contre l'édit touchant les étrangers, qui contribua à mettre de nouvelles entraves au commerce, et qui a depuis été révoqué. Le 28 février 1792, le ministre fut changé; il a depuis été emprisonné dans le château de Pampelune, et on lui fit son procès pour plusieurs délits. Le comte d'Aranda, ancien homme d'Etat, grand partisan de la reine et de la noblesse de France, lui succéda jusqu'à ce qu'on pût faire d'autres arrangemens. On dit qu'il abolit le tribunal surintendant de police, espèce d'inquisition civile, et qu'il fit voir par d'autres sages mesures qu'il connoissoit les véritables intérêts des monarques, qui sont certainement de céder de bonne grâce, pour empêcher le peuple désespéré d'avoir recours à la force. Son influence ne fut néanmoins que de courte durée, et il a eu pour successeur le duc d'Alcudia.

Charles IV, roi d'Espagne, né le 11 novembre 1748, monta sur le trône le 13 décembre 1788, à la mort de son père Charles III.

L'Espagne déclara la guerre à la France le 22 mars 1793, an 2, et fit sa paix avec cette république le 23 juillet 1795 an 4. Nous renvoyons à l'article *France* pour les principaux traits de l'histoire de ces dernières années.

ARTICLE III.

ITALIE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 250 l.	Entre	37 et 47e d. de lat. N.
Larg. 135	les	4 et 17e d. de long. E.

Cont. 10,908 lieues carrées, à raison de 1,833 hab. par l.

Limites.

L'ITALIE est bornée au N. par l'Allemagne et la Suisse; à l'O. par la France et la Méditerranée; au S. par la Méditerranée, et à l'E. par la mer Adriatique ou le golfe de Venise.

Noms anciens. — Les Romains donnoient à l'Italie le nom d'*Italia*. Les poètes latins l'appeloient quelquefois *Œnotria, Saturnia* ou *Ausonia* (1). Les Grecs la nommoient aussi *Hesperia*, à cause de sa situation à l'O. par rapport à eux.

---

(1) Voyez la Géographie comparée à la fin du tome 6, et les cartes anciennes à la fin de l'Atlas.

DIVISION.

PAYS.	SOUVERAINS.	CAPITALES.	Long.	Larg.	Lieues carrées.
Savoie	La France	Chambéry	33	27	537
Nice		Nice	18	13	145
Monaco		Monaco	4	3	11
Corse (1)		Bastia	40	18	432
Piémont		Turin	47	33	738
Montferrat		Casal	18	7	50
Démembremens du Milanès		Alexandrie. Tortone	18	6	45
Milanès	La République Cisalpine	Milan	52	24	603
Mantouan		Mantoue	16	9	78
Modénois		Modène	23	13	250
Valteline. Chiavenna. Bormio		Sondrio. Chiavenna. Bormio	18	9	93
Partie Or. des Etats ex-Vénitiens bornée par l'Adige		Bergame. Créma	26	24	230
Partie N. de l'Etat de l'Eglise, comprenant les légations de Ferrare, Bologne et la Romagne		Ferrare. Bologne. Ravenne	30	26	385
Partie Occ. des Etats ex-Vénit.	L'Empereur	Venise	48	36	842
Parmesan	son Duc	Parme	16	12	136
Gênes	Rép. Ligurien.	Gênes	53	18	267
Lucques	République	Lucques	9	6	32
Toscane	Le roi de Toscane	Florence	37	31	759
Saint-Marin	République	Saint Marin	2	1	3
Partie S. de l'Etat de l'Eglise	Le Pape	Rome. lo. E. 10 d. lat. N. 42 d.	68	44	1207
Naples	LeRoi des deux Siciles	Naples	100	70	2445
Sicile		Palerme	60	36	1045
Malte	....	Lavalette	4	3	11
Sardaigne	Le Roi de Sardaigne	Cagliari	50	30	733

(1) Voyez la description de ces pays, tome III, pag. 70, 94 à 96.

Sol et air. — Le sol fortuné de l'Italie fournit en abondance aux besoins et aux superfluités de la vie. Chaque canton a ses avantages et son excellence propre. Les vins, les fruits les plus délicieux, et l'huile, sont les productions les plus générales de ce pays. Il donne autant de blé qu'il est nécessaire pour la consommation des habitans; et si le terrein y étoit cultivé convenablement, les Italiens pourroient exporter des grains chez leurs voisins. Les fromages, particulièrement ceux qu'on nomme *Parmesans*, et les soies indigènes, sont les principales branches de commerce du pays. On y trouve une grande variété dans la température de l'air; et quelques parties de l'Italie portent de tristes preuves des altérations que produisent sur la surface de la terre les causes accidentelles; car la campagne de Rome, où les Romains respiroient l'air le plus salubre peut-être de tout le globe, n'a plus qu'un air presque pestilentiel; on peut attribuer ce changement à la diminution des habitans, ce qui occasionne la stagnation des eaux, et des exhalaisons putrides. L'air des parties Septentrionales qui confinent aux Alpes ou qui les avoisinent, est vif et piquant, le terrein étant couvert de neige en divers lieux pendant l'hiver. Les Apennins, chaîne de montagnés qui divise l'Italie presque dans toute sa longueur, influent considérablement sur sa température : les contrées situées au Midi sont chaudes, et celles qui regardent le Nord, douces et tempérées. Les brises de mer rafraîchissent le royaume de Naples, au point de rendre sa température aussi douce et aussi salubre qu'aucune autre partie de l'Europe, malgré sa situation méridionale. On peut dire, en général, que l'air de l'Italie est sec et pur.

Montagnes. — Les *Alpes* et les *Apennins* sont les principales montagnes d'Italie. Le fameux volcan du *Mont Vésuve* est situé dans le voisinage de Naples.

L'*Etna* est dans la Sicile; nous parlerons plus particulièrement de ces deux volcans à l'article *curiosités*.

Fleuves, rivières et lacs. — Les plus considérables sont :

Le *Pô*, qui prend sa source à l'O. au mont Viso, dans le Piémont, sur les confins du Dauphiné, traverse le Piémont et le Mont-Ferrat, le duché de Mantoue, le Ferrarois, en arrosant les villes de Turin, de Casal, de Plaisance, de Crémone, puis se rend dans le golfe de Venise par plusieurs embouchures.

L'*Adige*, qui prend sa source au N. dans le Tyrol, traverse l'évêché et la ville de Trente, l'état de Venise, passe à Véronne, sépare la Polésine de Rovigo, du Padouan, puis se jette dans le golfe au-dessous de Venise.

L'*Adda*, qui sort du pays des Grisons, traverse le lac de Côme, passe à Lodi, et se décharge dans le Pô, entre Crémone et Plaisance.

Le *Tésin*, qui prend sa source près du mont St.-Gothard, dans le pays des Grisons, traverse le lac Majeur, passe à Pavie, puis se décharge dans le Pô.

L'*Arno*, qui sort de l'Apennin, arrose le Florentin, passe par Florence et Pise, et se jette dans la mer au-dessous de cette dernière ville.

Le *Tibre*, qui prend aussi sa source dans le Mont Apennin, près de Camaldoli, au N. E. de la Toscane, passe près de Pérouse, Orviette et dans Rome, et a son embouchure dans la mer, à Ostie.

Outre les lacs dont nous venons de parler, savoir, celui de *Côme*, autrefois *lac Larien*, et le *lac Majeur*, anciennement *lac Verban*, il y a encore celui de *Garde*, autrefois *lac Benac*, dans l'état de Venise, et celui de *Pérouse*, autrefois *lac de Thrasimène*, dans l'état de l'Eglise.

Mers, golfes ou baies, caps, promontoires et détroits. — Sans une connoissance étendue des parties de l'Italie, il est impossible d'entendre ni les anciens historiens romains, ni l'histoire et la géographie de ce pays. Les mers d'Italie sont : le golfe de *Venise*, ou mer Adriatique, les mers de *Naples*, de *Toscane*

et de *Gênes;* les baies ou hâvres sont celles de Nice, Villefranche, Oneille, Final, Savone, Vado, Spezzia, Lucques, Pise, Livourne, Piombino, Civita-Vecchia, Gaëte, Naples, Salerne, Policastro, Reggio, Squillace, Tarente, Manfredonia, Ravenne, Venise, Trieste, Istrie et Fiume; les caps Spartivento, de l'Alice, Otrante et Ancône; le détroit de Messine, entre l'Italie et la Sicile.

Les golfes et baies des îles d'Italie sont ceux de St.-Fiorenzo, Bastia, Talada, Portonuovo, cap Corse, Bonifacio et Ferro, dans la Corse, et le détroit de Bonifacio, qui sépare la Corse de la Sardaigne; les baies de Cagliari et d'Oristagni; les caps de Sardis, Cavello, de Monte-Santo et Polo, en Sardaigne; les golfes de Messine, Melazzo, Palerme, Mazara, Syracuse et Catane; les caps Faro, Orlando, Gallo, Trapano, Passaro et Alessia, en Sicile; et les baies de Porto-Ferraïo et de Porto-Longone, dans l'île d'Elbe.

Métaux et minéraux. — Plusieurs endroits, en Italie, abondent en sources minérales, quelques-unes chaudes, d'autres tiédes, un grand nombre sulfureuses, ferrugineuses et médicinales. Une grande partie de ces montagnes est riche en mines, qui produisent une grande quantité d'émeraudes, de jaspes, d'agates, porphyre, lapis-lazuli, et autres pierres précieuses. On trouve en quelques lieux des mines de fer et de cuivre, et on a construit, près de Tivoli, dans le royaume de Naples, un moulin pour forger et fabriquer ces métaux. La Sardaigne contient, dit-on, des mines d'or, d'argent, de plomb, de soufre et d'alun, quoique maintenant négligées; et l'on trouve, sur la côte de Corse, des cristaux curieux et des coraux. Les marbres superbes, et de toutes les espèces, sont une des principales productions de l'Italie.

Végétaux et animaux, tant de terre que de mer. —Outre les riches productions végétales dont il a été parlé à l'article du sol, l'Italie produit des citrons, et une telle quantité de châtaignes, cerises, prunes

et autres fruits, qu'ils sont de peu de valeur pour les propriétaires.

Il y a peu de différence entre les productions animales de l'Italie, tant de terre que de mer, et celles de la France et de l'Allemagne dont il a déjà été fait mention.

Population, habitans, mœurs, coutumes et divertissemens. — Les auteurs sont divisés d'opinions à l'égard de la population de l'Italie. Cela peut être attribué, en grande partie, à la partialité que chaque Italien éprouve pour l'honneur de sa province. Le nombre des sujets du roi de Sardaigne, dans ce pays, étoit d'environ 2,300,000. A l'égard des autres provinces de l'Italie, les géographes et les voyageurs ont donné très-peu d'attention au nombre des naturels qui vivent dans la campagne, et ne nous ont instruits que par conjecture du nombre de ceux qui habitent les grandes villes. On a élevé quelques doutes sur le point de savoir si l'Italie étoit maintenant aussi peuplée qu'au temps de Pline, époque à laquelle on y comptoit 14,000,000 d'habitans. On peut croire que ce nombre est augmenté aujourd'hui. La campagne de Rome et quelques autres des plus belles parties d'Italie, sont à présent à-peu-près ruinées; mais nous devons considérer que les modernes Italiens sont, pour la plupart, affranchis des guerres continuelles, qui ont si long-temps duré; sans compter les transmigrations de colonies, qui autrefois, et jusque dans le seizième siècle, ont dépeuplé ce pays. Ajoutez à cela, que les princes et états d'Italie encouragent maintenant l'agriculture et les manufactures de toute espèce, ce qui nécessairement contribue à augmenter la population. Ainsi, ce seroit peut-être ne point exagérer que de porter entre 18 à 20,000,000 le nombre des habitans de l'Italie; cependant quelques supputations le portent au-delà (1).

---

(1) M. Swinburne dit qu'en 1779, le nombre des habitans du royaume de Naples montoit à 4,249,430, sans compter l'armée ni la marine.

Les Italiens sont généralement bien proportionnés, et ont le regard si animé, si plein d'intelligence, qu'ils ont pu servir de modèles à leurs peintres. Les femmes sont bien formées et d'une constitution amoureuse. Le lien du mariage, sur-tout dans les classes supérieures, n'est pas infiniment respecté. On prétend que chaque femme a son galant ou sigisbée, qui lui tient compagnie, et quelquefois habite avec elle sans beaucoup de cérémonie, et sans crime de part ni d'autre. Mais c'est à Venise, particulièrement, que cette pratique est remarquable, et, à dire vrai, ce que nous ont conté là-dessus les voyageurs, paroît avoir été très-exagéré. A l'égard de la manière de vivre, la première qualité des Italiens modernes, est la sobriété, et ils se soumettent très-patiemment au gouvernement. Quoique taciturnes, ils laissent voir peu de réflexion, et ils paroissent plus vindicatifs que braves, et plus superstitieux que dévots. Les gens du moyen ordre sont très-attachés à leurs coutumes, et semblent n'avoir aucune idée de perfectionnement. Leur goût pour les herbages, les fruits et les végétaux de tous genres, contribuent à leur contentement et à leur satisfaction : et un Italien, citadin ou paysan, peut vivre avec luxe à très-peu de frais. Quoique dans toute l'Italie il n'y ait peut-être que très-peu de descendans des anciens Romains, les habitans d'aujourd'hui parlent d'eux-mêmes comme des successeurs des conquérans du monde, et regardent avec mépris le reste de l'espèce humaine.

Le costume des Italiens est peu différent de celui des contrées voisines ; et ils gardent un milieu entre la légéreté française et la gravité des Espagnols. Les Napolitains sont communément vêtus de noir, pour flatter la nation espagnole. On ne peut refuser aux Italiens d'exceller dans les beaux-arts, quoiqu'ils se distinguent à présent très-peu dans les sciences. Ils cultivent la musique vocale, et en jouissent à un prix bien cher, en réduisant à un sexe neutre de jeunes garçons, dégradation à laquelle se prètent sans remords des parens mercenaires.

Les Italiens, et principalement les Vénitiens, n'ont qu'une foible notion (pour ne pas dire aucune) de l'inconvenance de plusieurs usages, qui dans d'autres pays sont regardés comme criminels. Les parens, plutôt que de voir leurs fils se mésallier, ou exposer leur santé par d'imprudentes amours, préfèrent de leur louer des maîtresses pour un mois, un an, ou tout autre temps déterminé; et le concubinage, dans plusieurs parties de l'Italie, est un commerce avoué et toléré. Les courtisanes italiennes, ou *bonas robas*, comme on les appelle, font une espèce de profession dans leurs villes. Les mascarades, le jeu, les courses de chevaux non-montés, et les conversations ou assemblées, sont les principaux amusemens des Italiens, sans compter les cérémonies religieuses, dans lesquelles ils mettent plus de pompe qu'aucune autre nation.

Un écrivain moderne, faisant la relation de son voyage en Italie, nous offre un tableau très-défavorable des Italiens et de leur manière de vivre. Donnez, dit-il, tel essor que vous voudrez à votre imagination, vous ne vous figurerez pas la moitié des désagrémens que présentent à un étranger, les lits, les cuisiniers, et la mal-propreté des Italiens. A Turin, Milan, Venise, Rome, et peut-être dans deux ou trois autres villes, vous trouvez de superbes hôtels; mais il est impossible de peindre la misère et l'état pitoyable des autres auberges. Il n'y a d'autres lits que des paillasses avec un méchant matelas. Dans presque toutes les auberges, les murailles sont nues, et les planchers n'ont pas été lavés depuis leur construction. Une de leurs coutumes, qui manque le plus de délicatesse, c'est que des hommes, et non des femmes, font les lits des dames, et qu'ils rempliroient tous les offices de femme-de-chambre si on le souffroit. Dans ces auberges, on vous fait payer chèrement, et on vous sert dix fois plus que vous ne pouvez manger. Par toute l'Italie, sur les routes, les poulets et la volaille sont si filandreux, que vous pouvez en effiler l'estomac tout entier. Par-tout,

le pain est extrêmement mauvais, et le beurre si fort, qu'on ne peut, non-seulement y toucher, mais même en supporter l'odeur. Cependant, il est un inconvénient encore plus grand que tous ceux-ci, c'est le nombre infini de cousins, puces, punaises et autres vermines, dont vous êtes infestés jour et nuit.

Religion. — La religion des Italiens est la catholique Romaine. L'inquisition, dans ce pays, n'existe plus, et des gens de toutes religions y vivent sans être inquiétés, pourvu qu'ils n'insultent point ouvertement le culte établi. Dans l'Introduction, nous avons rendu compte de la naissance de la puissance des papes en Italie, d'où elle s'est étendue sur toute l'Europe; nous avons également exposé les causes et les symptômes de sa décadence. Le gouvernement ecclésiastique des dominations du pape a écrit de nombreux volumes pour en faire l'histoire. Les cardinaux, qui tiennent le premier rang après le pape, sont au nombre de 70; mais ils sont rarement au complet, pour ne pas dire jamais: ils sont promus par le pape, qui a grand soin d'avoir toujours majorité de cardinaux Italiens, pour empêcher que la chaire ne soit transportée hors de Rome, comme elle l'a été jadis à Avignon, ville de France, sous le pontificat d'un Français. Dans les promotions au cardinalat des prélats étrangers, le pape se conforme aux nominations faites par les différens princes catholiques. Le cardinal Patron, son principal ministre, est assez ordinairement son neveu ou quelque proche parent, lequel profite du temps que dure le règne de son oncle, pour amasser des richesses.

Les cardinaux, réunis en consistoire, prétendent contrôler le pape, tant au spirituel qu'au temporel, et quelquefois ils y ont réussi. Le règne d'un pape est rarement de longue durée; car d'ordinaire on élève à cette dignité un homme déjà vieux. Le conclave est un théâtre où les cardinaux s'efforcent principalement de déployer tous leurs talens, et où il se passe maints traités qu'on peut difficilement attribuer à

l'inspiration du Saint-Esprit. Durant l'élection d'un pape, en 1721, les animosités montèrent à tel point, que les cardinaux en vinrent aux mains, se battirent à coups de pieds, et se jetèrent leurs écritoires à la tête.

Archevêchés. — Il y a en Italie trente-huit archevêchés ; mais le nombre des suffragans est trop étendu et trop arbitraire pour en occuper le lecteur, le pape les créant et les supprimant à son gré.

Langues. — La langue italienne est remarquable par sa douceur et par sa facilité à se prêter aux compositions musicales. Le fonds en est latin, et on l'apprend aisément. Presque tous les Etats d'Italie ont chacun leur dialecte, et les peines prodigieuses que se sont données les societés littéraires du pays, pourront enfin faire de l'Italien une langue fixe. Pour le présent, l'idiôme Toscan est préféré pour le discours et l'écriture.

Sciences, savans, peintres, statuaires, architectes et artistes. — Dans l'Introduction, nous avons fait une mention spéciale de quelques-uns des grands hommes que l'ancienne Italie a produits. Dans les temps modernes, c'est-à-dire depuis la renaissance des lettres, quelques Italiens se sont distingués dans la controverse. Les mathématiques et la philosophie naturelle doivent beaucoup à Galilée, Malpighi, Borelli et autres Italiens. Strada est un excellent historien, et l'histoire du concile de Trente par Frapaolo, est un chef-d'œuvre. Guichardin, Bentivoglio et Davila ont été très-vantés, comme historiens, par leurs divers admirateurs. Machiavel est également fameux comme historien, et comme politique. Ses comédies ont beaucoup de mérite ; et la hardiesse de ses opinions, pour le temps où il a vécu, est étonnante. Parmi les prosateurs que l'Italie a fournis, on compte Bocace au nombre des plus purs et des plus corrects pour le style. Il représente, en peintre fidèle ; la vie et les mœurs de ses contemporains, mais ses écrits sont trop licencieux. Pétrarque, qui écrivit en latin et en italien, a fait revivre parmi les moder-

nes l'esprit et le genie de l'ancienne littérature ; mais quant aux poètes italiens, le Dante, l'Arioste et le Tasse, le Guarini et le Cavalier Marin, sont les plus distingués. On dit qu'il y a plus de 1,000 comédies dans la langue italienne, et de ce grand nombre il y en a très-peu de bonnes : cependant Métastase s'est fait une grande réputation en écrivant des pièces dramatiques, qui ont été mises en musique. On peut citer aussi avantageusement, comme poète dramatique le célèbre Goldoni, mort à Paris il y a quelques annés, et qui même dans notre langue a fait preuve du plus grand mérite comique dans son excellente pièce du *Bourru bienfaisant*, que l'on joue tous les jours avec le plus grand succès sur nos théâtres. Sannazar, Fracastor, Bembe, Vida, et autres originaires Italiens, se sont illustrés par l'élégance, la correction et l'esprit de leurs poésies latines, plusieurs de leurs compositions ne le cédant pas aux classiques eux-mêmes. Socin, qui s'est rendu si célèbre par son opposition au dogme de la Trinité, étoit natif d'Italie.

Les peintres, sculpteurs, architectes et musiciens de ce pays, ne peuvent être rivalisés, ni pour leur nombre, ni pour l'excellence de leur art. La renaissance des lettres, après le pillage de Constantinople par les Turcs, fit revivre le bon goût, et donna aux hommes le sentiment et l'amour du vrai et du beau dans le dessin et le coloris. Sous le pinceau de Raphaël, inspiré par son propre génie et nourri de l'étude des anciens, on vit éclore une nouvelle création, et il tient encore seul le premier rang parmi les peintres. Michel-Ange Buonarotti réunit dans sa personne la peinture, la sculpture et l'architecture. Le coloris du Titien n'a peut être jamais été égalé. Bramante, le Bernin, et plusieurs autres Italiens, ont porté la sculpture et l'architecture à un point étonnant de perfection. Jules Romain, le Corrège, Carache, Paul Véronèse et autres, sont sans égaux chacun dans son genre. On peut en dire autant de Corelli, Leo, Durante, Scarlatti, Hasse, Porpora, Mazzoni, Caffaro et autres pour la musique. Aujour-

d'hui l'Italie ne peut se vanter que d'un très-petit nombre de génies supérieurs dans les beaux-arts.

Universités. — Ce sont celles de Rome, Venise, Florence, Mantoue, Padoue, Parme, Vérone, Milan, Pavie, Bologne, Ferrare, Pise, Naples, Salerne, et Pérouse.

Antiquités et curiosités de la nature et de l'art. — L'Italie est le pays natal de tout ce qu'il y a de beau, de grand et d'admirable dans les temps anciens ou modernes. On rempliroit une bibliothèque des descriptions et des dessins de tout ce qu'elle a produit de rare et de curieux dans les arts; mais les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de nous étendre sur ce sujet. Nous ne pouvons donner qu'une très-courte notice des objets les plus remarquables, soit par leur antiquité, soit par leur beauté.

Les amphithéâtres tiennent le premier rang, comme monumens de la plus étonnante magnificence. On voit à Rome des restes considérables de celui qui fut érigé par Vespasien, et fini par Domitien. On le nomme *Colisée*. 12,000 captifs Juifs furent employés par Vespasien à sa construction, et l'on dit qu'il pouvoit contenir 87,000 spectateurs assis et 20,000 debout. L'architecture de cet amphithéâtre est extrêmement légère, et les proportions en sont si justes, qu'il ne paroît pas aussi vaste qu'il l'est réellement. Mais il a été dépouillé de ses colonnes et de ses magnifiques ornemens, en différens temps et par divers ennemis. Les Goths et autres barbares en ont commencé la destruction; les papes et les cardinaux se sont efforcés de la consommer : le cardinal Farnèse, en particulier, a enlevé quelques beaux restes de ses corniches de marbre, de ses frises, et a fait emporter, avec des travaux et des peines infinis, tout ce qu'il a été possible d'arracher des revêtemens de marbre, qu'il a employés à la construction du palais Farnèse. L'amphithéâtre de Vérone, érigé par le consul Flaminius, passe pour le plus entier de toute l'Italie. Il a 45 rangs de gradins circulaires, faits de très-beaux blocs de marbre, d'un pied et demi de

haut et de plus de 2 p. de large. 22,000 personnes peuvent y être assises à l'aise, à raison d'un pied et demi par personne. Cet amphithéâtre est parfait, et a été dernièrement réparé avec grand soin aux frais des habitans. Ils y donnent fréquemment des spectacles publics, comme courses de chevaux, combats de bêtes féroces, etc. On trouve aussi en d'autres lieux des ruines de théâtres et d'amphithéâtres. Les arcs de triomphe de Vespasien, Septime Sévère, Constantin le Grand sont encore debout, quoique dégradés. Les ruines subsistantes des bains, des palais, des temples, répondent à l'idée que nous pouvons nous former de la grandeur Romaine. Le Panthéon, qui est maintenant converti en église, et qu'on appelle communément la *Rotonde*, à cause de sa figure circulaire, est mieux conservé qu'aucun des anciens temples Romains à présent existans. On y voit encore une grande partie des niches où étoient autrefois placées les statues des divinités païennes. L'extérieur de ce bâtiment est en pierres de taille de Tivoli, et l'intérieur est incrusté en marbre. Le Panthéon est couvert d'un dôme rond, dont le diamètre est de 137 pieds, et quoiqu'il n'ait d'autres fenêtres qu'une ouverture circulaire au centre du dôme, il est parfaitement éclairé dans toutes ses parties. Le pavé consiste en grands carrés de pierre et de porphyre, et va en pente de la circonférence au centre, en sorte que l'eau de la pluie qui tombe par l'ouverture du dôme, s'écoule sur une saignée faite à dessein et couverte d'une pierre percée d'une multitude de trous. Il est difficile de voir, sans être frappé d'étonnement, la colonnade qui est au fronton du bâtiment, et qui consiste en 16 colonnes de granit de 36 pieds de haut, non compris les bases et chapiteaux, toutes d'un seul bloc, et d'ordre corinthien. L'entrée intérieure est ornée de colonnes hautes de 45 pieds, et l'architrave est d'une seule pièce de granit. Sous le portique, à main gauche en entrant, est un grand vase antique de marbre de Numidie, et dans le parvis au-devant de l'église, une fontaine avec un antique de porphyre. Les colonnes de Trajan et d'Antonin sont

encore sur pied, la première haute de 166 pieds, la seconde couverte de bas-reliefs instructifs. Le voyageur oublie les dévastations des barbares du Nord, lorsqu'il voit la colonne rostrale élevée par Duilius, en mémoire de la première victoire navale remportée par les Romains sur les Carthaginois ; la statue de la louve qui allaite Remus et Romulus, et qui porte des marques visibles du coup de tonnerre dont parle Cicéron ; les planches d'airain originales, sur lesquelles étoit gravée la loi des 12 tables, et mille autres antiquités semblables, dont quelques-unes sont parvenues intactes jusqu'à nous ; sans compter les médailles et une infinie variété de sceaux et de pierres gravées, qui abondent dans les cabinets des curieux. De nombreux palais, dans toute l'Italie, sont peuplés de bustes et de statues, ouvrages des beaux siècles de la république ou des premiers temps de l'empire.

Les voies Appienne, Flaminienne et Emilienne, la première, de plus de 60 lieues, la deuxième de 44, la troisième de 16, sont encore entières en plusieurs endroits ; et par toute la contrée se présentent des débris magnifiques de maisons de campagne, ponts, réservoirs et autres pareils monumens.

Les constructions souterraines de l'Italie ne sont pas moins étonnantes que celles que l'on admire au-dehors : témoins les cloaques et les catacombes, ou lieux de dépôt des morts, dans les environs de Rome et de Naples. Il n'y a pas plus de quarante ans, qu'un élève de peinture découvrit l'ancienne cité de Pœstum, ou Possidonia, encore subsistante dans le royaume de Naples ; mais le peuple des campagnes en Italie est si indifférent pour tous les objets d'antiquité, que cette découverte fut tout-à-fait nouvelle pour les savans. Une mine inépuisable de curiosités est exploitée journellement dans les ruines d'Herculanum, ville située entre Naples et le mont Vésuve, qui sous le règne de Néron, fut presque renversée par un tremblement de terre, et qui, ensuite, la première année du règne de Titus, fut abîmée sous un fleuve de lave du Vé-

suve. Cette lave fondue combla, dans quelques lieux, les rues et les maisons à la hauteur de 58 pieds au-dessus des toits; et dans d'autres jusqu'à 116 pieds. Cette lave est à présent d'une dureté qui la rend très-difficile à briser et à déblayer. Elle est composée de parties bitumineuses mêlées avec des scories de substances minérales et métalliques, et des sables vitrifiés; et le tout forme une masse compacte et pesante. Dans la révolution de tant de siècles, le lieu de la situation de cette ville avoit été entièrement oublié; mais en 1713, comme on creusoit dans ce terrein, quelques parties de cette malheureuse ville se découvrirent, et on en tira un grand nombre d'antiquités. La recherche en fut ensuite discontinuée jusqu'à l'année 1736, que le roi de Naples envoya des ouvriers, et leur fit creuser perpendiculairement jusqu'à 80 pieds, profondeur à laquelle on découvrit, non-seulement la ville, mais le lit même de la rivière qui la traversoit. Le temple de Jupiter fut alors mis à découvert, ainsi que la totalité du théâtre. On trouva dans le temple une statue d'or, et l'inscription qui décoroit le portrait; dans le théâtre, des fragmens d'un chariot de bronze doré, avec des chevaux du même métal également dorés. Ce chariot avoit été placé au-dessus de la principale porte d'entrée. On trouva encore, parmi les ruines de cette cité, une multitude de statues, de bustes, de colonnes, de tableaux, de manuscrits, meubles et ustensiles de diverses sortes; et la fouille se continue. Les rues de la ville paroissent avoir été régulières et tirées au cordeau; les maisons sont bien bâties, et la plupart uniformes, quelques-unes des pièces sont pavées en mosaïque, d'autres en marbre très-beau, d'autres en briques longues de trois pieds, et épaisses de dix pouces. Il paroît que le torrent de la lave n'a pas encombré la ville assez promptement, pour ne pas laisser à la plus grande partie des habitans le temps de se sauver avec nombre de leurs plus riches effets. Car, après les excavations faites, on n'a pas trouvé

plus d'une douzaine de squelettes, et il y avoit très-peu d'or, d'argent et de pierres précieuses.

La ville de Pompeïa fut abîmée par la même éruption du Vésuve, qui occasionna la destruction d'Herculanum : mais la découverte n'en fut faite qu'environ 40 ans après celle de cette dernière ville. On a déblayé une rue et quelques bâtimens isolés. La rue est bien pavée, et de la même espèce de pierres que les anciennes voies ; elle a, de chaque côté, un trottoir étroit, haut d'un pied et demi, pour la commodité des gens de pied. Le docteur Moor observe que la rue, non compris les trottoirs, n'est pas aussi large que la partie la plus étroite du Strand, à Londres ; on suppose qu'elle étoit habitée par des gens de commerce. On distingue sur le pont les traces des roues de voitures. Les maisons sont petites, mais donnent une idée de propreté et de distribution commode. Le stuc dont sont enduits les murs, est beau et bien poli, et aussi dur que le marbre. Quelques salles ou chambres sont décorées de peintures ; la plupart d'une seule figure, représentant quelque animal. Elles sont passablement exécutées, et un peu d'eau jetée dessus rend à leurs couleurs une fraîcheur étonnante. La plus grande partie des maisons sont bâties sur un même plan, et ont sur le passage une petite pièce que l'on soupçonne avoir été la boutique, avec une fenêtre sur la rue, et une petite place qui semble avoir été destinée à faire voir les marchandises à leur plus grand avantage. Dans une autre partie de la ville, est un bâtiment rectangle, avec une colonnade du côté de la cour, à-peu-près dans le style de la bourse de Londres, mais plus petit. A une grande distance de ce bâtiment, on voit un temple de la déesse Isis, dont les piliers sont de briques, revêtus de stuc, comme ceux de la salle des gardes de Saint-James; mais cet édifice n'a rien de bien magnifique. Les meilleures peintures que jusqu'à présent on ait tirées de Pompeïa, sont de ce temple ; elles ont été enlevées de dessus les murs, et transportées à Portici. On a trouvé peu de squelettes dans les rues

de cette ville, mais un nombre considérable dans les maisons. Dans une pièce (dit M. Putherland) nous vîmes les squelettes de 17 malheureux, qui étoient enchaînés par les pieds. On a découvert plusieurs autres corps, dont quelques-uns prouvent évidemment, par la situation dans laquelle ils se trouvent, qu'ils s'efforçoient de se sauver, lorsqu'ils furent surpris par l'éruption.

Quant aux curiosités modernes de l'Italie, il n'est pas plus aisé de les décrire, que celles qui restent de l'antiquité. Rome seule contient 300 églises remplies de tout ce qu'il y a de rare en architecture, peinture et sculpture. Chaque ville d'Italie en renferme un nombre proportionné. L'église de S. Pierre, de Rome, est le monument le plus surprenant, le plus hardi et le plus régulier qui ait peut-être jamais existé; et en l'examinant suivant les principes de l'art, on peut le dire sans défaut. La maison ou chapelle de Lorette étoit riche au-delà de l'imagination, malgré le ridicule roman sur lequel est bâtie son histoire.

Quelque recommandables que soient les curiosités de la nature en Italie, elles n'y sont pas aussi nombreuses que celles de l'art. Le mont Vésuve, à cinq milles de Naples (mesure d'Italie) et le mont Etna en Sicile, sont remarquables par les feux qui s'élancent de leurs sommets. La pente du Vésuve vers la mer, est par-tout plantée de vignes et d'arbres fruitiers, et elle est également fertile jusqu'à la base. La plaine qui l'entoure offre un aspect enchanteur, et l'air est pur et sain. Les côtes du Midi et de l'Ouest de la montagne présentent des vues très-différentes, étant, comme le sommet, couvertes de scories noires, et de pierres. La hauteur du Vésuve a été évaluée à 3,780 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'existence de ce volcan remonte au-delà des notions de l'histoire et de la tradition. Pline le jeune, témoin des faits qu'il raconte, a donné une description frappante de ses ravages en l'an 79. Depuis cette époque jusqu'en 1631, ses éruptions ont été foibles et modérées; mais alors il y en eut une violente et

progressive, qui porta la désolation à plusieurs milles à la ronde. En 1694, une nouvelle éruption considérable eut lieu, pendant près d'un mois; les matières brûlantes furent lancées avec tant de violence, qu'il en tomba à 30 milles de là; une immense quantité de minéraux fondus, mêlés d'autres matières, se répandit comme une rivière l'espace de 3 milles, entraînant avec elle tout ce qui se trouva sur son chemin. En 1707, époque d'une autre éruption, un mélange de cendres et de scories s'éleva en si grande quantité, qu'il fit nuit à Naples en plein midi. En 1767, nouvelle éruption violente, qu'on suppute être la 27e depuis celle qui détruisit Herculanum, sous Titus. Dans cette dernière éruption, il tomba une grêle si épaisse de cendres, ou plutôt de petites scories, que le peuple, dans les rues de Naples, fut obligé de se servir de parasols, ou de recourir à quelqu'autre expédient, pour s'en garantir. Les plate-formes des maisons et des balcons furent couvertes de ces matières calcinées, et même des vaisseaux en mer, à vingt lieues de Naples, en furent inondés, au grand étonnement des marins. D'autres éruptions eurent lieu en 1766 et 1779. Le chevalier William Hamilton, dans les Transactions philosophiques, en fait une description particulière. Il a été remarqué par un vogageur moderne que, quoique le Vésuve répande souvent la terreur dans les campagnes voisines, cependant, comme il y a dans la nature très-peu de choses qui soient tellement nuisibles, qu'elles ne produisent aucun bien, ce volcan furieux ne contribue pas peu, par ces engrais sulfureux et nitreux, et par ses feux souterrains, à l'extrême fertilité du pays qui l'entoure, et à la profusion de fruits et d'herbages dont la montagne est par-tout couverte. On suppose d'ailleurs que ce volcan, ouvert et en activité, est un ennemi moins dangereux pour la ville de Naples, qu'il ne le seroit si ses éruptions venoient à cesser, et si les violens combats des élémens étoient concentrés dans ses entrailles; car alors, il en résul-

teroit les secousses les plus terribles pour le sol mal assuré de toute la terre de Labour (1).

Le mont Etna a de hauteur 10,514 pieds, et sa circonférence est estimée à 60 milles. Il ne tient à aucune autre montagne, et est de figure circulaire et terminé en cône. Les parties basses sont très-fertiles en blé et en cannes à sucre; la région mitoyenne abonde en forêts, en oliviers et en vignes; et la partie supérieure est presque toute l'année couverte de neige. Ses éruptions furieuses l'ont de temps en temps rendu fameux; une entr'autres, arrivée en 1659, détruisit 14 villes et villages, et elle a été suivie de quelques autres presque aussi funestes. Toute grande éruption est communément précédée d'un tremblement de terre. En 1693, la ville maritime de Catane fut renversée, et 18,000 personnes y périrent.

Entre les lacs d'Agnano et de Pouzzoles est une vallée nommée la Solfatara, parce qu'il sort perpétuellement de ses crevasses une énorme quantité de soufre, poussé par l'activité des feux souterrains. La grotte du Chien est remarquable par les vapeurs empoisonnées qu'elle exhale. Son nom lui vient de ce qu'elle fait mourir les chiens qui y entrent, si on les force d'y rester quelque temps. On dit que les scorpions, les vipères et les serpens sont très-communs dans la Pouille.

(1) Le chevalier William Hamilton, dans le compte qu'il rend des tremblemens de terre arrivés dans la Calabre Ultérieure et la Sicile, depuis le 5 février 1783 jusqu'au mois de mai suivant, expose différentes raisons, qui font croire qu'ils furent occasionnés par un volcan, dont le foyer, plus enfoncé, seroit placé, soit au-dessous du fond de la mer, entre Stromboli et la côte de la Calabre, ou sous les parties de la plaine qui sont vers Oppido et Terra-Nuova. Il a très-bien observé une gradation dans les dommages qu'ont éprouvés les bâtimens, aussi bien que dans la mortalité plus ou moins grande, à proportion que les divers lieux étoient plus ou moins éloignés de cette situation supposée du foyer. Il a remarqué en particulier cette circonstance: Si deux villes étoient situées à une égale distance de ce centre volcanique, l'une sur une côte, l'autre sur la plaine ou dans un fond, celle-ci avoit toujours beaucoup plus souffert que la première des secousses et des tremblemens; preuve suffisante, suivant lui, que la cause venoit de dessous terre, l'effet devant naturellement, ce cas supposé, être tel qu'il a été observé.

Parmi les curiosités naturelles de l'Italie, ces masses prodigieuses de neige et de glaces, connues sous le nom de Glaciers de Savoie, méritent une mention particulière. Il y a cinq glaciers qui s'étendent jusqu'au terre-plein de la vallée de Chamouny, et qui sont séparés par des forêts non-exploitées, des champs de blé et de riches prairies; de sorte que d'immenses plaines de glaces sont entre-mêlées de pièces de la plus belle culture et s'entre-succèdent de la manière la plus pittoresque et la plus surprenante. Toutes ces vallées de glace qui gissent principalement dans les creux des montagnes et qui ont plusieurs lieues de longueur, se réunissent au pied du Mont-Blanc, la plus haute montagne d'Europe. Suivant les calculs de M. Duluc, l'élévation de cette montagne au-dessus du niveau de la mer, est de 2,391 toises et demie. Je suis convaincu, dit M. Coxe, en considérant la situation du Mont-Blanc, la hauteur des montagnes environnantes, sa grande élévation au-dessus d'elles, et la facilité avec laquelle on l'apperçoit de toute part à de grandes distances, qu'il est plus élevé qu'aucune autre montagne de la Suisse, pays qui, après le Mont-Blanc qui l'avoisine, est sans contredit le terrein le plus élevé de l'Europe.

Etats d'Italie, constitutions. — Ce que nous venons de dire suffit pour l'Italie en général; mais comme les Etats de cette contrée ne sont pas, ainsi que les républiques de Hollande, de Suisse et l'Empire Germanique, liés par une confédération politique à laquelle chaque membre soit comptable (chaque Etat Italien ayant une forme de gouvernement distincte, un genre de commerce et des intérêts particuliers), nous serons obligés de les considérer chacun séparément, pour aider le lecteur à se former une idée de l'ensemble.

PIÉMONT.

ÉTENDUE.	SITUATION.	
Long. 47 l.	Entre	4[e] d. 20 m. et 7[e] d. de long. E.
Larg. 33	les	44[e] d. et 46[e] d. de lat. N.

Limites.

Ce pays tire son nom de sa position. Il est effectivement situé au pied des monts, ayant au N. et à l'O. les Alpes, au S. les Apennins.

Il est borné au N. par la Savoie et le Valais; au S. par la république Ligurienne; à l'E. par la république Cisalpine; à l'O. par la France.

Division. — On divisoit le Piémont en 6 provinces. 1°. Le Piémont, 2°. la vallée d'Aost, 3°. la Seigneurie, de Verceil, 4°. le marquisat de Saluce, 5°. le comté d'Asti, 6°. le comté de Nice, réuni à la France.

Rivières. — Les principales rivières qui l'arrosent, sont le *Pô*, qui est le fleuve le plus considérable de l'Italie, et dont nous avons décrit le cours.

Le *Tanaro*, qui a sa source dans les Apennins, et se jette dans le Pô près Alexandrie.

La *Sture*, qui a sa source dans la montagne de l'Argentière, et se jette dans le Tanaro.

La *Doire*, qui a sa source au mont Genèvre, et se jette dans le Pô près Turin.

Climat, sol et productions. — L'air y est très-froid en hiver à cause des montagnes qui l'environnent, et excessivement chaud en été. Quoique montagneux il est néanmoins très-fertile même sur les collines. Ses plaines produisent du froment, du seigle, du riz, de

l'orge et du maïs; ses coteaux donnent en abondance du vin. On y recueille aussi des olives, des oranges, des limons, des grenades, des pommes, des figues, des amandes et des châtaignes. On y trouve des truffes en grande quantité, noires, blanches et tachetées de rouge : il y en a qui pèsent 12 à 14 liv. Les Piémontais ont des chiens dressés à les découvrir. Les pâturages de ce pays sont excellens, et les bestiaux d'un si grand rapport, qu'ils produisent par an un revenu de 5,000,000 de fr. On y récolte aussi une grande quantité de belle soie. On prétend qu'elle rapporte par an 18,000,000 de fr. Le plus beau pays est depuis Turin jusqu'à Coni; il y a dans les montagnes des mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer. La plus haute montagne des Alpes est *Rochemelon*, entre Ferrière et Novalèse : il faut une journée entière pour la traverser. Du sommet on a la plus belle perspective; on voit Milan, Trevise, Venise, etc. Quand on y tire un coup de fusil, on n'entend qu'un bruit léger, semblable à celui que fait un morceau de bois en éclatant.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, places fortes (1), *édifices publics et particuliers.*

Turin, capitale, évêché, université. C'est une ville assez grande, située sur le bord du Pô, forte, belle et bien peuplée; elle contient environ 78,000 habitans. La ville neuve a des rues droites et larges; la plus belle est celle du Pô, qui est extrêmement longue, et qui a deux rangs d'arcades fort élevées. Les maisons ont la plupart quatre à cinq étages et sont bâties en briques. C'étoit ci-devant la résidence des rois de Sardaigne, qui y avoient un palais magnifique et richement meublé. La citadelle a un puits d'une telle largeur, et l'on y a pratiqué une pente si douce, que les chevaux peuvent descendre jusqu'en bas. La bibliothèque royale est fort curieuse, et est contiguë à un cabinet de monumens antiques, de manuscrits grecs et latins du moyen âge, et de

(1) Les fortifications des villes et places fortes du Piémont viennent d'être rasées, à l'exception de la citadelle de Turin.

plusieurs autres curiosités. La salle d'opéra est superbe : l'arsenal est bâti tout à neuf et est en très-bon état. La propreté des rues est entretenue par un canal qui a été détouné de la Doire dans la ville, entre la citadelle et la porte de Suse ; il entraîne les immondices, et est d'un grand secours dans les incendies. Les écluses s'ouvrent toutes les nuits.

Le principal commerce de cette ville consiste en soie torse, que l'on envoie en Angleterre et à Lyon. On en emploie cependant une partie à faire des bas et de bonnes étoffes pour meubles. Turin est encore fameux pour le rossoli, l'eau de mille-fleurs, les gants de chamois et d'autres bagatelles. On y importe de la Grande-Bretagne, des draps et des toiles ; de France, des étoffes de laine et des étoffes de Lyon ; de la Suisse et de la Silésie, des toiles. Cette ville fait aussi venir de l'étranger du fer, du cuivre, du sucre et des drogues. Ses principaux objets d'exportation sont du bétail, du chanvre, du fil et des cordages. On estime qu'il sort annuellement du Piémont, plus de 90,000 jeunes bœufs. Plusieurs manufactures, comme celles de tabac, de bouteilles, de plomb, de boulets, etc. étoient administrées pour le compte du roi. Tout le sel qu'on y consomme vient de la France.

Le 15 messidor an 6, les Français prirent possession de la citadelle de Turin. Les coalisés s'en emparèrent en l'an 8. Les premiers, par la victoire mémorable de Maringo, se sont rendus maîtres de la ville, et de toute la principauté qu'ils occupent encore aujourd'hui.

Superga est un édifice de la fondation du roi Victor Amédée, et situé sur une haute montagne, d'où ce roi et le Prince Eugène vinrent en 1706 reconnoître le camp des Français devant Turin, et prirent leurs mesures pour les forcer de lever le siége. Cette fondation fut la suite d'un vœu que fit le roi si son entreprise venoit à réussir. Cet édifice qui est à plusieurs étages, a sur un de ses côtés une église magnifique, sous laquelle est un caveau destiné à la sépulture de la famille royale. La vue dont on jouit du haut de cette montagne est magnifique.

Coni, ville située au confluent de la *Sture* et du *Gesso*, qui ont détruit plus de 500 acres de terres dans les environs : ces rivières sont très-utiles pour fertililer cette partie du Piémont. C'étoit une des plus fortes places de la principauté.

Gavillan, jolie ville, avoit des fortifications.

Masserano, petite ville située sur une montagne, et capitale d'une principauté de même nom.

Arigliana, petite ville, avoit néanmoins deux forts placés sur deux collines, qui la rendoient considérable.

Mondovi est une ville située en partie sur une montagne, et en partie dans une vallée. Elle est célèbre par la bataille qui se donna dans ses environs, le 24 germinal an 4, entre les Français et les Piémontais, dans laquelle ces derniers furent complétement battus. C'est la patrie du célèbre cardinal Bona, qui faillit être pape.

Marsailles, village près lequel les Français, sous les ordres du maréchal de Catinat, remportèrent, en 1693, une victoire sur les Piémontais.

Rivoli, jolie petite ville bien peuplée. Le chemin qui conduit de là à Turin, est superbe, très-large, et tiré au cordeau.

Suse, ville fort laide, sur la *Petite-Doire*, qui étoit très-forte et importante. Elle est située entre des montagnes. La Petite-Doire y forme un grand nombre de cascades de 30 à 60 pieds. De l'autre côté de la rivière, étoit le fort de la *Brunette*, d'une force extraordinaire, étant taillé dans le roc. Cette ville fut prise en l'an 8 par les Français.

Quiers ou *Chiéri*, ville où l'on fabrique une grande quantité de draps et d'autres étoffes.

Carignan, sur le *Pô*; cette belle ville étoit forte. Il y a aux environs, une quantité prodigieuse de mûriers dont on nourrit beaucoup de vers à soie. Cette ville est célèbre par la fameuse bataille que les Français gagnèrent dans ses environs, en 1630.

Cherasco, ville située au confluent de la *Sture* et du *Tanaro*. Elle étoit bien fortifiée, et connue par le traité qui, en 1631, mit fin à la guerre d'Italie.

Pignerol, évêché, petite ville bien peuplée et assez jolie. Les fortifications furent rasées en 1696.

Exilles, petite ville sur la *Petite-Doire*, avoit un château très-fort sur une montagne; c'est un passage important.

Yvrée, évêché; cette ville, sur la *Grande-Doire*, est située entre deux collines, et avoit une bonne forteresse; c'est la capitale du *Canavèse*, quartier très-fertile, où l'on fait d'excellens fromages. A quelques lieues de-là, on voit le *Mont-Rosa*, auquel on donne 2,300 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Ces deux places, avec *Fenestrelles* et *Château-Dauphin*, sont appelées dans le pays les *quatre vallées*, habitées par des Vaudois protestans.

Fossano, évêché, ville assez belle et sur une hauteur; elle a un beau château et des bains fort salubres.

Savigliano, ville principale du district du même nom, autrefois place forte, mais dont les Français détruisirent les fortifications en 1706.

Château-Dauphin, cette place étoit très-forte; elle fut cédée par la France en 1713.

Aost. — *Aost*, capitale de cette vallée, par où l'armée de réserve, commandée par le premier consul Bonaparte, pénétra en Italie, après s'être emparée d'Aoste, du fort de Bard, de Verceil, etc. Cette petite ville est située aux pieds des montagnes : on y voit encore divers monumens des anciens Romains; ce sont un arc de triomphe, un amphithéâtre, un pont, etc.

Verceil. — *Verceil*, capitale de cette seigneurie, sur la *Sésia*, évêché, ville fort peuplée, assez belle; elle a une église magnifique, dont la voûte est soutenue par 40 colonnes de marbre.

Biella, évêché, ville située sur le penchant d'une colline. De cette ville ressortissoient plus de quatre-vingts districts ou villages.

Saluce. — *Saluce*, évêché, capitale de cette seigneurie, ville autrefois très-forte, située au pied des Alpes.

Staffarde, abbaye près du Pô, dans les environs de laquelle les Français commandés par le maréchal de Catinat, gagnèrent, en 1690, une célèbre bataille sur les Piémontais.

Carmagnole, ville commerçante et qui étoit très-forte, avec une bonne citadelle; elle est enclavée dans le Piémont propre.

Asti. — *Asti* ou *Aste*, capitale de ce comté, évêché, ville ancienne sur le *Tanaro*.

Verue, ville qui étoit très-forte, sur le *Pô*, avec un château sur un rocher.

Montferrat. — Cette province est bornée au N. et à l'O. par le Piémont; au S. par la république de Gênes, et à l'E. par le Milanès. Ce pays est très-montueux, et néanmoins extrêmement fertile. Il produit beaucoup de blé et des vins excellens, parmi lesquels son vin blanc est le plus estimé.

Casal, capitale, cette ville est située sur le *Pô*, dans un pays fertile. Le roi de Sardaigne avoit fait rétablir les fortifications qui avoient été rasées, et y entretenoit une forte garnison.

Acqui, vers le S. E., sur la *Bormida*, évêché, ville fort peuplée, et célèbre par ses bains chauds, dont les eaux, quoi-

que bouillantes, n'empêchent pas qu'il ne vienne sur les bords de l'herbe très-belle. C'est dans une plaine voisine que passe la voie *Emilienne* réparée par Æmilius Scaurus, après avoir soumis les Liguriens, continuée par le même, depuis Plaisance jusqu'à Rimini, en la réunissant à la voie *Flaminienne.*

Ceva, ville située dans une vallée au confluent d'un torrent que reçoit le Tanaro. Elle avoit un fort assez considérable.

Ponte-Stura, ville sur la rivière appelée *Sture*; elle avoit un fort château.

Trin, sur une branche du *Pô*, assez jolie ville, bien bâtie et fort peuplée; elle étoit fortifiée et avoit une bonne citadelle.

Démembremens du Milanès. — Ce sont des petits territoires, cédés en différens temps par la maison d'Autriche aux ducs de Savoie.

Laumelline. — *Valence*, capitale, évêché, ville médiocre, sur le *Pô*, bâtie sur une hauteur.

Tortonèse. — *Tortone*, capitale, évêché, jolie ville qui étoit très-bien fortifiée à la moderne, et défendue par une bonne citadelle sur une hauteur. On trouve à quatre lieues de là des mines de fer abondantes. Elle fut prise deux fois dans cette dernière guerre, ainsi qu'Alexandrie, par les Français sous le commandement du général Bonaparte.

Pavèse. — *Voghera*, ville médiocre, et dans une situation agréable; elle étoit bien fortifiée.

Alexandrie. — Cette province est sablonneuse; mais on y trouve cependant des plaines fertiles, des pâturages, des mûriers et des vignes. Elle a été démembrée du duché de Milan, et cédée à la maison de Savoie par le traité de 1703 conclu à Turin.

Alexandrie, capitale, avoit une forte citadelle au bord du *Tanaro*, qui communique à la ville par le moyen d'un pont. Cette ville est petite et n'a rien de remarquable. Elle fut surnommée *de la Paille* par l'empereur Barberousse, à cause de ses murs de boue et de paille. C'est la patrie de Georges Méruta, savant géographe.

Maringo, petit village entre Tortone et Alexandrie, à jamais célèbre par la victoire que 45,000 Français commandés par le premier consul Bonaparte, remportèrent le 25 prairial de l'an 8, sur 60,000 autrichiens ayant à leur tête le général

Mélas. Cette journée mémorable, livra à l'armée française dix mille prisonniers, plusieurs généraux, quinze drapeaux, quarante bouches à feu, onze places fortes, la ville de Gênes, et fit conclure un armistice qui sauvoit le Midi de la France d'une invasion prochaine, et procura un armistice sur les bords du Rhin.

RÉPUBLIQUE CISALPINE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 55 l.	Entre	44 et 46ᵉ d. 30 m. de lat. N.
Larg. 50	les	6 et 10ᵉ d. de long. E.

LA République Cisalpine a été établie en 1797 par le traité de Campo-Formio, et par celui de Lunéville, du 20 pluviôse (9 avril 1801). Son territoire est composé du Milanès et du Mantouan qui appartenoient à l'empereur; du Modénois qui appartenoit à un prince de la maison d'Est; de la Valteline et des comtés de Chiavenna et de Bormio qui étoient sujets des Grisons; du Bergamasc, du Crémasc, du Brescian, du Véronèse occidental et de la Polésine de Rovigo, qui faisoient partie de l'Etat de Venise; du Ferrarois, du Bolonois et de la Romagne qui faisoient partie de l'Etat de l'Eglise.

NOUVELLE DIVISION AVEC LA POPULATION.

DÉPART. — CH.-LIEUX.	DISTRICTS (1).	POPULATION.	
Agogna...—Novare.....	Novare..........	73,042	346,213
	Vigevano........	94,562	
	Domo d'Ossola...	40,849	
	Varallo..........	48,285	
	Arona...........	89,475	
Lario....—Como.......	Como...........	118,465	371,894
	Varese..........	89,371	
	Sondrio.........	88,641	
	Lecco...........	75,417	

(1) Tous les chefs-lieux portent le nom de leurs districts.

DÉPART. — CH.-LIEUX.	DISTRICTS.	POPULATION.	
Olona. . .— Milan.	Milan.	217,807	526,234
	Pavie.	119,105	
	Monza.	78,202	
	Gallarate.	111,120	
Serio. . . . — Bergame. . . .	Bergame.	137,261	294,142
	Cluse.	41,361	
	Treviglio.	75,217	
	Breno.	40,303	
Mella. . . . — Brescia. . . .	Brescia.	145,035	333,625
	Chiari.	58,852	
	Verola-Alghisi. . .	69,901	
	Salo.	59,837	
Haut-Pô. — Cremone. . .	Cremone.	110,642	361,079
	Crema.	86,039	
	Lodi.	85,307	
	Casal-Maggiore. .	79,091	
Mincio. . — Mantoue. . .	Mantoue.	83,025	290,329
	Revere	80,178	
	Verone.	81,575	
	Castiglione delle Stiviere.	45,551	
Crostolo. — Reggio.	Reggio	137,187	179,795
	Massa di Carrara. .	42,608	
Panaro. . — Modène. . . .	Modène.	150,944	200,170
	Castelnovo,diGarfagnana.	49,226	
Bas-Pô. . — Ferrare.	Ferrare.	109,947	227,500
	Comacchio.	45,603	
	Rovigo.	71,950	
Reno. . . . — Bologne. . . .	Bologne.	180,148	421,841
	Imola	116,728	
	Cento.	71,142	
	Vergato.	53,823	
Rubicon. — Cesène. . . .	Cesène.	68,046	304,846
	Forli.	39,253	
	Faenza.	52,286	
	Ravenne.	47,252	
	Rimini.	62,736	
	Pesaro.	35,273	

Récapitulation générale, Population par Département.

Agogna..........	346,213	Mincio...........	290,329
Lario.............	371,894	Crostolo.........	179,795
Olona............	526,234	Panaro...........	200,170
Serio.............	294,142	Bas-Pô.	227,5[illegible]0
Mella.............	333,625	Reno.............	421,841
Haut-Pô.........	361,079	Rubicon..........	304,846

Total de la population de la Républ. Cisalpine. 3,857,668

Limites.

Cette république est bornée au N. par la Suisse et le Tirol; au S. par la république Ligurienne, le duché de Parme et la Toscane; à l'E. par le golfe de Venise et la partie des Etats Vénitiens cédés à l'empereur; et à l'O. par le Piémont.

Fleuves et rivières. Les principales rivières qui l'arrosent sont, le Tésin l'Adda, l'Adige dont nous avons déjà décrit le cours, page 234.

L'*Agogna*, torrent qui arrose le territoire de Confienza, bourg du Vigevanasc.

Le *Lario* est le nom ancien du lac de Côme.

L'*Olona*, petite rivière qui se jette dans le Pô.

Le *Serio*, rivière qui passe à Crema et se jette dans l'Adda.

La *Mella*, petite rivière qui arrosse la vallée de Trompio dans le Brescian.

Le *Pô*, nous avons décrit son cours, page 234.

Le *Mincio*, rivière qui prend sa source dans les Alpes, et après avoir arrosé le Mantouan, se jette dans le Pô à Borgo-forte.

Le *Crostollo*, rivière qui arrose le Mantouan et se jette dan le Pô, près Luzzara.

Le *Panaro*, rivière qui a sa source dans l'Apennin, et après avoir arrosé le Modénois, se jette dans le Pô.

Le *Reno*, rivière qui a sa source dans l'Apennin, et après avoir arrosé le Bolonois, se jette dans des marais en deçà du Pô de Primaro, à l'O. de Ferrare.

Le *Rubicone*, rivière de la Romagne qui a aussi le nom de *Luso* et coule dans les environs de Rimini.

Nous allons décrire le territoire de la République Cisalpine, selon son ancienne division.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, places fortes, édifices publics et particuliers.

NOVARAIS. — *Novarre*, capitale, évêché, ville assez belle qui étoit très-forte, avec un château situé sur un rocher.

MILANÈS. — Ce pays, auquel on a aussi donné le nom de Lombardie, parce que les Lombards y établirent jadis le siége de leur empire, est un des plus fertiles de l'Italie. Il fournit en abondance toutes sortes de productions. Les terres y donnent deux récoltes par an, l'une en blé et l'autre en maïs. Son commerce intérieur est considérable. On y fabrique beaucoup de draps et de toiles de lin. Il y a de la soie en grande quantité, mais elle n'approche pas de la beauté de celle du Piémont. On l'exporte écrue, filée et travaillée. Les étoffes qu'on en fait, restent la plupart dans le pays; mais on envoie dans l'étranger des bas, des gants et des mouchoirs. Il y a aussi des manucfactures de galons d'or et d'argent, de broderies, de franges communes, d'ouvrages de cuir blanc et de sumac. On y travaille en acier, en cristal, en agates, en aventurines et autres pierres; et généralement le Milanès contient un grand nombre d'artistes et d'ouvriers. Les goîtres, qu'on y appelle *magoni*, y sont énormes et très-communs, sur-tout dans la ville de Milan et dans ses environs.

Le revenu de ce duché étoit de plus de 7,000,000 de fr., que l'on supposoit suffisans pour solder une armée de 30,000 hommes. Les habitans sont passionnés pour les assemblées littéraires et politiques, où ils s'entretiennent sur presque tous les sujets. Le duché de Mantoue avoit été incorporé à celui de Milan, avant la révolution d'Italie, et ces deux provinces devoient prendre le nom de Lombardie Autrichienne. Les Milanois, malgré tous leurs avantages naturels, ne font guère d'exportations. C'est dans l'enceinte du Milanès que se trouve le *lac Majeur*, qui est fort étendu et très-poissonneux; il reçoit près de Locarno le Tesin qui en sort près de Sesto, et communique à la ville

de Milan, par un canal qu'on nomme *Ticinello* ou *Naviglio*, et que fit creuser le roi François 1er. Parmi les îles que forme ce lac, il en est deux sur-tout plus considérables que les autres, l'*Isola bella* et l'*Isola madre*, qu'on nomme les îles Borromées, qui sont un séjour délicieux. Les autres lacs de ce pays sont, le lac de *Lugano* et le lac de *Côme*; ce dernier reçoit l'*Adda* qui en sort pour se rendre dans le Pô.

Milan, capitale de toute la république, université, archevêché, ville belle, grande, riche et peuplée de 170,000 habitans. Sa forme est à-peu-près ronde. Elle a environ 4 lieues de tour. Au 17e siècle, sa population s'élevoit, dit-on, à environ 300,000 ames. Elle n'a plus de fortifications, elle avoit une vaste et très-forte citadelle qui vient d'être rasée, et qui faisoit comme une ville séparée, garnie de 200 pièces de canons, et environnée de larges fossés pleins d'eau. Cette citadelle renfermoit un bel arsenal, des magasins et des moulins à poudre. La ville communique avec l'Adda et le Tésin, par deux canaux qui facilitent beaucoup le commerce. Les rues sont belles; on en remarque sur-tout quatre magnifiques: ce qui la décore le plus, ce sont ses églises et ses couvens, qui sont en grand nombre. On remarque particulièrement la cathédrale, communément appelée le *Dôme*, et qui passe pour une des plus belles dans le goût gothique. Le théâtre nouvellement construit pour l'opéra, est un des plus vastes et des plus magnifiques de l'Europe. La bibliothèque publique, nommée *ambrosienne*, renferme environ 60,000 volumes imprimés et 15,000 manuscrits. Cette ville a des manufactures de diverses sortes d'étoffes; 16 colonnes antiques d'un temple d'Hercule, prouvent l'antiquité de cette ville. On y travaille aussi beaucoup en galons, en broderie, en cristal, dentelle de fil. On doit regarder Milan comme un des magasins les plus considérables de l'Italie. Outre les objets dont nous venons de parler, elle fournit beaucoup de voitures aux voyageurs, et retire un grand profit du transport des marchandises pour la France, la Suisse et l'Italie. La consommation intérieure de Milan se fait en draps de France et d'Angleterre, et en toiles de Suisse et de Silésie.

Le château de Milan fut forcé de se rendre aux Français, après 12 jours de tranchée ouverte, le 11 messidor an 4. Il fut repris, ainsi que tout le Milanès, par l'armée Austro-Russe, mais par suite de la victoire remportée par les premiers à *Maringo*, ce pays tomba de nouveau en leur pouvoir.

Cassaro, petite ville sur l'*Adda*. C'est dans son voisinage

que le prince Eugène, en 1705, livra au duc de Vendôme une bataille, dont chaque parti s'attribua le succès.

Marignan, village au bord du *Lambro*. C'est dans ses environs que François 1er gagna, en 1515, contre les Suisses la fameuse bataille qui dura deux jours. Les Français en perdirent une autre au même endroit en 1524.

Lodi est une petite ville enceinte de murs : elle a quelques beaux et vastes palais, et une assez jolie place ornée de portiques. Elle est bien bâtie, et renferme environ 12,000 habitans. Ce qu'il y a de plus remarquable, est une figure octogone, appelée *incoronata*, dont le Bramante a été l'architecte. Elle est peinte partie à fresque, partie à l'huile par Callisto, élève du Titien. Cette ville est fameuse par les fromages, nommés *Parmesans*, parce que ce fut une princesse de Parme qui les fit connoître en France. On y fait aussi de la vaisselle de terre qui égale en beauté celle de faïence. Elle est aussi célèbre par la bataille gagnée par les Français sur les Autrichiens, le 22 floréal an 4.

Pavie, ville grande et ancienne, qui contient environ 30,000 habitans. Elle est située sur le *Tésin*; ses rues sont droites et larges, mais ses maisons mal bâties; et il n'y reste plus aucun vestige qui atteste que cette ville ait été la résidence des rois Lombards. Ce qui en fait la plus grande réputation, c'est son université fondée par Charlemagne. Ce fut devant cette ville que François 1er fut fait prisonnier, en 1525. C'est la patrie du philosophe Boëce et de Jérôme Cardan, fameux médecin et mathématicien.

Beljioyoso, bourg fameux, peuplé et très-ancien. C'est-là que fut conduit prisonnier de guerre le roi de France François 1er, après la bataille de Pavie, escorté par 4,000 hommes commandés par le général Alarçon. Il passa la nuit dans le château, d'où on le conduisit à Pizzighitone.

Crémone, ville sur le *Pô*, entourée de murs et défendue par un château fortifié. On y voit de belles maisons, des rues larges et droites et des places agréables. En 1702, les troupes impériales surprirent la garnison française de cette forteresse, et en emmenèrent prisonnier le maréchal de Villeroi, commandant des troupes françaises en Italie, et quelques autres généraux.

Elle a été reprise sur eux en l'an 7 par l'armée Austro-Russe.

Côme, ville située sur le lac de même nom, est une ville forte et commerçante. C'est la patrie de Pline le jeune.

Anghiera, sur le lac Majeur, a un beau château.

Les Autrichiens la reprirent en l'an 7.

Pizzighitone, petite ville forte sur l'*Adda*, avec un château où François 1er fut conduit prisonnier après la bataille de Pavie en 1525.

Piètola, anciennement *Audes*, est un village voisin de Mantoue, dans lequel naquit Virgile.

Sabionetta, petite ville autrefois forte, elle a encore une bonne citadelle. On y voit le tombeau du cardinal Gonzague.

MANTOUAN. — C'étoit autrefois un riche duché, rapportant 500,000 écus de revenu; mais il est considérablement déchu.

Mantoue, capitale, est une des plus fortes places de l'Europe, et renferme 16,000 habitans. Elle est située sur un lac formé par le *Mincio*, qui a près de 7 lieues de tour et une de large. Les deux ponts principaux, sur lesquels on passe ce lac pour se rendre dans la ville, sont le pont des Moulins défendu par deux citadelles, et le pont Saint-George, dont chaque extrémité est défendue par des redoutes.

La cathédrale est spacieuse, et a cinq ailes. Jules Romain en a été l'architecte, et en a peint la tribune et une partie du plafond. L'empereur réunit, en 1785, le duché de Mantoue à celui de Milan, sous le nom de Lombardie Autrichienne. Cette ville fut prise le 14 pluviôse an 5, par les Français, après un blocus de 8 mois.

Castiglione est une petite ville forte et défendue par un bon château.

MIRANDOLE. — Ce pays est très-fertile, et fournit toutes les productions d'Italie.

Mirandole, capitale. C'est une ville fortifiée, avec une citadelle. Les Impériaux en firent une place assez forte, en 1702; elle fut prise par les Français en 1705. Le roi de Sardaigne s'en empara en 1742.

MASSA. — Cette principauté est située entre les Etats de Toscane, de Gênes et de Lucques. Elle abonde en limons, oranges, olives et autres productions.

Massa, sa principale ville, est située au bord du *Fridigo*, et n'a rien de remarquable.

Cararra est une petite ville renommée pour ses carrières de marbre.

MODENOIS. — Ce pays est très-fertile en bons vins, en blés et fruits. Près de Saint-Polo, on trouve une excellente terre alkaline, quelquefois friable, d'autres fois en tuf gras et hui-

leux. Cette terre se réduit en une farine blanche, fine, légère et sans aucune saveur. On l'emploie avec succès contre le poison, la fièvre, la diarrhée et les affections hypocondriaques. Sous la montagne de *Castello-di-monte-Baranzone*, dans un endroit qu'on nomme *Fiumetto*, on creuse des puits de 30 à 40 brasses de profondeur, sur l'eau desquels il surnage une huile rougeâtre, qui est plus abondante en automne et au printemps qu'en d'autres saisons. On ouvre ces puits tous les 15 jours, pour en tirer cette huile de pétrole. Dans le voisinage du *Castello-di-monte-Gibbio*, il y a des puits qui donnent une huile jaunâtre, qui est la meilleure huile de pétrole du pays. Cette huile sert à embaumer, à faire du vernis, des couleurs et des médicamens. On a depuis peu employé différens moyens pour rétablir les fabriques de soie, qui sont tombées en décadence.

Ce duché étoit, avant la révolution d'Italie, gouverné par son duc, chef de la maison d'Est, d'où descend le duc de Brunswick. Il étoit souverain dans ses Etats, sous la protection de la maison d'Autriche, et vassal de l'empire. Modène est actuellement réuni à la république Cisalpine, et le duc a reçu une compensation du territoire qu'il a perdu, par la concession du *Brisgau*, qui lui a été faite par le traité de Lunéville.

Modène, capitale du pays, étoit la résidence ordinaire du duc. Elle est entre la Secchia et le Panaro, d'où sort un canal qui traverse la ville. Elle est assez grande et très-peuplée; mais ses rues sont étroites et mal-propres, et ses maisons inégales et d'un mauvais goût. On se promène par toute la ville sous des arcades basses et mal éclairées. La bibliothèque a une très-belle salle et est fournie de livres utiles, mais peu curieux. De la belle collection de tableaux qui étoient autrefois dans le palais, Rossi acheta les cent plus beaux pour le roi de Pologne, qui en donna 1,200,000 fr., prix bien modique pour le choix des plus elégans tableaux d'Italie : il n'en reste plus guère. La cathédrale est un bâtiment gothique, lourd et obscur. On y voit la présentation du Christ dans le temple, tableau d'un très-grand prix, par le Guide. Pop. 20,000 ames.

Les habitans de Modène sont fameux pour la fabrique des masques et des voiles. Les femmes portent le *zendado* ou sendal. C'est une pièce de soie noire qui couvre la tête, descend, se croise ensuite par-devant, et s'attache derrière la taille. Le peu de commerce que l'on fait encore à Modène,

s'entretient par les foires et les liaisons que l'on a avec Bologne, Sinigaglia et Alexandrie.

Reggio, capitale du duché du même nom, est une ville agréable et fortifiée au bord du *Tessone*. Il s'y tient tous les ans une foire très-fréquentée par beaucoup de marchands étrangers et d'où résulte un grand profit pour la ville. C'étoit une colonie Romaine qui fut détruite par les Goths en 409, et plusieurs fois encore par d'autres peuples barbares. Elle fut rétablie par Charlemagne, se mit dans la suite en liberté, et passa finalement sous la domination de la maison d'Est. L'Arioste y naquit en 1474.

Carpi, ville dans une belle plaine à 11 milles de Modène. Elle est fort peuplée et le commerce y fleurit.

Corrégio, ville située entre Carpi et Reggio, est belle et forte.

Valteline. — Ce pays touche à celui des Grisons; c'est une vallée fertile que l'Adda arrose dans toute sa longueur avant d'entrer dans le lac de Côme. Sa population est évaluée à 18,000 habitans. Ses productions consistent en vin, fruits, citrons, amandes, grenades, blé, chanvre, légumes, miel, soie, etc. L'Adda fournit beaucoup de poissons, et sur-tout des truites excellentes, dont les plus grosses pèsent 50 à 60 livres. On y élève beaucoup d'abeilles et de vers-à-soie.

Sondrio en est le chef-lieu.

Chiavenna. — Cette contrée qui est aussi voisine des Grisons, est entourée de hautes montagnes. Elle renferme environ 12,000 habitans. Ses productions consistent en vin, fruits, châtaignes, bestiaux, poissons, vers-à-soie, dont le produit est considérable. Les habitans exportent du vin, des bestiaux et des *lavezzi*, espèce de vaisselle de terre faite au tour.

Chiavenna, chef-lieu, est situé sur la *Maira*. Il est grand et bien bâti, et a une douane.

Bormio. — Ce pays qui touche aussi aux Grisons est borné par de hautes montagnes. On y compte environ 15,000 habitans. Il est abondant en blé, miel et bestiaux. On y trouve des mines de fer. L'air y est froid, mais il est pur et sain.

Bormio en est le chef-lieu.

Bergamasc. — Ce pays est montueux et stérile du côté du N.; mais fertile dans les environs de Bergame. La laine y réussit très-bien.

Bergame, capitale, évêché et place forte. Les églises principales sont la cathédrale, Ste Marie Majeure, et Ste Grata.

Il y a deux hôpitaux. Au plafond du sanctuaire de Ste Marie-Majeure, sont quatre ovales par l'un des Bassans ; le Christ et ses apôtres, par Jules Romain, qui a peint le déluge, dans l'aile de la croix droite ; Moïse, frappant le rocher, par le Cav. Liberi ; dans la nef, Pharaon submergé dans la Mer-Rouge, par Luc Jordan. Cette ville est connue par sa soie filée, et par son commerce de tapisseries de laines de toute couleur qui en portent le nom. On y fait aussi des étamines, des pous de soie, des ferrandines et des crêpes.

Romano, ville fort peuplée, fait un commerce considérable ; on y tient trois fois la semaine un marché de grains qui donne presque de quoi vivre à tout le pays, parce qu'il y vient souvent du blé du Milanès, du Crémonais et d'autres pays voisins.

Cremasc. — Ce pays produit en abondance du blé, du vin, et du chanvre.

Crema, située sur le bord du *Serio*, dans une plaine fertile. Cette ville est bien fortifiée et a un château. Crema avoit de grands priviléges ; elle n'étoit point soumise au fisc, et ne payoit pas d'impôts pour ses biens-fonds ; aussi n'étoit-il pas permis aux nobles Vénitiens d'y acquérir des immeubles.

Brescian. — Ce pays, quoique montueux, est néanmoins très-fertile en vin, huile, blé de Turquie et autres blés. Il contient d'excellens pâturages ; on y trouve du fer, du cuivre, de l'or, de l'alun et du marbre de différentes couleurs.

Brescia, capitale, est une ville fortifiée, au bord de la *Garza*, avec un château situé sur une colline. Il y a un arsenal bien fourni et une tour appelée *Pallada*, où sont les principales cloches de la ville. Elle contient environ 30,000 habitans. C'est le cardinal Quirini qui a fait bâtir sa cathédrale. Il y a à Brescia beaucoup de fabrique d'armes qui occupent la plupart de ses habitans. On y fait aussi de la toile de lin et d'autres ouvrages.

Véronèse occidental. — C'est un pays superbe, qui produit en abondance des pêches, melons, figues, fraises, truffes, artichauts d'une grosseur prodigieuse, asperges, châtaignes, pommes et poires, mousserons, vin, olives, blé et plantes de diverses espèces. On y rencontre aussi beaucoup de corps pétrifiés, sur-tout des corps de poissons, dans la montagne de Bolca, et de bon marbre. Il y a des eaux minérales chaudes, auprès de Caldier. On tire de la terre de Vérone une teinture verte, foncée et

durable. Virgile a décrit le *lac de Garde*, en latin *Benacus*, comme très-orageux, et a même comparé ses effets à ceux de la mer. Il a plus de deux lieues de long, et est extrêmement poissonneux. Les endroits les plus remarquables sont :

Vérone, capitale, ville située sur l'*Adige*, avec un évêché. Elle est grande, et contient environ 50,000 habitans; mais ses rues sont étroites, tortueuses, pleines de boues, et ses maisons mal bâties. On y voit quelques beaux édifices. Le plus remarquable est l'hôtel-de-ville, qui a quatre grandes salles et une cour au milieu. Au-dessus, sont les statues de *Cornelius-Nepos*, d'*Emilius-Macer*, de *Pline l'ancien*, de *Vitruve* et de *Jérôme Fracastor*, fameux médecin, tous nés en cette ville. Il est orné de belles peintures, et surtout d'une à fresque, qui représente le siége de Jérusalem par Titus. Il y a deux belles places publiques, dont l'une étoit pour les nobles, et l'autre pour les marchands et les bourgeois : cette dernière a une très-belle statue, qui représente la ville de Vérone avec un diadême à ses pieds. La meilleure rue est le cours, et la plus grande place, la *piazza d'armi*, où l'on tient les deux foires, au printemps et en automne. Mais le plus bel ornement de Véronne est son ancien amphithéâtre, dont l'arêne et l'intérieur sont parfaits.

La circonférence extérieure et de 1331 pieds; le plus grand diamètre, de 464, et le moindre de 367; l'axe le plus long de l'arêne a 233 pieds, et le plus court, 136. Cet amphithéâtre a 46 rangs de siéges, et l'on a calculé qu'il pouvoit contenir, à l'aise, 23,484 personnes. Lorsque l'empereur fut à Véronne, il y en avoit, dit-on, 40,000 rassemblées. On y joue des comédies pendant l'été. Véronne contient un grand nombre d'ouvriers en soie, et il s'y fait un grand commerce d'olives, qui sont très-estimées. La société de cette ville est en général bien composée, et l'on y a du goût pour la littérature. Les femmes y sont bien faites, et ont un beau teint. C'est-là que résida pendant un certain temps le frère de Louis XVI, avec toute sa cour; et il ne se retira que lorsque les Français attaquèrent les Etats de Venise. Vérone est la patrie du poëte Catulle, du célèbre cardinal Noris, de Bianchini, fameux mathématicien, de Paul Véronèse, célèbre peintre, et de plusieurs autres grands hommes. Vérone appartient moitié à la république Cisalpine, moitié à l'empereur. L'Adige qui passe au milieu de la ville, fait la séparation de

leurs possessions respectives. On voit à quatre lieues de cette ville, vers le Nord, *Crestena*, village célèbre par le pont de *Veja*, formé par la nature, et dont l'arche a 114 pieds d'élévation, et 20 de large ; *Campagna-di-Verona*, *Campus Veronensis*, fameuse par la défaite des Cimbres.

Porto-Legnano, sur l'*Adige*, place forte, est aussi partagée entre la république Cisalpine et l'empereur.

Arcole, village sur l'*Adige*, célèbre par la victoire remportée sur les Autrichiens par les Français commandés par le général Bonaparte.

Peschiera, petite ville très-forte sur le lac de Garde.

Polésine, ou presqu'île de Rovigo. — C'est un pays très-fertile, entouré par l'Adige, le Pô, le Tattaro, et le Castagnaro.

Rovigo, capitale, est assez grande, mais mal peuplée ; elle est traversée par la rivière d'*Attigero*, et fortifiée à l'antique, avec un château. C'est la résidence de l'évêque d'*Adria*, autre petite ville de peu d'importance, mais qui a été autrefois très-considérable, puisqu'elle a donné son nom à la mer Adriatique.

Ferrarois. — C'est un pays aussi fertile que beau ; mais tout le terrein, entre Ferrare et Ravenne, n'est pas fort habité, par ce qu'il est bas et exposé aux débordemens du Pô. Depuis l'année 1600, on cherche les moyens de parer à cet inconvénient. Des personnes expérimentées firent, en 1766, une visite sur les lieux, et on commença à mettre à exécution un nouveau projet qui fut confirmé par le pape, en 1772. Ce pays s'appeloit *légation de Ferrare*.

Ferrare, capitale, ville ancienne et grande, avec une université ; mais qui n'est guère peuplee. Ses rues sont belles, droites et larges. Elle a plusieurs églises superbes, une magnifique place et une bonne citadelle. Il faut néanmoins avouer qu'elle est singulièrement déchue de son ancienne splendeur. Le duché étoit autrefois gouverné par ses propres ducs, et le Ferrarois a été pendant plusieurs générations le pays le plus heureux et le plus florissant de l'Italie. Durant tout le temps qu'il a été annexé à l'État ecclésiastique, il est insensiblement tombé dans la pauvreté et dans la décadence.

Le bras du Pô, sur lequel Ferrare est situé, est presqu'à sec en été : c'est sans doute ce qui le fait appeler *Pô-Morto*.

C'est la patrie du cardinal Guy Bentivoglio, de Jean-Baptiste Guarini, poète célèbre, et de Grégoire Giraldi, auteur de plusieurs ouvrages sur l'antiquité. On voit dans

l'église des Dominicains de cette ville les tombeaux d'un grand nombre de personnages illustres ; et dans celle des Bénédictins celui de l'Arioste. Ce fut dans l'hôpital Ste Anne de Ferrare que le Tasse fut enfermé comme fou en 1579, par le duc Alphonse, et y demeura 7 ans.

Comacchio est une petite ville dans une lagune dont le circuit est considérable; l'empereur s'en étoit emparé en 1708 comme d'un fief de l'Empire; mais il la rendit au pape en 1725, en se réservant les droits de l'Empire et ceux du duc de Modène.

Lugo étoit autrefois une ville très-forte avec une citadelle et un château qu'on y croyoit bâti par Bélisaire. Il s'y tient une foire considérable de chevaux. Ce fut sous ses murs que les Romains furent défaits par les Gaulois, et que Lucius Porthumius perdit plus de 25,000 hommes.

Bolonois.—Ce pays qu'on appeloit *légation de Bologne* est fertile; mais il produit plus particulièrement du chanvre et du lin. On y recueille beaucoup de miel et de cire.

La pierre de *Bologne* que l'on trouve dans les environs de l'Apennin, est particulièrement remarquable. Elle a la grosseur d'une noix, est d'un gris blanchâtre, pleine d'acide, composée de parties sulfureuses peu denses, et cependant plus pesantes que la grosseur de son volume ne paroit l'annoncer. Elle reluit en plusieurs endroits, à-peu-près comme le talc. Avant d'être préparée, on ne voit dans l'obscurité aucune différence entre cette pierre et les pierres ordinaires; mais quand elle est calcinée d'une manière particulière, elle pompe en peu de minutes une telle quantité de lumière, qu'elle reluit dans l'obcurité comme un charbon ardent l'espace de 9 à 15 minutes. Elle conserve son éclat même dans l'eau. Cette propriété lui dure trois ou quatre ans, et alors il faut la calciner de nouveau.

Bologne, capitale. Cette ville après Rome étoit la plus importante et la plus riche de l'État ecclésiastique. Elle est grande et bien peuplée. On évalue le nombre de ses habitans à 70,000. Cette ville est située au pied de l'Apennin, entre les rivières d'Avesa et de Reno. Elle renferme un grand nombre de beaux édifices, et plus de deux cents églises. La vue de ces édifices est néanmoins masquée par les arcades qui bordent la plupart des rues, et dont l'élévation cache la portion la plus considérable des maisons. Au centre de la ville est une tour nommée *Asinelli*, qui passe pour la plus haute d'Italie, et qui a 376 pieds de hauteur. La cathédrale, dédiée à Saint

Pierre, a été entièrement rebâtie à la moderne d'après les dessins de Torregiani. On voit, dans le chœur, l'Annonciation à fresque, dernier ouvrage de Louis Carrache, et plusieurs autres tableaux de ce peintre célèbre. Bologne, avant la révolution, se vantoit de posséder les plus beaux tableaux d'Italie. Cette ville s'est toujours distinguée par la culture des sciences, depuis qu'elles ont été rétablies en Europe. Outre l'ancienne université, il y a une académie appelée *Instituto*. Elle renferme une belle bibliothèque, avec les manuscrits de Marsigli, son fondateur; d'Aldrovande, le naturaliste, en 187 gros volumes *in-folio*; de Cospi, du pape Benoît XIV; des manuscrits orientaux, et une collection d'estampes et de dessins. Richard dit qu'il y a 50,000 volumes, et Lalande, 115,000. Il y a aussi plusieurs salles pour les assemblées publiques de l'institut et de l'académie des sciences qui en fait partie. Dans le vestibule sont les statues de Benoît XIV et d'Hercule. On y voit aussi une salle de médailles, d'antiques et de fonte des plus célèbres statues de Rome et de Florence; une salle pour tourner des instrumens; une troisième pour la dioptrique; une quatrième destinée à la chimie; une cinquième pour des armes et des machines de guerre. Il y a trois chambres assignées à la philosophie expérimentale et aux machines de physique. On voit dans l'anti-chambre le portrait de Benoît XIV, exécuté en mosaïque à Rome. L'appartement pour l'histoire naturelle est composé de six chambres bien meublées. Une chambre pour la géographie et la marine contient des cartes de géographie, des cartes marines, des instrumens, des modèles de vaisseaux. La salle d'anatomie est très-bien assortie de figures du corps humain et de ses parties parfaitement exécutées en cire, par Ercole Lelli, et sa femme Anne Mansolini. L'institut comprend la Clémentine, ou l'académie de dessin et de peinture, où l'on dessine d'après nature aussi bien que d'après des modèles. Il seroit trop long de faire ici l'énumération de tout ce qu'il y a de curieux à Bologne, et de ses belles institutions.

Bologne est la patrie de Benoît XIV, de Dominique Guglielmini, d'Eustache Manfrédi, de Ferdinand Marsigli: ces trois derniers étoient de l'Académie des sciences de Paris.

Cette ville a des manufactures de damas, de satin, de taffetas, de velours, de crépons, de gazes et de papier. Les orfèvres y font des ouvrages curieux, qui ont des ornemens d'or, et particulièrement une espèce de crépon d'or. Les objets d'exportation sont, du chanvre, du lin, de la cire et du

miel. Ses macarons, son tabac en poudre et à fumer, sont fort estimés, ainsi que la race de petits chiens connue depuis long-temps. Ses jambons et ses saucissons sont renommés par-tout. Les habitans excellent à faire les savons, les parfums, et les fleurs artificielles. Les noix, les coings, les raisins, les melons et les truffes d'une beauté singulière y abondent.

Cento est une ville médiocre, mais bien connue pour avoir donné naissance au célèbre Guerchin. On voit encore dans ses églises, et dans la maison du signor Chiarelli Pannini, quelques-uns de ses meilleurs ouvrages.

Romagne. — Cette province passa successivement entre les mains des Ostrogoths, des Lombards et des comtes de Hohenlohe, et fut finalement donnée au pape Jules II, par Louis XII, roi de France. Elle produit d'excellent vin.

Ravenne, capitale, étoit une ville importante, et la capitale de l'empire sous Théodoric, roi des Ostrogoths; mais elle n'a plus rien de son ancienne splendeur. Ses maisons sont antiques et tombent en ruines, ses rues mal-propres, et ses habitans montent à peine à 15,000. Du temps des Romains, cette ville avoit un superbe port ; mais elle est à présent à plus d'une lieue de la mer. La plupart des édifices sacrés sont des restes magnifiques de son ancienne grandeur. Elle n'a ni commerce, ni manufactures ; elle est cependant fameuse pour ses mosaïques, ses marbres antiques, ses sarcophages et quelques édifices des derniers temps : il y a aussi dans les églises de beaux tableaux de l'école de Bologne, mais gâtés par l'humidité. Dans le jardin du couvent des Bénédictins, se trouvent les tombeaux des empereurs Honorius, Constance et Valentinien III, et dans un coin du monastère des Cordeliers, sur la grande route, le mausolée du fameux poète florentin le Dante.

Imola, ville épiscopale fort jolie, dans une île formée par la rivière Santerno entre Bologne et Faenza. Ses fortifications à l'antique sont très-bien conservées. Pie VII qui occupe actuellement la chaire de S. Pierre était, avant son exaltation, évêque de cette ville.

A une lieue de Ravenne, sur la grande route de Forli, au bord du *Ronco*, on voit la plaine où les Français remportèrent, en 1512, une victoire signalée sur les troupes réunies d'Espagne et du pape; victoire néanmoins malheureuse pour eux, puisqu'ils y perdirent leur brave général Gaston de Foix.

Rimini est une ville située au bord de la *Marechia*, qui s'appeloit autrefois *Ariminus*, d'où la ville a pris son nom. On y voit le pont de Saint-Julien, entièrement bâti de marbre blanc, du temps d'Auguste et de Tibère, des restes de l'amphithéâtre de Publius Brutus, et un piédestal que l'on croit être la tribune de Jules-César. A l'oratoire de S. Jérôme, est un tableau de ce saint, écrivant, et un ange sonnant de la trompette, par le Guerchin ; et dans l'église de S. Julien, le martyre de ce saint, par Paul Véronèse. On admire le bel ordre de la bibliothèque du comte Gambalonga, et l'élégance de l'édifice qui la contient. On entre et sort d'un côté de la ville, sous un arc de triomphe bâti en l'honneur d'Auguste. Rimini étoit autrefois une ville considérable; mais elle est beaucoup déchue de son ancienne splendeur. Son port, autrefois fort bon, est pour ainsi dire comblé, et le tremblement de terre de 1671 lui a causé de grands dommages. Cette ville est célèbre par le concile qui s'y tint en 359, où les Ariens dominèrent.

Cesene est une ville qui a une citadelle et un bel hôtel-de-ville, une fontaine ornée de statues, de belles églises; mais qui est bien déchue. C'est la patrie de Jacques Mazzoni, reçu docteur en théologie à l'âge de dix-huit ans.

Au bord du *Pisciatello*, on remarque la colonne de *Rubicone*, qu'on croit être un monument romain placé à cet endroit pour désigner la limite; et les habitans de Cesene croyent que cette rivière est le Rubicon des anciens, qui servoit de borne entre l'Italie et la Gaule Cisalpine; mais une déclaration émanée du pape, en 1756, décida que le véritable Rubicon est la rivière de *Luso*, qui coule dans les environs de Rimini, et on regarde comme moderne l'inscription qui se trouve au bord du Pisciatello.

Faenza ou *Fayence*, ville située sur la rivière d'*Amone*, et fort ancienne. On la dit bâtie par Flavius, noble Romain, 20 ans avant l'ère vulgaire, sous le nom de *Flavia*, et qu'elle prit le nom de *Faventia* par ordre de l'empereur Constantin, qu'elle avoit toujours favorisé. Tite-Live en fait mention, à l'occasion de la déroute de Carbon par Sylla. Pline vante la beauté des lins de son territoire. On y vend encore du lin très-blanc et beaucoup de vaisselle de terre, d'où nous est venu le nom de *Fayence*. C'est la patrie de Toricelli, célèbre mathématicien.

Forli, évêché, au S. O. de Faenza. Les environs de cette ville sont fertiles en grains, olives et fruits.

ÉTATS EX-VÉNITIENS.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 48 l.	Entre	8e d. 30 m. et 12e d. de long. E
Larg. 36	les	45 et 46e d. 30 m. de lat. N.

Limites.

Ce pays est borné au N. par de hautes montagnes qui le séparent du Tyrol ; à l'O. par l'Adige qui le sépare de la république Cisalpine ; au S. par la même république ; et à l'E. par la mer Adriatique.

L'Etat de Venise formoit ci-devant une république dont le gouvernement étoit aristocratique, et dont le chef s'appeloit *Doge*. L'armée française, aux ordres du général Bonaparte, s'en est emparée en 1797 ; et par le traité fait dans la même année à Campo-Formio et par celui de Lunéville, la France en a cédé la plus grande partie occidentale qui est restée à l'empereur, en échange des Pays-Bas autrichiens, et a réuni à la république Cisalpine la partie orientale, dont nous avons donné la description.

Rivières. — Les principales rivières qui l'arrosent, sont l'*Adda* qui traverse le lac de Côme, parcourt le Milanès, et se jette dans le Pô.

L'*Oglio* qui traverse le lac d'Iséo, parcourt le Mantouan et se jette dans le Pô, près Borgo-Forte.

L'*Adige* qui arrose le Véronèse et se rend dans le golfe de Venise.

La *Brenta* qui traverse le Padouan, et se jette dans le golfe, en face de Venise.

Le *Tagliamento* qui se jette aussi dans le golfe de Venise.

Sol et productions. — Le territoire de cet Etat est très-fertile, sur-tout en bled, vin, huile et pâturages. Il y a en plusieurs endroits, sur-tout entre Vérone et Padoue, quantité de plantations de mûriers dont la feuille sert à nourrir un grand nombre de vers à soie, et les mûres à nourrir les cochons dont la chair est excellente, et d'autres animaux. On fait monter la vigne sur les troncs de ces arbres où elle s'étend des uns aux autres, et pend en guirlandes; ce qui y rend charmantes les campagnes ombragées par ces sortes de bosquets. On recueille aussi dans ce pays des oranges, des citrons, et quantité d'autres fruits excellens. On y nourrit beaucoup de bétail. Les moutons y donnent une très-belle laine, sur-tout ceux des environs de Padoue. Le gibier de toute espèce y abonde aussi-bien que le poisson. Le commerce y est aussi très-florissant.

Mœurs, usages, histoire, gouvernement. — Voyez *Venise*, qui suit.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, places fortes, édifices publics et particuliers.

La partie occidentale des Etats ex-Vénitiens cédés à l'empereur, contient les pays suivans.

Nous parlerons en même temps du DUCHÉ DE VENISE et de Venise sa capitale, parce que les deux articles sont liés ensemble.

VENISE étoit une des plus célèbres républiques du monde, quant à sa constitution et à son état jadis florissant. Elle étoit composée de plusieurs belles provinces sur le continent de l'Italie, de quelques îles dans l'Adriatique, et d'une partie de la Dalmatie. Venise conserve les vestiges de son ancienne magnificence; mais elle est dégénérée à tous égards, excepté quant à la passion que les habitans montrent encore pour la musique et les mascarades pendant le carnaval. Ils paroissent avoir perdu leur ancien goût pour la peinture et l'architecture, et retomber dans le gothique. Ils ont eu, néanmoins, dans les derniers temps quelques démêlés assez vifs avec la

cour de Rome, et ils paroissoient disposés à rejeter son joug. Quant à la constitution de la république, elle a été originairement démocratique, les magistrats étant choisis dans une assemblée générale du peuple, et elle continua 150 ans sur ce pied; mais divers changemens s'y introduisirent. On établit des doges ou ducs, qui furent investis d'un grand pouvoir, dont ils abusèrent souvent outre mesure, et quelques-uns d'eux furent assassinés par le peuple. Il se forma par degrés un corps de législateurs de noblesse héréditaire, qui s'accrut et usurpa progressivement les droits du peuple, et une aristocratie complette s'établit à la fin sur les ruines de l'ancien gouvernement populaire. Les nobles étoient divisés en six classes, formant en tout 2,500 individus, chacun desquels, parvenu à l'âge de 25 ans, avoit droit d'être membre du grand conseil. Ceux-ci nommoient le doge ou chef de la magistrature, par une espèce particulière de ballotage, auquel on procédoit avec des boules d'or et d'argent. Le doge étoit revêtu d'un grand appareil, et portoit des emblêmes d'une autorité suprême; mais il avoit réellement peu de pouvoir, et il ne lui étoit pas permis de s'écarter de la ville sans la permission du grand conseil. Le gouvernement et les loix étoient mis en activité par différens conseils des nobles.

Le collége, autrement appelé la seigneurie, étoit le suprême conseil de l'Etat, qui représentoit la république. Cette cour, au nom de la république, donnoit audience, répondoit aux ambassadeurs étrangers, aux députés des villes et provinces, et aux généraux d'armée. Elle recevoit aussi tous les mémoires et requêtes sur les affaires d'Etat, convoquoit le sénat quand il lui plaisoit, et préparoit les objets qui devoient y être discutés. Le conseil prenoit souvent connoissance des crimes d'Etat; il avoit le pouvoir de faire saisir les personnes accusées, de les examiner dans la prison, et de recevoir leurs réponses par écrit, ainsi que les témoignages contre elles. Mais le tribunal des inquisiteurs d'Etat, qui n'étoit composé que de trois membres, et qui avoit la plus grande latitude pour procéder despotiquement, avoit le pouvoir de décider, sans appel, de la vie de tout citoyen appartenant à la république. Les premiers de la noblesse n'en étoient pas exempts, ni même le doge. A ces trois inquisiteurs étoit donné le droit d'employer des espions, d'ouvrir les dépêches secrètes, de délivrer des ordres pour faire arrêter toute personne dont les discours ou les actions leur

paroissoient répréhensibles, et ensuite de les examiner et les faire exécuter s'ils le jugeoient à propos. Ils avoient des clefs de tous les appartemens du palais ducal, et pouvoient, quand il leur plaisoit, pénétrer jusques dans la chambre du doge, ouvrir son cabinet et faire l'examen de ses papiers, et ordinairement ils pouvoient ordonner des visites dans les maisons de tous les individus de l'Etat. Ils ne remplissoient qu'un an cet office, mais n'étoient pas responsables après cela de la conduite qu'ils avoient tenue étant revêtus de l'autorité. Ce gouvernement déployoit tant de défiance et de jalousie, que les Vénitiens craignoient d'avoir le moindre entretien avec les ambassadeurs et avec les étrangers, quels qu'ils fussent, et ils ne se visitoient, même les uns les autres, qu'avec précaution.

Tous les ordres de la noblesse vénitienne portoient des robes noires, de vastes perruques et le chapeau à la main. La cérémonie du mariage du doge avec la Mer Adriatique, qui se renouveloit chaque année, en y jetant un anneau du haut du bucentaure ou du vaisseau de parade, qu'accompagnoient ceux de toute la noblesse, étoit la plus superbe représentation qui eût lieu à Venise; mais elle n'étoit pas comparable, pour la magnificence, à celle de la promotion du lord-maire de Londres. Les habitans de Venise montent, dit-on, à 150,000. La grandeur et les agrémens de la ville, particulièrement des palais publics, du trésor, de l'arsenal, sont au-delà de toute expression. Plus de 500 ponts, la plupart en pierres, sont construits sur les divers canaux de la ville. Les Vénitiens ont encore quelques manufactures de drap écarlate, de soieries, de papiers, de chapeaux, de dentelles, d'étoffes d'or et d'argent, et sur-tout de belles glaces, qui sont d'un gros revenu pour les propriétaires. On y travaille très-bien en orfévrerie et en bijouterie. Les fabriques de savon de Venise sont peut-être les plus anciennes de l'Europe, et ses tanneries jouissent d'une assez grande réputation en Italie. Sa thériaque étoit fort renommée, graces à l'appareil avec lequel elle étoit composée sous les yeux du magistrat. Le revenu de l'Etat montoit annuellement, dit-on, à 8,000,000 de ducats italiens, évalués 16,000,000 de francs environ. Sur cette somme étoient payées les dépenses de l'Etat, la solde de l'armée qui, en temps de paix, consistoit en 19,000 hommes de troupes réglées (toujours commandés par un général étranger), et 10,000 de milice. On entretenoit une petite flotte pour mettre un frein aux insultes des

pirates barbaresques. Les Vénitiens avoient chez eux quelques ordres de chevalerie. L'un des principaux étoit celui de l'étoile d'or, ainsi nommé de la robe que portoient les chevaliers; il ne se conféroit qu'aux gens de la première qualité ; ensuite l'ordre de Saint-Marc , dont nous parlerons plus bas.

Quant au régime ecclésiastique , les Vénitiens avoient deux patriarches ; l'autorité de l'un s'étendoit sur toutes les provinces , mais ils avoient l'un et l'autre fort peu de pouvoir , et ils étoient choisis par le sénat. Néanmoins , toutes les sectes religieuses, même les mahométans et les idolâtres, avoient le libre exercice de leur culte ; on en exceptoit les protestans.

Les Vénitiens sont un peuple vif, ingénieux, portant jusqu'à l'extravagance le goût des amusemens publics, et très-enclin à la plaisanterie. Ils sont, en général, grands et bien faits ; et l'on rencontre fréquemment dans les rues de Venise des hommes d'une belle prestance, ressemblant aux modèles que nous ont laissés les pinceaux de Paul Veronèse et du Titien. Les femmes sont douées de belles formes, et bien proportionnées ; elles ont les traits expressifs, et de la grace dans le maintien. Les gens du commun sont extrêmement sobres, obligeans envers les étrangers , et honnêtes entre eux dans la conversation. Comme c'est un usage très-commun d'aller masqué dans la ville, et que l'on prend de grandes licences pendant le carnaval, il s'est établi dans le monde l'opinion qu'il y a une plus grande dépravation de mœurs à Venise, qu'en tout autre lieu ; mais cette idée paroît avoir été portée trop loin. Grand nombre d'étrangers visitent cette ville pendant la durée du carnaval, et on y trouve 8 ou 9 théâtres, y compris l'opéra.

Les dominations de Venise, avant que l'ancienne forme de gouvernement fût détruite , consistoient en une partie considérable de la Dalmatie et de l'Istrie , les îles de Corfou , Sainte-Maure, Céphalonie et Zante, etc. Le territoire vénitien en Italie comprenoit le *duché de Venise* , ou *Dogado* , le *Padouan* , la *presqu'île* ou *Polésine de Rovigo* , le *Véronèse* , le *Vicentin* et *Brescian* , les districts de *Bergame* , *Cremasc* , le *Trévisan* , le *Feltrin* , le *Bellunez* , le *Cadorin* , le *Frioul*. La partie occidentale de ces pays a été cédée à l'empereur par la France, qui avoit acquis les îles, dont nous parlerons à la fin de la Turquie d'Europe. Elles ont été reprises en l'an 7 par les Turco-Russes, et forment mainte-

nant, sous le nom de 7 îles réunies, une république aristocratique, dont le gouvernement, consistant en un sénat, doit résider à Corfou. La Porte et la Russie ont promis de faire garantir leur indépendance par les autres puissances européennes à la paix générale. Ce fut le 13 prairial an 5, que la révolution de Venise eut lieu. Les nobles renoncèrent au privilége qu'ils avoient de gouverner, et il se forma une municipalité de citoyens de diverses classes et professions; mais le gouvernement changea de forme par le traité de Campo-Formio.

Le duché de Venise ou Dogado est peu productif, et n'est remarquable que parce qu'il renferme *Venise*, capitale de la république, où il y a un archevêché, et qui est une des villes les plus peuplées et les plus marchandes de l'Europe. Elle est bâtie sur 72 îles qui se communiquent par un grand nombre de ponts. Elle a plusieurs palais magnifiques, et entr'autres, celui de la seigneurie, et celui du Doge. Le pont de *Rialto* est remarquable par sa grandeur et la hardiesse de son ouvrage. Il n'a qu'une seule arche, et est bâti sur pilotis. Les maisons de Venise sont bâties de la même manière, parce que le terrein n'y est pas ferme : c'est pour cela que les carrosses n'y sont pas en usage. On s'y sert de petits bateaux très-propres, qu'on nomme *gondoles*, qui peuvent aller dans tous les quartiers de la ville

On y admire particulièrement l'église et la place de S.-Marc, aussi bien que sa bibliothèque, qui est une des premières de l'Europe, pour ses manuscrits Grecs, laissés en grande partie par le cardinal Bessarion, Grec de naissance. La façade de l'église étoit décorée de quatre chevaux de bronze doré, que les Vénitiens avoient emportés du sac de Constantinople, et que Constantin avoit fait venir de Rome, pour orner un arc de triomphe qu'on lui avoit dressé. Ces chevaux ont été enlevés aux Vénitiens par les Français, lors de la prise de Venise, et se voient maintenant dans une des cours de l'Hôtel des invalides, à Paris. Cette église, qui a cinq portes d'airain, est toute revêtue de marbre en dedans. La voûte, qui est couverte d'une très-belle mosaïque, est soutenue par trente-six colonnes de marbre noir. Le pavé est de jaspe, de porphyre et de plusieurs sortes de marbre, qui forment différens compartimens. La contre-table de l'autel étoit d'or massif, enrichie de pierreries, et quatre piliers de marbre blanc soutiennent un dais magnifique au-

dessus du grand-autel ; derrière est la chapelle de Saint Marc. La tour de cette superbe église est carrée, toute bâtie de pierres de taille, et haute de 316 pieds ; son sommet est tout doré, et terminé par une figure d'ange aussi dorée, qui lui sert de girouette. Le trésor de cette église étoit d'une richesse surprenante. Il y a outre cela, à Venise, un très-grand nombre d'églises. On y compte 72 paroises, et plus de 65 couvens. Le grand commerce de cette capitale consiste en glaces très-estimées, et en étoffes de soie. L'arsenal étoit un des plus grands et un des mieux fournis de l'Europe. Il a plus d'une demi-lieue de circonférence, et est entouré de bonnes murailles flanquées de douze tours. La mer le baigne de tous côtés ; de sorte qu'on le prendroit pour une ville jointe à celle de Venise, dont il ne paroît pas séparé. Venise est la patrie du fameux cardinal Commendon.

Ghioggia, évêché. L'Adige et le Pô se jettent dans la mer au-dessous de cette ville qui est au milieu des eaux comme Venise. On fait beaucoup de sel dans l'île où elle est située.

Véronèse oriental. — Voyez pour sa description le Véronèse occidental, pag. 266.

Padouan. — C'est un pays très-fertile et assez agréable. Les endroits les plus remarquables, sont :

Padoue, capitale, ville ancienne, grande, entourée de murs, de larges fossés et de 20 bastions, a un archevêché et une université. Elle contient environ 40,000 habitans. Ses rues sont étroites, mal pavées et mal-propres. L'église la plus remarquable est celle des Franciscains, dédiée à S. Antoine, pour qui les Vénitiens ont une vénération particulière ; elle est magnifique, et renferme un grand nombre de monumens curieux. Il y a sur la place de cette église une superbe statue équestre, érigée par la république, en l'honneur de Gattamelata, un de ses généraux. Un tremblement de terre, arrivé le 17 août 1756, a détruit une partie de cette ville et en particulier, son magnifique hôtel-de-ville, qui a été ruiné de fond en comble. Padoue est la patrie du célèbre Tite-Live.

Il y a une manufacture de draps pour l'usage du pays; mais le nombre excessif de mendians dont cette ville est remplie, prouve bien que le commerce et les manufactures n'y sont pas dans un état florissant. On y trouve cependant encore quelques tanneries.

Vicentin. — Ce pays a tant d'agrémens et de fertilité,

qu'on l'appelle le jardin et la boucherie de Venise. Il y croît de bon vin. On trouve à *Recovaro*, des eaux minérales, acides et imprégnées de vitriol; et à S.-Pancrazio, des eaux chaudes sulfureuses. On tire des collines de Bretto une terre argileuse, assez blanche et grasse, connue sous le nom de terre de Vicence, dont on se sert dans la manufacture de porcelaine de Venise. Dans les *monts Eugéniens*, on trouve des coquillages et des pétrifications, sur-tout d'animaux marins.

Vicence, capitale, évêché et place forte. Cette ville est grande et bien peuplée, elle est dans une situation charmante entre deux montagnes, sur une vaste plaine. Quoiqu'elle n'ait qu'une lieue et un quart de tour, on y compte près de 30,000 ames. C'est le lieu de la naissance de Palladio, et les meilleurs ouvrages de ce célèbre architecte font le principal ornement de cette ville. Le théâtre olympique est un des plus beaux modèles de l'architecture moderne. Il fut commencé en 1558, l'année que Palladio mourut. L'hôtel-de-ville est aussi de ce grand maître. Dans la salle du conseil, au-dessus de la porte, on voit un tombeau de la vierge avec l'enfant Jésus, S. Joseph, deux magistrats, Jean Moro et Silvain Capello à genoux, et d'autres figures d'une composition extraordinaire, par Jacques Bassan, de l'année 1572.

Les palais des comtes Chiericati, Barbarano, Orazio, Porto, Tiene, Valmarana, Girolamo, Franceschine, sont tous de Palladio, ainsi que la fameuse rotonde du marquis Capra, dans les environs, copiée par *lord* Burlington, à Chiswick. Dans l'église de la *Corona*, on voit l'adoration des mages, par Paul Veronèse, et le baptême du Christ, par Jean Bellino; dans le réfectoire de la *Madonna del Monte*, S. Grégoire, avec le Christ à souper en pélerin, avec d'autres figures, par Veronèse: en un mot, Vicence contient une infinité de beaux tableaux qui méritent d'être vus. Il y a dans cette ville des fabriques d'étoffes de soie où se font les étoffes appelées *Vicentines*, les plus belles de l'Italie après les Florentines, et qui se vendent beaucoup en Allemagne.

Schio, petite ville commerçante et peuplée. On y fait une grande quantité de draps de soie.

MARCHE-TREVISANE.—C'est une des plus fertiles et des meilleures provinces d'Italie. On la divise en quatre parties, qui sont:

TERRITOIRE DE TRÉVISE.—On peut le regarder comme un grand jardin, puisque dans la campagne on voit une suite

non-interrompue d'allées, plantées de mûriers sauvages qui servent d'appui aux vignes. En allant de Trévise à Mestre, dans le duché de Venise, on voit des deux côtés de la route les plus belles maisons de campagne et des jardins charmans, appartenant à la noblesse Vénitienne.

Trévise, capitale, évêché. Cette ville est ancienne et a un château fort sur la rivière de *Sile*, à laquelle se joint la *Piavesella*, après avoir traversé la ville. Elle est d'une médiocre grandeur; ses maisons sont la plupart bien bâties: elle a une académie. Outre sa cathédrale, elle renferme 16 paroisses et 19 couvens. Cette ville passa en 1388 sous la domination de la république.

Feltrin.—C'est une petite province montueuse, dont la ville principale est *Feltri.*

Bellunez.—Ce pays confine au Tyrol, province dont les montagnes contiennent beaucoup de fer, et dont la ville principale est *Bellune*, située dans une vallée fertile au bord de la *Piave.*

Cadorin.—Il contient *Cadore* et quelques autres petites villes; Cadore est la patrie du Titien.

Frioul.—C'est une province très-fertile. Le vin qu'on y récolte ne le cède point au vin de Bourgogne, et est très-sain. La ville de Venise retire de cette province un grand produit, et beaucoup de bois de construction pour ses vaisseaux. La culture des vers à soie n'y a pas réussi avant 1698; cependant on assure qu'en 1764 on y recueilloit tous les ans pour 100,000 fr. de soie. Elle est sensiblement plus fine que celle de la Chine, et elle surpasse même à cet égard celle de Bologne. Les eaux qui découlent des forêts gâtent une grande partie de la campagne, et en beaucoup d'endroits on n'a pas même de bonne eau à boire. Les habitans sont paresseux, aussi sont-ils généralement assez pauvres; ils passent cependant pour un des peuples les plus braves.

Udine, archevêché. Elle est située sur la rivière et le canal de la *Roja.* C'est une ville de médiocre grandeur. Le patriarche, qui avoit d'abord son siége à Aquilée, l'avoit transféré dans la suite à Udine. La longue dispute qu'avoit causé ce patriarche, entre la maison d'Autriche et la république, se termina en 1751. Il fut supprimé par le pape, et deux archevêques furent établis, l'un à Udine et l'autre à Goritz, ville autrichienne. Il y a à Udine beaucoup d'églises, de couvens et d'hôpitaux, un collége de juristes et une académie pour les nobles.

Campo-Formio, hameau près d'Udine, est célèbre par le traité signé entre la France et l'empereur, le 17 octobre 1798 (26 vendémiaire an 6).

Grado, située dans une petite île, avoit autrefois un patriarche. Mais ce patriarchat a été réuni à celui de Venise.

Istrie. — Ce pays faisoit anciennement partie de l'Illyrie, conquise par les Romains, entre la première et la seconde guerre punique, et ensuite réunie par eux à l'Italie. Elle a depuis passé sous diverses dominations, et appartient maintenant à l'empereur d'Allemagne. Le terroir de cette province est fertile, sur-tout en vin et en huile: elle n'a néanmoins que peu de plaines, et l'air y est mal-sain. Son plus grand avantage consiste dans ses forêts, qui fournissent des bois de construction. La pêche et la navigation sont les principales occupations de ses habitans. Les campagnes, quoique fertiles, sont incultes, parce que le peuple est indolent. La noblesse possède peu de fonds.

Capo-d'Istria est une place fortifiée, dans une île voisine de la terre-ferme, à laquelle elle est jointe par un pont. C'est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque d'Udine. Son plus grand revenu consiste en vin et en sel. Les Vénitiens la prirent d'assaut en 932; les Génois s'en emparèrent en 1380; mais les Vénitiens la reprirent en 1448.

Pola, petite ville sur une montagne voisine d'un petit golfe. L'arc érigé par Salvia Posthuma, en l'honneur de Lelio Sergio Lepido son mari, etc., et le temple construit par la ville en l'honneur de Rome et d'Auguste, sont des monumens dignes d'attention.

Citta nova a un bon port.

DUCHÉ DE PARME.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 16 l.	Entre	7 et 8e d. de long. E.
Larg. 12	les	44e d. 20 m. et 45e d. 6 m. de lat. N.

Limites et population.

CET Etat est borné d'un côté par la république Cisalpine, et de l'autre par la république Ligurienne. Il renferme les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla. On y compte environ 500,000 habitans.

Rivières. — Ses principales rivières sont le Pô qui le borne au N.

La *Trébia* qui prend sa source dans l'Apennin, passe à Plaisance et se jette dans le Pô. C'est sur ses bords que s'est livrée, en l'an 7, la sanglante bataille entre les Austro-Russes et les Français, qui furent battus après la plus vigoureuse résistance. Le général Magdonald qui les commandoit n'en effectua pas moins la retraite la plus difficile, après avoir traversé le royaume de Naples et l'Etat Romain.

La *Nura* qui se jette aussi dans le Pô.

La *Parma* qui passe à Parme et se jette pareillement dans le Pô.

Sol et productions. — Les territoires de Parme et de Plaisance sont extrêmement fertiles, et produisent sur-tout des olives, des pommes de terre et des châtaignes. Les pâturages et les bestiaux y sont excellens, sur-tout dans les environs de Plaisance, parce que les prairies peuvent être inondées à la faveur de quelques ruisseaux qui charient une espèce de terre grasse. C'est dans cette contrée que l'on fait cet excellent fromage connu sous le nom de *Parme-*

san, dont il se fait au-dehors un débit si considérable. Il y a à Salso des salines fort importantes, et à Lusignan deux sources d'eaux minérales excellentes. On recueille dans plusieurs endroits de l'*huile de pétrole*, autrement appelée *huile de montagne*. Dans les mines de plâtre et de craie de Bardi, on trouve des cristaux hexagones. Il y a des mines de cuivre et de fer dans la partie de l'Apennin au S. de ce pays.

TOPOGRAPHIE.

Villes, places fortes.

Parme. — *Parme*, capitale, université, est le siége d'un archevêque. Cette ville est grande, bien peuplée, et divisée en deux parties par la rivière de *Parma*. Ses rues sont larges et longues; elle a un grand nombre de belles maisons, et une bonne citadelle qui la défend du côté du Levant. On voit à Parme le plus magnifique théâtre qu'il y ait au monde. L'infant don Philippe y a institué une académie de beaux arts. Les anciens ducs avoient fondé un collége pour la jeune noblesse, qui subsiste encore; c'est un des plus beaux de l'Europe : il y a des places pour 260 nobles, et toutes les nations y sont admises.

Quelques-unes de ses églises sont peintes par le célèbre Corrége, entr'autres la cathédrale et *Saint Jean, évangeliste*, dont la fameuse coupole, le Christ mort, la Magdeleine et plusieurs autres, sont de cet habile peintre. On voit à *Saint Roch*, le Christ dans les nues, Saint Sébastien et Saint Roch au bas, par Paul Véronèse; au *Saint Sépulcre*, le repos de la sainte famille, par le Corrége; la Vierge et l'enfant, Saint Jean et deux anges, par le Parmesan. Il y a à Parme et dans le duché, des manufactures considérables de soie, qui avec les laines, le riz et les fromages, composent le principal commerce de la ville. On y fait aussi quelques envois de liqueurs qui ont de la réputation. Nous ne devons pas passer sous silence une branche d'industrie et de commerce intéressante, celle de l'imprimerie, que la netteté des caractères fondus pour toutes les langues, a rendue célèbre dans l'Europe savante. En 1734, les Français, les Espagnols et les Piémontais réunis remportèrent, près de Parme, une victoire sur les Autrichiens.

Le duc de Parme régnant (1) est un prince de la maison de Bourbon, et fils de feu Philippe, frère puîné du roi d'Espagne. La cour du duc passe pour la plus polie de toute l'Italie; on dit que ses revenus montent à plus de 2.400,000 fr. On estime la population de la ville de Parme à 35,000 ames.

Colorno, au N. de Parme sur le *Pô*, est la maison de campagne du duc; elle a de très-beaux jardins.

Plaisance. — *Plaisance*, capitale de ce duché, est une ville assez grande, située dans un beau pays, d'où elle tire son nom, et qui contient 10,000 habitans. Sa principale rue a 25 pas de largeur, et s'étend en droite ligne l'espace de 300 pieds: elle est ornée de 600 pilastres de pierres, qui séparent le chemin des voitures de celui des gens de pied, et bordée des deux côtés de onze vastes monastères. Cette ville n'a d'ailleurs rien de remarquable, et est fort déchue. La plupart de ses églises sont ornées de tableaux de l'école de Bologne, des Carraches et de leurs élèves. Tout près de ses murs, commence la voie Emilienne, qui va aboutir à Rimini au bord de la mer Adriatique.

Borgo-di-taro, capitale du pays appelé *Val-di-taro*, qui a beaucoup de vignes.

Bardi, château où le duc de Parme tient garnison. On y renferme les prisonniers d'état.

Guastalla. — *Guastalla*, ville forte, capitale de ce duché, est située près le Pô.

Luzzara est un lieu célèbre par la victoire que les Français commandés par le duc de Vendôme, y remportèrent en 1702, sur les Impériaux, commandés par le prince Eugène.

État Palavicin. — *Borgo San-Domino*, évêché, petite ville fort peuplée, est située dans une belle plaine.

---

(1) Ferdinand, duc de Parme, né le 20 janvier 1751; marié à l'archiduchesse Marie-Amélie-Joséphine, le 27 juin 1769.

RÉPUBLIQUE LIGURIENNE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 53 l.	Entre les	5 et 8e d. de long. O.
Larg. 18		44 et 45e d. de lat. N.

Limites, division et population.

La république de Gênes, maintenant république Ligurienne, dont le gouvernement étoit ci-devant aristocratique, forme maintenant un Etat démocratique. Son territoire est borné au N. par la république Cisalpine et le Parmesan, et s'étend le long de la mer Méditerranée dans un espace d'environ 60 lieues. On y compte environ 400,000 habitans. Il est divisé en rivière du Levant qui est la partie orientale de la république sur la mer Méditerranée, et en rivière du Ponent qui est la partie occidentale sur la même mer. La ville de Gènes sépare ces deux parties, qui sont arrosées par plusieurs rivières, mais peu considérables.

Sol et productions. — Ce pays est montagneux et peu fertile en blé, mais les habitans le tirent de l'Afrique, de la Sicile et d'autres pays. Néanmoins ils cultivent les terreins les plus arides, et se procurent par ce moyen, toute l'année, les plus belles productions du jardinage et les meilleurs légumes. Ils récoltent, non-seulement du vin ordinaire, mais même du muscat, ainsi que d'excellens fruits, tels que limons, oranges, olives, figues, et amandes. Il s'y fait un grand commerce de soies blanches et jaunes, de confitures sèches et glacées, de vermicelle, macaroni, fromage de Parme, huile d'olive, savons, parfums, café et drogues du Levant pour la teinture et la médecine.

Les soies blanches que l'on recueille dans le territoire de Novi sont fort estimées pour leur finesse, leur égalité et leur blancheur. Elles suppléent en quelque sorte aux nankins et passent, en France et en Angleterre, pour les fabriques de gaze.

TOPOGRAPHIE.

Villes, places fortes, édifices publics et particuliers.

Gênes, capitale, est une superbe ville très-forte, bâtie en amphithéâtre, sur le penchant d'une colline et au bord de la mer. Elle renferme des palais magnifiques. Sapopulation est d'environ 80,000 habitans, parmi lesquels il y a beaucoup de riches négocians. Elle a une académie de gens de lettres; un beau port, deux arsenaux, et beaucoup de manufactures de damas, de velours et autres étoffes de soie. Le gouvernement de Gênes étoit aristocratique, étant entre les mains de la noblesse; et le chef portoit le titre de doge ou duc. Nul homme n'étoit promu à cette dignité qu'il n'eût au moins 50 ans. On renouveloit le doge tous les deux ans, et celui qui de nouveau quittoit cette dignité ne pouvoit y être porté avant cinq ans. Le doge donnoit audience aux ambassadeurs; tous les ordres du gouvernement s'expédioient en son nom, et on lui accordoit une garde personnelle de 2,00 Allemands.

Le 22 mai 1797 (3 prairial an 5), il y eut une révolution à Gênes; et le 18 prairial elle adopta une forme de gouvernement démocratique, semblable à celui de France, et prit le nom de république Ligurienne.

Pendant l'an 8 les Français soutinrent dans cette ville un long siége contre les Austro-Russes, qui l'attaquoient du côté de terre, tandis que le port étoit bloqué par les Anglais. La famine força enfin la garnison à capituler, mais deux jours après, la bataille de Maringo ayant changé la face des choses, les Français y rentrèrent.

Rivière du Levant. — *La Bochetta* est un défilé tortueux et très-étroit sur le chemin de Gênes à Turin.

Rapallo, petite ville et port sur un golfe, est fameuse pour ses bonnes huiles.

Porto-Fino, petite ville, située entre deux montagnes, avec un château sur un rocher escarpé. Elle a un bon port, défendu par deux forts.

Porto-Venere, à l'entrée du golfe de Spezzia, assez jolie

ville, avec une bonne forteresse, un port commode, spacieux, et un des plus sûrs de la Méditerranée.

Spezzia, petite ville située sur le golfe du même nom, qui forme un des plus beaux ports de la Méditerranée. On y voit une source d'eau douce, qui jaillit au milieu de la mer.

Sarzane, évêché, ville forte avec un château très-fort, bâti sur une hauteur. La rivière qui y coule y amène des vaisseaux.

RIVIÈRE DU PONENT.—*Savonne*, évêché, belle ville, assez considérable, très-forte, peuplée, commerçante, et défendue par deux bons châteaux. C'est la principale de l'Etat, après Gênes. On y remarque plusieurs beaux édifices. Son port est presqu'entièrement bouché.

Novi, ville forte, dont la population est d'envion 6,000 habitans. Elle est entourée de murailles flanquées de tours, et défendue par un fossé rempli d'eau vive. Elle est célèbre par la sanglante bataille livrée en l'an 7, entre les Français et les Austro-Russes ; le général Joubert y fut tué, après des prodiges de valeur ; mais le général Moreau qui manqua y perdre la vie, prit après lui le commandement de l'armée, qu'il sauva par son habileté. Les Français quoique vaincus, ne perdirent pas un pouce de terrein.

Noli, évêché, ville, avec un bon port et un château, sur une montagne voisine.

Vadi, assez jolie ville, avec un fort beau port et une bonne citadelle, sur un rocher, dans la mer.

Final, petite ville, qui a un assez bon port, avec plusieurs forts.

Albenga, évêché, belle ville forte, avec une citadelle.

ONEILLE. — *Oneille*, capitale de cette principauté, ville avec un bon port, sur la Méditerranée. Ses environs abondent en oliviers qui produisent d'excellente huile. C'est la patrie d'André Doria, un des plus célèbres marins du 16e siècle.

Port-Maurice, ville et port, à 1 lieue d'Oneille; il s'y fait un grand commerce d'huile d'olive, que ses environs produisent en abondance, et qui est très-délicate.

San-Rémo, jolie petite ville, fort agréable, avec un bon port. Les environs sont très-fertiles, et produisent quantité de belles oranges et de citrons. On y voit plusieurs plantations de palmiers, qui ne réussissent pas dans les autres pays de l'Italie.

Vintimille, évêché, jolie ville, médiocre et fort peuplée. Elle a un petit port, et un fort château.

FIEFS IMPÉRIAUX.— Ils sont situés pour la plupart dans le pays que l'on appelle les *Langhes*, et qui avoient été cédés au roi de Sardaigne, par les traités de Vienne de 1735 et de 1758; ils ont été réunis à la république Ligurienne, par le traité de Lunéville.

Spino, ville très-peu considérable, est située sur une montagne.

RÉPUBLIQUE DE LUCQUES.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 9 l.	Entre	43e d. 44 m. et 44e d. 5 m. de lat. N.
Larg. 6	les	7e d. 48 m. et 8e d. 20 m. de long. E.

Limites, productions, habitans.

Ce petit Etat est situé sur la partie de la mer Méditerranée, appelée *mer de Toscane*, qui le borne à l'Ouest. Il a pour limites au N., à l'E. et au S. l'Etat de la Toscane. Il subsiste en forme de république depuis l'an 1459. Ses habitans sont les plus industrieux de tous les Italiens. Ils ont fait de leur territoire un superbe jardin, qui produit en abondance des grains, des vignes, des oliviers, des châtaigniers et des mûriers. Il y a des vallées si fertiles, qu'elles rapportent 15 à 20 pour un. La partie qui avoisine la côte offre des prairies qui nourrissent un grand nombre de bestiaux. L'huile et la soie sont d'un très-grand rapport, et forment l'objet principal de leur commerce. Les lacs de *Sesto* et de *Massaciucoli* abondent en bons poissons, et la rivière de *Serchio* qui se jette dans la mer, a des carpes, des truites et des anguilles excellentes. Quoique les Lucquois n'excèdent pas le nombre de 120,000, leur revenu monte à près de

2,000,000 de fr. Cette république étoit autrefois sous la protection de l'empereur, et son gouvernement étoit aristocratique; mais elle est actuellement sous la protection de la république Française, et a adopté une constitution semblable à celle de France. Sa proximité de la Toscane tient les Lucquois constamment sur leurs gardes pour la conservation de leur liberté; et, dans leur position, ce n'est qu'au moyen de l'harmonie et d'une concorde parfaite, qu'ils peuvent espérer de transmettre à leurs descendans cette chère liberté, dont le nom est gravé sur leurs armoiries, et dont l'image se trouve empreinte non-seulement sur leurs monnoies, mais même sur les portes de la ville et sur tous les édifices publics. Il est aussi à observer que les habitans de ce petit Etat, grace à la liberté dont ils jouissent, ont un air d'aisance et d'hilarité que l'on trouve rarement parmi leurs voisins.

TOPOGRAPHIE.

Lucques, capitale, contient environ 20,000 habitans. Elle est régulièrement fortifiée avec onze bastions. On voit beaucoup de maisons bien bâties; ses rues sont larges et bien pavées; mais en général mal alignées. Le palais de la république est un vaste édifice, et contient un arsenal, où l'on garde de quoi armer 20,000 hommes. Elle a beaucoup de manufactures de soies, et ses habitans font un grand commerce en huile, merceries, vins, fruits et sur-tout en olives.

Via-Reggio est un bourg où se trouve le seul port de la république.

TOSCANE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 37 l.	Entre	42e d. 25 m. et 44e d. 11 m. de lat. N.
Larg. 31	les	8 et 10e d. de long. E.

Limites et population.

La Toscane est bornée au N. par la république Cisalpine; au S. et à l'E. par l'Etat de l'Eglise; à l'O. par la mer jadis appelée *Mare Thyrenum*, et maintenant *Mer de Toscane.* Elle comprend environ les deux tiers de l'ancienne Etrurie, qui s'étendoit depuis la Ligurie jusqu'au Tibre. Sa population est d'environ 1,000,000 d'habitans.

Division. — On divise la Toscane en 3 parties, le Florentin, le Pisan, et le Siennois.

Rivières. — Ses principales rivières sont l'*Arno* qui prend sa source au mont Falterona, passe à Florence, à Pise, et de-là se jette dans la mer.

La *Chiana,* qui après un cours de quelques lieues, se divise et va se jeter au N. dans l'Arno et au S. dans le Tibre.

L'*Ombrone* qui coule dans le Siennois, et se jette dans la mer à quelque distance de Grosseto.

Climat, sol et productions. — L'air de la Toscane est mal-sain en quelques endroits, comme dans la plaine de Pise, dans le territoire de la Volterra, de Chiusi, de Massa, et généralement dans toute la partie du Siennois qui avoisine la mer : ce qui vient des marais, des eaux stagnantes et des plaines incultes que ces cantons renferment. On y trouve des mines de cuivre ; il y a de belles salines ; l'eau salée coule sous des couches d'albâtre. On y rencontre, outre

cela, de la calcédoine et du soufre. Près de Massa il y a du vert de montagne; dans les environs de Piombino, des améthystes, et dans ceux de Barge de beau jaspe. Il y a dans le voisinage de Stazzema de l'ardoise dont on fait des tables, des carrières de marbre et des mines de fer. Près de Gallena on a trouvé des mines d'argent qu'on a abandonnées, et près de Montieri, des cristaux. A Monteleo on fait beaucoup d'alun. Dans la partie du Siennois appelée *Maremma*, on recueille de la manne, qui découle du frêne et de l'orme, par les incisions que l'on fait à leur écorce. Il y a dans ce pays beaucoup de bains et d'eaux minérales. Le territoire est très-fertile, et produit toutes sortes de blés et de légumes. On y cultive, avec succès, le safran et le lin, surtout dans le Florentin.

L'agriculture ne commença à fleurir, en Toscane, que sous le gouvernement de la maison de Médicis. Quand Côme Ier mourut, les trois quarts de la Toscane étoient encore en bois. Les cantons les plus fertiles sont : le Val di Nievole, le Mugello, la plaine de Pise, celle de Prato, et la vallée de Chiana. Quoique les deux tiers de ce grand duché soient montueux, cependant le terriotire est généralement bon. Dans beaucoup d'endroits on y suit, pour ainsi dire, les cours de moissons prescrits par Arthur Young; car, pour augmenter la fécondité de la terre, on sème d'abord des féves, des lupins, des navets, dans les endroits où l'on a dessein de semer du blé. L'agriculture y est mieux entendue que dans le reste de l'Italie, et est encouragée par le souverain. En 1771, le gouvernement permit l'exportation des grains, exempta les productions de plusieurs taxes, et diminua les impôts des cultivateurs.

La Toscane produit en abondance de bons vins, des olives et d'autres fruits. Dans le territoire de Florence, les oliviers se plantent dans les champs entre les rangs de vignes, en plaine et sur le penchant des collines; mais dans le Pisan on les plante l'un contre l'autre en forme de bosquets. Cette province

fournit des limons, des citrons, des oranges, et une quantité prodigieuse de mûriers pour nourrir les vers à soie. La récolte de la soie a, dans certaines années, donné jusqu'à 195 mille pesant. On y recueille année commune 130 mille barils d'huile, 5 à 6 millions de boisseaux de grains, et 300 mille tonneaux de vin. Avant de quitter les productions de la Toscane, il ne sera pas inutile de faire mention de quelques accidens auxquels elles sont sujettes. Le blé est souvent attaqué d'une maladie qu'on appelle la *tolpe;* elle remplit le cœur du grain d'un sucre noir, fait gonfler et éclater les tégumens, le dessèche et le réduit en poussière. Cette poussière en s'envolant va infecter les bons épis. Les grains gâtés communiquent la contagion à ceux auxquels on les mêle, et même à ceux que l'on sème dans le voisinage. On y remédie en trempant le grain qu'on veut semer dans une lessive faite avec des cendres de quelque bois fort et un peu de chaux. M. *d'Orlandini,* académicien des géorgiphiles de Florence, a publié un traité sur ce sujet en 1772. Les olives sont sujettes à une espèce de ver qui les ronge en dedans et les corrompt, de sorte qu'on n'en retire que très-peu d'huile et qu'elle a un mauvais goût. Une autre maladie qui attaque ce fruit est une espèce de gale, qu'on appelle *rogna del ulivo :* ce sont de petites tumeurs qui s'élèvent sur le tronc et les branches de l'olivier : elles sont occasionnées par des vers engendrés dans l'intérieur du bois, qui rongent les canaux, corrompent le cours des sucs nutritifs, et rendent finalement la plante stérile. Dans le Florentin, on coupe et brûle les branches infectées de cette rogne. Il y a d'autres maladies qui attaquent les autres productions. Les orangers et citroniers sont sujets à la *picchiola ;* la vigne, à la *mercuriale ;* le lin, à la teigne; et tous les légumes à gousses, au *succiamele.*

On fait dans ce duché beaucoup de toiles et de linge de table. Il y a des fabriques de draps, de porcelaine, de faïence, de savon, et d'autres pour préparer l'alun et le fer; des chapelleries et des pa-

peteries. On y fait du salpêtre, des cordes à violon renommées, du chocolat, de l'amidon, des bougies, etc. On y fabrique aussi des étoffes de soie, des draps d'or et d'argent, du velours, des bas de soie, et de superbe satin. Il n'y a point de pays en Italie où l'on teigne mieux les étoffes en noir qu'à Florence.

Les Français s'emparèrent de la Toscane, dans leur première expédition en Italie, sous le général Bonaparte; mais ils furent contraints de l'évacuer, lorsque les Russes, commandés par le général Suwarow, se furent joints aux troupes autrichiennes. Ils y sont rentrés au mois de vendémiaire de l'an 9, provoqués par les hostilités journalières que commettoient les insurgés Toscans, malgré l'armistice conclu à la suite de la bataille de Maringo. Par un des articles du traité de paix conclu à Lunéville (1801) entre la république Française et l'empereur François II, ce prince a cédé la Toscane au fils du duc de Parme.

Revenus, forces militaires et navales. — Les revenus du prince montent à 2,500,000 écus; ses forces militaires sont de 6,000 hommes. Il peut mettre sur pied, en temps de guerre, 30,000 hommes. Sa marine est de 5 frégates.

TOPOGRAPHIE.

Villes, places fortes, édifices publics et particuliers.

FLORENTIN.—*FLORENCE*, sur l'*Arno*, archevêché, université, capitale de la Toscane, étoit gouvernée par une branche cadette de la maison d'Autriche, après l'avoir long-temps été par l'illustre maison de Médicis, qui s'attacha singulièrement à former un cabinet de tout ce qu'il y a de précieux et de riche en architecture, littérature, beaux-arts, et particulièrement en peinture et sculpture. On porte à 70,000 le nombre des habitans de cette ville. On a fait beaucoup de descriptions des beautés et des richesses du palais du grand-duc, appelé *Pitti*; mais elles n'en donnent toutes qu'une idée fort imparfaite. Cette ville est très-bien bâtie et décorée de plusieurs portes magnifiques, dont la plupart sont des arcs

de triomphe. La cathédrale est un vaisseau de 426 pieds de long, sur 363 de haut jusqu'au sommet de la croix. Au milieu de l'église on voit une superbe coupole octogone, qui a 140 pieds d'un angle à l'autre et 98 de hauteur. Cette église est tout incrustée en dehors de marbre noir et blanc, ce qui lui donne l'air d'un monument funèbre. La tour revêtue de marbre de différentes couleurs, est un des plus beaux ouvrages dans le genre gothique, elle a 252 pieds de haut sur 43 en carré. La galerie des Médicis étoit la collection la plus célèbre, la plus riche qu'il y ait au monde, en statues et tableaux. Les Français en ont enlevé les plus beaux monumens. Sous tous les rapports, Florence est la première ville d'Italie, après Rome. La célèbre Vénus de Médicis qui, à tous égards, est un chef-d'œuvre de goût et un modèle parfait de la beauté et des proportions féminines, étoit placée dans une salle nommée le tribunat. L'inscription de sa base indique qu'elle fut faite par Cléomène, Athénien, et fils d'Apollodore. Cette statue de marbre blanc, est entourée d'autres chefs-d'œuvre de sculpture, dont quelques-uns passent pour être des ouvrages de Praxitèles et autres Grecs. Cette superbe ville, située au milieu de montagnes couvertes d'oliviers, de vignes, de charmantes maisons de plaisance, et que l'Arno traverse, abonde en merveilles de l'art. Ses différens quartiers sont décorés de chefs-d'œuvre de peinture, sculpture et architecture. Elle a quelques fortifications. Les habitans se vantent des grands progrès que l'académie *della Crusca* leur a fait faire dans la langue italienne. Il y a aussi d'autres académies établies à Florence. Quoique les Florentins affectent beaucoup de magnificence, la noblesse et la bonne bourgeoisie se livrent au commerce de vin en détail; ils vendent cette denrée à la fenêtre de leur cellier, et quelquefois y suspendent un flacon cassé pour enseigne. Outre le trafic du vin et des fruits, ils font celui des étoffes d'or et d'argent. Les soieries de Florence sont depuis long-temps célèbres. On y fait aussi des damas et même des velours, quelques étoffes de laine, des tapisseries dont la manufacture établie dans cette ville par les grands-ducs, est une des plus parfaites qui soient en Europe. La porcelaine de *Doscia*, à une demi-lieue de Florence, quoiqu'inférieure à celle de Saxe et de Sèvres, mérite cependant d'être citée. Les dessins en sont fort agréables; l'or d'une très-belle couleur. Il est sorti de cette manufacture des choses qu'on ne voit pas ailleurs, comme des figures modelées d'après les plus belles statues de l'antiquité, de la

hauteur de quatre pieds et davantage, et formées de deux pièces seulement. L'archiduc Pierre-Léopold, qui depuis a été empereur, lors de son avénement à ce duché, introduisit de grandes réformes dans le gouvernement et dans les manufactures, à l'avantage des finances.

Fiesole, ville détruite près de laquelle les Florentins ont à présent un très-grand nombre de maisons de campagne délicieuses et fort recherchées, à cause de l'air pur et salubre qu'on y respire. On y voit quelques restes d'un aqueduc, un arc de triomphe à demi enfoui dans la terre, et beaucoup de débris de murailles dont les pierres sont d'une grandeur démesurée. Les coteaux de Fiesole produisent d'excellent vin.

Cortona, ville située sur une haute montagne et qui a environ 4,000 habitans. C'étoit une des douze principales villes d'Etrurie, alliée des Romains au temps d'Annibal, et ensuite colonie romaine; ses murailles sont des restes de l'antiquité la plus reculée. Les pierres énormes qui les composent, ne sont liées ni par la chaux ni par aucun autre ciment. On y voit encore les ruines d'un temple de Bacchus et celles des anciens bains. Deux gentilshommes de cette ville y fondèrent, en 1726, une académie des antiquités étrusques. Cortona a aussi une académie des belles-lettres, sous le titre *Degli uniti*. On trouve de très-beaux marbres dans ses environs.

Prato, situé dans une plaine excellente, au bord du *Biserzio*. Cette ville se distingue de toutes celles de la Toscane, par l'industrie de ses habitans. On y fabrique des draps, des chapeaux, des ouvrages de laine et de lin, des vases de cuivre, etc.

Pratolino, maison de plaisance du prince, est remarquable par la magnificence des bâtimens, et la richesse des meubles et la beauté des jardins.

Arezzo, ainsi appelée des peuples *Arœtii*, anciens habitans de l'Etrurie. Elle est située dans une plaine agréable et très-fertile en grains, vins et huiles. On évalue sa population à environ 8,000 ames. Porsenna, Mécène, Pilate, le Pétrarque, S. Laurent, Léonard Bruno et le bénédictin Gui, qui, en 1024, introduisit l'usage des portées de musique, et inventa la gamme, y ont pris naissance. C'est aussi la patrie du poète Pierre, dit l'Arétin, célèbre par ses obscénités autant que par ses satires mordantes. Arezzo fut ravagée par Sylla, pour punir ses habitans de s'être réunis aux enne-

mis de Rome, dans la guerre sociale. Elle eut aussi beaucoup à souffrir des Goths et des Lombards, et fut démantelée par les premiers. Elle fut encore saccagée par les Guelfes et les Gibelins, et par Enguerrand, capitaine de Louis, duc d'Anjou, qui la vendit aux Florentins. Deux fois elle secoua leur joug et se rendit enfin, en 1529, à Charles-Quint, qui la donna en même temps que Florence, à Alexandre de Médicis. Cette place est aujourd'hui assez bien fermée, et favorablement située pour se maintenir quelque temps. On y fabrique des chauffrettes de faïence noire, très-artistement travaillées. On y exécute aussi avec autant de goût que d'adresse des ouvrages de tour, tels que dévidoirs, fuseaux, etc.

Le 27 vendémiaire an 9, cette ville fut prise d'assaut par les Français, et paya cher la résistance opiniâtre que les insurgés Toscans qui s'y étoient réfugiés, opposèrent aux troupes de la République. Les Arétins furent poursuivis et massacrés sur les remparts, dans les rues et sur les batteries. Un petit nombre dut son salut à des souterrains qui conduisoient dans la campagne; le pillage fut général; ni les couvens, ni les églises ne furent épargnés. Les Français trouvèrent dans cette place beaucoup de munitions et d'armes. La citadelle se rendit à discrétion.

Pistoie, ville considérable, située dans un fort beau territoire au pied de l'Apennin. On y compte 9 à 10,000 habitans. Dans son voisinage, est un endroit qu'on nomme *Capo di strada*, où l'on trouve des moulins que font mouvoir les eaux de l'Ombrone, et où l'on réduit les barres de fer en fil de différentes grosseurs. Les rues de Pistoie sont larges et en grande partie bâties sur des souterrains. On y voit plusieurs places très-belles et un grand nombre d'édifices bâtis ou réparés sous le grand-duc Côme 1er, et remarquable par le marbre qui y est prodigué même à l'extérieur.

Cette ville a donné naissance à la célèbre improvisatrice Corilla, qui mourut à Florence âgée de 72 ans. Elle avoit été couronnée à Rome en 1776.

Pontremoli, place forte, sur la *Magra*, au pied de l'Apennin, a une population d'environ 3,000 habitans.

Modigliana, ville forte d'environ 3,000 habitans. Son territoire est hérissé de collines et de montagnes, et cependant fertile. L'air est tempéré et le pays très-peuplé.

Montepulciano, ville dont le territoire est renommé pour l'excellent vin qu'il produit, et dont il se fait un grand débit.

Pisan. — *Pise*, capitale, avec archevèché et université. Cette ville est grande, belle, et a un bon port; mais elle est bien déchue de sa première splendeur. Dans le 11e siècle, le nombre de ses habitans étoit de 150,000 ames, et aujourd'hui il est de 20,000. Son église métropolitaine est magnifique. On admire principalement sa tour, qui est très-élevée et qui penche d'une manière très-sensible, et le Baptistaire, petite église faite en dôme, dont la coupole est toute couverte de dorures et de peintures. Le marbre est prodigué dans tous les édifices; il est si commun à Pise, que les ponts même et une partie des murs, sont bâtis de marbre. On construit dans cette ville, de petits bâtimens pour la navigation, qui descendent l'Arno et vont sur la côte de Toscane. Les fleurs artificielles qui s'y font, sont estimées. Il y a d'ailleurs fort peu de commerce à Pise, depuis la construction du port de Livourne.

Le *Campo-Santo*, ou cimetière, est une cour environnée d'un portique de soixante arcades, d'un goût gothique très-léger, commencé en 1278 sur les dessins de Jean de Pise. Les murs du cloître représentent des sujets d'histoire sacrée peints à fresque, par les premiers restaurateurs de la peinture. Ce qui subsiste encore de plus important, sont 33 morceaux de l'histoire de l'ancien testament, depuis la création jusqu'à Salomon. La *Sapienza*, ou université, a un observatoire fourni de bons instrumens anglais, un jardin de botanique et un cabinet d'histoire naturelle. Il y a des bains chauds à une lieue de la ville, très-beaux, très-commodes et à un prix modéré. On les regarde comme très-bons pour la goutte et les obstructions de foie.

Livourne est une très-belle ville, bâtie dans le goût moderne, et avec tant de régularité, que, de la place du marché, on apperçoit toutes les portes. Elle est bien fortifiée, ayant, outre la citadelle, deux forts du côté de la mer. Des remparts, on jouit d'un très-beau coup-d'œil sur la mer, et sur plusieurs maisons de campagne du côté de la terre. Toutes les nations, même les Mahométans, ont un libre accès à Livourne, et peuvent s'y établir. On y compte 70,000 habitans, dont 10,000 Juifs qui occupent un quartier particulier, où ils ont une belle synagogue. Quoiqu'ils soient assujettis à des impôts considérables, ils ne laissent pas de s'enrichir avec facilité; la plus grande partie du commerce de la ville passant par leurs mains. Ce commerce est presqu'entièrement d'entrepôt; celui des productions du terri-

toire est peu de chose en comparaison du très-grand nombre de marchandises qui entrent dans la ville et en sortent annuellement. La grande église de Livourne est magnifique. Ce fut Côme et ses deux fils qui fortifièrent cette ville, dessèchèrent les marais, établirent la liberté du port et formèrent deux havres très-commodes, cependant ils n'ont pas assez d'eau pour des vaisseaux de guerre. Il n'y a rien de remarquable que ce que nous venons de citer, et le môle, le lazaret, la manufacture de corail et la statue de Ferdinand 1er avec les quatre esclaves enchaînés au piédestal; la première par Jean Dell'opera, les esclaves par Pierre Tacca de Carrare. Les Napolitains et les Anglais, au nombre de 6,000, s'en emparerent en frimaire an 7. Mais les Français y rentrèrent dans le courant de vendémiaire an 9. Il y avoit dans le port plus de 200 bâtimens dont 46 appartenant aux ennemis de la république, devinrent la proie des vainqueurs.

Volterra, ville très-ancienne, située sur une montagne, et fortifiée. Son territoire abonde en carrières de fort bel albâtre, et sur-tout en sources d'eau salée, dont on fait une grande quantité de sel. C'est la patrie de Perse, poète satirique.

SIENNOIS. — *Sienne*, capitale, est une ville grande et agréable. Ses environs sont bien cultivés; le climat y est doux, les denrées à un prix raisonnable, la société aimable et spirituelle, et l'on y parle l'italien le plus pur. C'est peut-être la ville d'Italie qui convienne le mieux à un étranger. Elle est aussi à une médiocre distance de Rome et de Florence. Ses maisons sont de briques, et ses rues pavées de même. Elle contient 17,000 habitans, et a près de deux lieues de circonférence. Cette ville a donné naissance à un grand nombre de peintres, d'architectes et de poètes célèbres; et sa noblesse, l'une des plus distinguées d'Italie, a son *cassino* ou assemblée des deux sexes. La cathédrale est un beau bâtiment gothique de marbre noir et blanc. Le grand portail fut commencé, en 1284, sur les dessins de Jean de Pise, et achevé en 1333, par Agostino et Agnolo. Le frontispice est prodigieusement chargé d'ornemens. Tout l'intérieur est du dernier fini, ainsi que la ciselure en bois du chœur, la sculpture en marbre de la chaire, et sur-tout la gravure historique du pavé, qui représente en clair-obscur les histoires les plus remarquables du vieux et du nouveau Testament. L'église des Dominicains est remarquable par un très-ancien tableau en bois, repré-

sentant la Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras, par Guido Sanèse: il est daté de 1221, et se trouve dans la chapelle Venturini. On y conserve la tête de Sainte Geneviève de Sienne. La salle du conseil mérite d'être vue, à cause des superbes tableaux dont elle est décorée. Le théâtre attenant à cette salle a plus de 500 pas de circonférence C'est-là que se font annuellement les courses de chevaux, et que l'on voit le combat du pugilat.

Chiuzi, anciennement *Clusium*, est une petite ville assez considérable.

État des présides. — Ce pays a été cédé à la France pour en disposer à son gré, par le roi de Naples, en vertu du dernier traité de paix de Florence, du 28 mars 1801.

Orbitello, et *Porto Hercole*, sont deux villes fortes qui ont chacune un port.

Castiglione, ville dans le territoire de Sienne, est célèbre par ses salines.

Pienza, évêché, petite ville bien fortifiée.

Massa, évêché, ville renommée par ses belles carrières de marbre.

Piombino. — Cette principauté comprend la ville de ce nom, et la plus grande partie de l'île d'*Elbe*. Cette principauté et la partie de l'île qui appartenoit au roi de Naples, ont été cédées à la France pour en disposer à son gré, par le traité de Florence de l'an 9 (1801). Nous décrirons cette île à l'article des îles d'Italie.

Piombino, ville capitale, est dans un canton très fertile en toutes sortes de productions, sur un rocher au bord de la mer. Cette ville est en fort mauvais état : son souverain et ses principaux ministres faisoient leur résidence à Rome. Il n'y demeuroit en son nom qu'un juge chargé de rendre la justice dans les cas les plus pressans. On y voit une citadelle avec un château fortifié auprès du palais du prince. Le golfe voisin porte le nom de *Piombino*. Cette principauté a toujours, depuis le quatorzième siècle, subi les mêmes révolutions que l'île d'Elbe.

RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN.

CETTE petite république est située entre la république Cisalpine et l'Etat de l'église, non loin de Rimini, près la mer Adriatique. Elle consiste en une ville située sur une haute montagne, et un petit territoire qui l'environne. Son gouvernement est démocratique. Ses habitans se glorifient de s'être maintenus libres et républicains depuis 1,300 ans, c'est-à-dire, depuis la fondation de leur république, due à un simple maçon, nommé *Marino*, qui s'étant retiré sur cette montagne et fait hermite, fut dès-lors regardé comme saint; peu jaloux de l'honneur d'être le fondateur d'un nouvel ordre de cénobites, il préféra l'avantage d'établir une société politique dont les membres fussent ou pussent être vertueux, sans y être forcés par des sermens. Les loix qu'il a établies sont simples; mais elles ont servi au maintien de son petit Etat. Tout citoyen y est soldat, et les exercices militaires font partie de son éducation.

C'est dans la nation que réside le pouvoir souverain. Chaque maison a un représentant, et ces représentans forment le conseil général. Il y a de plus, un conseil appelé des *Soixante*, qui représente la république pour les affaires ordinaires. Ce petit conseil est tiré, moitié des familles nobles, et moitié des familles plébéïennes, et aucun jugement ne passe qu'à la majorité des deux tiers de voix. Il y a deux magistrats, espèces de consuls, qu'on élit tous les six mois. La république, qui veille à tout ce qui peut intéresser ses membres, dont le nombre est d'environ 5 à 6,000, nomme non-seulement le commissaire qui juge les causes civiles et criminelles, mais de plus le médecin qui doit être un étranger et qui ne reste en place que trois ans, et le maître d'école qui doit être un homme instruit. Ce peuple n'a pas les jouissances des grandes vil-

les; mais il passe pour goûter un bonheur tranquille et durable qui l'en dédommage avantageusement.

ÉTAT ROMAIN.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 68 l.	Entre	41 et 44e d. de lat. N,
Larg. 44	les	9 et 12e d. de long. E.

On appelle ainsi les parties de l'Italie qui, réunies successivement sous la puissance des papes, leur formèrent un Etat indépendant, et les placèrent au rang des potentats de l'Europe.

Limites. — L'Etat de l'Eglise ou l'Etat Romain occupe une partie considérable du milieu de l'Italie. Il est borné au N. par la Toscane et la république Cisalpine; au S. par le royaume de Naples; à l'E. par la mer Adriatique; et à l'O. par la mer Méditerranée.

Rivières. — Les principales rivières qui l'arrosent sont, le Tibre, le Teverone, le Velino, le Tronto, la Nera.

Sol et productions. — Le territoire de cet Etat seroit très fertile s'il étoit mieux cultivé. Il produit du vin, des fruits excellens, assez de blé, de l'huile, de la soie, etc., mais il est pauvre et mal peuplé. Les taxes dont les grains sont surchargés, et les réglemens donnés par différens papes, sont les causes qui empêchent l'agriculture d'y fleurir.

Division. — L'Etat Romain comprend actuellement neuf provinces; la Campagne de Rome, le Patrimoine de S. Pierre, le duché de Castro, l'Orviétan, la Sabine, le Pérousin, le duché de Spolette, la Marche d'Ancône et le duché d'Urbin. Les 3 Légations de Ferrare, Bologne et Ravenne appartenoient à l'Etat de l'Eglise; elles ont été cédées à la ré-

publique Cisalpine par le traité de Tolentino conclu entre la république Française et le pape, en l'an V.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, places fortes, édifices publics et particuliers.

CAMPAGNE DE ROME. — Ce pays autrefois appelée *Latium*, a un territoire bon et fertile, mais peu cultivé. Les plus belles campagnes sont dénuées de bourgs et de villages; et pour faire la moisson, on est obligé d'avoir recours aux paysans des environs de Viterbe, de Pérouse et des endroits montueux du Patrimoine de S. Pierre, les habitans du pays ne pouvant y suffire. Cette province comprenoit plusieurs peuples fort connus dans l'histoire Romaine, les *Rutules*, les *Volsques*, les *Herniques*, et les *Æques*.

Les campagnes de Rome qui, sous les maîtres, étoient autant de paradis terrestres qui entouroient leurs maisons de plaisance, et brilloient de tout ce que produisent de riche l'art et la nature, sont devenus des fondrières et des marais pestilentiels; et la mauvaise campagne de Rome, qui faisoit subsister un million d'habitans, nourriroit à peine aujourd'hui 500 hommes. Le pape est un prince temporel assez puissant; et quelques personnes supposent que son revenu monte à plus de 12 millions de fr. A parler comparativement, douze millions sont un revenu trop fort pour être le produit de ses possessions territoriales : ses revenus casuels, qui jadis excédoient de beaucoup cette somme, ont été ensuite bien diminués par la suppression des jésuites, desquels il tiroit des sommes immenses, et par les mesures qu'ont prises les puissances catholiques, pour empêcher le trop grand écoulement de l'argent vers Rome. Suivant les meilleurs calculs, et les plus récens, les taxes sur les provisions et sur les logemens fournis aux étrangers, qui dépensent de fort grosses sommes en visitant les États de sa sainteté, font la meilleure partie de ses revenus casuels.

Quelques-uns des derniers papes ont essayé d'améliorer le sol du pays; mais leurs efforts ont eu peu de succès. Le découragement de l'industrie et de l'agriculture semble inhérent à la constitution du gouvernement papal.

Cette observation ne convient pas seulement aux terres du pape; les princes Italiens se sont fait un point d'honneur

d'être les protecteurs de tous les arts curieux et nobles, et ont à l'envi fait de leurs cours des asyles du goût et de la magnificence. Cette passion leur a ôté les moyens de consacrer des fonds aux travaux d'utilité publique, d'encourager l'industrie, et de soulager la misère de leurs sujets, et les tristes effets s'en font remarquer en diverses parties de l'Italie. On ne pouvoit, avant l'invasion de l'Italie par les Français, exprimer la richesse et la splendeur des églises dans les États du pape, splendeur qui contribuoit beaucoup à la pauvreté de ses sujets. Mais cette critique admet des exceptions, même aux portes de Rome.

Rome, capitale de l'Etat Romain, et le siége du gouvernement, renferme dans son enceinte un grand nombre de jardins et de vignes. On a déjà parlé de ses curiosités et de ses antiquités. Elle est située sur le *Tibre*, rivière peu considérable, et qui ne reçoit que de petits bateaux, barques et gabares. Le château Saint-Ange, quoique sa principale forteresse, seroit de foible défense contre un siége dans les règles. La ville étant bâtie sur les ruines de l'ancienne Rome, son sol est exhaussé, et ainsi il est difficile de distinguer les sept collines sur lesquelles étoit assise cette ancienne ville. Si nous considérons la nouvelle Rome dans son état présent, nous aurons les plus fortes raisons de croire qu'elle surpasse la première par la magnificence des édifices. Cette cité, lorsqu'elle étoit la maîtresse du monde, n'avoit rien à comparer à l'église de Saint-Pierre, au palais du Vatican; et peut-être beaucoup d'autres églises de Rome moderne effacent les anciens temples par la beauté de l'architecture, la richesse des matériaux et des ornemens. On doit convenir cependant que le Panthéon étoit dans Rome ancienne un édifice bien imposant. Il faudroit des volumes pour énumérer tous les monumens que cette capitale renferme. Rome compte environ 150,000 habitans. Si nous considérons que, depuis ce temps, le goût des voyages s'est accru, nous ne pouvons raisonnablement supposer ce nombre moindre à présent. Les Français prirent possession de cette ville en 1798 et en 1799.

Il n'y a rien de particulier à remarquer dans le gouvernement temporel du pape à Rome. Il a, comme les autres princes, des gardes ou sbirres, qui maintiennent la tranquillité de la ville, sous l'administration de magistrats ecclésiastiques et civils. La campagne de Rome est sous l'inspection de sa sainteté. D'autres provinces sont régies par ses légats et vice-

légats. Il exerce le monopole sur tous les blés de son territoire, et a toujours sur pied un nombre de troupes suffisant, sous le commandement d'officiers particuliers, pour tenir les provinces en respect. Le pape Clément XIV renonça prudemment à opposer aux princes voisins d'autres armes que les supplications. A l'article de la religion, on a fait mention du gouvernement ecclésiastique papal. Quant à la rote et aux autres chambres inférieures de cette juridiction compliquée, elles sont trop nombreuses pour être détaillées ici. Sous une telle constitution, on conçoit aisément que le commerce d'exportation ne peut pas être considérable. Les Français, dans la révolution qui s'opéra en l'an 6, envoyèrent à Paris les plus beaux tableaux et monumens de cette capitale. L'industrie des Romains n'est pas aussi importante qu'on pourroit le croire, sur-tout dans la partie des manufactures. Ils ont cependant des fabriques de gaze, de rubans, de satins, de velours et de fleurs, qui occupent un assez grand nombre d'ouvriers. Ils ont aussi quelques manufactures de draps, mais qui n'approchent point de celles d'Angleterre et de France. La fabrique de calancas, demi-calancas, basins, demi-basins, a acquis une assez grande perfection et les ouvrages qui en sortent, le disputent à tout ce qui se fait de beau en ce genre dans les manufactures étrangères. Il y a à Rome des fabricans de faïence qui ont assez bien réussi. Un genre d'industrie qui lui procure une branche de commerce assez importante, est l'art de faire les pommades, les odeurs, et sur-tout la poudre de cypre.

Astura, petite ville, est l'embouchure de la rivière du même nom, et à l'extrémité des marais Pontins. Elle avoit autrefois un port, et a encore une tour fortifiée. Elle est remarquable en ce que Cicéron y eut la tête tranchée, et que le dernier rejeton de la maison de Hohenstauffen y fut fait prisonnier en 1268, par la trahison d'un Frangipani.

C'est en cet endroit que commencent les marais Pontins, qui s'étendent le long de la mer jusqu'à Terracine, et s'avancent aussi fort avant dans l'intérieur des terres. Ce canton, que l'on appelle aujourd'hui *Mesa* ou *Mezia*, étoit anciennement mal-sain; mais il comprenoit néanmoins 22 ou 23 villes, au lieu qu'à présent on n'y voit que quelques bourgs peu considérables. La surface de ce terrein marécageux est immense.

Albano, petite ville bien bâtie, au pied des monts *Albani.* Elle est remarquable par son antiquité, et parce que la salu-

brité de l'air y attire plusieurs nobles Romains et autres gentilshommes, qui ont des maisons de campagne dans son voisinage. Près de la porte, du côté de *Riccia*, anciennement *Aricie*, est un grand mausolée ruiné, qui se termine en plusieurs pyramides, et que l'on appelle le tombeau des *Horaces* et des *Curiaces*. Le lac d'Albano ou de Castello est le cratère d'un volcan éteint; il a deux à trois lieues de circonférence. On trouve sur ses bords les restes de divers temples. Un canal, appelé l'*Emissario*, est creusé à travers la montagne. Il a une demi-lieue de long, quatre pieds de large et environ six pieds de hauteur : il est pavé et voûté de lave. Il sert à décharger les eaux du lac, qui inondoient quelquefois le pays. Les carrières de lave noire, qu'on appelle caillou, sont proche d'Albano. On s'en sert, à Rome, pour paver et pour rétablir d'antiques statues de basalte.

L'autre beau lac de *Nemi* est aussi le cratère d'un volcan éteint. On l'appeloit autrefois le *miroir de Diane*, et le lac d'Aricie.

Castel-Gandolfe, au N. de la précédente, petite ville avec un château orné de très-beaux jardins, visités par les papes.

Tivoli, anciennement *Tibur*, est à environ six lieues de Rome, dans une situation élevée; mais c'est une triste ville, que le grand nombre de ses forges rend encore plus désagréable. La cathédrale est bâtie sur les ruines d'un temple d'Hercule. Ce qui en fait la principale beauté, c'est la rivière *Anio*, appelée aujourd'hui le *Teverone*, qui se précipitant de 50 pieds sur un roc, forme une cascade majestueuse, et plusieurs autres plus petites, appelées *le Cascatelle*. Ces dernières sont extrèmement pittoresques, ainsi qu'un profond ravin dans la colline nommée la *grotte de Neptune*, où tombe la grande cascade. Ce qui fait encore la beauté de cette perspective, ce sont de superbes restes d'anciens édifices, tels que la maison de campagne de Mécène, et en particulier le petit temple rond de la Sibylle, ou plutôt de Vesta, l'un des restes les plus élégans de l'architecture grecque.

Un Naturaliste y a avec plaisir observé la nouvelle pierre de Tibur, qui se forme continuellement du dépôt de l'eau qui descend des Apennins calcaires. La *Villa estense* est un modèle curieux de jardins du vieux goût, avec des terrasses, des arbres nains et des pièces d'eaux. *Villa Adriani*, entre Tivoli et Rome, peut servir à donner quelque idée de la magnificence des Romains. D'immenses ruines sont répandues sur une vaste étendue de terrein. Il y avoit un amphi-

théâtre, un théâtre et un cirque, des temples, des bains, un hyppodrome, de vastes casernes pour les soldats et de grandes chambres. Il ne reste aujourd'hui que des murailles dégradées, si embarrassées d'épines, qu'il est difficile d'en approcher. C'est dans cette étonnante maison de campagne de l'empereur Adrien, qu'on a trouvé ensevelis plusieurs des plus beaux morceaux de l'ancienne sculpture qui embellissent Rome moderne.

Terracine, petite ville, sur le penchant d'une montagne. On y voit des ruines d'un palais de Théodoric, et quelques restes de la voie Appienne. La cathédrale occupe la place d'un ancien temple; sous le portique, soutenu par de belles colonnes de marbre, est un grand vase de marbre blanc, orné de reliefs. L'ancien *Axur* étoit sur le sommet de la colline, sous laquelle passe la grande route; ses ruines sont dignes d'attention.

Frascati, anciennemeut *Tusculum.* C'est l'endroit où Cicéron et plusieurs autres Romains distingués avoient leurs maisons de campagne. On voit, à la place, un couvent appelé *Grotta-Ferrata*, et quantité de ruines des anciennes maisons de plaisance, auxquelles en ont succédé de modernes qui sont charmantes.

Sezze, anciennement Seria, petite ville d'environ 6,000 ames, sur une montagne. Ses vins sont exaltés par le poète Martial: on y voit les ruines d'un temple de Saturne.

PATRIMOINE DE SAINT-PIERRE. — C'étoit autrefois *Tuscia-Suburbicaria*; il produit en abondance du blé, de l'huile, du vin et de l'alun. On y trouve le lac de Bolsena, autrefois *Vulsinius.*

Montefiascone, sur une haute éminence. Cette ville commande une étendue immense, et ressemble dans l'éloignement à une métropole, comme elle l'étoit en effet dans les anciens temps; mais à mesure qu'on en approche, on découvre que c'est un endroit fort chétif, qui seroit à peine connu sans les vins muscats qui croissent dans son territoire. Près de la ville, dans l'église de Saint Flavien, on voit le tombeau d'un voyageur, qu'on croit avoir été Allemand. Cet homme envoyoit ordinairement son domestique pour noter en chaque endroit les auberges où il avoit trouvé le meilleur vin, ce qu'il faisoit en écrivant sur la porte *Est.* Ce domestique trouva celui de Montefiascone si bon, qu'il écrivit ce mot trois fois, et son maître mourut à force d'en boire. La pierre qui couvre ce tombeau semble confirmer ce conte. Elle est gravée en

bosse, et représente un abbé mitré avec deux gobelets, placés en croix du côté de la tête : l'inscription est presque effacée; mais sur une pierre voisine, on lit ces paroles gravées en lettres monacales: *Est, Est, Est, p. p. nimium Est, hic Jo. D. Fug. D. meus, mortuus est;* ce qui signifie: *Est, Est, Est, propter nimium Est, hic Joannes de Fugger, dominus meus, mortuus est.* Ce qu'il y a de certain, c'est que ces trois paroles *Est, Est, Est,* sont devenues une espèce de proverbe, pour signifier l'excellence du vin de Montefiascone.

Viterbe est une jolie ville située dans une grande, belle et fertile plaine : plusieurs tours carrées et hautes produisent un effet agréable dans l'éloignement. Elle est bien bâtie; les maisons ont de l'élégance; il y a d'assez jolies fontaines, et quelques façades d'église d'une bonne architecture. Les rues sont droites, larges et entièrement pavées de morceaux de lave, de 4 à 8 pieds de longueur. Sa population est d'environ 12,000 ames. Les églises qui méritent le plus d'êtres vues, sont la cathédrale et celles de Santa-Rosa et de Santo-Francesco. Celle-ci a un Christ mort, par Sébastien Piombo, peint sur un dessin de Michel-Ange. Au-delà de Viterbe, à la gauche, est un lac d'eau chaude, qui exhale une odeur sulfureuse. Le pays, jusqu'à Montefiascone, a un air triste : le temps n'a pas encore amélioré la substance volcanique, par la corruption des végétaux.

Civita-Vecchia est une ville très-forte, avec un port de mer qui est un des meilleurs des États du pape. C'est là où se tiennent la plupart du temps ses galères. A deux lieues de cette ville, on voit les ruines de Léopolis, et tout auprès le château de Linar. Les rebelles du pays au nouveau gouvernement établi par les Français s'y réfugièrent, et soutinrent un siége de 5 mois; ils capitulèrent en germinal an 7.

Fiumicino, à l'embouchure du bras occidental du *Tibre*. On y fait payer certains droits aux barques qui vont à Rome par le Tibre pour y porter des vivres, et autres marchandises. Fiumicino a une tour fortifiée et une petite garnison. Les poissons qui se vendent à Rome viennent de cet endroit. L'air de ce bourg est mauvais, ce qui n'empêche pas qu'on n'y voie beaucoup d'habitans de Rome, qui pendant le carême y vont passer plusieurs jours pour y manger de belles huîtres.

Porto, situé vis-à-vis d'Osti, avoit autrefois un beau port, qui est aujourd'hui presque détruit.

CASTRO. — *Castro*, capitale de ce duché, étoit autrefois une ville considérable et le siége d'un évêché ; mais ses habitans ayant tué, en 1649, l'évêque qui leur avoit été envoyé par le pape Innocent x, ce pontife transféra l'évêché à Acqua-Pendente, et fit démolir la ville.

Farnèse est un château d'où la maison Farnèse a tiré son nom.

Ronciglione, est une petite ville enclavée dans le Patrimoine de Saint-Pierre, qui a le titre de comté. C'est la meilleure ville de ce canton, soit pour la situation, soit pour les édifices de tuf mastiqué. Entre Ronciglione et la montagne de Viterbe anciennement *Mons-Ciminus*, on voyage le long du lac de Vico, belle masse d'eau qui a une lieue. Il est environné de collines couvertes de superbes forêts.

La montagne consiste en diverses substances volcaniques, amoncelées sans ordre. Les belles plantations de chênes, de châtaigniers et de hêtres dont cette montagne est couverte, prouvent la richesse du sol.

ORVIETAN. — *Orviette*, capitale, anciennement *Herbanum* ou *Urbs-Vetus*. C'est une petite ville sur une colline. La cathédrale est un très-beau vaisseau gothique ; la façade est superbe et très-riche en sculpture et en mosaïque. Elle contient un grand nombre de statues, de bas-reliefs et de tableaux. Au nombre de ces derniers, une chapelle peinte par Signorelli, avec le jugement dernier, est ce qu'il y a de plus remarquable, sur-tout parce que Michel-Ange en faisoit son étude ordinaire. Entre les sculptures, celle qu'on admire le plus est une Piété, ou le Christ mort sur les genoux de la Vierge.

Acqua-Pendente est une petite ville avec un évêché. Elle tire son nom d'un ruisseau peu considérable, qui se précipite d'un roc ; il y a beaucoup de mines de chaque côté de la ville, et quantité de tuf et de fraisil. Le sol, depuis Rome jusqu'à cet endroit, est volcanique.

TERRE DE SABINE. — Ce pays tire son nom des anciens Sabins.

Magliano, capitale, est le siége de l'église cathédrale de l'évêché de Sabina. Elle est située sur une montagne près du Tibre.

PÉROUSIN. — Ce pays est très-fertile, et renferme un grand lac, qui portoit autrefois le nom de *lacus Trasimenus*, et qui se nomme aujourd'hui lac de *Pérouse*. Il contient trois îles, dont l'une est habitée par plusieurs familles, et a un couvent de Franciscains. Entre ce lac et le pied des hautes montagnes

du Florentin, est une vallée qui n'a qu'une seule entrée étroite, où Flaminius, général Romain, fut défait par Annibal. On voit dans un endroit appelé *Ossaja*, des os de morts qu'on y a découverts, et qu'on croit être ceux des soldats qui périrent dans cette fameuse bataille.

Pérouse, capitale, du temps des Étrusques, *Pérusia*, ville des plus anciennes, située sur le *Tibre*. Elle a environ 16,000 habitans, quarante-cinq églises paroissiales, quarante-un couvens, une université, et deux académies. La cathédrale possède le mariage de la Vierge, par Pierre Pérugino; la descente de la croix, par Barroceda; la Vierge, l'Enfant Jésus, etc., par Luc Signarrelli. *Santa Maria Nuova* contient la Vierge, le Christ, des Saints et des Anges, Saint Paul l'hermite, S. François, une Nativité, avec Dieu le père au-dessus, dans un demi-cercle, et trois autres petits tableaux, tous par Pierre Pérugino; une Transfiguration, par Raphaël. L'église de Saint-Augustin renferme l'Adoration des Mages; Dieu le père et des Chérubins, la sépulture du Christ, et 14 tableaux dans le chœur, par Pierre Pérugino. Dans la sacristie, 16 petits tableaux du même, et le mariage de Sainte Catherine, par Raphaël. Il y a une infinité d'autres belles peintures et sculptures, qu'il seroit trop long de citer dans cet ouvrage. Cette ville appartenoit aux Etrusques : elle fut assiégée, prise et réduite en cendres par Auguste. Dans le cinquième siècle, les Goths s'en emparèrent, après un siége de sept ans; mais elle leur fut enlevée par Narsès. Elle fut comprise dans la donation de Pepin et de Charlemagne au Saint-Siége. Elle passa ensuite sous diverses dominations, et rentra finalement sous celle du Saint-Siége, en 1442. C'est la patrie de Jean-Paul Lancelot, de Baldus, et de Bartole, célèbres jurisconsultes; de Jean-Baptiste Dante, excellent mathématicien, et de Pierre-Vincent Dante, habile architecte, poète et mathématicien.

Ombrie. — Cette province est une portion de l'ancienne province d'Ombrie, elle doit son origine aux Lombards, et son premier duc est Faroald. Après la destruction du royaume des Lombards, ce duché resta quelque temps soumis à la domination des Français, mais en conservant sa première constitution. Il passa ensuite sous celle du pape. Dans les environs de Spolette, et dans d'autres endroits de l'Ombrie, on trouve une espèce de bois fossile.

Spolette, capitale, est située dans un terrein montueux, avec une cathédrale. Elle a un château sur une montagne,

qui communique à la ville par un pont. On y voit quelques restes d'antiquité, tels qu'un édifice des anciens Romains appelé le temple de la Concorde ; des fragmens d'un temple de Jupiter, d'un temple de Mars, et d'un château bâti par Théodoric. L'aqueduc, qui est hors de la ville, et qu'on dit être un ouvrage des Romains, a été évidemment construit dans les siècles postérieurs. Les arcades en sont gothiques, sans aucune espèce de proportion, et d'une laideur affreuse. Il y a de beaux tableaux dans la cathédrale, et à Saint-Philippe de Néri.

Assise, petite ville qui a donné la naissance à S. François, fondateur de l'ordre qui porte son nom.

Foligny, au N. de Spolette, est une ancienne et belle ville, célèbre par ses moulins à papiers, et ses excellentes confitures.

Terni est située dans une vallée agréable, entre deux bras de la rivière *Nera*. Environ à une lieue de cette ville, on voit la fameuse chute *delle Marmore*. Cette cataracte est formée par la chute du Vélino dans la Néra : elle ne fait pas un seul saut, comme le Staubbach ; mais elle consiste en trois cascades. La première tombe de la hauteur de 300 pieds, sur des rochers, avec tant de violence, qu'une partie considérable de l'eau se réduit en vapeur, qui remonte presqu'aussi haut que le sommet de la cascade ; l'autre partie forme en même temps une seconde chute, ensuite une troisième : après quoi, se réunissant à la Néra, elle roule ses eaux écumantes le long de cette profonde vallée (1). La vallée de Terni, arrosée par la Néra, est renommée pour la richesse de son sol. Pline dit que l'on fauchoit les prés quatre fois par an, et deux anciens aqueducs, faits pour l'arrosement des terres, servent encore à cet usage. Cette ville fait un grand commerce d'huile, et ses bons vins lui rapportent considérablement. C'est la patrie des empereurs Tacite et Florien, et de l'historien Tacite.

Narni est une ville située sur une haute montagne composée de grosses pierres, et offre une vue vraiment pittoresque. On y voit les restes du pont d'Auguste, construit de

---

(1) M. Dutens dit que cette chute est d'environ 800 pieds, et que c'est la plus haute cascade connue ; que la cataracte de Niagara, si fameuse par sa masse prodigieuse d'eau, ne tombe que de la hauteur de 150 pieds ; et que toute la chute du Velino, depuis le niveau de son lit jusqu'à celui de la Nera, est de 1,564 pieds.

prodigieux blocs de marbre; de belles fontaines, et un superbe aqueduc, qui y amène l'eau de cinq lieues. La ville fut prise par les Vénitiens, tandis que Clément VII étoit assiégé dans le château Saint-Ange; et ils ne firent grace ni aux femmes ni aux enfans.

Ancône.—Cette marche produit du blé, du vin, du chanvre et de la cire. Elle se nommoit autrefois *Picenum*, et faisoit partie du pays des Samnites, si connus dans l'histoire Romaine. Cette province est sur la mer Adriatique, et toute la plage est garnie de canons de distance en distance pour empêcher la descente des Barbaresques. Keysler rapporte que sur la côte, on trouve une sorte de coquilles dites *ballani*, qui se trouvent dans le sein de grosses pierres, et qui, à cause de leur ressemblance avec les dattes, s'appellent aussi *dattili del mare*, et qu'une seule pierre en contient quelquefois 20 ou 30. Il ajoute que le coquillage et le suc qu'on en tire, brillent tellement dans l'obscurité, qu'on peut lire à cette lueur; et que l'eau même dans laquelle on a jeté ces coquillages, mise dans un vase, reluit pendant 8 à 12 heures. On en fait à Rome une grande consommation; mais il faut y être accoutumé pour les trouver délicats.

Ancône est située au bord de la mer Adriatique, sur le penchant d'une montagne. Sa citadelle est une des plus fortes de l'Italie. Cette ville est grande et bien bâtie. Comme c'est un port libre, il y a un commerce florissant. Le grain, la laine et la soie sont les principaux objets d'exportation. La cathédrale est sur le sommet du promontoire où étoit anciennement un temple de Vénus: c'étoit la situation de la ville dans son origine. Le môle est un très-bel ouvrage, qui a 2,000 pieds de long, 100 de large et 68 de hauteur depuis le bord de l'eau. Il est orné d'un arc de triomphe antique, de marbre blanc, dont les proportions sont justes, et qui est bien conservé. Il fut érigé en l'honneur de l'empereur Trajan. Il y en a aussi un moderne en l'honneur du pape Benoît XIV, par Vanvitelli, qui bâtit le môle, et finit le lazaret, pentagone peu inférieur au môle même. Ce dernier fut construit sous le pontificat de Clément XII, qui, le premier, déclara Ancône port libre. On voit dans les églises plusieurs tableaux du Titien, de le Guerchin, et de Porcini de Pezaro. Le général Berthier y entra le 9 pluviôse an 6. Cette ville défendue par les Français, soutint un long siége, en 1799, contre l'armée combinée Austro-Turco-Russe, et fut obligée de capituler par famine.

Lorette est sur le sommet d'une colline, à environ une lieue de la mer, d'où l'on a une vue délicieuse et étendue. Cette ville contient environ 6,000 habitans. Ses édifices sont médiocres : la principale rue ne consiste guère qu'en petites boutiques, où l'on vend des rosaires, des crucifix, des madonna, des *agnus dei*, des médailles, de petits ouvrages en filigrane, de larges rubans façonnés, et d'autres semblables bagatelles. L'église, jadis gothique, réparée à la moderne, n'a rien de beau. Au-dessus du portail, on remarque une statue de la Vierge, par Lombardi, qui a aussi fait les bas-reliefs sur les portes de bronze. Les plus bas sont presque effacés par les baisers des pélerins. L'église a environ 20 chapelles, où étoient des tableaux de Barocchio, de Zucchero, et d'autres peintres célèbres. Dans la coupole, on voit les quatre évangélistes par Pomerancia. La chapelle de Notre-Dame est au milieu de l'église. C'est une salle oblongue, d'environ 32 pieds de long sur 13 de large, et environ de 19 de hauteur, incrustée de marbre de Carrara, d'une belle architecture, dessinée par le Bramante, et ornée de sculptures par Sansovino, San-Gallo, etc., qui représentent l'histoire de la Vierge. Il y avoit vers l'extrémité Orientale une séparation faite par la grille d'argent; c'est ce qu'on appelle le sanctuaire. On voyoit l'image de la Vierge dans une niche d'argent; on prétend qu'elle étoit de cèdre du Liban, et qu'elle avoit été travaillée par S. Luc. La noirceur de son teint, et l'éclat de sa robe, entièrement couverte de diamans, faisoient croire que c'étoit une reine Indienne. Elle avoit une triple couronne sur la tête, et tenoit l'image du Christ, aussi enrichie de diamans : elle portoit dans la main gauche un globe d'or. Le sanctuaire étoit parfaitement éclairé par soixante-deux grandes lampes d'or et d'argent. Il y avoit aussi des anges autour de la sainte image, un d'or massif et deux d'argent : les murs étoient couverts de feuilles d'argent. Mais les joyaux de la sainte Chapelle n'étoient rien en comparaison du trésor. Le nombre, la variété et la richesse des vêtemens, des lampes, des chandeliers, des gobelets, des couronnes, des crucifix, des images, des camaïeux, des perles, des pierreries de toute espèce, étoient prodigieux. On les tenoit enfermés dans 17 grandes armoires, dans une vaste salle, dont le plafond est peint en compartimens par Pomerancia. Le maître-autel étoit aussi un crucifiement par le même artiste. On y voyoit une sainte famille par Raphaël; et la naissance de la Vierge, par Annibal Carache.

Quand le général Bonaparte prit possession de cette ville, il écrivit au directoire que Lorette contenoit un trésor de trois millions, et qu'il y avoit trouvé à-peu-près un million. Il envoya à Paris une caisse contenant la statue de bois de Notre-Dame de Lorette, et diverses reliques.

Macerata est la capitale de la Marche d'Ancône. Cette ville est située sur une montagne, au bas de laquelle coule la rivière de *Chienti*. Outre la cathédrale, elle a une collégiale, une université, un gymnase et deux académies. Elle avoit outre cela un auditoire de la Sainte-Rote, où cinq assesseurs jugeoient toutes les causes civiles et ecclésiastiques de la province. On fait de bonnes récoltes de blé dans son territoire; et les champs sont enclos de haies d'épines blanches, plantées et conservées avec beaucoup de soin.

Recanati est une ville commerçante, où se tient tous les ans une foire considérable.

Monte-Alto est la patrie du pape Sixte-Quint.

Osimo, évêché, ville remarquable par son palais épiscopal qui est magnifique.

Ascoli, au S. O., évêché, grande et ancienne ville qui a deux citadelles.

Urbin. — Ce duché est un pays mal-sain et peu fertile. Il fut réuni à la chambre apostolique en 1631, par la mort de François-Marie de Rovère, duc d'Urbin, qui ne laissa point d'enfant mâle, et qui fit un testament en faveur du S. Siége.

Urbin, capitale de la province. Cette ville est le siége d'un cardinal légat *à latere* qui est en même temps archevêque. On y trouvoit la plus ancienne académie d'Italie et la cour féodale du duché d'Urbin; le palais ducal mérite d'être vu. C'est la patrie de Polidore Vergile, auteur d'une histoire d'Angleterre et d'un traité sur les inventeurs de diverses choses, du célèbre Raphaël, et d'un autre peintre appelé Frédéric Baroche ou Barocchio, qui excelloit dans les sujets de dévotion.

Fossombrone est une ville médiocre, située sur une hauteur. Elle est célèbre par la bataille donnée vers la fin de la seconde guerre punique, entre Asdrubal qui vouloit joindre son frère Annibal, et les consuls Claudius Nero et Livius. Les Carthaginois y perdirent 50,000 hommes, avec Asdrubal, 208 ans avant J. C.

Sinigaglia est une ville ancienne avec un port sur la mer Adriatique. Elle est environnée de murs, de bastions, et a

un château fort. Elle est florissante et beaucoup augmentée depuis 1758. Les maisons nouvellement bâties sont de briques blanches. Elle fait un assez bon commerce de blé, de chanvre et de soie. La foire qui s'y tient dans la dernière semaine de juillet, attire un nombre considérable d'étrangers.

Pesaro est une ville maritime à l'embouchure de la *Faglia*, qui traverse tout le duché d'Urbin, et se jette dans le golfe de Venise. Cette ville a un bon port et un château très-fort. On n'y voit aujourd'hui que de tristes restes des palais de l'élégante cour d'Urbin, où l'on passoit ordinairement l'hiver. La malignité de l'air qu'on y respiroit en été, lui donnoit un mauvais renom; mais le dessèchement des marais voisins a depuis long-temps dissipé ces exhalaisons funestes. Il y a de bonnes peintures par Barocchio, et dans la grande place la statue d'Urbin VIII. On a gravé avec des explications, et imprimé, *in-folio* les antiquités de Pessaro, sous le titre de *Marmora Pisaurensia.* C'est la patrie de Jacques Marchisetti, qui, à l'âge de 13 ans, possédoit toute la philosophie d'Aristote, et composa à 15 ans un volume de près de 2000 thèses de théologie, qu'il s'engagea à soutenir publiquement.

Fano, ville maritime un peu fortifiée, avec un port qui peut recevoir de petits vaisseaux. On y voit un théâtre très-vaste et d'une belle architecture; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est un arc de triomphe en marbre, érigé en l'honneur de l'empereur Auguste. Auprès de Fano, coule le Métor, rivière fameuse par la défaite d'Asdrubal.

ROYAUME DE NAPLES ET DE SICILE,

OU DES DEUX SICILES.

CETTE partie de l'Italie qui comprend son extrémité méridionale, jadis appelée *Grande-Grèce*, et l'île de Sicile qui n'en est séparée que par le Phare ou détroit de Messine, est gouvernée par le même souverain et forme le royaume appelé des deux Si-

ciles, parce que l'une était jadis appelée Sicile citérieure en-deçà du Phare, et l'autre, Sicile ultérieure au-delà du Phare.

ROYAUME DE NAPLES,

ou SICILE CITÉRIEURE.

ÉTENDUE.	SITUATION.	
Long. 100 l.	Entre les	37ᵉ d. 48 m. et 43ᵉ d. de lat. N.
Larg. 70		11 et 16ᵉ d. de long. E.

Limites.

Le royaume de Naples, ou Sicile citérieure, est borné au N. par l'Etat Romain; à l'O. et au S. par la mer Méditerranée; à l'E. par la mer Adriatique. Sa forme très-inégale fait qu'on lui compte près de 400 lieues de côtes.

Rivières et montagnes.—Il est arrosé par beaucoup de rivières, dont les principales sont la *Basiento*, le *Crati*, le *Bradano*, mais aucune n'est considérable. Il est traversé dans toute la longueur par les *monts Apennins*, qui aboutissent au détroit qui le sépare de la Sicile.

Le *Vésuve*, ce fameux volcan dont les éruptions sont quelquefois si funestes, est à deux lieues de la ville de Naples, et ne tient point aux monts Apennins. La partie de cette montagne qui s'abaisse vers la mer est couverte d'arbres fruitiers et de vignobles, et le canton qui est au-dessous est de la plus grande fertilité. Toute la plaine qui règne autour est agréable, et jouit d'un air pur et salubre. Le vin précieux qu'on y recueille est de trois sortes, savoir : le vin grec, le vin muscat de couleur jaune, et le vin rouge, appelé *lacryma Christi.*

Climat, sol et productions. — L'air y est chaud, sur-tout pendant les mois de juillet, août et septembre, et le sol extrêmement fertile. Mais un de ses grands inconvéniens, sont les fréquens tremblemens de terre auxquels il est sujet, sur-tout dans sa partie inférieure où ils sont très-violens, et où l'on voit par-tout avec effroi les ruines d'un grand nombre de villes jadis fameuses, et dont il est à peine resté le nom. M. Hamilton porte à 40,000 le nombre des victimes de celui de 1783. Les *tarentules*, espece d'araignées qu'on rencontre dans toute l'Italie, et dont on connoît l'histoire, sont plus communes dans le royaume de Naples qu'ailleurs. On y voit aussi beaucoup de lézards, plus incommodes que dangereux.

Ce pays donne abondamment des vins excellens (ceux appelés *Grec* et *lacryma Christi* sont les plus estimés), du riz et de l'alun. On recueille dans la Calabre beaucoup de manne et de très-bon safran. On trouve aussi dans le royaume de Naples du vitriol, du soufre, du cristal de roche, des carrières de marbre, quelques mines de fer et différentes sortes de minéraux. Le bétail y est nombreux, et les chevaux estimés. La laine est fine; et la soie que l'on y récolte en abondance y est très-belle. On en recueille un million de livres de toute qualité. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'on a trouvé le moyen de faire des habits, des bas, des gants, avec une espèce de poil ou duvet attaché à certains coquillages, dont la couleur approche de l'olivâtre, et qu'on trouve aussi près de Naples, de la Sardaigne et dans le golfe de Venise. Les vètemens de cette substance sont plus chauds que ceux de laine; et, sans avoir le moelleux de la soie, ils ont cependant un lustre particulier. Un autre objet aussi curieux de ce pays, c'est la pierre *spongieuse*, *pietra frigia*, ou *pietra fungifera*. Elle n'a ni la dureté de la pierre, ni la propriété de la terre; mais c'est un mélange de matières terreuses, de hètre putréfié, et de filamens de différentes plantes. Quand on place cette espèce de pierre dans un endroit humide et à l'abri du soleil, il en naît au bout

de quelques jours, deux ou trois champignons, ou plus, selon la grosseur de la pierre. La semence subtile qui produit cette excroissance est cachée dans l'intérieur de la pierre, et ne peut se distinguer de la poussière qu'à l'aide d'un microscope. Cette végétation s'accélère en versant de l'eau sur la pierre. Les autres productions de ce pays consistent en blé, orge, avoine, graine de lin, chanvre, lin, bois de châtaignier et de chêne, fruits secs, oranges, limons, fèves, haricots, noisettes, amandes douces et amères, noix de galle, safran, peaux de mouton, d'agneaux, de chèvres, et de chevreaux en poil. Il s'exporte une quantité considérable de tous ces objets. On recueille par an six à sept cents cantaris de manne.

Division. — Le royaume de Naples se divise en douze provinces appelées *Giustizierati*, ou du moins en quatre grandes, qui en contiennent chacune trois autres ; savoir : au S. O., la terre de Labour, qui renferme la terre de *Labour propre*, les principautés *citérieure* et *ultérieure* ; au N. E., l'Abruzze, qui se partage en *citérieure* et *ultérieure*, et le comtat de *Molise* ; au S. E., la Pouille, qui se divise en *Capitanate*, terre de *Bari*, et terre d'*Otrante* ; au S., la Calabre, que l'on partage en *Basilicate*, Calabre *citérieure*, et Calabre *ultérieure*.

Population. — La population de ce royaume est d'environ 5,000,000 d'habitans.

Mœurs et curiosités. — Quoique le petit peuple soit très-pauvre, il y a néanmoins une apparence de grande opulence parmi quelques gens du haut rang ; elle éclate dans la somptuosité de leurs équipages, le nombre de leurs valets, la richesse de leurs habits, et la pompe de leurs titres. Suivant M. Swinburne, le luxe a fait depuis peu à Naples des progrès étonnans. On ne voit plus de distinctions entre la mise de la noblesse et celle de la bourgeoisie. La parure et la dépense y sont portées à l'excès.

En quelque lieu que le voyageur pose le pied dans ce pays, on peut dire qu'il foule une terre digne d'ob-

servations, et nulle contrée ne présente aux yeux de plus riches aspects. Il existe encore quelques traces de la mémorable ville de Cannes, telles que des débris d'autels, de corniches, de portes, murailles, voûtes et greniers souterrains; et le lieu de la bataille entre Annibal et les Romains est encore désigné à la postérité par le nom de *pezzo di sangue*, ou champ du sang. L'ancienne ville d'Oppido fut entièrement détruite par le tremblement de terre du 5 février 1783; et il paroît que la plus grande force de ce phénomène s'est fait sentir près de ce lieu, ainsi qu'à Casal Nuova, et Terra Nuova de Trupea, à Squillace. La plupart des villes et villages furent renversés, au moins en partie, et ensevelirent grand nombre d'habitans sous leurs ruines. Pour constater jusqu'où cet événement a étendu sa force, le chevalièr Hamilton, qui en a examiné les effets en donne cette description: «Si, ayant sous les yeux la carte d'Italie (1), » vous prenez sur l'échelle une ouverture de compas » de 22 milles italiens et que fixant une pointe de » l'instrument sur la ville d'*Oppido* (qui paroît avoir » été le centre de la grande force du tremblement de » terre), vous décriviez un cercle de 22 milles de » rayon, vous y enfermerez toutes les villes et vil- » lages qui ont été détruits, tous les lieux qui ont » éprouvé la plus grande mortalité, et qui montrent » les altérations les plus sensibles de la surface de la » terre: étendez ensuite votre ouverture de compas » à 72 milles, et du même centre décrivez un autre » cercle, il comprendra tous les lieux qui ressentent » des marques quelconques des effets du tremble- » ment». (*Voyez* pour plus grands détails l'article général des curiosités d'Italie, pag. 242.)

Commerce. — Voyez *Naples.*

Revenus. — Les revenus du roi des deux Siciles se montent environ à 36 millions.

---

(1) Voyez cette carte dans l'Atlas.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, places fortes, édifices publics et particuliers.

TERRE DE LABOUR. = LABOUR PROPRE — Elle s'appelle *Campagne heureuse*, à cause de sa fertilité. Elle portoit autrefois le nom de *Campanie.*

NAPLES, capitale de ce royaume. Cette ville est vraiment superbe, et ornée de tout ce que peuvent fournir l'art et l'opulence. Son voisinage seroit un des plus délicieux séjours de l'Europe, sans la proximité du Vésuve qui menace quelquefois de le détruire, et si son territoire n'étoit infesté d'insectes et de reptiles, dont quelques-uns sont venimeux. Sa situation est charmante; et rien de plus admirable, de plus grand, de plus orné que la perspective de cette ville. Elle peut avoir trois lieues de circuit. Elle est bâtie sur une montagne en amphithéâtre. Les maisons de Naples ne sont pas assez nombreuses pour sa population; mais elles sont la plupart de cinq à six étages, avec des toits plats, sur lesquels on expose des rangées de vases de fleurs et des caisses d'arbres fruitiers, qui produisent l'effet le plus agréable et le plus riant. Quelques-unes de ses rues sont très-belles : Rome n'en a pas de comparable à la rue de Tolède de Naples, et moins encore aux superbes rues qui aboutissent à la baie. Ses couvens de l'un et l'autre sexe sont les plus riches et les plus commodes de l'Europe. Les coteaux les plus fertiles et les plus beaux de ses environs en sont couverts; et les moines emploient une partie de leurs revenus à la nourriture des pauvres; ils leur distribuent tous les jours du pain et de la soupe, à la porte des monastères.

Cette ville a de beaux palais; mais ils ne sont pas aussi magnifiques que ceux de Rome et de Gênes. Ses nombreuses fontaines sont plutôt des objets de décoration que d'utilité, l'eau en étant très - mauvaise. Ses églises sont superbes, et sur-tout la Métropole : on y compte plusieurs théâtres. Les moines vont au spectacle. Les fameuses catacombes, connues sous le nom de *Cimetière Saint-Janvier*, ont deux milles de longueur. Dans le grand nombre de rues qu'on y trouve, on en voit une qui a dix - huit pieds de large, et quatorze de haut, avec des chambres, des chapelles et des tombeaux. On y remarque un aqueduc assez beau, qui conduit des eaux en abondance du pied du mont

Vésuve dans la ville. Le peuple y est si grossier et si insolent, qu'en le voyant se presser dans les rues, on croit voir quelqu'émeute populaire (1).

Il y a à Naples des fabriques de soie à coudre, de rubans, d'étoffes et de mouchoirs de soie, de draps et de couvertures de coton et de laine, de mousseline et de bazin ordinaires, de toiles de chanvre et de lin, de linge de table, de bas de soie au tricot et au métier, de papiers, de cordes de violon, de savon, de savonnettes, d'esprit d'orange et de limon, de suc de limon, de tartre et de crême de tartre. On y fait des macaroni, des vermicelles et autres pâtes, du vinaigre, etc. Il s'y fait un assez grand commerce d'importation et d'exportation avec la France, l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne et les autres puissances de l'Europe.

La France fournit au commerce de Naples, principalement par les voies de Marseille et de Nantes, des sucres en grande quantité, des cafés, du cacao, de l'indigo, des indiennes ordinaires, des cuirs tannés, des sirops, et toutes sortes de marchandises du Levant, des bas de soie, des petites étoffes et des peaux chamoisées de Nîmes; des bas de soie de Ganges et de Saint-Hypolite; des étoffes de soie unies, brochées et en dorures; des chapeaux, des gazes, des galons d'or et d'argent; des bas de soie de Lyon, des merceries et des ouvrages de modes de Paris, des draperies de Louviers, de Sedan, d'Abbeville, d'Elbeuf, de Reims et d'Amiens; des camelots de Lille; des étamines du Mans; des siamoises, des petites étoffes et des toiles imprimées de Rouen; des toileries de Saint-Quentin et de Valenciennes; des épingles de l'Aigle; des blondes de Caen et du Puy; des gants et des peaux chamoisées de Grenoble; des vins de Bourgogne, de Champagne, de Bordeaux, de Frontignan, et du tabac de Dunkerque. L'Angleterre lui envoie des draperies d'Exon, de Leedes, Norwich, Halifax; des étoffes de coton de Manchester unies et imprimées; des merceries et des bijouteries de Londres et de

(1) On compte à Naples 350,000 habitans, parmi lesquels il y a environ 30,000 *Lazaronis*. Ces lazaronis sont des gens qui n'ont pas de demeure. Ils passent les journées à errer dans les rues, cherchant à faire des commissions ou des travaux pénibles. Pendant les nuits d'été, ils se couchent sous les portiques qui entourent les places publiques. Pendant les nuits d'hiver, ils se retirent dans les cavernes de Capo-di-monte, où ils s'entassent comme des moutons parqués. Le port de cette ville est petit, mais la rade est très-sûre.

Birmingham; du poivre, des bois de teinture, du plomb, de l'étain, du fer blanc; du poisson salé, par la voie de Falmouth; des toileries des Indes; des chapeaux, des bas et des tricots de laine; des mouchoirs peints sur toiles de lin et coton; des souliers, des bottes, etc. La Hollande lui fournit de la cochenille, de l'indigo, de la cannelle, des épiceries; des drogues, du poivre, des fanons et des os de baleines; des toiles imprimées, des poils de chameaux, des rubans de fil, des toileries des Indes, du tabac, etc. Genève lui envoie de l'horlogerie, des bijouteries et des toiles imprimées: la Suisse, des toiles de Constance, des toiles de coton imprimées, des mousselines, des bazins, des toiles façon de Roanne et de Laval; des crêpons, des petites étoffes de soie et coton; des peaux chamoisées, etc.

L'Allemagne lui expédie du cuivre, du plomb, du fer blanc, des toiles de Silésie, des chapeaux, des toiles à matelas, des peaux de veaux, de daims et de cerfs; des merceries, du tabac, de la cire, etc. L'Espagne et le Portugal lui fournissent des sucres, des drogues, des bois de teinture, du plomb, du tabac, de la cochenille, de l'indigo, du poivre, du cacao, des cuirs en poils, et quelques toileries de Lisbonne. La Russie, le Danemarck et la Suède lui envoient des salaisons, des vaches de Russie et des pelleteries.

Il y a sept banques à Naples: celles de Saint-Jacques, du Saint-Esprit, des Pauvres, du Mont-de-Piété, de Saint-Elysée, du Peuple et de Saint-Sauveur. Elles prêtent toutes sur gage à six pour cent par an. Tous les payemens au-dessus de dix ducats, qui se font dans Naples, doivent être faits par une des banques, à peine de nullité. Pour cet effet, tous les banquiers, négocians ou autres, déposent aux banques tous les fonds qu'ils jugent à propos. Ils en reçoivent une feuille de papier en blanc, paraphée et timbrée du sceau de la banque, sur laquelle il est fait mention du nom de la personne qui dépose, et de la somme déposée. Cette feuille s'appelle *Madrofede*, et peut être regardée comme un compte courant. Etant tenu en débit et crédit, l'on y fait noter tous les mandats que l'on donne sur la banque à compte des sommes déposées. Ainsi les payemens des lettres-de-change et de toutes les autres dettes se font par une police ou un mandat sur une des banques. On doit y expliquer pourquoi on les tire. Si c'est pour une lettre-de-change (par exemple), l'on y stipule d'où et par qui elle est tirée, en faveur de qui elle l'est, son échéance et ses endossemens. Il en est de même pour

toutes autres causes, de sorte que les polices de banque portent reçu par elles-mêmes. Cela exige beaucoup d'attention de la part de ceux qui en reçoivent, portant déclaration qu'elles sont pour solde de tout compte, car il seroit très-difficile de revenir sur un payement fait ainsi, quand même l'on découvriroit par la suite quelques erreurs.

La ville est défendue par trois châteaux, appelés *Saint-Elme*, qui est très-fortifié, le *Château-Neuf* et le *Château-de-l'Œuf.* C'est la patrie du fameux poète Sannasar, et de Jean-Alphonse Borelli, excellent philosophe et mathématicien. Les Français s'en emparèrent le 4 pluviôse an 7, à la suite d'un terrible combat contre les lazaronis.

Pouzzol, évêché, port, à l'Ouest de Naples. Cette ville est agréablement située. Près de Pouzzol, dans la mer, est une espèce de pont, qui est l'édifice le plus hardi d'Italie. Il consiste en quatorze piliers, larges de soixante pieds chacun, éloignés les uns des autres de cent soixante-dix. Il y en avoit autrefois vingt-cinq joints par des arcades élevées de plus de cinquante pieds; mais les vagues les ont brisées. Vis-à-vis de Pouzzol sont les ruines de Bayes, lieu de délices des anciens Romains, où fut arrêté le premier triumvirat entre César, Pompée et Crassus, où fut assassinée l'impératrice Agrippine, par ordre de Néron, son fils; et où mourut l'empereur Adrien; et tout proche, vers le Nord, est le *lac Averne*, sur lequel les oiseaux passent impunément aujourd'hui, et qui, par sa jonction avec le *lac Lucrin* et sa communication avec la mer, pratiquée par Agrippa, formoit autrefois le *Port-Jule*, dont l'étendue et la situation offroient une retraite assurée à un grand nombre de vaisseaux, qu'on pouvoit aisément y exercer à la manœuvre. Il n'en reste plus rien depuis un tremblement de terre arrivé en 1538, qui a tout-à-fait changé la face des lieux. On apperçoit dans tout le royaume des traces de tremblemens de terre. Près de cet ancien port, sont l'*Achéron*, les *Champs-Elysées* et *Cumes*, dont il ne reste que des ruines.

Entre Pouzzol et Naples, on voit la *Grotte du chien.* C'est une caverne creusée au niveau du petit lac *Agnano*, dont l'eau, quoiqu'assez claire et sans mauvais goût, bouillonne presque par-tout, sans qu'on s'apperçoive d'aucune chaleur. Les vapeurs qui sortent de terre sont très-fortes; si l'on presse contre terre le museau d'un chien, il meurt en moins de deux minutes. Un flambeau s'y éteint dès qu'on le présente à l'entrée de la caverne. Au nord du lac Agnano est une montagne, dont

le sommet paroît tout blanc, et exhale continuellement des vapeurs épaisses et de la fumée. Au milieu de cette montagne est une vallée qui a deux mille trois cents pas de long, sur mille de large. On l'appelle *Solfatara*, c'est-à-dire, *la Soufrière*, et les habitans des environs y ramassent quantité de soufre. Quand on y marche, la terre retentit sous les pieds comme un tambour; on sent même l'eau bouillir, et l'on en voit sortir de la fumée par plusieurs trous. Si l'on bouche ce trou avec une grosse pierre, la force de la vapeur ne tarde pas à la jeter bien loin de là. Il y a dans cette vallée un grand étang, dont l'eau noire bout toujours. Quand la mer est agitée, cet étang est plus couvert de soufre qu'à l'ordinaire. Autour de cette vallée, on apperçoit plus de deux mille trous, par où il sort sans cesse une fumée de soufre, d'alun, de sel ammoniac, et d'autres minéraux que les médecins regardent comme très-propres à guérir les maladies froides et humides. On trouve aussi autour de la Solfatara du vitriol excellent, dont la couleur approche de celle du saphir, et on y perfectionne le meilleur alun, que l'on nomme *alun de roche*. Le long du même lac Agnano, on rencontre nombre de petites cellules voûtées, dans lesquelles, aussi-tôt qu'on y est entré, on sent une sueur par tout le corps. On assure que ces étuves naturelles, que l'on nomme *étuves de Saint-Germain*, du nom d'un évêque de Capoue dont Saint Grégoire parle dans ses dialogues, sont merveilleuses pour guérir la goutte, les rhumatismes et les autres maladies de cette espèce, et même les ulcères intérieurs.

Près de ce même lac, est le mont *Pausilippe*, percé d'un bout à l'autre, et dont l'ouverture est assez grande pour que deux voitures y passent de front. C'est dessus cette montagne, du côté de Naples, qu'est un tombeau que l'on assure être celui de Virgile. Il y croît un laurier, dont une grande partie des voyageurs emporte respectueusement quelques feuilles. Les Servites ont sur cette montagne un monastère, où l'on voit le tombeau du poète Sannazar. Elle est d'ailleurs célèbre par ses vins et ses fruits délicieux.

Caserta, petite ville située au pied d'une montagne, et remarquable par un palais des rois de Naples, qui est le plus magnifique, le plus régulier et le plus vaste de toute l'Italie. Un aqueduc, qui peut le disputer à tout ce que les Romains ont de plus admirable en ce genre, amène de l'eau au palais et à la ville d'une distance de plus de dix lieues.

Aversa, petite ville à trois lieues de Naples, située dans

une fort belle plaine, est remarquable par la quantité de belles maisons dont ses environs sont couverts. Le chemin de cette ville à Naples, ressemble à une magnifique promenade bordée par de grands arbres liés par des guirlandes de vigne.

Nola, ou *Nole*, ville ancienne et épiscopale, où mourut l'empereur Auguste. Agrippa, son gendre, y étoit mort aussi quelques années auparavant. On y voit plusieurs ruines de ses anciens bâtimens et de deux amphithéâtres.

Capoue est une petite ville du domaine royal. Elle est bien bâtie, et a dix-sept églises paroissiales, neuf couvens d'hommes et trois de filles. L'ancienne et célèbre ville de *Capoue*, que l'on estimoit à l'égal de Rome et de Carthage, étoit située à une lieue de la ville moderne de ce nom. La contrée circonvoisine est si fertile en blé et en vin, qu'elle produisit un changement prodigieux dans les troupes d'Annibal. Les délices de Capoue les amollirent au point qu'elles furent presque toujours vaincues par les Romains. On a élevé sur les ruines de cette ville le bourg de *Sainte-Marie*, où l'on voit encore beaucoup de débris de palais, de temples et autres édifices, et en particulier celui d'un amphithéâtre en pierres de taille.

Portici, village situé à environ deux lieues ou deux lieues et demie de Naples. On y voit un palais royal bâti par don Carlos. Tous ses appartemens sont pavés d'anciens ouvrages en mosaïques grecques et romaines, qui ont été tirées des ruines d'Herculanum. Son cabinet d'antiquités contient une collection incomparable de statues, de bas-reliefs, de vases précieux, etc. qu'ont fournis les débris des villes d'*Herculanum*, de *Pompeia* et *Stabbia*. Le marquis Tanucci a érigé en 1755, une académie de belles-lettres, destinée à travailler aux antiquités de ces trois villes. Depuis sa fondation, elle a publié sur cette matière huit volumes in-folio aux dépens du roi.

Entre Torre-del-Greco et Portici étoit autrefois située la ville d'*Heraclïum* ou *Herculanum*, qui, sous le règne de Néron, fut détruite par un tremblement de terre, et qui ensuite, la première année du règne de Titus, fut ensevelie dans un torrent de laves, venant du Mont-Vésuve. Voilà ce qu'il y a de plus probable sur la destruction de cette ville. En fouillant dans ce canton en 1689 et 1711, on découvrit déjà quelque chose de ses débris. Mais depuis 1738, à force d'art et de dépense, on a fait des découvertes bien plus intéressantes. On y a trouvé des édifices considérables, d'où l'on

a tiré des antiquités d'un grand prix; comme des tableaux, des statues, des bustes, différentes sortes de vases et d'instrumens, des chandeliers, toutes sortes de meubles, de quoi garnir une maison entière, des bouteilles de verre, des ouvrages de galanterie pour les femmes, des instrumens de musique et de chirurgie, des armes, des médailles, des pierres gravées, des livres écrits sur des feuilles de roseaux collées ensemble, et entr'autres, quatre manuscrits grecs, qui sont un traité de la philosophie épicurienne, un autre de morale, un poëme sur la musique, et un livre de rhétorique. On continue encore les fouilles actuellement. Quelques personnes doutent que cette ville soit celle d'Herculanum.

Sorrento est une ville bâtie sur le bord de rochers escarpés, qui penchent sur la baie. Cet endroit jouit du plus heureux climat du royaume. C'est la patrie du Tasse, auteur de la Jérusalem délivrée.

Gaëte ou *Gajetta*, ville beaucoup plus longue que large, située sur une montagne au bord de la mer, qui l'entoure presque de tous côtés. Son château n'a que des murailles antiques; mais la ville est bien fortifiée. On montre dans le jardin des Mineurs Observantins le buisson d'épines sur lequel se rouloit S. François, tout nu, pour réprimer les desirs charnels. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'espèce de buisson qu'on fait voir n'a jamais produit d'épines. L'endroit où le même Saint prêcha aux poissons est séparé du reste de la mer par un mur. On voit aussi au bord de la mer un rocher qu'on prétend s'être fendu pendant la passion de notre Seigneur; et quoique cela n'ait aucune vraisemblance, il est bien singulier qu'un tremblement de terre ait pu faire éclater un rocher dur et semblable au marbre, de manière qu'il en soit résulté une ouverture large de quatre à cinq pieds. Cette ville fut prise par les Impériaux en 1707.

Monte-Cassino ou *Mont-Cassin*, fameuse et riche abbaye, qui est comme l'origine et la source de l'ordre de Saint-Benoît. Les bâtimens de l'abbaye sont très-vastes, et l'église admirable par ses richesses et la multitude de ses ornemens.

Fondi, ville assez belle et assez bien fortifiée, située près d'un petit lac de son nom. Les environs, du côté de Gaëte, sont charmans, ainsi que le chemin qui y conduit, orné de myrtes et de lauriers, et traversant des plaines enchantées, couvertes de fleurs, de fruits, et entrecoupées d'agréables ruisseaux.

Arpino, petite ville fort ancienne, patrie de Marius et de Cicéron.

Aquino, petite ville épiscopale; patrie de Juvénal et de Saint Thomas d'Aquin.

Principauté Citérieure. — *Salerne*, capitale de cette province, archevêché, université, port. Cette ville est située au bord de la mer, dans une plaine entourée de collines fertiles et agréables. Elle est fortifiée et a outre cela un beau château. L'école de Salerne s'étoit acquis de la réputation, grace aux Arabes et aux Sarrasins, qui y accoururent en foule sous le règne du dernier prince Lombard, et enseignèrent à Salerne la philosophie et sur-tout la médecine dans laquelle ils excelloient. Les princes héréditaires de Naples portoient autrefois le titre de *Princes de Salerne*.

Amalfi, ville située dans la partie occidentale du golfe de Salerne, donne son nom à celui d'Amalfi. Ses habitans ont fait autrefois un grand commerce, sur-tout de leurs draps. C'est à l'un d'eux, Flavio Gioia, appelé communément Flavio d'Amalfi, que l'on attribue l'invention de la boussole, au commencement du 14[e] siècle.

Cava, ville du domaine royal, dont l'évêque relève immédiatement du saint-siege. On y fabrique de superbe toile.

Pesti étoit autrefois une ville considérable, et le siége d'un évêché, mais située dans un pays malsain. Elle fut dévastée en 1080, et successivement abandonnée de ses habitans. On y voit encore les plus beaux restes de l'architecture ancienne, et en particulier trois temples, dont il existe encore des colonnades entières, un théâtre et un amphithéâtre. On en a donné la description dans un ouvrage publié à Londres, en 1767, intitulé *Les Ruines de Pœstum ou de Possidonie.*

Campagna, petite ville épiscopale dont le terroir fournit d'excellens vins et de bonne huile.

Policastro, ville épiscopale sur le bord d'un golfe auquel elle donne son nom. Le mauvais air qui règne dans cette ville l'a réduite à l'état le plus misérable.

Principauté Ultérieure. — Elle est située au milieu de l Apennin.

Benevent, capitale de cette province, archevêché, qui appartenoit à l'Etat ecclésiastique, auquel il a été donné par l'empereur Henri III, pour affranchir la ville de Bamberg d'une redevance qu'elle payoit tous les ans au saint-siége. On y voit un très-bel arc de triomphe, qui fut érigé l'an 104 en l'honneur de Trajan. On l'appelle la Porte d'Or, *Porte aurea*, c'est-à-dire, la porte Magnifique; car il n'y a ni or, ni dorure.

Conza, archevêché. Cette ville est située au bord de l'*Ofanto*, et a le titre de duché. Elle fut fort endommagée par le tremblement de terre de 1694.

Avellino est une petite ville au sud de Benevent, et entre ces deux villes sont les *fourches Caudines*, où l'armée Romaine, assiégée par les Samnites avec ses deux consuls, fut obligée de passer sous le joug trois cent vingt-un ans avant J. C. On nomme aujourd'hui ces gorges de montagnes, *Val-di-Gargano*.

ABRUZZE. — Elle est située sur le golfe de Venise; est très-fertile. Les productions de son agriculture consistent principalement en blé, vin, huile et safran. Elle est abondante en gibier, et on y recueille beaucoup de soie; on y fabrique de gros draps.

ABRUZZE CITÉRIEURE. — *Chieti* ou *Théaté*, capitale de cette province et le siége du tribunal et d'un archevêque. C'est de cette ville que prit son nom l'ordre des Théatins, fondé en 1524 par Jean-Pierre *Caraffa*, qui devint ensuite pape sous le nom de Paul IV.

Lanciano, ville sur la rivière de son nom, ou *Sangro*, près de son embouchure, et qui y forme un port. Elle est considérable et commerçante. Ses foires sont fameuses.

Sulmona, ville épiscopale, qui a le titre de principauté. C'est la patrie du poète Ovide.

ABRUZZE ULTÉRIEURE. — Elle est située au-delà de la rivière de Pescara.

Aquila, capitale de cette province et le siége de son tribunal, est située sur une montagne, au pied de laquelle coule l'*Atterno*. Elle est sujette aux tremblemens de terre. Son évêque dépend immédiatement du pape. Ses environs sont fertiles en safran. On prétend qu'elle est sortie des ruines de celle de *Furconium*. Le tremblement de terre de 1703 l'a beaucoup endommagée. A quelques lieues de cette ville, on trouve le lac *Célano*, autrefois *Fucinus*, qui se décharge par un canal souterrain, semblable à celui d'Albano, mais plus considérable encore.

Civita-Ducale, ville qui doit son origine et son nom à Robert, duc de Calabre. C'est le siége d'un évêque.

Pescina, au S. E. du lac Célano, sur les confins de l'Abruzze-Citérieure, est un bourg qui a donné naissance au Cardinal Mazarin.

Atri, petite ville sur une montagne escarpée, avec le titre de duché. C'est la patrie de l'empereur Adrien.

Pouille. — Cette province est particulièrement remarquable, parce qu'on n'y trouve ni source, ni ruisseaux ; en sorte que l'on n'y boit que l'eau de pluie, conservée dans des citernes qui sont ou chez les particuliers ou dans les endroits publics, entretenus aux dépens des communautés. Les bestiaux mêmes ne s'abreuvent que de l'eau de certaines citernes creusées par la nature dans les rochers qui couvrent le terrein de quelques cantons. La rosée, qui, à cause du voisinage de la mer, est plus abondante dans ce pays chaud qu'en Allemagne, humecte les grains et les vignes, et tient lieu d'arrosement. Quant aux plantes des jardins, on les arrose jour et nuit dans les grandes chaleurs, avec une eau saumâtre et puante que l'on tire des puits. La côte maritime, qui s'étend de Manfredonia à Barletta, est toute composée de sable que la mer y a probablement déposé pendant l'espace de plusieurs siècles. Il n'y croît que des buissons de myrtes, et une espèce d'herbes dont les racines pénètrent si avant, qu'elles arrivent jusqu'à l'eau à travers le sable. On tire cependant parti de ce terrein naturellement désert. Dans la partie de la mer qui y touche, et qui est peu profonde aux mois d'avril et de mai, on fait une pêche considérable du poisson appelé *calemar*. Les pêcheurs jettent dans la mer un grand nombre de fagots de myrte, et lorsque les poissons s'en approchent pour y déposer leurs œufs, ils les prennent avec leurs filets. Ils les font ensuite frire au feu qu'ils allument avec de la fiente de buflle desséchée qu'ils ramassent dans ce canton sablonneux ; car il n'y a dans tout le pays aucun lieu habité d'où ils puissent tirer de quoi fournir à leurs besoins. Les troupeaux de buflles y viennent paître, et pendant les chaleurs, ils se couchent dans l'eau la plus grande partie de la journée, sans même redouter les temps de la plus haute marée ; ils empêchent en secouant la tête que l'eau ne reste dans leurs oreilles. Il y a des jardins et des vignes dans ce canton, et sur-tout vers Barletta. Les plantes n'ont guère d'autre nourriture que l'eau de la mer. Les vignes se plantent à une telle profondeur, que leurs racines parviennent à travers le sable jusqu'à cette eau. On sème aussi à la même profondeur les légumes de jardin. Le vin que l'on y recueille est un peu saumâtre. On trouve aussi sur le golfe de Tarente des cantons stériles et déserts, où il ne croît autre chose que du genièvre marin à baies rouges, et quelques autres espèces de buissons.

Capitanate. — *Manfredonia*, capitale, bâtie en 1256

par Mainfroi, avec les ruines de l'ancienne ville de *Sipuntum*, dont l'archevêché y fut transféré. Elle a de bonnes salines. Elle fut prise et détruite par les Turcs, en 1620.

Lucera, ville épiscopale et commerçante. On y fabrique beaucoup de draps.

Troja ou *Troïa*, petite ville bâtie des ruines de l'ancienne *Æca*, pour résister aux ravages qu'exerçoient les aventuriers Normands, qui cherchoient à s'étendre dans la grande Grèce. Elle a été regardée long-temps comme une des clefs de l'Apennin ; ce qui l'a exposée à différens siéges.

Foggia, située au centre d'une plaine, est sans murailles et sans portes, et cependant très-considérable. On y compte environ vingt mille habitans. Elle est très-bien bâtie, et a une foire très-considérable; mais elle retire peu d'avantage de toutes les laines qui s'y vendent, parce qu'elles ne sont pas travaillées dans le pays.

Ascoli, ville épiscopale, avec titre de duché. Elle a été bâtie en 1410 sur les ruines de l'ancienne Asculum, détruite depuis onze ans par un tremblement de terre. Elle est assez considérable.

TERRE DE BARRI. — Ce pays est très-fertile en blé et en safran.

Bari, capitale de cette province, archevêché et port: elle est bien bâtie et fort peuplée, et fait un assez grand commerce. Il s'y est tenu un concile sous Urbain II, pour la réunion des Grecs à l'église latine. Les rois de Naples y étoient autrefois couronnés.

Barletta, autre ville de la terre de Barri, est forte et assez grande. C'est là que réside l'archevêque latin de Nazareth. Au S. O. de cette ville, près de l'Ofanto, étoit autrefois celle de *Cannes*, où Annibal remporta une victoire complète sur les Romains. 216 ans avant Jésus-Christ.

Trani, archevêché, ville assez grande et bien peuplée, avec un bon port et un fort château.

Bitonto, ville épiscopale, dans les environs de laquelle se donna la célèbre bataille de ce nom, que les Espagnols gagnèrent sur les Impériaux, en 1734.

Gravina, ville épiscopale, qui n'a rien de considérable.

TERRE D'OTRANTE. — C'est une portion de l'ancienne Calabre, qui est sujette à être ravagée par des sauterelles, qui sont chassées ou mangées par une espèce d'oiseau qu'on ne voit que dans ce pays. Ses riches productions, jointes à l'activité et l'industrie de ses habitans, rendroient cette pro-

vince la plus riche du royaume, et l'une des meilleures contrées du monde, si le commerce y étoit plus considérable.

Otrante, ville située sur le golfe de Venise, à l'extrémité orientale de l'Italie, avec un bon port et un château fort, bâti sur un rocher. Elle fait un bon commerce.

Tarente, ville dans une petite presqu'île, qui s'avance dans un golfe. Son port étoit autrefois excellent; maintenant il n'est guère praticable que pour les barques de pêcheurs. Elle a un château fortifié. On trouve dans le golfe de Tarente une source d'eau douce, qui sort du fond de la mer, et l'on prétend que dans un temps calme, on peut puiser de cette eau sur la superficie même de la mer. C'est du nom de cette ville, qu'on a nommé *tarentule* une grosse araignée fort commune dans ce pays, et qu'on voit dans plusieurs autres endroits de l'Italie et dans l'île de Corse. Elle ne diffère guère de nos araignées; mais sa morsure, quoique fort légère, cause, dit-on, la mort, si l'on n'est secouru promptement par le son des instrumens. Tarente est la patrie du célèbre Architas, grand philosophe et mathématicien.

Lecce est une des plus belles et des plus magnifiques villes d'Italie, et, après Naples, la plus grande du royaume. Outre la cathédrale, elle a une église grecque. On y fabrique beaucoup de dentelles communes, et sur-tout un tabac dont la qualité ne le cède en rien à celui de Séville. Seulement il faut le laisser vieillir quelque temps.

Francavilla, ville grande et régulièrement bâtie. Sa population est d'environ douze mille ames. Son principal commerce consiste en huile, coton et en tabac, lequel vaut, dit-on, celui d'Espagne.

Oria, ville épiscopale, située d'une manière vraiment romanesque, sur trois collines, au centre d'une plaine. La cathédrale et le château sont bâtis hardiment sur les plus hautes pointes. Elle est fort ancienne, mais maintenant peu considérable.

Castel-Nuovo, ville d'environ quatre mille habitans, lesquels, ainsi que ceux de *Lecce,* ont un singulier goût pour la chair de chien, dont ils apprêtent la peau comme le cuir de Turquie. Le petit peuple, ainsi qu'à Bari et à Francavilla, y mange de la chair de cheval, que l'on reconnoît à la boucherie, aux crins de la queue. On appelle, en raillant, cette viande *caprio ferrato,* du cerf ferré.

Brindisi ou *Brindes*, archevêché, est le Brundusium des

anciens, sur la mer Adriatique. Il y avoit autrefois un port qui est devenu impraticable. Cette ville fournissoit d'huîtres les tables romaines.

Gallipoli, ville épiscopale d'environ six mille habitans, située dans une île pleine de rochers, ne communique avec la terre ferme que par un pont. Elle est commerçante.

Calabre. — Elle fournit une grande abondance d'huile, de soie, de manne, et un grand nombre de bestiaux. Elle renferme les provinces suivantes.

Basilicate. — Cette province est entourée en partie de l'Apennin, qui s'y partage en deux branches principales, aboutissant à la mer. Elle s'appeloit anciennement *Lucanie;* elle ne contient que quelques villes médiocres, dont les principales sont :

Acerenza et *Venosa,* qui est la patrie d'Horace.

Calabre citérieure. — Ce pays portoit autrefois le nom de *Valle di Crate;* il produit beaucoup de vin, de blé, d'huile, de lin, de chanvre, de sucre, de riz, de safran, de miel, de sel, de coton et de soie. On y recueille aussi d'excellente manne. Elle a, outre cela, des mines d'or, d'argent et de fer; du soufre, de l'albâtre et du cristal de roche.

Cozenza, archevêché, au S. près l'Apennin, ville considérable avec un château. C'est la patrie de Bernardin Tilesio, habile philosophe du 16e siècle.

Rossano, archevêché, au N. E. près le golfe de Tarente. Son territoire est fertile en huile et en safran.

Altamonte, au N. O. Cette ville a dans ses environs des mines d'or, d'argent et de fer.

Longobuco est située au centre. On trouve dans les environs de cette ville des mines d'argent et de mercure.

Calabre Ultérieure. — Ce pays donne les mêmes productions que le précédent.

Reggio, capitale, petite ville au bord du canal de Messine, sur une colline. C'est le siége d'un archevêque : elle contient deux colléges. On y fait des camisoles, des bas, des gants, avec le fil, la soie ou la laine des pinnes-marines. Ces étoffes sont d'une légéreté inconcevable, et impénétrables au froid le plus piquant. Le poisson qui produit cette laine est une espèce de moule, longue de six à huit pouces; ses écailles sont couvertes d'un poil extrêmement fin, de différentes longueurs. On le met tremper quelques jours dans l'eau; on le nettoye, puis on le bat et on le carde. Il

devient aussi doux que la soie, et propre à être filé. Ce poil est de couleur brune, et naturellement lustré. Reggio est la patrie des papes Agathon, Léon II et Etienne III. Elle a une cathédrale gothique. Cette ville fut détruite par un tremblement de terre avant la guerre des Marses, et rebâtie par Jules César. Une partie des murs subsiste encore. Ils furent rudement ébranlés par le tremblement de terre de 1783.

Crotone est une ville médiocre, mais remarquable par la force extraordinaire de ses anciens habitans, et sur-tout du fameux athlète Milon.

Squillace, évêché. Cette ville est située sur le golfe du même nom, et a titre de principauté, qui appartenoit aux princes de Monaco. C'est la patrie du fameux cardinal Sirler, bibliothécaire du Vatican, mort en 1585.

Santa-Severina, archevêché. Cette ville est bâtie sur une éminence. Elle est fort petite.

Catanzaro, ville épiscopale, sur une éminence, au milieu des montagnes. Elle renferme environ douze mille habitans, qui font un commerce considérable de blé, de soie et d'huile.

Bova, évêché, ville qui contient beaucoup d'habitans, grecs d'origine, venant d'une colonie d'Albanois, qui s'établirent dans cette ville du temps de Scanderberg. Ils ont conservé le rit de leur église. Ils sont aussi répandus dans les villages des environs, très-industrieux, et conservent l'habillement et les usages de leurs ancêtres. Les plus belles de leurs filles sont, en général, mariées aux ecclésiastiques de leur clergé, et, devenues enceintes, elles sont très-orgueilleuses de leurs maris, parce que, chez eux, la prêtrise est la plus haute noblesse. Après la mort d'un ecclésiastique, sa veuve ne contracte jamais de second engagement, parce qu'il n'y a qu'une vierge qui puisse aspirer à la main d'un prêtre, et qu'aucun homme n'est digne de prétendre à sa veuve.

ILES VOISINES D'ITALIE.

ROYAUME DE SICILE.

ÉTENDUE.	SITUATION.	
Long. 60 l.	Entre les	10 et 14e d. de long. E.
Larg. 36		36e d. 44 m. et 38e d. 16 m. de lat. N.

La Sicile est une île de forme triangulaire, située dans la mer Méditerranée au S. de l'Italie et du royaume de Naples, dont elle est séparée par le détroit de Messine, qu'on appelle aussi le Phare de Messine, d'une tour qui est à la pointe N. E. de l'île, avec un fanal pour diriger les mariniers durant la nuit. Ce détroit a huit à neuf lieues de longueur sur une largeur plus ou moins grande. La Sicile est la plus grande et la plus productive des îles de la Méditerranée.

Division. — On divise la Sicile en trois vallées; celle de *Mazzara* à l'O., celle de *Noto* au S. E., et celle de *Démona* au N. E.

Montagnes. — Elle est, en général, fort montueuse, sur-tout dans la partie orientale où est le Mont-Gibel, jadis le mont Etna, fameux volcan qui jette ordinairement des flammes et de la fumée, et quelquefois des pierres calcinées. C'est de lui que le canton où il est situé a pris le nom de Démona, parce que le peuple croit qu'il est séjour des démons.

Climat, population, sol et productions. — Cette île appelée jadis le grenier de l'Italie, fournit encore de blé Naples et d'autres pays; mais sa culture a bien décliné, et conséquemment sa fertilité. Sa population est d'environ 110,000 habitans.

Les anciens et les modernes ont soutenu que la Sicile tenoit originairement au continent d'Italie; mais qu'elle en avoit été séparée graduellement, par les progrès de la mer et par les secousses des tremblemens de terre, au point de devenir une île parfaite. Le climat de la Sicile est chaud, même au commencement de janvier; l'ombre est rafraîchissante: on ne sent les vents glaçans qu'en mars, et alors un feu médiocre suffit pour chasser le froid. On ne trouve d'apparence d'hiver que vers le sommet de l'Etna, où tombe de la neige, que les habitans ont le talent de conserver. Les églises, couvens et fondations religieuses sont en grand nombre dans cette île; les édifices en sont beaux, et les revenus considérables. Si l'île étoit mieux cultivée, et gouvernée avec plus d'équité, elle offriroit à bien des égards une séjour délicieux. Elle conserve plusieurs restes précieux de l'antiquité, et elle est remarquable en quelques cantons par la beauté des femmes.

L'île en général abonde en vins excellens, fruits, blé, huile, belle soie, laine, coton, sucre, excellente manne, miel, cire, etc. On y trouve quantité de mines, entr'autres, d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, des eaux minérales, chaudes et bouillantes, nombre de carrières de porphyre, de marbre de la plus belle qualité, du jaspe, des agates, des émeraudes, etc.; quantité d'alun, de vitriol, de soufre, etc. *Voyez* pour plus de détails *Palerme*.

TOPOGRAPHIE.

Vallées, villes, places fortes, édifices publics et particuliers.

VALLÉE DE DÉMONA. — *Messine*, au N. E., capitale, est située sur le détroit de son nom. Cette ville est grande, commerçante, forte et peuplée. Elle a un vaste et excellent port et une citadelle. Le district de cette ville fournit abondamment des soies, du vin, des citrons et des oranges; la facilité qu'on a de trouver sans cesse dans son

port des bâtimens pour toutes les places de l'Europe, y concentre une partie du commerce intérieur. On exporte annuellement de Messine et de son territoire cent vingt à cent trente mille livres de soie. Les citrons que l'on envoie en caisses à Londres, à Hambourg, en Russie, en Allemagne par Trieste, les jus de citrons et les essences, dont la plus grande consommation se fait en France, forment un objet de 12 à 1,500,000 liv. Le vin dont on approvisionne l'Italie n'est pas moins intéressant. On y fabrique environ deux mille pièces d'étoffes unies, moires et taffetas pour la Turquie, la Russie et la Tartarie; des ceintures, mouchoirs et rubans unis, dont on fait un grand débit en Morée et en Albanie. Ces objets produisent un fonds suffisant pour acquitter par échange les cuirs, laines, cires, maroquins, bouis et autres articles du Levant, nécessaires à la consommation de la Sicile. Elle a éprouvé, en 1783, un violent tremblement de terre, qui l'a presqu'entièrement détruite. Le port est un des meilleurs de la Méditerranée, mais l'accès en est très difficile; il est situé au fond d'un petit golfe, et forme une demi-lune. On prétend que plus de mille vaisseaux y pourroient être en sûreté contre tous les vents. Environ à une lieue S. E. de Messine, sur les côtes de l'île, est un tournant d'eau ou gouffre, d'environ trente pas de diamètre, qui absorbe et rejette alternativement les eaux de la mer. Il est produit par le flux et reflux qui s'y fait de six en six heures, avec une rapidité extraordinaire. Il n'est à craindre qu'en certain temps : on l'appelle *Carybde*. Presque vis-à-vis, un peu plus au S., de l'autre côté du détroit, est un rocher de la Calabre, appelé autrefois *Scylla*, aujourd'hui Sciglio.

Milazzo, ville ancienne, située au bord d'un petit golfe; elle est composée de deux parties, l'une sur le promontoire du même nom, et l'autre sur le golfe, avec un port dont un château défend l'entrée.

Patti, ville épiscopale, avec un port et un petit fort. La place et l'église cathédrale sont fort belles.

Taormina, au bord de la mer, sur une montagne composée de rochers. Cette ville est célèbre par ses beaux marbres et son excellent vin. Un tremblement de terre l'endommagea beaucoup en 1693. On dit que dans ses environs les eaux de la mer font quelquefois, au-dessous de la montagne, un bruit épouvantable; ce qui a fait présumer que l'eau qui s'engloutit dans le goufre de Carybde, ressort en cet endroit.

Nicosia, jolie ville située vers le milieu de l'île. Sa po-

pulation est d'environ 15,000 ames. Dans ses environs est une source toujours couverte d'une écume épaisse comme de la poix, et qu'on regarde comme un sûr remède contre les rhumatismes.

Vallée de Noto. — *Catanéa* ou *Catane*, capitale. Cette ville a eu souvent beaucoup à souffrir, soit des tremblemens de terre, soit des éruptions de l'Etna, au pied duquel elle est située. Autrefois, c'étoit une des villes les plus riches de l'île. Elle fait un commerce considérable de lin, d'huile et de vin.

Augusta, ville d'environ 9,000 habitans, forte et agréablement située dans une petite île, avec un port fort vaste et défendu par trois forts. Cette ville fut presqu'entièrement abîmée par le tremblement de terre de 1693.

Syracuse, autrefois capitale de toute la Sicile, et le siége d'une république très-florissante; mais elle a éprouvé beaucoup d'accidens, et le tremblement de terre de 1693 en particulier, l'a tellement endommagée, qu'elle est aujourd'hui dans un état assez médiocre. Elle a un grand port et un petit, et est le siege d'un évêché. C'étoit la patrie du célèbre mathématicien Archimède, qui fut tué par les soldats de Marcellus, lors de la prise de cette ville par ce général romain, dans la seconde guerre punique.

Enna, située au centre de la Sicile, est célèbre par ses mines de sel, et plus encore par l'abondance et la bonté de ses blés. Aussi les anciens poètes en ont-ils fait la patrie de Cérès.

Noto, belle ville située sur une montagne, à quelque distance de l'ancienne ville de même nom, qui fut détruite par le tremblement de terre de 1693.

Vallée de Mazzarra. — *Palerme*, capitale de toute la Sicile, contient 120,000 habitans. On dit que cette ville est éclairée la nuit aux frais du public et de toute l'île. Cette grande et belle ville est le séjour du vice-roi et d'une partie de la noblesse Les édifices publics, les places, les fontaines et les églises sont superbes. Les rues sont tirées au cordeau; les deux plus belles et plus longues se coupent à angle droit. Le palais du vice-roi est grand et accompagné d'un beau jardin. Dans une belle place de la rue de Cassaro, devant un vaste palais, est placée la figure en bronze de l'empereur Charles v; et plus loin, on voit le magnifique collége autrefois occupé par les jésuites. L'église de Saint-Mathieu est superbe; rien n'est plus digne d'admiration que

la belle fontaine qui est dans la grande place où est le palais de justice; sa grandeur, ses ornemens et son architecture sont au-dessus de toute description. Cette ville est la seule de la Sicile où l'on bat monnoie.

Les articles que cette ville peut annuellement exporter et fournir à l'étranger comprennent toutes les productions de la Sicile et les objets qui y sont manufacturés. Ils consistent en blés durs et tendres, particulièrement connus sous le nom de *bichelles ;* orges, féves, poids chiches blancs et noirs, haricots aussi blancs et noirs, lentilles, graine longue, lupins, thon salé, sardines, soude, anchois et autres poissons salés, manne en sorte et en larmes, sumac pulvérisé, amandes douces et amères sans coques, jus de réglisse en pâte ou en billes, carrouges ; vins blancs, noirs et muscats, vinaigres et eaux-de-vie ; soufre en pains, soies, coraux, camées imités, bracelets et autres sculptures de Trapani; sels, huile d'olive et quantité d'autres articles, tels qu'amidon, poudre à poudrer, tartre, crême de tartre, oranges et citrons, écorce d'orange, peaux d'agneaux, de chevreaux, de lièvres et de lapins; poils de ces deux derniers animaux, mouches cantarides, miel, coton, chiffons, fromages, blé turc dit *granone,* chanvre et graine de chanvre, huile et graine de lin, pistaches, avelines, raisins secs, raisins de Corinthe, figues sèches de Lipari, noix de galle, balais de jonc, chaises, sculptures en bois, dorures aussi en bois; pierres ponces, sables à sablier, aluns, eaux vitrioliques, salpêtre, sel gemme, et beaucoup d'autres objets qu'il seroit trop long de détailler. Palerme et Messine se partagent toutes les marchandises étrangères qui s'introduisent en Sicile; ainsi ce que nous dirons de la première de ces deux villes est applicable à la seconde, excepté l'évaluation des quantités qui ne concerne que Palerme: celle de Messine est en proportion de son commerce en général.

La France expédie à Palerme les productions de ses colonies et les objets de ses fabriques : en voici l'apperçu. Paris envoie bijouteries, quincailleries, merceries, gazes et livres ; Lyon, toutes sortes d'étoffes de soie, bas de soie, rubans, modes, chapeaux et autres de ses articles; Rouen, des piqués blancs, siamoises, ouvrages en coton, etc. Le Mans, des étamines; Laval, Troyes et Saint-Quentin, des toiles et des cambrays; Amiens, Reims et Mendes, des camelots, baracans, burats, serges et autres étoffes en laine; Elbeuf, Sedan et Carcassonne, des draperies; Nismes et Ganges, des bas de

soie et des petites étoffes; Avignon, des livres; Bordeaux, la Bourgogne et autres provinces, des vins; Marseille, des bas de soie, chapeaux, sucres des îles, cacao, indigo, poivre de Hollande, canelle, plomb, fer, cuirs d'Afrique et de Russie, liqueurs et odeurs, goudron, brai, et généralement tous articles de son entrepôt. De tous ces objets, ce qui entre à Palerme, peut s'évaluer à quatre millions de livres tournois environ. L'Angleterre y envoie des ratines superfines, et toutes sortes d'étoffes de laine de Londres, Exon, Bristol, Leeds, Halifax et Norwich: toute espèce de draps ou étoffes en coton, et merceries de Manchester: de la quincaillerie de Londres, de la quincaillerie et bijouterie ordinaire de Birmingham; des faïences de Liverpool. Palerme reçoit de l'Espagne des draperies de Catalogne, des serges de Barcelonne, des sucres des colonies espagnoles et cordages d'herbes d'Alicante pour les madragues.

Le Portugal lui envoie des sucres blancs du Brésil, cacaos, cuirs en poils, bois pour la teinture et autres de ses articles. La Hollande lui expédie, draps écarlate, toiles fines, cacaos, poivre, cannelle, fromages, tabacs et autres objets.

L'Allemagne lui fournit des toiles de Constance et autres, des toiles peintes de fil et coton, du linge de table damassé, des mousselines, quincailleries, aciers, cuivres, verreries et glaces. Elle reçoit de la Suisse des mousselines, indiennes, calancas, toiles peintes et mouchoirs; de Genève, de l'horlogerie, de la bijouterie, calancas et mouchoirs. Venise et ses États lui fournissent des draperies de Padoue, bas et bonnets de laine, glaces à miroirs, verres à vître, aciers, bois et planches.

Elle reçoit de Gênes des papiers à écrire, du fer, des clous, des peaux de vaches de Russie, toiles d'Allemagne, cire, acier et autres articles de son entrepôt. (Le commerce d'importation que l'Espagne, le Portugal et la Suisse font avec Palerme, s'effectue par l'entrepôt de Gênes.)

Livourne expédie à Palerme des chapeaux ordinaires, des poils de chameaux, laines de Barbarie, lins du Levant et du Nord, cire, fer, étoffes de soie de Florence et autres objets. De plus, cette ville est la place intermédiaire entre Palerme et l'Angleterre, la Hollande, le Nord et la Russie, pour l'importation qu'ils y font.

Enfin, la Romagne et Naples fournissent à cette place, la première, des charbons et autres petits objets; la seconde, des draperies ordinaires, merceries, bois de tonnelage, cercles, planches et charbons.

Mont-Réal, jolie petite ville située sur une haute colline.

Castellamare occupe l'endroit où étoit l'ancienne ville de Segeste. Elle est remarquable par ses bains chauds sulfureux, par ses magasins et les chargemens de grains qui s'y font.

Trapani, ville dans une presqu'île, avec un bon port, défendu par un fort qu'on a construit dans une île voisine, nommée la *Columbara*. On y fait une pêche abondante d'excellent corail; et il y a dans ses environs des salines royales.

Mazzarra, ville considérable sur le bord de la mer. Elle est bien fortifiée, et a un bon port.

Girgenti, évêché. Le temple dit de la Concordia, qui s'y trouve, est un des plus anciens édifices grecs qu'il y ait au monde. Il est de l'ordre dorique, et s'est bien conservé à l'extérieur. Sa population est d'environ 20,000 habitans.

Alicata ou *Aliacata*, ville située près de la mer dans une espèce d'île. Son port est très-bon. Les environs fournissent de très-bons vins, dont on exporte une partie en Italie.

MALTE. — L'île de Malte a sept lieues de long sur quatre de large. Elle se nommoit jadis *Melita*; elle est située à 12° 40′ de longitude E., et à 36 de latitude N., à vingt lieues au S. du cap de Passaro en Sicile. Sa figure est ovale, de sept lieues de long et de quatre de large. L'air en est serein, mais très-chaud. Sa population est d'environ 50,000 habitans. Toute l'île paroît n'être qu'un roc blanchâtre, couvert d'une légère couche de terre, qui est néanmoins étonnamment fertile en fruits exquis, sur-tout en oranges, dont on connoît la réputation, végétaux, fruits et jardinage de toute espèce. Elle produit aussi beaucoup de coton, dont on fait un commerce considérable.

Malte, ou la *cité Valette*, ville très-forte et très-considérable, est regardée comme la capitale de l'île. Les principaux monumens de cette ville sont : le château Saint-Elme, le palais où résidoit le grand-maître, et un hôpital magnifique. Elle fut bâtie par le grand-maître Jean de la Valette, dont elle porte le nom. Elle est sur une langue de terre, qui sépare les deux ports, du côté de la Sicile. *Malte* ou la *cité notable*, est au milieu de l'île, avec un évêché suffragant de Palerme. Cette île, ou plutôt ce rocher, fut cédé, en 1550, aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, par l'empereur Charles-Quint, lorsqu'ils furent chassés de Rhodes par les Turcs; il la leur donna sous la redevance annuelle d'un faucon, au vice-roi de Sicile, et à condition de reconnoître pour protec-

teurs les rois d'Espagne et de Sicile. Ils sont liés par les vœux de célibat et de chasteté ; mais ils observent le premier mieux que le second. Ils ont des possessions considérables dans les États catholiques du continent, et sont sous le gouvernement d'un grand-maître, élu à vie. Le grand-prieur de l'ordre étoit autrefois considéré comme premier baron d'Angleterre. Les chevaliers sont au nombre de mille, dont cinq cents doivent résider dans l'île ; les autres se tiennent dans les séminaires de leurs divers pays, mais sont tenus de se présenter dès qu'ils en sont requis. Ils ont eu un séminaire en Angleterre jusqu'au temps d'Henri VIII, qui le supprima : ils donnent néanmoins à l'un d'eux le titre de grand-prieur d'Angleterre. Ils peuvent être considérés comme le boulevard de la chrétienté de ce côté-là contre les Turcs. Ils portent pour signe de leur ordre, une croix d'or à huit pointes émaillée de blanc, suspendue sur la poitrine par un ruban noir moiré ; et ce signe est décoré de manière à faire connoître le pays du chevalier qui la porte. Ils sont ordinairement de famille noble, ou en état de prouver, par six générations, leur extraction de gentilhomme, et sont classés suivant leurs nations. Il y en a seize qualifiés grands-croix, parmi lesquels sont choisis les officiers de l'ordre, comme maréchal, amiral, chancelier, etc. etc. Lorsque le grand-maître meurt, ils ne laissent sortir de l'île aucun vaisseau, jusqu'à ce que le successeur soit élu, pour empêcher le pape de s'immiscer dans l'élection. Dans les seize grands-croix, on choisit le grand-maître, dont le titre est : « Très-illustre et très-révérend prince le seigneur frère N., grand-maître de l'Hôpital » de Saint-Jean-de-Jérusalem, prince de Malte et de Gaza ».

Tous les chevaliers font serment de défendre l'église, d'obéir à leurs supérieurs, et de ne vivre que des revenus de l'ordre. Non-seulement la ville capitale, la Valette, et Malte son port, mais encore toute l'île, sont si bien fortifiés, qu'on les estime imprenables. Le 18 septembre de chaque année, il y avoit à Malte une procession en mémoire de ce qu'à pareil jour, en 1563, les Turcs levèrent le siége, après quatre mois d'assauts continus, et y perdirent leur artillerie. Cette île fut prise par les Français, sous les ordres du général Bonaparte, le 23 prairial an 6. Quelques mois après, les Français y furent attaqués par les escadres combinées des Anglais et des Portugais, sous les ordres de l'amiral Nelson. Les hostilités commencèrent par l'insurrection des Maltois, et bientôt les Français furent réduits à la seule ville de Malte. Ils en

firent sortir la plus grande partie des habitans, et y soutinrent un siége qui dura près de deux ans, et qu'on peut regarder comme une des opérations les plus mémorables de la guerre. La plus horrible famine put seule les forcer à abandonner cette importante conquête, qu'ils eussent conservée à la république, s'il n'eût fallu que du courage. Dès le premier vendémiaire an 8, suivant un extrait du journal du siége, certifié par le général Vaubois, une poule se vendoit 60 francs, une paire de pigeons 24 fr., un lapin 12 fr., un œuf 16 sous; le cheval, 2 fr. la livre, un rat, 2 fr., et le poisson 6 fr. la livre. Le 12 messidor, toutes les provisions de bois étoient épuisées, les dyssenteries s'étoient déclarées, et les citernes étoient à sec. Ce fut dans cet état que cette brave garnison reçut la huitième sommation, à laquelle elle répondit encore avec fermeté. Ce ne fut qu'au moment où il ne restoit plus de pain que pour trois jours que le général Vaubois se décida à capituler, le 17 messidor an 8 (1800).

Goze. — Cette île, à deux lieues N.-O. de celle de Malte, dont elle dépend, a environ cinq lieues de long sur deux de large. Elle est bien fortifiée de tous côtés. Sa population est d'environ vingt mille ames. L'air y est sain, et le terrein extrêmement fertile. Quoique montueuse, elle est presqu'entièrement cultivée, et produit beaucoup de coton, que les habitans savent si industrieusement mettre en œuvre, qu'ils se procurent du dehors, au moyen de cette production, non-seulement les denrées de première nécessité qui leur manquent, mais encore de l'argent comptant. Il y a dans cette île une petite ville bien bâtie et bien fortifiée, portant le nom de l'île, et des villages très-propres. Prise par le général Bonaparte en 1798, les Anglais s'en sont emparés en 1800.

Comino.—Cette petite île est entre Malte et Goze, et dépend de la première. Elle a environ une lieue quarrée. Il y a un fort.

Pantalaria.—Cette île est située entre la Sicile et l'Afrique, au 36e d. 55 min. de lat. N., et au 10e d. 12 min. de long. E. Elle a environ sept lieues de tour. Le terroir en est sec, pierreux, et produit peu de blé. Les habitans sont obligés d'en tirer de la Sicile. Mais on y recueille des légumes, du vin, du coton et des fruits excellens. Ces insulaires sont pauvres, et vivent, à la religion près, comme les Maures d'Afrique. Ils sont très-bons nageurs.

Il y a dans l'île une petite ville du même nom, défendue par un château situé sur un rocher escarpé.

ISLES ÆGADES. — Ce sont trois petites îles à l'Ouest de la Sicile, situées au 38e deg. 5 min. de lat. N., et au 10e deg. 20 min. de long. E., et qui en dépendent; savoir, *Levenzo*, *Favognana*, *Maretimo*.

FAVOGNANA. — Cette île a six lieues de tour, et un fort appelé Sainte-Catherine.

MARETIMO. — Cette île peut avoir quatre lieues de tour, a un château où l'on renferme les prisonniers d'Etat. Elles produisent toutes deux beaucoup de miel.

USTICA. — Cette petite île est à l'Ouest des iles de Lipari. Elle est située au 38e deg. 50 min. de lat. N., et au 11e deg. 3 min. de long. E., et dépend de la Sicile. Ce n'est guère qu'un rocher, où il y a un fort dans lequel on entretient une petite garnison pour empêcher les Barbaresques d'y aborder. Il y a fort peu de culture et d'habitans.

LIPARI. — Les îles de Lipari, appelées jadis îles d'Éole, îles de Vulcain, à cause des volcans qu'elles renferment, sont situées au Nord de la Sicile et en dépendent. Elles sont au nombre de dix, et ont chacune leur nom particulier. Elles sont situées entre les 38 et 39e d. de lat. N., et entre les 12 et 13e deg. 10 min. de long. E.

STROMBOLI. — Cette île, la plus voisine de l'Italie, a environ 4 lieues de tour, et un volcan qui jette continuellement des feux très-apparens, sur-tout pendant la nuit. Dans la partie du Nord et de l'Est, la base de la montagne se prolonge, forme une plaine qui se termine par une plage, au bord de la mer. Cette plaine est couverte de vignes; et comme il y a plus d'un siècle qu'il n'y a eu d'explosion de ce côté, les habitans vivent dans la plus grande sécurité, et cultivent la vigne et le coton, dont l'échange suffit à leurs besoins. C'est dans cette île que les anciens croyoient qu'Eole présidoit aux vents et aux tempêtes.

PANARIA. — Cette île n'a que 3 lieues de tour. Elle a une plaine très-cultivée, un port et une rade. On compte dans cette île environ trois cents habitans.

LISCA-BIANCA. — C'est une petite île qui doit son nom à la couleur blanche de ses laves qui sont granitiques. Elle a un mille de circuit, et n'est point cultivée. On y voit quelques vestiges d'anciennes habitations.

BAZILUZZA. — Cette île a deux milles de tour, et quoiqu'elle ne soit point habitée, elle est cultivée sur sa pente extérieure.

Datolo. — C'est un rocher de laves, au pied duquel est une source d'eau bouillante.

Le cit. Dolomieu, après un examen très-attentif, pense que ces trois dernières îles n'ont pas été, comme les autres, formées chacune par un volcan particulier, mais qu'elles ne formoient avec l'île de Panaria qu'une même île, dont elles ont été séparées par une grande révolution. Le volcan qui devoit se trouver entre les unes et les autres ne se laisse plus appercevoir.

Lipari. — C'est la plus considérable de ces îles, et a donné son nom à toutes les autres, lorsqu'on les prend collectivement. Elle a sept lieues de tour. Elle est très-fertile, et produit d'excellens fruits. Il y a des bains que l'on fréquentoit beaucoup autrefois. On y voyoit jadis des volcans qui jetoient des flammes; mais leurs éruptions ont cessé. Elle a pour capitale une petite ville de même nom, située sur un rocher escarpé de tous côtés, et défendue par une citadelle. La population de cette île est d'environ 15,000 habitans, dont une grande partie habite la ville. Les autres sont répandus dans la campagne.

Volcano. — Cette île est toute entourée de rochers, et présente une pente roide et escarpée. Tout y porte l'empreinte du feu auquel elle doit sa formation. Sa forme est celle d'un cône tronqué à base circulaire. Sa hauteur est de près d'un demi-mille. Lorsqu'on en frappe le sol avec un peu de force, on entend un bruit considérable et assez continu, qui indique que c'est une espèce de voûte creuse dessous, comme la Solfatara. Elle brûle continuellement; et du cratère, ou bouche du volcan, il sort de toutes parts une fumée épaisse, blanche, sulfureuse et suffocante, qui paroît la nuit une flamme très-lumineuse. L'île de *Volcanello*, ou petit *Volcano* n'en est pas éloignée. Elle jetoit aussi des flammes autrefois.

Salina, ou l'île des Salines. — Cette île a environ six lieues de tour. Elle doit son nom au sel qui s'y fait. Les habitans, divisés en quatre villages, sont environ au nombre de 4,000. Comme ils ne recueillent pas de blé, ils s'en procurent par l'échange de leur sel et de leurs raisins secs, connus sous le nom de *Passolis*.

Felicuda. — Cette île renferme environ 300 habitans, et abonde en pâturages. On y cultive du blé et des vignes.

Alicuda. — Quoique habitée, cette île est peu cultivée. Sa population n'excède pas le nombre de 200 habitans. Il y croît des palmiers.

Capri. — C'est l'ancienne Caprée, où César Auguste alloit souvent pour sa santé et son plaisir, et dont Tibère fit le théâtre des plus infâmes plaisirs. Elle est vis-à-vis Sorrento, dans la principauté citérieure, au 40e deg. 30 min. de lat. N. et au 12e deg. 40 m. de long. E. Elle a deux lieues de long sur une de large. La partie occidentale n'est, en grande partie, qu'un rocher continu, prodigieusement haut et inaccessible du côté de la mer. Cependant *Ano-Capri*, la plus grande ville de l'île, est sur ce roc, et il y a dans ce canton plusieurs parties couvertes d'un terrein fertile. L'extrémité orientale de l'île s'élève aussi en précipices presqu'aussi hauts que ceux de l'occ. mais non aussi longs. Entre les montagnes rocailleuses de chaque extrémité est une langue d'un terrein bas, qui traverse l'île, et forme un des plus agréables lieux qu'on puisse imaginer. Elle est couverte de myrtes, d'oliviers, d'amandiers, d'oranges, de figues, de raisins et de champs de blés qui paroissent d'une beauté et d'une fraîcheur ravissante. Vu des hauteurs des montagnes voisines, ce petit paysage est enchanteur. La ville de *Caprée* y est située, ainsi que le palais épiscopal. Au milieu de cette plaine fertile s'élève une colline qui, sous le règne de Tibère, étoit probablement couverte de bâtimens, dont on voit encore quelques traces. Mais les ruines les plus considérables sont à l'extrémité du promontoire oriental. De ce lieu, on a une vue admirable : en face, on voit le promontoire verdoyant de Sorrento, et de l'autre côté la baie de Naples. On y chasse beaucoup d'oiseaux, et sur-tout des cailles, dont il passe annuellement une si grande quantité, qu'elles font le principal revenu de l'île.

Ischia. — Cette île a environ cinq lieues de tour. Elle est très-montueuse et fertile, sur-tout en vin. Elle renferme un grand nombre de sources d'eaux chaudes, qui sont des bains fort salubres, et une petite ville de même nom que l'île, et défendue par une forteresse située sur un rocher fort élevé.

Nisida. — Cette île ressemble à un grand jardin composé de plusieurs éminences. Vers le midi est un petit port appelé *Porto-Pavone ;* et sur un rocher attenant au port, il y a un lazareth où les vaisseaux qui vont à Naples font la quarantaine.

Procida. — Cette île a environ 2 lieues de tour, et renferme une population de près de 4,000 habitans. Elle est fertile, sur-tout en bon vin, et peuplée de faisans et de perdrix. La petite ville du même nom que l'île, qui s'y trouve, est

située sur un endroit élevé de la partie méridionale. Il y a aussi un bourg au nord, en face de la Terre-Ferme.

Ces trois dernières îles n'ont rien qui les distingue que les débris de leurs antiquités.

Ponza. — Cette île, au nord des précédentes, en face du golfe de Gaëte, a un bourg avec un petit fort. Elle fournit beaucoup de sel.

Palmaria, non loin de Ponza, est une petite île assez bien cultivée. Toutes ces îles dépendent du royaume de Naples. Ces cinq îles sont situées entre les 40e deg. 44 min. et 41e deg. de lat. N., entre les 10e deg. 40 min. et 11e deg. 35 min. de long. E.

Giglio. — Cette petite île sur la côte de Toscane, est toute hérissée de collines couvertes de bois, et dans lesquelles on trouve de très-beau marbre. Sa population est d'environ 900 habitans qui s'occupent de la pêche. Elle est défendue par un fort où le grand-duc de Toscane entretient une garnison. Elle est située au 42e deg. 23 min. de lat. N., et 8e d. 44 min. de long. E.

Les petites îles de *Gianuti*, de *Monte-Christo*, de *Pianosa*, appartiennent aussi au grand-duc de Toscane, ainsi que les îlots appelés *le Formiche*, et ne sont habitées que par des pêcheurs.

Elbe. — Cette île est située dans la mer et sur la côte de Toscane, entre la Corse et l'Italie, au 42e deg. 45 min. de lat. N., et au 8e d. 12 min. de long. E. Elle a 25 à 30 lieues de tour, et une population de 8,000 habitans. Elle est maintenant partagée entre la France qui a *Porto-Longone* et les terres adjacentes, et le grand-duc de Toscane qui a *Porto-Ferraïo* et ses environs, conformément au traité de Florence, du 18 mars 1801. Cette île est renommée même dans l'antiquité pour ses mines de fer qui sont d'un grand rapport, et dont Virgile et Aristote ont fait mention dans leurs ouvrages. La mine de fer la plus abondante est dans le territoire de Rio, près de la côte de l'E. Elle produit aussi beaucoup d'autres sortes de métaux. On y trouve même quelques mines abondantes d'or et d'argent, de cuivre, d'étain et de plomb. Cette île offre encore une grande quantité de calamite blanche et noire; la blanche sert de remède, et la noire a la propriété d'allier le fer. On y rencontre aussi l'amiante ou l'asbeste; on en peut faire une espèce de toile qui résiste au feu. Elle produit différentes sortes de simples qui ne croissent point ailleurs. On y recueille du vin, du

sel, de l'huile, du lin et des fruits de toute espèce. Les habitans exportent beaucoup de vin. C'est de cette île que vient le vin de Vermut, et le vinaigre que l'on y fait est fort recherché. Sa tonnellerie, ses pêcheries et ses salines sont d'un revenu considérable. On y pèche des nacres de différentes grandeurs, dont quelques-unes contiennent des perles.

Porto-Ferraïo, ainsi nommé à cause des mines de fer qui sont dans son voisinage, est une petite ville avec un port vaste et profond, où les plus gros vaisseaux peuvent aborder. Il est environné de fortifications qui la rendent très-considérable. Cette ville vient d'être assiégée par les Français.

Porto-Longone, petite ville avec un bon port et une forteresse, est sur une montagne qui domine la mer. Il y a au-dessous d'elle une petite bourgade dont les habitans tirent de la pèche leur principale subsistance. Cette ville vient d'être prise par les Français.

Gorgona. — Cette petite île entre la Corse et Livourne, s'élève en forme de montagne. Elle est couverte de bois, et a sur son sommet une tour d'où l'on fait des signaux à Livourne, dès que l'on apperçoit des corsaires. Elle est aussi habitée par des pècheurs, et dépend de la Toscane.

ILE ET ROYAUME DE SARDAIGNE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 50 l.	Entre les	39 et 41e d. 18 m. de lat. N.
Larg. 30		6 et 7e d. 20 m. de long. E.

Limites.

C'EST une des grandes îles de la Méditerranée, entre l'Afrique et l'Italie, au S. de l'île de Corse, dont elle n'est séparée que par un bras de mer de 4 à 5 lieues de large, et au N. O. de la Sicile.

Nom. — Presque tous les auteurs disent que la Sardaigne a été ainsi nommée de Sardus, fils d'Hercule, qui y conduisit une colonie grecque; mais Bochart lui donne une étymologie phénicienne. Sans nous arrêter à ces sortes de recherches, nous savons que les Carthaginois s'emparèrent de cette île, dont ils furent les maîtres jusqu'à la première guerre Punique qui les en chassa. Les Romains s'y établirent l'an de Rome 521, sous la conduite de M. Pomponius; et comme ils conquirent la Corse l'année suivante, ces deux îles furent soumises à un même préteur.

Air, sol, climat, rivières, productions, population. — Cette île est toujours aussi malsaine que fertile : on pourroit cependant remédier au mauvais air qu'on y respire, en faisant écouler les eaux qui croupissent, et en abattant des bois qui empêchent l'air de circuler; car le climat n'est pas mauvais en lui-même. L'île est couverte de tout temps de fleurs et de verdure; le bétail y paît au milieu de l'hiver; les campagnes sont abondamment arrosées par plusieurs rivières, telles que la *Coceana*, qui parcourt du

S. à l'E. une partie du Capo Logidori ; le *Mentaggio* qui court N. E. dans la même partie et se rend dans la golfe d'Oristagni ; la *Flumendosa*, qui se jette dans la Méditerranée au S.O. du Capo Cagliari, près Porto-Cavallo, et la *Mulargia*, qui, dans une direction N. E. traverse aussi cette portion de l'île : ces rivières se grossissent dans leur cours d'une infinité de ruisseaux. Les bêtes à cornes multiplient merveilleusement dans la Sardaigne, et donnent des laines, des peaux et des fromages. Les chevaux de cette île sont estimés ; les montagnes, les plaines et les collines fournissent une aussi grande chasse de bêtes fauves et de gibier qu'en aucun pays du monde ; tous les fruits y sont excellens ; les bois sont couverts d'oliviers, de citronniers et d'orangers ; les montagnes y renferment des mines de plomb, de fer, d'alun et de soufre ; les côtes produisent du thon, du corail, et sur-tout ces petits poissons si vantés, connus sous le nom de *Sardines*, à cause de la grande quantité qui s'en pêche autour de l'île. Enfin on y peut recueillir des grains en abondance, comme on y en recueilloit du temps des Romains, où la Sardaigne étoit mise au nombre des magasins de Rome. Pompée, dit Cicéron, sans attendre que la saison fût bonne pour naviguer, passa en Sicile, visita l'Afrique, aborda en Sardaigne, et s'assura de ces trois magasins de la République.

Ajoutons que la Sardaigne a des ports capables de recevoir toutes sortes de bâtimens ; cependant il ne paroît pas que, depuis les Romains, aucune puissance ait profité des avantages qu'on peut tirer de la bonté de cette île. Elle renfermoit sous eux 42 villes, et elle n'en a plus que 7 ou 8 aujourd'hui, et est en général peu peuplée. Une liste du dénombrement de la Sardaigne, imprimée en 1785, en porte la population à 273,000 ames. Le bled, le fromage et les cuirs de toute espèce sont les articles principaux du commerce de l'île. L'industrie y est peu de chose ; les souverains ne tirant presque rien de ce pays, l'ont négligé, et les habitans sont tombés dans une

ignorance profonde de tout art et de tout métier. Jusqu'ici, la cour de Turin n'avoit regardé la Sardaigne que comme un titre qui mettoit son prince au nombre des têtes couronnées.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Dans la partie méridionale de l'île, appelée *Capo di Cagliari*, se trouve :

Cagliari, capitale du royaume, siége de l'archevêque, de l'audience royale, de la chancellerie royale apostolique et de l'intendance du vice-roi, qui partage cependant sa résidence entre cette ville et Sassari. Elle est située au bord d'un grand golfe qui porte son nom, et est défendue par un château et quelques autres fortifications. Son port, qui est très-sûr, peut contenir un grand nombre de bâtimens. Pour y entrer il faut ranger le cap S. Élie.

Sassari, au N. sur la rivière de *Torrès*, près de la mer. Cette ville est d'une grandeur assez considérable, et le siége d'un archevêque. La fontaine de Rosello, qu'on voit à Sassari, a beaucoup de réputation dans toute l'île.

Oristagni sur la côte occidentale, ville assez grande et assez bien fortifiée, avec un bon port, mais mal peuplée à cause du mauvais air. Elle est située au fond d'un golfe, à l'embouchure de la rivière *Mentaggio*.

Algéri, aussi sur la côte occidentale, ville médiocre et assez agréable avec un grand et bon port. On pêche dans les environs quantité de corail, le plus estimé de la Méditerranée, et dont les habitans font un grand commerce.

Terra-Nova, sur la côte orientale, ville épiscopale avec un bon port, au fond d'un golfe et à l'embouchure d'une petite rivière.

La Sardaigne est entourée de petites îles dont les principales sont :

Asinara. — Cette île est à l'O. Les Génois y perdirent une bataille navale contre les Aragonnais, en 1409.

San-Pietro et *San-Antioco.* — Ce sont deux îles d'environ dix lieues de tour, voisines, situées au S. O. de la Sardaigne dont elles dépendent ; elles sont bien cultivées. Elles abondent en gibier ; les habitans s'occupent à la pêche du corail.

Au N. sont des petites îles, appelées îles de la *Madelaine*,

Caprera, *Mortoris*, *Figueri*, *Tavolaro*, ***Boscuda***, etc, qui toutes dépendent de la Sardaigne.

Histoire. — Les Sarrasins ayant étendu leurs conquêtes en Afrique et en Espagne, dominèrent en Sardaigne dans le 7ᵉ siècle. Les Pisans et les Génois les en chassèrent ensuite dans les guerres qui régnerent entre ces deux nations. Jacques II, roi d'Aragon, s'empara de la Sardaigne en 1330. Cette île est restée annexée à l'Espagne jusqu'en 1708 que les Anglais s'en rendirent maîtres en faveur de l'archiduc. Enfin par le traité de Londres, le duc de Savoie, roi de Sicile, céda ce royaume à l'empereur pour celui de Sardaigne. C'est aujourd'hui le seul pays de la domination du roi qui en porte le nom.

La Sardaigne a été vantée pour sa fertilité par les anciens, Polybe, Cicéron, Pausanias, Pomponius Mela, et Silius Italicus : mais ils s'accordent tous à dire qu'autant la terre y est féconde, autant l'air est empesté. Martial dit que quand l'heure de la mort est venue, on trouve la Sardaigne au milieu de Tivoli.

Cum mors
Venerit, in medio Tibure Sardinia est.

CORSE. — Voyez la *France* pour sa description, tome 3, page 70.

Armoiries et ordres des différens Etats d'Italie. — Les principales armoiries d'Italie sont les suivantes : Le pape, comme prince souverain des terres de l'église, porte pour écusson, des gueules, avec un haut promontoire d'or surmonté d'une croix perlée et garnie de trois couronnes royales, avec les deux clefs de S. Pierre en sautoir. Les armes de Toscane sont d'or à cinq rondelles de gueules, deux, deux et une, et une clef en chef d'azur, chargé de trois fleurs de lys d'or. Celles de Venise étoient d'azur à un lion ailé et couché, tenant sous une de ses pattes un livre couvert d'argent. Celles de Gênes étoient d'argent et avoient une croix de gueules avec une couronne fermée pour l'île de Corse, et pour support deux griffons d'or. Les armes de Naples sont d'azur, semé de fleurs de lys, avec un lambel de 5 points d'or.

L'ordre de S. Janvier fut institué par le dernier roi d'Espagne, lorsqu'il étoit roi de Naples, en 1758. Le nombre des chevaliers est limité à 30; et après le souverain actuel, cet office de l'ordre sera possédé par les rois de Naples. Tous les chevaliers doivent prouver la noblesse de leur origine depuis quatre siècles, et on leur donne le titre d'Excellence. S. Janvier, patron célèbre de Naples, est aussi le leur. L'ordre de l'Annonciation fut institué en 1355, par Amédée V, comte de Savoie, en mémoire d'Amédée I qui défendit Rhodes contre les Turcs avec beaucoup de bravoure, et conquit les armes portées autrefois par les ducs de Savoie, et qui sont de gueules à une croix d'argent. Cet ordre est mis au rang des plus respectables de l'Europe. Les chevaliers doivent être de famille noble et catholiques Romains. En 1572, Emmanuel Philibert, duc de Savoie, créa l'ordre de S. Lazare, et y réunit l'ordre de S. Maurice qu'il fit revivre; ce qui fut confirmé par le pape, à condition d'entretenir deux galères contre les Turcs. Il faut ajouter à ces ordres celui de S. Ferdinand, institué par Ferdinand IV, roi de Naples, actuellement régnant, en mémoire du rétablissement de la tranquillité dans ses Etats. Pour témoigner sa reconnoissance à l'empereur de Russie qui y avoit contribué d'une manière particulière, le roi lui a envoyé cet ordre ainsi qu'aux deux grands ducs.

On prétend qu'en l'année 828, le corps de S. Marc fut apporté d'Alexandrie d'Egypte à Venise; en conséquence les Vénitiens prirent ce saint pour leur patron et leur gardien, et son image étoit anciennement peinte sur leurs enseignes et bannières. On ignore l'époque de la création de l'ordre de S. Marc, mais c'étoit un honneur conféré par le Doge et le sénat aux personnes de qualité éminente, ou qui avoient rendu à la république quelque service signalé. Les chevaliers, s'ils étoient présens lors de leur nomination, étoient armés en recevant un coup d'épée sur l'épaule, et le Doge leur disoit: *Esto miles fidelis* (soyez soldat fidèle); mais les absens étoient investis de l'ordre

par lettres-patentes. Leur titre de chevaliers de S. Marc est purement honoraire ; ils n'ont aucun revenu, et ne sont pas, comme dans d'autres ordres, liés par des voeux. Vers l'an 1460, Fréderic III, empereur d'Allemagne, institua l'ordre de S. George, et le dédia à ce saint, patron tutélaire de Gènes. Le Doge en étoit grand-maître perpétuel. Le signe est une croix émaillée, de gueules, pendante à une chaîne d'or, portée autour du cou. Ils portoient également cette croix brodée sur leurs manteaux. En 1561, Casimir de Médicis, premier grand-duc de Toscane, établit l'ordre de S. Etienne en mémoire d'une victoire qui lui assura la souveraineté de cette province. Lui et ses successeurs en ont été grands-maîtres. Les chevaliers peuvent se marier ; leurs deux principaux couvens étoient à Pise. C'est un ordre religieux aussi bien que militaire ; mais les chevaliers de justice et les ecclésiastiques doivent prouver quatre degrés de noblesse. Ils portent, sur le côté gauche de leur habit et de leur manteau, une croix rouge à angles droits ornée d'or.

L'ordre du S. Esprit fut fondé, ainsi que l'hôpital de ce nom qui en est le siége à Rome, par le pape Innocent III. Les chevaliers ont un grand-maître, et professent l'obéissance, la chasteté et la pauvreté. Leur revenu est estimé de 24,000 ducats par jour, avec lesquels ils reçoivent les étrangers, soulagent les pauvres, élèvent les enfans abandonnés, etc. Leur marque distinctive est une croix patriarchale blanche, à 12 pointes, cousue sur le côté gauche d'un manteau noir. L'ordre de Jésus-Christ, créé par le pape Jean XXII, fut reformé et mis sur un meilleur pied par le pape Paul V. La grande-maîtrise de cet ordre devoit appartenir toujours au pape régnant, et l'ordre devoit être une marque de distinction pour la noblesse des Etats du pontife ; mais il a été si souvent prostitué, qu'il est tombé en discrédit. L'ordre de l'éperon d'or a, dit-on, été institué par le pape Pie IV en 1559, et uni à l'ordre de Pie, institué un an après. Cependant la décoration en étoit différente.

Les chevaliers de Pie sont supprimés, et tout ce que ceux de l'éperon d'or eux-mêmes ont conservé, est le titre de comtes du sacré palais de Latran. La marque distinctive est une étoile à huit pointes, blanche et entre les deux pointes d'en-bas un éperon d'or.

Histoire. — Ce fut probablement par la Grèce que l'Italie commença à être peuplée, comme nous l'avons dit dans l'Introduction. Nous y renvoyons le lecteur pour l'ancienne histoire de ce pays qui, sous les Romains, fit la loi pendant plusieurs siècles à tous les peuples du monde alors connu.

L'empire de Charlemagne, qui mourut en 814, éprouva bientôt le même sort que celui d'Alexandre. Sous ses successeurs, il fut démembré en peu de temps. Son fils Louis le Débonnaire succéda à ses dominations de France et d'Allemagne, tandis que Bernard, petit-fils de Charlemagne, régna sur l'Italie et les îles adjacentes. Mais Bernard ayant perdu la vie par la cruauté de son oncle, auquel il avoit déclaré la guerre, et Louis lui-même étant mort en 840, ses possessions furent divisées entre ses fils Lothaire, Louis et Charles. Lothaire retint, avec le titre d'empereur, l'Italie, la Provence et les fertiles contrées d'entre Saône et Rhin; Louis eut l'Allemagne, et la France échut à Charles, le plus jeune des trois. Peu de temps après, l'Italie fut ravagée par plusieurs tyrans en conflit: mais en 954 Othon le Grand réunit l'Italie au domaine impérial. Elle souffrit beaucoup ensuite, par les contestations entre les papes et les empereurs; elle fut épuisée par des guerres et des dissensions intérieures; et enfin elle se divisa en plusieurs principautés ou Etats, sous différens chefs.

Dans la suite, la Savoie, qui vient d'être réunie à la France, et le Piémont, échurent aux comtes de Maurienne, ancêtres de sa majesté Sarde d'aujourd'hui, dont le père devint roi de Sardaigne, en vertu de la quadruple alliance conclue en 1718. Le 15 frimaire an 7, le roi actuel ayant été convaincu d'intelligence avec le roi de Naples, fut forcé par les Français,

maîtres de la citadelle de Turin, d'abandonner le Piémont; il signa sa renonciation le 19 frimaire an 7, et se retira en Sardaigne.

Le grand-duché de Toscane appartint aux empereurs d'Allemagne, qui le gouvernèrent par députés jusqu'en 1240, que s'élevèrent les fameuses dissensions entre les Guelfes, partisans du pape, et les Gibelins qui tenoient pour l'empereur. Alors les papes persuadèrent aux gouverneurs de Toscane pour l'empereur, de se mettre sous la protection de l'Eglise. Mais les Florentins se formèrent en peu de temps en république libre, et défendirent courageusement leur liberté contre les deux partis tour-à-tour. Les factions enfin ébranlèrent cette même liberté, et les Médicis, long-temps avant de se déclarer princes ou ducs de ces pays, en tinrent réellement le gouvernement, quoique les droits et les priviléges du peuple semblassent encore exister. Côme de Médicis, en particulier, qui avoit mérité le titre de père de la patrie, partagea avec les Vénitiens les immenses profits du commerce de l'Inde, avant les découvertes des Portugais; son revenu en argent comptant, qui excédoit celui de quelque prince de l'Europe que ce fût, mit ses successeurs en état de s'emparer du souverain pouvoir. Et le pape Pie V donna à un de ses descendans, Côme, zélé protecteur des arts, le titre de granc-duc de Toscane en 1570, titre qui fut continué dans sa famille jusqu'à la mort de Gaston de Médicis sans enfans en 1737. Le grand-duché fut alors réclamé par l'empereur Charles VI, comme fief de l'Empire, et donné à son gendre, duc de Lorraine (depuis empereur et père de Joseph II), pour lui tenir lieu du duché de Lorraine cédé à la France par un traité. Léopold, second fils (frère et successeur de l'empereur Joseph II), devint grand-duc à la mort de son père. Lorsqu'il succéda à la couronne impériale, son fils Ferdinand eut la souveraineté du grand-duché, et celui-ci a depuis succédé à son père à l'empire d'Allemagne. Il a été cédé par le traité de Lunéville au fils du duc de Parme. En ventôse an 7, la

France ayant déclaré la guerre au grand-duc de Toscane, les Français entrèrent sur son territoire, et il fut obligé de sortir de ses Etats.

Aucun pays n'a éprouvé plus de vicissitudes dans le gouvernement que Naples ou la Sicile, et cela est dû principalement à l'inconstance du peuple de cette contrée, caractère qu'il semble respirer avec l'air. Les Chrétiens et les Sarrasins l'ont conquis tour-à-tour. Les Normands, sous Tancrède, chassèrent les Sarrasins, et par leurs liaisons avec les Grecs, établirent dans ce pays la monarchie la plus respectable, florissante par les arts et les armes, tandis que le reste de l'Europe étoit plongé dans l'ignorance monacale. Vers 1166, les papes, devenus tout-puissans en Europe, enlevèrent, par leurs intrigues, à la race de Tancrède Naples et la Sicile, qui tombèrent enfin entre les mains des Français. La maison d'Anjou se maintint sur ce trône, malgré quelques interruptions et révolutions tragiques, jusqu'en 1504, que les Espagnols l'en chassèrent; cette couronne fut alors annexée à celle d'Espagne.

Le gouvernement des Espagnols, sous la branche d'Autriche, devint si oppressif, qu'il donna lieu à la révolte fameuse de l'an 1647, qui eut pour chef Masaniello, jeune pêcheur, qui n'avoit ni bas ni souliers. Ses succès étonnans obligèrent les fiers Espagnols à abolir les taxes oppressives et à confirmer les libertés du peuple. Mais avant que celles-ci fussent restaurées, Masaniello tomba dans le délire, en proie à des agitations continuelles de corps et d'esprit, et fut mis à mort à la tête de sa cohorte. Naples et la Sicile restèrent entre les mains des Espagnols jusqu'en 1700, que l'extinction de la branche d'Autriche ouvrit la scène à de nouvelles querelles. En 1706, l'archiduc Charles (ensuite empereur) prit possession du royaume. Par l'effet de divers traités qui avoient mis don Carlos, fils du roi d'Espagne, en possession de Parme et de Plaisance, une nouvelle guerre s'éleva en 1733, entre les maisons d'Autriche et de Bourbon, au sujet de la possession de

Naples ; et don Carlos fut reçu dans la capitale, où il fut proclamé roi des Deux-Siciles. Ceci fut suivi d'une campagne très-sanglante ; mais l'effusion de sang fut arrêtée par la paix qui se fit entre la France et l'empereur, paix à laquelle se refusèrent d'abord les cours de Madrid et de Naples ; elles y accédèrent ensuite en 1736, et don Carlos resta roi de Naples. Lorsqu'il fut appelé à la couronne d'Espagne en 1759, l'examen des médecins et d'autres épreuves ayant convaincu que son fils aîné étoit incapable de régner, et son second fils étant héritier présomptif de la monarchie Espagnole, don Carlos résigna celle de Naples à son troisième fils Ferdinand IV, qui épousa une archiduchesse d'Autriche. Le 24 nivôse an 7, ce roi après avoir attaqué les Français à l'improviste avec une armée de 100,000 hommes qui fut défaite et détruite par ces derniers, fut obligé d'abandonner son royaume. Il s'embarqua avec sa famille sur le vaisseau de l'amiral Nelson, et fit voile pour la Sicile. Il a depuis recouvré son royaume par le secours des Austro-Russes, des Anglais et des Turcs. (Ce monarque vient de faire sa paix avec la France. Le traité a été signe à Florence le 28 mars 1801.) Les rois de Naples prennent le titre de rois des Deux-Siciles, de Jérusalem, etc., et leurs fils aînés celui de duc de Calabre.

Le Milanez, la plus belle portion de l'Italie, a passé par diverses mains ; les Visconti eurent pour successeurs les Galéas et les Sforce ; mais le duché tomba ensuite, vers 1525, entre les mains de l'empereur Charles V, qui le donna à Philippe II, roi d'Espagne, son fils. Il resta dans cette famille, jusqu'à ce que les Français fussent chassés d'Italie en 1705 par les Impériaux. Ceux-ci en furent dépossédés en 1745 ; mais par la cession que l'empereur fit de Naples et de la Sicile au roi d'Espagne actuel, le duché retourna à la maison d'Autriche qui le gouverna par un vice-roi. Cet Etat a été réuni à la république Cisalpine par les traités de Campo-Formio et de Lunéville, ainsi que le duché de Mantoue et les au-

tres pays désignés ci-dessus. La famille Gonzague gouverna autrefois ce dernier ; mais ayant embrassé le parti de la France, elle perdit ce territoire qui, comme fief de l'Empire, fut confisqué au profit de la maison d'Autriche : celle-ci l'a possédé depuis, le dernier duc étant mort sans postérité ; mais Guastalla en fut séparé en 1748, et réuni au duché de Parme.

Le premier duc de Parme fut un fils naturel du pape Paul III, le duché ayant été annexé au saint-siége en 1546 par le pape Jules II. Les descendans de la maison Farnèse s'éteignirent dans la feue reine douairière d'Espagne, dont le fils, à-présent régnant, obtint le duché, maintenant occupé avec celui de Plaisance par le neveu de ce roi.

Les Vénitiens furent jadis la puissance maritime la plus formidable de l'Europe. En 1194, ils conquirent Constantinople même, et en furent quelque temps maîtres, ainsi que d'une grande partie du continent d'Europe et d'Asie. Ils se virent plus d'une fois menacés de leur destruction par les confédérations des autres puissances de l'Europe contre eux, notamment par la ligue de Cambrai en 1509 ; mais ils furent aussi souvent sauvés par la désunion des confédérés. La découverte d'un passage aux Indes, par le Cap de Bonne-Espérance, donna le premier coup à leur grandeur, en leur enlevant le commerce de cette partie du monde. Les Turcs leur prirent par degrés leurs plus précieuses possessions sur le continent, et plus récemment, en 1715, ils perdirent la Morée.

Le 23 floréal an 5, il s'opéra une révolution qui changea la forme du gouvernement, et par les traités de Campo-Formio et de Lunéville, la partie orientale des Etats de Venise sur le continent fut cédée à l'empereur, et la partie occidentale à la république Cisalpine.

Les Génois disputèrent quelque temps l'empire de la Méditerranée aux Vénitiens, mais rarement, ou même jamais, ils ne furent en état de maintenir leur

indépendance sur terre, ayant été ordinairement protégés, ou même assujettis par les Français et les Impériaux. Leur doge, ou premier magistrat, étoit couronné roi de Corse, sans qu'on sache positivement quels droits il avoit sur cette île qui appartient à la France depuis 1762. Les efforts heureux qu'ils firent pour chasser de leur capitale les Autrichiens victorieux, pendant la guerre que termina la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, ont peu d'exemples dans l'histoire, et prouvent ce que peut le désespoir, qui secoue le joug de l'oppression. Ils ont maintenant un revenu tout au plus suffisant pour conserver une apparence d'Etat souverain.

Le 3 prairial, l'Etat de Gênes éprouva une révolution qui donna la forme démocratique au gouvernement de cette république, appelée dès-lors Ligurienne.

L'histoire de la papauté est liée à celle de la chrétienté. Les plus solides fondemens de ce pouvoir, quant au temporel, ont été jetés par la fameuse Mathilde, comtesse de Toscane, et héritière de la plus grande partie de l'Italie, dont elle légua une portion importante au fameux pape Grégoire VII, si bien connu sous le nom d'Hildebrand, avant son accession au trône pontifical, en 1073. On ne doit pas s'attendre que nous exposions ici avec détail, l'ignorance des laïcs, et les autres causes qui ont contribué à l'agrandissement de la papauté, avant la réformation. Même depuis cette époque, l'état de l'Europe a été tel, que les papes ont eu plus d'une fois la plus grande influence sur les affaires publiques, principalement par la foiblesse et la crédulité des souverains, qui paroissent enfin sortir de leur pieux aveuglement.

La puissance papale est aujourd'hui considérablement déchue. L'ordre des Jésuites, qui étoient, avec assez de raison, nommés ses janissaires, a été détruit en France, en Espagne, à Naples et en Portugal, et il est tout au plus toléré dans les autres pays qui reconnoissent le pape. Le pontife, lui-même, n'est traité, par les princes catholiques ro-

mains, qu'avec le degré de considération qui lui est dû comme évêque de Rome et en possession d'une souveraineté temporelle. Il est raisonnable de penser que cette humiliation se terminera par une privation totale pour le saint-siége de tous les émolumens qu'il tiroit des étrangers, et qui jusqu'au commencement du siècle présent ont été immenses, et que sa puissance sera restreinte à l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques, comme premier éveque de la chrétienté. Le pape adressa à la plupart des cours de l'Europe un mémoire vigoureux contre la conduite de l'assemblée nationale de France, à l'égard d'Avignon et du comtat Vénaissin. Ce pontife, par le traité de paix de Tolentino avec la France céda à la république Cisalpine les 3 légations de Bologne, Ferrare et Ravenne. Anne Braschi, né en 1717, fut élu pape en 1775, et prit le nom de Pie VI. Il est mort en 1799 à Valence en Dauphiné, où il avoit été conduit par les Français. Le cardinal Chiaramonti, évèque d'Imola, lui a succédé sous le nom de Pie VII.

ARTICLE IV.

EMPIRE OTTOMAN.

Cet empire est divisé en trois parties :

TURQUIE D'EUROPE.
TURQUIE D'ASIE. } (1)
ÉTATS TRIBUTAIRES EN AFRIQUE. }

TURQUIE D'EUROPE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 300 l.	Entre	36 et 49e d. de latit. N.
Larg. 200	les	14 et 27e d. de long. E.

Cont. 34,000 lieues carr., à raison de 473 hab. par l. carr.

Limites.

La Turquie d'Europe est bornée au N. par la Hongrie et la Russie d'Europe ; à l'O. par la mer Adriatique ; au S. par la mer Méditerranée, et à l'E. par la mer de Marmara et la mer Noire.

Division.—La Turquie d'Europe est divisée comme il est marqué dans le tableau suivant.

(1) Voyez pour ces deux articles l'*Asie* et l'*Afrique*.

DIVISION.

	SITUATION.	PROVINCES.	VILLES PRINCIP.	Lieues carr.
TURQUIE SEPTENTRIONALE.	Sur les côtes septentrionales de la mer Noire sont les provinces de	La Crimée, ancienne Chersonèse-Taurique.	Precop. Bachaseraï. Kaffa.	2911
		Tartarie Budziac (1).	Oczakow.	1333
	Au N. du Danube sont les provinces de	Bessarabie. Moldavie, autrefois Dacie.	Bender. Bialogrod.	890
			Jassy. Choczim. Falczin.	2900
		Valachie, autre partie de l'ancienne Dacie.	Tergovisk.	166
	Sur la mer Adriatique.	Croatie. Dalmatie.	Vihitz. Mostar.	907
		Raguse, répub.	Raguse.	48
	Au S. du Danube sont :	Bulgarie, partie Ori. de l'ancienne Mysie.	Widdin. Nicopoli. Silistra. Scopia.	1900
		Servie, partie Occidentale de la Mysie.	Belgrade. Semendria. Nissa.	1908
		Bosnie, partie de l'ancienne Illyrie.	Seraïo.	960
	Sur le Bosphore de l'Hellespont.	Romanie, autrefois la Thrace.	CONSTANTINOPLE. lat. N. 41 d. long. E. 27 d. 1 m. Andrinople.	2356

(1) Les Russes, en 1783, s'emparèrent de la Crimée ; et par un traité signé le 9 janvier 1784, les Turcs la leur ont cédée avec l'île de Taman, et cette partie du Cuban qui est bornée par la rivière du même nom. Les Turcs n'ont plus que des nations Tartares au-delà de la rivière de Cuban, et en-deçà de la mer Noire. Par le traité de Jassy de 1792, la Turquie a cédé à la Russie la pleine souveraineté sur Oczakow, et le territoire compris entre le Bogée et le Niester. *Voyez* pour la description de ces pays, la Russie, tom. 1, pag. 311 à 314.

	SITUATION.	PROVINCES.	VILLES PRINCIP.	Lieues carr.
TURQUIE MÉRIDIONALE OU GRÈCE.	Au S. du mont Rhodope, ou Argentum, partie N. de l'ancienne Grèce.	Macédoine.	Strymon........ Contessa........	2109
		Thessalie, à présent Jannina.	Salonique....... Larisse.........	517
		Achaïe et Béotie, à présent Livadie.	Athènes. .... Thèbes. .... Lépante........	380
	Sur la mer Adriatique, ou golfe de Venise, ancienne Illyrie.	Epire.	Chimera........ Butrinto........ Escodar.........	106
		Albanie.	Durazzo.	708
	Dans la Morée, l'ancien Péloponnèse, formant la partie Méridionale de la Grèce, sont:	Corinthie.	Corinthe........	800
		Argolide.	Argos.......... Napoli de Romanie............	
		Sparte.	Lacédémone, maintenant Misitra...........	
		Olympie, où se tenoient les jeux.	Olympe, ou Langanico, sur la rivière d'Alphée.. Modon.	
		Arcadie.	Goron.......... Patras..........	
		Elide (1).	Elis ou Belvédère...........	

NOUVELLE DIVISION DE LA GRÈCE EN 4 PACHALICKS.

Pachalick de Salonique.	La Macédoine où sont : L'Yamboli. La Veria.	Pachalick d'Egrippo.	Phocide. Béotie. Livadie.
Pachalick de Jannina.	Thessalie. Epire. Albanie.	Pachalick de Tripolizza.	La Morée où sont : La Corinthie. L'Argolide. L'Elide. L'Arcadie. La Laconie.

Il faut ajouter à ce tableau les îles de la Grèce qui comprennent celles de la mer Ionienne et celles de l'Archipel, voisines de la Turquie ; nous les décrirons à la fin de ce pays.

(1) Voyez, pour plus de détails, la Géographie comparée à la fin du tome VI, et les cartes anciennes de l'Atlas.

Climat, sol et saisons. — La nature a prodigué aux habitans de la Turquie ses bienfaits les plus précieux, sous ses différens rapports. L'air y est salubre, et d'une pureté qui égaie l'imagination, à moins qu'il ne soit corrompu par les émanations mal-faisantes des contrées voisines, et la malpropreté naturelle aux Turcs dans leur manière de vivre. Le sol, quoique mal cultivé, est productif au-delà de l'expression. Les saisons y sont régulières et riantes, et ont été chantées dans les siècles les plus reculés de l'antiquité. Enfin la limpidité et l'extrême salubrité des eaux dans toutes les dominations des Turcs, invitent ces peuples à des bains fréquens.

Montagnes. — Les montagnes de ce pays sont les plus célèbres du monde; la plupart sont très-fertiles, le mont *Athos* est sur une péninsule qui s'avance dans la mer. Le *Pinde* et l'*Olympe*, célèbres dans les fables des Grecs, séparent la Thessalie de l'Epire. Le *Parnasse* dans l'Achaïe est si fameux pour avoir été consacré aux Muses, qu'il suffit de le nommer. L'*Hémus* a aussi été souvent cité par les poètes. Mais la plupart des autres montagnes ont changé de nom; témoins les *Shua*, *Staras*, *Witoska*, *Planina* et plusieurs autres; et même les monts fameux cités plus haut, ont reçu des Turcs, leurs nouveaux maîtres, des noms modernes, ainsi que beaucoup d'autres.

Mers. — L'*Euxin* ou *mer Noire*, le *Palus-Méotide* ou *mer d'Asow*, la *mer de Marmara* ou *Propontide* qui sépare l'Europe de l'Asie; l'*Archipel*, autrefois *mer Egée*; la *mer Ionienne* ou *mer Adriatique* et celle du *Levant*, prouvent évidemment que la Turquie d'Europe, et sur-tout la partie où se trouve Constantinople, sembloit, par les avantages que lui avoit prodigués la nature, plus propre que toute autre contrée, à devenir la maîtresse du monde.

Détroits. — Ceux de l'*Hellespont* et du *Bosphore* sont joints à la mer de Marmara, et ne sont pas moins renommés dans l'histoire moderne que dans l'ancienne. Le premier, l'Hellespont ou les *Darda-*

nelles n'a que deux milles et demi de large, et est fameux par le passage de Xerxès lors de son invasion en Grèce, et par celui d'Alexandre dans son expédition d'Asie. Le premier de ces rois, pour faciliter le passage de ses troupes nombreuses, fit jeter un pont de bateaux sur ce détroit qui fait communiquer la mer de Marmara avec l'Archipel. Le Bosphore qui la fait communiquer avec la mer Noire, n'est pas moins célèbre chez les poètes, par l'histoire de Héro et de Léandre, et le courage de celui-ci qui le traversoit à la nage pour aller trouver son amante, mais qui une nuit se noya avant d'avoir pu gagner la tour où l'attendoit Héro.

Rivières. — Le *Danube*, la *Save*, le *Niester*, le *Nieper* et le *Don*, sont les plus connues de ce pays, quoique plusieurs autres aient été célébrées par les auteurs tant en vers qu'en prose. Nous avons déjà parlé de ces fleuves, à l'article des pays qu'ils traversent.

Lacs. — Ils ne sont pas fort remarquables, et ni les anciens ni les modernes n'en font de mention distinguée. Le lac de *Scutari* qui est en Albanie, communique avec ceux de *Plave* et de *Holti*. En Morée est le *Stymphale*, si fameux par ses harpies et ses corbeaux, et le *Phénée* est regardé, d'après la qualité de ses eaux, comme le lac d'où les anciens faisoient sortir le Styx, qu'ils croyoient être le passage aux enfers.

Métaux et minéraux. — La Turquie d'Europe contient une variété de toutes sortes de mines, et ses marbres sont estimés les plus beaux du monde.

Productions végétales. — Elles sont excellentes dans toute cette partie de la Turquie, sur-tout, pour peu que l'industrie seconde la nature. Outre des herbes potagères de tout genre, elle donne en abondance et dans une qualité supérieure, des oranges, limons, citrons, grenades, raisins d'un goût exquis, figues savoureuses, amandes, olives, plusieurs drogues peu communes dans le reste de l'Europe, et des cotons fort estimés.

Animaux. — Les chevaux Thessaliens ou Turcs, sont précieux pour leur beauté et leur service; les

bestiaux sont forts, sur-tout en Grèce. Les chèvres sont de la plus grande utilité pour les habitans, auxquels elles fournissent chair et laine. Les gros aigles, qui abondent dans les environs de Badadagi, donnent aux Turcs les meilleures plumes pour empenner leurs flèches; elles se vendent fort cher. Les perdrix sont fort communes en Grèce, comme toutes les espèces de volailles et de quadrupèdes le sont dans toute la Turquie d'Europe. Mais les Turcs, et les Mahométans en général, n'ont pas beaucoup de goût pour la chair des animaux.

Antiquités et curiosités de la nature et de l'art. — Il n'est en Grèce presque pas un coin de terre, une rivière, une fontaine, qui ne présente au voyageur des ruines de quelqu'antiquité célèbre. On peut voir encore celles du temple de Neptune, sur l'isthme de Corinthe, et du théâtre où se donnoient les jeux isthmiques. Athènes, qui contient à présent plus de 10,000 habitans, est une source féconde d'antiquités les plus magnifiques et les plus fameuses du monde, dont un détail particulier excéderoit les bornes de cet ouvrage; mais nous croyons devoir en citer quelques-unes des plus remarquables Dans cette cité, jadis superbe, sont les restes du temple de Minerve, bâti en marbre blanc, et entouré de 46 colonnes cannelées d'ordre dorique, hautes de 46 pieds, et ayant 7 pieds et demi de circonférence. L'architrave est ornée de bas-reliefs supérieurement exécutés, représentant les guerres des Athéniens. Au S. E. d'Acropolis, qui défend la ville, sont 17 colonnes fort belles d'ordre corinthien; on croit qu'elles ont fait partie du palais de l'empereur Adrien. Elles sont de beau marbre blanc, hautes de 50 pieds, compris bases et chapiteaux. Tout près, et hors de la cité, est le temple de Thésée, entouré de colonnes cannelées d'ordre dorique; le portique de l'extrémité occidentale est orné de la bataille des Centaures, en bas-reliefs; celui de l'extrémité orientale paroît présenter la suite de la même histoire; et à l'extérieur des portiques, dans les espaces entre les triglyphes, sont représentés les

exploits de Thésée. Au S. E. d'Athènes, est une très-belle fabrique, nommée communément la lanterne de Démosthènes; c'est un petit édifice circulaire, en marbre blanc, dont le toit est soutenu par six colonnes cannelées d'ordre corinthien, de 9 pieds et demi de haut. Les entre-colonnemens sont des panneaux de marbre, et le tout est couvert d'une coupole sculptée en forme d'écailles; et sur la frise, sont représentés en relief, d'une exécution parfaite, les travaux d'Hercule. On voit aussi dans cette ville le temple des Vents, les restes du théâtre de Bacchus, du magnifique aqueduc de l'empereur Adrien, et des temples de Jupiter Olympien et d'Auguste. Les débris du temple de l'oracle d'Apollon sont encore visibles à Castri, au S. du Parnasse; et les degrés de marbre qui descendent vers un ruisseau charmant, que l'on suppose être la fameuse fontaine de Castalie, peuvent encore s'appercevoir, ainsi que les niches creusées dans le roc pour les statues. La caverne si renommée de Trophonius, est aussi une curiosité naturelle de la Livadie, anciennement la Béotie.

Le mont Athos, dont nous avons déjà fait mention, et qui est communément nommé *Monte Santo*, est sur une péninsule qui s'avance dans la mer Egée; il y a à la vérité une chaîne de montagnes qui traverse toute la longueur de la péninsule, de 7 milles de Turquie sur 3 de largeur; mais c'est une seule montagne qui porte le nom d'Athos. Il est si élevé, que du sommet, au rapport des anciens, on jouissoit du soleil naissant, quatre heures plutôt que sur la côte, et qu'au solstice, son ombre se prolongeoit jusqu'à Agora, ou marché de Myrina, ville de l'île de Lemnos, quoique cette île en soit distante de 87 milles à l'E. Il y a sur le mont Athos 22 couvens, outre un grand nombre de cellules et de grottes, habitations de 6,000 moines et hermites, pour le moins; quoique les hermites proprement dits, vivant dans les grottes, ne soient pas plus de 20. Les autres moines sont des anachorètes, qui vivent dans des cellules. Ces moines Grecs, qui se donnent le nom d'habitans

des montagnes saintes, sont si loin d'être un peuple d'oisifs, qu'outre leurs offices religieux de chaque jour, ils cultivent des oliviers et des vignes, ou exercent l'état de charpentiers, maçons, tailleurs de pierres, fabricans de draps, tailleurs, etc. Ils mènent une vie très-austère, et n'ont pour nourriture habituelle, au lieu de viande, que des olives sèches, figues et autres fruits, oignons, fromage, et dans de certains jours, le carême excepté, du poisson. Leurs jeûnes sont fréquens et rigoureux, ce qui joint à l'excellente qualité de l'air, rend en ce lieu la longévité si commune, que beaucoup de ces moines vivent au-delà de cent ans. Il paroît, d'après Elien, qu'anciennement la montagne, et particulièrement le sommet, passoit pour un séjour très-sain, et qui contribuoit à prolonger la vie ; de-là les habitans furent appelés *Macrobii*, ou longues vies. Philostrate, dans la vie d'Apollonius, nous apprend de plus, qu'un grand nombre de philosophes avoient coutume de se retirer sur cette montagne, pour mieux contempler les cieux et la nature; et c'est sans doute, d'après leur exemple, que les moines y bâtirent leurs cellules.

Commerce. — Les productions que la Turquie fournit au commerce sont diverses sortes de soie, de laine, de poil de chèvre et de chameau, de coton brut et filé, de lin, de cire, d'huile, de séné, de noix de galles, de bétail, de cendres, de bois pour les manufactures, et de bois même pour la construction des bâtimens.

Ses manufactures sont les tanneries, les pelleteries pour toutes sortes d'usages et les chagrins qu'on fait passer en Europe; la teinture soit pour les soies, soit pour les laines, soit même pour les peaux, y est portée à un haut degré de perfection, sur-tout pour l'éclat et la durée des couleurs. C'est de ces laines dont les Turcs font leurs tapis et tapisseries; et s'ils avoient de meilleurs dessins, on ne pourroit rien voir au monde de plus beau que ces sortes d'ouvrages.

Importations et exportations. — Les importations de France dans la Turquie d'Europe, année moyenne de 1780 à 1790, se sont élevées à 8,000,000 de livres.

pour Constantinople,	4,000,000
Andrinople,	500,000
Salonique,	2,500,000
Morée,	100,000

Les exportations de la Turquie d'Europe en France étoient de 7,000,000

De Constantinople, d'Andrinople,	2,000,000
Salonique,	3,500,000
Morée,	1,500,000

Le restant de solde qui est de 1,000,000 s'est payé durant ces 10 années, en sequins de Venise, ou en talaris de Hongrie.

Population. — La population de la Turquie d'Europe est évaluée à 16,000,000 d'habitans.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, places fortes, édifices publics et particuliers.

Bessarabie. — Cette province est habitée par les Tartares d'*Oczakow* et ceux de *Budziac*. Les premiers habitent aux environs du *Dniéper* ou *Boristhène*, et les autres occupent le reste de la province. Ils sont assez peu soumis aux Turcs qui sont maîtres des villes. Ce petit pays, qui est situé entre la Moldavie, le Danube, la mer Noire et la petite Tartarie, a quelques vallées assez bonnes, mais peu cultivées. Il est en général montueux, plein de marais et de défilés. Les mœurs de ses habitans ressemblent à ceux des Tartares de la Crimée.

Bender, capitale, ville située sur le *Niester*. C'est la résidence du pacha de la province. Cette ville est remarquable par le séjour qu'y fit Charles XII, roi de Suède, après avoir perdu la bataille de Pultawa, en 1709. Les Russes s'en emparèrent en 1770 et en 1789. Non loin de

Bender est *Varnitz*, lieu où le même Charles XII établit son camp en 1709, et dans lequel il resta jusqu'en 1713. Cette ville est forte, grande et bien peuplée. On y compte environ 60,000 habitans, dont la majeure partie sont des Juifs et des Arméniens. Il s'y fait un commerce prodigieux de toutes sortes de marchandises.

Akerman ou *Bialogrod*, c'est une ville grande et bien fortifiée, située sur la mer Noire, à l'embouchure du *Niester*, et la capitale du pays habité par les Tartares de Budziac. Les Russes s'en emparèrent en 1770; mais ils la rendirent à la paix de 1774. Le port est assez bon. Les petits bâtimens peuvent y hiverner. Il y a quelques chantiers de construction.

Kili ou *Kilia-Nova*, pour la distinguer de l'ancienne *Kilia* ou *Lykostomon*, qui étoit dans l'île voisine. Cette ville est située à l'embouchure Septentrionale du *Danube*, à trois lieues de la mer Noire. Elle est fort grande et très-commerçante. Il s'y rend tous les ans un grand nombre de vaisseaux, non-seulement des villes de la mer Noire, mais encore de l'Égypte, de Venise et de Raguse, pour y prendre de la cire et des cuirs verts. Elle est peuplée de gens de différentes nations; mais plus particulièrement de Juifs, de Turcs et d'Arméniens. Elle a d'assez mauvaises murailles; mais son château fort du côté du Danube, est grand et de bonne défense. Son port étoit bon autrefois, et les navires y étoient en sûreté. La négligence des Turcs l'a laissé combler dans bien des endroits. Elle fut prise par les Russes en 1770, et rendue en 1774.

Ismahill, autrefois *Smill*, ville grande et ouverte, qui a néanmoins une citadelle, où il y a une garnison Turque. En 1770, les Turcs et les Tartares furent entièrement défaits par les Russes, dans les environs de cette ville, près de la rivière de *Larga*, et cette défaite fut suivie d'une autre plus complète encore, près de la petite rivière de *Kahoul*. Elle fut prise en 1790, par les Russes commandés par Suwarow, qui, au lieu d'accorder les honneurs de la guerre à la garnison qui s'étoit vaillamment défendue, la fit égorger impitoyablement.

Kawchan ou *Caouchan*, ville située au S. et à 6 lieues de Bender, dans un vallon. Elle est habitée par des Tartares, des Persans, des Juifs et des Arméniens. Il y a des mosquées, des églises Grecques et Arméniennes et des Synagogues. On y compte 25 à 30,000 habitans. Le commerce y est très-florissant.

Moldavie. — Cette province est située entre la Valachie ou Valaquie, la Transilvanie, la Hongrie, la Pologne et les provinces de Bessarabie et de Bulgarie. Elle est bornée au N. et à l'E. par le Niester, et par une partie de la rivière de Pruth; au S. par le Danube; et à l'O. elle est séparée de la Transilvanie par une ligne tirée depuis les sources de la rivière de *Tchirimous*, passant à la source de Soutchava, de la Moldawa, de la Bistritza et de la Tortouche, jusqu'au Milcovo : aujourd'hui elle confine à la Bukovine. Mais l'air y est chaud et peu salubre. Il y règne des fièvres malignes et contagieuses, qui sont presque aussi funestes que la peste. Vers l'O., sur les frontières de la Bukovine et de la Valaquie, elle est environnée de hautes montagnes, et c'est pour cette raison que les Romains l'appeloient la Dacie montagneuse. Ces montagnes sont couvertes d'arbres fruitiers de diverses espèces, entre lesquels serpentent des ruisseaux de l'eau la plus limpide, qui en plusieurs endroits descendent du sommet des monts avec un murmure agréable, et font de ce canton le verger le plus charmant. Le milieu de la montagne est toujours couvert de neige; mais on n'en voit jamais sur le sommet qui apparemment est plus élevé que les nuages. Pour juger de sa hauteur, il suffira d'observer qu'on la voit aussi distinctement à la distance de 10 lieues, que si on n'en étoit qu'à une portée de fusil. On trouve, vers les confins de la Moldavie, de la Pologne et de la Transilvanie, la montagne de *Jucoul*, où l'on recueille en mars, avril et mai, avant le lever du soleil, une manne ou rosée grasse qui ressemble à du beurre. Les rivières qui sortent de cette montagne charrient des paillettes d'or, que les Tsiguènes ramassent, moyennant un tribut annuel de 1,600 dragmes, destiné à l'épouse du hospodar. Il y a dans le territoire de Racour des mines abondantes de sel peu éloignées de Totruche, et nommé *Ocna* dans le pays. Les minières qui ont été creusées se remplissent de nouveau sel dans l'espace de 20 ans, de sorte qu'on ne s'apperçoit pas de l'excavation. On y trouve quelquefois des poissons pétrifiés, parfaitement semblables à ceux des rivières du voisinage. Il y a dans la Moldavie des montagnes entières de sel, et quand on a enlevé la couche de terre qui les couvre, elles ressemblent à du verre. On y fait presque par-tout du salpêtre. Vers le *Tarlew*, on trouve une source d'où il sort avec l'eau une espèce de bitume ou résine grasse, dont les paysans se servent pour graisser les roues de leurs voitures.

Le plat pays est très-fertile, quoiqu'inculte en grande partie. Dans les bonnes années, le blé y donne 25 pour un, le seigle 30, l'orge 60, et le millet 300; mais le sol ne vaut rien pour l'avoine. On y trouve des forêts d'arbres fruitiers. Il y a d'excellens vignobles entre Cotnar et le Danube, et plusieurs autres dans divers endroits. On rencontre dans les forêts une multitude innombrable de daims, de chamois, de renards, de loups-cerviers et de loups. Il est probable que les buffles que l'on voit quelquefois sur la rive citérieure du Niester, viennent de la Podolie et de la Tartarie, en passant le fleuve quand il est glacé. On trouve dans les montagnes de l'Ouest le *tsimbre*, qui est de la grosseur du taureau, mais qui a la tête plus petite, le cou alongé, le ventre retiré, les jambes hautes, les cornes minces et redressées, fort pointues et un peu recourbées en dehors. Cet animal est fort agile et grimpe sur les rochers comme un chamois. On rencontre sur toutes les frontières de la Moldavie des chevaux sauvages que l'on chasse, et qui sont en partie tués et en partie pris vivans. Dans les montagnes et dans la partie de l'Ouest, on élève beaucoup de bêtes à laine, dont on envoie une grande quantité à Constantinople. Un mouton n'y vaut pas plus de 3 fr.; les bœufs des montagnes sont petits, et ceux des plaines gros. Il en passe tous les ans plusieurs milliers à Dantzick. Il y a aussi dans cette province beaucoup d'abeilles qui sont d'un grand rapport.

Les Moldaves regardent le *commerce* comme un métier ignoble, et sont d'ailleurs trop paresseux pour y réussir: ainsi il est entre les mains des Turcs. Il consiste en grains, en cire de très-belle qualité, en cuirs, laines, beurre, suifs, lin, chanvre, bœufs et moutons; en viandes salées qui se répandent dans toute l'étendue de la mer Noire; en pelleteries très-estimées; en bois de construction et de mâtures de toutes espèces, et en goudron dont les sources sont très-abondantes dans ce pays. Les Russes s'emparèrent de la Moldavie en 1769; mais ils la rendirent à la paix de 1774. Le Grand-Turc en céda une partie considérale, la *Bukovine*, en 1777, à la maison d'Autriche (1). Le prince s'intitule: *nous N.... par la grace de Dieu, hospodar de la Modalvie.* Depuis que le pays est soumis à la Porte, le prince a perdu le droit de faire la guerre ou la paix, de conclure des traités ou alliances, d'envoyer des ambassadeurs; mais il a encore le pouvoir de

(1) Voyez le tome IV, pag. 95.

faire des loix, de punir de mort, de confisquer les biens, de faire et défaire les nobles, d'établir des impôts, et de disposer des charges civiles et militaires. La Moldavie pouvoit autrefois mettre sur pied une armée de 100,000 hommes; aujourd'hui elle peut à peine en fournir 8,000.

Jassi, capitale et résidence du hospodar. Cette ville est située sur la rivière de *Balhoui*, une lieue au-dessus de son embouchure, dans un terrein marécageux, mais entouré des sites les plus charmans, dont les Turcs n'ont pas su tirer parti. Elle est grande, mais les maisons n'ont qu'un étage et sont la plupart faites en paille et de terre; les rues, au lieu d'être pavées, sont couvertes de madriers. Elle a des manufactures de canevas, et son territoire produit d'assez bon vin. En 1753, elle fut entièrement consumée par un incendie, mais ensuite rebâtie. Elle fut prise par les Russes, en 1739 et 1769. On y compte environ 50,000 habitans. Le commerce y est assez florissant.

Soczowa, ville considérable sur la *Moldawa*, siége d'un archevêque Grec. Le hospodar y fait aussi sa résidence dans la belle saison.

Fotchsanii, petite ville sur la rivière de *Micovo*. Il s'y tint, en 1772, un congrès entre les plénipotentiaires de la Turquie et de la Russie, et ceux de la Prusse et de l'empereur.

Galatche est la ville la plus renommée pour le commerce qui soit sur le bord du Danube. Il y vient continuellement de Constantinople, des côtes de la mer Noire, d'Égypte et de Barbarie, des vaisseaux pour y prendre du bois, du miel, de la cire, du sel, du beurre, du salpêtre et des grains. On voit près Galatche les ruines d'une ancienne ville que l'on nomme dans le pays *Ghierghina*. Les monnoies et médailles qu'on a tirées de ses décombres, indiquent qu'elle a été bâtie du temps de Trajan.

Faltchii ou *Falczin* est une petite ville sur la rivière de *Pruth*, près de laquelle, le long du *Sireth*, on trouve des ruines de murailles, et des fondemens tirés au cordeau au milieu des plus épaisses forêts, qui paroissent être les restes d'une ancienne ville dont on a oublié jusqu'au nom.

Houtche, cette ville est remarquable par le traité de paix qui y fut conclu en 1711, entre Pierre-le-Grand et les Turcs.

Valé Strimba, ou val de malheur et d'injustice, a souvent été funeste aux armes des Chrétiens. Konitzki y fut défait par les Tartares; Jean Sobieski fut deux fois forcé de l'abandonner avec perte; et Pierre 1er, après s'y être battu pendant

quatre jours en 1711, fut enfin forcé de faire la paix

Choczim, ville avec citadelle sur le *Niester*. Elle sert de boulevard du côté de la Pologne. Les Turcs en augmentèrent les fortifications, après s'en être rendus maîtres en 1712. Cette ville est remarquable par les victoires que les Polonais y ont remportées sur les Turcs en 1621 et 1683. Les Russes la prirent en 1771, et la rendirent en 1774.

Kympoullung, ce district a environ quinze villages fermés par une enceinte de hautes montagnes, et dont les habitans jouissent de la liberté républicaine.

Niametz, ville située au bord de la rivière du même nom, sur une montagne, ce qui en fait une place forte. Son château passoit autrefois pour imprenable.

Valachie ou Valaquie — Cette province est séparée de la Moldavie par de hautes montagnes et le Sireth. Son nom lui vient des *Valaques* qui l'habitent. L'air de cette province est tempéré et son terroir fertile en blés, vins, melons et légumes. On y élève beaucoup de bétail, et principalement de bons chevaux. On y trouve des mines de sel et de soufre, ainsi que des bains chauds. Quelques-unes de ses rivières charient des grains d'or mêlés avec le sable. Ses montagnes sont couvertes de forêts, dont plusieurs sont composées d'arbres fruitiers. On y voit une quantité prodigieuse de gibier et des troupes de chevaux sauvages, plus petits que les chevaux domestiques, mais qui ont le pied une fois plus large. Les Tartares les chassent et les mangent, ou les prennent vivans pour les dresser. Le pays est mal peuplé et pourroit nourrir six fois autant d'habitans; cependant le nombre en diminue tous les jours, à cause des impôts onéreux que le prince exige de ses sujets, pour satisfaire l'avidité de la Porte Ottomane. Les émigrations se multiplient, et cette terre féconde devient déserte : tels sont les funestes effets du despotisme. Les Valaques se disent libres et ne connoissent de serfs parmi eux que les *tsiguènes*. C'est cette espèce de peuple connu en France sous le nom de *Bohémiens*, et en Angleterre sous celui d'*Egyptiens*. Les Valaques ont adopté le costume Turc et leur manière de vivre, de sorte qu'à la religion près, les principaux d'entr'eux ressemblent à des Ottomans. Ce peuple descend des anciens Thraces qui se rendirent célèbres sous le nom de *Gètes* et de Daces. Il professe la religion Grecque. Le commerce de ce pays est considérable, et consiste en grains, cuirs, laines, cire, miel, beurre, suif, lin, chanvres, pelleteries, sel et

tabac, qu'ils échangent contre des draps de Leipsick et de Pologne, des étoffes de France et de Venise, des camelots, des teintures, des métaux et des épiceries.

Tergovisk ou *Targovisto*, capitale. Cette ville est située entre les rivières de *Jalomnitza* et de *Colentina*; elle a un tribunal et des fortifications. Le prince y a un palais. Elle est grande, bien peuplée, mais sale et mal bâtie, quoiqu'il s'y fasse un commerce assez actif.

Bukorest ou *Bukarest* est une ville grande, forte et bien peuplée, et la résidence du hospodar : c'est aussi le siége de l'archevêque de Valachie. On y voit un couvent de moines Grecs, une académie et une maison d'assemblée pour les Luthériens. On y compte plus de 100,000 habitans. Il y a de très-beaux édifices publics, et sur-tout de magnifiques khans ou hôtels publics occupés par des riches marchands, chez lesquels on trouve toutes sortes de marchandises de tous les pays du monde commerçant.

Ibrahilow ou *Braïla*. Cette ville est grande et située sur une rive escarpée du *Danube* qui y reçoit le Sireth : elle est défendue par un château fort, à cinq cordons d'ouvrages. Les Turcs y ont un commandant, et c'est là que le nazir du sultan reçoit le tribut que paie la Valachie sous le titre de provision d'hiver ou de printemps. En 1771, elle fut consumée par les flammes, à l'exception du château. Les Turcs la prirent en 1711 et en 1770, mais ils ne purent se rendre maîtres du château : cependant, faute de provisions, ils furent obligés de l'évacuer.

Crayava. — On voit dans ce bannat, les ruines des piles d'un pont, qui sont probablement les restes de celui que Trajan fit construire sur le Danube pour favoriser son expédition contre Décébalus, roi des Daces. D'après le comte Marsigli, le Danube n'a pas en cet endroit mille pas de largeur; il estime que la longueur du pont a dû être de 440 toises, et qu'il avoit 20 arches. Un officier autrichien, le baron Hinguelhard, dit au contraire que sa longueur a dû être de 535 toises de Vienne, ou 520 toises de France. On y voit encore les restes d'une redoute que les Romains avoient établie pour la défense du pont. C'est près de-là que commence la chaussée Romaine qui conduit à Orsova et dans la Valaquie.

Orsova (le vieux) sur le *Danube*, on l'appelle ainsi pour le distinguer d'un autre, qui porte le même nom. Cette forteresse, retranchement des Romains, est située à l'E. sur les

frontières de la ville. C'est la seule des conquêtes de l'empereur Joseph II sur les Turcs, qui soit restée à l'Autriche, par la paix de Scistove, du 4 mai 1791. Elle a été réunie au bannat de Temesvar.

Croatie. — La partie qui appartient aux Turcs (1) est située entre les rivières d'Houna ou Unna, et des Verbas, et est comprise dans le Pachalik de Bosna-Ili. Le nom turc de la Croatie est *Rirouat-Vilaïeti.*

Vihitz ou *Bihacz* (*Bihachium*), capitale, c'est une ville située au pied d'une montagne, dans une île qui est au milieu d'un lac formé par la rivière d'*Unna*, et que Bela IV, roi de Hongrie, rendit libre et royale. C'étoit une place forte en 1592, avant que les Turcs ne s'en emparassent pour la première fois.

Dalmatie. — C'étoit un royaume que les Esclavons avoient fondé au septième siècle. Elle est maintenant partagée entre l'empereur (2), les Turcs et la république de Raguse.

Dalmatie Turque. — *Mostar* en est la capitale, c'est une ville grande, forte, et la résidence d'un pacha.

Dalmatie Ragusienne ou *République de Raguse.* — Elle est fort peu étendue. Cette république, quoique reconnue par les géographes comme une partie de la Turquie d'Europe, n'est pas sous la domination Turque. C'est un État aristocratique formé presque sur le modèle de celui de Venise. Le gouvernement est dans les mains de la noblesse; et le chef de la république, sous le titre de recteur, change chaque mois, et est élu au scrutin ou au sort. Pendant sa courte administration, il habite le palais, et porte un habit ducal. Comme les Ragusains sont hors d'état de se passer de protecteurs, ils emploient leurs richesses à s'en procurer; le principal qu'ils aient eu depuis plusieurs années, est le Grand-Seigneur. Ils se sont efforcés aussi de se maintenir en bonne intelligence avec les Vénitiens et les États voisins. Mais en 1783 il s'éleva une querelle entr'eux et le roi de Naples, au sujet du droit que réclamoit ce souverain de donnerun commandant aux troupes Ragusaines.

---

(1) Voyez pour la description de la Croatie hongroise, le tome IV, pag. 87.

(2) Nous renvoyons au tome IV, pag. 88 et 89, pour la description des Dalmaties hongroise et ex-vénitienne.

Elle se termina par la réduction de cette république, sous la protection du roi.

Raguse, capitale, n'a pas plus de deux milles de circonférence; mais elle est bien bâtie, et contient quelques beaux édifices. L'ancienne Épidaure étoit située non loin de cette cité. Les Ragusains professent la religion Romaine, mais tolèrent les Grecs, les Arméniens et les Turcs. Presque tous les citoyens sont négocians, et ils tiennent l'œil si constamment ouvert sur leur liberté, que les portes de Raguse ne peuvent être ouvertes que quelques heures par jour.

Bulgarie. — Les Turcs nomment cette province *Boulgar-Ili*, elle est bornée au N. par le Danube; au S. par le mont *Hémus*, qui la sépare de la Romanie; à l'E. par la mer Noire; et à l'O. par la Servie. Le pays est en général marécageux; mais dans les vallées et les plaines, le terrein est extraordinairement fertile, et produit en abondance du blé et du vin. Les montagnes ne sont pas non plus entièrement stériles; car au milieu et vers le bas, elles offrent d'excellens pâturages. On doit compter au nombre des curiosités de cette province le nombre d'aigles qui sont dans le voisinage de Babadaghi. Tous les armuriers de la Turquie et de la Tartarie s'y pourvoient de plumes pour mettre aux flèches, et cependant on ne peut employer à cet usage que douze plumes de chaque aigle prises de la queue. On trouve, près d'une des montagnes qui séparent la Bulgarie de la Servie, une source d'eau tiède d'où l'eau jaillit de la grosseur d'un homme; et à soixante pas de là, une autre source d'eau claire, froide comme glace. Toutes les deux sont imprégnées de salpêtre et de soufre. On trouve dans diverses parties de la Bulgarie plusieurs autres bains chauds, et entr'autres, sur les frontières de la Servie, entre les monts Souha et la rivière Nissava. L'eau jaillit des montagnes dans cette rivière, et le sable et les pierres la teignent en rouge.

Dans une partie de la Bulgarie qui s'étend depuis la Silistrie jusqu'aux embouchures du Danube, on trouve une espèce de Tartares, originaires d'Asie, dont l'hospitalité est extraordinaire, et qui, sans avoir le mot de *fraternité* écrit sur leurs portes, l'ont véritablement gravé au fond du cœur. Quand un voyageur passe, quel que soit son pays, quelle que soit sa religion, les pères ou mères de famille paroissent devant leurs maisons, et invitent de la manière la plus affable l'étranger à entrer chez eux, et à agréer (selon leur expression) leur nourriture telle que Dieu la leur a donnée. Celui,

dont le voyageur accepte l'invitation, le nourrit pendant trois jours, lui, ses chevaux, s'il n'en a pas plus de trois ; mais avec une politesse et une générosité dont il n'y a pas d'exemple. Il lui présente du miel, des œufs, et de bon pain, quoique cuit sous la cendre. Les habitans de ce pays arrangent aussi chacun une petite cabane consacrée aux étrangers, et la garnissent de lits de repos, de sorte que les voyageurs peuvent s'en servir à leur commodité.

Widdin, grande ville fortifiée, située sur le *Danube*, et célèbre par la belle résistance qu'y fit Passwan-Oglou contre les troupes réunies de divers pachas envoyés par le Grand-Seigneur. C'est le siége d'un métropolitain.

Ternowa ou *Ternow*, ville autrefois capitale de la Bulgarie, est aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur. C'est le siége du patriarche de la Bulgarie.

Nicopoli est une grande ville, située sur la rive Méridionale du *Danube*, au confluent de l'*Otzouma*, et défendue par un château. Elle est célèbre par la victoire que remporta Bajazet I, empereur des Turcs, sur Sigismond, roi de Hongrie. Beaucoup de nobles Français qui étoient venus au secours des chrétiens, y périrent. Plusieurs Grecs lettrés, prévoyant que cette défaite seroit suivie de la ruine de l'empire de Constantinople, se retirèrent en Italie. Leur arrivée fit renaître l'étude de la langue Grecque, et renouvela les sciences dans l'Occident. Il y a dans Nicopoli un évêque Latin, suffragant de l'évêque de Sophie.

Orost-Choux, que l'on trouve nommée sur les cartes *Roussi*, est une ville bâtie sur des hauteurs au bord du *Danube* et munie d'un château. Elle est grande et a de bonnes manufactures de draps, de toiles, de mousselines et autres. Elle est renommée dans la Turquie d'Europe : c'est dans cette ville que l'on met pied à terre quand on s'est embarqué sur le Danube pour aller à Constantinople, et l'on fait le reste du chemin par terre.

Silistra, ville au bord du *Danube*, assez bien fortifiée et au pied d'une montagne. Elle est entièrement environnée d'abîmes, couverts de bois épais. On voit dans ses environs les ruines de la muraille que les empereurs Grecs avoient fait élever contre les incursions des peuples barbares. En 1773, il y eut près de cette ville des actions très-vives entre les Russes et les Turcs à l'avantage des derniers, qui néanmoins perdirent beaucoup de monde.

Tomiswar étoit autrefois le chef-lieu de la petite Scythie,

où Ovide fut relégué. Elle est située près d'un golfe formé par la mer Noire.

Warna, près de la mer Noire. Cette ville est célèbre par la victoire que l'empereur Turc Amurat remporta en 1444, sur Uladislas 1er, roi de Hongrie. Son port est l'unique de la mer Noire, sur la côte d'Europe, qui puisse recevoir des vaisseaux.

Servie. — Cette province est bornée au N. par le Danube ; au S. par l'Albanie et la Macédoine à l'E., par la Bulgarie, et à l'O. par la Bosnie. Ce pays seroit assez fertile, s'il étoit bien cultivé.

Belgrade, capitale. Cette ville, située au confluent de la *Save* et du *Danube*, étoit autrefois regardée comme la clef de la Hongrie ; mais ses fortifications ont été détruites par le traité de paix fait en 1739, entre l'Empereur et le Grand-Seigneur. Les Turcs ont converti toutes ses églises en mosquées, et les catholiques se sont retirés à Semlin. Le péage qu'on y a établi rapporte par an plus de 400,000 fr. ; tout ce qui se transporte par terre ou par eau, de Vienne à Constantinople, et *vice versa*, étant obligé de passer par cette ville.

Nissa sur la *Nissava*, ville forte, autrefois capitale de la province, située dans une grande plaine extrêmement fertile sur-tout en vin. L'air y est fort bon.

Passarowitz, petite ville célèbre par le traité de paix de 1718, entre les Impériaux et les Turcs. Elle est sur la *Morava*.

Semendria ou *Spenderow*, autrefois capitale de la Servie, sur le *Danube*, à son confluent avec la Morava, étoit autrefois plus considérable qu'aujourd'hui. Elle est défendue par un fort château.

Bosnie. — Cette province est bornée au N. par la Save ; au S. par le district de Herse ou Herzegovina ; à l'E. par le Drino ; et à l'O. par la rivière de Verbas. Ce pays est favorable à l'agriculture et au pâturage ; il produit du vin, et ses montagnes renferment des mines d'argent. Ses habitans professent la religion Grecque : il s'y trouve néanmoins beaucoup de mahométans.

Bosna-Seraï ou *Seraïo*. Cette ville, capitale de tout le pays, fait un commerce considérable. Elle est située sur le *Bosna*, et a un château fortifié à l'antique. Elle fut prise et brûlée par les Impériaux en 1697. Les revenus de cette ville sont assignés à la mère du sultan. C'est la résidence de

l'évêque Latin de Bosnie, suffragant de l'archevêque de *Colocka* en Hongrie. Il est nommé par la cour de Hongrie, et reçoit cent ducats par an de la chambre des domaines de ce royaume. Il a environ mille catholiques sous sa juridiction.

Bania-Luka ou *Banialouk*, ville considérable et forte, sur la rivière de *Verbas*, est la résidence du pacha qui commande à toute la province. Elle est défendue par une bonne forteresse.

Romanie ou Roum-Ili. — Cette province tire son nom, soit des Romains, soit de la *Nouvelle-Rome*, qui étoit Constantinople, comme siége de l'empire Romain en Orient. Son ancien nom étoit la *Thrace*, dont les historiens Grecs et Latins font si souvent mention. Elle est bornée au N. par les monts Hémus; au S. par l'Archipel; à l'E. par la mer Noire, l'Hellespont et la Propontide ou la mer de Marmara; et à l'O. par la Macédoine et le fleuve Strymon.

On trouve dans cette province des montagnes célèbres et remarquables; mais le pays est presque plat. Les cantons situés entre les montagnes, sont froids et peu fertiles; mais en descendant vers les mers environnantes, on trouve un pays agréable qui produit en abondance du blé, du seigle, de l'orge, du maïs, du vin et sur-tout du riz, en un mot de toutes les denrées de l'Europe et de l'Asie. On y recueille aussi beaucoup de soie et de coton; mais cette dernière marchandise étant d'une qualité trop inférieure pour être exportée avec avantage, on en fait des toiles qui servent à faire des voiles pour les vaisseaux et autres bâtimens de mer.

Constantinople, que les Arabes, les Persans, les Turcs, nomment *Stamboul*. Cette ville est la capitale de l'empire Ottoman, et la résidence du Grand-Seigneur. Elle est située sur la côte Européenne du *Bosphore*, sur un promontoire qui termine l'Europe de ce côté, s'avançant entre les eaux du port qui est large et profond, et la mer de Marmara, qui communique à la mer de l'Archipel et à la mer Noire. Elle fut bâtie sur les ruines de Bysance par l'empereur Romain Constantin-le-Grand, comme dans un site plus séduisant que celui de Rome pour le siége de l'empire. Elle devint ensuite capitale de l'empire Grec, et ayant échappé à la fureur destructive des nations barbares, elle fut la plus grande comme la plus belle des villes de l'Europe, et la seule qui dans les siècles gothiques conserva quelqu'image de l'ancienne délicatesse dans les arts et dans les manières. Tant

qu'elle resta en la possession des empereurs Grecs, elle fut le seul marché d'Europe pour les productions de l'Inde. Elle fut le rendez-vous des Croisés et en recueillit un grand avantage; et comme elle étoit alors à l'époque de sa gloire, les écrivains Européens de ce temps en ont parlé sur le ton de l'admiration. « Quelle vaste cité que Constantinople, s'écria l'un d'eux, la voyant pour la première fois! quelle beauté! Que de monastères et de palais bâtis avec un art étonnant! Que de manufactures qui frappent les regards! On exciteroit la plus grande admiration en racontant tout ce qui y afflue de richesses, d'or, d'argent, d'étoffes de toute espèce; car à tout moment il y aborde des vaisseaux qui apportent toutes les choses à l'usage de l'homme ». Constantinople est aujourd'hui une des plus superbes villes du monde par sa situation et son port. Aucune ville, peut-être, n'a l'aspect plus majestueux au-dehors, ni l'intérieur plus différent de ce qu'elle annonce. Des rues étroites, sales, mal percées, de mauvaises maisons de bois, dont les appartemens supérieurs s'avancent en saillie, comme si l'on eut craint pour les rez-de-chaussée, la communication de l'air et de la clarté, enfin de vastes espaces occupés seulement par les débris d'édifices consumés par le feu ou demeurés sans propriétaires morts de la peste, tel est le tableau intérieur de Constantinople. Il y a cependant des monumens dignes de l'attention du voyageur. La partie la plus régulière est le *Besestin* fermé de murs et de portes, où les commerçans ont leurs boutiques rangées avec beaucoup d'ordre. Dans un autre quartier est l'*Hippodrome*, carré long de 400 pas sur 100 de large, où les Turcs s'exercent à cheval. Le *Meidan* ou place de la parade, est une place spacieuse, rendez-vous général des personnes de tous les rangs. Sur la côte opposée au port, qui est magnifique et s'avance fort avant dans les terres (1), sont quatre villes qu'on regarde comme faubourgs de la capitale, la distance étant si petite, qu'une personne peut aisément se faire entendre d'un rivage à l'autre; ce sont *Pera*, *Galata*, *Pacha* et *Tophana*. Les ambassadeurs étrangers et les Francs habitent à Pera, n'ayant pas la permission de vivre dans la ville. Galata est aussi habité en plus grande partie par des Francs ou Juifs, et c'est une place de grand commerce. On y trouve beaucoup d'antiquités. Le tombeau de Constantin-le Grand y est encore conservé. La

---

(1) Voyage d'Olivier en Turquie, tome I.

mosquée de Sainte-Sophie, autrefois église chrétienne, surpasse, dit-on, à quelques égards, par la grandeur et l'architecture, S.-Pierre de Rome. Constantinople est d'une forme triangulaire; le sérail est bâti à l'un des angles, d'où il jouit de la vue de la délicieuse côte de l'Asie mineure, coup-d'œil qui n'a point d'égal. Nous n'entendons pas par le sérail, les appartemens où sont confinées les femmes du Grand-Seigneur, comme on l'imagine communément, mais toute l'enceinte du palais Ottoman qui égale en étendue une ville médiocre. Le mur qui environne le sérail a 30 pieds de hauteur, avec des créneaux, des embrasures et des tours dans le style des anciennes fortifications. Il est percé de 9 portes, dont deux seulement sont magnifiques, et de l'une desquelles la cour Ottomane, dans les actes publics de son gouvernement, prend le nom de Porte ou de Sublime-Porte. L'étendue et la population de Constantinople ont été bien exagérées par les voyageurs crédules. Cette ville est entourée d'un mur épais, élevé, crénelé à la manière orientale, et garni de tours défendues par un fossé revêtu, mais peu profond, dont les ouvrages sont doubles du côté de terre. Les auteurs les plus accrédités ne croient pas qu'elle contienne plus de 400,000 habitans, dont les trois quarts, dit-on, sont Grecs et Arméniens, le reste des Juifs et Turcs. D'autres supposent que le nombre des habitans ne passe pas 600,000. La ville a souvent éprouvé des incendies occasionnés par le peu de largeur des rues, la structure des maisons et les artifices des janissaires. Au mois d'août 1784, un incendie éclata dans le quartier situé vers le port, et s'étendit à d'autres quartiers, où furent consumées près de 10,000 maisons qui avoient été rebâties depuis l'incendie de 1782.

Vis-à-vis du sérail, sur la côte d'Asie, et à un mille et demi de distance au-delà du détroit, est la ville de *Scutari* décorée d'une mosquée royale et d'une maison de plaisance du Grand-Seigneur. Elle se fait remarquer par la belle verdure qui l'environne. Du haut d'une colline voisine, on a une vue immense, qui embrasse, dans un seul tableau, Constantinople, Galata et Pera, les mers resserrées du Bosphore et de la Propontide, et les contrées qui les bordent sur l'un et l'autre rivage. A partir de Constantinople, un canal d'environ sept lieues de long, conduit en ligne un peu tortueuse jusqu'à la mer Noire. Il est bordé de l'un et l'autre côté de belles maisons de campagne.

Sophie, ville considérable, résidence du Pacha de la Roma-

nie, le plus puissant des pachas de la Turquie d'Europe, d'un métropolitain grec, et d'un archevêque latin. Cette ville est grande, bien bâtie et très-commerçante. Il y a des bains chauds, très-fameux pour leurs vertus salutaires. La rivière d'*Icha* ou *Bochana* baigne ses murs et la traverse en partie. Elle est située sur l'emplacement de l'ancienne *Sardique*, célèbre par le concile qui s'y tint en 347, pour juger la cause de S. Athanase contre les Ariens.

Andrinople, que les Arabes et les Turcs appelent *Adranah*, *Edreneh*, est une grande ville sur la rivière de *Maricz*, et qui tire son nom de l'empereur Adrien qui l'a bâtie ou du moins renouvelée. Elle est environnée d'une muraille flanquée de bastions. Son palais est dans la position la plus agréable, ayant vue, d'un côté, sur les plaines les plus fertiles, et de l'autre sur la rivière de *Caradarc* ou d'*Arde*, qui les sépare de la ville, et se jette là dans celle de Maritz. Ce qu'il y a de plus curieux à Andrinople, ce sont quelques mosquées couvertes en cuivre, qui avec les tours élevées et artistement bâties qui les environnent, les galeries ornées de colonnes bien sculptées, les plaques et les piédestaux de bronze, les marbres précieux, les portes élégamment travaillées, les belles fontaines, les superbes portiques, les pommeaux dorés et les tapis habilement tissus, forment un coup-d'œil enchanteur. La rivière de Maritz, qui est navigable, donne une grande activité au commerce et y attire diverses nations Le terrein des environs est très-fertile, et fournit abondance de vin et d'autres denrées.

Héraclée anciennement *Parinthus*, sur la mer de Marmara, étoit autrefois une grande ville, mais n'est plus aujourd'hui qu'un endroit fort médiocre. On y trouve les ruines d'un amphithéâtre bâti du temps de l'empereur Sévère.

Philippopoli, ancienne et considérable ville qui doit sa fondation à Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, et dont elle porte le nom. Elle est bâtie sur les deux sommets d'une montagne. C'est le siége d'un archevêque grec. Il croît une prodigieuse quantité de riz dans ses environs.

Rodosto, ville d'environ 5,000 habitans, sur la mer de Marmara, commerçante et agréablement située sur la pente d'un coteau, avec un port et au fond d'un petit golfe.

Sélivrée, port et ville sur la mer de Marmara, assez bien bâtie et l'entrepôt de tous les grains d'alentour.

Gallipoli est une ville bien peuplée avec un vaste port.

Elle donne son nom au célèbre détroit sur lequel elle est située, qui s'appeloit autrefois l'*Hellespont*, et qui sépare l'Asie de l'Europe. C'est aussi la première ville de l'Europe dont les Turcs se soient emparés, et le siége du grand-amiral Turc appelé *Capondane-Pacha*. Elle fait un commerce considérable de laines et de coton. On voit dans le détroit de Gallipoli une tour sur un rocher, ou plutôt deux tours carrées réunies, d'inégale grosseur, où les Turcs ont quelques pièces de canon, et qui leur servent de tour d'observation, et de guide aux marins. Il y a une source d'eau douce au milieu du roc. Les Européens nomment aujourd'hui l'Hellespont, *détroit des Dardanelles*. Son entrée est défendue par deux châteaux, dont l'un est en Europe et l'autre en Asie, que l'on appeloit anciennemeut *Sestos* et *Abidos*, et qu'on nomme à présent les *Châteaux de Romélie* et de *Natolie*. Au pied du château des Dardanelles dans la Turquie d'Europe, est le bourg de *Dardane*, où l'on construit des petits vaisseaux, et où l'on fabrique des étoffes de coton et de la toile pour les voiles.

TURQUIE-MÉRIDIONALE. — On la nomme *Grèce*, elle étoit autrefois très-célèbre; mais c'est aujourd'hui un pays mal peuplé et fort pauvre, si on le compare au temps où il jouissoit de sa liberté. La Grèce ressemble à une grande presqu'île, étant de trois côtés environnée par la mer. Elle est bornée à l'O. par le golfe de Venise et la mer Ionienne; au S. par la Méditerranée; à l'E. par l'Archipel et la Romanie; et au N. par la Servie et la Bulgarie.

Voici le tableau du commerce grec. D'un coup-d'œil on pourra en mesurer les diverses branches, et on en trouvera la balance dans la différence des totaux. Mais on ne doit s'appuyer sur cette balance, que comme sur un roseau. Si on la prenoit pour unique base des profits commerçiaux, on feroit de faux calculs.

TABLEAU GÉNÉRAL.

COMMERCE EUROPÉEN.

Exportations Grecques.		*Importations Grecques.*
558,320 piast..	Commerce anglais......	558,320 p.
4,663,000	Commerce allemand	1,544,550
1,150,000	Commerce italien......	644,400
140,000	Commerce hollandais...	100,400
1,000,000	Commerce russe........	960,000
1,310,000	Commerce français.....	1,163,000
8,821,320.	13,791,990.	4,970,670.

Quand on résume la somme totale des exportations franques dans le commerce grec, on trouve qu'elle s'élève à près de 9,000,000 de piastres. (La piastre turque au cours du change actuel, peut être représentée par deux francs.) Ces 9,000,000 sont payés, partie en espèces, partie en marchandises. Il n'y a que les Anglais et les Russes qui soldent tout sans argent, les premiers avec leur horlogerie, leurs mousselines, etc., et les autres avec leurs pelleteries. Les Allemands payent un tiers avec leurs toileries et leurs leipsicks, et les deux autres tiers en sequins et en talaris de Hongrie. (Le sequin vaut 14 liv., le talaris 6 liv. 13 sous.) Les Italiens payent une moitié en denrées coloniales et en soieries, et l'autre moitié en sequins de Venise. (Ce sequin vaut 15 liv.) Les Hollandais payent la plus petite partie avec leurs sequins, et la plus grande avec leurs épiceries. Enfin les Français payent les 4 cinquièmes en marchandises et l'autre cinquième en talaris, versés par Augsbourg et par les Allemands à Marseille, pour acquitter le solde de leur balance avec la France.

La somme des importations ne s'élève pas au-delà de 5,000,000; la balance est donc d'environ 4,000,000 en faveur de la Grèce. Si le résultat de la balance offre dans les autres provinces de la Turquie la même disproportion, on peut croire que le commerce du Levant comme celui de l'Inde engloutira peu à peu tout l'argent de l'Europe. Ainsi va le monde. En Occident on arrache l'or des entrailles de la terre. On l'y enfouit en Orient, et le même niveau se conserve dans les régions intermédiaires.

Macédoine. — Les Turcs l'appellent *Mackdonia;* elle est bornée au N. par le *Nessus* ou *Nestus;* au S. par la Livadie et l'Epire; à l'E. par l'Archipel, et à l'O. par l'Albanie. L'air y est serein, vif et salubre; le sol est presque par-tout fertile : les côtes sur-tout produisent une grande abondance de blé, de vin, d'huile et tous les objets de première nécessité; mais il y a beaucoup de terres incultes et inhabitées. On y trouvoit autrefois toutes sortes de métaux et de mines d'or; il y a un grand nombre de forêts et des arbres de toute espèce. Les différens golfes qui y entrent, favorisent singulièrement son commerce, qui consiste principalement en soie, cotons, laines, tabacs, huiles, cires et raisins de Corinthe. Le plus ancien peuple connu qui ait habité ce pays, et dont les descendans existent encore sous le nom de Valaques, étoit le peuple Illyrien; les Grecs n'en possédoient que la plus petite partie. Les Macédoniens, d'après le témoignage de Quint-Curce et de Strabon, avoient une langue différente du Grec, mais qui se parloit aussi sur les côtes de la mer Ionienne, et dans les pays voisins de Corfou. Les colonies Grecques qui vinrent s'y établir y introduisirent la langue Grecque. La Macédoine étoit autrefois un royaume resserré, dont Alexandre-le-Grand étendit considérablement les limites. Les Romains, après l'avoir conquise, en firent une province de leur vaste empire. Les Turcs l'appellent *Coménopolitari*, et la divisent en trois parties, savoir :

Iamboli. — *Salonique* ou *Saloniki*, anciennement *Thessalonique.* Cette ville, capitale de cette province, est située au fond du golfe de son nom. Elle est grande, bien peuplée, et fait un commerce considérable, particulièrement en soie et en coton dont elle fait des exportations très-considérables; ainsi que de tabacs dont la Macédoine est très-productive. Sa population est d'environ 60,000 habitans. Elle s'appeloit *Halia* ou *Therma*, avant d'être rebâtie par Cassandre, qui lui donna le nom de sa femme Thessalonique, sœur d'Alexandre-le-Grand. Il s'y trouve encore de précieux monumens de son ancienne splendeur. On y voit différens arcs de triomphe, dont un, élevé à l'empereur Antonin, est encore presqu'entier; de très-belles églises qui ont été changées en mosquées, sur-tout celle de S. Démétrius, qui consiste en deux églises, bâties l'une sur l'autre, toutes deux revêtues de beaux marbres, et décorées de plus de milles colonnes de jaspe, de porphyre, &c. Il y a dans le voisinage de la ville beaucoup de ruines, chargées d'inscriptions antiques,

où il se rencontre quelquefois des médailles. C'est la résidence d'un pacha Turc, et le siége d'un archevêque Grec, que l'on qualifie même de patriarche. S. Paul a écrit deux épîtres aux chrétiens qui étoient alors dans cette ville. Elle fait un commerce très-considérable. Il y aborde des bâtimens de toutes les nations, mais principalement de Marseille, de Livourne et de Gênes, qui en tirent des tabacs communs, de la soie, de la cire, du coton, des cuirs, des laines, en échange de l'indigo, de la cochenille, des sucres, du plomb, de l'étain, du fer-blanc, des draps, du bois de Brésil, de Campêche et du Japon, et du café des îles de l'Amérique.

Chitro, près du golfe de Salonique, est remarquable en ce que la mère d'Alexandre-le-Grand, sa femme et son fils y furent mis à mort par Cassandre, et que Persée, roi de Macédoine, fut défait dans ses environs par Paul-Émile.

Serès, grande ville sans fortifications, mais dont le commerce est très-considérable; le territoire qui environne cette ville, produit une prodigieuse quantité de cotons dont on compte cinq sortes, et qui sont l'objet d'un grand trafic. Sa population est de 20,000 habitans.

Contessa, petite ville située au fond du golfe de même nom, avec un port à l'embouchure du *Strymon*. C'est au Sud et à l'entrée de ce golfe, sur une péninsule qui s'avance dans la mer qu'est situé le *Mont-Athos* aujourd'hui *Monte-Santo*, dont nous avons fait mention ci-dessus à l'article *Curiosités de la nature et de l'art.*

Philippi ou *Filibah* n'est plus maintenant qu'un misérable village, situé sur les ruines de la ville du même nom, autrefois si célèbre. Elle étoit bâtie sur une colline, sur les frontières de Thrace, entre le *Nessus* et le *Strymon*. Elle s'appeloit originairement *Crenides*, c'est-à dire, la ville des fontaines, à cause du nombre de veines d'eau qu'on voyoit sourdre de la colline sur laquelle elle étoit bâtie. Elle fut ensuite nommée *Thasus*, des Thasiens qui l'avoient bâtie, et finalement *Philippi*, de Philippe, père d'Alexandre, qui la prit, la rebâtit et l'embellit. C'est dans les environs de cette ville qu'Octavien et Antoine vainquirent Cassius et Brutus. On y voit encore les ruines d'un amphithéâtre et de quelques autres édifices. S. Paul a écrit une épître aux chrétiens de cette ville.

Veria. — *Jenitzar*, capitale de cette province, anciennement *Bunonia* ou *Pella*, située à l'embouchure du *Varder* ou

Actius. Cette ville est maintenant déserte : c'est la patrie de Philippe, roi de Macédoine, et de son fils Alexandre. On voyoit dans son voisinage le tombeau du poète Euripide. Sa population est d'environ 5,000 ames.

Thessalie.—Les Turcs nomment cette province *Janiah* ou *Jannina ;* c'est le pays le plus agréable et le plus fertile de la Grèce. Il produit des oranges, des citrons, des limons, des grenades, des raisins très-doux, d'excellentes figues, des melons exquis, des amandes, des olives, du coton, des châtaignes, &c. Les chevaux et les bœufs de Thessalie étoient autrefois très-renommés. Les Thessaliens élevoient de si bons chevaux, et s'en servoient avec tant d'adresse, que c'est probablement de là que tire son origine la fable des *Centaures*. Les habitans de la Janiah sont la plupart Valaques. Cette province est située entre la Macédoine, l'Archipel, la Livadie et l'Albanie. La célèbre montagne du *Pinde*, qu'on nomme aujourd'hui *Mezzovo*, la sépare de l'Épire ou d'une partie de la Livonie moderne. L'*Olympe*, dont les auteurs anciens ont tant célébré la hauteur, est situé sur les confins de la Macédoine et de la Thessalie. Xenagoras prétend l'avoir mesuré, et dit qu'il avoit 5,816 pieds de haut; mais il paroît qu'il s'est trompé, car cette hauteur n'a rien de bien extraordinaire. Les anciens poètes avoient fait de cette montagne le séjour des dieux, de sorte qu'elle se prend souvent pour le ciel même. C'est aussi en Thessalie, que se trouvent les plaines de *Pharsale ;* l'aimable vallée de *Tempé*, si agréablement arrosée par le *Penée*, qu'on croit être la *Salampria* d'aujourd'hui, le fleuve du monde dont les eaux sont les plus limpides, les plus calmes et les plus belles; en un mot, tellement favorisée par la nature, qu'elle passoit pour le jardin des Muses. Les principales villes de cette province sont :

Larissa, que les Turcs appellent *Jenhi-Chehir*, en est la capitale. Cette ville est située sur le bord du fleuve *Penée*, dans un pays élevé et très-agréable. Elle fait un assez bon commerce, et est le siége d'un archevêque grec. C'est la patrie d'Achille, le héros d'Homère. Philippe, roi de Macédoine, y fixa pendant quelque temps sa résidence. Le Grand-Seigneur y tint sa cour en 1669. Sa population est d'environ 20,000 habitans.

Janiah ou *Jannina*, ville qui donne son nom au pays, est grande, bien peuplée, bâtie au milieu d'un lac : c'est le siége d'un évêque grec, et la résidence du pacha. Elle est très-

commerçante, et son territoire abonde en vins excellens et en fruits délicieux.

Farsa, anciennement *Pharsale*, est une ville célèbre par la victoire que César remporta sur Pompée 48 ans avant Jésus-Christ. Sa population est d'environ 5,000 ames.

Ambélakia, village non loin de la vallée de Tempé sur le penchant du mont *Ossa*, et à la droite du Penée. Ce village ressemble à un bourg de la Hollande. Ses habitans qui sont au nombre d'environ 4,000, y vivent du commerce de la filature du coton et de la teinture de ce fil. Aucun Turc n'habite parmi eux. Ils se gouvernent par leurs propres magistrats. La Porte Ottomane se contente des droits qu'ils payent et les laisse tranquilles.

Volo est un village situé au fond d'un golfe de son nom, qui contient environ 5,000 ames. C'est une échelle, c'est-à-dire lieu de commerce où se rendent toutes les marchandises de l'Égypte, de Candie et de Smyrne destinées pour Larissa, capitale de la Thessalie.

Zeitoun, ville commerçante au fond du golfe dont elle porte le nom, près la rivière d'Agriomela. Elle est défendue par un château.

Albanie. — Cette province comprend l'ancienne Illyrie Grecque et l'Epire. Le nom d'Épire signifie *Terre-Ferme*. C'est d'Epire que les premiers abricots ont été transplantés en Italie. Les Albanois descendent des Illyriens, et l'ancien illyrique se parle encore dans les montagnes d'Albanie. Ils sont braves; mais ils ne cultivent pas les sciences; le sol en est fertile, particulièrement dans la partie septentrionale. Il produit d'excellens vins dans le canton dit de *Valona*, du coton et du lin. On trouve de la cire dans les bois et des mines de sel dans les montagnes.

Scutari ou *Escodar*. Cette ville est grande, fortifiée et située sur le lac du même nom. Elle fait un commerce considérable, et est le siége d'un pacha et d'un évêque catholique romain. C'étoit autrefois la résidence des rois d'Illyrie, et la capitale de leur pays. Les Turcs l'assiégèrent en vain, en 1477 et 1478; mais elle leur fut cédée par les Vénitiens, en 1449.

Antivari, ville assez forte, située près d'une montagne, près de laquelle est le port. Elle se nomme *Antivari*, parce qu'elle est à l'opposite de Bari, ville dans la Pouille, au royaume de Naples.

Dulsigno est une ville forte avec un évêque catholique

romain, un bon port et une citadelle. Elle fut inutilement assiégée par les Vénitiens, en 1696. Ses habitans, sous le le nom de *Dulcignotes*, sont de grands corsaires.

Durazzo est une ville de commerce, avec un château et un port considérable. Son premier nom, *Epidamnus*, désignoit le caractère de ses habitans, qui étoit trompeurs, perfides et débauchés : c'est pourquoi les Romains, quand ils l'eurent réduite, changèrent son nom en celui de *Dyrrachium*, d'où lui est venu celui de *Durazzo*.

Chimera étoit autrefois une ville forte, célèbre par ses bains chauds ; mais ce n'est plus qu'un bourg.

Livadie ou ancienne Grèce propre.—Elle s'étend d'une mer à l'autre, et occupe toute la largeur de la Grèce. Elle communique à la *Jannina*, par le défilé des *Thermopyles*, aujourd'hui *Bocca-di-Lups*, célèbre par la vigoureuse résistance qu'y firent 300 Lacédémoniens, contre l'armée de Xerxès, roi de Perse, 480 ans avant Jésus-Christ. Le pays est fort montagneux, et ses montagnes les plus célèbres, sont le *Parnasse* et l'*Hélicon*, si connues dans les poètes, par le prétendu séjour des Muses. Il est cependant fertile, et produit des olives, du vin, des oranges, des citrons, des limons et du blé.

Livadia, située au milieu du pays, grande ville qui a donné à la province, son nom moderne. Elle a un évêque suffragant d'Athènes. On y fait un commerce considérable de laine, de blé et de riz. Elle est gouvernée par un Vaïvode, ou petit gouverneur dépendant du Pacha de la province.

Atina ou *Setines* par corruption, autrefois *Athènes* : cette ville étoit la capitale de l'Attique, et fut appelée *Cecropia*, de son fondateur *Cecrops*, et ensuite Athènes, de la déesse Minerve. Outre sa puissance, sa beauté et ses richesses, elle étoit principalement célèbre, tant par la fidélité de ses citoyens que parce qu'elle étoit la mère des savans les plus illustres, des plus grands orateurs, des plus beaux génies et des meilleurs philosophes ; et parce que de toutes les villes du monde, c'est celle qui a produit le plus de braves capitaines. Elle fut d'abord gouvernée par des rois, ensuite par des archontes ; après quoi elle passa successivement sous la domination des Perses, des Macédoniens, des Romains, et enfin sous celle des Turcs. Les Vénitiens la prirent à ces derniers en 1445 et 1687 ; mais elle est en dernier lieu restée aux Turcs. Toutes ces révolutions l'ont tellement diminuée, qu'elle n'a plus que l'apparence d'un village. On

y voit cependant encore des restes précieux de son ancienne splendeur, et entr'autres le temple de Minerve, l'un des plus beaux édifices de l'univers : il subsistoit dans son entier et servoit de mosquée aux Turcs, mais il fut fort endommagé par une bombe, en 1687; le temple de Jupiter Olympien, et plusieurs autres, prouvent jusqu'à quel point de perfection l'architecture et la sculpture étoient parvenues. Elle contient encore 6 à 7,000 habitans, dont les trois quarts sont des chrétiens d'Orient, et est aussi gouvernée par un Vaïvode.

Thiva, par corruption *Stives*, anciennement *Thèbes*, étoit une ville célèbre, et très-remarquable par le nombre et la beauté de ses temples, de ses palais et de ses autres édifices. C'étoit la capitale de la république des Thébains, qui a produit Pindare et Epaminondas; mais on n'y trouve plus aujourd'hui la moindre trace de son ancienne grandeur.

Mégare, sur le golfe d'Engia, petite ville autrefois célèbre et florissante, est aujourd'hui fort peu de chose. On y voit encore de fort beaux restes d'antiquité. Son territoire est fertile en vin et en huile excellente.

Castri, village remarquable en ce qu'il occupe la place où étoit autrefois la fameuse ville de *Delphes*. On y apperçoit à peine quelques vestiges du fameux temple d'Apollon.

Lépante, anciennement *Naupactus*, est une ville très-forte, à l'entrée du golfe de même nom. Elle fut prise par Bajazet II, sur les Vénitiens, en 1498. Son château fut rasé en exécution du traité de Carlowitz. Elle est célèbre par la victoire que la flotte chrétienne, commandée par Don Juan d'Autriche, remporta sur les Turcs en 1571. Elle est gouvernée par un petit Pacha.

Morée. — Cette province que les Turcs appellent *Morah* ou *Morah Vilaïeti*, est une presqu'île qui tient à la terre-ferme, ou à la Grèce proprement dite, par une étroite langue de terre, appelée l'isthme de Corinthe, et célèbre par les jeux isthmiques qui s'y sont tenus en l'honneur de Neptune. Elle tire son nom moderne de l'abondance de ses mûriers : elle s'appeloit anciennement *Peloponnèse*. Cette province est fertile, excepté vers le milieu, où il y a beaucoup de montagnes. Parmi les lacs, ceux qui étoient sur-tout célèbres chez les anciens, sont le *Stymphalis*, fameux par le grand nombre d'oiseaux malfaisans qui s'y tenoient, et le *Phénée* remarquable par le *Styx* qui en sort, dont les eaux sont si froides qu'elles glacent et font mourir ceux qui en

boivent ; elles rongent aussi le fer et le cuivre, et de-là vient que les anciens poètes ont fait du Styx un fleuve des enfers. En 1453, Mahomet entra dans la presqu'île avec une armée formidable; mais il ne prit possession que d'une partie du pays et fit la paix avec les deux despostes qui y régnoient alors, Thomas et Démétrius : en 1460, il fit de la Morée une province de ses États. A la paix de Carlowitz, les Turcs la cédèrent aux Vénitiens ; mais ils la leur reprirent en 1715.

Le commerce d'exportation de la Morée consiste en blé, laines, fromages, huiles, raisins de Corinthe, cuirs, peaux, soierie, cotons, bœufs, lin, goudron, beurre salé, cire, miel, coton filé, eaux-de-vie, citrons, oranges, figues, vins, noix de galle, tabacs, &c.

Son commerce d'importation consiste en bois de construction, tabac, riz, soies, coton, cuirs, fers, papiers, velours, pelleteries, café, sucre, cannelle, poivre, aromates et drogues médicinales, cochenille, indigo, bois de teinture, taffetas, camelots, draps, quincailleries, étain, mousselines, bijouteries, galons, mouchoirs, étoffes d'or et d'argent de Lyon, toiles de coton, toiles de chanvre et de lin, clous, vif-argent, vitriol, cuivre, planches, miroirs, verres, glaces, vins, liqueurs, poudre, nitre, fusils, salpêtre, soufre, pâtes, cire, cartes à jouer, &c., il se fait avec les villes de Gênes, Livourne, Venise, Naples, Marseille, Alexandrie, Messine, Smyrne, Tunis, Trieste, Ancône, Scutari, Athènes, Alep, Constantinople.

Exportations.......... 3,745,255 piastres turques.
Importations.......... 3,378,168

Excédant en faveur de la Morée, 367,087.

Coranto ou *Corinthe*, en turc *Ghérémé*, autrefois capitale d'une fameuse république qui a produit beaucoup de grands hommes et d'excellens peintres et sculpteurs. C'étoit anciennement une des plus belles villes de toute la Grèce, ornée de temples, de palais, de théâtres, de portiques, de tombeaux, de bains et autres édifices magnifiques, accompagnés de belles colonnes, corniches et piédestaux, desquels *l'ordre corinthien* a pris son nom, et de quantité de statues de la main des plus célèbres maîtres. Aujourd'hui Corinthe a plus l'air d'un village que d'une ville, tant par la destruction de toutes ces magnificences, qu'à cause des jardins et des terres qui se trouvent dans son enceinte, et elle est souvent exposée aux attaques des brigands. L'apôtre S. Paul a adressé deux épîtres aux chrétiens qui étoient de son temps à Corinthe.

Argos, petit bourg près du Najo ou Inachus, étoit autrefois une superbe capitale. C'est aujourd'hui le siége d'un évêque; et il est défendu par une forteresse.

Coron et *Modon*, ports de la Morée à peu de distance l'un de l'autre, font le commerce d'huile d'olive, et elle y est si bonne et en telle quantité, que plusieurs vaisseaux anglais, hollandais et autres en viennent chercher.

Patras, ville ancienne située sur le golfe de Lépante, dont les habitans font un commerce considérable, qui consiste principalement en soie, cuirs, miel, cire et fromage. Les raisins dits de Corinthe qui se font à Patras, sont très-estimés. C'est dans la rade de Patras que mouillent la plupart des vaisseaux qui commerçent sur ce golfe et dans les ports voisins.

Belvedere, anciennement *Elis*, sur la côte occidentale de la Morée. Cette ville est très-considérable et dans une situation charmante, à sept lieues de Patras et de Chiarenza.

Chiarenza ou Clarence. Cette ville capitale du duché de son nom, qui est l'ancienne Elide, est bien déchue et presqu'entièrement ruinée.

Misitra ou *Basilipotamo*, anciennement *Sparte*, et improprement *Lacédémone*. Cette ville étoit autrefois la capitale d'une république fertile en grands hommes. Elle est encore considérable : c'est le siége d'un archevêque suffragant de Constantinople. Son château passe pour imprenable. Elle renferme une église chrétienne magnifique, une mosquée et un superbe hôpital où l'on reçoit les malades de toutes les religions. Dans les montagnes des environs de cette ville, on trouve les Mainottes ou *Magnotes*, que l'on regarde comme les descendans des anciens Spartiates, et autres Grecs jaloux de leur liberté. Ils se gouvernent en forme de république, et pour se conserver dans une espèce d'indépendance, payent un tribut particulier aux Turcs. Ils font souvent le métier de corsaires et se volent les uns les autres. Ils ont un port et un bourg appelé *Maina*, sur le golfe de Coron, et parlent un mauvais grec.

Napoli di Malvesia, chez les Grecs d'aujourd'hui *Monembasia*; chez les Turcs *Menevtche*, anciennement *Epidaurus*. Cette ville est située près du golfe de Napoli, et c'est la meilleure forteresse de toute la Morée. Elle a été célèbre par son temple d'Esculape, que les païens regardoient comme le dieu de la médecine. Son territoire produit des vins excellens, que nous appelons *vins de Malvoisie*.

Napoli de Romanie, autrefois *Nauplia*, ville forte au fond

du golfe de son nom, est située à l'extrémité d'un promontoire fort escarpé, et a un excellent port fort spacieux, quoiqu'il n'y puisse entrer qu'un vaisseau à la fois. Elle est peuplée de Grecs, de Turcs et de Juifs. C'est le siége d'un archevêque Grec. Elle est remarquable par la beauté et la commodité de sa situation, dans une contrée qui passe pour la plus agréable et la plus fertile de toute la Morée.

Tripolizza, ville considérable bâtie sur les ruines de l'ancienne Mantinée, célèbre par la victoire et la mort d'Epaminondas. C'est maintenant la résidence d'un Pacha.

Navarin, autrefois *Pylos*, ville maritime, forte et commerçante, dont le port passe pour le meilleur et le plus grand de toute la Morée. On la surnomme quelquefois *nouvelle* pour la distinguer d'une autre qui est à 2 lieues plus au Nord, que l'on appelle *vieille*, et qui est plus considérable.

Colokitia, petite ville sur le golfe qui porte son nom, dans la contrée que l'on nomme *Maïna* ou *pays des Maniottes*.

Langanico, ou *Olympia Sconri*, sur la rivière de *Carbone.* C'étoit autrefois une ville fameuse, parce que les jeux olympiques institués par Pelops en l'honneur de Jupiter, et rétablis par Atrée et par Hercule, se célébroient dans ses plaines tous les cinq ans, pendant cinq jours, avec de grandes solennités et un concours infini. Ces jeux étoient si renommés dans la Grèce, qu'on n'y comptoit les années que par olympiades, et que Jupiter en reçut le surnom d'Olympien, il avoit dans la ville un temple magnifique et une statue non moins célèbre, avec un bois sacré qui étoit en grande vénération. Aujourd'hui Olympie est un petit bourg.

Iles voisines de la Turquie.

On comprend sous ce nom, les îles de la mer Ionienne avec les îles de l'Archipel, appartenant à la Turquie d'Europe, et faisant partie de l'ancienne Grèce.

Nous entrerons dans quelques détails sur ces îles, principalement en faveur de ceux qui étudient l'histoire ancienne dans laquelle elles tiennent un rang si distingué; les unes sont à l'Ouest, les autres au Sud, et les autres à l'Est de la Grèce.

Iles à l'Ouest.

Ce sont les îles de la mer Ionienne, à l'exception de celle

de Cérigo qui est au S. Elles sont situées entre les 17 et 21e degr. de long E. et les 36 et 40e degr. de lat. N.

Ces îles qui appartenoient à la ci-devant république de Venise, après avoir été cédées à la république Française en 1798, par le traité de Campo-Formio, ont été prises par les Russes et les Turcs en 1799; elles se sont constituées en République sous le nom de *République des sept Iles*, sous la protection de la Porte Ottomane et de la Russie.

Corfou. — Cette île jadis l'île des Phéaciens, si célèbre dans l'Odyssée d'Homère, par les beaux jardins du roi Alcinoüs, depuis appelée Corcyre, et maintenant *Corfou*, a environ 40 lieues de circuit. Sa partie méridionale est montueuse et stérile et manque de bonne eau; mais la partie septentrionale est très-fertile en grains, vins, olives, figues, cédrats, limons, oranges, et a des salines d'un grand rapport. On y recueille aussi beaucoup de miel et de cire.

Le commerce d'exportation de l'île de Corfou se fait en huile d'olive, sel, rossolis et valonée, &c., avec les villes de Venise, Livourne, Trieste, Ancône et Constantinople.

Son commerce d'importation est en blé, maïs, chevaux, boeuf et moutons, vins, café, sucre, cacao, morue, harengs, saumon, fromage, tabac, fer, indigo, quinquina, thériaque, poivre, cannelle, cochenille, fer-blanc, bois de construction, draps, soieries, toiles, indiennes, bas de soie, rubans, or et argent filés, cotons, quincaillerie, cuirs, maroquins, peaux, tonneaux, cire, miel, pâtes, chapeaux, papiers, &c. il se fait avec la Morée, la Romélie, la Dalmatie, les îles de l'Archipel, l'Angleterre, la Hollande, la France, avec les villes de Venise, Gênes, Livourne, Messine, Raguse, Trieste, Smyrne, Céphalonie, Salonique, Alexandrie, Constantinople.

La somme totale de ses exportations, est de.................284,936 sequins de Venise.

Celle de ses importations, de 269,597

Excédant en faveur de l'île de Corfou,.........................15,339.

Cette île est divisée en quatre parties que l'on appelle bailliages, peuplés d'environ 50,000 habitans, Grecs d'origine. Ces bailliages sont:

Alefchimo. — Ce bailliage, dans la partie orientale, contient environ 28 villages et 10,000 habitans. *Potani* en est regardé comme le chef-lieu.

Mezzo. — Ce bailliage, dans la partie du milieu, a environ 2,500 habitans et 30 bourgs ou villages.

Corfou, ville capitale de l'île et archevêché, est le siége du gouvernement; elle est défendue par une bonne forteresse et a un port très-fréquenté par les vaisseaux étrangers qui y font un grand commerce des productions de l'île. Les habitans s'exercent à la navigation dès leur jeunesse et deviennent d'excellens marins. Corfou a une académie d'arts et belles-lettres. L'ancienne *Corcyre* fait une partie de ses faubourgs. Sa population est d'environ 6,000 habitans. Long. E. 17 deg. 50 m. lat. N. 39 deg. 48 m.

Agirou. — Ce bailliage, dans la partie occidentale, comprend environ 20 villages et 8,000 habitans, et a pour chef-lieu le château *San-Angelo*, situé sur le promontoire de *Palacrum.*

Oros. — Ce bailliage, dans la partie septentrionale, contient 25 villages et environ 8,000 habitans. *Cassopo* en est le chef-lieu.

Paxos et *Anti-Paxos.* — Ce sont deux petites îles voisines de Corfou et dans sa dépendance. Paxos a 6 lieues de tour, et un port autour duquel on voit quelques maisons. Dans l'intérieur, sont des habitations plantées d'oliviers et des pâturages pour les bestiaux. Les habitans s'occupent de la pêche et du commerce de l'huile que rapportent leurs plantations.

Anti-Paxos est inhabitée, et a seulement quelques pâturages, où les habitans de Paxos vont faire paître leurs troupeaux.

Sainte-Maure. — C'étoit autrefois une presqu'île qui tenoit à l'Acarnanie, et que les Carthaginois, d'autres disent les Corinthiens, détachèrent de la Terre-Ferme en creusant un canal qui s'est bien agrandi depuis, puisqu'aujourd'hui entre l'île et le continent le canal a 500 pas de largeur. Cette île appelée anciennement *Leucade*, a environ seize lieues de tour et est défendue par deux forts châteaux. Elle est très-fertile en blé, vin, huile, limons, oranges, amandes, citrons et autres fruits. Elle a aussi de bons pâturages et plusieurs ports. Ses habitans sont Grecs et ont leur évêque particulier. Elle avoit autrefois trois villes considérables avec un temple magnifique consacré à Vénus. Au sud de l'île étoit un autre temple d'Apollon, situé sur un promontoire très-élevé, long-temps fameux par le désespoir des amans malheureux, qui le

choisissoient de préférence pour se précipiter dans la mer et finir ainsi leurs tourmens. C'étoit le *saut de Leucade*, si célèbre dans l'antiquité.

Le commerce d'exportation de l'île de Sainte-Maure consiste en huiles, vins, miel, cire, sel, fromages, &c. Son commerce d'importation en blé, légumes, toiles, fer, draps, tabac.

Exportation........	48,859	sequins de Venise.
Importation........	13,500	
Excédant en faveur de Sainte-Maure,	35,359	

Sainte-Maure, capitale, a un port réputé le meilleur de l'île. Cette ville contient 5 à 6,000 habitans, et peut être regardée comme une bonne forteresse, parce que ses murs sont très-élevés et forment une enceinte circulaire; et parce que d'ailleurs elle est environnée d'eau, et ne peut être facilement attaquée ni par terre ni par mer. Devant la forteresse, sont situées dans des marais, deux îles bien cultivées qui lui servent de faubourgs. Toutes les îles qui sont entre celles de Sainte-Maure et le continent communiquent entr'elles par des ponts. Long. 18e d. 20 m. lat. 38 d. 50 m.

Ithaque, maintenant appelée *Thiaqui* et *Val-di-Comparé*, est située au sud de l'île de Sainte-Maure, et a environ dix lieues de circonférence. Elle a la figure d'un carré long, de quatre lieues de longueur sur une et demie dans sa plus grande largeur. Cette île a existé sous différens noms; mais *Ithaque* et *Dulichium* sont ceux sous lesquels elle est plus connue dans les auteurs anciens. Elle faisoit partie des Etats du célèbre Ulysse qui y tenoit sa cour avec la chaste Pénélope. Cette princesse pendant l'absence d'Ulysse alors combattant au long et fameux siége de Troie, eut beaucoup à souffrir des intrigues des princes des autres îles voisines; mais Ulysse à son retour triompha de ces ambitieux qui vouloient épouser Pénélope et s'emparer de ses Etats. On ne trouve dans cette île aucun vestige d'antiquité. Sa population actuelle est d'environ 6 à 7000 habitans, répandus dans quatre à cinq villages, dont le plus considérable se nomme *Vathi*. Ses productions consistent en blé, raisins de Corinthe, huiles, vins, fruits et légumes. Les habitans s'occupent de la pêche et commercent des productions de leur île.

Ses exportations qui consistent en huile d'olive, raisin de Corinthe, se montent par an à 9,200 sequins de Venise.

Ses importations qui sont en blé, légumes, draps, tabac, morue, s'élèvent à	8,600
Excédant en faveur de Thiaqui,	600

Céphalonie. — Cette île, vis-à-vis les petites Dardanelles ou le détroit du golfe de Lépante, d'environ 60 lieues de tour, avoit jadis quatre villes, dont la principale étoit *Same* située à l'endroit que l'on nomme aujourd'hui *Porto-Guiscardo*. Elle est fertile en blé, vins de couleur d'huile, en raisins de Corinthe, limons, oranges et grenades d'une grosseur extraordinaire. Les mêmes arbres produisent, dit-on, des fruits deux fois l'année, en avril et en novembre; mais ceux du printemps sont les meilleurs. Le principal port de cette île est celui d'*Argostoli*. Elle a environ 60,000 habitans.

Le commerce d'exportation de l'île de Céphalonie, consiste en huile, vins, raisins de Corinthe, cire, fromages, rossolis, coton, draps de coton, &c.

Son commerce d'importation est en blé, légumes, café, sucre, cacao, tabac, fer, indigo, poivre, cannelle, cochenille, bois de construction, draps, soieries, toiles, indiennes, coton, cuirs, peaux, maroquin, quincaillerie, cire, miel; il se fait avec la Morée, les îles de l'Archipel, Venise, Raguse, Smyrne, Messine, Gênes, Livourne, Trieste, Salonique, Constantinople, &c.

Exportations............	120,318 sequins de Venise.
Importations............	135,795
Excédant entre l'île de Céphalonie.............	15,477

Céphalonie, capitale et évêché, est une ville forte qui a un port excellent. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1766.

Lixuri est la seconde ville de l'île.

Asso est une forteresse bâtie sur une montagne élevée, entourée de précipices d'un côté et de la mer de l'autre.

Zante. — Cette île jadis *Zacynthe*, a 6 lieues de long sur 4 de large et environ 30,000 habitans, la plupart Grecs et catholiques romains. Cette île est très-fertile et très-agréable; elle abonde en raisins de Corinthe, qui font sa prin-

cipale richesse, et en vins, figues, oranges et citrons. Elle contient environ 50 villages. On y voit une fontaine de poix noire.

Le commerce d'exportation de l'île de Zante, consiste en raisins, huile, coton, vins, citrons, &c.

Celui d'importation est en blé, café, sucre, fromage, fer, indigo, poivre, cannelle, cochenille, draps, soieries, toiles, indiennes, &c.

Exportations............	184,485 sequins de Venise.
Importations............	180,754
Excédant en faveur de l'île de Zante..............	3,731

Zante, ville capitale avec un port, a tout à-la-fois un évêque grec et un évêque latin. Elle est défendue par une bonne forteresse bâtie sur une éminence.

Strivali. — Ce sont deux petites îles au S. de Zante, qui sont occupées par 60 à 80 moines grecs, qui y recueillent d'excellens fruits, et dont le couvent est une forteresse qui les met à l'abri des attaques des corsaires et pirates barbaresques. On les appeloit jadis, *îles Strophades*, et les anciens croyoient que les harpies s'y étoient retirées après avoir été chassées de Bythinie. Virgile en fait mention dans le troisième livre de son Enéïde.

Sapienza. — Ce sont trois îles situées vis-à-vis le port de Modon dans la Morée, et connues jadis sous le nom de *Insulæ Sphagiæ*. La plus grande se nommoit *Sphacteria*. Elles sont remarquables dans l'histoire par une bataille que les Athéniens remportèrent près d'elles sur les Lacédémoniens. La mer des environs s'appelle *Mer de Sapienza*.

Iles au Sud.

Cérigo. — Cette île jadis si fameuse sous le nom de *Cythère*, et où les anciens croyoient que Vénus avoit établi son séjour, a environ 18 lieues de tour, elle est remplie de montagnes et de rochers. Elle est aujourd'hui très-stérile et a peu d'habitans; mais elle abonde en lièvres, cailles, volailles, pigeons, tourterelles et excellens faucons. On y trouve beaucoup de porphyre. *Cérigo*, la principale petite ville qui s'y trouve est sur la côte méridionale, et a un port défendu par un château situé d'un côté sur le bord d'un précipice, et de l'autre s'avançant dans la mer.

Cette île fut long-temps célèbre par son temple de Vénus, et c'est de son nom que les poètes ont donné à cette déesse

le nom de Cythérée. On ne trouve dans son intérieur que quelques ruines. Cependant un voyageur moderne, nommé *Stéphanopoli*, prétend y avoir trouvé des monumens plus entiers et des inscriptions, dont une porte en grec : *Temple de Vénus, déesse, maîtresse des Cythéréens et de tout l'Univers;* l'autre, *guérison des cœurs.*

Cérigo étoit la dernière des possessions vénitiennes dans le Levant.

Cérigotto. — Cette petite île voisine de celle de Cérigo, n'est qu'un repaire de brigands, de pirates et d'écumeurs de mer, sortis de la Turquie d'Europe, et des ci-devant îles Vénitiennes. Ils s'occupent de la pêche.

Iles de l'Archipel.

Ces îles au S. et à l'E. de la Grèce appartiennent à la Turquie. Nous décrirons d'abord celles au S. et ensuite celles à l'E.

Le nom d'Archipel est formé de deux mots grecs, *Archos*, principal, et *Pelagos*, mer. C'est ce qu'on nommoit autrefois la *Mer Egée*, partie considérable de la mer Méditerranée, et que les Turcs appellent *Adalat Denghisi*, la mer des Iles. Elle baigne au N. et à l'O. la Romanie, la Macédoine et la Grèce, et à l'E. la Natolie ou l'Asie mineure. Elle appartient à l'Europe et à l'Asie, et en fait la séparation depuis l'île de Rhodes jusqu'à la Propontide ou mer de Marmara. Les îles de l'Archipel sont en grand nombre et divisées par les anciens géographes en îles *Cyclades* et îles *Sporades*. Les îles Cyclades ou circulaires sont celles qui forment une espèce de cercle autour de l'île de Délos, la plus célèbre, peut-être, de l'antiquité dans l'opinion des Grecs, qui croyoient qu'Apollon y étoit né, et qu'il y avoit un oracle que l'on s'empressoit de venir consulter de toutes les parties du monde. Les îles Sporades ou éparses, sont celles qui sont disséminées loin de Délos dans l'Archipel. Plusieurs de ces îles ne sont que des rochers inhabités, et notamment celle de Délos elle-même, jadis si peuplée; et celles qui sont habitées, peuvent être regardées comme désertes, si l'on compare leur population actuelle avec celle des temps où la Grèce jouissoit de toute sa liberté. Dans la guerre que la Porte Ottomane a soutenue contre la Russie, et qui a été terminée par la paix de 1774, les Grecs ayant aidé les Russes qui leur faisoient entrevoir

leur prochaine liberté, les Turcs en ont pris occasion d'exterminer tous les Grecs qu'ils ont pu soupçonner d'avoir pris le parti des Russes. Un gouvernement despotique ne sait pas conserver ses sujets, il ne sait que détruire, jusqu'à ce que s'affoiblissant sans cesse lui-même par sa propre destruction, il soit anéanti par une puissance supérieure.

On compte environ quarante principales îles dans l'Archipel. Elles sont toutes sous les ordres d'un seul béglierbey ou gouverneur général, à l'exception de l'île de Candie et des îles voisines qui ont le leur propre. Chacune d'ailleurs en général, a son pacha, sandjiac ou cadi particulier.

L'Archipel s'étend depuis le 20e jusqu'au 26e d. de long. E., du 35e jusqu'au 41e d. de lat. N.

Colouri. — Cette île, autrefois *Salamine*, est célèbre par la victoire que les Grecs, commandés par Thémistocle, y remportèrent sur les Perses, commandés par Xerxès. Elle est située dans le golfe d'Engia ou d'Athènes, à 3 lieues de cette ville. Elle a environ 20 lieues de tour. La petite ville de Colouri a un port, et l'on voit dans l'île plusieurs villages, dont l'un nommé *Ambelachi* occupe la place de l'ancienne Salamine.

Cette île a des vallées fertiles qui produisent quantité de blé et d'orge. On tire beaucoup de poix des pins qui sont sur les montagnes, et de cendres à savon des bois de lentisques. Les habitans vont au marché à Athènes pour vendre leurs denrées.

Engia. — Cette île, autrefois *Egine*, est située dans le golfe qui porte son nom, appelé aussi golfe d'Athènes, dont elle est peu éloignée. Elle a 5 lieues de long sur 3 de large. Les anciens donnoient à ses habitans le nom de *Myrmidons*, c'est-à-dire fourmis, à cause de leur activité à travailler et à améliorer leurs terres. La ville d'*Engia*, capitale de l'île, consiste en 7 à 800 maisons avec un château fort. On voit dans ses environs, les ruines d'un superbe édifice, qui paroît être un des temples célèbres dont cette île étoit autrefois décorée. Cette île abonde en blé, coton, miel, amandes et cire. Son commerce se borne à l'exportation d'un peu de cire, de miel et d'amandes.

Porri. — Cette île, autrefois *Calabre*, près de la Morée, n'a rien de remarquable, que d'avoir été le séjour de Démosthènes durant son exil.

Candie. — Cette île fut célèbre plus de 1300 ans avant l'ère chrétienne, sous le nom de *Crète*, par la sagesse des lois

de Minos, les cent villes qu'elle contenoit et le courage de ses habitans. Elle fut soumise comme toute la Grèce au pouvoir des Romains, et passa ensuite sous la domination des empereurs d'Orient, auxquels les Sarrasins l'enlevèrent en 823. Les Génois, qui s'en rendirent maîtres en 960, la cédèrent au marquis de Mont-Ferrat, qui la vendit aux Vénitiens en 1204. Les Turcs y firent une descente en 1645, et s'emparèrent de la Canée, de Réthymo et de toute l'île; mais ils ne purent se rendre maîtres de la ville et du port de Candie. Mahomet IV, qui sentoit qu'il ne seroit jamais tranquille possesseur de cette île importante, tant que les Vénitiens occuperoient la capitale, envoya en 1667, son grand-visir Achmet Kuperli, avec une armée considérable pour en faire le siége. Les Vénitiens toujours maîtres du port et de la mer, y firent passer des secours en tout genre, et la place bien fortifiée et vigoureusement défendue, étoit capable de résister long-temps à tous les efforts de l'empire Ottoman.

L'armée des assiégeans avoit été plusieurs fois renforcée; l'on comptoit déjà plus de 100 mille turcs qui avoient péri au pied des murs par le feu de la place ou l'explosion des mines. Il arrivoit aux Vénitiens un nouveau secours de la part de la France, qui auroit obligé sans doute les Turcs de se retirer, lorsque la ville, sous les ordres de Morosini, capitula par la ruse d'un Grec au service de la Porte, après deux ans et demi de siége et la perte de 30,000 hommes vénitiens, piémontais et français.

La république de Venise perdit ainsi toute l'île, à l'exception de deux forteresses qui lui furent encore enlevées en 1715 par les Turcs, qui sont ainsi demeurés maîtres de l'île entière. Les habitans possèdent leurs terres en propre, moyennant un septième du produit qu'ils payent au Grand-Seigneur. Lorsqu'ils viennent à mourir, elles sont également partagées entre leurs enfans, et ils ne peuvent en disposer autrement : cette coutume réduit la plupart des familles chrétiennes à la pauvreté. Cette île est la plus considérable de toutes les îles de l'Archipel, ayant environ 60 lieues de longueur sur 20 dans sa plus grande largeur. Sa position semble lui assurer l'empire et le commerce de la Méditerranée. Elle est à une distance à-peu-près égale de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Quelques-uns de ses ports sont aussi bons que spacieux, et il seroit facile d'y préparer des expéditions pour ces trois parties du monde.

Sa population est nombreuse et active. Les productions très-variées de son territoire ont les qualités propres à les faire rechercher. La fertilité du sol, la douce température du climat, la pureté de l'air, y promettent l'aisance et les agrémens de la vie, et cette contrée pourroit encore être, comme chez les anciens, surnommée l'île des Bienheureux (*Macarion nésos*), si elle étoit soumise à une meilleure législation. Toutes les choses nécessaires à l'existence de l'homme s'y trouvent en abondance. Les côtes sont très-poissonneuses. Les plaines et les montagnes nourrissent beaucoup de gibier et sur-tout une grande quantité de perdix rouges. Quoiqu'elle ne soit pas aussi cultivée qu'elle pourroit l'être, elle produit cependant beaucoup de grains, d'excellens vins rouges et blancs, des vins muscats, des raisins, de l'huile, du sucre, de la cire, du miel délicieux, de la soie, de la laine et du coton. Les eaux y sont excellentes. Les campagnes y sont couvertes d'arbres fruitiers de toutes les espèces, orangers, citronniers, vignes, figuiers, pruniers, mûriers, cannes à sucre, noyers, pistachiers, myrtes, lauriers, cyprès, chênes verds, kermès, érables, &c. Les chevaux y sont petits, mais excellens et pleins de feu. On y fait de fort beau sel. Le marbre y abonde tellement, qu'on s'en sert pour les moindres bâtimens. Cependant les maisons y sont fort simples, comme dans tout le Levant, et fort peu exhaussées, ne passant jamais deux étages. Elles sont couvertes en terrasses de planches, avec une couche de terre bien battue et pavées de petits cailloux.

Les montagnes de cette île sont le *Mont Ida*, si célèbre jadis par la naissance de Jupiter, et qui n'est maintenant qu'une chaîne de rochers stériles couverts de neige durant la plus grande partie de l'année; les *montagnes Blanches* appelées *Leuci*, et qui sont aussi presque continuellement couvertes de neige; le *mont Dicté*, à la pointe orientale de l'île.

Il n'y a point de rivières considérables. On y voit encore le fleuve *Léthé* ou fleuve d'*Oubli*, si fameux dans l'antiquité, appelé maintenant *Malogniti*, et qui n'est guère aujourd'hui qu'un ruisseau dormant. On y compte aussi plusieurs caps, tels que les caps Spada, Meleck, Sidera, Salomon.

La population de l'île de Candie est d'environ 300,000 habitans, dont un tiers de Turcs, et les deux autres tiers sont des chrétiens grecs. Il y a aussi quelques juifs.

Les objets du commerce d'exportation de cette île, sont l'huile, le savon, la cire, le miel, les fromages, les raisins secs, les amandes, les noix, les châtaignes, la carroube, la graine de lin et la racine de réglisse. Les objets du commerce d'importation, sont les draps, les dorures, les galons et étoffes de Lyon, les serges de Nîmes, l'étain, le fer, l'acier, le riz, le café, le sucre, l'indigo, les cuirs, maroquins, papier, quincailleries, &c.

Elle est divisée en trois départemens, dont le principal est celui de *Candie*, où le béglierbey ou gouverneur général fait sa résidence; le second, celui de *Réthymo*, où il y a un pacha; et le troisième, celui de la *Canée*, où réside aussi un pacha.

Les principales villes de l'île, sont:

Candie. — *Candie*, capitale de l'île, bâtie où étoit l'ancienne ville de Panorme. Cette ville a tellement été ruinée par les Turcs, qu'elle n'a plus rien conservé de son ancienne splendeur. Son port est en partie comblé, et il ne peut y aborder que de très-petits vaisseaux. Sa population est d'environ 12,000 habitans. Elle est le siége d'un archevêque grec, métropolitain de toute l'île.

Près de Candie, gissent dans la poussière, les débris de *Cnosse*, ville ancienne, où Minos tenoit sa cour, et séjour du peuple le plus puissant et le plus belliqueux de l'île de Crète. Un petit village nommé *Cnossou*, rappelleroit difficilement l'emplacement de la ville ancienne, s'il n'étoit reconnoissable d'une manière aussi certaine qu'affligeante, par les décombres qui le couvrent, et dont une grande partie a servi aux constructions de la moderne Candie.

Réthymo. — *Réthymo*, autrefois *Réthymna*, ville agréable, forte et assez bien peuplée, avec un port défendu par une citadelle. Elle est située dans une belle campagne. Les fruits et les autres denrées y sont meilleurs que dans toutes les autres parties de l'île. Ses soies, son miel et ses huiles sont aussi plus recherchés. L'eau dont la ville est fournie, sort à gros bouillons du fond d'un puits, dans une vallée étroite, à un quart de lieue de la ville. A l'ouest, on ne voit que des rochers, mais à l'est et au sud, les campagnes sont belles et couvertes de jardins.

La Canée. — *La Canée*, autrefois Cydon, ville assez forte et assez belle, avec un bon port, mais mal entretenu. Sa population consiste en 5 à 6,000 habitans grecs, turcs, juifs et quelques négocians français avec le consul de France.

Son principal commerce consiste en huile d'olive, cire et blé. Ses environs sont admirables; on n'y voit de tous côtés que des forêts d'oliviers, entrecoupées de champs plantés de vignes, de jardins, et des ruisseaux bordés de myrtes et de lauriers roses.

Suda ou *Souda*, petite ville très-bien fortifiée au fond du golfe du même nom, avec un bon port estimé le meilleur de l'île.

Garabacsa est un îlot près la pointe septentrionale de l'île, et défendu par une forteresse.

Kissamos, petite ville située entre le cap Grabuse et le cap Spada, étoit anciennement le port d'Apterre. Ses environs produisent d'excellent vin.

Selino, petite ville bâtie à la place qu'occupoit autrefois *Lissa*. Le territoire environnant est très-fertile en oliviers, dont l'huile est pour cette ville un grand objet de commerce.

Sitia ou *Settia*, ville assez forte avec un port. Elle est sur le sol qui s'avance dans le golfe de son nom.

Spinalonga, ville avec un bon port; les vallées des environs sont des plus agréables et des plus fertiles.

Paleo-Castro, port au fond du golfe formé par les caps Sidera et Salomon. On découvre près de ce port, un amas de ruines qui désigne que ce sont les débris de quelque ville ancienne. L'on n'y voit plus maintenant que des cabanes de pêcheurs, des broussailles et beaucoup de perdrix rouges.

Au sud et vers le milieu de l'île, à l'entrée de la plaine de Messara, la plus fertile de l'île et près d'une petite rivière, réputée être le Léthé des anciens, on voit les ruines de *Gortynne*, qui occupoit une grande étendue de terrein; elles font connoître par leurs magnifiques débris quelle étoit la splendeur de cette ancienne et célèbre ville. On y remarque une quantité prodigieuse de morceaux de marbre, de porphyre, de jaspe, de granit, travaillés avec beaucoup d'art et de délicatesse.

Non loin de ces ruines, on découvre le *Labyrinthe* pratiqué sous une colline et la parcourant dans tout son intérieur. Il ne paroît pas être celui qui fut si célèbre dans l'antiquité et particulièrement par l'histoire ou la fable d'Ariane et de Thésée. Celui-ci étoit près de Cnosse, et il n'en existe plus de vestiges. Le labyrinthe de Gortynne n'est, suivant toute apparence, qu'une suite de grandes carrières, telles qu'il s'en trouve à la proximité des grandes

villes. C'est l'opinion des observateurs judicieux. Celles-ci consistent en un grand nombre d'allées et de détours, sans aucun ordre, de sept ou huit pas de largeur, et de si peu de hauteur, qu'en quelques endroits il faut se courber pour y pénétrer. Le sol en est raboteux et inégal. La partie supérieure, au contraire, est unie et formée par des couches horizontales de pierres les unes sur les autres. La principale allée est longue d'environ 1,200 pas et aboutit à deux belles et grandes chambres qui terminent le labyrinthe. C'est quand on y a fait environ trente pas qu'elle devient plus difficile à suivre, et où l'on peut s'égarer. Aussi les curieux ont soin de se pourvoir de guides et de flambeaux. Il n'y a d'eau nulle part. Dans le vrai, ce labyrinthe, ou plutôt ces carrières de Gortynne, n'ont rien de surprenant, et elles ne peuvent être comparées aux nombreuses et immenses galeries d'où l'on a tiré les pierres des édifices et des maisons de Paris.

Il existe dans cette île, une tribu de Grecs qui habitent les montagnes de la *Sphachie* et un bourg considérable de la côte méridionale de l'île, anciennement appelé *Phaistos*, et maintenant *Sphachia*. On les regarde comme les véritables descendans de ces fameux Crétois, si long-temps les maîtres de l'île. Ils sont connus sous le nom de *Sphachiotes* et se font remarquer par leur bonne mine, leur taille élevée et leur amour pour la liberté. Ils parlent un dialecte plus pur que celui des autres Grecs, et ont conservé leur indépendance, en payant aux Turcs, pour être tranquilles dans leurs montagnes, le tribut annuel auquel tous les Grecs sont soumis.

Une autre peuplade se fait aussi remarquer dans cette île. C'est celle, dite des *Abadiotes*, Arabes d'origine, et reste de ces Sarrazins qui s'emparèrent de l'île en 823. Leur physionomie différente de celle des Turcs et la langue arabe qu'ils parlent entr'eux, ne laissent aucun doute sur ce sujet: basanés, maigres, et de moyenne stature, les Abadiotes sont méfians, méchans et vindicatifs. Ils marchent toujours armés et s'entre-tuent à la moindre offense. Ils occupent une vingtaine de villages au sud du Mont Ida, et forment une population d'environ 4,000 ames; contenus par les Turcs et les Grecs, ils n'osent se livrer ouvertement au brigandage. Ils font cependant quelquefois des incursions dans les monastères grecs qui se trouvent à portée de leurs villages, et en exigent quand ils le peuvent des contributions. Cette île est située entre les 21 et 25e d. de long. E. et les 34 et 35e d. de lat. N.

Autour de l'île de Candie sont plusieurs petites îles qui en dépendent.

Dia. — Cette île au N., plus connue des marins sous le nom de *Standie*, est à 3 lieues de Candie et a environ 2 lieues de long sur une de large. Elle a trois ports dans sa partie sud, où les navires un peu gros, destinés pour Candie vont mouiller et décharger une partie de leurs marchandises, parce que le port de cette île n'est pas assez profond pour les recevoir lorsqu'ils sont chargés. Le port du milieu, nommé le port de *la Madona*, est le meilleur des trois. Cette île est élevée, scabreuse, et n'est ni cultivée ni habitée. Par-tout la roche est à découvert, excepté vers le sommet où l'on apperçoit un terrein qui pourroit être propre à la culture de la vigne et de l'olivier. Les seuls animaux qui s'y trouvent, sont des lapins, des chèvres sauvages, que l'on ne peut approcher, parce qu'elles se tiennent dans des lieux inaccessibles aux chasseurs, et quelques chats de diverses couleurs, qu'on présume avoir appartenu à des bâtimens naufragés.

Au S., sont les petites îles de *Gotzo*, ou *Gose* de *Gaïdouronisia* et de *Christina*, qui sont aussi inhabitées, et n'offrent rien de remarquable.

Iles de l'Archipel, à l'E.

Tampalie. — Cette île, anciennement *Astypalœa*, a six lieues de long sur deux de large. Ses côtes forment une multitude de baies et d'anses plus ou moins propres au mouillage des navires et des bateaux. Elle n'a cependant que deux ports, l'un au N. et l'autre au S., avec une ville ou bourg du même nom que l'île, qui est une des plus agréables de l'Archipel. Les anciens en faisoient tant de cas, qu'ils l'appeloient la *table des dieux*, *Theon Trapeza*, parce que son sol est riche des dons de la fertilité, et par-tout émaillé de fleurs. La nature a tout fait pour la rendre fortunée; mais le cruel despotisme et les exactions des Turcs la rendent malheureuse. Elle est environnée de plusieurs petites îles ou ilots qui n'offrent rien d'intéressant.

Nanphio. — Cette île, anciennement *Anaphé*, a environ sept lieues de tour. Tous les habitans sont des chrétiens Grecs. Le terroir en est bon, mais mal cultivé. Ses montagnes donnent de belles sources d'eau vive. Il y a tant de perdrix rouges, que pour conserver les grains on en ramasse aux jours de Pâques, par ordre du magistrat, tous les œufs qu'on peut

trouver pour en empêcher la trop grande multiplication. Tout le commerce de l'île consiste en oignons, cire et miel. Il y croît du vin et de l'orge, mais qui servent à la consommation des habitans. On y voit les ruines d'un ancien temple d'Apollon, et une carrière de très-beau marbre au pied d'un rocher très-escarpé et d'un aspect effroyable, sur le sommet duquel est une chapelle dédiée à *Notre-Dame du Roseau*, en grec moderne *Panagia Calamotisa.*

Un bourg contient toute la population de *Nanphio.* Il n'y a point de port, mais seulement une fort belle rade protégée par un petit écueil, nommé *Nanphio Poulo*, petit Nanphio.

Santorin ou Sant-Erini. — Cette île est dédiée à Sainte Irène; elle étoit connue des anciens sous le nom de *Callista*, qui veut dire très-belle. Elle prit ensuite le nom de *Théra.* La figure de cette petite île est celle d'un fer à cheval, dont l'intérieur fait le port. Elle a trois lieues de long sur deux à trois de largeur. Elle est très-célèbre dans l'histoire naturelle. Elle paroît n'être qu'une plage toute couverte de pierres ponces, et les côtes en sont si élevées et si affreuses, qu'à la première vue on ne sait comment les aborder. Les anciens rapportent que dans un violent tremblement de terre, elle s'éleva sous la forme d'un volcan hors de la mer, qui est dans ses environs d'une profondeur qu'on ne peut sonder. Elle a devant elle cinq autres îles qui se sont formées de la même manière. La première, appelée anciennement *Hiéra* ou Sacrée, et aujourd'hui *Palaia Caïmeni*, ou vieille Camène, c'est-à-dire île brûlée, sortit de la mer environ deux cents ans avant l'ère chrétienne. La seconde île, qui n'en est pas éloignée, nommée aujourd'hui *Thérasia*, s'éleva dans le premier siècle au-dessus du niveau de la mer. Au commencement du huitième siècle, au milieu d'un fracas épouvantable dont les îles voisines ressentirent la secousse, il parut une nouvelle île, appelée alors *Autoniaté*, et aujourd'hui *Aspronisi*, à cause de la couleur blanchâtre de son terroir. En 1573, un feu violent, sorti du sein des eaux, annonça la naissance d'une nouvelle île, à qui l'on a donné le nom de *Micra Caïmeni*, ou petite Camène. Enfin, en 1707 et 1708 s'éleva de la mer comme une montagne enflammée, avec un bruit épouvantable, accompagné de violentes secousses, entre la grande et la petite Camène, celle que l'on nomme aujourd'hui *Néa Caïmeni*, et que l'on vit pendant ces deux années s'étendre peu à peu par l'addition de nouveaux rochers sortis du sein de la mer.

Toutes ces îles sont incultes et inhabitées, et excepté celle de *Thérasia*, qui offre à l'œil quelques habitations, un peu de verdure et quelques arbrisseaux, les autres ne présentent qu'un amas de rochers et de pierres ponces. Celle de Santorin, qui est heureusement couverte d'une couche d'assez bonne terre, résultat du limon qui s'est joint aux pierres ponces, et de la dissolution des matières minérales à l'air, produit de l'orge en abondance, un peu de froment, des vins très-spiritueux, du coton que l'on recueille sur un arbrisseau qui ressemble à nos groseillers, et diverses sortes de fruits. Les habitans, au nombre d'environ 12,000 sont tous Grecs, dont le tiers est réuni à l'église Romaine. Ils sont fort industrieux, et tirent un parti admirable du sol de leur île. L'orge, le vin et les diverses toiles de coton qu'ils fabriquent, et qui sont fort estimées, font leur principal commerce.

Il se trouve aussi quelques antiquités dans cette île. Sur la montagne, appelée *Saint-Etienne*, sont les vestiges d'une ancienne ville, parmi lesquels on découvre les ruines de plusieurs temples. Sur l'emplacement de l'un d'eux a été bâtie l'église dédiée à Saint Etienne.

Santorin, proportionnellement à son étendue, est une des plus peuplées des îles de l'Archipel. On y compte cinq petites villes qui sont :

Apanoméria, dont le port assez vaste, en forme de lune, n'a point de fond; ce qui fait que les vaisseaux n'y peuvent être à l'ancre.

Scauro ou *Castro*, qui a un château sur un rocher isolé, et est le siége d'un évêque latin.

Pirgos, située sur une montagne, et dont les habitations sont creusées dans des rochers de pierre ponce. C'est le siége d'un évêque grec.

Emborio et *Acrotiri*, qui n'ont rien de remarquable.

Il y a en outre une vingtaine de villages répandus sur le continent de l'île.

Policandro. — Cette île, autrefois *Pholegandros*, a un sol rude et pierreux. La côte n'offre aucun port aux vaisseaux qui s'en approchent. Sa population ne s'élève qu'à environ 400 habitans, resserrés dans un village fermé par des murailles, auprès duquel est un rocher fort haut, d'un aspect effrayant. La vigne, qui croît entre les pierres, y donne du bon vin; mais l'agriculture n'y fleurit pas. On y cultive dans quelques cantons, le blé et le coton, et l'on y fabrique avec cette dernière denrée d'assez belles toiles. Le gibier se plaît

sur ce territoire scabreux, et les oiseaux de passage en font leur principal rendez-vous dans leurs migrations régulières.

Milo. — Cette île, anciennement *Melos*, a environ 12 lieues de tour, et une ville de même nom, avec un des meilleurs ports de la Méditerranée. Elle n'est presque qu'un rocher creusé en beaucoup d'endroits par le feu des volcans. Le soufre, l'alun, la pierre-ponce, des eaux thermales, tout y annonce l'action du feu. La terre y produit d'excellens vins et les meilleurs fruits de l'Archipel. On y recueille du coton qui, avec le vin, fait la principale richesse de l'île et l'objet de son commerce. Mais les vapeurs des marais salans qui sont sur le bord de la mer, jointes aux exhalaisons des minéraux qui abondent dans l'île, y causent des maladies dangereuses; ce qui fait qu'elle est réduite à un très-petit nombre d'habitans malheureux. Ils ont le teint livide, le corps bouffi, les jambes enflées. La ville qui, au commencement du siècle dernier, en avoit jusqu'à 5,000, en compte à peine aujourd'hui 200, la plupart étrangers. La population de toute l'île, si on en croit les voyageurs modernes, ne s'élève pas aujourd'hui à 500 personnes, et ce nombre diminueroit tous les ans, s'il ne venoit de temps à autre des Grecs de la Morée, que le besoin force à émigrer, et que la culture des terres attire à Milo.

Cette île étoit jadis très-peuplée. Ses eaux thermales y attiroient une foule de personnes qui y venoient chercher la santé. Une grande étendue de décombres que l'on voit aux environs du port, à l'endroit appelé aujourd'hui *Castro* ou *Sifours*, et les catacombes qui les environnent, attestent qu'anciennement il y exista une ville très-considérable.

A quelques milles de Milo est la petite île déserte, appelée *Antimilo*, qui a souffert aussi de l'action du feu des volcans.

Argentiere. — Cette île, ci-devant *Cimolis*, a environ six lieues de tour et est couverte de montagnes stériles. Son nom lui vient de ses mines d'argent exploitées autrefois, mais auxquelles, depuis long-temps, on a cessé de travailler à cause des exactions des Turcs. Son sol est ingrat et produit à peine de quoi nourrir ses habitans. On y compte à-peu-près 200 familles renfermées dans un seul bourg du même nom que l'île, et situé sur une montagne. Elle produit une terre que l'on nomme *Cimolée*, espèce d'argile blanche dont on se sert pour blanchir le linge et les étoffes.

Près cette île est celle appelée *Polino*, inhabitée, plus connue sous le nom d'*île Brûlée*, parce que les Vénitiens en

brûlèrent tous les oliviers pendant leurs guerres avec les Turcs. Elle a trois à quatre lieues de tour.

Sikinos. — Cette île est élevée, montueuse, peu étendue, et ne contient que 3 à 400 habitans. Ses productions consistent en blé, orge, vin, coton et fruits. Elle n'a point de port. Les bateaux du pays s'arrêtent au bas du bourg, à une plage de sable très-étroite, sur laquelle on est obligé de les tirer à terre entre deux masses énormes de roches taillées à pic, et comme suspendues au-dessus des eaux de la mer. Le bourg ou le village, enfermé de murailles comme presque tous ceux des mêmes contrées, est bâti sur une de ces roches énormes, et semble vouloir s'abîmer dans la mer.

Entre Sikinos et Polycandro est un écueil, reste des terres qui les unissoient. Une chapelle dédiée à la vierge où les Grecs viennent apporter leurs offrandes aux grandes fêtes de l'année, est bâtie sur un îlot qui n'est habité qu'aux époques de ces réunions religieuses.

On l'appelle *Panagia*, ou Notre-Dame de *Cardiolissa*.

Nio. — C'est dans le port de cette île, connue jadis sous le nom d'*Ios* parce qu'elle fut peuplée d'Ioniens, que mourut Homère dans son voyage de Samos à Athènes. Les habitans lui élevèrent un tombeau, dont il ne reste plus de vestiges. Cette île a environ 12 lieues de tour et une population d'environ 4 à 5,000 habitans, presque tous cultivateurs. Elle produit du blé, de l'orge, du vin, de l'huile et du coton, qui sont un objet de commerce. Le bourg actuel est bâti sur une hauteur, et vraisemblablement à l'endroit qu'occupoit l'ancienne ville. Le port en est excellent pour le mouillage des vaisseaux.

Amorgos. — Cette île a environ 12 lieues de tour. Ses campagnes sont bien cultivées et produisent toutes sortes de denrées. Ses vins et ses huiles font son principal commerce. La ville est adossée à un rocher sur lequel il y a un château. Son meilleur port est celui de *Vathi*, sur la côte méridionale. C'est la patrie de Simonide, un des poètes Grecs qui posséda au plus haut degré l'art d'émouvoir.

Dans l'île est un monastère, où les caloyers ou moines montrent dans une chapelle un vase qu'ils donnent pour un oracle certain, et que l'on vient consulter pour connoître quelle sera l'issue d'un voyage, d'une entreprise. Le vase rempli d'eau est un signe de succès; s'il est presque vide, il annonce la mauvaise fortune. Ces sortes de fables et d'impostures ont remplacé, chez les Grecs modernes, les fictions in-

génieuses et allégoriques de leurs ancêtres. On remarque dans cette île une plante ou mousse, appelée *orseille*, espèce de lichen qui tapisse les rochers, sert à la teinture, et donne une fort belle couleur rouge. On la connoît dans le commerce sous le nom d'*orseille d'herbe* ou d'*Afrique*.

Les Anglais en viennent charger de petits bâtimens, et la payent jusqu'à six sous la livre. Elle n'est connue dans Amorgos, que sous le nom d'*herbe aux Anglais*.

Naxia ou Naxos. — Cette île a dix lieues de long sur à-peu-près autant de large, étant presque ronde. C'est la plus fertile et la plus agréable des îles Cyclades; aussi en est-elle appelée *la reine*. Les anciens lui donnoient même le nom de *petite Sicile*, à cause de sa fertilité. Elle abonde, en effet, en toutes les choses nécessaires à la vie. Ses plaines sont couvertes d'orangers, d'oliviers, de citronniers, de grenadiers, de mûriers, &c. &c. Ses vins conservent encore de nos jours leur réputation. Le gibier y est très-commun. Il y a des carrières de granit et de très-beau marbre, de celui connu sous le nom de *Serpentin*, tacheté de verd et de blanc, et que par cette raison les anciens appeloient *Ophitès*. Sa population n'est pas proportionnée à sa grandeur. On n'y compte guère que 10 à 12,000 habitans répandus dans 41 villages, bien bâtis et en très-bon état. Elle se gouverne par ses propres magistrats. Il s'y fait un grand commerce de blé, d'orge, de lin, de coton, de fromages, de sel, de fruits et de bestiaux. Les mines d'émeri y sont si communes, qu'on en leste quelquefois les navires.

L'île a plusieurs montagnes assez élevées. La plus haute est celle de *Dia* ou *Zia*, consacrée par les anciens à Jupiter. Du haut de cette montagne on a une vue magnifique; on découvre non-seulement toute l'île, mais encore les îles environnantes, au nombre de 15 à 20. Les voyageurs ne manquent point de gravir cette montagne pour jouir du beau spectacle qu'elle présente. Dans le voisinage est une grotte de marbre où l'on prétend que les bacchantes venoient célébrer leurs mystères. Elle n'a rien de remarquable.

Naxie est la ville capitale de l'île, et a une population de 2 à 3,000 habitans. Elle est le siége de deux archevêques, l'un Grec et l'autre Latin. Elle est située sur une éminence au bord de la mer, et défendue par un château que les Turcs ont détruit en partie. Près du port est un rocher sur lequel on voit les magnifiques ruines du temple dédié à Bacchus, qui vint dans cette île consoler Ariane au désespoir de la

fuite de Thésée, son amant. On montre même encore dans cette ville la fontaine où chaque jour elle venoit verser des larmes, et où Bacchus aussi frappé de sa beauté que touché de ses malheurs, parvint à les lui faire oublier.

Paros. — Cette île a environ 4 lieues de long sur 2 à 3 de large. Son sol est fertile et rapporteroit en abondance du blé, du vin, &c. s'il étoit mieux cultivé; mais elle a tant souffert du pillage des Turcs et de leur gouvernement despotique, que ses habitans ont disparu insensiblement, et qu'elle n'offre plus aujourd'hui que des champs incultes et des villages en partie détruits. Paros, au commencement du dernier siècle, avoit encore 5 à 6,000 habitans. On en compte à peine aujourd'hui 2,000. Le peu de commerce qu'elle fait consiste en froment, orge, vin, fruits et toiles de coton.

Non loin de cette ville est la montagne qui renferme ce beau marbre blanc qui étoit si recherché par les Grecs, et connu aujourd'hui sous le nom de *marbre de Paros*. Les carrières en sont abandonnées et en partie comblées.

C'est dans cette île, patrie du poète Archiloque, de Phidias et de Praxitèle, que fut trouvé l'un des plus précieux monumens de l'antiquité, *la chronique de Paros*. C'est une suite de marbres sur lesquels ont été sculptées, 264 ans avant l'ère chrétienne, les dates des principaux événemens de la Grèce pendant plus de 1,300 ans. Thomas Howard, comte d'Arundel, les fit transporter en Angleterre, l'an 1627, et son petit-fils les ayant donnés à l'université d'Oxford, on les nomme indifféremment *marbres d'Arundel* ou *d'Oxford*. Cette chronique a depuis été traduite en plusieurs langues.

Naussa, son port, est un des plus beaux de l'Archipel, mais il est aujourd'hui peu fréquenté, et d'ailleurs très-malsain, à cause des marais qui sont dans ses environs.

Paréchia. La ville moderne est bâtie sur les ruines de l'ancienne Paros, et n'est plus qu'un misérable village. Elle étoit autrefois une des plus grandes, des plus riches, et des plus belles villes de l'Archipel, ainsi que l'attestent le témoignage des auteurs anciens, et les fragmens de corniches, de chapiteaux et de colonnes que l'on voit épars, et qu'on apperçoit dans les murs des maisons et des églises modernes, parmi lesquelles on remarque la *Panagia*, située hors la ville, et regardée comme la plus grande et la plus belle église de tout l'Archipel.

Antiparos. — Cette île est éloignée d'environ une demi-

lieue de Paros ; elle a deux lieues de long sur une de large. Soixante familles qui habitent un village peu distant de la mer, font toute sa population. Il y croît de l'orge, du vin, du coton, &c.

Cette île n'a rien de remarquable, que cette fameuse et vaste grotte dans laquelle on voit une quantité prodigieuse de stalactites, espèce de cristallisation, qui forment une multitude de figures transparentes comme du cristal, représentant des plantes, des colonnes, des obélisques, des pyramides, &c. &c. &c. Les lecteurs qui desireroient connoître plus particulièrement les merveilleuses productions de cette grotte, peuvent consulter les descriptions qu'en ont donné Tournefort et Choiseul-Gouffier.

En avant de cette île on apperçoit deux îlots, appelés l'un *Strongylo*, et l'autre *Despotico*, qui sont inhabités, mais qui offrent un bon ancrage aux vaisseaux qui naviguent au milieu du canal qui les sépare d'Antiparos.

SIPHANTO. — Cette île, anciennement *Siphnos*, a 9 lieues de long sur 2 de large. Elle est agréable et riante, et l'air en est pur et sain. Les productions en sont excellentes. Sa population est de 5 à 6,000 habitans répandus dans quelques villages, et dans un gros bourg nommé *Seraï*, situé sur des rochers escarpés qui ne laissent au-dessus du bourg qu'une très-petite anse où les bateaux jettent l'ancre. L'île a néanmoins plusieurs ports dont les principaux sont *Vati*, *Faro*, *Chitriani*, *Chironisso* et *Calanca*. Seraï est le siége d'un archevêque Grec. Le commerce de cette île consiste dans la vente de ses huiles, soies et toiles de coton. On y exploitoit jadis des mines d'or et d'argent, maintenant inconnues aux habitans qui négligent celles de fer et de plomb qu'ils connoissent, pour ne pas s'exposer et donner de prétexte aux vexations des Turcs.

SERPHO. — Cette île, anciennement *Seriphos*, a environ quatre lieues de long sur deux de large. Elle est couverte de montagnes et de rochers escarpés. Les Romains y exiloient les grands criminels. Il y a plusieurs mines de fer et d'aimant qui sont à fleur de terre, et que les pluies découvrent. A une lieue du bourg est un bon port servant de retraite aux vaisseaux dans les mauvais temps. Les habitans sont en très-petit nombre, et ne font aucun commerce.

THERMIE. — Cette île, anciennement *Ophiusa*, a pris son nom moderne de la quantité de sources d'eaux chaudes qui s'y trouvent. Elle a 5 lieues de long sur 2 de large. Son sol est

bien cultivé, abondant en orge, vin et fruits. On y recueille beaucoup de soie. Sa population est d'environ 6,000 habitans, dont la plus grande partie réside dans deux bourgs, dont l'un *Thermia* est la résidence d'un évêque Grec, et l'autre s'appelle *Silaca*. A une lieue de Thermia est le port de *Sant-Erini*, très-commode pour les vaisseaux marchands. Le commerce de cette île consiste en orge, miel, vin, cire et laine. Le coton est pour la consommation des habitans. On y voit encore les ruines de deux anciennes villes, dont une située sur la côte méridionale doit avoir été considérable.

Zia. — Cette île, anciennement *Céos*, a 6 lieues de long sur 3 lieues de large. Elle est située près le cap *Colonne*, jadis cap *Sunium*, à la pointe de l'Attique ou de la Livadie. Elle est bien cultivée et produit peu de froment, mais du vin et de l'orge en abondance. Son principal commerce consiste dans le trafic de la soie, et d'un fruit ou gland de chêne, nommé *Velani*, qui sert à la teinture. Les habitans sont tous de l'église Grecque, et ont un évêque de leur communion.

La ville ou bourg de *Zia* est situé sur une hauteur et bâti en amphithéâtre près le lieu où étoit jadis la ville de *Carthœa*, dont on voit encore les ruines.

Dans l'intérieur de l'île, on rencontre d'autres ruines plus considérables qui sont celles d'une ville, connue jadis sous le nom de *Julius*, qui occupent toute une montagne, et que les habitans appellent *Polis*, c'est-à-dire la ville, et près laquelle on voit les débris d'un magnifique temple. Cette île a un port assez vaste, et qui peut recevoir les plus grands vaisseaux.

A l'E. de Zia est une petite île, appelée *Joura*, anciennement *Gyarus*, la plus triste et la plus abandonnée de l'Archipel. C'étoit encore un lieu d'exil pour les malfaiteurs Romains.

A l'O. est une autre petite île, appelée l'*Ile longue*, anciennement *Macris* et *Cranœ*, à cause de son sol rocailleux, aride et sablonneux. Elle est déserte. Elle a été cependant autrefois habitée, et l'on remarque que les plantes y sont beaucoup plus grandes et plus belles que dans d'autres îles de l'Archipel.

Syra ou Syros. — Cette île, une des Cyclades, est bien cultivée. Le terroir y est moins sec que dans la plupart des autres îles de l'Archipel. Elle est montueuse, et produit néanmoins beaucoup d'orge, de vin, de figues, de coton, d'huile,

et même de bon froment. Les habitans, au nombre de 6 à 7,000, sont tous catholiques Romains, à l'exception de quelques familles Grecques. Ils élisent tous les ans deux administrateurs pour veiller à la chose publique. Il n'y a de Turc que le cadi. Chaque famille a chez soi son moulin à bras, et moud elle-même ses grains.

Syra, la seule ville, est bâtie autour d'une petite montagne escarpée, et est le siége d'un évêque Latin. Dans l'espace qui la sépare de son port, capable de recevoir les plus gros vaisseaux, sont les ruines des beaux édifices de l'ancienne ville de Syros.

Délos. — Cette île, maintenant *Dili* ou *Sdili*, est la plus célèbre peut-être de l'antiquité dans l'opinion des Grecs qui croyoient qu'Apollon et Diane y étoient nés. Elle n'a que 2 lieues de circonférence, et n'est plus qu'un rocher couvert de magnifiques ruines, inhabité et inhabitable, parce qu'il sert de retraite aux pirates de l'Archipel. Le temple qu'on avoit élevé à Apollon, qui y avoit un oracle que l'on venoit consulter de toutes les parties du monde, étoit extrêmement riche, ainsi que celui élevé à Diane. On en voit encore les ruines confondues avec celles de la ville de Délos, et qui consistent en une prodigieuse quantité de superbes fragmens de marbre et de granit dont l'île abonde. Le fameux *mont Cynthe*, d'où Apollon avoit pris le nom de *Cynthien*, est lui-même une colline granitique.

Délos ou la grande Sdili. — Cette île, connue aussi sous le nom de Rhénée, est peu éloignée de la petite Délos, et quoiqu'ayant d'excellens pâturages, est comme elle inhabitée.

La grande Délos contient aussi beaucoup de ruines, parmi lesquelles on remarque un nombre prodigieux de tombeaux de marbre au milieu des débris de colonnes, de chapiteaux et de frises dont la terre est couverte. Cette île servoit de sépulture à la première, dans laquelle il étoit défendu d'enterrer.

Au milieu du canal étroit qui sépare ces deux îles, sont deux écueils appelés le *grand* et le *petit Rematiari*. Les Grecs avoient consacré le plus grand à *Hécate* ou *Diane*, et ils le nommoient *île d'Hécate* ou *Psammite*. Les vaisseaux trouvent un fort bon mouillage près de cet écueil.

Myconi. — Cette île, anciennement *Myconos*, est une île dont la fable a fait le tombeau des Centaures qui y furent tués par Hercule. Elle a environ 12 lieues de tour, et est fertile en blé, vin, coton, figues, olives, et autres fruits. Le gibier y abonde. Son port le plus connu est celui de *Tour-*

lon, qui est très-fréquenté de ceux qui naviguent à travers l'Archipel, pour se rendre à Smyrne et dans le nord de la Turquie.

Les matelots de cette île passent pour les plus habiles marins de la Grèce. Ils ont un nombre assez considérable de vaisseaux, tant grands que petits, avec lesquels ils commercent en Turquie et en Morée, de leurs grains, vins, soie, coton, et autres marchandises des îles voisines.

Myconi. Cette ville a une population d'environ 4,000 ames, et un grand et petit port assez fréquentés des Grecs et des étrangers.

A l'E. et à une lieue de Myconi est un écueil inhabité, et sur lequel les Myconites envoient des troupeaux. Il offre un bon mouillage aux vaisseaux. On l'appelle *Tragonisi,* c'est-à-dire l'île aux boucs; parce qu'apparemment il y avoit autrefois des boucs et des chèvres sauvages. L'on n'y en voit plus à présent.

Plus bas et un peu plus loin de Myconi sont deux pointes de rochers arides que les Grecs nomment *Stapodia,* et nos navigateurs *les deux frères.*

Tine. — Cette île, anciennement *Ténos* et *Hydrusia,* à cause de l'abondance de ses fontaines, est agréable, riche, et très-industrieuse. Elle a environ 7 lieues de long sur 3 de large. Sa population est de 15 à 16,000 habitans dont un tiers de catholiques et les autres Grecs, répartis dans quarante bourgs ou villages. Elle est très-bien cultivée, et l'on y recueille du blé, de l'orge, assez pour la consommation des habitans; de très-bon vin, des fruits excellens, du miel, de la cire et du coton. La soie fait le principal commerce et la richesse de l'île.

Ce n'est qu'en 1714 qu'elle a été soumise aux Ottomans. Les Jésuites qui s'y étoient établis en 1710, en furent chassés à main armée par les Grecs, en 1760. Elle se gouverne par ses propres magistrats qu'elle élit tous les ans. Il n'y a point de Turcs; et pour éviter d'en avoir, les habitans ont soin de faire passer fort exactement aux receveurs des contributions, le tribut annuel auquel ils sont imposés, ainsi que toutes les îles de la Grèce.

San-Nicolo, chef-lieu, est sur le bord de la rade, car il n'y a point de port. C'est le siége d'un évêque Grec et d'un évêque Latin. A une lieue de la ville, et dans les terres, est la forteresse de *Tine,* située sur un rocher qui domine toute l'île, et qu'il est très-difficile d'aborder.

Andros. — Cette île est beaucoup plus longue que large, ayant environ 25 à 30 lieues de tour. C'est une des plus agréables de l'Archipel, tant par la fertilité de son sol abondant en vins et en fruits excellens, que par ses belles sources d'eaux vives. Ses campagnes sont bien cultivées et couvertes d'arbres fruitiers. L'huile, la soie, le coton, le miel, la cire sont les objets de son commerce. Sa population est d'environ 12,000 habitans répandus dans 40 à 50 villages, parmi lesquels il y a une colonie d'Albanois.

Arna, sa ville capitale, a un port assez fréquenté, et est la résidence d'un évêque Grec et d'un évêque Latin, d'un cadi ou juge, et d'un aga ou commandant.

A quelque distance de la ville, on trouve les ruines d'une muraille fort haute et fort épaisse, avec une multitude de colonnes, de piédestaux, de corniches, de statues mutilées et d'inscriptions qui font mention du sénat et du peuple d'Andros, et des prêtres de Bacchus; d'où l'on conclut que c'étoit là l'emplacement de l'ancienne ville d'Andros.

Skyros. — Cette île a environ 6 lieues de long sur à-peu-près 3 de large. Elle faisoit jadis partie des Etats du roi Lycomède, et devint célèbre dans l'antiquité par les amours d'Achille et de Déidamie. On y voit encore quelques restes de la magnificence de ses anciens édifices. Elle est très-montueuse, et n'est maintenant habitée que par environ 300 familles grecques qui la cultivent et en tirent des grains, du coton, des fruits qui servent à leur consommation, et dont le superflu est pour elles un objet de commerce avec les îles voisines. Ses montagnes nourrissent beaucoup de chèvres, et il s'y trouve des carrières de très-beaux marbres.

La petite ville de *Skyros* a un port assez fréquenté, et est le siége d'un évêque Grec.

Negrepont. — Cette île, anciennement *Eubée*, est, après celle de Candie, la plus considérable de l'Archipel. Elle a environ 40 lieues de longueur sur 10 de largeur. Un bras de mer, appelé le détroit de Negrepont, la sépare de la Livadie. Les eaux de ce détroit, nommé jadis l'*Euripe*, ont des mouvemens irréguliers et cependant périodiques, qui n'ont jamais été bien connus des anciens ni des modernes, quant à la cause physique de l'irrégularité des flux et reflux qui s'y font sentir d'une manière bien plus sensible que dans les autres parties de la Méditerranée. L'île est très-fertile en blé, en excellent vin, et produit en abondance toutes les choses nécessaires à la vie. Elle renferme plusieurs montagnes

dont la plus haute est l'*Oche*, couverte de neige une grande partie de l'année. De plusieurs villes importantes que cette île contenoit autrefois, il n'en reste que deux ou trois de remarquables.

Negrepont, capitale de l'île, nommée par les Turcs *Egrippo*, grande et forte ville habitée par un grand nombre de chrétiens Grecs et de Juifs. Elle est située à l'endroit le plus resserré du détroit, et communique avec le continent par un pont-levis, lequel se lève pour laisser passer les vaisseaux. On croit qu'elle occupe la place où étoit l'ancienne *Chalcis*. Elle est la résidence d'un pacha et d'un archevêque Grec, métropolitain de toute l'île.

Castel-Rosso, autrefois *Carysthus*, est une ville assez peuplée et le siége d'un évêque Grec. Il y a dans ses environs de belles carrières de marbre.

Scopelo ou Scopoli. — Cette île a 7 à 8 lieues de long sur 4 à 5 de largeur. Elle est très-fertile, sur-tout en excellent vin. On y compte environ 12 mille habitans, presque tous Grecs. Devant le bourg est un port qui n'est pas très-sûr, et auquel les marins préfèrent pour le mouillage une grande rade formée par quelques écueils et l'île de Scopoli.

Thasos. — Cette île, que les Français appellent le *Tasse*, est la plus septentrionale des îles de l'Archipel. Elle a près de 30 lieues de circonférence, et produit beaucoup de grains, d'huile, de miel, de cire; ses vins sont excellens et ses fruits délicieux. Elle étoit très-célèbre dans l'antiquité pour ses riches mines d'or, dont on ne voit plus de traces; non qu'elles soient épuisées, mais l'ignorance, la crainte et la tyrannie du gouvernement turc, ont fait perdre jusqu'à la mémoire du lieu où elles existent. Elle a aussi des carrières de ce beau marbre si estimé des Romains, et dont la blancheur et la finesse de grain égalent celles du marbre de Paros. Plusieurs montagnes de l'île sont formées de ce marbre, qui se montre même à leur surface. D'autres sont couvertes de hautes forêts, qui fournissent à la marine turque, de superbes bois de construction.

Thasos, bourg bâti auprès de l'ancienne ville de ce nom, dont on voit encore les vestiges. Son port est sûr et fréquenté par les navires marchands.

Samothrace. — Cette île aujourd'hui *Samandraki*, est la Samothrace des anciens. Elle a 8 lieues de tour. La ville de Samandraki est située sur une montagne, d'où la vue peut s'étendre sur tout le port qui est vaste.

Embros. — Cette île, maintenant *Lembro*, a 8 à 10 lieues de circonférence, des vallées fertiles et des montagnes couvertes de bois. Elle a un bourg du même nom, avec un port défendu par une forteresse.

Tenedos. — Cette île remarquable par sa situation, distante d'une lieue et vis-à-vis de l'ancienne Troie; a 5 lieues de longueur sur environ 4 de largeur. C'est dans cette île, que, selon Virgile, les Grecs lassés de la longueur du siége de Troie, se retirèrent en feignant de l'abandonner, et laissèrent les Troyens se livrer à une fatale sécurité, qui fut suivie de la prise et de l'incendie de leur ville. Cette île produit d'excellens vins muscats, qui font à-peu-près toute sa richesse.

Tenedos, capitale de l'île, est une ville bâtie sur la côte orientale, au pied d'une colline et défendue par un château. Sa population est d'environ 5 à 6 mille habitans, occupés, ainsi que ceux des villages de l'île, à la culture des vignes et des arbres fruitiers.

Stalimène. — Cette île, anciennement *Lemnos*, a environ 10 lieues de long sur 8 de large. Elle contient 75 villages habités par des chrétiens grecs fort laborieux. Quoiqu'elle produise en abondance du blé, du vin, de l'huile, de la soie, du coton, &c. sa principale richesse provient d'une terre que l'on tire d'une colline de l'île, et dont on fait un grand usage en médecine, contre les morsures des serpens, les plaies et le flux de sang. On l'appelle *terra sigillata*, parce qu'elle est envoyée sous cachet par les Turcs qui en retirent un revenu considérable.

Stalimène, capitale, est bâtie sur une colline, sur laquelle il y a un fort château, près de la mer. Elle est à 8 lieues du mont Athos, dont le sommet est, dit-on, si élevé, que la projection de son ombre couvre Stalimène, un peu avant le coucher du soleil; mais les voyageurs modernes prétendent que c'est une fable. C'est dans cette île que, selon la mythologie, Vulcain forgeoit les foudres du maître des dieux. Deux volcans qui anciennement y jetoient des flammes et qui sont maintenant éteints, ont été vraisemblablement la source de cette croyance.

Lesbos. — Cette île, aujourd'ui *Metelin*, a environ 20 lieues de long sur 15 dans sa plus grande largeur. Elle est célèbre pour avoir été le berceau de plusieurs illustres personnages de l'antiquité, tels que Pittacus, un des sept sages de la Grèce, le poète Alcée, le musicien Phrynis; Théophraste, disciple

de Platon et d'Aristote, auteur des *Caractères*, et célèbre par son éloquence ; Sapho, mise au rang des Muses, et qu'un amour malheureux engagea à se précipiter du haut du promontoire de Leucade ; dans des temps plus modernes elle a donné naissance aux deux frères Barberousse, fils d'un potier de terre, et qui, de simples matelots, devinrent des pirates fameux, et furent ensuite l'un après l'autre souverains d'Alger. Sous le gouvernement Turc, elle a beaucoup perdu de son ancien éclat. On y compte à peine 40,000 habitans, moitié Grecs et moitié Musulmans. Son territoire est très-fertile en grains, en vin, en huile, en fruits de toute espèce ; ses figues sont réputées les meilleures de l'Archipel. Elle a plusieurs ports qui sont ceux de *Coloni*, de *Petra*, de *Segri*, d'*Yero*, ou d'*Olivier*, qui est le meilleur et le plus sûr, ainsi appelé de la quantité d'oliviers qui croissent dans ses environs. Ses montagnes renferment de beaux marbres. Son principal commerce consiste en huile, dont elle exporte tous les ans plus de cinquante mille quintaux, et qui passe presque toute à Constantinople.

Metelin, la capitale de l'île, est presque toute bâtie sur les ruines de l'ancienne Mytilène, aux environs de laquelle on voit encore de beaux restes de son ancienne magnificence. Elle a deux ports séparés par une langue de terre, sur laquelle est une citadelle bâtie pour leur défense. Sa population est d'environ 7 à 8,000 habitans.

Dans le canal entre Lesbos et la Terre-Ferme, sont les petites îles, appelées par les Grecs, *Musconisi*, et qui portoient anciennement le nom d'*Hecatones*. Elles sont aussi très-fertiles en huile et en vin.

Scio. — Cette île, anciennement *Chios*, a environ 15 à 16 lieues de long sur 5 ou 6 dans sa plus grande largeur. C'est la plus belle, la plus agréable et une des îles les plus riches et les plus peuplées de la Méditerranée. Sa population est d'environ 110,000 habitans, dont 100,000 sont Grecs et les autres Turcs. Le voyageur Lebrun dit qu'elle mérite le surnom de *Paradis de la Grèce*. En effet, quand on sort de quelques-unes des îles de l'Archipel, dont le sol est rude et montueux, l'on est frappé de la richesse et des beautés de l'île de Scio. Une ville élégamment bâtie, des jardins agréables, des plaines délicieuses par les dons de la nature et les travaux d'une culture bien entendue ; des montagnes dont la surface aride jette encore plus de charmes sur de riches vallées ; un peuple aimable et industrieux, tout contribue à faire de Scio

un lieu très-agréable, et c'est à regret qu'on la voit livrée au despotisme des Turcs. Leur sinistre imprévoyance y laisse souvent introduire des fléaux destructeurs, au nombre desquels est la peste qui vient souvent exercer ses ravages dans cette charmante contrée. Celle de 1788, qui fit périr en peu de temps 14,000 personnes, sera long-temps citée comme une des époques les plus désastreuses de l'histoire de cette île.

Le commerce qu'elle fait avec les étrangers est très-considérable. Elle a des manufactures d'étoffes de coton, de soie, de velours, de damas et autres, destinées pour l'Asie, l'Egypte et la Barbarie, et où l'on mêle quelquefois de l'or et de l'argent. Elle produit en abondance de l'huile, de la soie, du coton, de la cire et du miel, et sur-tout du mastic qui est une résine d'un blanc jaunâtre, transparente et d'une odeur suave, qui découle à certains temps de l'année, d'un petit arbre appelé *lentisque*, et que les femmes sur-tout machent continuellement pour se rendre les dents blanches et l'haleine douce et agréable. Ce mastic fait le principal revenu du gouvernement de cette île, qui en fait passer une grande quantité à Constantinople pour le sérail du Grand-Seigneur. Il s'en exporte aussi beaucoup en Egypte. Cette résine se vend à Scio, cinq francs de notre monnoie, la livre; on fait aussi avec le mastic une eau-de-vie fort bonne et fort agréable.

L'île de Scio produisoit des vins d'une grande réputation chez les anciens; les historiens et les poètes les ont vantés comme les meilleurs de la Grèce, pays renommé pour ses vins délicieux. On les ordonnoit à Rome pour les maladies de l'estomac, et César en régaloit ses amis dans les fêtes qu'il donnoit à l'occasion de ses triomphes, et dans les festins en l'honneur des dieux. Ces vins si célébrés par les gourmets de l'antiquité, sont encore excellens aujourd'hui, et il s'en fait des exportations très-considérables, ainsi que d'oranges et de figues parfumées, dans les grandes villes de la Turquie.

Cette île abonde en toute espèce de gibier. On y élève quantité de perdrix qui y deviennent si privées qu'on les y tient en troupes comme les poules dans nos basse-cours. On les envoie tous les matins à la campagne, chercher leur nourriture, sous un gardien commun, qui le soir les ramène, après les avoir rappelées par un coup de sifflet.

Parmi les poètes et les historiens que l'on dit être nés dans cette île, les habitans reconnoissent Homère, et montrent

un petit monument, dont ils se glorifient beaucoup, et qu'ils appellent l'*Ecole d'Homère.* A un peu plus d'une lieue, au nord de la ville de Scio, au pied du mont Epos, et près le rivage de la mer, on voit une roche, dont le sommet est taillé en plate-forme, une banquette règne tout autour; au centre on apperçoit un bloc carré qui s'élève du rocher d'environ deux pieds et qui porte sur chacune de ses faces la figure d'un sphinx, si usé par le temps qu'il est à peine reconnoissable. Tel est ce monument, que les habitans de Scio regardent comme le lieu où Homère instruisoit et charmoit ses compatriotes; car ils sont tous persuadés que leur ville a vu naître ce grand homme.

A l'O. de Scio, est une petite île appelée *Ipsara*, et chez les anciens *Psyra*, qui produit d'assez bon vin. Près du bourg, on voit encore les vestiges d'une ancienne ville. Un peu plus loin est celle d'*Anti-Ipsara*, où les vaisseaux trouvent un fort bon mouillage. A l'E. sont les îlots appelés *Spalmadori*, formant une rade sûre pour les grands navires, et au S., ceux que l'on connoît sous le nom de *Pysargos* et de *Vénético.*

Samos. — Cette île a 12 à 13 lieues de long sur 6 à 7 dans sa plus grande largeur. Elle a vu naître Pythagore et Thimante, l'un des plus fameux peintres de l'ancienne Grèce. Elle étoit consacrée à Junon, qui y étoit née et y avoit un magnifique temple, dont on voit encore les ruines.

Les Samiens actuels, au nombre d'environ 12,000, passent pour les plus polis et les plus spirituels des Grecs. Leur pays possède encore tout ce qu'il faut pour devenir florissant, de très-bons ports, dont le meilleur est *Vathi*, au fond d'un golfe, une position très-favorable au commerce, un sol fertile, un climat sain, un air pur et des eaux excellentes. Les productions y sont les mêmes que celles des îles les plus favorisées. Elles pourroient encore offrir plus d'avantages, si les habitans osoient se livrer à des travaux, que dans un état bien organisé, des encouragemens animeroient. Les anciens admirent la brillante fertilité de cette île. Pour donner une idée de cette abondance, l'on disoit communément qu'à Samos, les poules mêmes avoient du lait; mais ce qui est singulier, c'est que les anciens y trouvoient tout excellent, excepté le vin, qui est aujourd'hui un des meilleurs revenus de l'île; ses vins muscats, s'ils étoient gardés, rivaliseroient même celui de Chypre, si estimé parmi nous. Outre ces vins, dont les habitans font un grand commerce, ils trafiquent encore

de leurs autres productions, telles que l'huile, le miel, la cire, la soie, la laine, les figues, les raisins et autres fruits très-recherchés.

La ville capitale de l'île est *Cora*, siége d'un évêque Grec. Près de cette ville sont les ruines de l'ancienne Samos.

Nicari. — Cette île, anciennement *Icaria*, est célèbre dans la mythologie par le naufrage d'Icare, qui y tomba au milieu de son vol téméraire. La mer qui entoure cette île prit alors le nom de *mer Icarienne*. Nicari a 8 lieues de longueur sur 3 ou 4 de largeur, et est traversée dans sa longueur par une chaîne de montagnes en d'os d'âne, qui lui a fait donner le nom d'*Ile longue et étroite*. Ces montagnes sont couvertes de bois et fournissent des sources à toute l'île. Les habitans ne s'entretiennent que du commerce des planches de pins, de chênes, et de bois à bâtir ou à brûler qu'ils portent à Scio et dans les îles voisines. Ils recueillent aussi un peu de froment, d'orge, de cire, de miel et de figues.

Cette île n'a jamais été bien peuplée; Strabon en parle comme d'un pays inculte, dont les pâturages étoient d'une grande utilité aux Samiens. On ne croit pas qu'il y ait présentement plus de 1,000 ames. Ses montagnes la font découvrir de loin; mais les navigateurs ne cherchent pas à y aborder, parce qu'elle n'a point de ports, et qu'étant ainsi privé d'abri pour les vaisseaux, le commerce y est nul.

Entre Nicari et Samos est un peloton de petites îles, appelées *Fournis*, parce que de loin elles ont la figure de voûtes de fours; mais elles ne sont habitées que par des chèvres sauvages. L'une d'elles a, dit-on, cela de remarquable, qu'une partie est du marbre le plus rare qu'on puisse voir. Les vaisseaux qui naviguent de Constantinople en Syrie et en Égypte y trouvent de bons mouillages.

Pathmos. — Les navigateurs modernes nomment cette île *Saint-Jean de Patino*; elle peut avoir 6 à 7 lieues de tour et est célèbre dans l'histoire ecclésiastique, par l'exil de saint Jean, que l'on croit y avoir composé son *Apocalypse*. Il y a dans l'île un hermitage, où des caloyers ou moines Grecs font voir la grotte dans laquelle le Saint écrivit son livre mystérieux; ils montrent même le trou par lequel il recevoit les visions et les révélations dont il est rempli.

Quelques Grecs, en petit nombre, habitent cette île, qui n'est qu'un amas de rochers arides. Sur l'un d'eux est un monastère, qu'au premier aspect on prendroit pour une forteresse, et où se réfugient les Grecs qui ont fixé autour leur

habitation, lorsque les étrangers ou des corsaires y abordent. A une lieue du monastère, est le port de *Scala*, qui passe pour un des plus beaux et des plus sûrs de l'Archipel. Cette île contient quelques vallées qui, si elles étoient cultivées, rapporteroient abondamment de quoi fournir à la subsistance de ses habitans; mais ils préfèrent d'aller au loin, faire, avec leurs caïques ou petits vaisseaux, un négoce qui les nourrit, mais ne les enrichit pas. Les femmes s'occupent des soins domestiques, et font valoir quelques pièces de terre et quelques jardins, durant l'absence de leurs pères ou de leurs maris.

Léro. — Cette île qui a conservé son ancien nom et qui a environ 4 lieues de long sur 2 de large, étoit jadis une colonie de Milésiens. Elle est bien déchue de l'état de prospérité auquel ces peuples l'avoient fait parvenir. Elle a un bon port et de hautes montagnes, dans lesquelles on pourroit exploiter des mines et des carrières de marbre; mais le peu qu'elle renferme d'habitans, est occupé à se procurer par le négoce et la navigation, les moyens de subsistance que leur refuse un terroir ingrat et mal cultivé. Elle produit beaucoup de bois d'aloès, qui fait sa principale richesse et un des objets de son commerce. Cette île a vu naître Patrocle, l'ami et le compagnon d'armes d'Achille à la guerre de Troie.

Calamo. — Cette île appelée aussi *Calmino, Calimène*, étoit connue chez les anciens sous le nom de *Claros*, et peut avoir 5 à 6 lieues de tour. Ovide vante beaucoup l'abondance et la bonté du miel qu'elle produisoit. Elle renferme de hautes montagnes et une population peu nombreuse. Sur la côte occidentale sont les débris d'une ancienne ville, et de l'autre côté un bourg qui porte aussi le nom de *Calamo*, bâti sur une montagne, et près de là un bon port, mais peu fréquenté. Calamo n'est plus maintenant qu'une île pauvre qui ne peut suffire à la subsistance de ses habitans, occupés presque tous à se procurer des ressources étrangères par le cabotage. Ses montagnes recèlent, à la vérité, des minéraux; mais cette circonstance, qui sous un autre gouvernement que celui des Turcs, feroit la richesse d'un pays, deviendroit sous celui-ci une source de vexations et de ruine.

Stancho. — Cette île, anciennement *Cos*, une des meilleures îles de l'Archipel, a environ 10 lieues de long sur 4 de large. Personne n'ignore que c'est dans l'île de Cos que naquit Hippocrate, le législateur et le père de la médecine. Cos fut aussi la patrie d'Apelles, le plus célèbre peintre de l'antiquité. Le dieu de la médecine étoit révéré dans le même lieu qui

donna le jour au premier des médecins. Le temple d'Esculape occupoit une partie de la ville ; il renfermoit les offrandes les plus précieuses, tribut de la reconnoissance des malades qui avoient obtenu leur guérison, et des inscriptions indiquoient les maux dont ils avoient été affligés et la puissance du dieu qui les en avoit délivrés. Il ne subsiste plus de traces de ces monumens. L'île de Cos, à l'exception de quelques montagnes qui la dominent vers le midi, est une belle plaine d'une admirable fécondité. Elle est couverte d'orangers, de citroniers, de vignes qui produisent un excellent vin muscat, de figuiers, de mûriers, de jujubiers, &c. La ville de *Stancho* est le seul lieu considérable : sa population est en très-grande partie composée de Turcs. Les Grecs répandus dans les bourgs et villages, forment toute celle du reste de l'île.

Stancho est une petite ville assez bien bâtie au pied d'une montagne au fond d'un golfe. Elle remplace l'ancienne Cos, et est tout entourée de vergers, d'orangers et de citroniers. Le port que défend un château où les Turcs tiennent garnison, ne peut plus recevoir que de petits bâtimens. Les gros sont obligés de se tenir en rade. Dans cette ville, est un platane, fameux pour sa grosseur et l'étendue prodigieuse de ses branches ; on lui donne plus de mille ans d'antiquité, et il est renommé dans tout l'Archipel ; il couvre toute la place publique de ses branches et la rafraîchit de son ombre hospitalière. Des colonnes, ou plutôt des fragmens de colonnes antiques de marbre et de granit, ont été dressées par les habitans, pour soutenir de grosses branches, qui trop éloignées du tronc et chargées de rameaux et de feuilles se romproient affaissées par leur propre poids. Une fontaine a été bâtie sous ce platane. Les Turcs y vont faire assidûment leurs ablutions journalières ordonnées par leur religion ; et ils trouvent dans un café établi sous le même feuillage, la liqueur chaude que donne la fève de l'arbrisseau d'Arabie, et qui leur tient lieu de vin et de toute autre liqueur fermentée. Les Turcs, pour qui les lieux frais sont un besoin et une volupté, se rassemblent sous ce merveilleux platane. Chacun d'eux se plaît à le soigner, et ils ont pour cet arbre une sorte de considération religieuse que partagent les familles d'oiseaux qui se logent et se nichent sur ses rameaux. Le commerce de l'île de Stancho consiste dans l'exportation de ses vins muscats, de ses huiles et de ses soies, et en chargemens d'oranges et de citrons que l'on transporte en différens lieux de la Turquie, principalement à Smyrne et à Constantinople.

NISARI. — Cette île, jadis *Nesyros*, est celle que les anciens croyoient avoir été détachée de celle de Cos, dont elle n'est séparée que par un bras de mer. Les poètes avoient consacré à leur manière, cet événement par une fable, qui étoit fondée sur des faits historiques et réels. Ils racontoient que Neptune étant à la poursuite d'un énorme géant, détacha un morceau de l'île de Cos pour l'accabler, que ce morceau sous lequel ce géant fut écrasé étoit devenu l'île de Nisari, et qu'on y avoit élevé un temple à Neptune, afin de perpétuer le souvenir de sa formation. Sous cette allégorie, il n'est pas difficile de reconnoître que cet effort de Neptune pour vaincre la résistance du géant, n'est autre chose que la violence d'une irruption des eaux, qui rompant tout obstacle, se creusèrent un passage au travers des terres de l'île de Cos, comme elles en ont ouvert sur une multitude de points dans les mêmes parages. Nisari est une île de peu d'étendue, élevée et pierreuse. L'on y rencontre des eaux chaudes et d'autres vestiges de volcan. Les pierres meulières y sont très communes, et elle produit abondamment du blé, du vin, du coton et autres sortes de denrées; mais elle manque de ports où les vaisseaux puissent mouiller en sûreté.

PISCOPIA. — Cette île a un assez bon port et plusieurs ancrages très-utiles aux vaisseaux qui fréquentent ces mers. Les anciens l'appeloient *Telos*, et ils estimoient beaucoup les parfums qui s'y préparoient; cette branche de commerce est perdue pour cette île. Non loin des îles de Nisari et de Piscopia, sont plusieurs îlots, dont un est très-remarquable. Les Latins l'appellent *Madona* ou Notre-Dame, et les Grecs *Panagia*, mot qui a la même signification. C'est la pointe d'une très-haute montagne, et la plus haute, peut-être de toute la portion du continent de la Grèce engloutie dans les eaux. Ce qui en paroît encore est fort élevé au-dessus de la mer, et ne présente qu'un bloc énorme de roc nu, escarpé, et à-peu-près inaccessible. Cependant quelques moines Grecs ont osé y gravir, et construire sur son sommet une chapelle dédiée à la Vierge, et une habitation ou plutôt une grotte consacrée à une austère solitude et aux contemplations de la vie ascétique (1).

Mœurs, religion, manufactures, sciences, gouvernement, revenus, forces militaires, histoire. — Voyez la Turquie d'Asie qui suit.

---

(1) Cette topographie est en partie extraite des voyages d'Olivier

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

CHAPITRE SECOND.

ASIE.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

Autant l'Asie surpasse l'Europe et l'Afrique par l'étendue de son territoire, autant elle leur est supérieure par la sérénité de son air, la fécondité de son sol, le goût délicieux de ses fruits, les qualités odorantes et balsamiques de ses plantes, de ses épiceries et de ses gommes, les vertus salutaires de ses drogues, le nombre, la variété, l'éclat et la valeur de ses pierres, la richesse de ses métaux, et la beauté de ses soies et de ses cotons. Ce fut en Asie, suivant les saintes Ecritures, que le Créateur plaça le jardin d'Eden, où il forma le premier homme et la première femme de qui est sortie la race humaine. L'Asie devint encore la nourrice du monde après le déluge ; et de-là les descendans de Noé dispersèrent leurs colonies dans toutes les parties du globe. Là furent fondées les premières églises chrétiennes, et fut propagée miraculeusement la foi, que féconda même le sang d'un nombre infini de martyrs. Sur le sol de l'Asie s'élevèrent les premiers édifices, et s'établirent les premiers empires; tandis que les autres parties du globe n'étoient habitées que par des animaux féroces. Par toutes ces raisons, elle réclame la supériorité sur le

et de Sonnini en Turquie, et en Grèce ; du tableau du commerce de la Grèce, par Felix Beaujour ; du voyage en Grèce et aux îles vénitiennes de Scrofani, &c. &c.

reste de la terre; mais on doit avouer qu'il y est survenu un changement considérable dans la portion nommée aujourd'hui Turquie, portion qui a perdu beaucoup de son ancienne splendeur; et le lieu de l'Asie le plus peuplé et le mieux cultivé, est devenu un vaste désert inculte. Les autres parties de l'Asie se soutiennent dans leur premier état, le sol étant si fécond, que la plupart des habitans sont indolens, efféminés, et livrés au luxe. Cet abandon à la mollesse est dû principalement à la chaleur du climat, et favorisé ensuite par l'habitude et l'éducation; et les symptômes en sont plus ou moins sensibles, suivant que les divers peuples sont plus ou moins rapprochés du Nord. Aussi les Tartares qui vivent à-peu-près sous la même latitude que nous, ont-ils autant de courage, de hardiesse, de force et de vigueur qu'aucune nation de l'Europe. Mais si les Chinois, les Indiens, les Mogols et autres habitans des régions méridionales leur sont inférieurs du côté de la force du corps, ils en sont en quelque sorte dédommagés par la vivacité de l'esprit et leur génie inventif en toutes sortes d'ouvrages, que nous nous sommes en vain efforcés d'imiter avec le secours de nos plus savantes mécaniques.

Cette vaste étendue de territoire fut successivement gouvernée, dans les temps passés, par les Assyriens, les Mèdes, les Perses et les Grecs; mais les immenses régions de l'Inde et de la Chine furent peu connues d'Alexandre, ou des autres conquérans de l'antiquité. A la chute de ces empires, une grande partie de l'Asie se soumit aux armes Romaines; et depuis, dans le moyen âge, les successeurs de Mahomet, ou, comme on les nomme communément, les Sarrasins fondèrent en Asie, en Afrique et en Europe, un empire plus étendu que celui de Cyrus, d'Alexandre, ou même que celui des Romains, lorsqu'il étoit au plus haut point de sa puissance. La grandeur des Sarrasins s'évanouit à la mort de Tamerlan; et les Turcs, conquérans de toutes parts, prirent possession des régions moyennes de l'Asie, dont ils

jouissent encore. Outre les contrées possédées par les Turcs et les Russes, l'Asie contient à présent trois grands empires, la Chine, le Mogol et la Perse, desquels dépendent en général les royaumes et les souverainetés inférieures de l'Asie. La forme dominante du gouvernement, dans cette division du globe, est la monarchie absolue. Si quelques peuplades peuvent se vanter de goûter une ombre de liberté, ce sont les tribus nomades, telles que celles des Tartares et des Arabes. Plusieurs nations de l'Asie, lorsque les Hollandais parurent la première fois chez elles, ne purent concevoir comment il étoit possible qu'un peuple vécût sous une forme de gouvernement autre que la monarchie despotique. La Turquie, l'Arabie, la Perse, une partie de la Tartarie et de l'Inde, professent le mahométisme. Les mahométans Persans et Indiens, sont de la secte d'Ali, et les autres de celle d'Omar; mais les uns et les autres reconnoissent Mahomet pour leur législateur, et le Coran pour leur règle de foi et de conduite. Dans les autres parties de la Tartarie et de l'Inde, à la Chine, au Japon, et dans les îles Asiatiques, les peuples sont généralement idolâtres. On rencontre des Juifs par-tout dans l'Asie. Le christianisme qui y avoit été établi et propagé avec une extrême rapidité par les Apôtres et les premiers Pères, y a souffert une éclipse presque totale, par les conquêtes des Sarrasins et par celles des Turcs. On ne sauroit croire les périls, les hasards et les souffrances qu'ont eu à braver les missionnaires catholiques, pour répandre leur doctrine jusques dans les contrées les plus éloignées, et parmi les plus grossiers idolâtres; mais leurs travaux jusqu'à présent ont manqué de succès, ce qui est dû en grande partie à leur propre avarice, ainsi qu'à la cupidité et à l'inconduite des Européens, qui courent chercher dans ces contrées les richesses et la domination.

Les principales langues usitées en Asie, sont le grec, le turc, le russe, le tartare, le persan, l'arabe, le malai, le chinois et le japonais; on parle aussi les

langues d'Europe sur les côtes de l'Inde et de la Chine.

Situation, étendue. — L'Asie s'étend du 25e d. 40 m. jusqu'au 180e d. de long. E. et entre l'équateur et le 76e d. de lat. N. Elle a de longueur environ 2,400 lieues depuis les Dardanelles dans la partie occ. jusqu'à l'extrémité orientale de la Tartarie, et de largeur 1,900 lieues de la partie la plus méridionale de Malaca, au cap le plus septentrional de la Nouvelle-Zemble. Elle est baignée et bornée au N. par la mer Glaciale; à l'O. elle est séparée de l'Afrique par la mer Rouge, et de l'Europe, par la mer du Levant ou Méditerranée, l'Archipel, l'Hellespont, la mer de Marmara, le Bosphore, la mer Noire, le fleuve du Don, les monts Poyas. A l'E. elle est bornée par l'Océan Pacifique, ou mer du Sud, qui la sépare de l'Amérique; et au S. par l'Océan Indien : elle est ainsi presqu'entièrement entourée par des *mers*.

Mers. — Celles qui baignent l'Asie, sont la *mer Glaciale*, qui est au N.; la *mer Pacifique*, qui est située à l'E. entre l'Asie et l'Amérique; la *mer des Indes*, qui est parsemée d'un grand nombre d'îles; le *golfe Persique* qui baigne les côtes de Perse et d'Arabie; la *mer Rouge* qui sépare l'Asie de l'Afrique; la *mer Méditerranée*, et la *mer Noire*, dont nous avons parlé à l'article de l'Europe, tome I, pag. 153.

Lacs. — On en remarque un si grand, qu'on lui donne le nom de mer; c'est la *mer Caspienne*, qui a 800 lieues de tour. Vers le milieu de 50 à 60 brasses, la côte occidentale n'a que 24 pieds de profondeur, et la côte orientale, au contraire, est très-profonde, ce qui, selon le père Briet, est la cause de la différence de sa couleur. Elle abonde en poissons exquis et de toutes espèces : on la nomme aussi mer de *Sala* et de *Bacu*. Son eau est salée dans le milieu, mais douce aux extrémités : ce qui vient apparemment du nombre de rivières qui s'y déchargent.

Comme elle ne se déborde pas, malgré cette abondance d'eaux qu'elle reçoit continuellement, on soupçonne qu'elle a une communication souterraine avec l'Océan ou la mer Noire. Deux preuves assez fortes

semblent devoir faire préférer le sentiment de ceux qui pensent qu'elle communique avec l'Océan.

1°. Dans le golfe de Ghilan, province septentrionale de Perse, il y a deux gouffres, où les eaux de la mer Caspienne se précipitent. 2°. Ceux qui habitent les bords du golfe Persique y remarquent tous les ans une grande quantité de feuilles de saule en automne. Or, comme il ne croît point de saules vers le golfe de Perse, et qu'au contraire il y en a beaucoup vers le Ghilan et sur les bords de la mer Caspienne, c'est une preuve de la communication de cette mer avec l'Océan, les feuilles étant entraînées par quelques conduits souterrains dans le golfe Persique.

Les autres lacs, sont le lac *Aral*, à l'E. de la mer Caspienne; le lac *Baikal*, près d'Irkutsk.

Fleuves. — Les fleuves les plus considérables de l'Asie, sont l'*Oby*, dans la Tartarie-Russe. Il prend sa source au S. de ce pays, l'arrose du S. au N., reçoit l'*Irtis* et le *Tobol*, et se jette dans l'Océan près du détroit de Waigats et de la Nouvelle-Zemble.

Le *Jenisea*, qui prend sa source au midi de la même contrée, près du lac de Kabulan, et se jette dans l'Océan septentrional.

Le *Lena*, qui coule de même du S. au N., aussi dans la Tartarie-Russe; ce sont toutes ces grandes rivières qui produisent les glaces de la mer Glaciale: car on dit que les eaux de la mer ne gèlent point.

Le fleuve d'*Amur* ou de *Saghalien* au S. E. du même pays, coule d'Occident en Orient à travers la Tartarie-Chinoise, et se jette dans le golfe d'*Amur*, qu'on appelle aussi mer de *Kamtschatka*.

Le *Hoang* ou la rivière jaune, coule dans la partie septentrionale de la Chine, et se jette dans la mer de l'Est.

Le *Kiang*, ou la rivière bleue.

Ces deux fleuves arrosent la Chine.

Le *Gange* dans l'Inde : il la partage en Inde Occidentale ou en-deçà du Gange, et en Inde Orientale ou au-delà du Gange. Il prend sa source dans le grand Tibet, au N. E. des Etats du Mogol, qu'il traverse

Le 10 mars 1792, le prince du Brésil, comme présomptif héritier de la couronne, publia un édit par lequel il déclara que sa mère se trouvant, par sa malheureuse situation, hors d'état de tenir les rênes de l'Etat, il signeroit à l'avenir les actes de l'administration, jusqu'à ce qu'elle eût recouvré la santé, et qu'il ne seroit fait aucun autre changement dans la forme du gouvernement. Cette reine est attaquée d'une mélancolie religieuse; mais comme il n'y a point d'espérance qu'elle recouvre la santé, le gouvernement du royaume reste entre les mains du prince du Brésil. Nous avons parlé, à l'article *France*, du refus fait par la cour de ratifier le traité de paix avec la république que son ministre d'Aranjo d'Azévedo avoit conclu; et depuis ce temps ce royaume se montra toujours ennemi de la France, qui fit passer une armée en Espagne, pour attaquer le Portugal. Les Espagnols commandés par le prince de la Paix, remportèrent plusieurs avantages sur les Portugais, et s'emparèrent d'Olivença et de plusieurs autres places fortes; mais la paix fut signée avec l'Espagne, en thermidor 1801, et avec la France le 7 vendémiaire an 10. Par le premier traité, Olivença avec son territoire, à partir de la Guadiana, fut cédée à l'Espagne.

Nous joignons ici quelques remarques extraites de M. Murphy, dernier voyageur en Portugal. — « Le peuple de Lisbonne » et de ses environs est une race laborieuse et robuste. On voit » avec peine le mal qu'ils sont obligés de se donner faute des instrumens nécessaires pour leurs travaux. Leurs chariots ont l'apparence grossière de ceux des siècles les plus reculés. Ils sont » lentement traînés par deux forts bœufs. Ces mêmes animaux, en » foulant le blé avec leurs pieds, font l'office du fléau. — Les Portugais ont plusieurs autres coutumes qui nous paroîtroient fort » singulières. Par exemple, les femmes montent à cheval du côté » gauche: un postillon se met sur le cheval à gauche; un tailleur » s'asseoit, pour travailler, comme un cordonnier; un perruquier » paroît le dimanche, l'épée au côté, avec une cocarde et deux » montres, ou au moins deux chaînes de montre. Un morceau de » papier blanc indique qu'une maison est à louer; on connoît une » sage-femme par une croix blanche, et un juif par sa dévotion outrée. Un paysan Portugais ne marche jamais avec son supérieur, » une personne âgée, ou un étranger, sans lui donner le côté droit, » comme une marque de respect. Il ne passe jamais devant qui que » ce soit sans ôter son chapeau, et sans le saluer ».

v. ci-devant page 136.

ARTICLE II.

ESPAGNE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 240 l. { Entre } 1^d. long. O. et 9e d. de long. E.
Larg. 177 { les } 36e et 44e d. de lat. N.
Conten. 16,745 lieues carr., à raison de 605 hab. par l. carr.

Limites.

L'Espagne est bornée à l'O. par le Portugal et l'océan Atlantique; à l'E. par la Méditerranée; au N. par la baie de Biscaye et les monts Pyrénées, qui la séparent de la France; et au S. par le détroit de Gibraltar. Elle est maintenant divisée en 14 provinces, sans compter les îles de la Méditerranée.

DIVISION.

Noms des Provinces.		Lieues carrées.	Longueur.	Largeur.	Villes capitales.
Galice		1333	55	40	Compostelle.
Asturie		1511	42	19	Oviedo.
Biscaye		527	47	19	Bilbao.
Navarre		333	31	23	Pampelune.
Aragon		1535	64	35	Sarragosse.
Catalogne		1000	58	37	Barcelonne.
Valence		755	60	25	Valence.
Murcie		400	50	27	Murcie.
Grenade		900	67	20	Grenade.
Andalousie		1833	91	45	Séville.
Estramadoure		1400	60	41	Badajoz.
Nouvelle-Castille		3093	75	60	Madrid. Lat. N. 40 d. 25 m. Long. O. 5 d. 46 m.
Vieille-Castille		1600	65	47	Burgos.
Léon		1244	56	40	Léon.
Iles dans la Méditerranée.	Majorque	155	20	13	Majorque.
	Yvica	69	12	8	Yvica.
	Minorque	57	14	7	Citadella.
Total		16745			

ARTICLE PREMIER.

TURQUIE D'ASIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 440 l. { Entre } 25e d. 40 m. et 49e d. de long. E.
Larg. 360 { les } 30 et 46e d. de latit. N.
Contenant 57,890 lieues carrées.

Limites.

CE pays est borné au N. par la mer Noire et la Tartarie-Russe ; à l'E. par la Perse ; au S. par l'Arabie et la mer du Levant ; et à l'O. par l'Archipel, et la mer de Marmara, qui la séparent de l'Europe (1).

Division. — La Turquie d'Asie est divisée comme il est marqué dans le tableau suivant.

(1) Les Européens donnent le nom d'*échelles* aux villes qui sont sur les côtes de la Méditerranée, et dans lesquelles ils ont des consuls. Ce mot vient d'*escala*, vieux terme de marine, qui signifie port de mer.

DIVISION.

SITUATION.		PROVINCES.	Long.	Larg.	Lieues carrées.	PRINCIPALES VILLES.
à l'O...	Natolie ou Anadoli, divisée en 7 gouv.	Côtes de Natolie....... Kutaich..... Sivas........ Trébisonde.. Konich...... Marasch..... Adana (1)....	250	120	21667	Smyrne. Kutaich. Sivas. Trébisonde. Konich. Marasch. Adena.
à l'E........		Arménie..... Turquie.....	120	100	6111	Erzérum. Kars.
au S. E......		Curdistan....	70	68	2656	Betlis.
		Irac-Arabi...	140	80	5600	Bagdad. Bassora.
		Diarbeck ou Aldgezira....	80	70	3000	Diarbekir.
au S.O.	Syrie, divisée en 4 pachalicks.	Alep........ Tripoli...... Damas....... Acre........	90	54	3222	Alep. Tripoli. Damas. Acre.
		Palestine ou Terre-Sainte.	70	30	845	Jérusalem.
Dans la mer du Levant.		Ile de Chypre.	45	25	......	Nicosie. Famagouste.

Montagnes. — Elles sont fameuses chez les écrivains sacrés ainsi que chez les profanes. Les plus remarquables sont l'*Olimpe*, le *Taurus*, l'*anti-Taurus*, le *Caucase*, l'*Ararat*, le *Liban* et l'*Hermon*.

Fleuves. — Les fleuves ne sont pas moins célèbres ; ce sont l'*Euphrate*, le *Tigre*, dont nous avons déjà décrit le cours, l'*Oronte*, le *Méandre*, le *Sarabat*, le *Kara* et le *Jourdain*.

Air et climat. — Quoiqu'ils soient délicieux au suprême degré, et naturellement favorables à la cons-

(1) Nous ne comprenons pas dans ce tableau une partie de la Circassie qui est soumise à la Turquie ; nous décrirons ce pays à l'article de la Grande-Tartarie.

titution de l'homme, telle est cependant l'équité avec laquelle l'auteur de la nature a dispensé les biens et les maux, que la Turquie, tant d'Europe que d'Asie, est souvent attaquée de la peste, fléau terrible à l'espèce humaine, quelque part qu'il exerce ses ravages, mais doublement destructeur dans ce pays, à cause de l'indolence naturelle des Turcs, et de leur croyance superstitieuse à la prédestination, croyance qui les empêche d'user des précautions propres à les garantir d'une pareille calamité.

Sol et productions. — Comme ce pays renferme les provinces les plus fertiles de l'Asie, nous n'avons pas besoin d'avertir le lecteur qu'il produit dans la plus grande abondance toutes les nécessités et les superfluités de la vie, malgré l'insouciance de ses habitans. Soie écrue, blé, vin, huile, miel, fruits de toute espèce, café, myrrhe, encens, plantes aromatiques et drogues, y viennent presque sans travail, et ce sont principalement les Grecs et les Arméniens chrétiens qui se livrent au peu de soins qu'en exige la culture. Les olives, limons, citrons, oranges, figues et dattes que produisent ces provinces, sont du goût le plus délicieux, et viennent en telle abondance, qu'ils ne coûtent que très-peu de choses aux habitans, et même rien, dit-on, dans quelques endroits. L'asperge y est grosse assez souvent comme la jambe d'un homme, et les raisins surpassent de beaucoup en grosseur ceux des autres contrées. En un mot la nature y a perfectionné au plus haut point ses productions.

Productions animales de terre et de mer. — On peut dire la même chose des animaux de ce pays. La race des chevaux turcs et arabes, de ceux-ci sur-tout, est meilleure qu'aucune autre du monde, et a servi à perfectionner les races anglaises. Nous ne connoissons point d'espèce de quadrupèdes particulière à ces contrées ; mais elles possèdent tout ce qui est nécessaire à l'usage de l'homme. Les chameaux sont très-estimés pour leur force, leur agilité, et par-dessus tout, leur sobriété, qualité qui ne se trouve au même degré dans aucun autre animal. Les étoffes

des fabriques du pays, nommées camelots, se faisoient originairement avec un mélange de soie et de poil de chameau, quoique souvent elles se fassent à présent avec de la laine et de la soie. Les chevreaux et les moutons sont un manger exquis, et surpassent, dit-on, en goût et en fumet ceux d'Europe. Mais en général la viande de boucherie, et celle du bœuf particulièrement, n'est pas aussi belle.

Quant à l'espèce des oiseaux, les plus remarquables sont les autruches, dont on connoît la hauteur, la vîtesse à la course et la stupidité. On trouve en outre de la volaille sauvage parfaite. Les Romains, épicuriens, à l'exception des lamproies, des mulets et des huîtres, ne prisoient aucun poisson que celui qui se trouvoit en Asie.

Métaux et minéraux. — Ce pays renferme tous les métaux qui se trouvent dans les royaumes et les provinces les plus riches de l'Europe : ses sources médicinales et ses bains surpassent en qualité ceux des autres parties du monde.

DES TURCS EN EUROPE ET EN ASIE.

Population, habitans, mœurs, coutumes, divertissemens.

La population de ce vaste pays n'est nullement en proportion avec son étendue et sa fertilité, et les meilleurs géographes ne sont pas en état de l'évaluer d'une manière sûre, à cause de l'instabilité des limites. Elle n'est pas assurément aussi grande qu'avant l'ère chrétienne, ou même sous les empereurs romains. Ce changement est dû à diverses causes, surtout à la tyrannie sous laquelle vivent les naturels du pays, et à leur polygamie qui est réellement contraire à la population, comme on peut en donner plusieurs preuves, et notamment l'exemple des Grecs et des Arméniens, qui ne pratiquent point la polygamie, et qui cependant ont de plus nombreuses fa-

milles que les Turcs, malgré l'oppression sous laquelle ceux-ci les font gémir. La peste est une autre cause de dépopulation. L'empereur Turc a néanmoins plus de sujets qu'aucun prince européen.

Les habitans de cette contrée sont généralement bien faits et robustes. Dans leur jeunesse ils ont un beau teint, et la physionomie agréable. Leurs cheveux et leurs yeux sont noirs ou bruns foncés. Les femmes jeunes sont communément belles, mais elles paroissent vieilles à 30 ans. Les Turcs, dans leur assiette ordinaire, sont hypocondriaques, graves, posés et passifs ; mais colères, furieux et intraitables lorsque quelque passion les agite ; pleins de dissimulation, jaloux, soupçonneux et vindicatifs au-delà de l'imagination. En matière de religion, ils sont opiniâtres, superstitieux et fantasques. Quoique la plupart des Turcs semblent à peine capables de la moindre bienveillance, même d'humanité envers les juifs, les chrétiens, et tous les hommes d'une autre religion que la leur, ils sont loin d'être dépourvus des affections sociales envers ceux de leur religion. Mais leur intérêt propre est ce qui les domine ; et toutes les fois qu'il se trouve en concurrence avec la religion, la parenté ou l'amitié, les liens de ces affections sont promptement rompus. Les mœurs des Turcs Asiatiques sont bien préférables à celles des Turcs d'Europe. Ils sont hospitaliers pour les étrangers, et l'avarice et l'inhumanité ne règnent guère que parmi les grands : on les dit également très-charitables entr'eux, et de bonne-foi dans leurs transactions commerciales. L'esprit de charité qui les anime paroît avec le plus d'éclat dans leurs caravanserails, ou lieux de station sur les routes dépourvues de logemens, pour le rafraîchissement des pauvres voyageurs et pélerins. C'est encore dans cette intention louable, qu'ils cherchent les meilleures sources et creusent des puits qui, dans ces pays, sont des rencontres précieuses pour le voyageur fatigué. Les Turcs s'asseyent sur des nattes, les jambes croisées, non-seulement au repas, mais en compagnie. Leurs idées, excepté celles que leur

inspire l'opium, sont simples et bornées, s'étendant rarement au-delà des murs de leur maison, lorsqu'assis avec leurs femmes, ils conversent, boivent du café, fument du tabac ou mâchent de l'opium. Ils sont peu curieux de connoître les affaires de leur pays ou des pays voisins. Si un visir, un pacha, ou autre important personnage est destitué ou étranglé, tout ce qu'ils disent à cette occasion, c'est qu'il y aura un nouveau visir ou gouverneur : rarement s'informent-ils des motifs de sa destitution. Ils sont parfaitement étrangers à l'esprit et à l'agrément de la conversation. Ils ont peu de livres imprimés, et ne lisent presque rien que le coran et ses commentaires. Il ne se négocie en Turquie aucune affaire sans l'intermédiaire des cadeaux, et communément la justice y est achetée et vendue.

Les Turcs dînent vers 11 heures du matin, et soupent à 5 en hiver et 6 en été ; ce dernier repas est le principal. Chez les grands, les plats sont servis un à un, mais on mange sans couteaux ni fourchettes, la religion défend l'usage des cuillers d'or ou d'argent. Les plats sont toujours fortement assaisonnés. Le riz est la nourriture commune du peuple, et quelquefois on le fait cuire au jus : mais le plat principal est le pilau, qui est un morceau de mouton ou une volaille bouillie en charpie ; et lorsque le riz est bouilli presqu'à sec, on y verse un coulis très-assaisonné. Ces peuples boivent de l'eau, du sorbet et du café, et la seule débauche qu'ils se permettent, est l'opium, qui leur donne des sensations semblables à celles de l'ivresse. Quelquefois une esclave de la famille parfume la barbe des convives de distinction. Ils sont sobres et tempérés par principe de religion, qui leur interdit le vin, quoique plusieurs d'entr'eux se permettent dans le particulier l'usage des liqueurs fortes. Leur salut ordinaire consiste en une inclination de tête, et la main droite posée sur la poitrine. Ils couchent sur des matelas avec des gilets et caleçons de toile, et ils se couvrent d'une courte-pointe. Très-peu des habitans de ce vaste empire (pour ne pas dire au-

cun) ont l'idée de la promenade à pied ou à cheval pour la santé ou la récréation. Les plus religieux d'entr'eux, cependant, trouvent un exercice suffisant dans la pratique des ablutions fréquentes, des prières et des cérémonies qui leur sont prescrites par Mahomet.

Leurs amusemens les plus actifs consistent à tirer au but, ou à joûter, à lancer des javelots, jeu auquel ils sont très-habiles. Quelques grands sont passionnés pour la chasse, et mènent des équipages nombreux, auxquels se joignent leurs inférieurs; mais ils font cela souvent dans une vue politique, pour connoître la force de leurs vassaux. Dans l'intérieur, les échecs et le damier sont leurs amusemens habituels, et s'ils jouent des jeux de hasard, ils n'y mettent point d'argent, le coran leur en faisant la défense.

Habillemens. — Les hommes se rasent la tête, laissant un bouquet de cheveux sur le sommet, et ils portent la barbe longue. Ils se couvrent la tête d'un turban, et ne l'ôtent que pour se coucher. Leurs chemises n'ont ni col ni poignets, et ils jettent par-dessus une longue veste, fixée par une ceinture; ils portent sur la veste une robe lâche, un peu plus courte. Leurs culottes ou caleçons ne font qu'une pièce avec les bas, et, au lieu de souliers, ils ont des pantouffles, qu'ils ôtent en entrant dans un temple, ou dans une maison. Ils ne souffrent point que les chrétiens, ou autres personnes, portent des turbans blancs. L'habillement des femmes diffère très-peu de celui des hommes; seulement, elles ont des bonnets empesés, avec des cornes, à-peu-près semblables à celle d'une mitre, et elles portent les cheveux pendans. Lorsqu'elles se montrent dehors, elles sont tellement enveloppées, que leurs plus proches parens ne sauroient les reconnoître. Les femmes vertueuses ne font point usage de fard pour relever leur beauté ou déguiser la couleur de leur teint; mais elles se teignent souvent les mains et les pieds avec de l'*henna*, qui leur donne une nuance jaune foncée. Les hommes emploient le même expédient pour colorer leur barbe.

Mariages. — Les mariages, dans ce pays, sont négociés particulièrement par les femmes. Quand les conditions sont fixées, le prétendu paye comptant une somme d'argent, on lève une permission chez le cadi ou chez le magistrat du lieu, et les parties sont mariées. Le marché se conclut comme chez les autres nations, au milieu des ris et de l'alégresse ; et l'argent est communément employé à meubler la maison du jeune couple. La loi n'accorde pas aux Turcs plus de quatre femmes, mais elle leur permet autant de concubines qu'ils en peuvent entretenir. En conséquence, outre leurs femmes, les riches Turcs entretiennent une espèce de sérail : cependant cette grande liberté est encore quelquefois insuffisante pour satisfaire à leurs appétits.

Funérailles. — Les enterremens des Turcs se font avec beaucoup de décence. Le corps est accompagné par les parens, qui chantent des passages du coran ; et après avoir été déposé dans une mosquée (ainsi s'appellent leurs temples), il est enterré dans un champ par l'iman, ou prêtre, qui prononce une oraison funèbre pendant la cérémonie. Les hommes de la famille du défunt expriment leur chagrin par des aumônes et des prières, les femmes en ornant de fleurs et de feuillages verds les tombeaux à de certains jours; et lorsqu'elles sont en deuil de leurs maris, elles portent une coiffure particulière, et renoncent pour un an à toute parure.

Institutions ecclésiastiques ou chrétiennes. Le gouvernement Turc les ayant formées pour l'intérêt de ses finances, elles sont tolérées par-tout où elles sont lucratives ; mais les difficultés dont on entrave l'église Grecque sont telles, qu'elles disposent ce peuple à favoriser toujours quelque révolution dans le gouvernement. Constantinople, Jérusalem, Alexandrie et Antioche ont des patriarches, et en proportion de ce que payent ceux-ci pour leurs priviléges, ils jouissent de l'autorité civile et ecclésiastique sur les chrétiens de leur juridiction. On peut dire la même chose des patriarches Nestoriens et Arméniens, et

de toute grande ville qui peut payer le privilége à son archevêque ou évêque. Les chrétiens mâles payent aussi une capitation depuis 17 ans jusqu'à 60, suivant leurs divers états.

Langues. — Les langues principales de ce pays sont l'esclavon, qui paroît avoir été la mère-langue des anciens Turcs; le grec moderne, mais qui conserve un rapport avec l'ancienne langue grecque; l'arabe et le syriac, dialecte qu'on parle encore.

Sciences et Savans. — Les Turcs, jusqu'à ces derniers temps, ont témoigné un souverain mépris pour nos sciences. La Grèce, qui fut le berceau du génie, des sciences et des arts, renferme à présent, outre les Turcs, un nombre prodigieux d'évêques, de prêtres et de moines chrétiens, qui sont pour la plupart aussi ignorans que les Turcs eux-mêmes, et sont divisés en diverses sectes absurdes, qui toutes se disent chrétiennes. L'éducation des Turcs s'étend rarement plus loin qu'à apprendre la langue turque et le coran, et à écrire une lettre familière. Il en est quelques-uns qui s'entendent en astronomie suffisamment pour calculer le temps d'une éclipse; mais comme ces savans sont en très-petit nombre, on les regarde comme des personnages extraordinaires.

Antiquités et curiosités de la nature et de l'art. — Elles sont si variées, qu'elles ont fourni matière à de volumineuses relations, et il en paroît chaque jour de nouvelles. Ces pays contenoient tout ce qu'il y a de riche et de magnifique en monumens d'architecture et de sculpture; et il ne paroît pas que la barbarie des Turcs, ni les déprédations exercées par les Européens, en ayent diminué le nombre. Ces restes sont plus ou moins parfaits, suivant l'air, le sol ou le climat où ils se trouvent, et ils portent tous des marques déplorables de négligence. Une grande partie des plus beaux temples sont convertis en mosquées ou en églises grecques; et ils sont encore plus défigurés que ne sont ceux qui existent en ruines. Parmi cette multitude de monumens, nous nous bornerons ici à en citer quelques-uns des plus frappans; et nous

commencerons par Balbec et Palmyre, qui sont l'orgueil de l'antiquité.

Balbec est situé dans une plaine élevée entre Tripoli, en Syrie, et Damas, au pied du mont Liban; c'est l'*Héliopolis* de la *Cœlosyrie*. Ce qu'il en reste d'antique annonce, d'après le rapport des meilleurs juges, le plan le plus hardi qui ait jamais été exécuté en architecture. Le portique du temple d'Héliopolis est d'une beauté qu'on ne peut imaginer, quoique défiguré par deux tours turques. La cour, de forme hexagone qui est derrière, ne se distingue plus que par la magnificence de ses ruines. Les murs étoient ornés de pilastres corinthiens et de statues; et cette cour avoit communication avec une autre de même style et de même grandeur. Le grand temple, auquel celle-ci conduit, est aujourd'hui tellement en ruines, qu'on ne le reconnoît plus qu'à un entablement soutenu par neuf colonnes majestueuses, chacune de trois pièces unies ensemble par des barres de fer, et sans ciment. Quelques-unes de ces barres ou boulons ont 1 pied de long et 1 pied de diamètre; et l'avarice sordide des Turcs est journellement occupée à détruire ces colonnes, pour en tirer le fer. Un petit temple est encore sur pied, avec un péristile de 8 colonnes sur la façade, et 15 sur chaque côté, et richement orné de toutes parts de figures en haut-relief, qui représentent des têtes de dieux, de héros et d'empereurs, et une partie de l'ancienne mythologie. A l'ouest de ce temple, en est un autre de forme circulaire, d'ordre ionique et corinthien, mais défiguré par des mosquées et des maisons turques. Les autres parties de cette antique ville sont belles et surprenantes en proportion.

On a formé différentes conjectures sur les fondateurs de ces immenses fabriques. Les habitans de l'Asie les attribuent à Salomon; mais quelques autres ne les croyent pas plus anciennes qu'Antonin-le-Pieux: peut-être sont-elles de différentes époques; et quoique ce prince et ses successeurs puissent en avoir bâti une partie, la noble hardiesse de leur architec-

ture, la beauté de leurs ornemens, et l'étonnante exécution de l'ensemble, doivent faire reporter leur fondation à une époque antérieure à l'ère chrétienne; mais sans remonter jusqu'aux temps anciens des Juifs ou des Phéniciens, qui probablement connoissoient fort peu le style grec dans la construction et les ornemens. Balbec est à présent une petite ville entourée d'un mur : les habitans, au nombre d'environ 5,000, Grecs pour la plupart, vivent dans l'intérieur, ou près du temple circulaire, dans des maisons bâties avec les anciennes ruines. Une carrière de pierres de taille dans le voisinage, a fourni les matériaux pour le corps du temple, et dans le fond de cette carrière, est une pierre non entièrement détachée, longue de 70 pieds, large de 14, et épaisse de 14 pieds 5 pouces : une petite carrière de marbre blanc, plus éloignée du temple, a fourni les matériaux des ornemens.

Palmyre, ou, comme l'appeloient les anciens, Tadmor dans le désert, est située dans les déserts de l'Arabie-Pétrée, vers 33 d. de lat. N., à 67 lieues au S. E. d'Alep. On y arrive à travers une plaine étroite, qui semble couverte de débris, d'antiquités, et d'où l'œil embrasse tout-à-la-fois les objets les plus admirables et les plus frappans qu'on puisse trouver dans le monde. Le temple du Soleil est en ruines, mais les approches sont couvertes d'un grand nombre de superbes colonnes corinthiennes de marbre blanc, dont on ne peut connoître la grandeur et la majesté, qu'en voyant les gravures qui en ont été faites et publiées par M. Wood. Ce savant alla, il y a quelques années, avec des amis, visiter ces magnifiques monumens, dans l'intention d'en consacrer le souvenir par le dessin : comme les gravures qui en ont été tirées sont maintenant très-étendues, nous y renvoyons le lecteur, qui, d'après un simple récit, ne pourroit se faire une idée juste de ces nobles ruines. Des arcs superbes, des colonnes qui frappent d'admiration, une colonnade de 4000 pieds de long, qui aboutit à un beau mausolée, des temples, de riches portiques,

des péristiles, des entre-colonnemens, des entablemens, tout cela du beau style et formé des plus beaux matériaux, se trouve par-tout sous vos pas, mais si désuni, si dispersé, qu'il est impossible de juger sur ces débris ce qu'étoit le tout dans sa perfection. Ces ruines imposantes contrastent avec les misérables cabanes des Arabes du désert, qui habitent au milieu d'elles ou à l'entour.

Ce seul témoignage oculaire peut convaincre que cette superbe cité, qui jadis avoit 3 ou 4 lieues de circuit, a pu exister au milieu d'un désert qui ne présente maintenant que sables arides et inhabitables. Il est cependant certain que Palmyre étoit jadis capitale d'un royaume; qu'elle étoit l'orgueil aussi bien que la reine des contrées Orientales, et que ses négocians trafiquoient avec les Romains et les nations de l'Occident, des marchandises et des richesses de l'Inde et de l'Arabie. On ne peut attribuer l'état de destruction où elle se trouve, qu'à des causes naturelles qui ont changé les campagnes les plus fertiles en stériles déserts. Les Asiatiques pensent que Palmyre, ainsi que Balbec, doivent leur origine à Salomon, et ils tirent de l'histoire sacrée leurs motifs. Dans l'histoire ancienne, il n'est pas fait mention de cette ville, avant le temps de Marc-Antoine; et l'on suppose que ses plus superbes édifices sont du bas-empire, vers le temps de Gallien. Odenat, dernier roi de Palmyre, fut très-favorisé de cet empereur, et même déclaré Auguste. Sa veuve, Zénobie, régna quelque temps avec beaucoup de gloire; et Longin, célèbre critique, fut son secrétaire. Ne pouvant supporter la tyrannie des Romains, elle déclara la guerre à Aurélien, qui la fit prisonnière, la mena en triomphe à Rome, massacra sa principale noblesse, et parmi les autres le savant Longin. Il détruisit ensuite la ville, et en mit à mort les habitans; mais il prit dans le trésor de Zénobie de grandes sommes, qu'il employa à la réparation du temple du Soleil, dont nous avons cité les ruines magnifiques. On voit bien que ce n'est là qu'une histoire tronquée de

cette cité célèbre : aucune des inscriptions qui s'y trouvent ne remonte au-delà de l'ère chrétienne, quoiqu'on ne puisse douter que la ville elle-même ne soit beaucoup plus ancienne. L'empereur fit quelques efforts pour lui rendre son ancienne splendeur; mais ils furent sans succès : car elle ne fit que décheoir par degrés jusqu'à son état présent. Il a été observé avec vérité que son architecture et les proportions de ses colonnes, n'égaloient nullement en pureté celles de Balbec.

Rien n'est plus futile que les antiquités vantées que montrent les prêtres Grecs et Arméniens dans Jérusalem et aux environs, lorsqu'on sait que cette ville a été si souvent rasée et rebâtie à neuf, et que l'on ne peut s'assurer des lieux consacrés par la vie et par les souffrances de Jésus-Christ. Cependant ces prêtres tirent leur subsistance de leurs contes, et prétendent guider le voyageur sur chaque endroit mentionné dans l'ancien ou dans le nouveau Testament. Ils sont soumis, il est vrai, à de rigoureuses contributions envers les Turcs; mais leur trafic va toujours, quoique les profits en soient bien diminués. L'église du S. Sépulcre, qu'on dit avoir été bâtie par Hélène, mère de Constantin-le-Grand, est encore existante, et d'une assez bonne architecture; mais ses différentes divisions, et les dispositions faites à l'entour, ont eu pour but principal d'appuyer les fables de ses gardiens. On trouve en Palestine d'autres églises bâties par la même princesse; mais le pays a tant perdu de son apparence et de ses qualités naturelles, que c'est un des plus tristes de l'Asie; et ce seroit en vain qu'un voyageur sage chercheroit à reconnoître les vestiges du royaume de David et de Salomon. Mais que le pays du monde le plus fertile soit frappé de la malédiction du ciel, et abandonné à la tyrannie et à des Arabes farouches, il se changera en désert. C'est ainsi que l'oppression a dénaturé les campagnes délicieuses d'Italie; et les pays de la Grèce et de l'Asie mineure, ci-dessus décrits, jadis la gloire

du monde, sont aujourd'hui sur le point de n'avoir plus ni sciences, ni arts, ni même d'habitans.

La Mecque et Médine ne sont des curiosités qu'à cause de la superstition des Mahométans. Leurs édifices sont peu dignes de remarque, comparés aux maisons et aux églises d'Europe; et même le temple de la Mecque, quant à l'architecture, n'a qu'une pauvre apparence, quoiqu'érigé sur le terrein même où l'on dit que le grand prophète a pris naissance. Il en est de même de la mosquée de Médine, où cet imposteur fut enterré; en sorte qu'il n'y a point de doute que les sommes immenses dépensées annuellement par les Mahométans, en visitant ces lieux, ne soient employées à des usages temporels. Nous n'amuserons pas le lecteur de ce que l'on raconte du lieu où l'on présume qu'étoit situé le paradis, entre les fleuves d'Euphrate et du Tigre, contrée où l'on trouve quelques paysages qui réellement méritent ce nom. Les monumens dont on rencontre les ruines dans ces immenses régions, et dont quelques-uns étoient d'une magnificence au-dessus de l'expression, ne peuvent être, avec certitude, attribués à tel ou tel fondateur: tant est grande l'ignorance qui les a tenus ensevelis pendant des siècles. On peut, à la vérité, juger aisément si le style de ces édifices est grec, romain ou sarrasin; mais on ne peut rien savoir de plus que par leurs inscriptions.

Les environs de Smyrne (aujourd'hui nommée Ismir) ont plusieurs antiquités précieuses. On en peut dire autant d'Alep, et de plusieurs autres lieux célèbres dans les anciens temps, et qui ne sont plus connus que par les observations géographiques. La situation de l'ancienne Troie ne peut être reconnue par le moindre vestige, mais seulement par la position de l'île de Tenedos, vis-à-vis de laquelle elle se trouvoit, et par le nom d'une petite rivière, que les poètes ont métamorphosée en un fleuve merveilleux. Parmi les antiquités restées entières, on compte un temple de marbre construit en l'honneur d'Auguste, à Milet en Carie, et quelques édifices du même

genre dans le voisinage. Trois théâtres en marbre blanc et un beau cirque près de Laodicée, maintenant Latakié, ont peu souffert des temps de barbarie, et quelques voyageurs croient avoir reconnu les ruines du fameux temple de Diane, près d'Ephèse.

Gouvernement. — Le gouvernement en Turquie est despotique, car le souverain ne prononce presque jamais ses jugemens au nom de la loi. Cependant ses desseins peuvent être traversés par l'*Uléma*, qui répond à ce qu'on appelle en France le clergé. C'est le corps des hommes attachés à la religion, à la tête duquel est le *Muphti*, regardé comme le principal prêtre, et qui a un grand pouvoir dans l'Etat. Ainsi c'est moins le prince qui est despote que le gouvernement, car il se tient quatre fois par semaine chez le *Visir-Azem*, ou Grand-Visir, un conseil que l'on nomme *Divan.* Lorsque le conseil se tient chez le Sultan, on le nomme *Galibé-Divan.* Les principaux ministres sont : le *Visir* ou *Visir-Azem* (le plus grand) vicaire général de tout l'empire ; le *Caïmacan* qui ne se nomme qu'en l'absence du visir ; le *Capitan-Pacha*, Grand-Amiral ; le *Tefterdar*, ou surintendant des finances ; l'*Aga des Janissaires*, chef de l'infanterie ; le *Sipahiler-Agassi*, chef de la cavalerie appelée *Spahis ;* le *Bostangi-Bachi*, surintendant des jardins ; les *Begler-Beys*, ou *Beys* des *Beys*, gouverneurs généraux, l'un pour l'Europe et l'autre pour l'Asie ; le *Reis-Effendi*, chancelier et premier ministre des relations extérieures.

Tels sont les officiers qui peuvent entrer au Divan. Mais le Sultan ne peut rien faire exécuter de considérable, que le Muphti n'y ait apposé son adhésion que l'on nomme *Fetwa* ou fetfa. Les mandats ou ordres de l'empereur, sont appelés *Catifchérifs*, et ceux qui se donnent en faveur de quelqu'un, *Firmans.*

Ce gouvernement ne reconnoît pas de noblesse. Tout esclave peut être affranchi, et tout affranchi peut parvenir aux premières places.

Outre le service militaire fait par les Janissaires et

les Spahis, il y a des espèces de serfs qui sont obligés, d'après des biens qui leur sont concédés sous le nom de *Timars*, de servir à la guerre; on les nomme *Timariots*.

Voici la hiérarchie des pouvoirs militaires. *Aga* ou simple commandant militaire; *Bey* commandant à une queue; *Pacha* à deux queues; *Pacha* à trois queues ou *Seraskier*; *Begler-Bey* ou gouverneur général; *Visir-Azem*, ou Grand-Visir.

Religion. — La religion des Turcs est le mahométisme, ainsi nommé de Mahomet son auteur, sur lequel le lecteur trouvera quelques détails ci-après dans l'histoire de l'Arabie, sa patrie. Ses sectateurs nomment leur religion *Islamisme*, ou religion de la foi. Elle leur fait diviser tous les peuples de la terre, relativement à leur croyance en *Mousselim*, ou *Musulmans*, et en *Keafirr* ou Keféré, c'est-à-dire, impies, infidèles (1). Quant à leurs dogmes les Musulmans se divisent en plusieurs sectes. Les *Sunites* se regardent comme orthodoxes et forment la secte d'Omar, qui est celle des Turcs; les *Chütes* forment celle d'Aly, qui est celle des Persans.

Les ministres de la Religion sont aussi ceux des loix. Les juges ordinaires appelés *Cadis*, sont ceux du corps de *l'Uléma*.

L'année des Musulmans est lunaire, et n'a que 354 jours. Elle se divise en douze mois, l'un consacré à un jeûne rigoureux de tous les jours, est appelé *Ramadan*, et est suivi d'une fète que l'on nomme *Baïram*: le petit Baïram se célèbre quelques tems après.

Les usages en Turquie diffèrent essentiellement des nôtres. Ceux qui frappent le plus, sont 1°. la coutume des habitans d'enfermer leurs femmes dans la

---

(1) Cette distinction fanatique entre un Turc qui est par la foi *Mousselim*, et tout autre homme qui est pour eux un *Keafirr*, a donné lieu au proverbe qui donne la raison de leur conduite à l'égard des autres peuples de l'Europe : *Tous les infidèles ensemble ne font qu'un seul et même peuple*. Aussi tout autre pays que le leur est *Dart-Hart*, maison de guerre.

partie de leurs maisons que l'on nomme le *Harem*; car *Sérail* ne signifie que palais : 2°. l'usage de vêtir de longues robes et d'avoir des bonnets très-épais sur leurs têtes rasées ; 3°. de ne se point asseoir comme nous, mais de se placer à terre les jambes croisées; 4°. de ne jamais boire, à moins d'infraction à la loi, de vin ni de liqueurs enivrantes. Leur religion renfermant le dogme de la *prédestination*, les Turcs n'emploient pas les ressources de la prudence pour se garantir d'aucune espèce de péril, d'après l'idée que l'homme ne peut empêcher un événement qui doit avoir lieu *dans l'ordre de la providence.*

Toutes les loix de l'empire Ottoman sont renfermées dans quatre livres, que l'on regarde comme un recueil de loix théocratiques. Ce sont le *Courr'ann*, vulgairement le *Coran* et plus vulgairement *l'Alcoran*, renfermant toutes les loix divines ; le *Hadiss*, ou *Sunneth*, vulgairement la *Sunna*, renfermant les loix prophétiques ; le recueil des loix apostoliques, appelées *Idjhma-y-ummeth* ; enfin le recueil des loix canoniques, appelées *Kiyass*, et aussi Mâhoul. On sent bien que tant d'écrits ont dû prêter à la différence des opinions, et que les Turcs ont dû avoir comme nous leurs jansénistes, leurs molinistes. En effet les bons croyans, les *Sunnites*, sont entr'eux divisés en quatre sectes, mais elles ne s'injurient pas, et se regardent comme également orthodoxes. Leur code complet date de l'an 1470, sous Mahomet II, et a été perfectionné depuis sous Soliman. On le nomme *Duter*, ou *Pule*. Ce livre cependant est moins en usage qu'un autre publié vers 1540, sous le titre de *Confluent des mers* ou *Mutika-al-ubhun.*

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, places fortes, édifices publics et particuliers.

NATOLIE. = Ce pays qui fut autrefois si peuplé l'est bien peu maintenant, quoique le terrein pourroit nourrir un très-grand nombre d'habitans, s'il étoit cultivé. Le des-

potisme l'a dévasté. Les campagnes, presque incultes, ont perdu la moitié de leurs habitans, et on ne voit plus dans une région, autrefois couverte de tant d'états florissans, que quelques villes sans défense, un grand nombre de villages, de vieux châteaux à moitié détruits et les ruines de quelques monumens de l'antiquité, qui, en attestant son ancienne grandeur, rendent plus sensible et plus attendrissant le spectacle de son affreuse décadence. Il faut néanmoins en excepter les côtes maritimes, où quelques villes conservent encore un commerce assez florissant. L'air y est tempéré et communément sain, et il seroit très-fertile s'il étoit cultivé ; mais la culture y est presqu'entièrement négligée, tant par les Turcs que par les Chrétiens, Grecs et Arméniens ; ce qu'il faut attribuer à la paresse naturelle des premiers et à la servitude dans laquelle les autres gémissent. Les environs des villes sont cependant un peu moins négligés. La nature dans ces contrées est si féconde, qu'elle triomphe de l'état d'abandon où la laissent les habitans. Le commerce de cette contrée consiste principalement en soies, laines et coton, vins, raisins secs, drogues médicinales, sel, poisson salé, poil de chèvre, et diverses sortes de fruits. Il se tient vers le milieu de la Natolie une foire très-considérable qu'on nomme la foire d'*Agi-Esse ;* mais les voyageurs n'étant entrés dans aucun détail sur cette foire, on ne peut en donner une notion exacte.

Côtes de Natolie. — Cette province est gouvernée par le capitan-pacha, c'est-à-dire par le chef de la marine.

Smyrne, sur la Méditerranée, la première échelle du Levant, est une des villes les plus belles, les plus grandes, les plus riches, et les plus commerçantes de la Turquie. La bonté de son port y attire un concours prodigieux de marchands de toutes les nations par mer et par caravanes. Les vaisseaux marchands y abordent à une portée de mousquet de la ville. Les caravanes de Perse y amènent deux fois par an, à la Toussaint et à la mi-mai, plus de 2,000 balles de soie, sans compter les drogues ni les toileries. Toutes les nations commerçantes y ont des consuls. Les Français avoient une grande partie du commerce. Les marchandises que l'on tire de Smyrne sont les soies, les poils de chèvre et de chameau, les toiles de coton blanches ou peintes, des mousselines brodées en or, en argent, qui sont inimitables, du coton, des cuirs, des maroquins, des camelots de couleur, des laines, de la cire, de l'alun, des noix de galle, du bois, des raisins

de Corinthe, quantité des drogues, comme du galbanum, de la rhubarbe, de la semencine, de l'hippoponax, de la tutie, de l'ambre, du musc, du lapis pour faire l'outre-mer, diverses gommes. De ce grand nombre d'articles il n'y a guères que la scamonée, l'opium et les noix de galle qui soient du territoire de Smyrne. On en tire encore du storax, du savon, des tapis de plusieurs espèces, enfin des perles, des diamans, des rubis, des émeraudes et d'autres pierres précieuses. On y apporte des piastres, des draps, des serges, des bonnets, du papier, de la cochenille, du tartre, du verdet, de l'indigo, de l'étain, du bois de teinture, des épiceries et du sucre. Les Anglais, les Hollandais, les Vénitiens, les Génois, les Livournois, les Russes y font aussi un commerce considérable. En général, le plus grand débit que les nations fassent de leurs marchandises à Smyrne est celui de leurs draperies; et ce qu'elles achètent le plus parmi les marchandises du Levant, ce sont les soies, les poils de chèvre, de chameau, de testic ou chevron. Les Marseillais sont les grands négocians de cette échelle, et les plus considérés. Cette ville a été ruinée huit fois par des tremblemens de terre; mais l'avantage de sa situation et la sûreté de sa rade l'ont toujours fait rebâtir. Il y a deux douanes où l'on paye les droits d'entrée et de sortie des marchandises (1).

Scutari, sur le détroit de Constantinople, vis-à-vis de cette ville, est assez grande, forte et commerçante, située sur la pente d'une montagne, avec un bon port et une magnifique mosquée royale. Les riches particuliers de cette capitale ont aussi de jolies maisons de plaisance aux environs, à raison du bon air et de la belle vue dont on y jouit. C'est un des principaux rendez-vous des marchands et des caravanes d'Arménie qui viennent trafiquer en Europe. On voit vis-à-vis, sur un rocher dans la mer une tour très-forte, appelée *Tour de Léandre*, et qui est bien pourvue de canons. C'est dans cet endroit du canal que se noya le malheureux Léandre en le traversant à la nage pour aller voir Héro sa maîtresse.

Calcédoine, près de Scutari, sur le canal et vis-à-vis de Constantinople, étoit autrefois une ville très-considérable. Le port n'en est pas bon, mais il est remarquable, parce

(1) Il est étonnant que le cit. Mentelle, dans son Cours, tom. 3, pag. 76, ne parle pas, à l'article de la Natolie, de Smyrne qui en est la première ville de commerce.

qu'on y pêche continuellement des thons qui s'y rendent en foule. Il y a une tour assez haute qui sert à éclairer les vaisseaux.

Ismid ou *Nicomédie*, au fond d'un golfe de la mer de Marmara, ville considérab'e et fort commerçante, où l'on compte plus de 30,000 ames tant Grecs qu'Arméniens, Juifs et Turcs. Elle est dans une situation belle et avantageuse et dans une campagne très-fertile. Les habitans commercent en soies, laines, cotons, toiles, fruits, poterie, verrerie, &c. La plupart des navires et des barques de Constantinople se bâtissent près de cette ville.

Scala-nova ou *Echelle neuve*, au fond d'un golfe près les ruines d'Ephèse. Cette ville fournit à toutes les contrées voisines, sans en excepter Samos, du riz, du café, du lin et du chanvre d'Egypte, des draps de Salonique, des toiles de coton de Smyrne. Elle fait parvenir beaucoup de raisins secs en Egypte.

Burse ou *Pruse*, capitale de l'ancienne Bithinie, est une des plus belles et des plus grandes villes de la domination du Grand-Seigneur. Sa position au pied du mont Olympe la rend des plus agréables; une quantité de sources qui en découlent serpentent dans les jardins et en font des endroits délicieux, les maisons et les marchés sont très-bien bâtis. Elle étoit avant Constantinople la capitale de l'Empire Turc. Les plus habiles ouvriers de la Turquie sont à Burse. Ses manufactures de soie sont admirables, et l'on estime sur-tout les tapis et les tapisseries qu'on y fait. La soie qui s'y recueille en abondance est très-belle, mais ne suffit pas à ses fabriques, qui en emploient beaucoup de celles de Perse, qui ne sont ni si chères ni si recherchées que celles de Burse. Il y a des bains d'eau sulfureuse très-renommée. Elle a plus de 50,000 habitans, 140 mosquées, dont deux très-magnifiques

Isnik occupe la place de l'ancienne *Nicée*. Cette ville n'a rien de remarquable aujourd'hui qu'un aqueduc. Elle ne présente à la vue que les tristes restes de son ancienne splendeur, et contient à peine 300 maisons, la plupart habitées par les Juifs. On y voit cependant plusieurs bâtimens publics, comme mosquées, hôpitaux, bains, et manufactures de faïence. Ses murs sont presque tous raccommodés de piédestaux de marbre et de granit. Son territoire est très-fertile en fruits et en vins. On peut, dans un vent favorable, faire le trajet de Constantinople à Isnik en 7 heures; car elle n'en est qu'à 25 lieues. Elle est sur le bord d'un lac pois-

sonneux, qui a 25 lieues de tour, et qui donne son nom Turc à la ville: c'est le lac *Ascanius* des anciens et le *Nixaca* des Grecs modernes. Cette ville est célèbre par le premier concile général qui s'y tint en 325 contre Arius, et par celui de 787 contre les Iconoclastes.

Sur LA MER-NOIRE est le pays dit *Abaski.* Les voyageurs appellent le peuple qui l'habite *Abcasses* ou *Abasques.* Ces peuples n'ont point de villes, les bois leur servent de retraite. Ils ont un beau port nommé *Eschisumuni*, où tous les ans des navires de Trébisonde, de Constantinople, de Caffa, viennent trafiquer de fourrures, de peaux de daim, de lin filé, de buis, de cire et de miel, en échange des marchandises qu'ils y portent, car la monnoie n'a point de cours chez les Abasques. Tout ce trafic se fait au port ou à bord du vaisseau. On se prête réciproquement serment et on se donne des otages. Ces peuples ont été d'abord connus par le voyageur Chardin. Depuis son voyage les mœurs et le commerce de ces pays n'ont pas beaucoup changé.

Sinople ou *Sinope*, ville, grande et commerçante, a environ 60,000 habitans. Elle fut autrefois la capitale des Etats de Mithridate. On en exporte du fil de lin gris appelé *archin-epigli;* la quantité qui en sort est considérable; on en tire en outre, de la cire, du bois de charpente et de construction (article le plus important du commerce), du goudron, des fruits de toute espèce, des étoffes de soie, d'indienne, des tapis de Perse, &c. Il y a dans le port douze chantiers pour la construction des vaisseaux. La main-d'œuvre y est à très-bon marché, de sorte qu'un vaisseau de ligne y coûte huit à dix fois moins à construire que dans nos ports, et les autres bâtimens à proportion. C'est la patrie de Diogène le cynique. Cette contrée a été habitée par les Amazones, si célèbres dans l'histoire.

Erekli ou *Heraclée*, petite ville, située près d'une bonne rade. Sa population est d'environ 6,000 habitans. Elle étoit autrefois très-célèbre: on y voit encore des restes de son ancienne splendeur. Ses petits bâtimens font le voyage du Danube. Elle exporte de la cire, de la soie, du fil de lin, des cuirs, des fruits, du bois de construction.

ANADOLI ou KUTAIÉ. — Ce gouvernement est le plus considérable de toute la presqu'île.

Kutaié ou *Chiutaye*, sa capitale, qui donne le nom au gouvernement, est située presqu'au milieu sur le *Pursak*, qui se jette dans le Sakari. C'est une ville considérable, la

résidence du pacha de la province. Elle a une forteresse sur la montagne au pied de laquelle elle est bâtie. Plusieurs mosquées, colléges, caravanserails et bains l'embellissent, aussi bien que les jardins, vignes, ruisseaux et promenades qui sont dans ses environs.

Angora, autrefois *Ancire*, a toujours été renommée pour la finesse et la beauté du poil de chèvre, et pour la fabrique des étoffes qu'on en fait, appelées raz de Châlons ou camelots : c'est de cette ville et de celle de *Beibazar* que viennent tous les poils de chèvre qu'on achète à Smyrne. La quantité qu'on exporte est incroyable. Les Européens n'en tirent pas moins de 3,000 balles, et il s'en consomme autant dans le pays. Les rues sont propres et pavées de larges morceaux de granit. La cire qu'on recueille dans les environs s'élève à la valeur de deux mille piastres par an. Les environs ont de beaux jardins. Cette ville frappe la vue d'assez loin par l'agrément de sa situation, elle a un château très-ancien situé sur un rocher coupé à pic. On voit dans la ville les débris d'un superbe palais élevé du temps d'Auguste; son architecture est d'ordre corinthien, une partie des inscriptions s'y est bien conservée. C'est près de cette ville que Pompée défit Mithridate, roi de Pont. Tamerlan y gagna aussi une bataille contre Bajazet, sultan des Turcs, qui y fut fait prisonnier. C'est de cette ville que les chats et les lapins à longs poils ont pris le nom qui les distingue des espèces ordinaires.

Aias est un port très-fréquenté sur la route de Syrie près du passage connu dans l'antiquité sous le nom de *Pas d'Issus*. Il est célèbre par la victoire qu'Alexandre y remporta sur les Perses.

Eski-Hissar, sur la même rivière au N. On y voit les ruines de l'ancienne Laodicée de Phrygie.

Boudroun, à l'O. dans une petite presqu'île sur l'Archipel. On la croit bâtie sur les ruines de l'ancienne ville d'Halicarnasse, où Artemise, reine de Carie, bâtit un monument pour son mari Mausole. Cette ville a donné naissance à deux fameux historiens, Hérodote et Denys d'Halicarnasse.

Ephèse, au S. de Smyrne. Cette ville autrefois si fameuse par son temple de Diane, l'une de sept merveilles du monde, n'est aujourd'hui qu'un village, où l'on voit encore par-tout de tristes restes de son ancienne splendeur. Les Turcs la nomment *Oriasalouc*.

Sart, l'ancienne *Sardes*, capitale de Crésus et des autres rois de Lydie, n'offre non plus que des ruines.

Milet, aujourd'hui peu considérable, mais autrefois la plus grande ville de l'Ionie, célèbre par les colonies qu'elle envoya de tous côtés, et par la naissance de Thalès, fameux philosophe.

Bergamah, bâtie des ruines de l'ancien Pergamum, capitale d'un royaume de même nom, fondé par Attalus, l'un des généraux d'Alexandre. Ce fut où l'on inventa le parchemin qui en prit son nom de *charta pergamena*. C'est le lieu de la naissance de Galien, l'un des plus savans médecins.

Satalie, au S., grande et très-forte ville avec un petit fort : on y voit une superbe mosquée. Elle est au fond d'un golfe dangereux auquel elle donne son nom, dans un terrein abondant en citroniers et orangers d'une beauté admirable : on en tire de la laine, du coton, du poil de chèvre, de la gomme adragant.

Sivas. — Ce gouvernement occupe la partie N. de la Natolie orientale vers la mer Noire. C'est ce que les anciens nommoient le Pont et la Cappadoce septentrionale. Les écrivains orientaux lui donnent souvent le nom de pays de *Roum*, parce que ce fut, avec l'Arménie, le premier dont les mahométans firent la conquête sur les Romains de Constantinople.

Sivas, au S., aujourd'hui capitale et résidence du pacha et d'un archevêque grec, est d'ailleurs peu considérable ; elle se nommoit autrefois *Sebaste*.

Tocat, au N. O., grande ville, marchande, peuplée et forte, qui a un archevêché grec ; elle est célèbre par ses excellens vins et son maroquin bleu. Elle est bâtie en forme d'amphithéâtre dans un terroir abondant en fruits. Les maisons sont à 2 étages et les rues pavées, ce qui est rare dans le pays. Chaque maison a sa fontaine. On compte dans Tocat 25,000 habitans. C'est la résidence d'un Cadi, d'un Vaivode, et d'un Aga. Le commerce y consiste en soie, dont on fait beaucoup d'étoffes, en vaiselle de cuivre, en toiles peintes. La campagne de Tocat produit de fort belles plantes, et surtout des végétations de pierres qui sont d'une beauté surprenante. On y trouve des choses étonnantes dans des fragmens de cailloux brisés et des morceaux de roches revêtues de cristallisations tout à fait merveilleuses. Après la sanglante bataille d'Angora, où Bajazet fut fait prisonnier par Tamer-

lan, le sultan Mahomet Ier, un des fils de Bajazet, passa, à l'âge de 15 ans, le sabre à la main, avec le peu de troupes qu'il put ramasser, à travers des Tartares qui occupoient tout le pays.

Amasie, au N. O., ville riche et bien peuplée, capitale d'une contrée à laquelle elle donne son nom. Elle a servi plusieurs fois d'apanage aux fils aînés des sultans. C'étoit autrefois la résidence du pacha. Il y a un archevêché grec. L'illustre géographe Strabon étoit d'Amasie.

TRÉBISONDE. — Cè gouvernement a beaucoup de montagnes; mais la partie située vers la mer Noire est assez fertile.

Trébisonde, capitale, est la ville la plus considérable qu'il y ait sur la mer Noire : on y compte 100,000 habitans. Elle étoit autrefois beaucoup plus florissante qu'elle n'est aujourd'hui. Les guerres intestines des janissaires ont réduit cette ville dans un état déplorable. Cependant son commerce dans les temps de tranquillité est plus étendu et plus avantageux que celui d'aucune des villes de la mer Noire. Les marchandises qu'on y importe, sont des étoffes de Scio et de Venise de toute espèce, des épiceries fines, des drogues et des bois pour la teinture, de la quincaillerie, &c. Elle fait un grand trafic avec la Natolie et la Perse. Les caravanes y viennent apporter beaucoup de marchandises. Ses objets d'exportation sont du cuivre des mines de Kuré, que les marchands de cette ville épurent et mettent en lingot, et du cuivre ouvré en très-grande quantité (on porte le produit des mines de cuivre de Kuré à 120,000 quintaux par année), de la cire, des cuirs de bœuf et de buffle, des noix, des noisettes, des poires, des dattes noires et du nardeuck. Le principal article est le vin, dont la majeure partie passe en Russie. Son territoire fournit aussi quelque peu de soie fine de bonne qualité.

Kirresoun ou *Cérisonte* sur la côte de la mer Noire, ville assez bien bâtie, au pied d'une belle colline et entre deux rochers qui sont à l'entrée de son petit port, a le même commerce d'exportation et d'importation que Trébisonde; elle fournit beaucoup de soies de son crû, une immense quantité de fruits, secs et particulièrement les cerises, dont le nom tire son étymologie de celui de cette ville, qui la première les a cultivées et à qui l'Europe en est redevable.

KONICH KONIÉ ou CARAMANIE. — Cette province est au milieu des terres, bornée au N. et à l'O. par le gouvernement

de Marasch, et à l'E. par celui de Sivas. Elle a pris son nom de la famille de Caraman, la plus puissante des 7 princes Turcs entre lesquels la Natolie étoit partagée au commencement du 14e siècle.

Konié ou *Konich*. Du temps des croisades, elle étoit la résidence des princes Turcs Seljoncides de Roum. C'est encore une assez bonne ville avec une forteresse où demeure le pacha de la province : elle a des très-beaux jardins.

Kaisariè à l'E. de Kogni, ville fortifiée au pied du mont Ardgeh. C'est l'ancienne *Césarée* de Cappadoce. On y fait un commerce considérable de maroquins jaunes.

Tarsous ou *Tarse*, capitale d'un sangiacat du même nom. Elle a une enceinte de deux murailles de pierre, et est située sur le *Cydne*, assez près de son embouchure dans la mer Méditerranée. Dans l'intérieur de la ville on voit beaucoup de ruines d'anciens monumens. C'est le siége d'un archevêque grec et d'un archevêque arménien. Elle est célèbre pour avoir donné naissance à l'apôtre S. Paul.

Marasch. — Ce gouvernement ou cette province répond en partie à ce que les Grecs appeloient la *petite Arménie*. Dans le 14e siècle il étoit possédé par un prince particulier qui lui donna le nom d'*Aladulie*. Il est situé entre l'Amasie et la mer Méditerranée. Le pays est impraticable, à cause du grand nombre de ses montagnes. Il a de bons pâturages, grand nombre d'excellens chevaux et de chameaux : le peuple est guerrier et voleur.

Marasch, grande et ancienne ville, assez bien peuplée, capitale du gouvernement de ce nom, et résidence d'un Begler-bey. Son territoire est arrosé de ruisseaux, et abondant en grains et en fruits. C'est la patrie de Nestorius.

Malatia, au N.-E. de Marasch vers l'Euphrate. Cette ville, appelée anciennement *Melitène*, est située dans une belle plaine ; c'est le grand passage de Constantinople en Perse. Il y a un archevêque grec.

Semisat, petite ville sur l'*Euphrate*, est l'ancienne Samosate, capitale du royaume de Comagène fondé par une branche des Antiochus, rois de Syrie. C'est la patrie de Lucien, le plus bel-esprit de son temps, et de l'hérésiarque Paul de Samosate.

Aintab, à trois journées au N. d'Alep en Syrie, est une assez belle ville, capitale d'un sangiacat qui a été détaché de la Syrie et incorporé au gouvernement de Marasch. Son

territoire est fertile en fruits, et il y a des pommiers qui rapportent des pommes qui pèsent de deux à trois livres.

Adena ou Adana. — Ce gouvernement a très-peu d'étendue, et renferme une partie du pays que les anciens appeloient Cilicie.

Adena, capitale, est située sur la rivière de *Choquen* dans un lieu fertile et agréable et est la résidence d'un pacha. Les habitans, qui sont Turcomans d'origine, se répandent au printemps et en automne sur les montagnes et dans les vallons pour y conduire leurs troupeaux. Les habitans d'Adena, ceux qui ne sont pas pasteurs, enfin le pacha lui-même, ont la coutume de se retirer, pendant l'été, au milieu des forêts qui entourent la ville, afin d'y passer le temps des chaleurs. Les artisans y transportent leurs boutiques, les vendeurs s'y joignent. Ce sont des petits camps avec des marchés.

Arménie turque. — Elle est à l'E. de l'Arménie persane. Plusieurs auteurs pensent que le paradis terrestre étoit situé dans la partie de cette contrée où se trouvent les sources du Tigre et de l'Euphrate, les principaux fleuves dont Moïse a parlé. C'est aussi dans ce pays que l'on voit le mont *Ararat* où l'arche de Noé s'arrêta après le déluge. L'abord en est difficile à cause des abîmes qui l'entourent, et son terrein sablonneux et mouvant permet à peine de gravir au tiers de sa hauteur. La cime est couverte de neige en tout temps et fait reconnoître de très-loin cette montagne. La partie Occidentale appartient aux Turcs; l'Orientale aux Persans. Les Turcomans ne s'appliquent guères qu'à nourrir des chevaux, des chèvres et des moutons. Ils habitent sous des tentes, et changent souvent de demeure pour trouver des pâturages; les anciens Arméniens dont il est resté un grand nombre dans le pays, sont chrétiens, et passent pour très-habiles commerçans. Ce pays est partagé en trois gouvernemens, de *Kars* au N., d'*Erzerum* à l'O. et de *Van* au S.

Kars.—*Kars*, capitale de ce gouvernement sur la rivière du même nom, ville forte aux confins de la Géorgie, qui a une garnison bien entretenue et un château en état de défense par sa situation sur un rocher escarpé. Son pacha est subordonné à celui d'Erzerum. Kars est plutôt une ville de guerre que de commerce; il y a fort peu de chrétiens; les habitans ne sont guère traitables, et n'accueillent pas trop bien les étrangers.

Naksivan, que les chroniques du pays désignent comme l'endroit où Noé fixa son séjour après le déluge, est une assez grande ville presque ruinée depuis Nadir-Chah ; il s'y fait un grand commerce de soie et de laine ; les caravanes y passent fréquemment ; les habitans sont tous chrétiens ; la mission romaine y a un couvent de Dominicains à moitié ruiné ; le nombre des Catholiques surpasse celui des Arméniens, et le service divin ne s'y fait point en latin, mais en langue vulgaire.

Bajazet est la dernière ville turque du côté de la Perse. Elle est très-peuplée et fait un grand négoce avec la Perse et la Géorgie. Le pays est abondant en vins et en fruits merveilleux : c'est l'endroit de la Turquie où les chrétiens sont le moins vexés, de crainte qu'il n'aillent s'établir à Erivan, qui est sous la domination des Persans.

Akalsiké. — Ce gouvernement est très-petit : il est à l'E. du Guriel ; au S. de l'Imirette, et au N. de l'Arménie.

Akalsiké ou *Akelska*, ville forte ; elle est au pied du mont Caucase, près du fleuve Kur. Ses fortifications consistent en un double mur et un double fossé qui l'environnent ; mais elle est dominée par les hauteurs voisines. Il y a un pacha.

Erzerum. — *Erzerum*, capitale de ce gouvernement, située sur l'*Euphrate* au pied d'une chaîne de montagnes, dans une plaine très-fertile en toutes sortes de grains. Le pays est si froid, que la moisson ne se fait qu'en septembre : les hivers y sont également longs et rudes. Le bois y est rare, et le vin très-mauvais ; mais les collines voisines fournissent des sources de très-bonne eau. Elle a un château dont les murs, comme ceux de la ville, sont de boue séchée au soleil : il est presque ovale, et si vaste, qu'il renferme plus de 800 maisons : il est du côté du N., situé sur le bord d'un précipice affreux qui en empêche l'abord. Le palais du gouverneur qui est dans la forteresse, est ce qu'il y a de plus beau dans la ville. Le Maidan ou la grande place est un carré de 400 pas de diamètre, planté de beaux arbres. On y voit aussi des basards ou marchés, des bains et des caravanserails qui ont leur beauté. On la regarde comme le passage et le dépôt de toutes les marchandises des Indes par la Turquie. Elle a un évêque arménien, un évêque grec, un Begler-bey. Elle fait un grand commerce de fourrures et de batterie de cuivre. M. de Tournefort en parle fort au

long dans ses voyages. Elle a dans ses environs des mines de cuivre dont on fait beaucoup de vaisselle qui forme la meilleure branche de commerce.

Van. — *Van*, capitale de ce gouvernement, vers les sources de l'Euphrate, sur les confins des deux empires Turc et Persan. Elle a une citadelle sur une montagne voisine. Les habitans sont, pour la plupart Arméniens. Près de la ville est un lac du même nom, qui a 50 lieues de circuit et est un des plus grands de l'Asie. On n'y trouve qu'une sorte de poisson, qui est un peu plus gros que nos sardines, et dont il se fait un grand débit en Perse et en Arménie.

Curdistan ou Pays des Curdes. — Ce peuple pasteur voyage continuellement avec ses troupeaux et se répand en hiver dans les pays du Tigre et de l'Euphrate, et revient ensuite vers le lac de Van. Les mœurs des anciens Parthes sont encore celles des Curdes. Excellens cavaliers, ils tirent leur carabine par-derrière en fuyant à toute bride; ils sont grands voleurs, et il est dangereux de se trouver sur leurs pas en plus petit nombre qu'eux; les caravanes qui traversent leur pays sont obligées de payer de gros droits pour acheter leur sûreté.

Le climat du Curdistan est tempéré; le mont Taurus le traverse de l'E. à l'O. Il y a plusieurs villes bien peuplées, et les Arméniens habitent celles des environs du lac de Van, où ils ont plusieurs monastères.

Betlis, capitale, très-forte ville sur la rivière de *Bendmahi.* Elle a une bonne citadelle. Le Bey, ou prince du pays des Curdes, en est souverain.

Chérazour, ville considérable située près des montagnes, et résidence d'un pacha.

Julfa ou *Djoulfa*, ville autrefois très-peuplée, mais aujourd'hui déserte depuis que Chah-Abas, sofi de Perse, voulant ôter à l'armée turque tout moyen de subsistance, fit ravager le pays et emmena les habitans de Julfa à Ispahan, où il leur fit bâtir un faubourg, qui bientôt l'emporta sur la ville en richesses et en population.

Diarbeck ou Aldjezira. — Par ce mot les Arabes entendent une île, et ils donnent ce nom au pays que les anciens nommoient Mésopotamie ou entre-fleuve. Le Diarbeck en occupe la partie septentrionale, et s'étend un peu à l'E. du Tigre.

Diarbekir, capitale, est située sur le *Tigre*. Elle est riche, peuplée et marchande: son commerce principal consiste en

maroquins et en toiles de coton qui s'achètent pour l'Europe. C'est la résidence d'un pacha. Il y a dans cette ville plus de 20,000 Chrétiens, Grecs, Syriens, Arméniens, Nestoriens, qui ont chacun un évêque. Elle est située dans une plaine agréable et fertile. Le pacha est un des visirs de l'empire : il peut mettre sur pied plus de 20,000 chevaux. Il y a dans ses environs quelques mines d'argent qui sont exploitées avec succès.

Mosul. — *Mosul* ou *Mousul*, capitale de ce gouvernement, est située sur la rive occidentale du *Tigre* non loin de la place où étoit l'ancienne Ninive. Elle est environnée de murs, de fossés et d'un rempart du côté de la rivière. Les caravanserails, les palais et les autres édifices publics y sont fort beaux. C'est la résidence d'un pacha, d'un archevêque nestorien et d'un évêque jacobite. Son principal commerce consiste en soie, draperies, étoffes de soie, d'or et d'argent, et sur-tout en ces belles et fines toiles de coton blanches que nous appelons mousselines, et qui prennent leur nom de Mosul qui a été la première ville d'Orient qui en ait fourni l'Occident. On y vend aussi les marchandises des Indes qu'on apporte de Bassora, et on tire par la voie d'Alep les draps et autres marchandises de l'Europe. La navigation du Tigre fournit à Mosul un débouché considérable du côté de Bagdad. Cette ville entourée de déserts n'étant approvisionnée que par les récoltes et les denrées du Diarbeck, la rapidité du fleuve qui est très-considérable et forme des cascades, oblige les mariniers à faire une espèce de radeau de branches d'arbres sur lesquelles ils placent des outres remplies de vent bien serrées les unes contre les autres, et qu'ils couvrent de feutres : après y avoir attaché leurs marchandises, ils s'abandonnent dans leurs nacelles, dirigées par quatre rames et se laissent tomber du haut des cascades aussi légèrement que les Egyptiens qui descendent les cataractes du Nil.

Gézire, sur le *Tigre*, dans une île, petite ville commerçante et d'un grand passage. C'est la résidence d'un Bey. On y passe le Tigre sur un beau pont de bateaux. A quelque distance commence le désert appelé le *désert* de *Gézire*.

Ourfa. — *Ourfa*, capitale de ce gouvernement, et que l'on croit être l'ancienne *Edesse*, est une ville considérable et assez peuplée, où l'on voit de fort beaux restes d'antiquités. Elle a une citadelle sur une éminence d'où sortent plusieurs sources abondantes, et, comme Mosul, elle est aussi le siége

de deux évêques, l'un grec-nestorien et l'autre jacobite. Il y a une belle manufacture de maroquins jaunes et noirs, qu'on dit être les meilleurs de la Turquie. Son territoire gras et fertile fournit tout ce qui est nécessaire à ses habitans.

Bir-el-Bir, sur la rive gauche de l'*Euphrate.* Elle est assez commerçante par l'abord continuel des caravanes qui vont à Alep ou qui en viennent. Les environs de Bir fertilisés par l'Euphrate produisent beaucoup de grains et d'excellens fruits.

Merdin, ville forte située sur une montagne avec un château qui passe pour imprenable. Son territoire produit en abondance du coton. Les Turcs y ont un pacha et une garnison. Elle est le siége de deux évêques, l'un grec et l'autre catholique.

Harran, petite ville remarquable par le séjour d'Abraham et par la magnifique mosquée que les Turcs ont élevée en son honneur. Ce lieu est encore célèbre par la victoire des Parthes sur les Romains commandés par Crassus.

IRAC-ARABI. — On donne le nom d'Irac à une assez grande étendue du pays à l'O. et à l'E. du Tigre, dont moitié appartient aux Turcs et l'autre à la Perse; le premier s'appelle *Arabi* et le second *Ajemi* (1) : nous parlerons de ce dernier à l'article de Perse. L'Irac-Arabi est divisé en deux gouvernemens, de *Bagdad* et de *Bassora.*

BAGDAD. — *Bagdad,* capitale, bâtie sur le *Tigre,* non loin, à ce qu'on présume, du site de l'ancienne Babylone, et la capitale de l'ancienne Chaldée; elle fut la métropole du califat sous les Sarrasins, dans le 12[e] siècle. Cette ville conserve peu de marques de son ancienne grandeur. Elle a la forme d'un carré irrégulier, et est grossièrement fortifiée; mais sa position avantageuse en a fait une des résidences du gouvernement Turc : et elle a encore un commerce considérable, recevant chaque année la visite des caravanes de Smyrne, d'Alep et des provinces Occidentales, qui vont à Bassora ou aux Indes. Il consiste en étoffes de toiles des Indes, qui viennent de Bassora; les chals de Cachemire, les drogues et les soieries de Perse lui arrivent d'Ispahan. Les dattes de son territoire sont très-renommées et d'une grande ressource pour les Arabes du désert, qui en font leur principale nourriture. Les maisons de Bagdad sont

---

(1) Le cit. Mentelle, dans son Cours, tom. 3, pag. 80, ne devoit pas placer cette province dans la Turquie d'Asie.

généralement grandes, bâties en briques et en ciment, et voûtées pour faciliter davantage la circulation de l'air. Une partie des fenêtres est vitrée en belles glaces de Venise, et les plafonds sont ornés de dessins bigarrés. La plupart des maisons sont précédées d'une cour, au milieu de laquelle est une petite plantation d'orangers. Le nombre des maisons est estimée de 80,000, dont chacune paye au pacha un tribut annuel, qui produit environ 7 millions 200,000 fr. Les bazards, où les marchands tiennent leurs boutiques, sont assez beaux et assez étendus, et remplis de 12,000 boutiques en marchandises de tout genre. On en doit l'établissement aux Persans, lorsqu'ils étoient en possession de la ville. Il faut aussi leur attribuer l'érection des bains et de la plupart des autres objets dignes des regards des voyageurs. Cette ville a cinq mosquées, deux desquelles sont bien bâties, et ont des dômes élégans couverts en tuiles vernissées de différentes couleurs. Deux chapelles sont tolérées pour l'usage des chrétiens grecs et romains. Dans le quartier N. O. de la ville est le château construit en pierres, qui commande le fleuve; il consiste en courtines et bastions, sur lesquels sont montés quelques gros canons, avec deux mortiers à chaque bastion: mais, en 1779, ils étoient tellement criblés de creux, qu'on ne les croyoit pas capables de résister à une décharge. Au-dessous du château, du côté du fleuve, est le palais du gouverneur turc et sur les bords sont diverses maisons d'été, qui font un très-bel effet. Les Arabes qui habitoient cette ville sous les califes, étoient remarquables par la pureté et l'élégance de leur dialecte.

Samarath, ville jadis considérable, a été long-temps la capitale de l'empire des Arabes. Elle est bien déchue de son ancienne splendeur.

Bassora.—*Bassora* ou *Balsora*, capitale, à une demi-lieue au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate, près le golfe Persique, fut bâtie par ordre du calife Omar, en 636. Elle est située dans un territoire sablonneux et pierreux, où il ne pleut presque point en hiver et jamais en été; mais elle a dans son voisinage une petite rivière qui coule auprès de la ville d'*Obolla*, et qui rend la vallée si délicieuse en toutes sortes de fruits, que les Arabes l'appellent un des paradis terrestres. Les Turcs en sont les maîtres depuis 1678. Les Persans s'en sont emparés en 1775; mais les Turcs y sont rentrés en 1777; au mois d'avril 1787 elle fut de nouveau prise par un Chaik Arabe, qui la vexa, et se fit don-

ner de fortes contributions ; mais au mois d'octobre de la même année, elle fut reprise par Soliman, pacha de Bagdad. Il y a dans cette ville un canal qui communique à l'Euphrate, par lequel peuvent arriver des vaisseaux de 150 tonneaux ; l'entrée en est défendue par une forteresse. Le pays est si bas que sans une digue qui arrête les flots de la mer, dont il est cependant éloigné de 141 lieues, il seroit souvent inondé. Cette digue a plus d'une lieue de long, et est bâtie de bonnes pierres de taille, si bien jointes, que la mer ne peut les rompre. Il se fait à Bassora un très-grand commerce ; on y mange beaucoup d'aloses sèches, de sauterelles et de dattes qui se trouvent dans le pays. Son territoire abonde en blé, légumes, riz et en diverses sortes de fruits d'Europe et en gibier. Elle a produit un grand nombre de savans auteurs arabes, les habitans désolés par la guerre et par les maladies provenant des marais fangeux qui l'entourent, sont réduits à un très-petit nombre, et dans la plus grande misère. Elle est du côté de l'Arabie déserte ; son port est fréquenté par les vaisseaux de l'Inde et de l'Europe qui y apportent des épiceries, des mousselines, des toiles, du fer, des étoffes d'Europe, et s'y fournissent des productions des contrées voisines.

SYRIE. = Cette province est appelée *Souristan* ou *Souri*. Les habitans la nomment *Barr-el-cham*, pays de la gauche. C'est une province abondante en huile, grains et toutes sortes de fruits. Le terroir est si fécond et si gras, qu'en plusieurs endroits il produit de lui-même des plantes aromatiques et médicinales, des roses, etc. Il offre aussi d'excellens pâturages ; l'on y élève beaucoup de bétail, mais infiniment moins qu'on ne pourroit le faire : il consiste principalement en bœufs, chèvres, chameaux, moutons d'une grosseur extraordinaire, dont la queue pèse depuis 12 jusqu'à 15 livres. Le gibier y est très-abondant : on trouve par-tout des sangliers, des cerfs, des chevreuils, des lièvres, des perdrix, des cailles et des tourterelles. Plusieurs fleuves, tels que l'Euphrate, le Jourdain, l'Adonis, l'Eleuthor, contribuent encore à le fertiliser. On y trouve d'excellens ports de mer. Selon M. de Volney, on devroit établir deux climats dans la Syrie; l'un très-chaud, qui est celui de la côte et des plaines intérieures ; l'autre presqu'aussi tempéré que le nôtre, qui règne dans les montagnes les plus élevées. Les Syriens modernes parlent arabe, et les habitans des villes commerçantes la *langue francque*, qui est une sorte d'italien corrompu,

enrichi de mots de presque toutes les nations qui commercent sur la Méditerranée. La Syrie enfin pourroit être un des plus riches et des plus beaux pays de l'univers. On trouve de tout côté des plaines superbes ; par-tout un sol gras, fécond, qui ne demande qu'à produire. Mais en vain la nature s'est plu à prodiguer ses trésors à cet heureux pays : l'indolence honteuse des Turcs, leur ignorance barbare et ombrageuse, le despotisme de leur gouvernement semble dessécher les hommes et la terre. On ne voit que des déserts où devroient habiter des nations nombreuses. Les bras sont énervés, les esprits sans ressort, les hommes sans idées et sans courage. Les esclaves d'un tyran imbécille anéantissent les arts, l'agriculture, le génie, et font languir dans l'opprobre des milliers de générations.

La Syrie a plusieurs hautes montagnes, parmi lesquelles on distingue le mont *Liban*, qui n'est lui-même qu'une chaîne de montagnes qui traverse ce pays du N. au S. le long de la mer, et qui sépare la Palestine de l'Arabie déserte. Ces montagnes sont fort hautes, et leur sommet est ordinairement couvert de neige pendant la plus grande partie de l'année.

Le *Carmel* est très-élevé, et remarquable par la retraite du prophète Elie. On voit encore au sommet une chapelle dédiée à ce prophète, et près de laquelle demeurent quelques religieux carmes qui la desservent, et qui habitent des grottes qui leur tiennent lieu de couvent, le grand monastère qu'ils avoient sur cette montagne ayant été détruit. Au pied du Carmel est une bourgade appelée *Caïfa*, avec une rade où les corsaires viennent assez souvent mouiller ; alors tous les habitans prennent les armes, bordent le rivage, et empêchent les descentes. Lorsque les corsaires ont fait quelque prise qu'ils ne veulent pas conduire plus loin, ils tâchent de la vendre à Caïfa. Ils exposent alors un pavillon blanc, et si le soubachi est d'humeur de traiter avec eux, il en expose un de même couleur sur la muraille ; c'est une assurance réciproque, et alors on s'approche, et sans permettre aux corsaires de mettre pied à terre, et sans aller à leur bord, on traite à bord des canots, chacun reçoit sa marchandise, et puis on ploie les pavillons et l'on redevient aussi ennemis qu'avant le traité.

On trouve dans les diverses vallées dont cette contrée est entrecoupée, quantité de bourgs et villages. Les habitans des parties septentrionales, particulièrement entre Tripoli

et Damas, sont appelés *Maronites ;* ils sont catholiques-romains, et au nombre d'environ 60,000. Leur pays est partie en coteaux plantés de vignes, produisant d'excellent vin; partie en campagnes couvertes de mûriers et d'oliviers, et en vallées fertiles en blé et en riz. On voit dans ces campagnes beaucoup de monastères d'hommes et quelques-uns de filles. Elles sont encore habitées par les *Druses,* peuples belliqueux, qui forment une milice de plus de 20,000 hommes, et que l'on croit descendus des restes dispersés des armées chrétiennes après les croisades. La partie du Liban qu'on appelle *Kosroan ,* est un pays fort agréable à cause de la salubrité de l'air et de la qualité exquise des fruits, des grains et de la plupart des choses nécessaires à la vie qui y abondent. On voit encore sur le Liban quelques-uns de ces cèdres fameux par leur antiquité et leur grosseur prodigieuse. Il y en a qui ont jusqu'à 30 pieds de tour et 100 pieds de hauteur. Ils sont toujours verds. Ils portent un fruit qui ressemble aux pommes de pin. L'anti-Liban est une autre chaîne de montagnes qui s'étend depuis Seyde jusqu'à d'autres montagnes du pays des Arabes, et presque parallèle au Liban. Les anciens donnoient à la vallée qui les sépare, le nom de *Cœlo-Syrie ,* ou *Syrie Creuse.* Dans la Syrie et dans la Natolie, on fait payer aux voyageurs un droit de passe appelé *ghafar*, pour l'entretien et la sûreté des routes qui sont en mauvais état et peu sûres.

Alep. — Ce pachalick est au N. Il est situé entre les 36e et 37e d. de lat. N. Il s'étend de la Méditerranée à l'Euphrate. Il comprend deux grandes plaines, celle d'Antioche et celle d'Alep. Le nord et le rivage sont couverts d'assez hautes montagnes connues par les anciens sous le nom de *Damanus* ou *Resus.* Le terrein, en général, est gras, argileux, et très-fertile; il produit du froment, de l'orge, du coton, qui appartiennent au plat pays; dans les montagnes croissent la vigne, les mûriers, les olives et les figues. On cultive le tabac sur les côtes, et le sol d'Alep abonde en pistaches.

Alep , capitale dont l'aspect est magnifique, est située dans une vaste plaine qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate. Elle est arrosée par le *Coik ,* ruisseau d'eau douce. Elle l'emporte par ses bâtimens et ses diverses commodités sur la plupart des villes turques. Ses maisons sont propres, airées, solides et commodes. Alep, avec ses fauxbourgs, a deux lieues

et demie de circuit; elle est assise sur 8 petites collines, sur la plus haute desquelles est la citadelle ou château, forteresse peu considérable. La ville, peuplée d'environ 235,000 chrétiens et 5,000 juifs, est environnée d'une ancienne muraille et d'un large fossé, dont plusieurs portions sont maintenant converties en jardins. Elle est pourvue de la plupart des commodités de la vie. On voit à 4 lieues delà, un aqueduc que l'on dit avoir été élevé par l'impératrice Hélène. Les rues sont étroites, mais bien pavées en larges pierres carrées, et tenues fort propres. Les jardins plantés en vignes, oliviers, figuiers, pistachiers, font un effet charmant; mais le pays d'alentour est aride et sauvage : les négocians étrangers se rendent en grand nombre dans cette ville, et y traitent leurs affaires dans des caravanserails ou grands bâtimens carrés, qui contiennent leurs magasins, chambres et comptoirs. Cette cité renferme un grand nombre de mosquées très-propres, quelques-unes magnifiques; des bains publics, où l'on trouve la plus agréable fraîcheur, et des bazards ou marchés qui se tiennent dans des rues longues, étroites, faites en arcades ou couvertes, avec de petites boutiques, comme dans les autres parties des contrées Orientales. Le café y est excellent et considéré par les Turcs comme un objet d'un luxe raffiné. Les confitures sèches et les fruits y sont du goût le plus délicieux. Les marchands Européens y tiennent un état plus splendide et avec plus de sûreté que dans aucune autre ville de la domination Turque, ce qui est dû aux capitulations particulières faites avec la Porte. On n'y fait usage ni de carrosses, ni d'autres voitures; mais les personnes de qualité vont à cheval, précédées d'un grand nombre de domestiques, suivant leur rang. Les nations Anglaise, Française et Hollandaise y ont des consuls qui sont très-respectés, et se montrent en public avec des marques de distinction. Le peuple se fait remarquer par un langage de politesse, qu'on ne trouve guère dans les autres villes de Syrie.

La chaleur du pays permet aux habitans de coucher en plein air, tant à Alep que dans toute l'Arabie, et en plusieurs autres pays de l'Orient; c'est pourquoi le haut des maisons est une plate-forme. On doit attribuer à cet usage l'avantage qu'ont eu ces peuples d'être versés de si bonne heure dans la connoissance de l'astronomie et des mouvemens des corps célestes; et il sert aussi à expliquer quelques passages des saintes écritures. Comme les Turcs ont un genre

de vie assez uniforme, le tableau de celui qu'ils mènent à Alep donne au lecteur une idée de celui qui règne dans toutes les autres villes de la Turquie. Les marchandises propres pour cette Echelle sont les mêmes que celles dont nous avons parlé pour Smyrne : celles dont on fait les chargemens de retour, sont des soies de Perse ou du pays, diverses toiles de coton, entr'autres des amaublucès, des anguillis, des lisales, des indiennes, différens cotons en laine ou filés, des noix de galle, des pistaches, des cordouans, des savons, dont les caravanes font d'amples provisions; ainsi que de sel blanc, dont la mine est à 2 lieues d'Alep; enfin, diverses étoffes de soie, et ces beaux camelots, couleur de feu ondé, qui ne le cèdent pas aux plus belles moires. Les ouvriers qui fabriquent ces camelots et les étoffes de soie, sont les plus nombreux, et occupent les plus beaux bazards.

Alexandrette ou *Scanderoun*, à l'extrémité de la Méditerranée, est, pour ainsi dire le port d'Alep; l'air y est malsain à cause de la proximité des marais, ce qui fait que les habitans, pendant les grandes chaleurs, vont demeurer dans un village nommé *Keftin*, situé sur une montagne à 2 lieues, où l'on trouve de fort bonne eau et d'excellens fruits. On dépêche de-là des pigeons pour porter de promptes nouvelles à Alep. Ces pigeons sont d'une espèce singulière, et fort célèbres dans tout l'Orient; cette ville est bâtie sur le terrein d'Alexandrie. On trouve dans ses environs de superbes restes d'antiquités.

Antakié, anciennement Antioche, est située dans une vaste plaine traversée par l'Oronte; ce fleuve forme, à 8 lieues au-dessus de la ville, un lac qui fournit un revenu immense par la pêche des anguilles. Le gouverneur l'afferme toutes les années aux Grecs, qui en salent une prodigieuse quantité, soit pour consommer dans leurs carêmes, ou faire des envois dans l'île de Chypre et dans l'Archipel.

Les murailles, qui renferment trois montagnes dans leur enceinte, retracent la grandeur de cette ville, autrefois si puissante : livrée alternativement à toutes les horreurs de la guerre, les Turcs et les Croisés en firent plusieurs fois leur point de ralliement. Ses maisons sont bâties en pierres de taille et couvertes en tuiles, et ses rues sont bien pavées. Il y a une longue avenue de lauriers antiques et de bois odoriférans; elle a aussi de très-agréables vergers. Cette ville est habitée par un mélange d'Arabes et de Turcs, qui

y souffrent un petit nombre de chrétiens et de juifs. Elle a un grand pont sur l'*Oronte*, qui porte des bateaux jusqu'à son embouchure, qui forme le port de *Souaidié*, autrefois Séleucie, dont il ne reste que les ruines des travaux des anciens, excepté une grande porte. Son port est entièrement comblé. Quelques cabanes de joncs y servent de magasin et d'habitation à des Grecs qui en font un entrepôt des marchandises que leur portent les barques de la côte : elles ne remontent point l'Oronte, et les transports se font avec des mulets ou des chameaux. On élève dans les environs de cette ville une grande quantité de vers à soie, et on y recueille du tabac qui passe pour le meilleur du Levant. La soie et le tabac sont les principaux objets du commerce d'Antakié.

Martrouan, bourg à 10 lieues d'Alep, est remarquable par l'usage extraordinaire qu'a le chef, d'offrir aux voyageurs le choix parmi les femmes qui composent sa maison, complaisance imitée par les mères, les maris et même les amans de l'endroit, et qui n'exige d'autre marque de reconnoissance, que quelques pièces de monnoie données au départ.

TRIPOLI. — Ce pachalick s'étend depuis Latakié jusqu'au *Nahr-el-Kelb*, ou rivière du Chien. Il est borné à l'E. par la chaîne de montagnes qui dominent le cours de l'Oronte. Ses productions consistent en blé, orge, coton, tabac à fumer. C'est la partie méridionale de ce pachalick que l'on nomme *Kesrouan*.

Tripoli, capitale, sur la rivière de *Quadicha*. C'est une ville ancienne et considérable sur la côte de la Méditerranée. Elle est bien bâtie. Il n'y a pas de port, mais seulement une rade qui s'étend entre le rivage et les écueils, appelés îles des lapins et des pigeons. On y voit un vaste et fort château, appartenant aux comtés de Tripoli. Elle a 16,000 ames. On y voit une très-belle mosquée. Le voisinage des montagnes et les eaux stagnantes la rendent malsaine. C'est la résidence du pacha. On en tire des cendres pour le savon, qui sont les meilleures du Levant, de la soie, de la noix de galle, de la cire ; il faut tout payer en argent. Son terroir est abondant en nopal, mûriers, grenadiers, figues et olives ; les Turcs l'appellent *Tarabolos ;* elle est célèbre dans l'histoire des croisades.

Latakié, au N., ville commerçante, dont le port passe pour le meilleur de la Syrie. C'est l'ancienne *Laodicée* de Syrie. Son territoire produit du coton et beaucoup de tabac

très-estimé, qu'on transporte en Egypte pour avoir du riz en retour. Plusieurs colonnes de granit, éparses dans les jardins et les champs, ainsi que d'autres restes d'antiquité, attestent sa grandeur passée. La ville est bâtie à un quart de lieue du port, où il y a quelques maisons et des magasins pour préparer le tabac. Elle a éprouvé en 1796 un tremblement de terre qui a détruit une grande partie de la ville, et fait périr beaucoup d'habitans.

Kanobin, au S. de Tripoli, est le chef-lieu des Maronites, anciens chrétiens, qui possèdent un grand nombre de villages dans le mont Liban. Ils sont sous la domination des *Druses* qui habitent les montagnes du Liban. L'écriture sainte parle souvent des cèdres du Liban. On prétend qu'il y en a encore plusieurs aussi anciens que la terre qui les porte, dont la hauteur et la grosseur sont prodigieuses.

Dgébail ou *Biblos* est une ville située dans une plaine très-fertile. Sa population est d'environ 6,000 habitans. Les montagnes circonvoisines produisent d'excellent vin.

ACRE. — Ce pachalick est au S. du précédent. Il s'étend depuis Nahr-el-Kelb, qui est la plus forte rivière de ce canton, jusqu'au mont Carmel. Il comprend en outre les pays de Safad, de Tabarié et de Balbeck, avec le territoire de Quaisariè ou de Césarée ; à l'E., il s'étend jusqu'à l'Anti-Liban et au cours supérieur du Jourdain. C'est dans ce pachalick que sont les plaines d'Acre, d'Ezdrelon, de Sonr, de Haoulé et le Basbequâa, dont on vante avec raison la fertilité. Le blé, le maïs, le coton, la sesame, y donnent, quoique les terres ne soient pas cultivées, 20 et 25 pour. Le pays de Safad produit des cotons aussi recherchés pour leur blancheur que ceux de Chypre. Les montagnes près de Sour fournissent des tabacs parfumés comme ceux de Latakié : les uns et les autres sont réservés pour le sultan et ses femmes.

Acre, capitale, autrefois Ptolémaïde, est située à l'entrée d'une baie, vis à-vis le mont Carmel. Elle a été réparée depuis peu par Daher, chaik arabe. Le pacha Djessard (ou le Boucher), qui s'est déclaré l'ennemi des Français, a fortifié Acre, qui est maintenant une des premières villes de la côte. Cette place soutint deux mois de siége en l'an 7, contre les Français, commandés par le général Bonaparte, qui fut forcé de rétrograder en Egypte, la peste s'étant déclarée dans la ville. La fontaine publique est superbe. Le

bazard et la mosquée de Djessard sont de très-beaux ouvrages.

Beyrith, ville ancienne, autrefois très-considérable, et qui conserve encore des restes de ses beaux monumens. Sa situation est très-agréable, dans un terroir très-beau et très-fertile. Au N. est une rade où débouche la rivière de Nahr-el-Salib. L'eau excellente que l'on y boit vient du mont Liban; mais il faut l'aller chercher assez loin hors la ville. La population est d'environ 6,000 habitans, qui font un assez grand commerce de soie, ses environs étant tous plantés de mûriers blancs. Elle s'avance dans la mer, mais son port est comblé de ruines et de sable, et les vaisseaux ne peuvent y aborder. C'est le siége d'un archevêque de la communion latine, lequel dépend du patriarche des Maronites.

Seyde ou *Sayd*, ville avec un port sur la Méditerranée; c'est l'ancienne Sidon qui a été détruite. La nouvelle est assez bien bâtie. Les Français et les étrangers qui y commercent y sont renfermés dans des caravanserails. Elle est dans un territoire fertile, près d'une île où il y a une citadelle qui communique avec la ville et la terre-ferme par un pont magnifique. On en tire des soies, du coton, des toiles de coton, des cendres, du savon, des noix de galle, de la cire, de la gomme, du sel amoniac, de la casse, du séné, de l'encens, des plumes d'autruche, des raisins de Damas, des pistaches: presque tout s'y fait en argent.

Sour, autrefois *Tyr*, à 7 lieues de Sidon. Le voyageur chercheroit en vain dans cette ville les traces de son antique splendeur. Cette ville, jadis si célèbre par le commerce et la richesse de ses habitans, qui furent les premiers navigateurs, par ses superbes teintures de pourpre, &c. n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais bourg, habité en grande partie par de malheureux pêcheurs qui vivent parmi les débris de son ancienne splendeur. Le commerce n'y est pas considérable; de la laine et du coton en forment la majeure partie. On recueille aussi dans ses environs d'excellent tabac, dont il se fait un grand débit. Elle a, du côté de terre, de très-forts murs en pierre, hauts de 18 pieds, et larges de 7. Elle a plus d'un mille et demi de circonférence, et les chrétiens et les mahométans y montent à environ 500. On apperçoit encore quelques ruines de l'ancienne Tyr. M. Bruce dit avoir vu le pavé de la vieille ville; et il observe qu'il est de 7 pieds et demi plus bas que le sol de la nouvelle.

« En passant par Tyr (dit cet auteur, qui mérite des éloges pour avoir éclairci quelques passages de l'écriture) » jai eu » le triste témoignage de la vérité de cette prophétie, que » Tyr, la reine des nations, deviendroit un roc où les pê- » cheurs feroient sécher leurs filets (1). Deux pauvres pê- » cheurs venant de quitter leur occupation sans avoir eu de » succès, je les engageai à les jeter de nouveau dans les en- » droits où ils disoient pouvoir trouver des coquillages ; » j'avois l'espérance qu'ils en tireroient au moins un de » ces fameux poissons pourpre. Je ne réussis pas ; mais je » ne fus pas en cela plus malheureux que ne l'avoient tou- » jours été ces vieillards ». Cette idée d'un poisson pourpre existant sur les côtes de Tyr paroît n'avoir été mise en avant que pour cacher la connoissance qu'ils avoient de la cochenille, d'autant mieux que s'ils n'avoient eu d'autres ressources que ce poisson pour leur teinture, quand toute la ville de Tyr n'auroit fait que pêcher, elle n'auroit pas fourni de quoi teindre 20 brassées de drap par an (2).

Pays des Druses. — Il est enclavé dans le pachalick d'Acre, et s'étend aussi dans une partie de celui de Tripoli. Cette nation prétend descendre pour la plus grande partie, des Français qui se réfugièrent dans les montagnes du Liban, lorsque les Européens perdirent les conquêtes qu'ils avoient faites dans la Terre-Sainte. Les Druses ne sont ni chrétiens, ni mahométans. Ils forment une secte particulière qui paroît avoir le mahométisme en horreur.

Dair-el-Kamar, gros bourg, à 7 lieues de Seyde et de Beyrith, est la capitale du pays des Druses, et la résidence de leur émir ou prince. On y compte 1,800 habitans.

Balbeck, au N. O. de Damas, dans la vallée de Beca ou Buca, qui s'étend au S. entre le Liban et l'anti-Liban ; elle est formée de belles murailles, et contient de beaux restes d'antiquité, dont nous avons parlé à l'article *Curiosités*, ainsi que de Palmyre, maintenant *Tadmor*, située à l'E. dans une plaine fertile.

Damas. — Ce pachalick est le plus étendu des quatre de la Syrie. Il occupe la partie orientale et une portion de la méridionale. Le sol y est varié. Les plaines les plus fertiles sont celles du Hauran et des bords de l'Oronte. Elles abondent en froment, orge, doura, sesame et coton ; les oli-

---

(1) Ezech. chap. XXVI, v. 3.

(2) Voyage de Bruce, vol. I. Introduction, page lix.

viers, mûriers, et différens fruits viennent plus ou moins sur les montagnes, dont plusieurs sont couvertes de vignes, qui produisent d'excellens vins et raisins. On peut regarder le pacha de Damas, comme le premier de la Syrie, par divers avantages dont il jouit, et sur-tout par l'honneur inappréciable aux yeux des Musulmans, d'être *émir-hagdi*, c'est-à-dire le prince conducteur des pélerins de la Mecque.

Damas, capitale, est appelée *El-cham*, du nom de la Syrie. Cette ville est dans une vaste plaine, et baignée par la rivière *Baradi*, qui se divise en un grand nombre de canaux qui arrosent tous les jardins de Damas, dont les murs sont anciens et très-forts. La ville a neuf portes, est divisée en 22 quartiers. Elle étoit célèbre par ses ouvrages d'acier, lames de sabres, couteaux d'une trempe excellente. Lorsque Tamerlan fit la conquête de la Syrie, il transporta en Perse les manufactures des aciers de Damas. Depuis ce temps cette ville a perdu la réputation qu'elle avoit dans ce genre d'industrie. Ses habitans fabriquent ces belles soieries, qui du nom de la ville, s'appellent *Damas;* ils font un très-grand commerce de soies brutes et travaillées, d'eau de rose, de fruits, de vins; ils fabriquent aussi beaucoup de savon. La campagne qui avoisine la ville est charmante, sur-tout pour les Turcs, qui aiment beaucoup la verdure et les jardins. On compte dans Damas 200,000 habitans. Ses environs, du côté de la rivière, sont d'une beauté inexprimable, et abondent en raisins et abricots excellens. Elle renferme des restes d'une belle mosquée.

Hama ou *Hémat*, au N., jadis *Epiphaneïa*. Cette petite ville qui a environ 4,000 habitans, est située sur le fleuve *Oronte*, et est célèbre dans l'Orient par ses grandes roues hydrauliques qui ont 32 pieds de diamètre, et qui servent à puiser l'eau du fleuve pour remplir les bains publics. Elle est défendue par un fort château, et est le siége d'un évèque jacobite.

Homs ou *Ems*, située sur l'*Oronte*, au S. de la précédente, étoit l'ancienne *Emèse* des Grecs. C'étoit autrefois une ville opulente, réduite maintenant à un bourg d'environ 2,000 habitans.

Naplouse, près de l'ancien bourg de Sichem, que les Turcs appellent *Nabolos*. C'est la résidence d'un chaik qui tient à ferme le tribut; mais elle est gouvernée par les principaux habitans. Elle est située entre deux collines, a plusieurs mosquées et fait beaucoup de commerce.

Jafa ou *Yafa*, autrefois Jopé, est sur la côte; c'est le rendez-vous des pélerins occidentaux. Cette ville a un quai, ce qui est très-rare dans le Levant; elle est bâtie sur un terrein inégal et entourée de murailles. Elle n'a pas de port. Elle a été prise par les Français, commandés par le général Bonaparte, le 16 ventôse an 7.

PALESTINE. — On a nommé autrefois ce pays, *pays de Canaan*, et ensuite *Judée* et *Terre-Sainte;* il s'étendoit depuis Seyde jusqu'à l'Arabie-Pétrée; maintenant on ne lui donne pas la même étendue. Ce pays que les anciens auteurs nous représentent si peuplé, si florissant et si fertile, n'offre aujourd'hui qu'une contrée inculte et presque stérile (1). Elle n'est habitée que par quelques Turcs et des chrétiens de diverses sectes. On y rencontre aussi quelques Arabes errans et pillards, particulièrement au-delà du Jourdain, qui est une rivière de 60 à 80 pieds de large. Dans l'hiver, lorsqu'elle est grossie par les pluies, elle se déborde et forme une nappe d'eau large quelquefois d'un quart de lieue, qui remplit les lacs dits de *Galilée*, de *Tibériade* et de la *Mer-Morte*, ce dernier est aussi appelé lac *Asphaltite*, parce que sa surface est couverte de bitume que l'on nomme asphalte, qui ressemble à de la poix, avec l'odeur et le goût du soufre. Il sert à divers usages dans la médecine. Ce lac est peu profond, et quoiqu'il reçoive l'eau du Jourdain et des torrens qui s'y rendent du haut des montagnes qui l'environnent, il ne déborde point, ce qui fait croire que n'ayant point d'issue connue, il se décharge dans la mer Méditerranée par des canaux souterrains.

---

(1) Le feu docteur Shaw, professeur de grec à Oxford, qui semble avoir examiné ce pays avec un soin tout particulier, et qui, éclairé par la plus saine philosophie, étoit en état de faire les plus justes observations, dit, que si la Terre-Sainte étoit encore aussi cultivée qu'autrefois, elle seroit plus fertile que les meilleures parties de la Syrie et de la Phénicie, parce que le sol en général est beaucoup plus riche, et que, tout considéré, elle donne des récoltes plus abondantes. Ainsi, dit-il, l'aspect sauvage dont quelques auteurs se plaignent, ne provient pas d'une sécheresse et d'une stérilité naturelles à ce pays, mais du manque d'habitans, de l'indolence qui domine le petit nombre des propriétaires, des discordes perpétuelles et des déprédations des petits princes qui se la partagent. En effet, ses habitans ne peuvent avoir qu'une foible inclination à cultiver la terre. « En Palestine, dit M. Wood, nous avons vu souvent le » cultivateur, semant son champ, accompagné d'un ami armé, pour » n'être point dépouillé de ses semailles ». En un mot, quiconque sème, n'est pas sûr de pouvoir un jour recueillir.

Jérusalem. Cette ancienne capitale de la Judée n'est plus tout-à-fait sur le même sol qu'autrefois, le mont Calvaire, qui jadis étoit hors des murs, étant aujourd'hui presqu'au milieu. Toutes ses rues sont étroites et tortueuses; ses murailles sont fort hautes et construites en pierres de taille rougeâtres, avec des tours carrées d'espace en espace. Ses habitans, au nombre d'environ 18 à 20,000, sont en grande partie des Turcs et des Juifs, et ensuite des Grecs et autres chrétiens de différentes sectes, comme Arméniens, Maronites, Géorgiens, Cophtes, Abyssins, Chaldéens. Elle est encore célèbre par le concours des pélerins qui s'y rendent au temps de Pâques, pour visiter les lieux saints. Outre l'église du Saint-Sépulcre, objet de la vénération des pélerins, on remarque une belle mosquée que les Turcs appellent *Temple de Salomon*, et qui est située au même lieu où étoit le fameux temple des Juifs sur le mont de *Sion.* Cette ville est le siége d'un patriarche grec qui réside à Damas. Les latins y ont aussi un évêque de leur communion. Il y a encore d'autres prélats de différentes sectes et plusieurs monastères qui exercent l'hospitalité envers les pélerins dont le nombre cependant diminue tous les ans. Les environs de la ville sont montueux et d'une telle stérilité, qu'ils ne produisent rien à plus d'une lieue à la ronde. Cette ville est la résidence, non d'un pacha, mais d'un *motsallam* ou dépositaire d'autorité, chargé de payer le *miri* ou impôt qu'il lève sur le peuple, bien au-delà de ce qu'il fait entrer dans les coffres du Grand-Seigneur. La montagne des *Oliviers* est à l'E. de la ville. Le tombeau des rois est un ouvrage curieux taillé dans le roc; on croit qu'il existe depuis Hérode. Il n'y a aucun commerce à Jérusalem, ou plutôt le seul qui s'y fait, est celui des chapelets, des croix, des reliquaires, et des représentations en bois de la passion et du saint-sépulcre, et autres objets de dévotion que l'on appelle des sanctuaires, ouvrages faits la plupart par les Turcs. Il s'en expédie, dit-on, plus de 300 caisses par an. C'est-là tout ce qu'on en rapporte et que l'on achète assez cher. Ainsi tous ceux que la dévotion ou la curiosité engagent à faire ce voyage, acquièrent tous, pour leur argent, la qualité de pélerins; car les Juifs, de même que les Chrétiens, y résidans, ou seulement pélerins, n'achètent la paix, et ne peuvent visiter les saints lieux qu'à force d'argent, que sous différens droits ou prétextes, leur extorquent les Turcs.

Ramla, à quelques lieues de Jérusalem, est une petite ville très-agréablement située. Son territoire abonde en baume, vignes, oliviers, palmiers et abricots excellens. Sa population est d'environ 4,000 habitans, tant Turcs que Chrétiens. Outre le commerce de coton, elle en fait encore un considérable de noix de galle, de séné, de gomme d'Arabie, que les Arabes du désert y apportent chaque semaine.

Eriha, ou *Jéricho*, au N. O. Son terroir est arrosé par les eaux de sources, et abondant en figues, dattes et cannes à sucre.

Bethléem, village à 2 lieues au S. de Jérusalem, dans un pays montueux, est célèbre par la naissance de Jésus-Christ. A l'E. on voit l'église de Sainte-Marie, qui a 121 coudées de long et 77 de large, avec un couvent appartenant aux Pères de la Terre-Sainte. A deux lieues de Nazareth est le mont Thabor, haute et célèbre montagne qui s'élève en cône de 4 à 500 toises de haut, dans une campagne isolée; et sur le sommet de laquelle est une petite plaine d'environ une demi-lieue de circuit, abondante en bonnes herbes. A cette élévation on a une des plus belles vues de la Syrie. On y voit quelques restes d'une ancienne citadelle. Le général Bonaparte remporta en l'an 7, près de cette montagne, la bataille d'*Esdrelon*, ou du *Thabor*, dans laquelle 4,000 Français défirent 20,000 ennemis (1).

Hebron, plus au S., est célèbre dans les voyages d'Abraham. C'est le plus puissant village de ce canton. Il peut armer 900 hommes, ennemis des habitans de Bethléem.

Agelun. — Ce pays renferme le terrein à l'E. du Jourdain et de la Mer-Morte.

Agelun, à quelque distance du Jourdain et du lac Tibériade, est de temps à autre la résidence du pacha. Son territoire a de beaux jardins.

Amman, au S. E., autrefois la capitale des Ammonites, montre beaucoup de ruines d'anciens édifices.

Falastinn. — Ce pays, à l'O. d'Hebron, est moins étendu que l'ancienne Palestine. Il ne dépend pas du pachalick de Damas. Une chaîne de montagnes le sépare à l'E. de la Judée; il s'étend à l'O jusqu'à la Méditerranée; au N. vers le ruisseau d'Yaffa; au S. jusqu'à Kan-Yonnés, au sud de Gaza. Il est divisé en 3 parties appelées *Melkanes*, ou

---

(1) Extrait du Voyage de Browne en Syrie.

apanages ; ce sont ceux d'*Yafa*, de *Loüdd* et de *Gaza*.

Yafa. — Ce melkane appartient à la sultane-mère, qui est représentée par un aga. C'est l'entrepôt des marchandises destinées pour Jérusalem. C'est de ce pays qu'on tire les cotons filés de toute la Palestine.

Loudd. — Ce melkane est donné au capitan-pacha, ou bacha. La ville du même nom n'a que des masures. Les chrétiens y font voir une colonne sur laquelle on dit que S. Pierre se posa : on l'appelle le *Stilite*.

El-Madyal, village près de-là. Ses habitans filent le plus beau coton de toute la Syrie.

Gaza. — Ce melkane dépend aussi du capitan-pacha.

Gaza. Cette ville a un fort circulaire, et 50 métiers de toile de coton, que les Bedouins et les Arabes du désert viennent acheter. On y fabrique du savon. Les Français, commandés par le général Bonaparte, s'emparèrent de cette place le 7 ventôse an 7.

Toute cette côte se couvre de sable journellement, et presque tous les lieux qui étoient des ports dans l'antiquité, se trouvent maintenant à 4 ou 500 pas dans les terres.

Iles de la Turquie d'Asie.

Marmara. — Cette île qui donne son nom à la mer où elle est située, appelée aussi *Propontide*, a environ 12 lieues de circuit. Son nom lui vient d'un marbre blanc, un peu veiné de gris et de bleu, qu'on y exploite. Quoique son grain ne soit pas fin, ni les couleurs belles et mélangées, les Grecs néanmoins l'estimoient et s'en servoient fréquemment. Ils le désignoient sous le nom de marbre de *Cyzigue*, parce que cette presqu'île voisine de l'île lui servoit d'entrepôt. On en trouve des fragmens dans presque toutes les ruines des villes anciennes. On en voit des colonnes en divers endroits, et notamment dans les mosquées de Constantinople. On n'exploite aujourd'hui ce marbre que pour les pierres sépulcrales, dont se servent les Turcs et les Arméniens. Il est rare qu'on l'emploie dans la construction des maisons. L'île de Marmara est élevée, montueuse et fertile. Le climat est agréable. Elle contient plusieurs petites villes ou villages assez peuplés. Elle a deux ports peu étendus, situés au S. où les navires surpris par la tempête, vont quelquefois chercher un asyle. Les habitans cultivent la vigne,

l'olivier, le coton, reccuillent divers grains, et sur-tout beaucoup de raisins qu'ils envoient à Constantinople, où il s'en fait une grande consommation.

Rhodes. — Cette île a environ 20 lieues de longueur, sur 12 de largeur. Elle est fameuse dans l'antiquité, par la puissance et la domination qu'elle exerçoit sur toutes les îles qui l'environnoient. Ses loix servoient à décider les affaires et les contestations maritimes. Le colosse d'airain, élevé jadis à l'entrée de son port, étoit avec raison compté parmi les merveilles du monde. Ses pieds posés sur les deux côtés de l'entrée du port, qui avoit 50 toises d'ouverture, il voyoit passer les vaisseaux entre ses jambes, et tenoit en sa main un fanal pour la direction des matelots. Son visage représentoit le soleil, auquel il étoit dédié, et sa hauteur étoit d'environ 135 pieds. 56 ans après son érection, il fut renversé par un tremblement de terre, et tout renversé qu'il étoit, il n'en paroissoit pas moins un prodige. Cette lourde masse resta étendue sur la terre, pendant près de 900 ans, et ce ne fut qu'en l'année 672, qu'elle fut enlevée après avoir été mise en pièces. Il fallut 900 chameaux pour en enlever les débris. Dans les temps modernes, cette île après avoir passé sous la domination des Sarrasins, leur fut enlevée par les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, en 1308. Ils en furent dépossédés par les Turcs en 1523, après un long et mémorable siége, et obligés de se retirer dans l'île de Malte.

Rhodes, capitale de l'île, est une ville bien déchue de l'état de splendeur où elle étoit, lorsque les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem y faisoient leur résidence : quoique fortifiée, elle se ressent de l'état d'abandon et de délabrement de tout ce qui est entre les mains des Turcs. On y voit cependant encore des monumens de l'ancienne possession de l'ordre. Une longue rue y conserve encore le nom de *rue des chevaliers*. Elle est alignée et formée de maisons anciennes, sur lesquelles subsistent encore les armoiries des membres de l'ordre. L'ancienne église de Saint-Jean est devenue une mosquée ; l'hôpital de l'ordre a été transformé en greniers publics, et le palais des grands-maîtres, qui tombe en ruine, est presqu'entièrement abandonné. Le port lui-même a changé de face. Il est à demi comblé, et n'est plus fréquenté que par des bateaux grecs, et des bâtimens marchands qui y relâchent. Les gros vaisseaux sont obligés de jeter l'ancre en dehors, dans une espèce de rade.

C'est cependant à Rhodes que le gouvernement Turc a établi l'arsenal le plus considérable de sa puissance maritime. C'est-là que sont les chantiers des constructions navales de cet empire, que se bâtissent les vaisseaux qui font la principale force de sa marine, et qu'il tient ses galères.

Outre la ville de Rhodes, cette île renferme encore plusieurs bourgs considérables, et une autre ville appelée *Lindo*, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ville de ce nom, et habitée maintenant par des Grecs qui s'adonnent au commerce, et au cabotage des îles voisines.

L'île, sur-tout aux environs de la ville de Rhodes, abonde en blé, vin, miel, cire, olives, oranges, figues, citrons, &c. Ses montagnes renferment des mines de fer, de cuivre et d'autres minéraux. Son commerce consiste en savons, camelots, tapisseries, &c. La ville de Rhodes est le marché commun de ces ouvrages.

L'île est gouvernée par un pacha, qui en a les revenus pour son entretien et celui des galères.

Au N. et à l'O. de l'île de Rhodes, sont trois petites îles appelées *Symi*, *Limonia* et *Narki*.

Symi. — Cette île, à l'entrée du golfe qui porte le même nom, est habitée par des Grecs qui sont d'excellens plongeurs, et s'occupent presqu'exclusivement de la pêche des éponges, qu'ils vont, en plongeant, chercher dans la mer, et détacher des rochers auxquels elles tiennent. Ces éponges sont un objet de commerce assez considérable, et ce petit négoce suffit à l'ambition et aux besoins de ce peuple plongeur.

Limonia. — C'est une petite île qui a plus de longueur que de largeur. Sa côte orientale présente un petit havre, défendu par un écueil, et sur le bord duquel le seul village de l'île est bâti.

Narki ou *Karki*. — Cette île, l'ancienne *Chalcica* ou *Chalcis*, étoit extrêmement fertile; mais les Vénitiens l'ayant saccagée et ruinée en 1658, pour punir les habitans d'avoir pris les armes contr'eux, la population y est devenue très-foible, et la culture languissante. Plusieurs écueils saillans au-dessus des eaux, sont des preuves de l'ancienne réunion des terres de Narki et de Limonia.

Au S. de l'île de Rhodes, est une petite île que l'on croit avoir été jadis unie à l'île de Rhodes, et en avoir été détachée par un violent tremblement de terre, qui ouvrit dans la partie du sud de cette île, un passage aux eaux de la mer, et forma l'île connue sous le nom de *Sainte-Catherine*.

Scarpantho. — C'est une île de 7 à 8 lieues de long, sur environ 3 de large. Les anciens croyoient que Pallas y avoit pris naissance, et passé ses premières années. Elle renferme des montagnes riches en minéraux, et un terroir très-fertile ; de très-bons ports offrent des refuges assurés aux vaisseaux surpris par la tempête, ou battus par les vents contraires.

Casso, anciennement *Casos*. — C'est une autre petite île, non loin de l'île de Scarpantho, jadis très-florissante, mais qui n'a aujourd'hui qu'une très-foible population. Le vin que les Casiotes retirent de leurs plantations, est très-estimé et un objet de commerce, ainsi que leur miel qui est d'une excellente qualité. Ces insulaires sont encore navigateurs et commerçans.

Chypre. — Cette île a environ 70 lieues de longueur et 30 de largeur, et n'est éloignée que de 10 des côtes de la Syrie et de la Palestine. Après avoir été subjuguée par les Romains, et être restée long-temps sous la puissance des empereurs d'Orient, elle passa sous celle des Sarrasins, à qui elle fut enlevée par les Croisés, qui en firent un royaume particulier, sous la domination successive de plusieurs princes. Les Vénitiens s'en emparèrent depuis, et furent obligés de la céder en 1570, aux Turcs, à qui, depuis ce temps elle est restée.

Elle fut célèbre dans l'antiquité, par le culte que l'on y rendoit à Vénus, dans les temples qui lui étoient consacrés à *Amathonte* et à *Paphos*, noms connus de tous les amateurs de l'antiquité ; et qui, ainsi que les temples, ont été détruits, et se trouvent aujourd'hui remplacés par les noms durs et barbares de *Limassol* et de *Baffa*.

Cette île est très-montueuse, et cependant fertile en toutes les choses nécessaires à la vie. Le sol produit d'excellent blé, de très-bons fruits, des vins délicieux qui ont la propriété de se conserver très-long-temps. Le meilleur croît au pied du mont *Olympe*, qui est la plus haute montagne de l'île, et dans les environs de Baffa, anciennement Paphos. Elle abonde encore en miel, huile, soie et laine singulièrement belle et fine, et sur-tout en coton, qui passe pour le plus beau, le plus blanc et le plus fin de tout le Levant, et qu'on préfère même à celui des Indes. Il s'en faisoit jadis une très-grande récolte, mais elle est bien diminuée depuis que l'île est au pouvoir des Turcs. Il s'y fait aussi une quantité considérable de sel, dont on charge tous les ans plusieurs vaisseaux pour les contrées voisines. Le gibier y abonde.

Ses montagnes recèlent beaucoup de minéraux, que la défiance que l'on a du gouvernement Turc, empêche d'exploiter. Les plantations de mûriers pour les vers à soie, y sont très-multipliées, et on y en élève dans toutes les maisons. Il y croît aussi beaucoup de cyprès, et il est assez vraisemblable que c'est d'eux, que l'île a tiré son nom. Ces différentes productions en font fleurir le commerce. L'on en tire encore du cuivre fort estimé, du vitriol, du maroquin, beaucoup de drogues médicinales, du cristal, de fort beau granit, &c. Avec tous ces avantages, cette île est fort mal peuplée à raison de sa grandeur. L'on n'y compte pas plus de 20,000 habitans, dont la plupart sont Grecs. Il y a aussi quelques Juifs et quelques Arméniens. Elle est gouvernée par un begler-bey, ou gouverneur général qui commande à sept sandgiacs ou gouverneurs particuliers.

Nicosie, capitale de l'île, résidence du gouverneur général, et d'un archevêque grec, étoit autrefois celle des rois de Chypre. Leurs palais remarquables par la beauté de leur architecture, éprouvent le sort commun à tous les anciens édifices, dont les Turcs sont restés les maîtres. La position de cette ville est agréable. Les eaux y sont abondantes, de beaux jardins l'environnent. Son terroir est excellent.

Famagouste, bâtie sur les ruines de l'ancienne *Arsinoé*, a un port sûr, mais peu spacieux, et à moitié comblé. De petits bâtimens peuvent seuls y entrer; les gros vaisseaux mouillent en dehors. Les fortifications qui en étoient autrefois très-bonnes, sont dans un état de ruine et de dégradation, qui atteste la négligence des Turcs, qui ne savent que détruire et jamais réparer. C'est le siége d'un évêque grec. Lat. N. 35 d. 12 m. long. E. 31 d.

Larnaca est une petite ville à quelque distance de la mer. Les consuls et négocians des nations Européennes y ont fixé leur demeure; près de cette ville est le petit port des *Salines*, ainsi nommé à cause de la grande quantité de sel qui s'y fait, et qui est un objet de commerce. C'est à la belle rade des Salines, qu'abordent les bâtimens chargés pour la capitale de l'île et les vaisseaux de guerre destinés à les protéger. Les négocians de Larnaca y ont aussi leurs magasins.

Limassol, autrefois *Amathonte*, n'est plus qu'une triste ville, remplie de ruines et de décombres. Son port est néanmoins assez fréquenté. L'on y charge des grains, du coton, et d'autres productions.

Les meilleurs vins se font dans ses environs, et elle est l'entrepôt de tous ceux de l'île, qui entrent dans le commerce. Non loin de cette ville, sont plusieurs mines de cuivre dont on faisoit autrefois de grandes exportations, mais que l'on a cessé d'exploiter à cause des vexations des Turcs.

Baffa, anciennement *Paphos*, n'a rien conservé de son ancienne splendeur. Ce n'est plus qu'un village avec un château ruiné, sur une montagne. On n'y voit plus que quelques masures, quelques chétives églises grecques, et un mauvais petit port, qui ne présente plus qu'un abri fort incertain aux vaisseaux marchands.

Cérines anciennement *Cèraunia*, sur la côte septentrionale de l'île, n'offre plus, ainsi que Paphos, que des débris pour témoignage de sa grandeur passée. On y voit un port qui sert au commerce de l'île avec la Caramanie, province de l'Asie mineure, la plus voisine de l'île de Chypre (1).

Marine. — Dans la dernière guerre de 1788, qui duroit encore au moment de la révolution française, les forces maritimes de la Porte-Ottomane étoient évaluées à 80 vaisseaux, savoir : 30 de 70 à 58 canons, et 50 frégates de 30 à 10 canons, le tout armé d'environ 3,000 canons, et montés d'environ 30,000 matelots, indépendamment de 100 galiotes de toutes grandeurs, et d'autres navires recrutés chez les puissances barbaresques.

Il peut paroître possible à quelques personnes que ces contrées d'Asie soient un jour rendues à leur ancien état de grandeur, de commerce et de population ; mais nous craignons qu'il ne soit impossible aujourd'hui (quelque doux et favorable que puisse être le gouvernement Turc) de détourner des canaux Européens, le commerce sans lequel tout effort pour la restauration de ces provinces seroit inefficace. Il n'y a pas de doute, néanmoins, qu'un gouvernement moins brut et moins fanatique que celui des Turcs ne pût faire des naturels du pays un peuple aussi puissant qu'heureux dans l'intérieur. Le malheur est que les Grecs et les Arméniens qui l'habitent ne participent que

(1) Extrait des Voyages d'Olivier et de Sonnini.

trop de la stupidité des Turcs. Quoiqu'il ne leur soit pas permis de porter des turbans blancs ni de monter à cheval, et qu'ils soient assujettis à mille indignités, quoiqu'ils soient même en plusieurs lieux, plus nombreux que leurs oppresseurs, ils ont un esprit si abruti, qu'ils ne font nul effort pour leur délivrance, et supportent en silence toutes les mortifications. S'ils sont moins indolens que leurs oppresseurs, c'est qu'autrement ils mourroient de faim ; ils n'osent même jouir des biens qu'ils acquièrent, de peur qu'ils ne soient découverts par leurs tyrans qui les regarderoient comme leurs propriétés.

Industrie, commerce et manufactures. — Ces objets sont peu considérés dans les pays de la domination turque. La nature du gouvernement détruit cette heureuse sécurité, mère des arts, de l'industrie et du commerce; et tel est l'avilissement de l'esprit humain, lorsqu'il est accablé par la tyrannie et la vexation, que les grands avantages pour le commerce, que la nature a pour ainsi dire jetés sous les pieds des habitans, sont absolument négligés. Les avantages de ce genre, dont jouissoient Tyr, Sydon, Alexandrie, et tous ces pays qui faisoient le commerce de l'ancien monde, ne sont point appréciés. Ces peuples commandent la navigation de la mer Rouge, qui ouvre une communication avec les mers du midi, et leur offre toutes les richesses de l'Inde. En jetant les yeux sur la carte (1) de Turquie, on doit admirer la situation de la capitale de cet empire sur un canal étroit, qui sépare l'Europe de l'Asie, qui communique au midi avec la Méditerranée, et qui ouvre à toutes les nations d'Europe un passage vers cette mer aussi bien que vers les côtes d'Afrique. Le même détroit communiquant au N. avec la mer Noire, ouvre également un passage par le Danube et autres grands fleuves, vers les parties intérieures de l'Allemagne de la Pologne et de la Russie.

Dans un empire aussi étendu, qui produit tout ce

---

(1) Voyez cette carte dans l'Atlas.

qui est nécessaire pour favoriser et faire réussir les plus vastes plans d'industrie et de commerce, les Turcs se contentent de manufacturer des cotons, des tapis, du cuir et du savon. Les productions que la Turquie fournit au commerce, sont diverses sortes de soie, de laine, de poil de chèvre et de chameau, de coton brut et filé, de lin, de chanvre, de cire, d'huile, de séné, de noix de galle, de bétail, de cendre, de bois pour les manufactures, de bois pour la construction des bâtimens, des soies et des toiles de Perse et des Indes, des damas, des brocards d'or et d'argent, des pelleteries pour toutes sortes d'usages, des chagrins, des maroquins, des pierres et des drogues médicinales, des parfums, du baume et du café, etc. etc. qu'elle échange avec les nations commerçantes de l'Europe, contre des draps, des serges, des velours et des taffetas, des étoffes de soie et de coton, des laines, des bonnets, des dorures, des montres, des bijouteries, des quincailleries, des merceries, des sirops, des liqueurs, du sucre, de la cassonade, du café, du tabac, de l'indigo, de la cochenille, des épiceries, des drogues médicinales, du bois de teinture, de l'étain, du plomb, de la cire, de l'huile, du safran, des cuirs, de la garance, de la céruse, du vif-argent, du sublimé, des émaux, des grains de verre, des glaces, des miroirs, des couteaux, des rasoirs, des ciseaux, du papier, etc. etc. Le commerce de l'intérieur de l'empire est extrêmement borné, et tout entier entre les mains des Juifs et des Arméniens. Dans leurs transactions commerciales avec le reste de l'Europe, les Turcs sont entièrement passifs. Les Anglais, les Français, les Hollandais, et autres nations européennes y conduisent leurs marchandises, et rapportent celles des Turcs sur les mêmes vaisseaux. Ce peuple tente rarement des voyages de long cours, et ne possède que quelques navires caboteurs dans la Turquie d'Asie, sa principale marine impériale étant dans la partie d'Europe. L'indolence des Turcs, relativement au commerce, est peut-être ce qui fait la plus grande sûreté de leur gouvernement. L'attention

des princes de l'Europe à maintenir la balance entre les puissances, et leur jalousie réciproque, assurent aux Turcs la possession de provinces qui, dans les mains des Russes ou de quelqu'autre peuple actif, pourroient nuire au commerce de leurs voisins, surtout avec l'Inde.

Constitution et loix. — Le gouvernement Turc est communément cité comme un exemple de ce qu'il y a de plus révoltant en fait de pouvoir arbitraire et de plus contraire à la nature; mais suivant ce que rapporte le chevalier James Porter, qui a résidé à Constantinople, en qualité d'ambassadeur de S. M. Britannique, il paroît que les rigueurs de ce despotisme sont bien tempérées par l'influence de la religion; car, quoique, dans cet empire, les propriétés ne soient pas héréditaires, on peut fixer et assurer les droits des individus en les attachant à l'église, ce qui se fait sans beaucoup de frais. Les juifs même et les chrétiens peuvent, par ce moyen, assurer à la postérité la plus reculée la jouissance de leurs terres; cette loi a été réputée si sacrée, si inviolable, qu'il n'y a point d'exemple que le prince ait tenté d'y contrevenir ou de la révoquer; et la stricte observance de cette loi ne dépend pas uniquement du degré de superstition du sultan, mais bien de sa politique : il sait que la moindre tentative de violation saperoit les fondemens de son trône, qui n'est assis que sur les loix de la religion; s'il outrepassoit ces loix, il deviendroit un infidèle, et cesseroit d'être légitime souverain. La même observation s'applique à toutes les règles contenues dans le Coran, qui a été donné par Mahomet comme un code politique et religieux. Les loix qui y sont prescrites ayant pour support toute la force des préjugés religieux, sont inviolables, et par elles sont réglés tous les droits civils des Mahométans. Les commentaires même de ce livre, faits pour expliquer la loi en ce qu'elle a d'obscur, ou pour étendre et compléter ce que Mahomet a laissé d'imparfait, sont regardés comme ayant autant de force que les premières institutions du prophète; et aucun membre de

la société, si puissant qu'il soit, ne pourroit les transgresser sans être censuré, ni les violer sans être puni.

Les Turcs d'Asie, ou plutôt les sujets Asiatiques de l'empire Turc, qui tiennent leurs biens comme une espèce de bénéfice militaire, à la charge de servir à la guerre avec un certain nombre d'hommes, se regardent, tant qu'ils servent en vertu de cet engagement, comme indépendans du Grand-Seigneur, qui demande rarement la tête ou les biens d'un sujet non immédiatement attaché à sa cour. Les sujets les plus malheureux de ce gouvernement, sont ceux qui approchent davantage des hautes dignités, et dont, par conséquent les fortunes sont constamment exposées à de subites révolutions, et peuvent s'évanouir devant le souffle de leur maître. Il y a en Turquie une gradation de grands officiers, parmi lesquels le visir, ou premier ministre; le chiaya, second en pouvoir; le reis-effendi, ou secrétaire d'Etat, et l'aga des janissaires, sont les plus considérables. Communément, par l'application et l'assiduité, on monte de l'état le plus bas à ces places, aussi bien qu'à celles de muphti ou grand-prêtre, de pachas ou gouverneurs de provinces, de juges civils et autres; et ce sont souvent des enfans d'esclaves pris à la guerre sur les Tartares ou les chrétiens. Elevés à l'école de l'adversité, et arrivant à ces places éminentes à travers mille difficultés et mille dangers, ils sont d'ordinaire aussi distingués par leur habileté que par leur manque de vertus. Ils ont toute la dissimulation, l'esprit d'intrigue et la corruption qui accompagnent souvent l'ambition dans les rangs inférieurs; et ils ont un motif d'autant plus fort de piller le peuple, qu'ils ignorent combien de temps ils posséderont les dignités auxquelles ils sont parvenus. Aussi l'administration de la justice est-elle corrompue dans tout l'empire: mais cela provient de l'immoralité des juges, et non des loix, fondées sur des principes très-équitables.

Revenus. — Ceux que l'on tire de différentes provinces de l'empire doivent être immenses. Ils proviennent des douanes, et d'une variété de taxes qui

tombent principalement sur les chrétiens, et autres sujets qui ne sont pas de la religion mahométane. Les riches payent une capitation de 36 francs par an, les commerçans de 18, et les ouvriers ordinaires de 8. Une autre branche de revenu provient du tribut annuel que payent les Tartares et autres nations des frontières de l'empire, gouvernés par leurs princes propres et leurs loix. Ces tributs néanmoins sont peu de chose, comparés aux sommes extorquées des gouverneurs des provinces et des officiers d'Etat, sous le titre de présens. Ces harpies, pour s'indemniser, exercent, comme nous l'avons déjà observé, tous les genres d'oppression que peut leur suggérer leur avarice, jusqu'à ce qu'engraissés de la substance du peuple qu'ils étoient chargés de gouverner, ils donnent lieu, par l'excès de leurs richesses, de les soupçonner d'infidélité ou de malversation; et alors, toute la fortune du coupable est dévolue à la couronne. La victime condamnée est rarement informée de la nature de sa faute et du nom de ses accusateurs; mais sans lui donner la facilité de se défendre, on lui dépèche un officier porteur d'un décret impérial, et chargé d'apporter sa tête: l'infortuné pacha reçoit le décret avec le plus profond respect, en le posant sur sa tête; et après l'avoir lu, il dit: « La volonté de Dieu soit faite, et celle de l'empereur ». Ou bien il exprime, par d'autres paroles, sa résignation entière à la volonté de son prince: alors il prend le cordon de soie que l'officier tient tout prêt dans son sein, et dès qu'il se l'est attaché au cou, et qu'il a fait une courte prière, les valets de l'officier le renversent, tirent le cordon et l'étranglent; après quoi, on lui coupe la tête, qui est portée à la cour.

Forces. — La milice de l'empire Turc est de deux sortes: l'une a des terres consacrées à son entretien; et l'autre est payée des fonds de la trésorerie. La première forme un corps d'environ 268,000 hommes effectifs. Outre ces troupes, il y en a d'auxiliaires, fournies par les provinces tributaires, comme Tartares, Valaques, Moldaves, Géorgiens, lesquelles sont comman-

dées par leurs princes respectifs. Le kan des Tartares de Crimée, avant que cette province ne fût assujettie à la Russie, étoit obligé de fournir 100,000 hommes, et de servir en personne quand le Grand-Seigneur entroit en campagne. En cas de guerre, il y a, outre les forces ci-dessus, un grand nombre de volontaires qui vivent à leurs frais, dans l'attente de la première place d'officier vacante. Ces aventuriers se promettent non-seulement un grade s'ils survivent, mais leur admission immédiate en paradis, s'ils meurent dans une guerre contre les chrétiens. Les troupes qui reçoivent leur paie de la trésorerie, sont les Spahis, ou gardes à cheval, au nombre d'environ 12,000 hommes; et les janissaires, ou gardes à pied, estimés les meilleurs soldats des armées Turques, et sur lesquels on compte principalement dans un engagement. Ils sont à-peu-près 25,000 hommes en quartier, tant dans l'intérieur de Constantinople qu'au-dehors dans le voisinage. Ils se révoltent fréquemment, et ont quelquefois été jusqu'à déposer le sultan. Ils sont élevés dans le sérail, et formés à l'exercice des armes dès l'enfance. Il n'y a pas moins de 100,000 fantassins répandus dans les diverses provinces de l'empire, qui tâchent de se faire enregistrer dans ce corps, pour jouir des priviléges des janissaires, qui sont considérables; car ils ne sont soumis qu'à la juridiction de leur âga ou commandant en chef.

Armes et titres. — Les titres de l'empereur sont enflés de toute la pompe et de la magnificence orientale. Ses sujets le qualifient : d'ombre de Dieu, de Dieu sur la terre, de frère du soleil et de la lune, de dispensateur de toutes les couronnes terrestres, etc. Les armes du Grand-Seigneur sont de sinople à un croissant d'argent; pour cimier, un turban chargé de trois panaches noirs de plumes de héron, avec cette légende : *Donec totum impleat orbem.*

Cour et sérail. — On prend grand soin de l'éducation des jeunes gens destinés au gouvernement, à l'armée ou à la marine; mais ils sont rarement avancés avant l'âge de 40 ans, et ils s'élèvent par leur mérite.

Ce sont en général des enfans de parens chrétiens, enfans pris à la guerre, achetés ou donnés en présent par les vice-rois et gouverneurs des provinces éloignées, les plus beaux, les mieux faits et les plus spirituels que l'on puisse trouver; et ils sont toujours examinés par le Grand-Seigneur avant d'être envoyés dans les colléges et séminaires, où on les instruit pour les emplois analogues à leur génie et à leurs talens.

Le sérail est composé d'un grand nombre de femmes jeunes et belles, envoyées en présent par les provinces et les îles Grecques, et dont la plupart appartient à des parens chrétiens. Le brave prince Héraclius a, depuis quelques années, aboli l'infâme tribut d'enfans des deux sexes que la Géorgie payoit autrefois chaque année à la Porte. Le nombre des femmes dans le harem dépend du goût du monarque régnant : Sultan-Selim en avoit 2,000, Achmet n'en avoit que 300, et le sultan d'aujourd'hui en a près de 1,600. Lors de leur admission, elles sont commises aux soins de vieilles dames : on leur enseigne à coudre et à broder, la musique, la danse, et autres talens, et on leur procure les plus riches parures. Elles couchent dans des dortoirs, dans des lits séparés, sous la garde de gouvernantes placées de cinq en cinq lits : la principale de celles-ci se nomme Katon-kiaja, ou gouvernante des jeunes dames nobles. Il n'y a point de servantes avec elles, et elles sont obligées de se servir réciproquement à tour de rôle. Celle qui est entrée la dernière se sert elle-même, et sert celle qui l'a précédée. On permet rarement à ces dames de sortir, si ce n'est lorsque le Grand-Seigneur se transporte d'un lieu à un autre : alors une troupe d'eunuques noirs les conduit aux bateaux, qui sont fermés avec des jalousies et des rideaux de toile. Lorsqu'elles vont par terre, elles sont dans des chariots fermés, et l'on signale d'une certaine distance leur approche, pour empêcher que qui que ce soit ne se trouve sur la route au moment où elles y passent. Parmi les serviteurs du sultan, sont des muets qui entendent parfai-

tement le langage des signes, et s'en servent pour s'expliquer avec une vîtesse étonnante. Il y a aussi quelques nains destinés à l'amusement de sa majesté.

Origine et progrès des Turcs. — Tel a été le sort des parties de l'Asie les plus méridionales et les plus fertiles, d'être, à différentes époques, conquises par cette race d'hommes belliqueux qui habitent le pays connu des anciens sous le nom de Scythie, et des modernes, sous celui de Tartarie. Une tribu de ce peuple, nommée Turcs, ou Turcomans, qui veut dire *errans*, étendit ses conquêtes sous divers chefs, et dans l'espace de plusieurs siècles, des bords de la mer Caspienne au détroit des Dardanelles. Ayant demeuré long-temps comme gardes-du corps dans les cours de Sarrasins, ils embrassèrent la doctrine de Mahomet, et servirent long-temps comme troupes à gages dans les armées des princes contendans. Leur principal résidence étoit dans les environs du mont Caucase, d'où ils se transportèrent dans la Grande-Arménie, et après avoir été employés comme mercenaires, par le sultan de Perse, ils s'emparèrent de ce royaume, vers l'an 1037, et étendirent leurs ravages sur toutes les contrées voisines. Engagés par leur religion à faire des prosélytes au mahométisme, ils ne manquoient jamais de prétexte pour envahir et ravager les possessions des empereurs Grecs, et quelquefois ils furent commandés par de très-habiles généraux. Sur le déclin du califat, ou empire des Sarrasins, ils se rendirent maîtres de la Palestine; et la visite de la sainte cité de Jérusalem faisant alors partie des exercices des chrétiens, que les Sarrasins avoient tolérés, les Turcs accablèrent les pélerins d'Europe de contributions exorbitantes, ils exercèrent de si horribles cruautés contre les chrétiens habitans du pays, qu'ils donnèrent lieu aux fameuses croisades dont nous avons fait une plus ample mention dans l'introduction.

Malheureusement les empereurs Grecs furent plus jaloux des progrès des chrétiens que les Turcs; aussi, quoiqu'un royaume chrétien, acheté au prix du sang

d'un million de croisés, eût été établi à Jérusalem, sous Godefroy de Bouillon, ni ce prince, ni ses successeurs n'eurent réellement le pouvoir de s'y maintenir. Les Turcs, vers l'année 1229, avoient étendu de toutes parts leur domination, et s'étoient rendus maîtres, sous Othman, des plus belles provinces de l'Asie, de Nicée, et de Pruse en Bythinie, de laquelle Othman fit sa capitale. Du nom de ce chef qui les forma en corps de nation, ils prirent celui d'Ottomans, la qualification de Turcs, qui signifie dans l'origine *vagabonds* ou *hommes bannis*, étant considérée comme un terme injurieux. Othman doit être regardé comme le fondateur de l'empire Turc. Il eut pour successeurs une suite de princes les plus belliqueux dont l'histoire fasse mention. Vers 1357, ils passèrent l'Hellespont, entrèrent en Europe, et Amurat établit le siége de l'empire à Andrinople, qu'il prit en 1360: ce fut sous lui que l'ordre des janissaires fut institué. Telles furent les conquêtes de Bajazet I, qu'après s'être emparé de la Bulgarie, et avoir défait l'empereur Grec Sigismond, il assiégea Constantinople, dans l'espérance de soumettre tout l'empire Grec. Son agrandissement et son insolence excitèrent Tamerlan, prince Tartare qui revenoit de ses conquêtes d'Orient, à lui déclarer la guerre. Une bataille décisive eut lieu entre ces deux rivaux, en Natolie, dans la plaine où Pompée défit Mithridate: l'armée de Bajazet y fut taillée en pièces, et lui-même, fait prisonnier, fut enfermé dans une cage de fer, où il termina sa vie.

Les successeurs de Tamerlan, en se faisant mutuellement la guerrre, laissèrent les Turcs plus puissans que jamais, et ceux-ci, quoiqu'arrêtés dans leurs progrès, par la valeur des Vénitiens, des Hongrois et du fameux Scanderberg, prince d'Epire, resserrèrent peu-à-peu le territoire de l'empire Grec. Après un long siége, Mahomet II prit Constantinople, en 1453. Ainsi finit l'empire Grec, après une existence de dix siècles, depuis son établissement sous Constantin-le-Grand; cet événement avoit été prévu depuis long-temps, et pouvoit être attribué à plusieurs cau-

ses. Les principales furent la dégénération absolue des empereurs Grecs eux-mêmes, de leurs cours et de leurs familles, et l'aversion de leurs sujets contre les papes et l'église d'Occident: aversion telle, qu'un de leurs patriarches déclara à un légat romain, qu'il aimeroit mieux voir un turban que la tiare sur le maître-autel de Constantinople. Cependant, comme les Turcs, en étendant leurs conquêtes, n'exterminoient pas les nations, mais seulement les assujettissoient, le reste des anciens Grecs subsiste encore, comme nous l'avons déjà observé, particulièrement à Constantinople et dans les îles des environs, où, malgré l'oppression qu'ils éprouvent, ils professent le christianisme sous leurs patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Les Arméniens ont aussi trois patriarches, plus riches que ceux de l'église Grecque, le peuple de leur secte faisant un commerce plus étendu et avec plus d'intelligence. On dit que ces Grecs modernes, quoique gémissant sous le joug tyrannique des Turcs, conservent encore, sinon les qualités qui distinguoient leurs ancêtres, au moins quelque chose de l'apparence extérieure.

La conquête de Constantinople fut suivie de la soumission de toute la Grèce; et depuis ce temps, les Turcs ont été mis au nombre des puissances de l'Europe.

Mahomet mourut en 1481, et eut pour successeur Bajazet II, qui fut en guerre contre les Hongrois et les Vénitiens, aussi bien que contre les Persans et les Egyptiens. Bajazet attaqué de la goutte, tomba dans l'indolence; il eut à souffrir des tracasseries de famille; et à la fin, par l'ordre de son second fils Selim, il fut empoisonné par un médecin Juif: Selim fit ensuite étrangler son frère ainé Achmet, ainsi que plusieurs autres princes de la race Ottomane. Il défit les Persans et le prince du Mont-Taurus; mais hors d'état de pénétrer dans la Perse, il tourna ses armes contre l'Egypte, qu'après plusieurs batailles sanglantes il annexa à son empire en 1517, ainsi

qu'Alep, Antioche, Tripoli, Damas, Gaza, et plusieurs autres villes.

A ce monarque succéda, en 1520, son fils Soliman-le-Magnifique, qui, profitant de la division des puissances chrétiennes, prit Rhodes, et en chassa les chevaliers, qui se retirèrent dans l'île de Malte, que leur donna l'empereur Charles V. Le règne de Soliman ne fut ensuite qu'une guerre continuelle avec les princes chrétiens, et il la conduisit avec succès tant sur mer que sur terre. Il prit Bude, alors capitale de la Hongrie, et Belgrade, et emmena près de 200,000 captifs en 1526 : deux ans après il s'avança jusqu'en Autriche, et mit le siége devant Vienne; mais il se retira à l'approche de Charles V : il échoua aussi dans une tentative contre l'île de Malte. Ce Soliman est regardé comme le plus grand prince qui ait tenu le sceptre Ottoman.

En 1566, lui succéda son fils Selim II. Sous son règne, la marine Turque reçut, de la part des chrétiens, à la bataille de Lepante, un échec dont elle ne put se relever. Cette défaite auroit été bien funeste au croissant, si les chrétiens, et sur-tout les Espagnols, eussent poursuivi leur victoire. Selim cependant prit Chypre sur les Vénitiens, et Tunis en Afrique sur les Maures. Il eut pour successeur, en 1575, son fils Amurat III, qui força les Persans à abandonner aux Turcs, Tunis, Teflis, et plusieurs autres villes. Il prit également l'importante forteresse de Raab en Hongrie; et en 1595, il fut remplacé par Mahomet III. Un trait affreux, qui caractérise l'histoire de ce prince, est d'avoir fait étrangler 19 de ses frères, et jeter à la mer dix des concubines de son père, que l'on soupçonnoit d'être enceintes. Il eut souvent du désavantage dans ses guerres contre les chrétiens, et mourut de la peste en 1604. Son successeur Achmet, quoique battu par les Persans, força l'Autriche à faire un traité en 1606, et à consentir qu'il gardât ce qu'il possédoit en Hongrie. Osman, prince d'un grand esprit, mais âgé seulement de 16 ans, ayant éprouvé des revers de la part des Polonais, fut mis à

mort par les janissaires dont il vouloit réduire la puissance. Amurat IV lui succéda en 1623, et prit Bagdad sur les Persans. Son frère Ibrahim lui succéda en 1640: ce prince indolent et sans mérite fut étranglé par les janissaires en 1640. Son successeur Mahomet IV, tira de très-grands services de son premier visir Cuperli. Il prit Candie sur les Vénitiens, après 30 ans de siége: cette conquête coûta 80,000 hommes aux Vénitiens et à leurs alliés, et elle en coûta, dit-on, 180,000 aux Turcs. Une guerre sanglante eut lieu ensuite entre les Impériaux et les Turcs, dans laquelle ceux-ci eurent tant de succès, qu'ils mirent le siége devant Vienne; mais Jean Sobieski, roi de Pologne, et d'autres princes chrétiens, les contraignirent de le lever avec une grande perte, comme nous l'avons déjà dit. Mahomet, en 1687, fut jeté en prison par ses sujets, et eut pour successeur son frère Soliman III.

Les Turcs éprouvèrent plusieurs revers sous le règne de ce prince et celui de son successeur Achmet II; mais Mustapha II, qui monta sur le trône en 1695, commanda ses armées en personne; et après quelques campagnes poussées avec vigueur, il fut défait par le prince Eugène, et la paix de Carlowitz, entre les Impériaux et les Turcs, fut conclue en 1699. Bientôt après, Mustapha fut déposé; son muphti eut la tête tranchée, et son frère Achmet III monta sur le trône. Ce fut ce prince qui donna un asyle dans Bender à Charles XII, roi de Suède, et qui termina une guerre avec les Russes, par la paix conclue à Pruth. Lorsque l'armée Russe se trouva bloquée sans espérance d'échapper, la czarine porta le grand-visir à la paix, en lui faisant présent de tout l'or, de la vaisselle et des bijoux, qui se trouvoient dans l'armée: mais les Russes abandonnèrent aux Turcs, Asof, Kaminieck et Taiganrog, et consentirent à évacuer la Pologne. Achmet fut ensuite en guerre avec les Vénitiens, ce qui alarma toutes les puissances chrétiennes. Les principales actions eurent lieu en Hongrie, où le prince Eugène, général des troupes de l'empereur, accabla les infidèles de tant

de défaites, qu'ils furent forcés de conclure une paix désavantageuse à Passarowitz, en 1718. Cette guerre ayant été suivie d'une autre plus malheureuse contre les Persans, sous Kouli-Kan, la populace demanda la tête du visir, du grand-amiral et du secrétaire, qui furent en conséquence mis à mort : mais le sultan fut aussi déposé ; et Mahomet V monta sur le trône. Il ne réussit pas davantage contre Kouli-Kan, et fut enfin obligé de reconnoître cet usurpateur pour roi de Perse. Il fut ensuite engagé dans une autre guerre contre l'empereur et les Russes : la victoire le favorisa contre le premier ; mais les succès des autres, qui menacèrent Constantinople même, le forcèrent à conclure promptement un traité avec l'empereur, et ensuite avec les Russes. Mahomet mourut en 1754.

Il fut remplacé par son frère Osman III, qui mourut en 1757, et eut pour successeur son frère Mustapha III, mort le 21 janvier 1774 pendant le cours d'une guerre désastreuse qu'il eut à soutenir contre les Russes, et dont nous avons parlé dans l'histoire de ce peuple. Durant cette guerre la Russie équipa une flotte considérable qui mit à la voile de la Baltique, dans l'intention de s'emparer des parties de l'Archipel les plus isolées. Cette flotte arrivée à Minorque, en partit au commencement de 1770, et dirigea sa course vers la Morée. Le comte Orlow ayant débarqué toutes ses force de terre à Maina, qui est à l'ouest du cap Matapan, à environ 17 lieues au Sud Ouest de Misitra ou ancienne Sparte, les Maniotes qui descendent des Lacédémoniens, et qui possèdent encore le pays de leurs ancêtres avec soumission au Grand-Seigneur, coururent aussi-tôt aux armes dans tous les quartiers, et se joignirent aux Russes par milliers, tant étoit grande leur aversion pour la tyrannie des Turcs. Les autres Grecs suivirent sur-le-champ leur exemple, ou plutôt ils n'attendoient que d'être instruits de l'arrivée des Russes pour prendre un parti projeté dès long-temps, et toute la Morée parut en mouvement. Tout le plat pays fut bientôt couvert, et Misitra, Arcadia et plusieurs autres places furent promp-

tement prises, tandis que les vaisseaux Russes qui avoient été séparés ou envoyés en Italie, arrivèrent successivement, et débarquèrent leurs troupes en différens quartiers : chaque détachement devint en peu de temps une petite armée, et les Turcs furent de toutes parts attaqués ou coupés. Dans le même temps les Grecs donnèrent le dernier essor à leur vengeance, et leurs oppresseurs furent par-tout égorgés sans pitié. La fureur qui enflammoit les habitans du continent, s'étendit jusqu'aux îles, et les Turcs y furent massacrés en grand nombre. Il leur étoit impossible, à la vérité, de résister aux Russes et aux Grecs en plaine; leur seule ressource fut dans les forteresses. Les mécontens s'étoient tellement multipliés depuis le premier débarquement des Russes, qu'ils investirent Napoli de Romanie, Corinthe et le château de Patras, ainsi que plusieurs autres places de marque : mais tandis qu'ils étoient occupés de ces entreprises, une armée de 30,000 hommes, composée principalement d'Albaniens et d'Epirotes, entra en Morée sous le commandement du Serasquier, pacha de Bosnie. Ce général Turc recouvra toute la partie nord de la presqu'île, dès qu'il y parut, et tous les Grecs qui furent trouvés hors de leurs villages, furent aussi-tôt mis à mort. Les Russes furent alors repoussés jusques dans leurs vaisseaux; mais vers le même temps, une autre escadre des leurs, commandée par l'amiral Elphinstone, arriva d'Angleterre pour renforcer le comte Orlow. La flotte Turque parut aussi, il y eut un engagement opiniâtre dans le canal de Chio, qui sépare cette île de la Natolie et l'Asie Mineure. La flotte Turque, bien supérieure en force, consistoit en 15 vaisseaux de ligne de 60 à 90 canons, outre un nombre de chebecs et de galères, montant en tout à près de 30 voiles ; les Russes n'avoient que 10 vaisseaux de ligne et 5 frégates. Quelques vaisseaux de part et d'autre attaquèrent avec beaucoup de résolution, tandis que d'autres furent empèchés par diverses causes de s'approcher suffisamment pour prendre part au combat; mais Spiritof, amiral russe,

rencontra le capitan-pacha sur la Sultane de 90 canons : ils se battirent avec la plus grande fureur, et à la fin, s'approchèrent de si près, qu'ils purent s'accrocher avec des grapins et des cordages ; dans cet état, les Russes jetant du haut des mâts des grenades, mirent en feu le vaisseau turc, et ne pouvant plus se débarrasser des grapins, l'un et l'autre furent bientôt en flammes. Ainsi engagés sans espoir d'être secourus, ils sautèrent enfin avec une explosion horrible. Les commandans et principaux officiers se sauvèrent pour la plupart ; mais les deux équipages furent presqu'entièrement détruits. L'épouvantable destruction de ces deux vaisseaux, aussi bien que le danger qu'ils firent courir à ceux qui les avoisinoient, occasionnèrent une espèce de relâche entre les deux partis ; après quoi, l'action reprit et dura jusqu'à la nuit, sans aucun avantage marqué de part ni d'autre. Lorsque les ténèbres purent couvrir leur retraite, les Turcs coupèrent leurs cables, et se sauvèrent dans une baie sur la côte de Natolie : les Russes les y bloquèrent, et les resserrèrent étroitement : et pendant la nuit, quelques brûlots furent successivement envoyés au milieu de cette flotte par l'intrépide conduite du lieutenant Dugdale, anglais, au service de Russie, qui, quoique abandonné de son équipage, conduisit lui-même l'opération des brûlots. Le feu fut si bien dirigé, qu'en 5 heures toute la flotte, à l'exception d'un vaisseau et de quelques galères remorquées par les Russes, fut détruite. Après cela les vainqueurs entrèrent dans le port, bombardèrent et canonnèrent la ville et un château qui la défendoit, et avec tant de succès, qu'un coup ayant porté sur un magasin à poudre dans le château, cette forteresse et la ville furent totalement renversées : ainsi à peine resta-t-il, à neuf heures, le moindre vestige d'une ville, d'un château et d'une flotte superbe, qui existoient entiers à une heure du matin.

Comme nous avons rendu compte, à l'article de l'empire de Russie, des principales actions militaires qui eurent lieu sur terre entre cette puissance et les

Turcs, nous ajouterons seulement qu'après la guerre la plus désastreuse pour cette puissance, la paix fut enfin conclue entre elles, le 24 juillet 1774, peu de mois après l'avénement d'Achmet IV au trône. L'empereur Mustapha III laissoit un fils, âgé seulement de 15 ans; mais ce prince, étant trop jeune pour tenir le timon des affaires dans des circonstances si difficiles, Mustapha nomma son frère, dernier empereur, pour lui succéder au trône, et il confia à celui-ci son jeune fils, le lui recommandant dans les termes les plus forts.

La persévérance des Turcs, secondée par leurs nombreuses armées d'Asie et leur entière subordination, plutôt que par une supériorité de discipline militaire ou de courage, a été la source de ces succès qui ont rendu leur empire si formidable. Ses progrès et sa durée peuvent être attribués en partie à l'institution militaire des janissaires, corps originairement composé d'enfans chrétiens qui ne pouvoient payer leurs taxes. Ces enfans rassemblés étoient exercés aux armes sous les yeux de leurs officiers, dans le sérail. Ils se trouvoient souvent au nombre de 40,000, et leur discipline étoit si excellente, qu'on les estimoit invincibles : ces troupes sont encore aujourd'hui la fleur des armées Turques; mais la puissance Ottomane est dans un tel état de décadence, qu'elle ne doit sa conservation et la possession des plus belles provinces du monde, qu'à l'état politique de l'Europe et aux jalousies existantes entre ses différens princes.

Il ne pouvoit subsister de paix durable entre la Russie et la Porte Ottomane, le traité de 1774 ayant laissé entre elles des semences de discordes. Nous renvoyons au précis historique du premier de ces empires, le lecteur qui en voudra connoître le détail. Sur la fin de 1786, les Turcs ont adopté, à ce qu'il semble, un système d'hostilités indirectes contre la Russie, qui, par des envahissemens continus a porté les Turcs à tenter encore la fortune de la guerre. A peine l'impératrice de Russie étoit-elle de retour de

son voyage d'apparat à Cherson, que l'on annonça à Pétersbourg une reprise d'hostilités. On ne sut point d'abord quel parti prendroit dans cette guerre l'empereur d'Allemagne. La versalité de son caractère tint long-temps en suspens les esprits curieux ; mais il déclara bientôt qu'il étoit déterminé à soutenir tous les droits de la Russie contre la Porte.

Au lieu d'être découragés par l'appareil menaçant de la confédération qui s'étoit formée contre eux, les Turcs redoublèrent d'ardeur pour se préparer à la résistance. Mais un événement qui paroît avoir puissamment contribué aux mauvais succès qu'a éprouvés le Croissant en 1789, fut la mort d'Achmet IV, arrivée le 7 avril de cette année.

Ce prince, si nous avons égard au désavantage qu'il a eu comme monarque despotique, et aux préjugés de son pays, ne doit pas être jugé rigoureusement. Il a occupé le trône de Constantinople sans faire retomber sur ses sujets les disgraces qu'il a essuyées. Il paroît avoir eu un caractère doux et humain. Non-seulement il laissa la vie à Selim son neveu, et fils du dernier empereur; mais il le reconnut publiquement pour son successeur. Son règne ne fut pas souillé d'autant de meurtres arbitraires que ceux de ses prédécesseurs. Il permit à ses sujets de s'instruire dans les arts et la discipline militaire de l'Europe. Yssouf, son premier ministre, quoiqu'il ne se soit pas toujours montré également grand pendant les trois dernières années de sa vie, mérite cependant nos éloges; et il sera mieux connu pour avoir protégé et encouragé la traduction de l'encyclopédie en langue turque, que comme rival expérimenté et victorieux des armes autrichiennes dans le Bannat de Transilvanie.

Achmet mourut à 64 ans, et Selim III lui succéda à l'âge de 28. Celui-ci dans la vigueur de la jeunesse, crut nécessaire de se distinguer par quelqu'action extraordinaire, et d'abord il se proposa de se mettre à la tête de ses troupes. On peut présumer, d'après son éducation efféminée, qu'il fut aisément dissuadé

de ce projet ridicule et téméraire. Mais il conçut celui de traverser les ministres de ses prédécesseurs, de confondre leurs plans et de renverser toutes leurs opérations. Ces ministres avoient plus ou moins acquis la confiance de leurs subordonnés, et il parut dans la suite que l'éclat qui entoure un nouveau et jeune souverain ne compense pas les innovations capricieuses et arbitraires qui accompagnent communément son avénement au trône.

En 1788, Choczim et Oczakow se rendirent aux armes de la Russie, comme on peut le voir dans l'histoire de ce pays; et le 12 septembre 1789, les forces autrichiennes mirent le siége devant Belgrade, avec cette bonne fortune qui sembloit accompagner presque constamment leur général, le maréchal Laudon: la place et toute sa nombreuse garnison se rendirent le 8 octobre après une vigoureuse résistance. Le reste de la campagne ne fut qu'une suite d'importans succès, et une circonstance qui n'y contribua pas peu, fut le système adopté par les Autrichiens et les Russes de laisser les garnisons Turques sortir des places qu'elles occupoient, sans les inquiéter. Buchorest, capitale de la Valachie, tomba sans opposition entre les mains du prince de Cobourg, tandis qu'Akerman sur la mer Noire se rendit aux Russes. Bender se rendit également au prince Potemkin le 15 novembre, non sans soupçon de pratiques sourdes. L'armée alliée ne rencontra qu'un obstacle dans la garnison d'Orsova, qui déploya une résistance invincible, et le maréchal Laudon fut obligé de lever le siége de cette place au milieu de décembre, après l'avoir tenue six semaines. Peu de temps après, le siége fut repris, et Orsova se rendit le 16 avril 1790.

La guerre, après cet événement, fut conduite avec lenteur de la part de l'Autriche, et au mois de juin, on en vint à une conférence à Reicheinbach, à laquelle assistèrent les ministres de Prusse, d'Autriche, d'Angleterre et des Provinces-Unies, et où fut aussi présent, par occasion, un Envoyé de Pologne. A la suite d'une négociation qui continua jusqu'au 17 août,

on convint que la paix seroit conclue entre le roi de Hongrie et la Porte; que la base du traité seroit l'entière restitution, par le premier, de toutes les conquêtes qu'il avoit faites, à l'exception de Choczim, qu'il garderoit comme sûreté, jusqu'à ce que la Porte eût consenti à remplir ces conditions. De l'autre part, le roi de Prusse abandonna les provinces Belgiques, et de plus, promit son assistance pour les rendre à la domination de l'Autriche.

Il fut moins heureux dans sa médiation avec la Russie. Catherine ne voyoit pas comme Léopold, chanceler sur sa tête la couronne impériale. D'ailleurs ses conquêtes sur la Turquie étoient trop importantes pour être relâchées aisément, et elle crut voir sa dignité attaquée, par le ton insolent de la médiation Prussienne. En conséquence, la substance de sa réponse à la note du ministre de Prusse, fut que: « l'impératrice de Russie feroit la paix et la guerre avec » qui il lui plairoit, sans l'intervention d'aucun pou- » voir étranger ».

La campagne de 1791 s'ouvrit de la part de la Russie, par la prise de Maczin, dont le prince Gallitzin s'empara le 4 avril; et une seconde victoire que remporta le même général, le 12 du même mois, dans les environs de Braïla, coûta aux Turcs au moins 4,000 hommes, plus de 100 officiers et plusieurs pièces de canon. Le 14, les Russes reçurent un échec qui leur fit perdre 1,700 hommes; ils furent obligés de renoncer à leur projet d'assiéger Braïla. Le visir, après avoir jeté de nouvelles forces dans cette place, s'avança vers les bords du Danube, près de Silistrie, et au moyen d'un pont qu'il établit sur ce fleuve, ses postes avancés furent en état de faire des incursions sur le côté opposé. L'habileté du visir et la valeur des Turcs, échouèrent cependant contre la discipline et l'expérience des armes européennes. Au mois de juin, 15,000 Turcs furent défaits par un parti de cavalerie, que commandoit le général Kutusow. Le 3 juillet, la forteresse d'Anape fut prise par le général Gudowitsch, et la garnison, montant à 6,000 hommes,

fut faite prisonnière. Cet événement fut suivi d'une victoire signalée, que le prince de Repnin remporta le 9, près de Maczin, sur un corps de 7,000 hommes, la fleur de l'armée Turque. Ceux-ci laissèrent sur le champ de bataille plus de 4,000 morts, et perdirent tous leurs effets de campement, leurs drapeaux et 30 pièces de canon. Les Russes n'eurent, à ce qu'on dit, que 150 hommes tués, et 2 à 300 blessés.

Tandis que la guerre continuoit avec cette vigueur, les puissances médiatrices ne restoient pas inactives. La Grande-Bretagne et la Prusse, en particulier, déclarèrent leur résolution de maintenir la balance de l'Europe, et de forcer l'impératrice à faire une paix sur la base du *statu quo*. Nous avons plus amplement traité ailleurs de cette intervention de l'Angleterre dans cette querelle. Aux premières avances du ministre anglais, l'impératrice répondit à-peu-près dans les mêmes termes qu'elle avoit fait à la note de la Prusse, « qu'elle ne permettroit pas à la Grande-Bretagne de » dicter les conditions de la paix ». Néanmoins, dans le cours de la négociation, ses demandes devinrent plus modérées, et comme les puissances du Nord, et particulièrement le Danemarck, commençoient à vouloir empêcher de nouvelles hostilités, elle borna ses vues à la possession d'Oczacow, avec le district qui s'étendoit du Bog au Niester, et au droit de régler ce qui concernoit la libre navigation de cette dernière rivière. Cette négociation traîna jusqu'au 11 août, qu'enfin la paix fut conclue entre la Czarine et la Porte, à-peu-près dans les termes énoncés ci-dessus, termes qui, en considérant les mauvais succès de la Porte dans cette guerre, ne peuvent être regardés comme très-désavantageux à cette puissance, qui a perdu une forteresse moins propre à défendre son propre territoire qu'à inquiéter la Russie, mais d'une grande importance dans les mains de cette dernière, puisque cette cession lui assure la possession paisible de la Crimée.

On compte que dans la dernière guerre les Turcs ont perdu 200,000 hommes, les Russes 100,000, et

que plus de 130,000 Autrichiens ont péri, soit dans les combats, soit par l'insalubrité des marais. Depuis trois ans la Turquie a beaucoup souffert des guerres intestines qu'elle a eues dans son sein. Paswan-Oglou a, depuis son insurrection, détruit une grande partie des forces Ottomanes. Avec une poignée de troupes, il a battu presque toujours tous les pachas que le Grand-Seigneur a envoyés contre lui. Ses talens militaires et sa politique ont été sa seule ressource. Assiégé dans Widdin, pendant plus de six mois, il en a fait lever le siége aux Turcs, s'est emparé dernièrement de Belgrade, et les a battus plusieurs fois. Depuis la descente des Français en Egypte, la Porte se déclara contre la France, et envoya contre elle, dans la Méditerranée, des escadres, pour agir conjointement avec celles de Russie et d'Angleterre, et intercepter toute communication. (Voy. l'*Egypte.*)

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

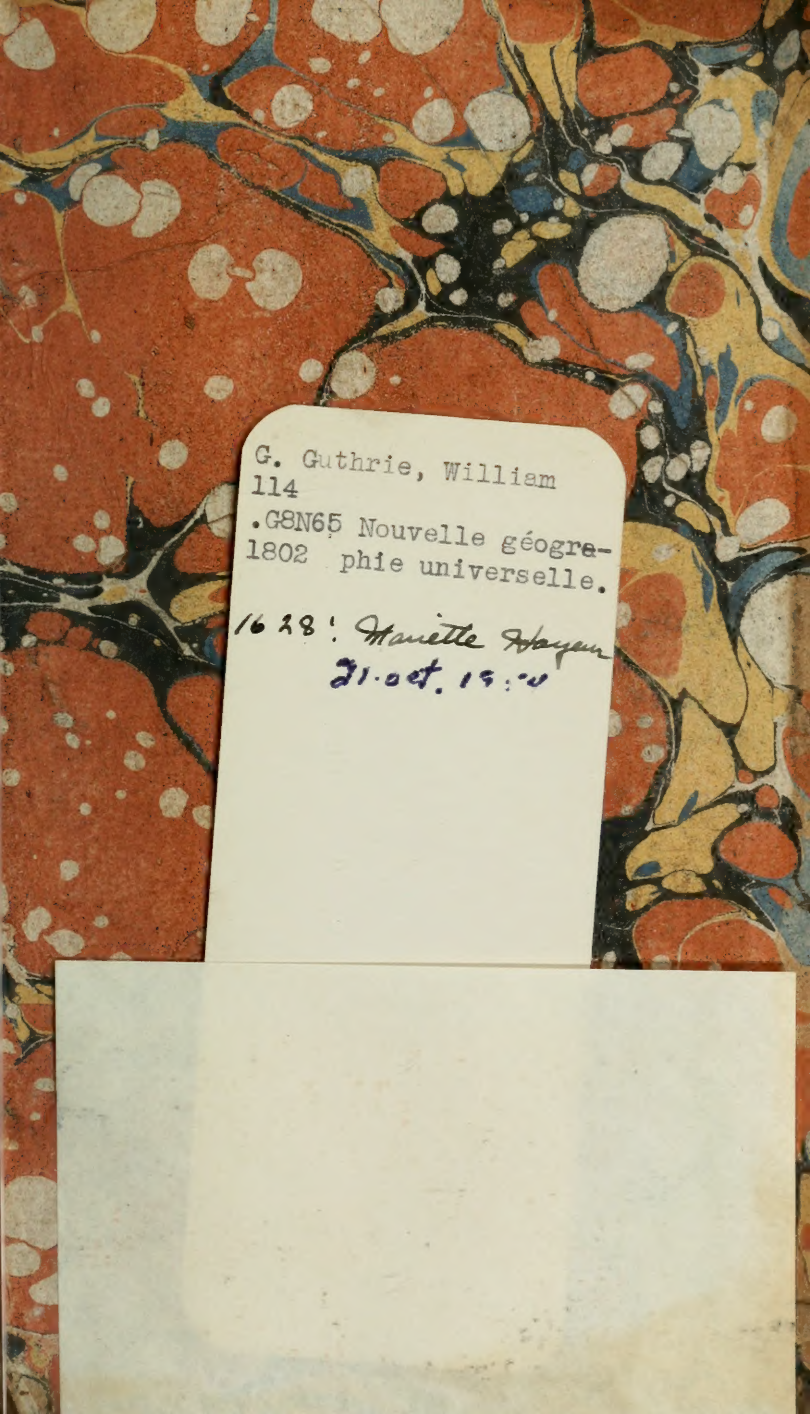
contenues dans ce Volume.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 74, Tableau de la division des Etats de l'Autriche à l'E., *lig. 10*, Gallicie occidentale, Gallicie orientale; *lisez*, Gallicie orientale, Gallicie occidentale.


Oct 21, 1954


G. Guthrie, William
114
.G8N65 Nouvelle géogra-
1802 phie universelle.

